



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

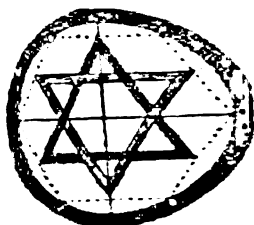
202.11.15 (47-45)

Bought with the income of
THE
SUSAN A. E. MORSE FUND
Established by
WILLIAM INGLIS MORSE
In Memory of his Wife



Harvard College Library

L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS I U O. ✕

Docteur en médecine — Docteur en kabbale

44^e VOLUME. — 12^{me} ANNEE

SOMMAIRE DU N^o 10 (Juillet 1899)

PARTIE INITIATIQUE

Le péril occultiste. Papus.
(p. 1 à 20).

PARTIE PHILOSOPHIQUE

L'homme (suite). D^r H. Frey.
(p. 21 à 43).

Clous gnostiques (suite). Bornia Petro.
(p. 44 à 55).

Études sur la filtration. D^r H. Hausser.
(p. 56 à 76).

PARTIE LITTÉRAIRE

Une histoire d'âmes. X...
(p. 77 à 83).

Nouvelles diverses. — Ordre martiniste. — Société des conférences spiritualistes. — École des Hautes Études Hermétiques. — Congrès spirite et spiritualiste de 1900. — École pratique de magnétisme et de massage. — Les maisons de Flamel. — Flammarion et l'occultisme. — Bibliographie. — Livres reçus.

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Echanges doit être adressé à
Villa Montmorency, 10, avenue des Peupliers, Paris.
Administration, Abonnements : 5, rue de Savoie
Chamuel, éditeur.

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spiriruelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritua-
liste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement méta-physiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà huit années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
Oct 1983
Morse

25211.19(44)



La reproduction des articles inédits publiés par l'Initiation est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

PARTIE INITIATIQUE

(Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.)

LE PÉRIL OCCULTISTE

Chaque ouvrage (1) publié sur l'occultisme par un écrivain clérical nous apporte des enseignements nouveaux touchant l'état d'esprit de certains de nos contemporains. Le livre dont nous allons entretenir nos lecteurs aujourd'hui : *le Péril occultiste*, mérite de retenir l'attention tant par sa tendance que par le caractère de son auteur, M. Georges Bois, avocat. C'est en effet lui qui, le premier dans le monde catholique, signala l'erreur que faisaient les fidèles en suivant Léo Taxil dans ses amusantes entreprises commerciales. De plus, il s'efforce, dans tous ses ouvrages, de discuter loyalement et il fait preuve d'une bonne foi que nous rechercherions vainement dans les productions de MM. Gyel, Méric et C^{ie}.

(1) *Le Péril occultiste, les Thèses de l'Occultisme, leur néant, leur péril*, par Georges Bois, avocat à la Cour d'appel, — 1 vol. in-18, 3 fr. 50.

A ces divers titres, le *Péril occultiste* mérite une analyse assez détaillée, et nos lecteurs nous sauront gré, nous en sommes persuadés, de montrer ce qu'un occultiste peut penser des livres de cette catégorie. Le volume comprend deux chapitres et un avant-propos.

L'idée qui se dégage de l'avant-propos est celle-ci : le *Péril occultiste* n'est plus à venir... il est venu.

Suit une démonstration de la force de l'occultisme et de ses méthodes d'enseignement, avec le rappel des questions étudiées dans les examens de licence en hermétisme.

Le premier chapitre est intitulé : *la Lampe, le Manteau, le Bâton*.

« La lampe de Trismégiste, c'est la raison éclairée par la science. Le manteau d'Apollonius, c'est la possession pleine et entière de soi-même, qui isole le sage des courants instinctifs, et le bâton des patriarches, c'est le secours des forces occultes et perpétuelles de la Nature, » dit Éliphas Lévy.

Après avoir cité cette phrase, M. Georges Bois éprouve le besoin de la commenter et ce commentaire va nous révéler d'un coup le singulier état d'esprit de l'auteur. Écoutez :

Éliphas Lévy, écrivain habile, sait cacher l'audace des idées sous les convenances de la forme. La « raison éclairée par la science » est une phrase luxueuse, *mais cette science est la Magie*. La « possession entière de soi-même » est *l'état de celui qui n'est plus troublé par les craintes religieuses*. La « sagesse » recommandée souvent et si hautement louée *n'est pas celle qui a pour commencement la crainte du Seigneur*. Les « courants ins-

tinctifs » dont le sage doit s'isoler sont *les sentiments des foules dominées par une superstition, c'est-à-dire par le catholicisme*, que le sage évitera de hanter de front tant qu'il ne sera pas le plus fort.....

Nous avons nous-même mis en italiques les commentaires de M. G. Bois pour permettre à nos lecteurs d'en juger l'inanité. Éliphas Lévy a dit ce qu'il a écrit, et ses phrases sont claires et ne portent à aucune équivoque. Vouloir lui faire dire le contraire de ce qu'il a écrit, avec des commentaires aussi..... naïfs, c'est faire injure à son caractère et un peu aussi au bon sens des lecteurs, non aveuglés par le sectarisme clérical. Mais poursuivons notre analyse. L'auteur nous parle de l'alchimie et raconte l'histoire de Flamel d'abord d'après « la légende, ensuite d'après l'histoire vraie » où nous trouvons cette phrase exquise : *Rien ne prouve même que Flamel se soit occupé d'alchimie.*

Que M. Bois aurait évité de se faire moquer de lui par les occultistes s'il avait seulement parcouru l'ouvrage d'A. Poisson sur Flamel paru en 1893, au lieu de s'en tenir au bon vulgarisateur mais piètre érudit, Louis Figuier !

Le chapitre se termine par quelques considérations sur le symbolisme phallique du bâton. Nous y apprenons des choses dans ce genre :

Le symbole ancien signifiait la fécondité divinisée, fécondité de la race ou fécondité de la terre : il était naturaliste. Le symbole moderne est mystique. Il veut signifier l'idée de génération substituée à celle de création dans l'ordre du monde. *Il est la négation du dogme d'un Dieu créateur*, car l'occultisme accepte toutes les définitions de la divinité, sauf celle-là.

Monsieur Bois veut-il me permettre de lui dire que c'est dans sa cervelle seule que « l'occultisme n'admet pas le Dieu créateur » et que ce Dieu seulement générateur » est une petite malpropreté issue de quelque sacristie — où les symboles phalliques ou ctéiques occupent des imaginations exaspérées par le vœu de chasteté. Mais, mon cher Monsieur Bois, si vous voulez voir des phallus dans tous les bâtons, soyez donc logique et admettez franchement que la crosse de l'évêque n'échappe pas à votre grossier rapprochement, pas plus que le goupillon dont Ragon dans *la Messe et ses Mystères* indique le symbolisme inférieur et matériel.

Les occultistes ont trop le respect de la grandeur de tout symbolisme pour descendre à de pareils rapprochements. Laissons-les à Taxil et à ses pareils et soyons de bonne foi, même et surtout avec nos adversaires.

..

Le second chapitre s'intitule : *l'Analogie, l'Équilibre, l'Unité*.

L'auteur dit : « Les occultistes déclarent très hautement qu'ils croient à un Dieu. Il nous reste à savoir quel Dieu. »

Ici cela devient grotesque. Jusqu'à présent, quand quelqu'un nous disait : « Je crois en Dieu », il n'était venu à personne l'idée de demander lequel ? Les catholiques ont changé cela et pour arriver à dire quoi ? Qu'il y a un Dieu en haut et un *Dieu égal et symétrique qui est en* BAS. Comme si Dieu était soumis à la loi de

l'Espace et à celle du Temps. C'est absurde, mais aucun écrivain clérical n'échappe à cette tournure d'esprit. Et savez-vous pourquoi? Parce que Hermès a écrit : CE QUI EST EN HAUT EST COMME CE QUI EST EN BAS, etc.

Il faut être sectaire comme un sacristain pour ne pas savoir que la Table d'Emeraude, résumé de l'œuvre hermétique, se réfère au plan créé dans lequel le temps et l'espace existent et non au *Dieu créateur* (et non GÉNÉRATEUR, M. Bois), qui n'est soumis à aucune des lois naturelles. Et M. Bois à si peu compris ce qu'est l'analogie, qu'il tire de l'image analogique du capitaine menant son navire, établie pour *faire comprendre* le libre arbitre, des conséquences aussi fausses que bizarres et qui n'ont jamais été dans mon esprit.

D'après notre auteur, les occultistes nient l'existence du Diable et ils en font en même temps l'égal de Dieu. On donne un lapin à qui conciliera ces deux idées.

Tout cela pour aboutir à prétendre que les occultistes ont conservé la vieille idée de la lutte entre Ormusd et Ahriman, — idée chère aux théologiens et qui n'a qu'un léger défaut : c'est de n'avoir jamais existé que dans leurs cervelles en tant qu'*égalité* des deux Principes. Lisez *le Mazdeïsme* de M. de Lafont et vous verrez que : 1° les deux Principes ne sont pas d'égale puissance, mais que le Bien est toujours supérieur au Mal ;

2° Que le fameux binaire est ramené à la Trinité par *Mithra* qui les équilibre.

Mais ceci pour l'édification personnelle de M. Bois, car l'occultiste n'admet qu'un Dieu qui n'a rien à

voir avec le Diable, quoi qu'en pensent les bons sectaires. — Et l'on nous sort le sceau de Salomon, *image analogique de l'orientation des forces dans la Nature!* pour l'appliquer à la lutte de Dieu et de Satan. C'est enfantin et cela mérite à peine un haussement d'épaules. — Que MM. les catholiques étudient donc un peu les questions dont ils parlent et, après, on pourra causer.

*
*

Le chapitre III est consacré au *Plan astral et à ses habitants*. On voit combien cette conception a frappé l'auteur par la peine, bien inutile du reste, qu'il se donne pour la réfuter. Il s'efforce tout d'abord de faire comprendre aux catholiques ce que les occultistes entendent par cette expression de « Plan astral ». Malgré quelques grosses fautes, ce résumé est bien fait et il amènera certainement à l'étude de l'occultisme beaucoup de catholiques intelligents. Nous ne chicanerons pas l'auteur sur sa conception des élémentals qui l'amène à dire: « *On tremble qu'un élémental taquiné mal à propos est capable de bouleverser un continent* » (p. 36). Un élémental faire tout cela tout seul ! Jamais un occultiste n'a soutenu de pareilles balivernes. Mais passons.

*
*

La Divination, l'Astrologie, la Chiromancie, tels sont les sujets du chapitre IV.

M. Georges Bois commet ici encore une grosse erreur en se figurant que les images astrales de

l'avenir **sont** fixes et qu'il suffit de les percevoir pour être prophète. Ces images, ainsi que l'a montré le Dr Rôzier dans *l'Initiation*, ainsi que l'a aussi affirmé un abbé dans *l'Écho du Merveilleux*, tous deux parlant en praticiens et non en simples théoriciens, ces images sont fugaces et peuvent être modifiées, toujours même quelques heures avant la réalisation. C'est ainsi que le grand Empire vu par Éliphas Lévi et qui, selon lui, devait arriver en 1875, était un cliché dont la matérialisation physique a été reculée, puisqu'il est toujours visible en astral. Il en est de même de la guerre que j'avais annoncée pour 1895-1896 quand je n'avais pas encore l'habitude de ces changements possibles dans les réalisations astrales.

M. Georges Bois propose pour remplacer la théorie des clichés astraux la suivante (p. 50) :

Le démon peut-il prévoir l'avenir ? Non, sans doute, non certainement même, si on parle au sens absolu. Il n'a pas la prescience, qui n'appartient qu'à Dieu. Mais il a la connaissance des événements passés, celle des événements présents qui s'accomplissent loin de nous ou à notre insu et celles de leurs causes. Il a tous les moyens de prévoir, avec des chances d'exactitude qui ne sont pas à notre portée, l'événement qui nous intéresse.

Voyez-vous ce démon réduit à établir son calcul des probabilités comme un actuaire d'assurance ! Si vous croyez au diable personnel, Messieurs les cléricaux, au moins donnez-lui les honneurs de son rôle et n'en faites pas un simple fantôme. Décidément je préfère l'astral.

Ici notre auteur voudrait bien séparer les arts divi-

natoires élémentaires comme la phrénologie, la physiognomonie, la graphologie des données synthétiques de l'occultisme, et il admet qu'une personne qui fait de la graphologie *ne fait aucun mal si elle en use pour augurer, avec des probabilités plus ou moins chanceuses, de l'avenir d'un homme, ou du degré de confiance qu'il lui plaît de lui acorder.*

Distinguons, Monsieur Bois, je parie que vous faites de la graphologie ou tout au moins un peu de phrénologie, et vous voudriez séparer vos talents du « bloc occultiste ». Peine perdue, cher Monsieur, comme vous le dites fort bien, l'occultisme revendique, comme un chapitre de la psychologie, tous les arts divinatoires, car tous ne sont qu'une des mille traductions du plan astral sur le plan physique.

Suit un exposé, plutôt faible, de l'astrologie et de la chiromancie. Un élève de première année, d'une de nos écoles, qui aurait écrit ce résumé, serait refusé aux examens les plus élémentaires. Et puis que faisons-nous de l'axiome qui doit précéder toute déduction astrologique : *Astra inclinant, non necessitant.* Le commentaire de ces paroles aurait évité la perle suivante :

Ce moyen de divination ressemble à tous les autres : il n'est basé sur rien qui ait le sens commun, et toutefois, manié par les professionnels, il a maintes fois donné des résultats (p. 61).

N'accusez pas, cher Monsieur, les astrologues avant d'avoir mieux étudié leur enseignement et perdez, une bonne fois, l'habitude de me citer comme une lumière. Quoiqu'il en coûte à mon amour-propre, je dois à la

vérité de déclarer qu'à côté de tous nos maîtres je suis un bien piètre auteuret mes pauvres productions doivent être ramenées à leur juste valeur. Je me suis efforcé de *préparer* des lecteurs à la lecture des maîtres et mon rôle est celui de simple soldat qui exécute les ordres de ses chefs. L'occultisme est plus haut que mes écrits et n'a rien à voir avec les erreurs et les fautes qu'ils doivent sûrement renfermer.

Cela dit, constatons que tout ce chapitre d'astrologie est aussi confus qu'est enfantine votre petite scène de chiromancie sur *la Bourgogne*. De toutes ces mains pas deux ne se ressemblent ! *Et toutes ces vies touchent à l'instant où elles vont finir dans la même infortune !*

Je croyais pourtant que quelques passagers et quelques marins s'étaient sauvés. Je parie qu'ici encore notre chiromancien aurait distingué quelques lueurs de vérité. *Astra inclinant, non necessitant.*

..

Que dire *du Tarot*, chapitre v ? Avez-vous voulu amuser vos lecteurs avec les mauvaises reproductions des vingt-deux arcanes majeurs du Tarot de Marseille ? Alors vous avez peut-être réussi.

Avez-vous voulu lui montrer qu'on pourrait écrire un livre de philosophie en nombres et en symboles comme Raymond Lulle le fera avec son *Ars magna*, dérivé du Tarot, comme l'indique la clef *Thorah* que votre ami le rabbin vous expliquera ? Alors vous n'avez pas réussi, car il n'y a rien de tout cela dans votre résumé.

Mais, me direz-vous, il y a de l'esprit ! Votre verve s'élève en effet presque jusqu'au calembour. Il y a surtout un certain Charles VII (je lis : sept, p. 77) qui me semble avoir eu à s'occuper davantage de Jeanne d'Arc que du Tarot. Ne le confondez-vous pas avec son père ? Cela peut arriver. Et page 124 vous récidivez en disant : *Qui sait si l'étude détaillée du règne de Charles VII n'expliquerait pas le Tarot tout entier ?* En effet, Agnès Sorel et le démon doivent ainsi aider Charles VI à jouer au Tarot ; il est malheureux que cette pauvre Agnès n'ait été que l'amie du fils de celui qui jouait aux cartes. Et voilà comment on écrit l'histoire... dans les journaux catholiques !

On donne toujours un lapin au lecteur qui saura ce que c'est que le Tarot après avoir lu ce chapitre. Voyez comme votre ton badin me rend mal élevé. Redevenons sérieux et passons au « clou » du volume, le chapitre vi : *le Ternaire, la Comparaison du Fiacre*.

*
*
*

Nous avons accusé M. Georges Bois de ne rien comprendre à la théorie de l'astrologie, ni à celle du Tarot, il va nous montrer lui-même comment il conçoit, ou plutôt comment il ne conçoit pas l'analogie.

Après quelques considérations bien élémentaires sur les nombres, l'auteur cite notre comparaison du fiacre destinée à éclairer l'idée de la constitution de l'être humain.

Cette comparaison du fiacre a pour but de faire comprendre comment l'Esprit doit utiliser un intermédiaire plus puissant que lui-même pour agir sur

la matière. Nos lecteurs, comme tout étudiant au courant de l'analogie, savent bien qu'une locomotive, un ballon, etc., répondent strictement au même développement analogique. Or, voici ce que dit M. Georges Bois (p. 139):

Si tout cela était vrai, nous ne pourrions plus voir un cheval, sans penser aussitôt à notre corps astral. Mais à tout cela nous répondrons d'un mot: au lieu de regarder rouler un fiacre, regardons passer un train express :

Mais, mon cher auteur, l'analogie du train et de la constitution humaine est aussi couramment employée dans nos écoles que celle du fiacre.

L'esprit est représenté par le mécanicien dont l'intelligence va mettre en mouvement les robinets qui lancent la vapeur dans le moteur.

Le cheval, mais c'est la locomotive elle-même avec son foyer ventre, sa chaudière et ses tubes thorax, puis ses muscles d'acier; avec sa vapeur (force nerveuse) motrice.

Le corps, c'est la masse matérielle entraînée par les organes locomoteurs de la machine.

Et cet exemple nous fait, mais mieux que le cheval, concevoir la force aveugle de l'astral et sa puissance, dominées par l'Esprit bien plus faible dynamiquement, mais connaissant le jeu des robinets. Et cela est tellement vrai que je vais vous donner la parole à vous-même qui nous donnez raison, en croyant nous combattre quand vous dites (passim, 139):

Quand cette masse puissante, lancée à toute vitesse, nous effleure de son vent, sur le quai d'une gare, qu'elle passe

et disparaît en un éclair et *quand nous pensons que cette force énorme est sous la main d'un mécanicien qui la maîtrise sans effort, en tournant un robinet et en pesant sur un levier*, nous avons l'exemple le plus saisissant que l'industrie contemporaine puisse nous montrer de la matière dominée par la volonté d'un homme.

Je n'aurais pas, moi-même, cher Monsieur, trouvé une plus belle justification de l'astral. Aussi vous avouerais-je que je me suis beaucoup amusé en lisant la fin de votre paragraphe que je reproduirai sans commentaires.

Cet exemple est bien plus impressionnant que celui du fiacre. Mais voici la différence : dans le train express, le moteur mécanique remplace le moteur vivant ; le cheval disparaît, *et du même coup l'astral s'évanouit*. Car toute la force de l'analogie réside dans le choix de l'intermédiaire cheval.

Eh bien ! je promets à M. Georges Bois d'ajouter, dans la prochaine édition de mon « *Traité méthodique* » à laquelle je travaille en ce moment, à l'exemple analogique du fiacre, ceux de la locomotive, de la bicyclette et des automobiles. Peut-être, après cela, saisira-t-il mieux ce qu'est une analogie réelle.

..

Le chapitre, peut-être le meilleur du volume, celui, surtout, qui attirera vers l'occultisme beaucoup des lecteurs, est celui qui est consacré aux *fantômes des vivants* et aux *pointes de fer* (ch. VII).

Les faits d'Adeville et trois autres du même genre sont décrits avec assez de détails pour frapper les plus sceptiques.

Nous laisserons de côté la réflexion de M. G. Bois pour réfuter le corps astral et son action dans ces phénomènes. Nous le laisserons se demander (p. 157) : « Comment ce corps impalpable et presque immatériel peut-il appliquer au visage d'un enfant un soufflet violent et retentissant dont on voit les traces ? »

Un candidat au baccalauréat pourrait répondre à l'auteur en le renvoyant aux effets physiques de l'électricité et un jeune paysan lui montrerait facilement comment la foudre « impalpable et presque immatérielle » transporte à plusieurs kilomètres les souliers d'un curé... Après tout, c'est peut-être aussi un diable électrique.



Le chapitre VIII s'occupe des *Doubles*, ce que nous appelons *la sortie du corps astral*. Après une analyse de quelques cas, l'auteur éprouve le besoin de parler de Cagliostro et de la Maçonnerie égyptienne. Pour comprendre le rôle exact de cet envoyé des illuminés, de ce Cornélius Herz du XVIII^e siècle, il faudrait des documents que l'auteur ne trouvera certainement pas dans la vie de Cagliostro publiée par l'Inquisition en plusieurs langues. Aussi n'en dirons-nous pas davantage pour l'instant.



Les Morts, les Évocations, tel est le titre du chapitre IX.

Le morceau de résistance est l'évocation faite à Londres par Éliphas Lévi. Ce récit est suivi de ré-

flexions de l'auteur tendant à faire jouer dans la scène le rôle capital au diable — et c'est avec une pointe de colère que M. G. Bois adjure les occultistes de quitter cet « Astral » qui le gêne décidément beaucoup.

..

Enfin nous allons peut-être savoir ce que c'est que la *Kabbale*, si nous en croyons le titre du chapitre x. Ce chapitre se subdivise en sections dont la première est consacrée à ce que l'auteur appelle la *Cabale littérale*, il s'agit des lettres hébraïques et des divers procédés de transposition ; il est confus et n'apprend rien que de très élémentaire, sauf qu'il y a très peu de rabbins kabbalistes, ce que nous savons depuis longtemps, comme il y a peu de prêtres connaissant les forces qu'ils sont appelés à manier ; la seconde section traite de la *Cabale théorique*.

Elle a pour but, dit l'auteur, de remplacer la Genèse et d'expliquer la création en niant le Dieu créateur.

Et comme autorité, M. Georges Bois s'appuie sur M^{gr} V. Meurin, dont l'ouvrage a été documenté..... par Léo Taxil lui-même, ainsi que ce dernier l'a déclaré dans son grand et célèbre discours... Du reste, nous ne saurions pas ce détail que les énormités dont le livre de M^{gr} Meurin est rempli suffiraient à dévoiler la bizarre origine de cette érudition à côté.

Dirai-je à M. Bois que l'occultisme nie que l'homme perd sa personnalité pour se fondre en Dieu ? Que Dieu est absolument distinct de l'âme du monde et que nous ne sommes pas et n'avons jamais été des

panthéistes ? A quoi bon ? On ne discute pas avec ceux qui veulent vous imposer des théories que vous n'avez jamais soutenues... Cela gênerait l'enseignement des séminaires. Haussons les épaules et passons.

Les idées de M^{re} Meurin sur les nombres 11, 3 et 33 sont tout simplement... comment dire... drôlatiques et nous reconnaissons là l'influence de cet excellent Taxil

Dire comment on arrive à transformer Aïn-Soph en Satan, comment le mot *d'épines* glissé après la couronne permet de mêler en une salade étrange le Sephiroth, le Christianisme et la Franc-Maçonnerie, ce serait priver nos lecteurs d'un moment de joie et de quelques dilatations de rate — excellentes en cette saison.

Suit, tels des cheveux sur le potage, une fastidieuse énumération des trente-trois degrés du Rite écossais, arrangés à la sauce jésuite. — Air connu.

Puis nous revenons aux Sephiroth. Parmi toutes les analogies du dénaire, M. Bois choisit l'analogie humaine avec les divisions des corps physiques : ventre, poitrine et tête. C'est pour aboutir à une conception d'Israël, *la couronne sur la tête et le royaume sous ses pieds*, qui ne mérite même pas une réfutation.

Brusquement apparaissent les plans kabbalistiques : Aziluth, Briah, Ietsirah, Asiah, énumérés dans leurs rapports inférieurs pour amener le lecteur à de petites malpropretés organiques que nous connaissons bien pour ne les rencontrer que sous la plume des écrivains cléricaux. Dieu ! que M. Bois

s'est donné du mal pour ne rien comprendre aux sujets qu'il traite et pour embrouiller à plaisir son malheureux lecteur. Quant aux refrains bibliographiques, je me permettrai de faire remarquer à l'auteur que la traduction de Sepher Ietsirah par Mayer Lambert est bien plus complète que la mienne, tout en le remerciant des éloges qu'il décerne à ma bibliographie de la Kabbale.

..

Avec le chapitre XI, nous devrions faire connaissance de l'ALCHIMIE. *Distinguo*, dit l'auteur, il y a l'alchimie scientifique et..... l'autre celle de Satan. Cette distinction est nécessitée par ce fait que saint Thomas et Albert le Grand ont fait de l'alchimie; alors, vous comprenez, c'est la scientifique. L'autre est réservée aux suppôts de l'Enfer; c'est l'alchimie magique.

Et dans sa bibliographie, M. Bois ignore Albert Poisson, le plus grand des défenseurs contemporains de l'alchimie! Par contre, Louis Figuier et M. Berthelot figurent en bonne place. Cela rappelle l'exposé de la mission de Jésus fait par Renan. Du reste, M. Georges Bois avance quelques faits positifs de transmutation, ce qui lui fera pardonner bien des théories mettant le diable en action. Le chapitre se termine par d'intéressantes citations de notre distingué collègue Jollivet Castelot.

..

Adieu au lecteur, nous dit le chapitre XII. Il y a aussi une réponse à Papus dont nous dirons un mot.

Le chapitre débute par un petit exposé de la manière dont le Spiritisme amène à faire un pacte avec Satan. Saluons.

M. Georges Bois ayant entendu dire que nous considérons *Hermès* comme une université et non comme un individu a été si ému de cette idée qu'il a été demander l'avis d'un égyptologue officiel sur la question. C'est un peu comme si nous allions demander au grand rabbin ce qu'il pense de la divinité de Jésus. L'égyptologue officiel l'a renvoyé aux passages du livre des morts sur *Toth* et M. Bois est content. Grand bien lui fasse ! Prions-le donc de retourner voir son ami le savant égyptologue et de lui faire faire le petit exercice suivant à nous révélé par ce vrai savant, par ce docteur ès hautes sciences qu'est Saint-Yves d'Alveydre.

Qu'il écrive le mot alphabeth ainsi A. BE. TH. (Aleph, Beth, Thau) et qu'il s'amuse à le lire à l'envers : il lira THEBAH. Et Thèbes était pourtant une ville tout en étant la matérialisation de l'arche de toute science. Ce sont là des choses bien amusantes pour un égyptologue officiel. La question d'Hermès, université ésotérique et divinité ésotérique, ne résout pas les mêmes clefs. Mettons que messire Satan les a en sa possession, si cela peut faire plaisir à M. Bois, et n'en parlons plus.

Voyons les conclusions.

L'occultisme est un bloc. Le catholicisme en est un autre. L'un sera brisé par l'autre, mais leur union en un tout unique n'est pas possible, puisqu'il n'est pas possible que deux affirmations opposées sur un même fait soient vraies toutes deux en même temps.



Jetons maintenant un coup d'œil d'ensemble sur ce volume et surtout sur l'état d'esprit de son auteur.

Que M. Georges Bois veuille bien croire que nous avons pour son caractère et sa loyauté la plus grande estime et qu'il nous pardonne les quelques vivacités que peut contenir notre compte rendu. L'auteur de ce livre n'est, en effet, pour nous, que le représentant de toute une catégorie d'écrivains qui très sincèrement et avec la plus grande bonne foi voient les occultistes^s comme ils les décrivent.

Pour eux, les occultistes de marque voient Satan ou, au moins, un^o de ses délégués, tous les mois ; ils ont une doctrine secrète dans laquelle un Dieu générateur se fait livrer un culte correspondant à son caractère pornographique ; enfin la kabbale, l'alchimie, l'hermétisme sous toutes ses formes ne sont que des moyens d'empêcher les bonnes âmes de donner leurs biens à l'Église et leur conscience aux soins des Révérends Pères de tous ordres et de toutes couleurs qui sont tout disposés à s'en occuper.

Cette décadence de la foi, cette déchéance des idées creuses qu'aucune expérience ne vient confirmer, ces gens simplistes les attribuent à l'action de Satan ou des occultistes, sans remarquer que tout cela est dû à l'ignorance, à la rapacité et aux exactions morales d'un clergé qui compte trop peu de saints pour équilibrer sa somme de non-valeurs. Hélas ! le baptême de sang et les massacres qui s'inscrivent imminents, dans cet astral qui les effraye tant, seront peut-être les remèdes

terribles ; mais nécessaires de la régénération de cette Église, embourbée dans les entreprises commerciales et se livrant bien plus à l'adoration de l'effigie de César sur les monnaies qu'à la défense du Christ.

Ce n'est pas l'occultisme qui est la cause de cette crise de la foi. A un moment un prêtre, un aliéné : l'abbé Boullan, avait institué à Lyon une sorte de culte pornographique soi-disant de Melchissédec. Après enquête sérieuse et preuves irréfutables de ces actes malpropres, les occultistes clouèrent l'ex-abbé au pilori de la publicité, après deux avertissements consécutifs d'avoir à cesser ses malpropétés. L'abbé Boullan cria à l'envoûtement et à la persécution astrale. Or le seul envoûtement était *celui* de la lumière, et c'est ainsi qu'agiront toujours les occultistes en pareil cas.

Mais allez faire comprendre cela à un cerveau clérical, lecteur assidu de *la Croix* ou autres organes rédigés de même manière ? Pour lui le Diable est là, caché derrière les loges maçonniques et soufflant les inspirations de nos ministres. Des hommes se sont révoltés ouvertement contre la loi, expulsés par décret ministériel ; ils sont sortis par la porte et rentrés par la fenêtre et maintenant ils narguent ouvertement les autorités qui laissent faire. — Que demain la poigne du gendarme s'abatte sur eux et les fasse rentrer dans le rang, ils crieront « au diable » encore plus qu'avant.

Comme Léo Taxil a vu juste ! Et combien ils étaient mûrs pour la mystification ! Celle-ci a été si bien supportée que ce sont encore les inventions du Marseillais qu'on nous ressert à la sauce Meurin, à la sauce Mé-

ric ou à la sauce de Bessonies. Il fallait, une bonne fois, dire la vérité. Le livre de M. Georges Bois nous en a fourni l'occasion. Puisse-t-il en vendre beaucoup et mériter les bénédictions de son éditeur. Ainsi soit-il !

PAPUS.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute école, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.)

L'HOMME ⁽¹⁾

« Par exemple, nous avons cru pouvoir ramener les phénomènes de la résorption de l'intestin aux lois de la diffusion et de l'endosmose. Mais aujourd'hui nous savons que la paroi de l'intestin ne se comporte pas pendant la résorption comme une membrane morte dans l'endosmose. Nous savons que la paroi de l'intestin est revêtue de cellules épithéliales et que chacune de ces cellules est un organisme à part, un être vivant aux fonctions excessivement compliquées ; nous savons que par des fonctions actives de son corps de protoplasme elle reçoit la nourriture de la même manière énigmatique que nous observons chez les animaux libres unicellulaires les amibes, les rhizopodes. A l'épithélium de l'intestin d'animaux à sang froid, l'on a même voulu observer comment la cellule projette de son corps de protoplasme une espèce de prolongement, pseudopodes, qui saisit les gouttes de graisse dans la nourriture, les incorpore au protoplasme et les envoie dans les vaisseaux lym-

(1) Voir l'*Initiation* de janvier 1899.

phatiques. Aussi longtemps que ces fonctions actives de la cellule étaient inconnues, le fait que les gouttes de graisse arrivaient à travers la paroi de l'intestin, mais non par des pigments très fins qu'on y faisait arriver, ce fait restait incompréhensible. Aujourd'hui nous savons que cette faculté de faire un choix dans la résorption de la nourriture, de s'incorporer ce qui a de la valeur, de refuser l'inutile ou mauvais, revient à tous les êtres unicellulaires.

« Toutes les cellules de nos tissus possèdent les mêmes facultés énigmatiques que les cellules épithéliales de l'intestin et des glandes. Songeons au développement de notre organisme : du partage continu d'une seule cellule ovulaire sortent tous les éléments des tissus, et, à mesure que les cellules se multiplient par la séparation, elles se différencient suivant le principe du partage du travail : chaque cellule atteint la faculté d'expulser certaines matières, d'en attirer d'autres, de les emmagasiner et d'en accepter la combinaison dont elle a besoin pour s'acquitter de ses fonctions. Il ne faut pas même songer à une explication chimique de ces phénomènes.

« Aussi peu que dans la physiologie de l'échange des matières, a-t-on réussi jusqu'ici dans les autres parties de la physiologie de ramener n'importe quel phénomène vital à des lois physiques et chimiques.

« Nous avons cru pouvoir ramener les fonctions des muscles et des nerfs aux lois de l'électricité, et maintenant nous devons avouer que des phénomènes électriques dans des organismes vivants n'ont été observés jusqu'ici, avec certitude, seulement chez

quelques poissons, et si même des courants électriques musculaires et nerveux pouvaient s'attester avec exactitude, l'on n'aurait gagné que fort peu pour l'explication des fonctions musculaires et nerveuses. »

L'on renvoie à l'œil, qui serait un appareil optique, une chambre obscure. L'image se produit sur la rétine au fond de l'œil suivant les mêmes lois immuables de la réfraction comme l'image sur la plaque du photographe. Mais ceci n'est pas un phénomène vital. L'image réticulaire se produit dans l'œil enlevé, dans l'œil mort. Un phénomène vital, c'est le développement de l'œil. Comment se forme cet appareil si compliqué? Pourquoi les cellules des tissus se joignent-elles pour former cette structure merveilleuse? Voilà la grande énigme dont, jusqu'ici, le premier pas pour la résoudre n'est pas encore fait. Oui, la succession des degrés du développement peut s'observer et se laisser décrire; mais le pourquoi, mais *l'union des causalités*, là-dessus nous ne connaissons absolument rien. Les phénomènes de *l'accommodation* dans l'œil sont un phénomène vital. Voici de nouveau les phénomènes musculaires et nerveux, toujours les mêmes, anciennes énigmes. Ceci regarde également le reste des organes des sens. Ce qui s'explique physiquement, ce sont des phénomènes par lesquels les organes respectifs sont mis d'une manière absolument passive en vibrations par des mouvements extérieurs qui les pénètrent. Et ceci concerne tout le reste des chapitres de la physiologie.

« Nous soutenons : Tous les phénomènes de notre organisme qui s'expliquent mécaniquement sont aussi

peu des phénomènes vitaux, que le mouvement des feuilles et des branches de l'arbre qui est secoué par la tempête...

« Dans l'activité, c'est là que se trouve l'énigme de la vie. Mais nous n'avons pas puisé la notion de l'activité dans l'observation des sens, mais dans l'observation de nous-mêmes. Nous transportons ce que nous puisons dans notre propre conscience sur les objets de nos sensations, sur les organes, sur les éléments des tissus, sur chaque petite cellule. C'est le premier essai d'une explication psychologique de tous les phénomènes vitaux ..

« Dans la plus petite cellule, voilà où se trouvent toutes les énigmes de la vie, et en la sondant nous voilà, avec les moyens actuels, déjà parvenus aux limites... »

Commençons par la plus petite unité, par le premier commencement de la vie, par la cellule germinatrice; que nous supposions une cellule de plante, d'animal ou d'homme, c'est indifférent pour le moment. Tandis que le microscope nous montre encore des différences entre le pollen ou graine de semence et entre les germes animaux; là même où l'œil nu n'en peut plus distinguer, il existe néanmoins un degré du développement dans chaque être vivant où il n'y a pas plus de différence. Lionell S. Beale dit dans son livre *Bioplasme*, p. 17-18 : « Il y a en effet une période dans le développement de chaque tissu cellulaire et de chaque être vivant qui nous est connue où effectivement il n'existe aucune particularité dans la structure, où tout l'organisme n'est com-

posé que de bioplasme vivant, transparent, sans structure et moitié liquide, et où il serait impossible de distinguer cette matière croissante et se mouvant qui devra développer le chêne, du germe d'un animal vertébré. Aussi ne peut-on reconnaître aucune différence entre la matière bioplasmatique du degré épithélial le plus élémentaire de l'organisme humain, et celle de laquelle devront se développer les cellules nerveuses de son cerveau. Ni par un examen soigneux du bioplasme sous le microscope, ni par aucun autre moyen connu de recherche physique ou chimique, il nous serait possible d'avoir une idée de l'état de la substance formée par le bioplasme, ou de ce que seront les résultats ordinaires des vivants. »

Ou encore, comme dit Huxley : « Animal et oiseaux, reptiles et poissons, mollusques, vers et polypes sont tous formés d'unités de structure du même caractère, c'est-à-dire de quantités de protoplasmes avec un noyau. » — « Protoplasme, simple ou comme un noyau mononucléaire de cellule, est la base formelle de toute vie, c'est l'argile du potier. »

La base matérielle de la vie est donc unitaire, mais la vie elle-même est spécifique. Et comme le potier est l'essentiel et non l'argile, ainsi la force vitale, cet invisible architecte, est également l'essentiel. Mais parce qu'on ne peut la voir et qu'à la plupart des chercheurs manque le sens intérieur duquel parle Bunge dans l'endroit cité, pour cette raison elle n'existe pas pour la science. La science décrit ce que chacun qui a des yeux peut voir et enseigne que la

raison des changements, tels que les degrés de développement nous les montrent, est à chercher dans la matière elle-même : elle attelle, comme Lucas le dit très justement, le char devant les bœufs.

La recherche a donc démontré que la nature suit le même sentier dans la création de tous les êtres vivants et travaille suivant le même mode ; il existe donc un degré dans le développement embryologique où le poisson, l'oiseau, le mammifère et l'homme sont parfaitement égaux. Mais, tandis que chez les premiers le développement s'arrête à un certain point, et qu'un être paraît qui en comparaison avec l'homme est relativement imparfait, elle continue chez celui-ci jusqu'à ce que dans sa forme elle ait atteint son chef-d'œuvre. Nous pouvons dire que l'homme est la couronne et l'idéal de la création et, comme tel, plane au-dessus de toutes ces formations, mais ce n'est qu'en lui qu'elle est parvenue à l'accomplir. L'on a conclu de cette égalité du mode de développement que l'homme avait parcouru depuis la monade toute la série des développements et qu'il est devenu dans le courant de millions d'années ce qu'il est. Mais, d'après la loi de la constance de la force, il se peut seulement développer ce qui auparavant était enveloppé, c'est-à-dire que seulement cela et seulement autant peut évoluer qui auparavant était involué. D'un ovule de chat il ne peut donc sortir un homme, parce que, quand tout ce qui est contenu dans un ovule de chat est évolué, eh bien ! nous avons un chat, et celui-ci, lorsqu'il a atteint sa maturité, ne peut mettre dans les germes qu'il produit qu'autant qu'il contient lui-même ; de la

sorte, nous ne voyons pas comment nous sortirons jamais de ce cercle.

Nous considérons donc toute la théorie du développement comme une conclusion aussi inutile que peu logique que l'on dressa et travailla en vue d'une certaine hypothèse, mais qui, d'un côté, crée des énigmes plus grandes que de l'autre elle s'efforce de résoudre.

Avant de démontrer expérimentalement la force vitale, écoutons encore ce que les anciens disent sur ce point. A l'inverse des cadavéristes comme nous voudrions appeler ceux qui étudient la vie sur le cadavre, ou du moins veulent l'expliquer par la matière morte, les médecins les plus célèbres de l'antiquité eurent des vues absolument vitalistes ou dynamiques, c'est-à-dire que pour eux la force est l'essentiel, non la matière, le vivifiant et non le vivifié.

Paracelse enseigne à ce sujet ce qui suit : « Dans tous les éléments il y a un principe organisateur pour toutes choses..... Tel qu'un homme est obligé de se bâtir une maison soi-même parce que Dieu ne la lui fait pas, de même il y a quelque chose dans la terre qui fait ce qui en sort, également dans l'eau pour réunir ces compositions, de même dans l'air et au firmament. Car il ne suffit pas que nous disions : C'est Dieu qui l'a ainsi créé pour que cela revienne tous les ans. C'est vrai, mais il a institué quelque chose pour le faire et pour le former. Aussi peu que Dieu fait une robe à l'homme, mais qu'il a institué le tailleur pour cela, aussi peu l'herbe croîtra et se formera sans un travailleur. Celui donc qui ordonne toutes choses depuis les origines de la vie dans la semence jusqu'à

la dissolution finale, c'est *Vulcain* (la force vitale) : Ce Vulcain n'est pas un esprit, non plus une personne, mais il est un travailleur qui ne fait autre chose que de surveiller la nature, et d'en évoluer ce qui est involué et de développer ce que Dieu y a mis. C'est-à-dire, comme il continue à l'expliquer, il y a dans l'homme comme dans chaque être naturel une force qui travaille comme un constructeur ou un sculpteur d'après un certain plan, qui dispose le matériel plastique et qui s'efforce de le conserver et de le reproduire.

Quant au rythme, il est une représentation de la mécanique du ciel. Et il continue : « Ainsi l'homme est comme l'univers et contient en lui les mêmes lois, de la sorte que les forces extérieures ressemblent aux intérieures et les intérieures aux extérieures. L'anatomie de l'homme dans sa nature est l'anatomie de sa sphère entière... Mais pourquoi le ciel peut-il exercer une influence si étrange? Seul par la volonté de l'homme. Puisqu'il n'y a donc rien que ce qui revient à l'homme, il faut que l'homme ait *corpora et loca* dans lesquels le ciel opère son influence. Il faut que l'homme ait autant de *loca* que le ciel a d'*operationes*. Ainsi l'anatomie de l'homme est dans le ciel et non dans l'homme lui-même. Mais non seulement du ciel mais aussi de la terre, extérieurement, le médecin prend la connaissance de son sujet, qui indique clairement l'anatomie de l'homme. Car il serait impossible de jamais trouver une telle anatomie dans l'homme seul. » — « Maintenant le monde extérieur est le miroir de l'homme, tellement que par le monde extérieur l'homme peut être reconnu dans son essence.

Par l'homme seul on ne comprendra jamais sa grande et noble création (1). » De tout cela il ressort clairement que l'anatomie du cadavre et la physiologie dans le sens de la science d'aujourd'hui sont pour le spagyrique des objets de peu de valeur. Les parties et organes ne viennent en considération qu'en étant des symboles extérieurs de la force agissant intérieurement, spécifiée et modifiée par eux. L'essentiel, c'est la relation de la force vitale et des forces organiques avec les forces cosmiques et telluriques.

Paracelse continue : « L'univers possède toutes les proportions humaines, toutes les divisions, parties, membres, comme l'homme. De là est venu le noble nom de microcosme qui veut dire que tous les mouvements célestes, la nature terrestre, les propriétés liquides et les essences aériennes se trouvent en lui. » « Dans l'homme se trouve le firmament avec un puissant mouvement de planètes corporelles, d'astres, se trouvant en exaltations, conjonctions et oppositions, comme vous l'appellerez suivant votre entendement. Mais, comme le ciel existe en lui-même avec tout son firmament, de même l'homme est constellé en lui-même, puissamment. Comme le firmament est pour lui dans le ciel et n'est gouverné par rien, de même le firmament se trouvant dans l'homme n'est gouverné par d'autres créatures, mais il est pour lui-même un firmament puissant sans aucune relation. De sorte que le ciel et la terre existent pour eux et l'homme pour lui-même. » Comme les planètes, dans le

(1) V. Helmont.

système solaire, suivant lequel le corps humain a été créé, possèdent leur position fixe, temps des révolutions, vitesse, etc., ainsi les organes particuliers de l'organisme sont dénommés à l'analogie des planètes. Et voici comment cela se trouve :

« Le cœur est le soleil, et comme le soleil agit sur la terre, ainsi le cœur influe sur le corps et sur lui-même. Et si ce n'est pas par un rayonnement comme le soleil, c'est pourtant le rayonnement dont le corps a besoin, de même la lune correspond au cerveau et le cerveau à la lune, mais seulement par analogie, non par la substance. La rate a le même mouvement que Saturne, car autant de courses qu'il fait depuis son origine jusqu'à sa prédestination, autant la rate fait de courses, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. La bile, c'est Mars, elle est dans son esprit comme Mars dans le mouvement. Les reins sont de nature vénusienne ni plus ni moins que Vénus, et comme l'effet que Vénus exerce sur les fruits de la terre en les produisant... comme Vénus est embrasée par la force qu'elle reçoit de l'*ente magno*, ainsi les reins le reçoivent par la nature de l'homme. Mercure ressemble aux poumons, c'est-à-dire, par analogie, chacun est puissant dans son firmament... Et Jupiter correspond au foie d'après ses qualités, ayant le même mouvement, le même exercice chacun dans son firmament. »

Mais, tandis que nous avons considéré notre sujet, l'homme, jusqu'ici plutôt du point de vue général de la science naturelle, nous nous hâterons vers les conclusions qui sont d'une signification particulière pour

le côté médicinal et pour lesquelles le précédent ne servira que d'éclaircissement.

En considérant l'homme comme tel, il faut d'abord le séparer dans l'homme visible, agité, et dans l'homme invisible, agitant, sentant et pensant. Paracelse dit : « Sachez que l'homme est fait en deux parties : l'une des parties est prise des éléments, c'est la chair et le sang ; l'autre partie, ce sont les sentiments et les pensées qui viennent du cerveau. Ainsi deux natures se partagent l'homme, l'une chair et sang, l'autre sentiments et pensées ; la chair et le sang sont entretenus par les éléments, les sentiments et les pensées le sont par les astres. C'est pourquoi l'homme naturel est un microcosme ou homme passionnel. Et Dieu a ordonné que l'homme eût un aimant en lui, c'est-à-dire un qui provient des éléments, c'est pourquoi il attire les éléments de nouveau à lui ; et un autre aimant qui provient des astres par lequel il attire à lui la sensibilité microcosmique. »

L'homme est donc comme un aimant, il est polarisé. Avec le pôle de la tête il attire à lui les influences astrales, les libres forces cosmiques ; avec le pôle tourné vers la terre il attire à lui des principes matériels. Tous les êtres vivants, y inclus les cristaux, sont créés d'après ce principe. La racine des plantes est négative, le pôle de la couronne est positif ; entre les deux se trouve le tronc qui réunit. En dehors de la polarisation électrique, il faut encore prendre en considération la polarisation magnétique. Car, en dehors des courants longitudinaux, il y a encore des courants circulaires autour du tronc. Le courant aérien

suit le premier, c'est lui le principe donnant la forme, mais la formation cellulaire correspond au dernier, c'est lui le principe conservateur. Dans la polarisation électrique la convergence est prédominante, tandis que dans la polarisation magnétique c'est la divergence. Cette dernière loi mécanique fondamentale pourrait aussi être appelée une prédominance d'énergie oscillatoire ou rayonnante au pôle positif (Mielke, 6,7). La polarisation électrique correspond à la croissance en la longueur et à la forme allongée des canaux de la sève et des vaisseaux sanguins et lymphatiques, ainsi qu'aux nerfs; mais à la polarisation magnétique correspond la forme ronde ainsi que la plasticité en général. La première correspond au principe masculin, la dernière au principe féminin. Ce rapport ne concerne pas seulement l'homme comme tel, mais aussi chaque partie spécialement, chaque cellule, chaque atome. Chaque cellule est un aimant qui attire des forces de polarité homonomes, de même que des matières de polarité hétéronomes. Mais l'ensemble est synthétisé ou réuni par l'esprit vital, l'archæus (ἀρχαῖος), qui est unitaire dans son essence, mais multiple quant à ses manifestations. « Le *spiritus vitæ* est un esprit, dit Paracelse, qui se trouve dans tous les membres du corps, quel que soit leur nom, et est dans tous le même esprit, la même force qui est le centre de la vie dans laquelle vivent tous les membres. Dans le cœur, c'est le cœur qui se meut à employer des forces cardiaques qui ne se trouvent pas dans les autres membres, comme il y a, de même, dans le foie la force hépatique. » Ce 'qui distingue le corps vi-

vant du cadavre, ce qui, pendant la vie, suspend l'action des forces chimiques et physiques pour qu'elles ne puissent agir que lorsqu'il est mort et tombe aussitôt en ruines, c'est l'esprit vital, aussi, pour cette raison, nommé baume ou sel. Dans quelque partie qu'il ne puisse arriver, là cesse la vie et commence la décomposition, comme dans la carie des os, dans la gangrène, etc.

Présenter l'homme comme un aimant, c'est l'explication la plus simple. Elle nous le montre dans ses manifestations bi polaires, comme être spirituel et comme être matériel. Les forces sidérales astrales, comme étant les supérieures, s'asservissent les forces matérielles, mais au-dessus des deux trône la volonté éclaircie par la connaissance. Par là nous arrivons à la trichotomie de l'homme, qui est composé d'un corps matériel visible, inconscient, d'un principe vital, l'âme, invisible, inconscient, formant le corps par un germe, le conservant et le mouvant pendant son sommeil et son réveil, sans la participation de sa volonté, et de l'esprit invisible, conscient. De ces trois parties, c'est spécialement le principe moyen, l'âme formatrice, qui nous intéresse. C'est là le principe qui fait que l'homme reste en général le même, d'après sa forme et son être, tandis que la matière se change continuellement. Dans l'espace de peu d'années, il n'y a plus un seul atome qui soit le même ; mais, par une puissance mystérieuse, la forme reste conservée, elle prend soin que chaque pierre enlevée soit remplacée. Le corps humain est la forme à travers laquelle passe continuellement un courant de

matière et également un courant de forces sans discontinuer. Nous recevons la nourriture par la bouche, une partie de la force vivante et de la matière contenue en elle est conservée passagèrement dans l'organisme, est asservie à la vie et, lorsqu'elle a fait son service, retourne à la terre.

Il existe aussi pour les forces un état analogue.

Le périsprit des spiritistes n'est donc pas une puissance spirituelle qui reste la même dans toute l'éternité, mais l'âme se renouvelle continuellement comme le corps. Ceci est un fait qui peut être prouvé expérimentalement. Déjà Louis Lucas avait inventé un instrument particulier par lequel on pouvait mesurer la force vitale et que, pour cette raison, il appelait biomètre. Plus tard, Faria inventa un autre instrument, plus simple, que nous construisîmes d'après ses indications. Comme dans un galvanomètre ou dans une horloge, la position de la force vitale est indiquée par une aiguille et peut être lue sur un cadran. Nous résumons ici les recherches que le D^r Baraduc a faites à ce sujet, que dans des états normaux la force cosmique, la force vitale, la force astrale, l'énormon pénètre dans le corps par le côté droit, y est absorbée par les organes, est condensée par les quatre centres principaux : le centre de la tête, le centre de la poitrine, le centre du ventre et le centre sexuel, et quitte le corps par le côté gauche à peu près d'un tiers de la quantité qui y a pénétré. Avec ceci s'accordent les observations du chevalier d'Eslon, un disciple de Mesmer, ainsi que les essais de Reichenbach, qui dit qu'il a toujours trouvé que le côté droit de per-

sonnes des deux sexes est plus frais à toucher pour la main gauche d'un sensitif et inversement ; que par là il ressort que l'homme est polarisé de droite à gauche tout comme un cristal ou un aimant. Nous pourrions, à l'analogie de la circulation du sang, appeler la première fluide artériel, la seconde fluide astral ou force vitale. Tout comme pour la respiration et l'activité du cœur, il y a aussi pour cette absorption de force un rythme particulier que Paracelse appelle la respiration astrale ; elle atteint son maximum pendant le sommeil. La santé repose sur l'équilibre de la réception et de la dépense de cette force vivifiante.

Nous aurions donc besoin d'une triple nourriture pour notre corps : 1° la nourriture matérielle donnant la force pour le travail physique et fournissant le matériel pour réparer la machine du travail ; 2° l'air atmosphérique qui fournit les forces chimiques et donne aux corpuscules sanguins la capacité pour les fonctions dynamiques ; et 3° les influences astrales, la force vitale propre, la nourriture pour le corps astral.

Ce fluide astral, quoique une unité, ne forme pourtant pas, pris strictement, une force unitaire, mais, comme la lumière solaire se décompose dans les couleurs du spectre, il est composé des dynamides des planètes. Tous les phénomènes de la vie reposent sur la condensation de cette force, sur l'accord ou le désaccord entre eux et, avec les forces analogues de la nature extérieure, sont basés les phénomènes de la santé et de la maladie. La connaissance de ces relations dans l'homme et dans toute la vie naturelle, par-

ticulièrement dans les plantes employées comme remèdes, forme la base de la médecine spagyrique.

Les condensations de cette force cosmique sont remarquées par les sensitifs comme des effluves d'od. Comme l'homme, les plantes condensent aussi le fluide astral, l'absorbent au moyen d'organes spéciaux pour rendre de l'od individualisé. La condensation de l'od est semblable à la condensation de toutes les forces naturelles. L'air, la vapeur d'eau, l'électricité ne s'emploient à des fonctions mécaniques avec utilité seulement lorsqu'ils sont condensés au moyen d'appareils ou de machines. L'organisation corporelle des êtres vivants n'est donc que le moyen de condensation des libres forces cosmiques, le vaisseau dans lequel cette force est accumulée, et, suivant la construction de cette machine, la force se manifeste de différente manière et accomplira des travaux différents. Comme nous l'avons fait déjà remarquer, le fluide astral n'est pas seulement condensé par les différents êtres, mais il est aussi individualisé. Les effluves d'od de tout objet naturel forment sa sphère individuelle, la sphère d'action de son âme. L'on remarquera, par ce qui vient d'être dit, que nous ne considérons pas, comme Reichenbach et ses adhérents, l'od comme la force primitive et universelle même, mais comme fluide astral condensé et individualisé, et même nous voudrions, suivant ses propriétés et d'après l'analogie, appeler le négatif od artériel, et le positif od veineux. Malgré bien des ressemblances, l'od est néanmoins complètement différent de l'électricité ; par exemple le positif et le négatif ne se neutralisent pas, mais se mélan-

gent. L'od diffère également du magnétisme, car, tandis que le magnétisme est une propriété spéciale de quelques corps, l'od est une propriété générale. A côté des courants électriques et magnétiques, nous avons également un courant d'od qui se répand sur la terre et sur ses habitants du nord au sud. Toutes ces forces libres de la nature, l'électricité, le magnétisme et l'od ont leur flux et reflux et suivent également dans d'autres manières les forces cosmiques et les centres de force qui leur sont semblables, et d'eux dépend à son tour le corps astral de l'homme ; comme le baromètre est influencé par la pression de l'air, le thermomètre par la chaleur, l'électromètre par l'électricité, le magnétomètre par le magnétisme, et que chacun de ces instruments indique des variations rythmiques, des périodes empiétant l'une dans l'autre et de durée plus ou moins longue, comme cela a déjà été démontré, de même le corps astral de l'homme, et celui de tous les êtres vivants, réagit à sa manière sur toutes ces influences. C'est pourquoi il arrive que des hommes qui ne peuvent s'élever au-dessus de l'astral ou qui, moyennant leur constitution physique, sont sujets aux influences astrales, se sentent, sans aucune raison apparente, bien ou mal, sont excessivement gais ou très irrités ou de mauvaise humeur, etc. Et l'état corporel est influencé de la même manière. Ces variations rythmiques sont pour le maintien et la conservation de l'énergie vitale de l'organisme aussi nécessaires que les oscillations périodiques de la dépression de l'air, de la température, de l'état hygroscopique de l'air, de la tension de l'électri-

ité aérienne, du magnétisme terrestre, du changement des saisons, etc., pour la terre et la vie naturelle. De ce qui vient d'être dit il ressort également combien l'expression de corps astral pour force vitale est une dénomination juste, puisqu'il est composé de fluide astralet, par conséquent, est soumis à ses lois et variations, tout comme le corps physique est composé de matière et est soumis aux lois physiques de la pesanteur, de la mécanique, etc. C'est là aussi qu'il faut chercher la raison pour laquelle beaucoup de malades ressentent des douleurs aux changements de température, pourquoi se répètent dans plusieurs maladies les attaques à telle ou telle heure ou après des intervalles qui sont toujours des multiples de même grandeur.

Pour celui qui comprend le langage et l'ensemble de la nature, ces observations auprès des malades sont de la plus grande importance, à supposer, bien entendu, qu'il sache s'en servir.

Les mesurages odiques et bio métriques nous donnent également la clef du magnétisme vital qui était déjà bien connu par les médecins spagyriques du moyen âge ainsi qu'à l'antiquité la plus reculée. Sans préciser davantage, nous ne ferons remarquer que les faits suivants :

Le corps astral humain est un système de forces qui tend constamment à se maintenir dans un équilibre fixe. Comme il existe des dérangements de digestion et des vices dans la résorption et dans l'assimilation de la nourriture matérielle, de même il existe des dérangements dans l'assimilation du fluide astral,

et après une trop forte dépense suit également un épuisement. A l'état normal, la dépense est couverte par une recette correspondante; tel particulièrement le magnétiseur qui a des organes digestifs astraux très bien portants, puisqu'il remplace aussitôt ce qu'il transporte sur d'autres de sa force vitale. Mais s'il est survenu un dérangement dans l'absorption du fluide astral non différencié, il est souvent besoin d'un od différencié, pour ainsi dire déjà digéré, tel qu'il se répand souvent de l'organisme d'hommes doués de beaucoup de force vitale, tout comme des souffrants d'indigestion ne supportent plus la nourriture ordinaire, mais doivent observer une diète soigneuse. De plus, il existe chez les personnes affaiblies et les gens âgés une faim d'astral toute naturelle. Ces personnes attirent les effluves magnétiques ou d'od de leur entourage à elles, comme un fourneau attire l'air refroidi ou l'eau distillée les gaz. Voici pourquoi, l'attraction de la jeunesse répandant de l'od pour les vieillards qui en sont affamés, par des mesures bio métriques l'on peut constater combien une partie a gagné et combien l'autre a perdu. Comme l'od n'est pas unitaire, n'est pas indifférent, mais qu'il est individualisé, sa qualité importe beaucoup, car il est le porteur des qualités de son auteur. Un homme mauvais n'empoisonne et n'infecte son entourage pas seulement par son mauvais exemple, mais par sa simple présence, par sa sphère odique à effet dynamique. C'est pourquoi pour les sensitifs la simple présence de certaines personnes devient insupportable, c'est pourquoi certains objets pénétrés d'effluves odiques et certaines subs-

tances ont une faculté particulière pour l'emmagasiner, nous inspirent de l'horreur sans que nous sachions pourquoi. Pour cette raison, certaines personnes ne peuvent rester dans des endroits auxquels est attaché le souvenir d'un fait affreux. Pour la même raison chaque magnétiseur trouve des personnes qu'il ne peut secourir, étant plutôt influencées défavorablement, que salutairement, par lui ; car il n'est pas nécessaire qu'un homme soit mauvais pour se trouver à l'égard d'un autre dans un état dysharmonique. Aussi chacun ne peut donner que ce qu'il a, c'est pourquoi beaucoup de magnétiseurs ont leur spécialité qu'ils exercent avec bien du succès, en guérissant précisément ce par quoi leur santé se distingue particulièrement. De là aussi la nécessité pour les magnétiseurs de se tenir loin de tout excès.

A l'inverse de l'od individualisé, le fluide astral forme la somme ou mélange harmonieux des forces cosmiques, c'est-à-dire la dynamide des corps célestes. Ses propriétés plus spécifiques sont plutôt du domaine de la magie que de la médecine et n'appartiennent à la dernière qu'en tant que les médecins spagyriques ont introduit la magie dans le service de l'art médical.

Ajoutons à ce qui vient d'être dit encore quelques mots. D'après l'enseignement occultiste, le corps astral ou *evestrum*, comme Paracelse l'appelle aussi, imprime à l'individu au moment de la naissance la signature astrale et fixe ainsi, du moins pour l'homme ordinaire sidéral, en même temps le sort. Au moment où le cordon ombilical corporel se rompt et le cordon

ombilical astral entre en action, c'est-à-dire lorsque l'enfant nouveau-né cesse de recevoir sa vie de la mère et d'être une partie avec elle, et reçoit la vie de l'atmosphère et du fluide astral qu'elle contient, les dynamides qu'il suce avec les premières respirations lui servent, pour ainsi dire, pour toute la vie comme aimants, puisque les influences planétaires qui furent les plus puissantes dans cet instant décisif le sont également pour la suite de la vie entière. Le mécanisme propre du sort est du domaine de la divination qui indique en même temps les moyens de connaître l'avenir d'après des lois fixes, soit d'après la signature astrale, l'horoscopie, d'après le passé en concluant du connu à l'inconnu, ou par un influencement momentané, inspiration ou intuition.

A l'instant de la mort, lorsque le lien qui unit l'evestrum au corps se dissout, il signale souvent les approches de la mort par des coups, en remuant des objets, etc., comme des phénomènes semblables arrivent lorsque chez des hommes vivants, les soi-disant médiums, une partie de la force vitale s'extériorise et est attirée par des objets correspondants, particulièrement par ceux qui contiennent de l'huile, tels les meubles laqués, etc. De même il arrive souvent que ces objets se sont tellement saturés ou imbibés de fluide vital que pour un temps plus ou moins long après un décès ces phénomènes de bruit, etc., continuent. Il n'est donc pas nécessaire d'attribuer ces événements aux revenants.

Comme pendant le sommeil la force vitale n'est pas occupée au même degré que pendant la veille,

et que durant la nuit l'absorption de l'evestrum est le plus forte, que l'union, ou les approches entre le corps astral et la sphère astrale et les astres respectifs, qui prêtent particulièrement au sujet leur influence, est également le plus forte, la possibilité est donnée d'avoir des rêves prophétiques dans lesquels il est possible de voir ce qui est loin quant au temps et à la distance. Il arrive souvent que ce qui a été vu n'arrive à la connaissance que sous une forme symbolique dont l'interprétation, comme d'ailleurs tout le mécanisme des rêves, est de la tâche de l'oneiromancie ou interprétation des songes, qui établit déjà, dans l'antiquité la plus reculée, des règles fixes.

Comme l'absorption du fluide astral a lieu principalement dans la première partie de la nuit, avant minuit, tandis qu'à partir de là jusqu'à la pointe du jour se font plutôt la digestion et l'emmagasinage dans les centres respectifs, celui qui se couche tard, ainsi que celui qui peu avant de se coucher mange et boit, se nuit, parce que l'evestrum est alors forcé de soigner la digestion au lieu de pourvoir à ses propres fonctions.

Après la mort le corps astral se sépare peu à peu du corps matériel en conservant sa forme encore quelque temps, suivant l'intensité de la force vitale, principalement chez des jeunes gens vigoureux, des suicidés, des exécutés ou des tués. Ces corps astraux sont des instruments sans volonté obéissant à toute espèce d'attraction. D'abord ce sont des endroits favoris, des objets favoris ou des personnes chères qui sont d'un effet attirant pour eux, particulièrement le

désir de les voir, comme dans une séance spirite la volonté collective des participants. Comme la connaissance synthétisante leur manque, la conscience des **personnes présentes agira sur eux**, ou, selon les enseignements de l'occultisme, ils sont employés par des esprits élémentaires comme moyen de se manifester. Comme ces habitants invisibles de l'air sont aussi témoins des actes de la vie les plus secrets, ils sont souvent dans le cas de donner des explications étonnantes sur des points obscurs dans la vie d'un décédé et affermissent ainsi la croyance des parents qu'ils ont affaire au défunt.

Mais, d'autre part, ils semblent prendre plaisir à taquiner les personnes amoureuses du merveilleux et trahissent, par leurs mensonges et le non-sens qu'ils émettent, de quel esprit ils sont.

Comme la sortie de l'évestrum ou corps astral à l'état vivant appartient entièrement au domaine de la magie et ne vient en considération seulement dans quelques rares phénomènes de maladie, nous passerons là-dessus.

D' H. FREY.

CLOUS GNOSTIQUES

(Suite)

Mais le divin Maître (Jésus) était identifié par les gnostiques au soleil (I), parce qu'en effet il était le soleil spirituel, l'initiateur des néophytes, et aussi à Osiris ; donc ce serpent le représente. Les lettres A ('Αγιον, saint), Θ (Θεός, Dieu), K (quel'on voit renversé, χ, mais qui doit être lu dans son sens ordinaire K), en corrélation avec la position d'un signe (Κριστός ou Chnoubis), gravées sur le quatrième côté, le démontrent clairement. La preuve certaine qu'ici il s'agit précisément du Christ, lequel représenté par le serpent prenait le nom d'Ophiomorphe, nous est fournie par la croix monogrammatique (union du X ou K avec le P = KPistos) placée au bout de la queue du serpent sur le quatrième côté, et plus loin, sur le deuxième.

Ces serpents, en outre, sont blancs et noirs (chacun sait ce que signifie le rapprochement de ces deux couleurs) ; il y en a deux blancs et un noir. De plus, on peut remarquer qu'aucun des signes précédents, (N, A, Θ) n'accompagne ledit serpent noir. Il s'agit donc d'une sorte de dualisme, avec préséance de l'Es-

(1) Minervini, *Novelle Dilucidazioni*, p. 34.

prit de Lumière sur l'Esprit de Ténèbres, avec victoire de Christos sur Satan.

Mais *Naas* n'est que le *serpent astral*, que l'*Ignis* de Simon le Mage ; donc les *Ophites*, si nous ne nous trompons, identifiaient aussi *Christos* à l'*âme de la Terre*, ou, mieux, à la partie vertueuse de cette âme. En d'autres termes, pour les Ophites, Christos était l'*animus-anima* du monde, c'est-à-dire qu'il était l'androgyné universel, l'Adam-Kadmon, la *Science* et en même temps l'*Amour*. L'inscription constitue un acrostiche semblable à l'ΙΧΘΥΣ (ou ΙΚΘΥΣ) des chrétiens, que l'on explique ainsi : Ιησοῦς Χριστός Θεοῦ Υἱός Σωτήρ (Jésus-Christ, fils de Dieu, sauveur). Il doit être

1° Esprit du monde = Christos (mâle) le Bien	= Jésus-Christ	} Naas
2° Ame du monde = Christos (femelle) (le Bien et le Mal)	= Ophiomorphe (Vertu) et Jaldabaoth (Vice)	
3° Corps du monde =	Tout ce qui tombe sous nos sens physiques (le Mal)	

en conformité de signification avec le Naas et avec le but pour lequel fut forgé le clou. Un helléniste distingué, M. Fulgenzio Bruni, l'explique ainsi :

Λ = αὔθη	= là.
N = Νᾱας	= Naas.
H = ἦλω	= avec le clou.
Θ = θεοφιλεῖ	= cher à Dieu (ou aux dieux)
M = μαρτυρεῖ	= conjure.
B = βασκανίας	= (les) ensorcellements.

E = εὐνοϊκῶς = pour (ou par) sa bonté.

« Naas, pour sa bonté, conjure là les ensorcellements, avec le clou cher aux dieux. » (Que le bon Naas conjure en ce lieu les enchantements, car une pointe plaît à la Divinité.) En comparant cette explication avec celle de l'inscription du troisième clou, on voit que M. Bruni a deviné (ou du moins nedoit pas en être bien écarté) la vraie signification. Les mots *cher aux dieux* peuvent se rapporter aux Eons, et les mots *avec le clou*, au pouvoir des pointes et à leur utilité en toute opération magique (1).

Voyons maintenant les autres symboles qui accompagnent l'inscription et les serpents.

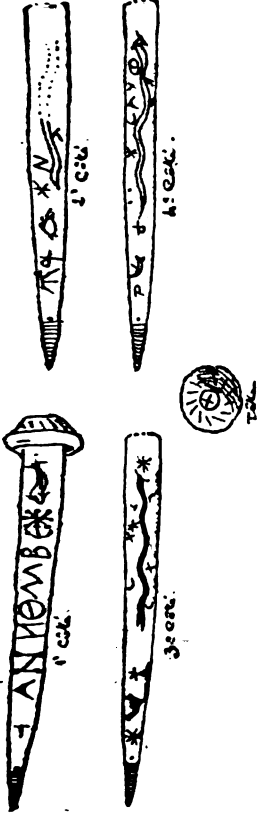
Le serpent blanc, le Christos, a, au-dessus de sa tête, une sorte de corne, qui néanmoins ne doit pas être interprétée en ce sens, car alors elle serait double; c'est un rayon de lumière, c'est le flambeau de l'intelligence qui reluit sur le front du bouc de Mendès et sur celui du Baphomet, c'est l'étoile flamboyante des francs-maçons.

Le serpent noir n'a pas ce rayon, il a, au contraire, la queue et la langue fourchues (la première symbolise la bipolarisation odique et la seconde le dualisme). Il s'agit donc ici du serpent femelle, de la divinisation du sensualisme, de Nahash, et de la représentation du Mal, du Dieu mauvais, de Jaldabaoth (2).

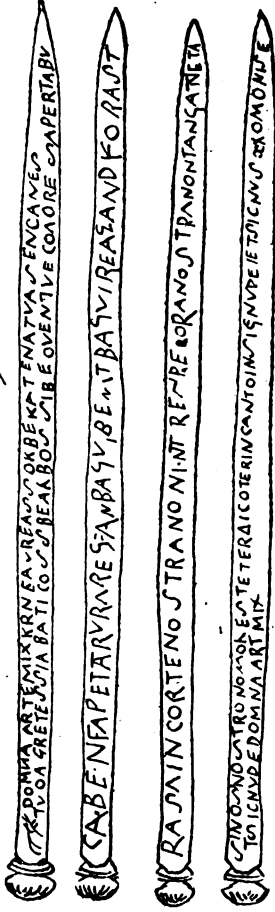
(1) En Italie, à Naples surtout, sont encore en usage contre le *jettatura* de petites cornes en corail. La même coutume se pratique en Portugal, etc.

(2) D'après Éliphas Lévi (*Rituel de la haute magie*, II, p. 14). Les Ophites révéraient le démon sous la figure d'un serpent; à notre avis, ce passage s'applique au serpent noir.

Clou du prince de Saint Georges Spinelli.



Clou du Chevalier Temple.



L'un et l'autre serpent a près de lui une *lune* ; ce sont les lunes de Géburah (de la Justice —) et de Chésed (de la Miséricorde +).

Chaque côté du clou porte gravé le T, c'est le *tau* grec, le *σταυρός*, la croix gnostique, emblème de même nature que la croix catholique (1).

L'*œil* (ainsi que l'a baptisé M. Minervini, mais on pourrait y voir autre chose) gravé sur le deuxième côté est l'emblème de la clairvoyance magique, du soleil Θ ; il symbolise la science divine, la sainte science, la gnose. Cet œil aussi se rapporte à Christos ; celui-ci, en effet, était identifié à Osiris. Quelle est la signification de ce nom ? n'est-ce pas *œil de Dieu* ? Donc Christos, l'œil de l'Éternel, était justement symbolisé par l'œil humain (2).

Viennent ensuite deux autres figures : la première est désignée comme « un animal ailé » (3^e côté) ; la seconde comme « une corne d'abondance » (4^e côté). En les comparant entre elles, ainsi qu'avec l'œil du deuxième côté, l'idée vient tout naturellement qu'il s'agit au contraire de deux yeux : l'un, le noir (qui accompagne le serpent noir), c'est l'œil clos à la lumière, l'œil des ténèbres, l'œil du profane ; l'autre, le blanc (qui accompagne le serpent blanc), c'est l'œil

(1) Au T gnostique correspondent comme symbolisme la génération éternelle, le Γ (gamma) grec ; le \daleth (iod) hébraïque, le \aleph (G) phénicien et notre G. — Il y a d'autres croix gnostiques : la croix *ansée* de l'ancienne Egypte ; le *fytfoot* ou croix *gammée* du moyen âge ; le Y (γ) pythagoricien et la croix double des patriarches.

(2) Cet œil gnostique correspond à l'*outa* égyptien qui ornaît le rational des prêtres d'Osiris.

ouvert à la lumière divine, c'est l'œil de l'Initié. Ce que M. Minervini a interprété comme une aile peut être un *rayon de lumière*, noire ou blanche, selon les cas.

Le scarabée (et pourquoi non plutôt une étoile ?) signifie la matière créée (1). Cette figure est en relation étroite avec l'œil, parce qu'elle symbolise l'ésotérisme. Un passage de Saint-Yves d'Alveydre fera saisir cette corrélation :

« Avant l'ouverture des Mystères d'Isis, on donnait au récipiendaire une petite boîte en pierre dure figurant, au dehors, un pauvre animal symbolique, un scarabée, un petit insecte. Pouah ! aurait dit un sceptique moderne. Mais, en ouvrant ce modeste hiéroglyphe, on trouvait en dedans un œuf d'or pur, renfermant, sculptés dans des pierres précieuses (2), les Cobires, les dieux révélateurs et leurs douze Maisons sacrées. Telle était l'exquise méthode suivant laquelle l'antique sagesse renfermait pieusement, dans la *parole* (3) et dans le *cœur* (4), la connaissance de la Vérité (5). »

L'œil symbolise donc la science cachée, tandis que le scarabée représente tout ce qui est palpable, ce qui tombe sous nos sens physiques.

(1) C'est le manteau des Martinistes, la *maya* (apparence) de l'Inde.

(2) Les pierres précieuses des ornements religieux représentaient précisément les yeux de la Divinité, les vertus et les lumières qui découlent d'elle.

(3) Symbolisée par le scarabée.

(4) Symbolisé par l'œuf d'or pur.

(5) Saint-Yves d'Alveydre, *Mission des Juifs*, p. 69.

On voit encore (1^{er} côté) un dauphin, symbole du Christ douloureux, c'est-à-dire du sauveur des âmes, parce que ce poisson est réputé, depuis l'antiquité la plus reculée, comme le salut des naufragés.

Quant aux lettres E et P, nous ne nous chargerons pas d'expliquer leur signification, laissant ce soin à de plus érudits épigraphistes.

Nous n'avons plus maintenant à voir que les figures géométriques. Le point est le symbole de l'Unité ; deux lignes qui se coupent \times rappellent toujours la croix dont nous avons déjà parlé ; trois ou quatre lignes ayant un point d'intersection commun représentent des étoiles, qu'elles aient ou non des points à chaque extrémité de leurs branches. Ces étoiles se rencontrent très fréquemment sur les Abraxas ; elles symbolisent la Gloire divine et la lumière que répandent les âmes des adeptes, des initiateurs, des Maîtres, en un mot les âmes de ceux qui ont fait le sacrifice d'eux-mêmes et que le martyre a sanctifiés.

Nous n'attribuons aucun sens aux huit lignes droites gravées sur le biseau de la tête du clou.

III

CLOU DE M. LE CHEVALIER TEMPLE

Nous n'avons rien à ajouter aux explications fournies sur ce monument dans la première partie de notre étude. En effet, nous ne pouvons pas accorder à la décoration de sa tête (douze lignes rayonnant autour d'un point central) plus d'importance que n'en a un simple ornement.

Pour terminer nous donnerons quelques notes d'archéologie comparée.

CROIX. — Chez tous les peuples, elle symbolise la *vie éternelle*, ou mieux la *vie qui vient*. Les gnostiques employaient la croix double, symbole du patriarcat, et qui désigne la mission directrice que le Patriarche exerce sur les Pneumatiques par les sacrements de la Cène et de la plénitude du Sacerdoce et sur les Psychiques par le *consolamentum*) (1), et enfin le T. Les chrétiens employèrent et emploient les formes cruciales qui suivent : la croix pattée, la croix latine †, la croix carrée +, la croix de Saint-André X, la croix monogrammatique (ΚΡΙΣΤΟΣ), la croix triphallée des papes qui indique que le pouvoir papal ne dédaigne pas de s'occuper de la vile matière, du monde hyléique, et que les biens grossiers d'ici-bas ne lui sont pas indifférents, et la croix des chevaliers de Malte ✠ (2).

Or, dans les catacombes dites chrétiennes on ne devrait rencontrer que des croix occidentales (puisqu'au dire des archéologues officiels elles sont *exclusivement* chrétiennes). Comment donc expliquer la pré-

(1) Lettre de Sa Grâce le Patriarche Gnostique à l'auteur.

(2) Ajoutons les croix suivantes : assyrienne (*Renaissance symbolique*, n° 13, p. 4) ou palmée ; la swastiska ou croix gammée indienne (Du Cleuziou, *la Création de l'homme*, p. 460) ; le *lingham* indien ; les maillets d'ateliers maçonniques, etc. Dans l'un des derniers *Annual Report of Smithsonian Institution* (de Washington, U. S.) a paru un travail très curieux et très complet sur la croix et son emploi depuis les premiers âges de l'humanité.

sence en ces lieux des croix gammées (1) et des T(2) ? C'est que là furent inhumés des gnostiques aussi bien que des chrétiens. Et d'ailleurs est-il admissible que les chrétiens d'Occident eussent pu refuser à leurs frères d'Orient une place dans leurs cimetières ? Ils n'auraient pu baser leur refus que sur cette raison que les chrétiens d'Orient appartenaient à l'Église johannite et avaient reçu une initiation qui pour eux était lettre morte... Admettre cela un seul instant serait réfuter du même coup l'existence de la fameuse « charité chrétienne », derrière laquelle on se retranche si souvent sans jamais la faire voir, du reste (3).

AUTRES SYMBOLES. — Les gnostiques employèrent des figures géométriques qui manquent aux monuments chrétiens. Cela s'explique facilement : les gnostiques furent les continuateurs des doctrines pythagoriciennes, ils étaient des philosophes et connurent la géométrie symbolique, tandis que les chrétiens, gnostiques dévoyés et devenus totalement ignorants de la gnose et de leurs propres origines, se posèrent en ennemis des personnes et des doctrines

(1) Mariano Armellini, *Descrizione degli antichi cimiteri cristiani*, pp. 38, 39, 230, 418.

(2) Mariano Armellini, *Descrizione degli antichi cimiteri cristiani*, pp. 230, 426.

(3) Ces notes n'ont d'autre but que celui d'agiter la question de l'archéologie gnostique. Mais, pour arriver à sa reconstitution, il faudrait étudier longuement et minutieusement les monuments et les symboles des catacombes de Rome, Terni, Spoleto, Chiusi, Lucques, Padoue, Brescia, Aquila, Naples, Nola, Pozzuoli, Syracuse, Milan, Florence, de la Palestine et autres contrées.

de leurs précurseurs et de leurs frères. Leur ignorance fit d'eux des fanatiques, et même des fanatiques sanguinaires : témoin, pour ne citer qu'un seul assassinat, le meurtre de la sublime Hypathie.

Néanmoins, les chrétiens ont un avantage sur les gnostiques : ils sont plus poétiques en leur symbolisme ; ils montrent des images plus gaies et des allégories moins voilées. Leurs conceptions artistiques prouvent la filiation de leur symbolisme qui remonte à l'art païen. En un mot, ils sont plus compréhensibles, ils sont exotériques dans toute la force du terme. Les gnostiques, au contraire, gardaient avec un soin jaloux l'ésotérisme.

Ce qui suit prouvera ce qui précède.

Les lettres, les sigles et les acrostiches sont communs aux gnostiques et aux chrétiens.

La Divinité est représentée par les gnostiques par le *dauphin* (le Christos Soter), par l'*œil* (Osiris, Jésus, l'Œil qui jamais ne se ferme) et par le serpent blanc (Naas, le Christ), tandis que le Mal ne l'est que par le serpent noir (Nahash, Satan, Jaldabaoth). Les chrétiens figuraient le principe du Bien par le *dauphin* (Christ sauveur) et le *poisson* (ΙΧΤΥΣ) et celui du Mal par le serpent (Satan). Ils représentaient en outre le divin Maître sous divers aspects : le Christ qui enseigne, l'initiateur ; celui qui répand le Verbe de Vérité, c'est *Orphée qui joue de la lyre* ; le Christ au milieu de ses fidèles, c'est *une vigne aux branches chargées de grappes de raisin* ; le Christ, chef de l'Église chrétienne, c'est un *Berger au milieu de son troupeau, avec un agneau sur les épaules* ; le Christ

de douleur sur la croix, c'est un *dauphin entortillé autour d'un trident* et enfin le moment de la mort de Jésus-Christ qui eut lieu à la pleine lune est indiqué par le *Soleil* et la *Lune* personnifiés.

Chez les gnostiques, nous trouvons la Matière représentée par le *scarabée* et l'Esprit par l'*œuf*; chez les chrétiens, rien de semblable, seulement ils symbolisent l'âme par la *colombe* ou les *chevaux*; l'âme d'un défunt est représentée par une personne qui prie; la vie avec ses combats (évolution) a pour symbole le *cheval*; les âmes qui s'envolent vers le Christ, ce sont des *oiseaux portant des rameaux en leur bec*; la joie des âmes délivrées des attaches matérielles nous est retracée sous l'aspect d'*oiseaux buvant dans une coupe* (Cot. de San Callisto); enfin l'arrivée de ces âmes au port de la vie éternelle après la mort, c'est un *navire près d'un phare*. L'espoir d'être réuni à Dieu est exprimé par l'*ancree*, la résurrection est symbolisée par les *quatre saisons* et l'immortalité l'est par le *paon* (Cot. de San Callisto).

L'*œil clos* et l'*œil ouvert* devaient signifier chez les gnostiques le profane et l'initié; les chrétiens symbolisèrent le régénéré par un *petit poisson*.

Enfin les gnostiques traduisirent les joies célestes par des *étoiles*, tandis que les chrétiens les exprimèrent par des *lampes allumées* et des *oiseaux*. Par contre, ceux-ci employèrent les *fleurs* et les *étoiles* pour désigner le jardin céleste.

Comme parallèle à la symbolisation des sacrements chrétiens qui existe dans les catacombes, nous pourrions rechercher comment les gnostiques exprimèrent

les leurs : fraction du pain, *consolamentum* et *appareillamentum*, qui correspondent, comme on sait, à peu près à la messe, à la confession et à la communion ; mais tout cela nous entraînerait véritablement trop loin et dépasserait de beaucoup les proportions d'un article de revue.

BORNIA PIETRO S:~: I:~:

(A suivre.)

ÉTUDES

SUR LA FILTRATION

Quand les liquides passent à travers des parois filtrantes, ils rencontrent sur leur passage une résistance qui dépend à la fois de la nature et de l'épaisseur de la paroi qu'ils ont à traverser. Il était intéressant d'examiner si les lois qui régissent ces phénomènes peuvent être étudiées facilement et si elles sont susceptibles d'être énoncées en formules simples.

Dans l'exposé des études que j'ai entreprises à ce sujet, je ne m'occuperai que de parois à structure très fine, obtenues par le dépôt de matières pulvérulentes que les liquides peuvent tenir un certain temps en suspension.

Pour la formation des couches filtrantes, ces matières sont déposées sur une surface en papier soutenue par un disque perforé en porcelaine, faisant corps avec un entonnoir de même substance. On se servira de la trompe à eau et on emploiera le procédé usuel de la séparation des solides en suspension dans les liquides. Il est important, pour la réussite des expé-

riences, d'avoir un vide partiel constant, ce qu'on ne peut obtenir qu'avec d'assez fortes pressions d'eau qui ne subissent pas beaucoup de variations.

Avant d'indiquer les précautions à prendre pour l'obtention de couches toujours semblables, je dirai d'abord comment il faut purifier et préparer les matières qui doivent servir pour la formation desdites couches.

PREMIÈREMENT. — PRÉPARATION DES MATIÈRES

Les matières qui m'ont servi jusqu'à présent à la confection de parois filtrantes sont, comme substances amorphes : le kaolin, le noir animal et le phosphate de chaux ; c'est-à-dire des substances à grains fins et insolubles dans beaucoup de liquides. Il importe de débarrasser ces produits des impuretés et des parties lourdes qu'ils peuvent contenir. A cet effet, on fait bouillir ces substances avec de l'eau, dans une capsule. On les laissera déposer ensuite et on décantera l'eau. On répétera cette opération deux ou trois fois, si c'est nécessaire. Les parties légères de ces substances sont ensuite séparées des autres par lévigation et les liquides troubles seront mis dans des flacons (1). Pour s'en servir, on agitera, on en prélèvera, avant chaque opération, 15 ou 20 centimètres cubes dans un tube à essai ; on fera bouillir le liquide trouble pendant quelques secondes et on le refroidira rapidement. La dilution ainsi obtenue servira pour la for-

(1) On conservera ces flacons dans un endroit peu éclairé et on laissera reposer pendant 48 heures.

mation de la paroi. Cette façon de faire est absolument nécessaire pour l'obtention de résultats comparables entre eux.

On constate en effet que le groupement des substances, au sein de l'eau, est soumis à des variations constantes, de sorte que l'on n'obtient pas, avec les mêmes produits, des résultats identiques après un intervalle de vingt-quatre heures par exemple. L'ébullition ramène en général les propriétés initiales ; pour le kaolin, ce n'est pas tout à fait le cas, mais suffisamment tout de même pour que les expériences faites dans l'espace de quelques heures soient comparables. Aussi est-il bon avec ce dernier corps de se préparer souvent des dilutions (le mot dilution signifie ici liquide trouble, liquide tenant des poudres en suspension) fraîches ou de faire bouillir les anciennes pendant une demi-heure.

DEUXIÈMEMENT. — PRÉPARATION DES PAROIS FILTRANTES

L'entonnoir qui devra servir sera de préférence petit et contiendra un disque d'environ 20 millimètres de diamètre. On posera sur ce disque deux ronds de papier à filtrer découpés exactement au diamètre de leur support. On les humectera et on mettra la trompe en marche. On agitera la dilution fraîchement chauffée et refroidie ; on en prélèvera avec une pipette 2 centimètres cubes qu'on laissera couler par fraction sur le papier. On attendra, pour chaque fraction, que l'eau ait complètement disparu, même sur les bords, de la couche filtrante en formation. On ré-

glera le titre de la dilution de manière à ce que 4 centimètres cubes de celle-ci donnent une couche qui laissera passer dans une minute environ 2 centimètres cubes d'eau. Le titre se calcule avec une grande simplicité. En supposant qu'on ait trouvé dans une première expérience avec 4 centimètres cubes de dilution cent vingt secondes, on doublera le volume de la dilution en ajoutant de l'eau. On aura ensuite pour 4 centimètres cubes une couche qui laissera passer 2 centimètres cubes d'eau dans soixante secondes.

TROISIÈMEMENT. — MESURE DES RÉSISTANCES

Quand la couche sera formée, comme je viens de l'indiquer, elle pourra servir à faire des expériences. Pour que celles-ci réussissent, il faudra que pendant toute leur durée la couche soit constamment couverte de liquide et que la pression ne varie pas.

Pour pouvoir comparer les résistances qu'opposeront les différents liquides au passage à travers la même couche, il faudra connaître le temps nécessaire à l'écoulement d'un volume donné, toujours le même, d'un liquide quelconque. J'ai choisi pour unité de volume, avec un disque de 20 millimètres de diamètre, 2 centimètres cubes. On laissera couler ces 2 centimètres cubes de liquide sur la paroi filtrante au moyen d'une pipette graduée (de préférence une pipette de 2 centimètres cubes graduée en dixièmes de centimètre cube). On remplira alors la pipette avec le liquide à examiner jusqu'au trait 2. Au moment juste où la couche filtrante présente un point où le liquide ne la

couvre plus, on laisse couler le contenu de la pipette dans l'entonnoir, en l'appuyant sur le bord de celui-ci. En même temps on fera une lecture sur un chronomètre à secondes et on notera le temps. On procédera de même pour une nouvelle lecture, et ainsi de suite. De cette façon, on pourra enregistrer les temps nécessaires à l'écoulement de l'unité de volume choisi.

Il faudra quelque habitude pour arriver à bien saisir le moment où la paroi commence à se découvrir. L'éclairage spécial d'un petit bec de gaz ou d'une glace qui feront miroiter la surface liquide pourra servir pour préciser ce moment.

En suivant la marche indiquée, il sera facile de faire des lectures et de mesurer les coefficients de résistance des liquides à la filtration ; mais je tiens à répéter qu'on n'obtiendra de bons résultats qu'en n'oubliant aucune des précautions que j'ai signalées.

Après l'exposé des procédés que je viens de décrire, je donnerai les résultats que j'ai obtenus jusqu'à présent. Ceux-ci m'engagent à grouper en deux catégories les divers corps insolubles, susceptibles d'être utilisés pour la formation de couches filtrantes : substances amorphes et substances cristallisées. Je m'occuperai d'abord des matières amorphes (1) qui, d'après mes

(1) Quand j'ai exposé mes études actuelles à la Société chimique de Paris, M. Wyruboff m'a fait l'objection que le kaolin n'était pas une substance amorphe, et qu'en général il n'existait pas de substances amorphes. Différentes considérations et constatations me font admettre la possibilité de cette hypothèse, du moins jusqu'à un certain point, et je ne suis pas

expériences, se comportent plus simplement que les autres. Tout ce qui suit se rapporte par conséquent aux matières amorphes.

J'ai examiné particulièrement jusqu'à présent, comme je l'ai déjà dit, le kaolin, le phosphate de chaux et le noir animal. L'épaisseur des couches a varié entre 0^{mm},5 et 3 millimètres.

PREMIÈRE PARTIE

On trouvera dans ce paragraphe les résultats qu'on obtient avec une matière amorphe A, déposée sur le filtre par un liquide A'. Dans ce résumé sera donc montré comment se comportent des couches filtrantes de *même* substance A par rapport à un liquide, *toujours le même*, A'.

Les liquides qui ont servi pour ce premier groupe d'expériences sont l'eau distillée et l'alcool à 90 degrés, ainsi que diverses dissolutions salines. Tous ces liquides se sont trouvés à des températures comprises entre 15 degrés et 20 degrés et dans des conditions d'éclairage identiques, c'est-à-dire à la lumière diffuse du jour. L'eau n'a été utilisée que vingt-quatre heures après sa distillation.

éloigné de croire que bien des substances, que nous appelons amorphes, nous paraîtraient cristallines si nous avions des microscopes plus puissants que ceux que nous employons actuellement. Quoi qu'il en soit, je donnerai, pour le présent, le nom de substances amorphes à toutes celles que l'on désigne actuellement sous ce nom.

Premièrement. Quand on dépose sur un filtre une certaine couche d'une matière A avec un liquide A', la vitesse d'écoulement du liquide reste constante tant que la pression, la température et l'épaisseur de la couche ne varient pas.

En d'autres termes, la résistance à l'écoulement est invariable dans ces conditions.

Exemple : Soit P la pression en millimètres de mercure sur le liquide à filtrer (P est indiqué directement par le manomètre à vide), T la température de ce liquide, N.S. le nombre de secondes nécessaire à l'écoulement de l'unité de volume, la vitesse d'écou-

lement par seconde sera $V = \frac{1}{N.S.}$.

Voici ce qu'on trouve :

Matière amorphe	Liquide	P	T	N.S.	N.S.	N.S.
Kaolin	Eau	745	20°	168	172	172
Kaolin	Alcool à 90°	745	20	273	272	275
Kaolin	KCl à 10 %.	744	20	27	27	28
Phosphate de Ca	Eau	749	20	41	40	41
»	»	»	»	»	»	»
»	»	»	»	»	»	»
	Alcool à 90°	745	18	58	59	58
	(AzH ⁴) ² SO ⁴					
	à 10 %.	744	19		87	85
Noir animal	Eau	743	18	90	85	87
»	»	»	»	»	»	»
»	»	»	»	»	»	»
	Alcool à 90°	725	19	171	171	173
	KCl à 10 %.	732	19	75	74	74

Les nombres N.S. indiquent la constance des temps d'écoulement; il est inutile de donner les vitesses qui sont $\frac{1}{N.S.}$.

Deuxièmement. Quand on donne à la couche filtrante une épaisseur deux, trois, quatre fois plus grande, la vitesse d'écoulement devient deux, trois, quatre fois plus petite.

La résistance augmente donc avec l'épaisseur de la couche.

Dans les exemples qui suivront, j'ai déterminé pour deux cas l'épaisseur exacte de la couche filtrante, en employant la méthode décrite récemment (1). Mais il n'est pas nécessaire, pour la vérification du principe énoncé, d'avoir recours à cette détermination. Il suffit, en effet, de déposer sur le même filtre des couches filtrantes avec des quantités de dilution doubles ou triples pour avoir des couches respectivement doubles ou triples comme épaisseur. Je ferai remarquer, néanmoins, que, les entonnoirs étant coniques, les épaisseurs des couches qu'on obtient par ce moyen ne sont pas strictement doubles ou triples; il en résulte que les nombres que fournit l'expérience sont un peu différents de ceux que nécessite la théorie.

Dans les tableaux qui suivent, les abréviations conserveront la même signification que ci-dessus. En outre, l'épaisseur en millimètres sera E, pour les deux exemples où E aura été déterminé, E.R signifiera les rapports des épaisseurs des couches.

Ce principe a été vérifié avec l'eau et l'alcool à 90 pour 100.

(1) *Bulletin de la Société chimique*, 3^e série, t. XXI, p. 251.

Matière amorphe	Liquide	P	T	N.S.	V	E	E.R.
Kaolin	Eau	748	19	32	$\frac{1}{32}$	0,6	1
	Eau	748	19	58	$\frac{1}{58}$	1,2	2
Kaolin	Alcool	740	18°	32	1/32		1
	»	740	18	62	1/62		2
	»	740	18	90	1/90		3
	»	740	18	118	1/118		4
Phosphate de chaux	Eau	744	20	21	1/21		1
	»	744	20	41,5	1/41,5		2
	»	744	20	61	1/61		3
Phosphate de chaux	Alcool	745	17	30	1/30	0,6	1
	»	745	17	58,5	1/58,5	1,2	2

Troisièmement. Quand, pour une épaisseur de couche constante, on fait varier la pression, on observe deux modalités différentes :

1° On dépose A sous une pression P maxima et l'on fait varier la pression pendant la filtration. Dans ce cas, la vitesse d'écoulement diminue proportionnellement à la pression.

Exemple : Soit P'R le rapport de la pression initiale à la pression diminuée, VR le rapport des vitesses à deux pressions correspondantes.

Matière amorphe	Liquide	P	T	N.S.	V	P'R.	V.R.
Kaolin	Eau	728	19°	92	1/92	1	1
	»	585	19	120	1/120	1.23	1.30
Phosphate de chaux	Eau	748	18	36	1/36	1	1
	»	575	18	47	1/47	1.30	1.25
	»	422	18	66	1/66	1.77	1.86
	»	275	18	104	1/104	2.69	2.88

2° On dépose la couche A sous une pression P'

minima et l'on augmente graduellement la pression. On constate alors que, la pression augmentant, la vitesse d'écoulement augmente dans une certaine mesure avec elle pour devenir rapidement constante et indépendante de la pression.

Je donnerai, pour la vérification de l'énoncé, deux tableaux, l'un avec le kaolin, l'autre avec le phosphate de chaux.

Ce dernier montre comment la constante s'établit lentement, avec cette substance, pour chaque pression.

Matière amorphe	Liquide	P	T	N.S	N.S	N.S	V
Kaolin	Eau	312	20°	73	75	74	0,0135
	»	547	20	47	46	47	0,0213
	»	616	20	44	43	46	0,0227
	»	746	20	42	42	43	0,0233
Phosphate de chaux	Eau	288	20°		61	61	0,0164
	»	442	20°	46	49	50	0,0200
	»	568	20°	43	44	46	
	»		20°	46	48	48	0,0208
	»	668	20°	45	45	46	
	»		20°	46	48	47	
	»		20°	48	50	50	0,0200
	»		20°	47	48	49	
»	20°		50	50	51	0,0196	

DEUXIÈME PARTIE

ÉTUDE D'UNE MÊME COUCHE FILTRANTE PAR RAPPORT
A PLUSIEURS LIQUIDES

Quand on fait filtrer plusieurs liquides successivement à travers une même couche filtrante, en matière amorphe, il y a deux cas à distinguer :

- 1° La couche n'est pas altérée ;
- 2° La couche est altérée.

Premier cas. — Les liquides organiques

Primo : L'expérience prouve qu'on peut faire passer successivement une série de liquides organiques à travers une même couche filtrante sans que pour cela sa structure soit changée. En d'autres termes, si l'on fait passer des liquides organiques A', B', C'... successivement à travers la même paroi avec des vitesses respectives a' , b' , c' ..., ces vitesses sont encore les mêmes si l'on fait passer une seconde fois les mêmes liquides dans un ordre quelconque.

Secundo : On trouve, en outre, que, quand on change la paroi filtrante, la vitesse relative de filtration des liquides ne change pas. Cela veut dire que si, à travers la paroi A, les liquides passent avec des vitesses relatives 1, 2, 3, ils passeront à travers la paroi B avec les mêmes vitesses relatives 1, 2, 3.

Il est toujours possible, d'ailleurs, de produire avec les diverses substances solides des parois *équivalentes*

telles que les vitesses respectives de filtration des liquides organiques ne varient pas quand on passe d'une paroi à l'autre. Cette équivalence dépend d'une certaine épaisseur de couche à donner à chacune d'elles.

Exemple : Je citerai comme exemple un tableau d'une expérience complète et continue, faite avec le kaolin et différents liquides organiques. Le liquide qui sert de type de comparaison est l'alcool à 90 degrés.

Il est utile de faire remarquer que, quand on change de liquide, en observant les précautions opératoires que j'ai signalées, on trouve toujours une première vitesse qui est différente de la vitesse constante, caractéristique du liquide qu'on veut examiner. Cela s'explique, parce qu'il reste une petite quantité du liquide précédent sur le filtre au moment où l'on verse le nouveau liquide.

La constante s'établit généralement à partir de la seconde mesure.

	Kaolin		
	N.S.	N.S.	N.S.
Alcool à 90°	55	56	56
Alcool absolu	38	40	39
Alcool à 90°	54	56	57
Alcool amylique	»	136	134
Alcool à 90°	56	57	58
Acide acétique	43	44	44
Alcool à 90°	56	58	59
Alcool méthylique	»	24	23
Alcool à 90°	»	59	60
Chloroforme	»	18,4	17,8
Alcool à 90°	»	56	57

En examinant ce tableau, on voit que les temps nécessaires à l'écoulement de l'unité de volume de l'alcool à 90 degrés ont les valeurs successives 56, 57, 58, 59, 60, 57, ce qui justifie l'énoncé ci-dessus.

Des expériences analogues ont été faites avec le noir animal et le phosphate de chaux. Afin de ne pas allonger outre mesure cette note, je ne donnerai, par rapport au kaolin, que les chiffres comparatifs trouvés avec ces substances. A cet effet, le temps de l'écoulement de l'alcool à 90 degrés sera fixé égal à 100 secondes ; le temps des autres liquides a été calculé à l'aide des tableaux. L'alcool amylique, par exemple, donnera, à l'aide du tableau ci-dessus, le temps

$$\frac{134}{58} \times 100 = 231.$$

	Kaolin <i>N.S.</i>	Noir animal <i>N.S.</i>	Phosphate de Ca <i>N.S.</i>
Alcool à 90°	100	100	100
Alcool absolu	68,1	68,1	67,0
Alcool à 90°	100	»	»
Alcool amylique	231	226	232,4
Alcool à 90°	100	»	»
Acide acétique	74,6	»	77,4
Alcool à 90°	100	»	»
Alcool méthylique	38,4	38,9	38,5
Alcool à 90°	100	»	»
Chloroforme	30,9	»	31,0

L'examen de ce tableau justifie la seconde partie de l'énoncé ci-dessus.

En somme, si l'on résume tout ce que je viens de dire jusqu'à présent sur la filtration, on arrive à cette conclusion générale : Chaque liquide organique a

pour une même pression, une même température et une couche filtrante équivalente un *coefficient de filtration propre, invariable*.

J'ajouterai, pour éviter toute contradiction pour l'avenir, que les études ont été faites avec des liquides organiques contenus dans des flacons en verre blanc, exposés à la lumière diffuse du jour.

Les lois ont été vérifiées aussi avec une série de dissolutions alcooliques, notamment avec des solutions de phénol, d'acide benzoïque, d'acide salicylique. Il y aura lieu, plus tard, d'examiner de plus près cette question.

Deuxième cas. — La couche est altérée

Quand on fait passer sur une même paroi filtrante de l'eau et des dissolutions aqueuses, ou de l'eau et des liquides organiques, on trouve que la structure de la couche est modifiée. Les liquides ne repassent plus avec la même vitesse à travers une seule et même couche.

Un exemple le fera comprendre : la paroi est en kaolin, les liquides sont l'alcool à 90 degrés et l'eau.

	N.S.	N.S.	N.S.	N.S.
Eau	»	93	95	96
Alcool	»	149	145	147
Eau	»	107	108	108
Alcool	165	160	155	156
Eau	117	122	119	120
Alcool	173	167	165	165

Cette expérience montre que la couche oppose une

résistance croissante aux deux liquides, résistance qui augmente avec le changement de ces derniers.

Pour les dissolutions minérales et l'eau, on trouve des résultats analogues.

Voici un exemple avec l'eau et une solution de chlorure de potassium à 6 pour 100.

Eau	95	97	98
Solution de KCl	»	88	89
Eau	105	112	111
Solution de KCl	93	95	97
Eau	117	125	125
Solution de KCl	»	101	101

Ce tableau est très instructif ; il montre que la solution de chlorure de potassium est plus fluide que l'eau elle-même. Cette propriété semble être générale pour les chlorures alcalins, même à de fortes concentrations.

Tous les autres sels, examinés jusqu'à présent, ont donné des vitesses inférieures à celles de l'eau. Le changement de la structure de la couche a toujours été constaté.

Considérations sur la désagrégation

Il résulte de toutes mes expériences que chaque dissolution minérale possède un pouvoir spécial qui est celui de donner à la structure d'une couche amorphe la forme, le tassement qui lui conviennent. On comprendra, dans ces conditions, le rôle considérable que peuvent jouer les diverses dissolutions salines, par leur interversion, dans la décomposition des terres et

des roches. Je dis terres et roches, parce que le monde cristallin est soumis, et avec plus d'intensité, aux mêmes lois que le monde amorphe.

Considérations sur l'osmose

Ce pouvoir spécial des dissolutions salines explique aussi pourquoi il est si difficile d'obtenir des parois osmotiques. L'osmose se produit, il est vrai, avec les parois à structure fine pour certaines matières organiques à grosse molécule. J'ai indiqué que la terre d'infusoires calcinée retient une partie de la matière organique contenue dans l'eau de rivière. J'ai vu aussi que le lait subit une séparation par cette même poudre qui ne laisse passer qu'un liquide absolument incolore, mais je n'ai jusqu'à présent pu obtenir l'osmose d'une dissolution saline avec une paroi construite d'après les principes énoncés.

Dissolutions salines

L'étude des dissolutions salines ne pourra être abordée avec fruit pour le moment. Il faudra d'abord examiner la façon de se comporter de l'eau distillée.

Il est fort inattendu de constater le fait que le tableau ci-dessus met en évidence avec l'eau et l'alcool, par exemple, mais ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est que l'eau elle-même, selon les conditions dans lesquelles elle se trouve, n'est pas un liquide, toujours le même, au point de vue de la filtration. Il existe des états, des modifications de l'eau distillée qui donnent des résultats bien différents de ceux

qu'on obtient généralement. Aussi est-il nécessaire d'examiner de près cette question.

L'EAU ; SES DIFFÉRENTS ÉTATS LIQUIDES

Pour les expériences, obtenues avec l'eau et décrites jusqu'à présent, je me suis servi de l'eau distillée ordinaire, conservée dans les mêmes conditions générales (température, lumière, etc.). Ces conditions ont été maintenues pendant toute la durée des expériences. Quand, chose curieuse, quelques-unes de ces conditions, en apparence indifférentes, se modifient, les résultats de la filtration varient également. Pour bien préciser, je vais les examiner une à une et noter l'influence que leur changement exerce sur la filtration.

Les résultats que j'expose aujourd'hui ont été obtenus avec de l'eau à la température de 16 degrés à 17 degrés.

Premièrement. Soit de l'eau distillée A; elle n'a pas encore été filtrée. Filtrons-la et recevons-la dans le vide. Dans cette première filtration, la vitesse est constante et égale à a .

Reprenons à présent le filtrat A' et faisons-le repasser sur la même couche. La vitesse ainsi obtenue a sera plus grande que a . Ce résultat est certainement inattendu. On a reproduit l'expérience un grand nombre de fois, toujours avec ce même résultat. On doit en conclure que la filtration modifie une propriété inconnue de l'eau.

Exemple : Couche filtrante en kaolin (f. f. signifie raichement filtrée) :

	N.S.	N.S.	N.S.
Eau ord.	»	72	73
Eau f. f.	65	58	59
Eau ord.	»	73	73

Pour m'assurer que ces résultats ne sont pas dus à une modification de la couche filtrante, j'ai fait repasser de l'eau primitive sur la couche et j'ai retrouvé la même vitesse a . (Voir exemple.)

Deuxièmement. Si l'on prend le filtrat après un certain temps d'exposition à l'air, la vitesse de filtration prend une valeur a'' intermédiaire entre a' et a . Si l'on prolonge de plus en plus la durée de cette exposition, les vitesses se rapprochent progressivement de a . Après un temps suffisant, cette eau filtrée reprend finalement les propriétés du liquide A primitif. Ce temps dépend de l'épaisseur de la couche du liquide dans le vase où se fait l'exposition.

Troisièmement. Ce filtrat pris après un temps d'exposition quelconque, insuffisant pour lui rendre les propriétés de l'eau primitive, présente encore une particularité que voici : Si on le fait passer sur une couche filtrante, il la modifie d'une certaine façon en rapport avec son état actuel. Si on le prend à un autre moment de sa régénération, cette modification de la couche sera différente.

D'une façon générale, deux variétés quelconques de l'eau, filtrant successivement à travers une même couche, la modifient chacune selon son état actuel.

Dans ces conditions, on observe que deux variétés étant filtrées successivement et plusieurs fois de suite sur la même couche donnent chaque fois des résultats différents. On peut ainsi obtenir de longues séries de variations, qu'il est même possible de calculer, en quelque sorte, d'avance.

Exemple : Couche en kaolin (ét. int. signifie état intermédiaire).

	N.S.	N.S.
Eau	80	82
Eau ét. int.	73	74
Eau	92	96
Eau ét. int.	82	83
Eau	»	102
Eau ét. int.	90	90

On peut supposer que c'est la présence de l'air qui détermine ces modifications. Il n'en est rien, car l'eau bouillie et rapidement refroidie, par exemple, prend une vitesse de filtration inférieure à celle de l'eau primitive et non supérieure comme on pourrait le supposer si la présence de l'air jouait un rôle.

Quatrièmement. L'ébullition de l'eau a donc pour effet de modifier l'eau ordinaire, de la rendre moins fluide, si je puis m'exprimer ainsi. Elle reprendra ses qualités primitives au bout d'un certain temps. Mais aussi longtemps qu'elle ne les aura pas acquises, on remarquera les mêmes phénomènes que ci-dessus, c'est-à-dire un changement constant de la couche filtrante.

Exemple : Couche en kaolin (b. f. signifie bouillie et rapidement refroidie).

	N.S.	N.S.	N.S.
Eau	59	60	60
Eau b. f.	65	67	69
Eau	71	72	72

$a = \frac{1}{60}$ est plus grand que $a'' = \frac{1}{69}$; pour l'eau

fraîchement filtrée $a = \frac{1}{73}$ est plus petit que $a' = \frac{1}{59}$.

Cinquièmement. D'autre part, le filtrat, conservé à l'abri de l'air, régénère de l'eau primitive comme s'il était exposé à l'air.

Sixièmement. On pourrait supposer que c'est la lumière qui est la cause fondamentale de transformation. Ce n'est pas le cas non plus. Quand on enfouit un flacon rempli d'eau fraîchement filtrée dans du noir animal, on trouve, après quelques heures, que l'eau a repris ses propriétés primitives.

La lumière joue un rôle, comme je le montrerai plus tard; ce rôle est spécial.

Septièmement. Mettons le filtrat A' dans deux flacons en verre blanc, bien remplis et bouchés. Plaçons l'un dans une solution de soude, l'autre dans une solution d'acide sulfurique. Filtrons le contenu après vingt-quatre heures de ce contact à travers le verre. Nous trouverons des vitesses de filtration supérieures cette fois à celle de l'eau primitive; dans ces deux cas, l'eau n'aura pas repris ses propriétés initiales.

Si maintenant nous mélangeons ces deux variétés de liquides à parties égales, la vitesse de ce mélange sera sensiblement celle de l'eau primitive.

L'expérience ayant été répétée plusieurs fois, on doit en conclure qu'on est là en présence d'une modification *acide* et d'une modification *basique*.

Exemple : Couche en phosphate de chaux (m. a. signifie modification acide, m. b. modification basique).

	N.S.	N.S.	N.S.
Eau ord.	»	45	46
Eau m. b.	36	40	41
Eau ord.	45	47	46
Eau m. a.	51	43	41

Dans d'autres expériences, j'ai trouvé des écarts bien plus grands entre les temps de filtration, j'en parlerai plus tard.

Exemple : pour le mélange à parties égales de m. a. et m. b.

Couche en phosphate de chaux.

	N.S.	N.S.	N.S.
Eau ord.	54	55	54
Eau m. a. × m. b.	54	54	53
Eau ord.	56	55	55

On voudra bien reconnaître que tout cela est fort curieux et inattendu. L'ensemble de ces résultats peut donner lieu à des hypothèses au sujet des forces qui doivent intervenir dans ces transformations. J'admets, pour le présent, qu'il est plus prudent d'attendre de nouveaux résultats pour élargir nos connaissances dans ce domaine.

J. HAUSSER.



PARTIE LITTÉRAIRE

UNE HISTOIRE D'AMES

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

PREMIÈRE SEPTAINE

(†)

Il avait le feu des âmes généreuses, la vivacité, la franchise et la volonté qui *réalisent* les créations et les font passer de *Puissance* en *Etre*. Et *Il* était beau parce qu'*Il* était bon.

_

Elle avait la clairvoyance de la prudence, la douceur, la patience et la fermeté unie à la tendresse qui *créent*, et *Elle* était belle, *Elle* aussi, parce qu'*Elle* était bonne.

*_*_*

Ils s'étaient vus et *Ils* s'étaient aimés. De *Lui* à *Elle* parce qu'*Ils* étaient beaux et d'*Elle* à *Lui* parce qu'*Ils* étaient bons, l'amour épancha ses flots limpides (quoique parfois tumultueux) en un *Double* courant; et

ainsi furent accomplies les célestes fiançailles qui *Les* unirent !

*
* + *
*

Ils s'aimaient depuis bien longtemps : combien ? *Ils* n'auraient pu le dire. *Lui*, *Il* était heureux de sentir *son* âme se refléter dans *ses* yeux ; et *Il* sentait qu'*Il* ne serait parfaitement heureux que quand *Ils* auraient accompli le sacrifice de l'*Union* indissoluble dans l'*Unité*, qui seule peut compléter les fiançailles mystérieuses.

* *
* — *
* *

Ils s'aimaient depuis bien longtemps : combien ? *Ils* n'auraient pu le dire. *Elle*, *Elle* était heureuse de sentir se refléter *son* image affinée et purifiée dans le cristal de *son* âme, et *Elle* aussi avait soif du sacrifice de l'*Union* indissoluble dans l'*Unité* qui seule peut compléter les fiançailles mystérieuses.

* *
* α *
* *

Et *Il* lui dit un jour. « Amie, je veux accomplir pour *Toi* le sacrifice en son entier : je veux mourir à la Lumière, renaître et remourir, pour revivre avec *Toi*, immortels tous les deux, indissolublement unis par le sacrifice. » Elle reprit : « Ami, *Tu* ne mourras pas seul, j'ai soif de *Toi*, mourons donc tous les *Deux* pour revivre un jour indissolublement unis Eternels dans *Notre Unité* désormais indivisible. » *Ils* moururent en choisissant *La Terre* !

Lui, pour préparer la voie de *sa compagne* bien-aimée, mourut le premier. *Il* mourut à la *Lumière* et naquit à la *Terre*. Souvent *Il* pensait à *Elle* qui devait attendre le nombre complet 7 (1) de cycles solaires avant de mourir à son tour, afin qu'ils accomplissent le grand sacrifice de leur personnalité, sacrifice qui amène la réintégration à l'*Unité*.

« C'est pourquoi l'homme laissera son père et sa mère, et il se joindra à sa femme et ils seront une même chair. » (*Genèse*, ch. II, v. 24.)

DEUXIÈME SEPTAINE

N
+

Il était né sous le Bélier. *Il* pensait souvent à *Elle*, qu'*Il* avait perdue pour *La* retrouver un jour, et le chiffre de son cycle solaire était 7 (2).

3
—

Elle était née sous le Taureau, et *Elle* l'attendait avec la patience et la sérénité de la confiance sans limite, pensant souvent à *Celui* qui devait la retrouver un jour, et le chiffre de *Son* cycle solaire était justement la moitié du *Sien*, soit 7 (3).

(1) Quatre ans.

(2) Dix. Année 1873 qui, en addition théosophique, donne $1 + 8 + 7 + 3 = 19 = 1 + 9 = 10$.

(3) L'année 1877 ou $1 + 8 + 7 + 7 = 23 = 2 + 3 = 5$ qui est la moitié de 10.

λ
α

Et *Leurs* vies s'écoulaient loin l'un de l'autre, *Lui* sentant en son cœur le vide de l'Aimée, et *La* cherchant sans trêve ni repos, par les monts et les mers, *Elle* attendait confiante qu'*Il* vînt à découvrir sa retraite, et ne voulant pas d'autres marques de *Sa* mission, que *Sa* constance à *Elle* et *Son* amour à *Lui*. Et *Leurs* chiffres séparés étaient α (1).

γ
+

Lui brûlé du feu intérieur qui *Le* consume, poussé par la soif de l'Aimée qu'*il Lui* faut retrouver à tout prix, et qui cachée aux yeux de son corps ne peut être devinée que par ceux de son âme, *Se* tourne vers la fontaine (2) bienfaisante, source de toutes joies, et s'y dirige. La fontaine est marquée d'une croix au centre de laquelle s'épanouit le ψ . *Il* y trouve ce qu'*Il* cherche (3). Elle l'y attendait sûre qu'*Elle* était de *L'y* voir venir. Ils s'abreuvent à longs traits de l'eau de vie, ayant ainsi : *Lui*, heureusement surmonté les difficultés de sa mission ; *Elle*, triomphé des obstacles qui les séparaient.

π
—

Elle qui *L'*attendait avec la conscience calme et tranquille de l'Aimée et qui, brûlant de se sentir

(1) $10 + 5 = 15$ ou 6.

(2) La charité!... Il se livra au magnétisme curatif.

(3) Ils se sont rencontrés pour la première fois dans l'une des maisons où *Lui* exerçait son besoin de faire du bien à son prochain en soignant des malades par le magnétisme curatif et de la façon la plus désintéressée.

pressée sur *Son* cœur, s'était dirigée vers la fontaine de vie, persuadée qu'*Il* s'y trouverait un jour, l'attendait confiante. *Il La* voit, *Son* cœur *La* reconnaît. *Elle Le* sent, mais ne peut encore *Le* distinguer, car *Il* est encore perdu dans la foule, d'où *Il La* contemple charmé.

γ
α

Bientôt *Il* s'avance vers *Elle*. *Il* lui parle ce langage des cieus qu'*Il*s ont habités ensemble. *Elle* se trouble. *Elle* a tressailli à sa voix, sous *Son* regard : *Il* pleure, *Il*s *Se* sont reconnus ! *Il*s sont beaux et *Il*s s'aiment, car *Il*s sont bons. Leurs chiffres se confondent et deviennent γ (1).

γ

Les feux qui jaillissent de *Leurs* yeux se sont croisés. Leurs regards se sont joints et ont rallumé dans leurs âmes la flamme qui Les unit et Les anime tous les Deux. Lui heureux de sentir *Son* cœur se refléter dans *Son* âme ; *Elle* heureuse de sentir, renvoyés à la *Sienna* purifiés par leur passage au cristal de *Son* cœur, les rayons qu'*Il En* a reçus.

« Voici, je suis près de cette fontaine, et les filles des habitants de la ville sortiront pour puiser de l'eau. »
(*Genèse*, xxiv, v. 13.)

(1) 15 = 1 + 5 = 6 ou le nombre parfait.

TROISIÈME SEPTAINE

Le Soleil enchaîne les frimas. La mort est vaincue ! l'Agneau vient de naître ? (1)... *Il Lui* tend simplement la main : « Mon cœur n'a pas changé, *Je* te cherchais, ô *Ma bien-Aimée chère* fiancée, *Je* suis *Tien* de toute mon âme ! »

Elle mit simplement *Sa* main dans la *Sienne*, comme s' *Ils* se retrouvaient après une absence de quelques instants. *Elle Lui* sourit, ravissante et charmée. « *Je* suis à *Toi* pour toujours, ô *Mon bien-Aimé*. Et, puisque tu as su me retrouver, marchons ensemble ; rien désormais ne pourra *nous* séparer !... »

La main dans *La* main, *Ils* marchent ensemble sur la route poudreuse, et avançant vers le but éternel, souriants et heureux, confiants l'un dans l'autre.

Lui est *Son* soutien, robuste et vigoureux. *Il L'aide* dans *Sa* route ; protège *Son* sommeil et *Lui* sert de défense. — Qui donc oserait *Lui* faire quelque mal, *Aimée* qu'*Elle* est, comme *Il* l'aime !...

Elle conduit *Ses* pas, *Lui* découvre le but, encourage *Sa* marche et *Ses* efforts. *Elle* affermit *Sa* volonté. Qui donc oserait tenter de le décourager *Aimé* qu'*Il* est, comme *Elle L'aime* !...

(1) Le 25 décembre ou Noël, moment où le soleil passe le solstice d'hiver.

Il aime par Son cœur ; Elle pense par Son intelligence ; Ils sentent par LEUR AME. Deux et Un tout ensemble. Union indissoluble, depuis leur rencontre Ils ne se sont plus quittés. Même âme dans Deux corps ; Esprit reconstitué. Ils vont les mains unies droit au but sans se soucier des ronces de la route qui leur déchirent les pieds.....

Ils ne les sentent pas !...

Et lorsque, *Leur* sacrifice entièrement consommé, *Ils* renaîtront tous les *Deux* en même temps à la lumière, *Nouveaux Phénix* renaissants de leurs cendres, *Indissolublement unis*, *Ils* vivront de L'ÉTERNELLE COMMUNION de *CEUX* qui ont SU MOURIR ENSEMBLE pour revivre un jour

Un

DANS LE CENTRE ÉTERNEL (1).

« Ainsi *Ils* ne seront pas deux, mais *Ils* sont une seule chair. » (*Matthieu*, ch. XIX, v. 6.)

- (1) Je crois que du trépas en déchirant les voiles
Nous retournerons tous au foyer Paternel,
Que le mal et l'erreur sont l'ombre des étoiles
Dont le bien rayonnant est le centre Eternel.

(E. °. L. ° + Credo philosophique.)

NOUVELLES DIVERSES

Les Fêtes panceltiques. — A Cardiff, dans le pays de Galles, fêtes de l'assemblée littéraire panceltique, Eisteddfod national, auxquelles prendra part une délégation des Bretons de France, comprenant MM. d'Arbois de Jubainville, comte de Chateaubriand, comte de Kerdrel, etc.

(Du *Petit Bleu.*)

∴

Le D^r Ferdinand Maack de Hambourg (Feldstrasse 53) vient de fonder la Société allemande de xénologie ; nos lecteurs savent déjà que ce qu'il appelle xénologie n'est que l'occultisme au point de vue positiviste.

∴

Dans le *Mercure de France* de juin et juillet, de belles études philosophiques par Jules de Gauthier et Paul Claudel.

La *Revue socialiste* de juin, qui vient de paraître (128 pages grand in-8°), contient un article très intéressant de EDGARD MILHAUD, sur le *Mouvement syndical allemand*, peu connu en France et dont les progrès vont de pair avec ceux du socialisme proprement dit ; une étude fort intéressante de PAUL LOUIS sur la *Conférence de la Haye*. A lire également l'analyse critique de LABRIOLA, sur le Livre de Bernstein ; les *Recherches sur l'origine des idées abstraites*, par PAUL LAFARGUE ; une étude serrée de MAURICE CHARNAY sur la situation respective de la ville de Paris et de la Compagnie du gaz ; les *Intellectuels de la Patrie française*, par GASTON CAGNIARD ; une agréable nouvelle de J.-B. CLÉMENT : *Un Cabaret de Montmartre* ; le *Mouvement social*, de WEBER, etc.

ORDRE MARTINISTE

Les tenues des Loges *Le Sphinx*, *Hermanubis* et *La Sphinge* sont suspendues jusqu'en octobre. Les deux premières de ces Loges auront un nouveau local à leur disposition, dont l'adresse sera donnée en temps opportun aux intéressés.

∴

Le Comité de direction a décidé de réunir le Suprême Conseil vers la fin du mois prochain.

SOCIÉTÉ DES CONFÉRENCES SPIRITUALISTES

Le 23 juin, Gabriel Delanne a brillamment traité de la Médiumnité devant un auditoire où l'élément féminin prédominait; il a donné le récit de curieuses et probantes expériences.

En juillet, séance solennelle de fin d'année, consacrée à une étude sur l'*Œuvre* de l'Occultisme en 1898-99. La reprise des conférences a été fixée en octobre.

ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES HERMÉTIQUES

Les cours pour la session de 1899 ont été terminés dans la première semaine de juillet. Le président de l'École a distribué aux bacheliers et aux licenciés ès sciences hermétiques les diplômes de leur grade; dès le mois d'octobre, les cours reprendront dans un nouveau et plus spacieux local, dont nous ferons connaître l'adresse en temps opportun.

CONGRÈS SPIRITE ET SPIRITUALISTE INTERNATIONAL DE 1900

SECTION HERMÉTIQUE

Les travaux préparatoires se poursuivent activement. Le Comité a inauguré une souscription, pour subvenir aux frais d'organisation. En voici la première liste :

D ^r Papus.	100 fr.
M. J. Bourcart.	12
M. Bodereau.	2

Total.	114 fr.
----------------	---------

*
* *

SECTION DES SPIRITUALISTES INDÉPENDANTS

Pour des raisons d'un ordre privé, M. Alban Dubet ne pouvant plus se consacrer à la Section, les fonctions de secrétaire-trésorier sont dévolues à M. Paul Bonnardot, à qui les communications, adhésions et souscriptions devront être adressées 10, rue de la Tuilerie, Suresnes (Seine).

École pratique de magnétisme et de massage

ÉCOLE DE PARIS

Les examens de l'*École pratique de Magnétisme et de Massage* ont eu lieu (à Paris) le samedi 1^{er} juillet, à 8 heures et demie du soir, pour les élèves en première année.

Quinze des élèves inscrits : MM. Couillerot, Thomas, Keil, Lefèvre, Hénault, Philippe, Danneron, Massey, Po-

tin, Chemin, Carré; M^{mes} Keil, Lotte, Arnould, Coudrais, ont reçu le *Diplôme de Magnétiseur-Masseur praticien*, à la suite d'une année d'études.

MM. Couillerot et Hénault ont reçu le *premier prix ex æquo*; M. Keil, le *second prix*; M^{me} Coudrais, le *troisième prix*. Une mention est accordée à M^{me} Keil.

Le *diplôme supérieur* n'a pas été accordé aux élèves de seconde année qui se sont présentés à l'examen.

LES MAISONS DE FLAMEL

Le Conseil municipal adoptait l'autre jour le texte d'une inscription commémorative qui doit être placée sur la façade de la maison, — c'est la doyenne, semble-t-il, des maisons de Paris, — où, rue de Montmorency, Nicolas Flamel ouvrit le premier asile de nuit, au commencement du xv^e siècle.

Cette maison est la troisième que l'on remarque à droite, lorsque l'on arrive par la rue Saint-Martin. Elle a perdu son vieux pignon et tout aspect archaïque en diverses restaurations. Seuls des caractères gothiques gravés sur le linteau du rez-de-chaussée la signalent à l'attention du passant. On lit difficilement ces mots : « Nous, hommes et femmes, laboureurs, demeurant au porche (sur le devant) de ceste maison, qui fut faicte en l'an de grâce mil quatre cens et sept, sommes tenus, chascun en droit soy, dire tous les jours un patenostre... »

Une prière pour les trépassés et pour le repos de l'âme de dame Pernelle, sa femme qu'il perdit en 1397, c'était l'écot que le tondateur de l'asile exigeait des sans-logis qu'il hospitalisait.

Ces caractères gothiques, que les badigeons n'ont pas trop altérés, vont être rehaussés d'oret deviendront beaucoup plus lisibles. Ils étaient accompagnés jadis du monogramme de Nicolas Flamel et de plusieurs dessins représentant des personnages à genoux. Ces dessins, gravés sur les pieds-droits et le tympan de l'entrée, n'ont

pas laissé de trace. Disparue également une autre inscription qui commençait par ces mots : « Nous autres, femmes
besoignons pour notre vie gagner, » et que l'on pouvait déchiffrer encore au siècle dernier, alors qu'un lavoir était installé dans la maison.

Guillebert de Metz, qui vivait au temps de Flamel, a laissé un écrit où il mentionne les « aumosnes et hospitalitez » de celui-ci, ajoutant qu'il fit construire plusieurs de ces maisons hospitalières « où gens de mestiers demouroient en bas » et où le loyer qu'ils payaient servait à secourir les « pouvres laboureurs en hault », c'est-à-dire les pauvres laboureurs qui étaient accueillis à l'étage supérieur.

C'était donc une sorte de mutualité ouvrière que le bon Flamel avait organisée en cette rue ; il ne demandait à ses locataires que ce qu'ils pouvaient donner ; ils acquittaient le surplus en murmurant quelques prières. Ces locataires, ces hospitalisés devaient être des laboureurs ou des maraichers, comme le disent les textes que je viens de citer et comme en témoigne aussi la situation de la maison qui était voisine de l'enceinte et qui avait été bâtie dans une rue dont une section s'appelait autrefois Cour-au-Villain et par corruption Courtauvillain. Villain signifiant paysan ou cultivateur, on comprend que ce nom ait été attribué à une rue habitée par les maraîchers qui cultivaient les vastes terrains situés à proximité des remparts.

Nicolas-Flamel possédait plus de trente maisons ou domaines dans Paris. Plusieurs d'entre elles furent, comme celle-ci, converties en asiles. Lui-même habitait la maison qui faisait le coin de la rue Marivas ou Marivaux (c'est la rue Nicolas-Flamel d'aujourd'hui, ainsi dénommée depuis 1851) et de la rue des Ecrivains dont la rue de Rivoli a pris la place à la hauteur de la tour Saint-Jacques.

Ce fut une maison longtemps célèbre dont les derniers vestiges durent être démolis lorsque fut décidé en 1853 l'élargissement de cette voie. Une fleur de lys et des inscriptions décoraient sa façade ; c'était le rendez-vous des savants universitaires et des gens de cour qui venaient y acheter les ouvrages précieux que Flamel

couvrait de sa belle écriture et qu'il enluminaut d'un riche décor.

En ce temps-là, les écrivains tenaient lieu d'imprimeurs et, pour peu qu'ils eussent le talent d'écrire nettement et correctement des livres, surtout des missels, rehaussés d'enluminures et de dorures, ils devenaient sans peine plus riches que les auteurs. On aura une idée de la valeur des manuscrits en sachant qu'un roi de France mit en dépôt une somme considérable pour emprunter à l'abbaye de Saint-Denis un ouvrage qu'il voulait faire copier. Nicolas Flamel surpassait tous les écrivains qui occupaient les échoppes adossées à l'église Saint-Jacques-la-Boucherie, et il acquit une fortune égale à sa réputation. Il avait épousé une veuve qui lui avait apporté un peu de bien qu'ils accrurent par leurs économies et bientôt sa maison devint une école que fréquentaient de riches écoliers auxquels il faisait payer fort cher ses leçons d'écriture.

Cette industrie que Flamel sut rendre florissante, ces quelques richesses rapidement acquises, donnèrent lieu aux légendes les plus singulières sur le compte de l'écrivain, légendes qui eurent cours jusque vers la fin du dernier siècle. Nos ancêtres, qui ne s'expliquaient pas que l'on pût licitement passer de la pauvreté à la fortune et qui voyaient Flamel acheter des maisons, pensèrent qu'il avait découvert la pierre philosophale et le regardèrent comme un sorcier.

On annonça qu'il avait découvert dans un antique papyrus le moyen de transformer les métaux et de faire de l'or. Des livres publiés sous son nom confirmèrent cette légende. On y racontait qu'après un voyage en Espagne, pendant lequel il s'était lié avec un alchimiste de la ville de Léon, il était devenu un adepte des sciences hermétiques et qu'au bout de trois ans de recherches, « le 17 de janvier environ midi, présente Pernelle seule, l'an 1382, il transforma le mercure en or, meilleur que l'or commun ».

Aussi crut-on pendant longtemps que la maison de la rue de Marivaux-des-Lombards renfermait des trésors et que l'on devait y retrouver la « bénite-pierre » ou pierre philosophale, à l'aide de laquelle Flamel avait réussi à

transmuter les métaux. On y fit des fouilles jusque dans le siècle dernier. Ces convictions étaient si fortes qu'en 1756 un homme de distinction, déguisant son véritable motif, offrit de réparer à ses frais la maison de Nicolas Flamel, laquelle avait été léguée à la paroisse de Saint-Jacques-la-Boucherie. Le chapitre de cette église accepta l'offre de cet étranger, qui s'annonçait comme un pieux donataire, et la maison fut livrée aux ouvriers.

On enleva les inscriptions, on remua le sol de la cave, on regratta les murs; mais l'ordonnateur de ces travaux fut trompé dans son attente et ne découvrit que du charbon pilé, des fioles de verre et des instruments d'alchimiste; il s'enfuit sans payer les ouvriers et sans avoir trouvé le secret de Nicolas Flamel.

Une autre légende voulait que Flamel eût inventé « l'élixir parfait ou médecine de l'ordre supérieur », espèce d'eau de Jouvence que connaissaient les anciens patriarches qui lui durent de vivre des siècles. Aussi, bien que le tombeau de dame Pernelle occupât un emplacement très en vue du cimetière des Innocents et que chacun pût lire à Saint-Jacques sur la pierre tombale de Flamel le distique composé sur son trépas, beaucoup refusèrent de croire qu'il était mort. Un voyageur du temps de Louis XIV, Paul Lucas, assura que les deux époux de la rue des Ecrivains s'étaient fixés dans les Indes et qu'il avait rencontré en Égypte un derviche qui se disait l'ami intime de Flamel.

La pierre tombale de ce bienfaiteur des pauvres a été déposée au Musée de Cluny. Son testament, qui abonde en touchants détails, se lit tout au long, dans l'*Histoire de Paris* de Piganiol de la Force, où il remplit seize pages de petit texte. A l'exception des rentes viagères léguées par Flamel à sa chambrière Margot la Quesnel et à Colette, la fille de celle-ci, l'œuvre de Saint-Jacques, nommée légataire, avait à faire la répartition annuelle du revenu de la fortune laissée par l'écrivain en nombreuses aumônes et distributions, soit en argent, soit en vêtements ou denrées. Ce testament nous apprend ainsi quel était le chiffre réel de cette fortune; elle se réduisait à 1.800 livres tournois, soit à une valeur qui aujourd'hui

ne dépasserait pas 20.000 francs. Ce n'est plus l'énorme richesse que la crédulité populaire avait imaginée.

Ce fut un grand cœur que ce Nicolas Flamel, trop oublié et dont une inscription va remettre en lumière la curieuse figure. Simple artisan, il fit de ses deniers, acquis par un acharné travail, l'emploi que lui dictait son âme généreuse. Il donna aux pauvres tout son superflu, il ouvrit des asiles aux sans-logis et aux souffreteux.

Il fonda l'hospitalité de nuit. Le premier, il eut l'idée de la mutualité ouvrière et sut donner une forme ingénieuse à l'institution qu'il en créa dans cette rue de Montmorency, où l'on retrouve encore, gravée par lui sur un vieux mur, la pensée de son œuvre. Ce sont là de grandes et nobles actions.

Pourquoi l'image du vieil écrivain ne figure-t-elle donc pas dans ce Panthéon des gloires parisiennes et des bienfaiteurs de la cité dont les statues décorent notre Hôtel de Ville ?

VALENSOL (1).

FLAMMARION ET L'OCCULTISME

Après plusieurs années d'étude des phénomènes psychiques, Camille Flammarion a déclaré que l'intervention des « esprits » était très rare, sinon tout à fait étrangère à la production de ces phénomènes et que d'autres explications pouvaient en être données qui se rapprochent davantage des données actuelles de la psychologie.

Flammarion appuie son argumentation sur plusieurs éléments dont nous donnerons seulement les principaux. Tout d'abord, il a remarqué que les communications obtenues ne donnaient jamais aucun enseignement scientifique inédit qui ait fait avancer la science positive d'un

(1) Extrait du *Petit Parisien* du 30 mai 1899.

pas, depuis cinquante ans, bientôt, que nous sommes inondés de communications attribuées aux désincarnés. Ainsi, un esprit signant Galilée lui avait affirmé que Jupiter n'avait que quatre satellites (ce qu'on pensait à l'époque de la communication), alors qu'il en a cinq, comme on l'a su depuis. Partant de plusieurs faits de ce genre, l'illustre astronome montre que ces communications ne sont, le plus souvent, que le reflet de l'intellectualité de certains assistants.

Par cette déclaration, Flammarion vient ajouter le poids de son autorité scientifique aux affirmations des écoles dites « occultistes » touchant l'explication des faits spirites, sauf de très rares exceptions.

En effet, à côté de déclamations sentimentales de ceux qui voient un « cher Esprit » dans toute table en mouvement, certains chercheurs affirmaient que beaucoup de ces phénomènes avaient une origine plus en rapport avec la science courante et qu'ils étaient dus, soit à la projection hors de l'être humain d'une partie de la force nerveuse du sujet ou *médium*, soit à la réflexion, à travers le cerveau dudit médium, des idées de certaines personnes présentes. Les spirites s'élevèrent avec force contre ces théories, immuables depuis de longs siècles, et les déclarèrent bien trop compliquées pour être exactes. Mais les travaux et les expériences de M. le lieutenant-colonel de Rochas sur l'extériorisation de la sensibilité vinrent démontrer la valeur des théories de l'occultisme, que la déclaration de Flammarion vient de nouveau appuyer.

PAPUS.

BIBLIOGRAPHIE

ABBÉ JULIO. — *Recettes merveilleuses pour la guérison de toutes les maladies.* — Gros vol. in-16 carré, relié, avec nombreuses figures magiques et deux portraits : 12 fr.

M. l'abbé Julio donne dans le présent volume l'addition de ses deux œuvres précédentes plus modestes.

Voici en résumé quelle est la pratique qu'il recommande d'après la tradition de Jean Sempé, le guérisseur appelé mystique, sans que ce titre lui convienne exactement. Cette pratique est, en un mot, l'emploi magique de l'éggrégoire du catholicisme ; sa base, ce sont les pentacles de l'*Enchiridion* ; ses formules, ce sont les prières du même livre ; ses agents, ce sont d'une part une certaine quantité d'esprits élémentaires obéissants par la vertu traditionnelle des signes et des paroles ; de l'autre, les saints catholiques, dont la personne réelle ou l'image astrale vibrent en réponse aux courants de prière qui sont dirigés vers eux. On voit qu'il n'y a là dedans rien de mystique, puisque toutes les pratiques sont matérielles et que la matière même des sacrements, l'huile, le sel, l'eau bénite sont employés fréquemment en addition avec le pouvoir magique du guérisseur.

J'ai dit tout à l'heure que des résultats thérapeutiques demandés étaient soit les saints en personne, soit leur image astrale. Voici pourquoi. A mon avis, la canonisation d'un fidèle n'implique en aucune façon que ce fidèle soit réintégré dans l'absolu ; cela veut dire simplement qu'il a atteint l'idéal de la religion catholique sous une de ses formes ; cela veut dire que pendant sa vie terrestre il vivait à la fois sur le plan matériel et qu'il commandait une partie du plan astral ; c'était ce que les brahmes appellent un *Dwidja*. Mais il faut avoir une très étroite conception de l'immensité de l'Univers pour croire que la somme incommensurable d'expérience qu'une âme aurait requise après avoir passé par tous les états de vie ne se traduise que par l'exercice de quelques petits pouvoirs de guérison, de lévitation, de télépathie ou d'extase. En fait, un individu que l'Église a déclaré saint peut fort bien être appelé à se réincarner après avoir perdu le souvenir de sa sainteté antérieure ; mais ce qui ne se perd pas, ce qui reste dans le ciel catholique, qui ne meure qu'avec lui, c'est l'image astrale du saint ou du sanctuaire ; c'est là le foyer déterminé souvent par l'acte de foi de quelque naïf dévot qui concentre et réfléchit ensuite le rayon des prières d'un certain ordre. Cela est tellement vrai que le lecteur patient rouvrera certainement dans la longue liste des spécia-

listes de l'hagiologie catholique qui termine le volume de l'abbé Julio plusieurs exemples du pouvoir d'un saint sur une maladie à cause d'une analogie de nom, de lieu ou d'objet. C'est là un reste très remarquable de la doctrine des correspondances que connaissent les sorciers de campagne; et si l'on ajoute à ce fait que la prière à tel saint implique souvent la nécessité d'un pèlerinage à son sanctuaire, on sera facilement convaincu que tout ce résultat est purement magique, quoi qu'en puissent dire les théologiens.

Néanmoins, je regarde le livre de l'abbé Julio comme un acte de courage et un ferment jeté dans le chaos un peu terne où s'agitent sans but les aspirations d'un grand nombre de prêtres et de fidèles convaincus. Puisqu'elle produira des mouvements, cette œuvre est bonne; car tout est préférable à la stagnation et à la tiédeur.

SÉDIR.

∴

F. BOHME. — *Spiritistisches Leitwort*, etc. Explication populaire des manifestations occultes, magnétisme, hypnotisme, somnambulisme et du spiritisme avec les instructions sur les séances spirites. Berlin, chez l'auteur. Perlebergerstr, br. in-16, 8 pf.

Cette brochure de propagande est certainement la mieux faite que nous ayons vue jusqu'à ce jour; les différentes sciences psychiques y sont caractérisées en quelques traits; le grand public l'accueillera, nous en sommes sûr, avec beaucoup de faveur.

∴

G.-W. GESZMANN. — *Die Geheimsymbole der Chemie und Medicin des Mittelalters*, gr. in-8, 160 p., 120 pl. lith. Gratz, chez l'auteur, au Museum Joanneum: 4 fl. 20.

Cet ouvrage, véritable dictionnaire de l'alchimie, est le fruit de dix ans d'études; l'auteur, qui appartient sûrement aux fraternités initiatiques de l'Allemagne moderne, rend, par cette publication, un service signalé

à l'alchimie, à la médecine et à la pharmacie. De trop nombreuses recettes, souvent d'une efficacité étonnante, dorment en effet dans les vieux livres parce que leur notation les rend illisibles pour le savant contemporain.

Voici quel est le plan de l'ouvrage : Après une introduction et un lexique de correspondance se trouve résumé en vingt-deux pages l'historique connu de l'alchimie ; nous serions heureux de voir cet exposé porté à la connaissance des étudiants français, dans l'*Hyperchimie* par exemple. Vient ensuite un lexique explicatif des termes de l'ancienne chimie et de leur explication dans la science moderne et dans la mystique.

Après cela, l'auteur étudie la genèse des symboles secrets de la chimie, et c'est là, à notre sens, la partie la plus originale de son œuvre ; il groupe ces signes en cinq catégories : 1^o symboles alphabétiques ; 2^o symboles planétaire ; 3^o symboles zodiacaux ; 4^o symboles occultes ; 6^o symboles géométriques.

Ici commencent les cent vingt pages qui contiennent la reproduction complète de tous ces signes ; on en trouve une moyenne de trente à trente-cinq sur chaque planche. L'ouvrage se termine par un quintuple répertoire en allemand, en latin, en français, en anglais et en italien de tous les termes employés. Au point de vue de l'hermétisme, il y aurait certainement des volumes à écrire sur la formation et la signification de ses symboles.

A notre humble avis, leur source est double : ce sont ou des caractères purement conventionnels, ou, et c'est là le cas du plus grand nombre, de véritables signatures empruntées aux manifestations de l'invisible qui sont le guide suprême du véritable alchimiste.

Pour quiconque a feuilleté un certain nombre de fascicules, la multiplicité des signes magiques dans le livre de M. Geszmann est très frappante.

Je souhaite qu'un écrivain compétent traite à fond cette importante question. En tous cas, il n'est que justice de recommander chaudement le présent livre à l'attention de tous nos lecteurs.

Il doit avoir une des premières places dans leur bibliothèque.

S.

LIVRES REÇUS

ANTONIO DE NOCERA. — *Anarchie et Spiritualisme*, brochure in-16, chez H. Durville.

Curieux manifeste de l'anarchie. réincarnationniste, proclamant la suprématie de la pensée.

P. J. THIEL. — *Ein Tag in Lebensheim*, br. in-8, gr. — Etude sur un établissement scolaire en Allemagne.



Le Gérant : ENCAUSSE.

TOURS. — IMP. E. ARRAULT ET C^e, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6.

JOURNAUX ET REVUES OCCULTISTES

RECOMMANDÉS SPÉCIALEMENT

LANGUE FRANÇAISE

L'Initiation (revue mensuelle), 10, avenue des Peupliers, Paris.

Le Voile d'Isis (journal hebdomadaire), 5, rue de Savoie, Paris.

L'Hyperchimie (revue mensuelle), 19, rue St-Jean, Douai (Nord).

HERMÉTISME, ALCHEMIE

La Thérapeutique intégrale (revue mensuelle), 5, rue de Savoie, Paris

MÉDECINE HERMÉTIQUE, HOMÉOPATHIE

(Va paraître incessamment.)

Psyché (Bulletin autopsychique mensuel) 5, rue de Savoie, Paris.

COURS HERMÉTIQUES

LANGUE ANGLAISE

The Morning Star. Dépositaire, Chamuel, 5, rue de Savoie, Paris.

(Peter Davidson, Loudsville, White C^o, Georgia, U.S.A.)

LANGUE ESPAGNOLE

Luz astral (hebdomadaire, à Buenos-Ayres (République Argentine), 6, pasage Sarmiento.

La Nota Médica, Fuencarral, 26, Madrid.

LANGUE ITALIENNE

Superscienza Via Nuova, 14, Piacenza.

Il Mondo Secreto.

Luz (revue mensuelle), 82, via Castro Pretorio, Rome

LANGUE TCHÈQUE

Sbornik pro filosofii a okkultismus, à Prague (Bohême), Puch majerova UI 36.

LANGUE ALLEMANDE

Neue metaphysische Rundschau; in-8^o mensuel. Edité par Paul Zillmann, 8 Parkstr. Berlin-Zehlendorf

Das Wort; mensuel. Edité par Leopold Engel, Feurigstrasse, 12-1. Schöneberg près Berlin.

AVIS IMPORTANT. — Tous nos confrères ci-dessus cités et ceux qui voudraient être cités sont priés de reproduire *in extenso* cette liste

ci-
ont

Principaux Ouvrages recommandés pour l'étude de
l'OCCULTISME et de ses applications

CONTEMPORAINS

- | | |
|-------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| F.-CH. BARLET | { L'Évolution de l'Idée.
L'Instruction Intégrale. |
| STANISLAS DE GUAITA | { Le Serpent de la Genèse.
Le Temple de Satan.
La Clef de la Magie noire. |
| PAPUS | { Traité élémentaire de Science Occulte.
(5 ^{me} édition).
Traité élémentaire de Magie pratique.
La Science des Mages. |
| A. JHONEY | { L'Âme Humaine.
Ésotérisme et Socialisme. |
| RENÉ CAILLIÉ | { Dieu et la Création. |

CLASSIQUES

- | | |
|---------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------|
| ELIPHAS LÉVI | { La Clef des Grands Mystères. |
| SAINT-YVES D'ALVEYDRE | { Mission des Juifs. |
| FABRE D'OLIVET | { La Langue hébraïque restituée.
Histoire philosophique du genre humain. |
| ALBERT POISSON | { Théories et Symboles des Alchimistes. |

LITTÉRATURE

- | | |
|-------------------------|-------------------------------|
| JULES LERMINA | { La Magicienne.
A Brûler. |
| BULWER LYTTON | { Zanoni.
La Maison Hantée |

MYSTIQUE

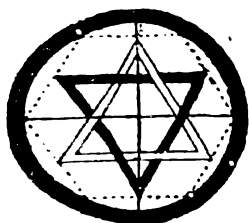
- | | |
|--------------------|--------------------------------------------------------------------------|
| P. SÉDIR | { Jeanne Leade.
Jacob Bœhme et les Tempéraments.
Les Incantations. |
|--------------------|--------------------------------------------------------------------------|

POUR DÉTAIL ET PRIX, S'ADRESSER :

A la librairie CHAMOEL, 5, rue de Savoie, PARIS

Envoi Franco du Catalogue.

L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS I Q O. ✽

Docteur en médecine — Docteur en kabbale

44° VOLUME. — 12^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N^o 11 (Août 1899)

PARTIE INITIATIQUE

Inauguration de la Loge Martiniste « Velléda » . . . Blchrd.
(p. 97 à 120).

PARTIE PHILOSOPHIQUE

Le Vaudoux . . . Nathan Zeffar.
(p. 121 à 142).

L'Occulte à la Cour de Louis XIV (suite). . . . Lefébure.
(p. 143 à 157).

Claude de Saint-Martin et le Spiritisme. . . . Phaneg.
(p. 158 à 163).

Terre et Ciel . . . Guymot.
(p. 164 à 171).

PARTIE LITTÉRAIRE

Le Problème . . . Noëlle Herblay.
(p. 172 à 174).

Nouvelles diverses. — Société des conférences spiritualistes. —
Congrès spirite et spiritualiste de 1900. — Union idéaliste uni-
verselle. — Correspondance. — Faiseurs de pluie. — Biblio-
graphie. — Nécrologie. — Errata.

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Echanges doit être adressé
Villa Montmorency, 10, avenue des Peupliers, Paris.
Administration, Abonnements : 5, rue de Savoie
Chamuel, éditeur.

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritua- liste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement méta- physiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà huit années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)






La reproduction des articles inédits publiés par l'Initiation est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.)

Inauguration de la R:: I:: Velléda

Col:: de Paris = ce  =  = 69 = 

Vendredi soir, au siège de la Faculté des *Sciences hermétiques* avait lieu l'installation solennelle d'une nouvelle Loge Mart.·. sous le n° ^{xxx} et le titre distinctif de *Velléda*.

Dès 8 heures et demie, un grand nombre de F:: M:: se pressaient dans le local de la L:: — décorée pour cette occasion.

Parmi les visiteurs, citons au hasard :

Les P:: M.: B^{***}, G:: M:: de la R:: C::.
 Beaucoup de FF:: MM:: — FM^{***}, R^{***}, S^{***}, P^{***},
 S^{***}-M, S^{***}, membres du S.: C.: M.:.

Les FF:: H^{***} et G. D:: du S:: C:: en province et en Angleterre.

Le F:: Ourdeck I:: et M:: S:: C::, etc., etc.

A neuf heures précises, devant les membres de la Loge, en tenue de grande cérémonie, le T:: Ill::

F: S**, délégué par le T: P: M: P: du S: C: empêché par un voyage à Londres, installe solennellement la L: suivant la formule.

Dès que la L: est installée, le G: Exp: fait sortir tous les membres et tous les visiteurs pour procéder à l'entrée régulière et solennelle.

Les FF: visiteurs des autres rites sont introduits, et nous avons le plaisir de compter parmi nous :

Les T. Ill. FF. WIRTH (S. I.) et PÉZARD Vén. ainsi qu'un assez grand nombre d'autres FF. parmi lesquels nous remarquons les F. N. *Lallement*, *F. Pellé*, *Wuillème*, R. Raymond et Moricz, tous appartenant au Rite Écos. Anc. et Acc.

Les sept coups symboliques sont alors frappés, et la longue théorie des FF:, A., I. et S: I: se déroule autour du feu central et se divise suivant le rituel en tronçons qui s'arrêtent successivement aux places qui leur sont désignées.

Le G: M: des C: introduit alors les officiers de la L: — et l'ouverture des travaux commence.

Dès que F: C: est allumé, les F: M: sont introduits avec le cérémonial accoutumé, sous la direction du T: Ill: F: Ch. B**, président d'honneur de la L. — *Velléda* qui a pris la place de Phil... Inc...

Dès que le F: S**, délégué spécial du P: S: C:, a été introduit, il lui cède la présidence. Après avoir remercié en quelques mots, le F: S** prie le F: B** de reprendre le poste qu'il remplit avec tant de sagesse et de lumière.

La parole est donnée au F.: Exp.: chargé de souhaiter la bienvenue aux F.: F.: des Rites étrangers. Il le fait en ces termes :

L.: P.: M.: ILL.: ET VÉN.: M.:

T.: C.: F.: F.:

C'est pour moi un bien grand honneur que d'avoir été chargé de vous souhaiter la bienvenue parmi nous. Je m'empresse d'en remercier le Dr Phil. Inc... qui m'a confié ce soin, et il m'est particulièrement agréable de vous remercier tous d'avoir bien voulu augmenter de vos lumières la solennité de cette fête familiale.

Certes, mes F.: F.:, je dois cet honneur bien moins à mes titres personnels, qu'aux liens tout particuliers qui m'unissent à vous et qui font de moi le porte-parole ému de tous les membres de cette Resp.: L.:

Par votre présence ici, Vén.: Maîtres.:, et vous, mes F.: F.:, vous avez voulu en quelque sorte ratifier d'une façon éclatante le pacte tacite qui unit dans un même élan tous les hommes de bonne volonté qui cherchent la vérité et la lumière.

Montrant que vous êtes des individualités, au-dessus des préjugés et des mesquines distinctions que certains se sont plu à semer sur le chemin du progrès, vous avez voulu affirmer votre volonté nette et précise de tendre la main, sans distinction d'opinion ni de secte, à tous ceux qui, comme nous, luttent pour la lumière et la vérité.

Vous, Vén.: M.: en particulier (et, en ce disant, je ne crains pas de violer les secrets imposés aux membres de vos Resp.: At.:, car le bruit en a traversé les portes, pour se répandre au dehors de nos L.:), vous donc en particulier avez bien mérité de la Maç.: en général et de l'Illumin.: en particulier.

Si je ne craignais de mettre votre modestie à trop rude épreuve, je rappellerais, Vén.: M.:, vos travaux et les succès éclatants qui les couronnent. Vous, F.: Wirth, vous avez rouvert, avec une assurance qui dénote votre sûreté

de doctrine ou plutôt d'interprétations, des travaux sur la Kabable et sur le symbolisme, qui sont la base de toute éducation vraiment Maç., et qui jamais n'auraient dû être abandonnés comme ils l'ont été. Vous, F.°. Pézard ; la largeur de vos idées, l'impartialité avec laquelle vous avez su conduire les travaux de votre Resp.°. Att.°. et la prospérité que vous lui avez donnée sont les moindres titres que vous ayez à la reconnaissance de tous les F.°: qui m'entendent.

Aussiquel n'a pas été le résultat de vos efforts. Vous, F.°. Pezard, vous êtes parvenu à grouper autour de vous des hommes d'une valeur rare et d'une largeur d'idée remarquable ; vous citerais-je au hasard quelques uns d'entre eux ? Les F.°. F.°. Dolrski. Pelle, Chasteret, Marx et *tutti quanti*, sont trop connus pour que je puisse insister un instant. Grâce à vous « Le libre examen » a toujours été digne de son titre et vous êtes arrivé à faire de la tolérance parfaite, de l'indépendance absolue, la règle de tous nos travaux. Ceux-ci se sont immédiatement ressentis de cette sage direction ; vous jetez sur l'écusson du Rite Ecos.°. Anc.°. et Ac.°. un éclat nouveau qui déjà lui attire les sympathies étonnées de beaucoup.

Vous, F.°. Wirth, vous vous êtes justement acquis parmi nous un juste renom d'occultiste, et point n'est besoin pour moi de rappeler ici les liens d'affection et de dévouement qui vous ont unis à notre maître vénéré et regretté Stanislas de Guaita pour nous assurer de la sympathie bien frat.°: et bien sincère que vous avez su éveiller dans le sein de cette assemblée. Vous savez que vous êtes des nôtres, nous savons que nous sommes nôtres, et Velleda sera toujours fière quand vous voudrez bien lui faire l'honneur de participer à ses recherches sur l'absolu.

Je suis ici le porte-parole, non seulement des membres présents, mais encore d'autres, qui ont gardé de nous un souvenir si chaud et si ému qu'il est presque un culte. Si le F.°: Schmitt était ici, il vous dirait mieux que moi ce que j'essaie de vous exprimer ici.

Bref, mes F.°: F.°:, c'est parce que nous connaissons tous à l'argueur de vos idées, le dévouement sans restriction que vous témoignez à la cause qui nous est chère et la valeur

avec laquelle vous combattez tous dans cette armée d'indépendants dont nous nous plaçons à faire partie, que nous sommes heureux et honorés de vous compter parmi nous ce soir.

Je vous en remercie encore une fois bien sincèrement.

Étrangers à nos usages, ignorants de notre symbolisme, vous auriez bien certainement été étonnés de certaines particularités, apanage exclusif des L::: Mart:::, si la finesse de votre esprit ne vous avait déjà laissé pressentir que sous ce symbolisme nouveau se cachait des solutions semblables ou même identiques, à ces mêmes problèmes qui font l'objet de nos études.

Votre étonnement s'est alors transformé en une légitime curiosité que j'ai pour mission de satisfaire. Certes mon talent ou plutôt le manque de talent qui me caractérise me met bien au-dessous de pareille tâche, mais j'ai confiance en votre indulgence, et, armé des meilleures intentions, je vais tâcher pour la mériter de me tirer d'un pas si hasardeux, sans trop abuser de votre attention.

Le caractère particulier, qui n'a pas manqué de vous frapper à l'entrée de votre AM:::, c'est le cachet d'impersonnalité absolue que nous donnons à nos travaux?..

Enveloppés du manteau protecteur de l'INITIÉ couvert par le SECRET du masque qui dérober ses traits à ceux qui l'entourent ; absolument IMPERSONNEL, le SOLITAIRE, INCONNU qui fréquente nos réunions n'a plus à prendre ou à recevoir d'ordres que de sa propre conscience.

INDIFFÉRENT, en tant que personnalité individualisée, au jugement de ses F::: F::: qui ne le connaissent pas ; STUDIEUX et SOLITAIRE sous le pseudonyme qui, comme sa personnalité intellectuelle, comme le manteau et le masque, dérobent à tous sa personnalité physique, il peut sans crainte du SARCASME, des prises à parties, ou même de ce secret sentiment de vanité dont il est si difficile de se défendre, exposer des idées ou discuter des théories.

Ce masque protecteur en l'ISOLANT apprend à celui d'entre nous qui le porte à rester INVISIBLE. Il lui laisse vis-à-vis de lui-même et de sa conscience toute la respon-

sabilité de ses actes tout en lui donnant en même temps la liberté absolue dont il a besoin pour agir. Or, M.: J.: F.:, n'est-ce pas là le rôle du véritable INITIÉ ?

Loin de nous donc cette idée qui peut-être aurait pu se présenter à notre esprit, que ce mystère apparent est le résultat de défiance ridicule, de précautions puérides, ou de notre crainte du grand jour !...

Notre raison est plus haut, et notre but plus noble !...

Nous voulons, par ce symbole permanent, rappeler sans cesse à l'étudiant que le véritable SAVOIR est IMPERSONNEL et INCONNU en dehors de ses manifestations et que par conséquent il ne saurait être en aucun cas personifié par un INDIVIDU.

Que le bien sous quelque forme que nous le fassions doit rester SECRET et IGNORÉ, que, sachant d'avance que celui que nous avons aidé est et restera à jamais IGNORANT de notre personnalité, nous n'avons à attendre de lui ni reconnaissance ni remerciements.

Entité SYNTHÉTISÉE, nous ne sommes plus qu'une cellule INVISIBLE de cette SYNTHÈSE générale qui travaille pour un but, vers lequel nous tendons tous, et que, nous le savons, nul d'entre nous n'atteindra avant les autres !...

Voilà le secret de la vraie Fraternité !...

INVISIBLES et SILENCIEUX, nous ne froissons aucune susceptibilité, et notre aide peut être acceptée par le plus fier, le plus indépendant et le plus orgueilleux sans qu'il ait à en souffrir dans sa conscience ou dans sa vanité.

Voici les fruits de la Fraternité.

Vous parlerai-je de notre épée ?... Non, car elle n'est plus pour nous qu'un souvenir. Elle ne nous servira ni pour attaquer ni pour nous défendre ; du moins dans ce plan où elle est généralement en usage.

Cependant, si vous m'interrogiez sur les lois qui ont présidé à sa construction, je vous dirais que cette lame triangulaire est symbolique : que sa pointe est nécessaire et nous est utile dans la conduite de certaines expériences qui, j'en suis persuadé, seront bientôt du domaine de la science physique la plus élémentaire, et que

la façon toute particulière dont elle est emmanchée répond au même but et se rattachent au même ordre d'idées.

Mais passons ; aussi bien le tribunal de la Sainte Vierge et les vengeances mémorables des Templiers, ne peuvent plus faire partie de nos programmes d'études, car nous laissons à d'autres le soin de détruire, ne nous occupant que de reconstruire le temple que tant de gens cherchent à détruire.

Le IESCHOUH qui couvre notre bouche a une signification non moins élevée et non moins importante que le Masque sur lequel il est tracé !...

Ceux d'entre nous M.: J.: F.: qui ont effleuré seulement les merveilleux enseignements de la Kabbale, en saisiront toutes les significations ésotériques ; pour les autres, je me contenterai de leur dire que ce mot mystérieux est la manifestation du Verbe, dans ce qu'elle a de plus profond et de plus complet.

Que vous dirai-je enfin de cette coiffure symbolique qui nous rappelle le Sphinx ?

Je laisse à l'un des vôtres le soin de vous répondre. Eliphaz Lévi, l'un des Maç. les plus savants de ce siècle, nous dit dans sa merveilleuse étude sur ce sujet :

Le front d'homme du sphinx parle d'intelligence,
 Ses mamelles d'amour, ses ongles de combats ;
 Ses ailes sont la foi, le rêve et l'espérance,
 Et ses flancs de taureau le travail ici-bas !
 Si tu sais travailler, croire, aimer, te défendre,
 Si par de vils besoins tu n'es pas enchaîné,
 Si ton cœur sait vouloir et ton esprit comprendre,
 Initié, salut ! te voilà couronné !

Passons au manteau.

De forme *pentagonale*, il nous rappelle l'activité humaine dans toutes ses manifestations. Je craindrais de vous faire injure, M.: F.: F.:, en vous rappelant toutes les propriétés attribuées du pentagramme !.. n'insistons donc pas autrement sur ce fait, je me bornerai à vous dire que le manteau complète le symbolisme du masque, dont il est le complément nécessaire !..

Après avoir créé sa personnalité, l'initié à nos rites replie sur lui le manteau symbolique qui va le protéger

contre ce monde profane dans lequel il rentre, et qui sera pour lui une IMPÉNÉTRABLE forteresse, d'où SOLITAIRE et INACCESSIBLE, IMPASSIBLE et SOLENNEL dans SON INATTAQUABLE SANCTUAIRE, il va assister à la lutte des passions humaines qui viennent se briser IMPUISSANTES et SOUMISES contre sa personnalité tranquille.

Il sait que ce manteau, qui est pour lui l'image de la protection qu'il reçoit de notre ordre et des vertus qu'il doit y acquérir, lui sert de sauvegarde.

Son symbolisme est bien plus développé encore, mais la prudence met un sceau à mes lèvres, sceau qu'il ne tient qu'à vous de briser, si vous le jugez nécessaire.

Car chez nous, les portes sont grandes ouvertes à toutes les bonnes volontés. Si nous les fermons avec tant de soin devant le monde profane, c'est pour pouvoir les ouvrir à deux battants dès qu'un HOMME DE DÉSIR nous demande l'entrée du temple.

On n'entre pas dans un hangard, ouvert à tous les vents ; c'est tout au plus si on le traverse ; mais on entre avec fruit dans un temple où la curiosité du chercheur est aiguïlée par la pénombre des cryptes, la richesse et la variété des vitraux ; la majesté de l'architecture !

Vous avez certainement remarqué, M^{rs} F^{rs} F^{rs}, que pour nos travaux nous ne nous servons plus de l'équerre et du compas, et que nous avons abandonné la règle et le niveau symbolique ?...

C'est que nous œuvrons dans un plan bien différent de celui où de pareils instruments ont leur utilité !.. Il y a longtemps que nous avons quitté la pierre cubique pour nous adonner à des recherches d'un ordre plus élevé et plus complet.

C'est tout au plus si nous avons considéré, pour nos grades inférieurs seulement, de minuscules maillets impropres au travail réel, destinés simplement à nous rappeler, en l'honorant, celui que nous avons dû faire avant notre admission aux grades que nous possédons aujourd'hui !...

Au surplus, la lumière qui nous vient de l'Orient ne doit être mélangée d'aucune parcelle d'ombre matérielle, si minime soit-elle ; et le travail qui se fait à cet endroit de notre atelier est absolument et exclusivement du do-

maine de l'intelligence ; aussi n'y verrez-vous rien qui nous rappelle en quoi que ce soit un travail manuel !..

Voici, M.: F.: F.:, en quelques mots bien succincts l'explication de nos divers symboles, explication bien sommaire et bien incomplète, car elle ne vous a été donnée que dans le côté le plus exotérique de ses multiples significations.

Du reste, chez les M.:, les symboles sont peu nombreux, mais ils les connaissent bien. Le premier avantage de cette grande simplicité, c'est qu'elle nous a permis de résoudre par la suppression pure et simple la question finance et budget, qui est toujours si délicate.

Outre que compléter comme il le conviendrait ce rapide exposé me mènerait beaucoup trop loin, il est de ces choses qu'il est matériellement impossible de donner de la bouche à l'oreille. Que nos jeunes F.: F.: le sachent bien, ce n'est pas en quelques minutes que le profane devient initié. C'est par le temps, le travail et la persévérance.

Ainsi que le disait très bien au Libre Examen un de nos F.:, le Secret Maç.: se défend de lui-même, car il réside dans les enseignements, la morale et la philosophie de nos att.:

J'ajouterai qu'il est plus encore dans le degré d'évolution atteint par celui qui prétend à ces secrets.

Il est vrai qu'une hiérarchie est nécessaire ; que l'enseignement doit être proportionné au grade de l'enseigné, c'est-à-dire au degré d'avancement de celui à qui on le donne.

Mais c'est bien plus pour éviter de l'éblouir par une lumière trop vive qui retarderait son involution que par crainte de souiller le rayon lumineux dont il peut-être illuminé petit à petit.

Non margaritas ante Porcos, disaient les anciens, nous ne disons plus pareille chose.

Pour nous, il n'y a aucune différence essentielle entre l'Initiale et l'Initié, et nous leurs servons à tous les mêmes vérités, persuadés que ces vérités savent bien se défendre d'elles-mêmes, et que celui qui n'est pas en état de se les assimiler passera à côté sans se douter de leur existence.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce trop long exposé.

SUPÉRIEURS et INCONNUS; SUPÉRIEURS aux préjugés, INCONNUS pour ceux qui nous entourent, nous passons dans la foule en y semant le germe, qui doit devenir un jour un arbre élevé à la ramure puissante.

Voilà tout le secret de ce mystérieux S: I: qui fait l'insigne du plus élevé de nos grades.

Nous laissons l'ignorant abbé Garnier, par la voie du *Peuple français*, nous traiter de SUPRÊMES INITIÉS, et nous sourions, dédaigneux de l'attaque sous le masque qui nous couvre.

SERVITEURS INFATIGABLES de chacun, nous restons des Impénétrables enveloppés dans leurs grands manteaux, pour tous ceux qui ne se sont pas montrés dignes de pénétrer le secret de notre INCOMMUNICABLE SYNTHÈSE!

Voici, M: F:, ce que j'ai voulu faire comprendre, Votre bienveillante attention a été mise à bien rude épreuve, n'est-il pas vrai? n'en rendez responsable que l'interprète et conservez pour les idées qu'il avait à vous présenter tout l'intérêt que vous auriez eu pour elle, s'il avait su se placer à la hauteur de sa tâche.

VALLÉE DE PARIS.

En "Velleda" = $\boxed{\cdot \text{O}}$ = $\boxed{\star}$ = $\boxed{\cdot \star \text{O O}}$

L: $\boxed{+}$ N^d Δ Δ Δ

PREMIER DISCOURS DU DÉLÉGUÉ GÉNÉRAL DU SUPRÊME CONSEIL

T: C: F:

Je suis ce soir à l'un des plus beaux jours de ma vie. Voici la troisième fois que l'Invisible veut bien me choisir pour inaugurer une nouvelle manifestation de sa puissance et de sa réalité. Ce fut tout d'abord l'ouverture de la Faculté des sciences hermétiques qui depuis, bien que restée pauvre comme l'Ordre dont elle

émana, a vu le succès couronner les efforts de ses fondateurs, par le nombre et surtout par l'ardeur et la sincérité de ses élèves. Puis, il y a quelque temps, j'eus la grande joie d'être appelé à la fondation de la loge la Sphinge, par les efforts de laquelle nous espérons ramener dans l'art le culte de l'idéal et de la spiritualité.

Ce soir encore, je suis appelé à voir parmi vous des représentants de l'antique tradition. D'un côté, j'aperçois des maçons, qui nous ont fait l'honneur d'assister à cette ouverture des travaux de la loge Velléda ; d'autre part je constate avec plaisir la présence de nombreux initiés martinistes venus pour consacrer cette première manifestation d'une activité qui, j'en suis sûr, sera féconde.

Mes frères, je suis certain d'être l'interprète fidèle du P.: S.: C.:, le D^r Papus, qui honore de sa confiance un sujet trop indigne en vous exprimant, en ce moment, l'affection qu'il a pour vous tous et la gratitude qu'il vous témoigne pour les admirables efforts que vous faites en vue de seconder et rendre plus facile l'œuvre qu'il a entreprise seul ; il y a une dizaine d'années.

Le Martinisme qui, pendant quelques années, à partir de Louis-Claude de Saint-Martin, avait vu — comme vous le savez — décroître le nombre de ses membres, l'a vu croître à nouveau dès la première moitié de ce siècle.

Aujourd'hui, le Martinisme a porté le flambeau de l'illuminisme chrétien dans toutes les parties de l'univers. C'est ainsi que nous avons en Chine des martinistes qui s'attachent à faire connaître l'ésotérisme judéo-chrétien aux derniers représentants des antiques civilisations de la Lemurie. C'est ainsi que, dans l'Asie centrale, les martinistes prêtent leur aide aux Babystes et à tous ceux qui se vouent corps et âme pour lutter contre le régime du sabre, afin de hâter le triomphe de la justice et de l'amour. De l'autre côté de l'Atlantique, notamment aux États-Unis, les martinistes poussent dans ses derniers retranchements la science matérialiste et athée. Enfin, en Europe, et ici, ils sont nombreux, les martinistes se dévouent entièrement dans la lutte qu'ils ont entreprise non seulement contre le matéria-

lisme, mais encore contre son frère ennemi, le cléricanisme!

Cette extension rapide du Martinisme s'est faite malgré les calomnies que les ennemis de l'Illuminisme chrétien n'ont cessé de répandre dans le monde profane.

Et, ici encore, je suis heureux de constater l'influence continue de l'Invisible, qui nous a toujours prêté son concours. Grâce aux avis venus d'en haut, bien des obstacles ont été surmontés, bien des dangers ont pu être évités !

Et c'est toujours au moment où les adversaires du Martinisme croient triompher et se réjouissent d'avance d'être témoins de la ruine de l'Illuminisme, que l'Invisible se manifeste à nouveau et donne à ses humbles représentants de nouvelles forces pour l'accomplissement de leur mission terrestre. Alors l'Ordre martiniste, qui semblait près de sa perte, renaît plus vigoureux que jamais ! C'est ainsi que l'Invisible récompense ceux qu'il a daigné choisir et qu'il les soutient dans les épreuves quelquefois très douloureuses qu'ils peuvent être appelés à subir.

Bien que vous le sachiez déjà, permettez-moi de vous rappeler que le Martinisme se réfère à l'une des plus grandes synthèses occultes, qui s'appelle l'Illuminisme. Le Martinisme renferme dans son sein la science occulte tout entière.

Parmi vous sont des étudiants qui se déclarent les humbles disciples de Pythagore. Ceux-ci ont taillé la pierre cubique non seulement dans le monde matériel mais encore dans le monde moral et dans le monde plus élevé de la pensée. Ceux-là s'attachent à restituer les canons des anciennes synthèses sacrées.

A ces frères inconnus qui constituent la loge le Sphinx, j'adresse encore un remerciement !

D'autres s'efforcent de réaliser le bien sous toutes ses formes. A ceux-là, je donne un salut et un encouragement solennels !

Le Martinisme, vous le savez, n'exige de ses membres que la conquête de leur propre spiritualité. Des dieux habitent en nous. Et, en effet, l'homme est un dieu. Mais il ne devient ce dieu qu'à une condition. Cette condition

est la suivante : « L'homme doit reconnaître sa faiblesse et comprendre qu'il n'est rien devant l'Éternel Dieu. »

Cette conception-là est la clef de toute science.

N'oublions pas que, si la Science est vaste comme l'univers, elle peut également tenir dans un grain de sénevé.

Dans le monde des principes, tout se résorbe dans l'unité ; dans le monde des sentiments, tout se réduit à l'amour ; dans le monde des faits, tout est réductible à un seul acte : le mouvement !

Ainsi donc, mes frères, votre triple devoir est de réaliser la synthèse intellectuelle, l'amour pour vos semblables, l'activité pour autrui.

Tel était également le but que s'efforçaient d'atteindre les disciples des antiques initiations quoi qu'en aient dit les calomnies de ceux qui ne les ont pas comprises.

Certes, c'est là une lourde tâche à remplir ! Cependant, quelles que soient les difficultés qui pourraient essayer d'entraver votre marche vers le bien absolu, n'oubliez jamais que vous ne devez pas faillir à votre mission de martinistes.

En accomplissant les devoirs qui vous incombent en cette qualité, vous témoignerez véritablement votre reconnaissance envers l'Invisible qui vous octroya la faveur d'être initiés à la science sacrée.

Et, si vos forces s'épuisent parfois dans les luttes que vous avez à soutenir et qu'en conséquence, vous craigniez de ne plus pouvoir franchir les obstacles accumulés sur votre route, je vous engage à appeler à votre secours la chaîne martiniste qui, j'en suis convaincu, accédera à votre demande et vous accordera son appui.

T:: C:: F::; vous savez également que l'Invisible est le seul maître qui puisse initier les hommes, soit qu'il prenne un homme pour porte-parole, soit qu'il fasse entendre sa voix immense au cœur d'un homme sincère.

C'est de l'Invisible toujours que vient toute science.

O vous, qui adressez à la grande Sophia vos plus ardentes prières, sachez que cette Sophia vous répondra en vous donnant la clef des mystères de l'univers !

O vous, qui adressez vos vœux à la suprême Beauté, sachez que cette Beauté viendra se réaliser par vos mains !

O vous qui consacrez vos veilles au triomphe des idées de bien, de justice, d'amour, sachez que la Bonté suprême interviendra pour faciliter votre tâche et que, grâce à elle, vos nobles efforts seront couronnés de succès !

Toutefois, rappelez-vous, mes frères, que toute semence ne devient pas un arbre du jour au lendemain, qu'aucun initié n'est parvenu en peu de temps à la totale connaissance, qu'aucun homme ne peut développer en une minute ses facultés physiques, intellectuelles ou morales.

L'initiateur se borne à déposer un germe dans une terre convenablement préparée. C'est à l'initié qu'il appartient ensuite de faire éclore ce germe par son travail personnel.

Ainsi donc, vous tous, mes frères, qui avez reçu des symboles, des clefs intellectuelles, morales ou artistiques, sachez que c'est à vous qu'incombe le devoir de mettre ces graines précieuses dans le terrain qui leur convient.

J'espère aussi que, sous l'influence de votre labeur incessant, la petite graine déposée en vous germera et deviendra une plante qui se couvrira bientôt de fleurs, puis de fruits.

Telle sera l'ample récompense que l'Invisible vous décernera.

Rappelez-vous aussi, mes frères, que plus un arbre est grand et majestueux, plus ses racines s'enfoncent dans la terre, dans l'humus végétal.

Ainsi donc, plus votre cerveau voudra acquérir de notions, plus il voudra fructifier, plus aussi il vous faudra supporter le dédain des ignorants et endurer de souffrances dans vos veilles solitaires. Plus votre âme reflétera l'omnipotence de l'Éternel tout-puissant, plus il faudra vous résoudre à être foulé aux pieds par ceux qui ne vous connaissent pas.

La douleur est le seul mode d'initiation dans tous les mondes, et vous êtes assez avancés pour comprendre ce que je veux dire.

Vous êtes tous pleins d'ardeur, de foi et de courage, et vous avez certainement constaté déjà par votre ex-

périence personnelle que jamais l'Invisible ne laisse sans réponse la demande qui lui est adressée sincèrement.

Je vous affirme, mes frères, que si vous savez supporter dignement les maux de toutes sortes qui pourront vous frapper dans la poursuite de votre Idéal, et si vous savez prier, vous verrez cet Idéal se réaliser autour de vous.

Pour les uns, cet Idéal sera la connaissance du Bien absolu ; pour les autres, ce sera la Beauté parfaite sous toutes ses formes.

C'est alors que vous pourrez voir par vous-même que la chaîne martiniste n'est pas une illusion, un rêve, mais une vivante réalité. Elle a déjà révélé son existence à plusieurs d'entre vous. Et, ceux-ci ont été illuminés, éclairés, soutenus et défendus par les influences secrètes de cette chaîne.

Oui, croyez à sa puissance manifeste et voyez la lumière qui s'en dégage.

Dans notre monde moderne, vous n'avez pour vous guider dans le sentier étroit de l'initiation qu'à éclairer votre esprit et votre cœur. Si vous agissez sur le monde intellectuel, vous constaterez que l'Être n'est jamais mieux perceptible que lorsqu'on a su résoudre toutes les antinomies et tous les binaires.

Vous qui cherchez le pouvoir, vous saurez que le pouvoir viendra quand vous aurez éteint dans votre cœur le désir du pouvoir.

Trop souvent, malheureusement, nous prenons pour la voix du Ciel ce qui n'est que la voix de nous-même, c'est-à-dire quelque chose de bien petit ; si vous vous en montrez dignes, le Ciel vous apprendra à distinguer peu à peu ces deux voix, il vous enseignera à résoudre leur antinomie apparente, il vous montrera que, dans n'importe quel ordre de recherches, la seule voix qui existe pour l'initié est celle qui concilie les oppositions.

Je sais que plusieurs d'entre vous ont déjà réalisé cette œuvre difficile aussi bien dans l'étude des sciences que dans celle de la philosophie ou de la mystique. Les résultats qu'ils ont obtenus pour ces sortes de travaux sont vraiment merveilleux. Cependant je me permettrai de

vous recommander — et, ici, c'est plutôt la parole de mes maîtres vénérés que la mienne, — d'adhérer irrésistiblement à cette voie du ternaire, de concevoir, de comprendre et de réaliser autour de l'éternelle égalité, l'éternelle impassibilité du ternaire.

Vous trouverez prochainement des confusions dans la société. A cette heure où l'anarchie ravagera les cœurs et les esprits, rentrez en vous-mêmes, et ne vous donnez pas au dehors comme des initiés. Soyez prudents afin de conserver dans toute leur pureté les vérités dont vous êtes devenus les dépositaires. Cependant, éclairez ceux qui viendront à vous dans l'intention de recevoir vos conseils. A ceux-là, ne craignez pas de donner les avis qui leur sont nécessaires pour parvenir au port de la Vérité. Sachez rester supérieurs aux préjugés et inconnus à tous. Rappelez-vous que notre titre de chevaliers de l'illuminisme chrétien nous fait un devoir de marcher toujours en avant-garde. Nous sommes ici-bas des soldats. Tâchons au moins de conquérir un petit grade qui nous récompensera au centuple des efforts que nous aurons faits, des luttes que nous aurons soutenues pour le triomphe du bien, de la justice et de la vérité.

C'est ce que je vous souhaite à tous en terminant.

Je remercierai également les représentants de la franc-maçonnerie écossaise, les martinistes des loges le Sphinx, Hermanubis et la Sphinge ainsi que les membres de Velléda qui m'ont donné la parole, ce soir.

Au nom du président de l'Ordre Martiniste, je vous remercie tous encore une fois, et je vous offre les meilleurs vœux et les encouragements du Suprême Conseil ainsi que la promesse, pour l'avenir, de son aide efficace.

Applaudissements prolongés!...

Le F.°. Wirth, obligé de quitter la réunion, demande alors la parole au Phil... Inc..., qui la lui accorde immédiatement.

« M.°. F.°,

« J'ai un grand regret à vous exprimer, c'est celui de vous quitter dès maintenant. J'aurais voulu rester avec

vous jusqu'à la fin de vos travaux. Une conférence que je dois faire ce soir m'en empêche. Mais avant de partir je tiens à vous remercier au nom de tous mes frères. de l'accueil chaleureux qui nous a été fait.

« Je puis vous assurer également que nous prenons le plus grand intérêt à vos travaux. Nous les suivrons aussi dans la mesure de nos forces.

« D'ailleurs nous savons déjà à quel ordre de travaux vous vous livrez. Nous-même, nous avons puisé dans les ouvrages émanant de nos frères martinistes des données très précieuses qui ne peuvent — comme nous en sommes persuadés — que nous enrichir intellectuellement et moralement.

« A ce point de vue donc, toutes nos sympathies vous sont acquises et nous ferons de notre mieux pour secourir votre œuvre. »

Ces quelques mots sont chaleureusement applaudis : tous les F.: se lèvent et le F.: Wirth quitte la L.: — au milieu des marques de sympathie les plus vives. A sa sortie, le F.: Exp.: lui transmet les frat.: souvenirs et sentiments de sympathie du S.: Schmt, empêché d'assister à la cérémonie, et qui avait chargé tout spécialement le D.:, à Châlons-sur-Marne, de transmettre ses regrets et ses excuses.

Le F.: M***, président actif de la L.: Velléda, prend alors la parole :

M.: F.:,

Je viens d'abord avant tout vous remercier de l'empressement que vous avez mis à répondre à notre appel, et je remercie de tout cœur tous ceux qui nous ont aidé dans la réalisation de notre œuvre, réalisation devant laquelle se sont dressés bien des obstacles, aussi bien matériels qu'intellectuels, mais grâce à la bonne vo-

lonté et à la solidarité de tous, nous sommes à peu près arrivés à notre but.

Une voix plus autorisée que la mienne vous parlera tout à l'heure de notre symbolisme, moi je ne veux que faire connaître aux frères maçons qui ont bien voulu répondre à notre invitation et rappeler aux martinistes présents le but que nous poursuivons, et les moyens que nous emploierons. Pour cela il m'est nécessaire de vous parler un peu du Martinisme.

Ainsi que vous le savez, le Martinisme découle de Swedenborg qui initia et illumina Martines, à Londres. Ce dernier fut chargé de répandre en France les doctrines de l'Illuminisme, dans ce but il illumina lui-même de nombreux disciples dont les plus célèbres furent Louis-Claude de Saint-Martin et J.-B. Willermoz. Ces derniers continuèrent dignement l'œuvre de leur initiateur et c'est à eux que nous devons la transmission du Martinisme jusqu'à nous, à travers la tempête révolutionnaire, et l'indifférence plus terrible encore qui suivit cette époque.

Ce qui dut au Martinisme de si cruelles épreuves, ce fut l'opposition inébranlable qu'il fit toujours aux vengeances des templiers, vengeances aujourd'hui en grande partie réalisées.

Eh bien, chacun de ces deux maîtres, Saint-Martin et Willermoz, avait agi à sa façon, voyons d'abord l'œuvre du premier.

Son principe était la constitution de petits groupes isolés et inconnus. Pour arriver à ce résultat, il créa un peu partout des initiateurs libres qui passèrent inconnus au milieu des dangers, ce fut en particulier le cas de Chaptal et de Delaâge qui nous ont transmis intacte la doctrine orale de Saint-Martin et qui ont empêché la chaîne visible du *Martinisme* de s'interrompre.

Voyons ensuite l'œuvre de Willermoz.

Tandis que Saint-Martin avait été initié directement au Martinisme. Willermoz était, quand il rencontra Martines, vénérable d'une loge régulière écossaise de Lyon, et c'est probablement à cela qu'il faut attribuer sa tendance à constituer des loges martinistes (ce en quoi du reste, il ne faisait que continuer l'œuvre de son initiateur) et, si nous pouvons revendiquer Willermoz comme un

de nos plus grands maîtres, le Rite écossais a le droit d'être fier de compter parmi ses membres un homme qui fut à la fois un penseur et un homme d'action (en sa double qualité d'Illuminé et de Maçon) il constitua donc, à Lyon, un centre de loges régulières à qui l'on doit d'avoir pu conserver les archives qui servirent après la Révolution à reconstituer le Rite écossais et le Rite martiniste. On voit par ce simple parallèle que, si le rôle des initiateurs libres est de transmettre intacte la tradition orale, le rôle des loges est de protéger les archives, les rituels, en même temps que de combattre sur le plan physique pour la diffusion dans les masses des doctrines qui résident dans ses symboles. Cela est si vrai que l'Ordre Martiniste a pu se reconstituer grâce à l'œuvre de Saint-Martin et a ensuite retrouvé à Lyon les archives des loges de Willermoz.

Eh bien, encore actuellement, l'Ordre Martiniste est ainsi constitué : D'un côté des loges régulières directement reliées au SOMMET-CENTRE de l'ordre. Ces loges s'étendent non seulement en France mais englobent, à l'heure actuelle, presque toute la surface du globe, et constituent ainsi un réseau dans lequel peuvent circuler avec une rapidité énorme les communications venues du centre : chez nous, en vingt-quatre heures, un mot d'ordre peut passer en France, en quarante-huit heures à l'étranger.

D'un autre côté, les initiateurs libres, véritables inconnus au milieu d'autres inconnus (également reliés non pas les uns aux autres, mais chacun étant en relation directe et permanente avec son propre initiateur), forment un second réseau qui va du grand maître de l'ordre au plus récent des initiés.

C'est à ces inconnus que le Martinisme doit d'être véritablement, non pas une société tolérée, mais bien une société ignorée qui peut à un moment donné disparaître pour renaître au moment voulu. On peut fermer une loge et disperser ses membres bien que cela ne soit plus très facile, on ne peut pas s'attaquer à l'inconnu qui masqué et enveloppé dans son manteau, peut passer partout en semant derrière lui la tradition dans les terrains qu'il sait être fertiles. Le martiniste peut être votre frère ou votre ami, vous ne connaîtrez jamais que lui car il a

juré de ne jamais révéler le nom de son initiateur, seule chose qu'il connaisse.

Quant aux doctrines martinistes, vous n'avez qu'à interroger le maître, il vous répondra et ne vous cèlera rien de ce qu'il sait, persuadé qu'il est que l'on peut tout dire, la vérité sait se défendre seule après ce trop long exposé. Je veux enfin vous parler de notre but.

Il est bien simple : Nous poursuivons l'évolution du plus grand nombre possible. A tout le monde nous voulons pouvoir offrir le fruit des travaux de tous ceux qui avant nous ont travaillé et souffert pour arriver à la connaissance de la Vérité une, de l'absolu.

Mais pour arriver à ce but, il nous faudra parcourir de longues et pénibles étapes.

La première et la plus difficile sera sûrement de nous instruire nous-même, non seulement par notre effort personnel, mais encore par l'illumination qui est la première chose que nous devons nous efforcer de mériter. Notre maître, C. de Saint-Martin, nous enseigne à ce sujet la toute-puissance de l'homme de désirs.

Pour nous instruire, il nous faudra faire appel à toutes les lumières, discuter toutes les opinions, toutes les croyances, c'est pourquoi les contradicteurs seront toujours les bienvenus parmi nous, et nous serons toujours prêts à accepter ce que l'on nous apportera de vrai, dût cet apport nous forcer à démolir et à rebâtir ce que nous aurons édifié.

Cette première étape parcourue, il nous faudra répandre la lumière et cela sous toutes ses formes, aussi bien physique qu'intellectuelle et morale. Car les trois formes de l'unique lumière doivent et ne peuvent pas être séparées, et pour répandre cette lumière, il nous faudra encore discuter, encore et toujours lutter.

C'est dans cette lutte que nous aurons le plus besoin de faire appel à une puissance extérieure à nous : Je veux parler de la chaîne martiniste.

Sans parler des Maîtres visibles qui à l'heure actuelle dirigent, sur notre plan, l'action martiniste, il est une force qui ne nous fera jamais défaut, une aide que nous n'invoquerons jamais en vain, c'est celle de tous ceux qui nous ont transmis le résultat de leurs travaux et qui

les ont précédés. Ceux-là, indépendants de toute idée préconçue, de tout système, nous aideront toujours car nous agissons de bonne foi, — et nos initiateurs nous ont toujours enseigné qu'il valait mieux se tromper en agissant que de rester dans l'inaction ; travailler et désirer, telle pourrait être notre devise.

A vous, Philosophe inconnu, qui avez voulu nous donner vous-même notre règle de conduite, et vous, Martines, de Saint-Martin, de Willermoz, vous son frère, qui avec tant d'autres, nobles victimes, avez payé de votre vie votre attachement à la doctrine d'amour et de vérité, nous vous prions de nous guider, de nous assister et au besoin de nous défendre.

En terminant, je veux remercier, au nom de tous les membres de cette loge, le président du Suprême Conseil, les délégués, les membres du Suprême Conseil qui ont bien voulu nous honorer de leur présence, et particulièrement notre maître Barlet, qui a bien voulu accepter la tâche lourde et difficile de diriger nos travaux.

Et vous, mes frères du Rite Eccossais, j'espère que nous aurons encore le plaisir de vous voir et que, tous ensemble, nous ajouterons notre pierre au temple qui doit abriter la Synthèse du Beau, du Bien et du Vrai.

Ce discours, écouté avec le plus vif intérêt, est accueilli par de chaleureux applaudissements. Le F. Sédire se lève ensuite et prend la parole en ces termes :

T. C. F.,

Je tiens à remercier le Phil. inconnu de la loge Velléda des bons sentiments qu'il vient d'exprimer et des croyances ardentes qu'il a développées ici. Je désire également vous confirmer, si vous voulez bien me le permettre, toutes les promesses qu'il vous a faites au nom de l'Invisible.

Il y a un proverbe qui, dans la sagesse des nations, dit : « Aide-toi, le ciel t'aidera. » Eh bien ! ce proverbe est essentiellement vrai.

Vous qui avez étudié les sciences et la philosophie, vous avez assurément constaté que certaines lois président à l'évolution des idées, des peuples et des sociétés.

Tout suit une marche uniforme : tout naît, croît et meurt, c'est-à-dire, se transforme pour renaître sous une forme nouvelle et plus parfaite.

De même que dans le sein de la terre les métaux évoluent en partant de la matière grossière et des aluminés pour arriver peu à peu jusqu'au métal royal, l'or ; de même que nos maîtres les alchimistes nous enseignent comment on peut se rendre maître des forces secrètes qui règlent l'évolution matérielle, de même nos maîtres les philosophes nous montreront expérimentalement de quelle façon nous pouvons modifier, purifier et fixer notre cerveau, et réaliser ainsi, dans la portion de la totale connaissance qu'embrasse notre horizon intellectuel, cette pierre aux 144 faces dont parle l'Apocalypse ; — de même, nos maîtres les mystiques sauront nous indiquer le moyen de faire passer nos âmes par le feu dévorant afin de les faire renaître et de recevoir par cette régénération un nouveau corps et un nouveau sang.

Travaillons toujours pour notre Idéal quel qu'il soit ! Cet idéal diffère pour chacun de nous, puisque nos cœurs et nos cerveaux ne se ressemblent pas.

Quand nous aurons ainsi travaillé pour la réalisation sur cette terre de l'Idéal que nous nous sommes choisi, quand nous aurons purifié notre esprit et notre cœur, l'âme de cet Idéal pour lequel nous aurons tout sacrifié s'incarnera en nous. Alors nous serons régénérés, comme disent les mystiques ; nous aurons acquis la faculté d'immortalité, comme disent les alchimistes ; nous posséderons la science parfaite, comme l'assurent les théosophes.

La méthode initiatique de N. : V. : M. :, Louis Claude de Saint-Martin, a été résumée par cet adage : « Étudier la nature par l'homme et non l'homme par la nature. » Pour nous qui voulons étudier les ressorts qui font agir le cœur de l'homme, cette sentence a une importance capitale.

Vous savez que, physiologiquement parlant, pour qu'une

cellule de lymphé évoluée, devienne une des nombreuses cellules vitales de notre cerveau, il faut qu'un globule sanguin se sacrifie ainsi qu'une cellule nerveuse.

Par analogie, nous pouvons conclure de là que l'évolution d'un être ne peut s'opérer qu'à la condition qu'une double involution de forces supérieures ait lieu. Le Créateur ne soutient lui-même la Nature que parce qu'il se sacrifie pour elle. C'est là un des sens du sacrifice dont toutes les traditions religieuses font mention quand elles nous racontent la vie et les souffrances des grands initiés et en particulier de Jésus et de Krishna.

N'oublions donc jamais que le moyen de réaliser notre Idéal, c'est de nous sacrifier pour les autres. Et il faut non seulement que notre cœur se sacrifie, mais que notre esprit et notre corps se donnent également.

C'est alors que l'Invisible nous récompensera en dissipant les ténèbres qui nous cachaient la Vérité. Le sacrifice de soi-même est absolument nécessaire à qui veut parvenir au royaume de la vie éternelle.

Moralement parlant, les martinistes n'ont donc qu'une seule ligne de conduite à adopter : rester inconnus !

Ne prétendez jamais, mes frères, posséder la science absolue ou être parfaits, car celui qui se vante de connaître telle ou telle science ne peut plus de ce fait même avancer dans cette science ; celui qui dit : « Je puis faire telle chose », ne peut réellement l'accomplir.

Que ceux qui, mettant en pratique les enseignements donnés par les écoles occultes, cherchent à développer leurs facultés hyperphysiques, sachent que les pouvoirs qu'ils acquerront sont bien peu de chose.

Ne soyez pas pressés de développer les forces secrètes de votre être. Souvenez-vous que chaque fois que l'on a hâté le développement normal d'un être, — que cet être soit un animal, un homme, un peuple, peu importe, — cet être a pu arriver à un haut degré de perfection, il a pu mériter l'admiration de tout le monde, mais il lui a toujours fallu subir une réaction d'autant plus fatale et plus forte que sa culture prématurée a été plus rapide et plus brillante.

N'agissons donc pas ainsi. Laissons au Ciel le soin de faire fleurir, quand il le jugera convenable, les diverses

plantes qui sont encore en germe en chacun de nous. D'après la science occulte, tous nos organes ont une individualité propre. Il ne nous appartient pas d'entraver leur autonomie.

Contentons-nous, comme les anciens sages le faisaient, de libérer nos cœurs, nos âmes et nos esprits des préjugés de toutes sortes, d'une morale étroite et d'une science plus étroite encore.

Acceptons patiemment tout ce qui nous arrive. Et, si nous savons le mériter, l'Invisible ne manquera pas de nous donner la pierre de touche qui nous permettra de ne pas confondre le bon grain avec l'ivraie.

Des éléments qui nous seront fournis, sachons extraire des matériaux qui nous faciliteront l'édification, pour chacun de nous, d'une petite pierre du grand temple de Salomon ou de la nouvelle Jérusalem.

Vifs applaudissements.

Pour copie conforme :

Le F' : Sicr' : = BLCHRD.

(A suivre.)





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute école, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.)

LE VAUDOUX

NOTES SUR LA SORCELLERIE ET LE FÉTICHISME

EN HAÏTI

« Je voudroy que chacun escrivit ce qu'il sçait, et autant qu'il sçait. »
(Montaigne, Essais, I, 30.)

BIBLIOGRAPHIE DU VAUDOUX

M. L. E. Moreau, de Saint-Méry. — Description de la partie française de l'île de Saint-Domingue. Philadelphie, 1797. 2 vol. in-4° avec un atlas de planches. Rare.

E. Descourtilz. — Flore médicale des Antilles. Paris. 1821, 8 vol. in-8 ornés de planches coloriées par J. Th. Descourtilz (donnant la description de 600 plantes) chez Pichard, quai Voltaire, 21.

Chevalier. — Lettres à M. de Jean sur les maladies de Saint-Domingue et sur les plantes de la même isle. Paris, 1752, 1 vol.

André Minguet. — Liste des simples de l'Amérique, etc. par André Minguet. A la côte de Saint-Domingue 1713. (Manuscrit).

S. de Guaita. — Le temple de Satan. Paris, 1891. 1 fort vol. in-8 carré orné de nombreuses gravures dont 16 planches phototypiques hors texte.

Duvernnot-Trouillot. — Esquisse ethnographique. Le Vaudou. Aperçu historique et évolutions. Broch. de 72 p. s. l. n. d. Très rare.

Spencer Saint-John. — Haïti ou la République noire. Trad. de J. West. E. Plon, éditeur.

Gustave d'Alaux. — L'Empereur Soulouque et son Empire Paris. Dondey-Dupré, 1856, 1 vol. in-12. Les pages sur le Vaudoux sont copiées textuellement sur Moreau de Saint-Méry.

C. Texier. Au pays des généraux. Calmann Lévy éditeur, 1891. 1 vol. grand in-18.

L. Gentil Tippenhauer. — Die Insel Haïti. Leipzig. J. A. Brockhaus. 1892, 2 vol.

Paul Dhormoys. — Sous les tropiques. Paris. C. Marpon et E. Flammarion.

Edgar la Selve. — Le Général Cocoyo.

Gustave Aymard. — Le Vaudoux.

Ces deux derniers ouvrages traitent la question d'une manière plutôt fantaisiste.

OUVRAGES CITÉS EN DEHORS DES PRÉCÉDENTS

Pierre Larousse. — Dictionnaire encyclopédique.

Maurice Delafosse. — Art. publié dans la Nature, n° 1090 du 21 avril 1894.

H. M. Stanley. — Dans les ténèbres de l'Afrique. Paris. Hachette.

La Bible.

Reuvsens. — Lettres à M. Letronne, in-4 avec atlas in-folio de 6 planches. Leyde, 1830.

P. Vigné d'Octon. — A travers le Cayor.

D^r Laurent. — Note sur les coutumes et superstitions cochinchinoises. Initiation, vol. 37, n° 1, p. 71.

René Caillié. — Journal d'un voyage à Tombouctou et à Jenné etc. Paris. Imp. royale, 1830.

De Rochas. — Extériorisation de la sensibilité.

M. I. Gaffirel. — Curiositez inouyes. A Paris, chez Hervé du Mesnil, 6 vol. in-18, 1629.

L'Ami de l'ordre. — Journal publié au Cap Haïtien.

Félix Dubois. — Tombouctou la mystérieuse. 1 vol. gr. in-8, Paris, 1897, chez E. Flammarion.

Yveling Ram-Baud. — Force psychique. Paris, L. Baschet, 1889, in-folio.

S. de Guaita. — Clef de la Magie noire. 1 vol. in-8 carré de 800 pages orné de nombreuses gravures dont 8 planches phototypiques hors texte.

D^r Elie Lhérisson. — Du Vaudoux. Art. publié dans la *Lanterne médicale* de Port-au-Prince.

Dr Corre. — Le crime en pays créoles. 1 vol. in-18.
G. Masson, éditeur.

La Nature. — Revue des Sciences.

Fabre d'Olivet. — Histoire philosophique du genre humain.

Saint-Yves d'Alveydre. — Mission des Juifs. 1 vol, 1884, chez Calmann-Lévy.

E. Lévi. — Histoire de la Magie. 1 vol. in-8, 1860, chez Germer Baillière.

Élisée Reclus. — Nouvelle géographie universelle.

E. Lévi. — Dogme et Rituel de la haute Magie. 2 vol. in-8, 1861, chez Germer Baillière.

Le P. du Tertre. — Histoire générale des Antilles habitées par les François, divisées en deux tomes. A Paris chez Thomas Jolly, au Palais, 1667.

J. Lermine — L'Élixir de vie. Paris, Chamuel, 1 vol grand in-8.

Grégoire de Tours. — Histoire ecclésiastique des Francs, traduct. de Henri Barbier. Paris, Firmin-Didot 1859.

Papus. — Traité élémentaire de Magie pratique. 1 vol. in-8 raisin de 560 pages avec 158 fig.

Le Glaneur indou-chinois. — Numéro du 8 juillet 1820.

Dr Hufeland. — Art de prolonger la vie.

C. Plîne Second. — Histoire naturelle mise en François par Antoine du Pinet, seigneur du Noroy, à Paris, chez Louys Giffart, etc. 1621. 2 vol. in-folio.

ORIGINES DU VAUDOUX

La République d'Haïti est, on le sait, peuplée par les descendants des esclaves importés d'Afrique, sous la domination française. Ils ont conservé jusqu'à l'heure actuelle, sauf une infime partie de la population des villes plus éclairée ou plus sceptique, nombre de croyances, de coutumes et de superstitions de leurs

ancêtres du continent. Il faut dire pourtant que c'est plutôt dans l'intérieur du pays, dans les *mornes*, là où les étrangers ne pénètrent pour ainsi dire jamais, qu'on les retrouve le moins altérées, quoique déjà très éloignées de leur forme primitive.

En les étudiant patiemment et avec soin, on remarque bientôt que, quoique purement africaines, elles ne diffèrent en rien pour le fond et souvent même pour la forme des croyances populaires d'Europe, antiques ou modernes, de la sorcellerie classique ou de la magie des campagnes.

Les principaux obstacles qu'on rencontre dans leur étude sont d'abord l'ignorance de la plupart des sorciers, puis leur terminologie primitive, en patois créole, leurs explications vagues, confuses, et la difficulté qu'il y a à leur faire comprendre quels éclaircissements qu'on leur demande. Enfin par-dessus tout, il y a le mystère dont ils entourent leurs cérémonies et leurs pratiques.

La généralité des rites magiques nègres d'Haïti s'appelle *Vaudoux*.

Stanislas de Guaita en dit quelques mots dans le *Temple de Satan* (1). « Comment passer sous silence l'Agent occulte et dévastateur des nègres Vaudoux, cet insaisissable *nescio quid* nommé par eux *Mandigoës-Obi*; cette puissance inconnue, qui, sous figure d'épidémie périodique décime les populations de Saint-Domingue et d'autres îles des Antilles?

« La secte du Vaudoux, s'il faut en croire M. l'abbé

(1) Stanislas de Guaita, *le Temple de Satan*, 1891, 1 vol. in-8, p. 188 sqq.

Bertrand, est une confrérie ou plutôt un culte rapporté d'Afrique. Ce qui tiendrait à confirmer cette assertion, c'est, d'un côté, la similitude frappante des *vocables* *Obi*, *Obiyah*, avec l'*Obéah* typhonien mentionné dans le *Papyrus Anastasi*, l'*Ob* des Hébreux et leurs esprits *Oboth*, mots d'origine égyptienne et peut-être éthiopique, et, d'autre part, la concordance invariable des significations magiques de ces termes, maintenue à plusieurs vingtaines de siècles comme à plusieurs mille lieues de distance.

«... Puissamment groupés autour de leur grand-prêtre, ministre omnipotent des vengeances occultes, les adeptes du Vaudoux constituent une redoutable société secrète, qui n'est pas sans analogie avec la secte indienne des Thuggs, déjà connue de nos lecteurs. »

Il faut cependant relever ici que cette expression *Mandigoës-Obi* est absolument inconnue en Haïti. D'après Larousse (1), *Obi* serait le nom que les nègres des colonies donnent à leurs sorciers. Cela est inexact pour Haïti. Ajoutons que le Vaudoux est inconnu dans les petites Antilles notamment à la Martinique et à la Guadeloupe. On m'a assuré qu'il est également inconnu à Cuba et j'ai de fortes raisons de croire qu'il a achevé de disparaître de la Jamaïque et des États-Unis.

Quant à l'expression *Mandigoës*, peut-être est-ce une corruption de Mandingues (2), nom d'une tribu

(1) Cf. *Dictionnaire encyclopédique*.

(2) *Description de la partie française de l'île de Saint-Domingue*, par M. L.-E. Moreau de Saint-Méry. Philadelphie, 1797, 2 vol. in-4, t. 1^{er}, pp. 28 à 36.

de la Guinée française. Elle a également disparu.

Le Vaudoux, tel qu'il existe en Haïti, découle de sources diverses, les esclaves qu'on importait provenant de tribus très variées. Pour donner un aperçu de cette diversité d'origines, je ne puis que citer la source de renseignements la plus riche et de la plus rigoureuse exactitude sur Haïti, je veux dire Moreau de Saint-Méry (1).

« Les *Cangas* sont anthropophages et proviennent de la côte de *Malaguette*, des *Graines* ou du *Poivre*... Les nègres de la *côte d'Or* sont connus le plus généralement sous la dénomination d'*Aradas* qui s'est formée de la prononciation corrompue d'*Ardra*, nom de l'un des royaumes de la côte des Esclaves. L'usage a encore fait considérer comme nègres de la côte d'Or, ceux qui sont tirés du cap Laho ou Lahou qui est à la côte d'Ivoire et par cette raison on les nomme *caplaous*.

« La véritable Côte d'Or procure encore les *Agouas* et les *Socos*. De l'intérieur de la côte des Esclaves viennent les *Aoussas*, les *Ibos* et les *Nagos*.

« De cette immense étendue qui va du cap Lopez au cap Nègre, on reçoit quelques *Mayombés*, les *Congos*, proprement dits, puis les *Mousombés* et les *Mondongues*.

« Jamais on n'eut un caractère plus hideux que celui des *Mondongues* dont la dépravation est parvenue au plus exécration des excès, celui de manger leurs semblables. On amène aussi à Saint-Domingue de ces

(1) En anglais *mandingoes*.

bouchers de chair humaine (car chez eux il y a des boucheries où l'on débite des esclaves comme des veaux), et ils y font comme en Afrique, l'horreur des autres nègres, et notamment des Congos, qui, à cause du voisinage, sont le plus exposés à leurs cruautés. On les reconnaît à leurs dents incisives, toutes sciées en autant de canines aiguës et déchirantes. On a eu à Saint-Domingue des preuves que des Mondongues y avaient gardé leur honteuse inclination, notamment en 1786 dans une négresse accoucheuse et hospitalière sur une habitation des environs de Jérémie. Le propriétaire ayant remarqué que la plupart des négrillons périssaient dans les huit premiers jours de leur naissance, fit épier la matrone. On la surprit mangeant un de ces enfants récemment inhumés, et elle avoua qu'elle les faisait périr dans ce dessein.

« Les nègres croient à l'influence malheureuse de certains jours, par exemple du vendredi, et s'abstiennent alors de ne rien entreprendre de ce qu'ils croient important. Si un nègre se choque le pied droit, il est content, c'est le bon pied ; mais si c'est le gauche cela le trouble. Si même il s'est heurté de ce pied contre quelqu'un, il faut qu'on lui rende un petit coup du pied droit : il appelle cela lui rendre son pied. Mais ce qui l'irrite, c'est de voir passer un balai sur quelques parties de son corps, il demande aussitôt si on le croit mort et demeure convaincu que cela abrège sa vie.

« Les nègres croient à la magie et l'empire de leurs *fétiches* les suit au delà des mers. Plus les contes sont absurdes, plus ils les séduisent. De petites figures

grossières de bois ou de pierre, représentant des hommes ou des animaux, sont pour eux autant d'auteurs de choses surnaturelles et qu'ils appellent garde-corps. Il est un grand nombre de nègres qui acquièrent un pouvoir absolu sur les autres par ce moyen et qui se servent de leur crédulité pour avoir de l'argent, de la puissance et des jouissances de tous les genres, même celles que la crainte ne devrait pas savoir ravir à l'amour.

« On sera moins étonné de cette espèce d'asservissement si l'on considère *que parmi les Africains transportés en Amérique il y a peut-être un quart qui ont été vendus d'après un jugement de leurs compatriotes qui les a déclarés sorciers*. Heureuse la partie du monde où on les envoie expier ce crime si celui d'empoisonnement qui donne aussi lieu à un grand nombre de jugements de déportation était aussi imaginaire que l'autre ! Ce n'est pas que ces monstres qui mettent leurs soins à faire périr leurs semblables soient aussi communs aux colonies qu'on l'a cru pendant longtemps, et qu'on doive leur attribuer tous les maux produits par des causes très physiques et dépendantes du climat. Mais il est malheureusement trop certain que de vieux Africains professent à Saint-Domingue l'art odieux d'empoisonner, je dis professent, car il en est qui y ont une école où la haine et la vengeance envoient plus d'un disciple. »

Cette longue citation n'était pas inutile, car les Aradas, les Mayombés, les Congos ont laissé leur nom à des danses dont nous aurons l'occasion de parler ; les Ibos ont des divinités, et parce que l'an-

thropophagie des Mondongues explique les sacrifices sanglants de boucs, de porcs... et parfois d'enfants.

Voilà qui établit péremptoirement la source africaine du Vaudoux. Quant à l'origine du mot lui-même, qu'on écrit également Vaudou ou Vaudoun, on la trouve au Dahomey. Les Dahoméens rendent encore aujourd'hui un culte aux *Vaudoun*, divinités secondaires, analogues aux saints du christianisme et qui servent d'intermédiaires entre l'Être suprême et l'humanité (1). Voici ce que dit à ce sujet un auteur peu connu et dans le seul ouvrage qui, à ma connaissance, traite d'une façon détaillée du Vaudoux (2) : « Dans la Guinée septentrionale existait, au xvii^e siècle, un immense empire du nom d'Ardres, dont l'une des villes principales s'appelait Hoûdâ ou Houédâ (3), située à peu de distance du littoral. C'est dans cette ville, d'après la légende guinéenne qui sera contée plus loin, que prit naissance le Vaudoun, en africain *Houdoun* de Hoûdâ, Hoûdô la ville, Houédô, serpent, couleuvre, dont le culte est le Vaudoun (*Vaudou*) fondé pour la première fois à Hoûdâ.

« C'était, paraît-il, dans l'ancienne Guinée un usage de donner aux villes et aux cours d'eau, ainsi qu'aux divinités, les mêmes noms : *Legba* (4), *Bada-*

(1) *Esquisse ethnographique. Le Vaudoun. Aperçu historique et Évolutions*, par Duvernnot-Trouillot (ancien ministre de la Justice d'Haïti). Sans lieu ni date. Broch. de 72 p. très rare.

(2) Ouida ou Whydah, Dahomey.

(3) Maurice Delafosse, *Art. publié dans la nature*, n^o 1090 du 21 avril 1894.

(4) Akba ou Comoé, fleuve de la côte d'Ivoire. Egba est encore un nom de tribu.

gri (1), *Hougoun*, sont à la fois esprit, ville et fleuve. Les noms subsistants des villes ou fleuves actuels du Dahomey et ceux des esprits, saints, anges, et lois du Vaudoun haïtien, confirment cette hypothèse. »

Contons à ce sujet, suivant le même auteur, une légende dahoméenne.

« Il existait, comme on le dit plus haut, vers la fin du xvi^e siècle, dans la Guinée, côte des Esclaves, un immense empire connu sous le nom d'Ardres, dont les villes importantes étaient Agboumé (2), Al-lada (3), Egba (4) et Houéda (5). Plus tard le nom de cet empire se changea en celui de Dahomé, du nom d'un palais qu'érigea un roi du pays.

« Au commencement du xvii^e siècle, dit la légende, mourut le chef de cet empire; les Cabécères, seigneurs, suzerains des tribus vassales, nommèrent à sa place le plus jeune de ses fils.

« Les deux autres indignés, prirent les armes contre l'usurpateur.

« La lutte fut longue, enfin celui-ci consentit à reconnaître Aboupo (6), son frère aîné, roi d'un territoire qu'il lui octroya. Envers son autre frère, il fut bien moins généreux, et l'obligea à se réfugier avec ses femmes et ses esclaves, dans les États d'un Cabécère, situés dans le voisinage de la ville d'Ag-

(1) Dans le Lagos, près de la fontaine du Dahomey.

(2) Abomey, ville du Dahomey.

(3) Au sud d'Abomey.

(4) Voir plus haut.

(5) Voir plus haut.

(6) Semble se rapprocher de Aa, bo, bo, refrain de chants dont nous parlerons plus loin.

boumé. Il ne s'en contenta pas et ordonna au Cabécère de lui livrer Tacoodonou mort ou vif. Le seigneur refusa et campa du même coup. Cette révolte se propagea depuis un pays nommé le *Grand Popo* (1) jusqu'au fleuve Hougoun, et eut cause gagnée.

« Une grande peuplade, celle de Juda, province de l'empire qui renfermait la grande ville de Hoûdâ, menaçait fort celle-ci. Le roi d'Ardres, déjà frappé au cœur, fit des efforts désespérés pour que cette ville, qui le mettait en rapport avec les traitants européens et lui fournissait du sel ne lui échappât pas. La perte du sel surtout devait le plus aiguillonner son courage, car ce condiment indispensable à l'homme à mesure qu'il évolue, joint aux appâts offerts par les négriers, pousse les tribus belliqueuses à asservir les faibles et à les vendre pour satisfaire cet impérieux besoin.

« La tendance à s'établir sur le rivage est de la sorte irrésistible.

« Pour en revenir au roi d'Ardres, il ramassa toutes ses forces et attaqua vigoureusement la tribu rebelle. La victoire, dit la légende, fut longtemps balancée ; et des deux côtés on se préparait à une lutte suprême et décisive, lorsqu'un *énorme serpent*, sorti du camp du roi, s'avança tranquille et inoffensif vers ceux de Juda.

« Les deux armées, dit l'abbé Bouche, qui a recueilli des indigènes la tradition après *Des Marchais*, voyageur du siècle dernier, les deux armées, frappées

(1) Ville du Dahomey.

de stupeur à la vue du monstre, se regardaient immobiles, lorsque le reptile pénétra paisiblement dans le camp des insurgés et se mit à les caresser de la tête et de la queue.

« Le sacrificateur du culte, probablement de Legba d'alors, remis de la frayeur générale, voyant un profit inespéré, s'enhardit, prit le serpent et le montrant aux soldats rassurés : « Les Saints, leur dit-il, sont « avec nous et nous promettent la victoire ! en avant ! « que notre colère soit ardente comme le piment et « terrible comme le tonnerre. » A ces mots, l'armée poussa un cri formidable, se précipita sur la troupe du roi d'Ardres, et la mit en déroute après en avoir fait un grand carnage.

« Ainsi périt le grand empire d'Ardres et fut fondé le culte de la couleuvre ou du serpent dans la Guinée.

« Le saint qui personnifiait désormais cet ophidien, devint le plus puissant entre tous et le plus populaire. Des temples furent érigés en son honneur, le concours des dévots était immense et,

Les prêtres ne pouvaient suffire aux sacrifices.

RACINE.

« Le merveilleux serpent fut transporté dans le temple principal de Houdâ, Houéda, où les prêtres se vantent encore de le posséder vivant. « Il n'a jamais été possible à personne, dit l'abbé Bouche, de « contrôler ce fait, le grand sacrificateur ayant seul le « privilège, comme toujours, de pénétrer dans le sanctuaire du saint, et le roi lui-même n'était admis à le « voir qu'une seule fois, quand il présentait ses offrandes trois mois avant son couronnement. »

« Voici la tradition telle qu'elle est rapportée par le marquis Des Marchais en 1730 et par l'abbé Bouche, qui la confirma d'après les indigènes il y a une dizaine d'années.

« On remarquera, continue M. D. Trouillot, « qu'un fleuve de la Guinée prend sa source dans le pays des Egbas ou Legbas et se nomme justement *Hougoun*, une des principales divinités vaudouïstes. Il n'est pas étonnant que la Guinée sillonnée de grands cours d'eau à l'intérieur et couverte de marais sur les côtes ait donné dans son Olympe selon la loi anthropologique qui porte les peuples primitifs à diviniser les forces de la nature, ait donné les premiers rangs à l'eau où habitent les *Lois*, et au serpent dont ce liquide est un des repaires habituels. »

Comme on le voit, à l'origine, les vaudouïstes avaient pour fondement de leur religion, s'il est permis d'employer ce mot dans la circonstance, le Culte du Serpent (1).

« Au premier sens ésotérique (2), ce serpent est la Lumière astrale, ce fluide implacable qui gouverne les instincts ; cet universel dispensateur de la vie élémentaire, agent fatal de la naissance et de la mort ; rideau

(1) Je ne veux pas rappeler combien cette matérialisation d'un symbole a été répandue depuis l'antiquité et chez presque tous les peuples. Tous les lecteurs connaissent les sectes Ophiques ; l'ophiomancie est connue également. La Bible elle-même nous parle du grand serpent du Temple de Bel adoré par les Babyloniens et tué par Daniel (Dan. xiv, 22-26). « Les Dinkas », tribu de l'ancienne province équatoriale d'Emin Pacha, « manifestent la plus grande révérence envers les pythons et tous les ophidiens en général. » (H.-M. Stanley, *Dans les Ténèbres de l'Afrique*, chap. xvii, libr. Hachette).

(2) S. de Guaita, le *Temple de Satan*, passim.

de l'Invisible, derrière lequel se dérobent les diverses hiérarchies de puissances auxquelles il sert à la fois de voile et de véhicule. Cet être hyperphysique — inconscient, donc irresponsable, — domine en maître sur le sorcier, comme aux mages il obéit en valet. — *To be or not to be...* Il faut à tout prix s'en rendre maître, si l'on ne veut pas devenir le jouet des grands courants qui se meuvent en lui, suivant d'invariables lois.

« Le Serpent du Vaudoux est, en somme, cette même puissance tortueuse de destruction, que le goëtien de l'antique Égypte évoquait en ces termes, au secours de ses rancunes : « O toi qui hais, parce que tu as été chassé, je t'invoque, tout-puissant souverain des dieux, destructeur et dépopulateur, toi qui ébranles tout ce qui n'est pas vaincu ! Je t'évoque ô Typhon-Seth!... Vois : J'accomplis les rites prescrits par la magie, c'est par ton vrai nom que je te somme. Viens donc à moi franchement, car tu ne peux me refuser... Et moi aussi, je hais telle maison qui est prospère, telle famille qui est heureuse : sus contre elle et renverse-la, car elle m'a fait injure (1). »

Gardez-vous pourtant bien de croire que cette philosophie de leur culte soit connue des vaudouïstes actuels. Le Vaudoux est on ne peut plus matérialisé et l'ignorance de ses ministres est aussi profonde que leur perversité et leur sottise.

(1) Cf. Papyrus Anastas: et Sallier commentés par Reuvens, dans ses *Lettres à M. Letronne*. in-4 avec atlas, in-fol. de 6 planches. Leyde, 1830.

A côté du Serpent se placent au premier rang dans la vénération des fidèles le *Fromager* et le *Mapou*, arbres qui atteignent communément des dimensions colossales bien propres à frapper les imaginations.

Le *Fromager* (*Bombax Ceiba*. L.) s'appelle en anglais *Cotton-tree* et en patois de la Guyane hollandaise *Cacantri*. Il atteint une grande hauteur et son tronc acquiert des proportions énormes. Son écorce est blanchâtre, ses branches horizontales, longues, robustes, tourmentées, armées ainsi que le tronc de piquants coniques, ramassés. Sa base envoie des contreforts aplatis. Son fruit renferme un coton soyeux qu'on emploie aux mêmes usages que le duvet. Son bois est tendre, léger et inutilisable, si ce n'est pour y creuser des canots comme le font les pêcheurs de la Martinique. Dans toutes les Antilles et aux Guyanes, une croyance populaire veut que celui qui abat un fromager meure dans l'année. Aussi se contente-t-on quand on peut faire disparaître son ombre de faire mourir l'arbre sur pied en lui enlevant un anneau d'écorce et en coupant jusqu'à l'aubier. Aussi voit-on dans les campagnes nombre de ces squelettes géants. Comme nous le verrons plus loin, les plus gros d'entre eux et surtout ceux qui se trouvent dans les carrefours sont regardés comme les incarnations ou tout au moins les demeures de divinités, sortes d'hama-dryades. Dans les tribus de la Sénégambie, le fromager est également un arbre sacré, à ce que nous dit M. Vigné d'Octon (1).

(1) P. Vigné d'Octon, *A travers le Cayor*.

Le *Mapou* (*Bombax pentandrum*) est appelé par Descourtilz (1) Cotonnier mapou ou bois épineux blanc. Tout ce que nous avons dit du fromager se rapporte à cet arbre : la seule différence est que ses feuilles sont grandes, profondément découpées comme celles du Marronnier d'Inde. Son fruit est une poire, recouverte d'un duvet rouge sombre. On fait en Haïti une confiture avec la pulpe qu'il renferme.

Il faut noter que le rapprochement de ces deux arbres et du serpent peut provenir de ce qu'ils présentent à leur base entre leurs racines énormes de vastes anfractuosités qui servent de repaires aux serpents. Cette croyance se retrouve en Cochinchine, nous dit le Dr Laurent (2). « Les *mâ-qui* (revenants élémentaires), se réunissent volontiers autour des grands figuiers baniens ; l'un d'eux habite l'intérieur et peut en sortir sous la forme d'un boa (les boas nichent réellement assez fréquemment entre les racines des baniens), les autres voltigent autour de l'arbre, dans les branches et dans les feuilles cherchant à nuire au passant attardé. »

Telles sont les grandes lignes de cette superstition si répandue encore aujourd'hui en Haïti et dont les rites et les pratiques offrent le plus vif intérêt à l'occultiste. On pourrait même dire sans craindre de trop s'avancer que c'est le pays où la Sorcellerie, la Goëtie

(1) *Flore médicale des Antilles*, par E. Descourtilz, Paris, 1821. 8 vol. ornés de nombreuses et magnifiques planches coloriées. Ouvrage d'une importance capitale pour le médecin aux colonies.

(2) Dr Laurent. *Note sur les coutumes et superstitions cochinchinoises*. *Initiation*, vol. 37, n° 1, p. 71.

la plus effrayante même a conservé le plus d'adeptes fervents.

Une des raisons occultes de la persistance du Vaudoux en Haïti est sans nul doute la présence d'innombrables légions de Larves et d'Élémentaires provenant des guerres, des révolutions, des massacres, des hécatombes et des boucheries ininterrompues depuis plus d'un siècle, à tel point qu'on peut dire qu'il n'y a pas un pouce du sol d'Haïti qui n'ait été arrosé de sang humain.

SYMBOLISME ET CÉRÉMONIAL VAUDOUISTE

Le Sorcier vaudoux, d'après les rares auteurs qui ont effleuré notre sujet, s'appellerait *Taplata*, *Caprelata*, *Macandal*, *Bocor*, *Houngan* ou *Papa-loi*.

Dans la réalité, les trois dernières dénominations sont seules usitées. Le *macandal*, qui était autrefois un guérisseur, tirait son nom de celui d'un nègre fameux au temps de la Colonie française. Le nègre Macandal, né en Afrique, se rendit célèbre par ses empoisonnements. Il fut brûlé vif au cap Haïtien le 20 janvier 1758. « Le souvenir de cet être pour lequel les épithètes manquent, réveille encore des idées tellement sinistres, que les nègres appellent les poisons et les empoisonneurs des *Macandals*, et que ce nom est devenu l'une des plus cruelles injures qu'ils puissent s'adresser entre eux (1). »

Le *Caprelata* était spécialement le sorcier empoi-

(1) Moreau de Saint-Méry, *op. cit.*, p. 651.

sonneur ; il désigne aujourd'hui un « usurpateur des titres de Houngan ou de Papa, un maladroit initiateur en un mot. C'est pourquoi on dit vulgairement que le Caprelata ne veut pas voir son confrère porter la *macoute* (1), ce qui veut dire qu'ils se jaloussent et se disputent la clientèle. » Aujourd'hui *Bocor* s'emploie plutôt dans un sens méprisant et ce mot ne se prononcerait pas devant le personnage ou les siens.

« Le *Houngan* diffère du *Papa* en quelque sorte ; ce dernier est le plus souvent le maître d'une société. Il peut être aussi Houngan en ce sens qu'il est médicastre et dispensateur de *points* et de *chances*. Le Houngan peut n'être pas maître de société ; il est ambulancier le plus souvent, et rend des points aussi, surtout le *ouanga* ou sortilège ; il est appelé dans les maisons pour *travailler*. Porteur d'un sac enfermant des coquillages (2), de petites pierres, une poupée (3), il vient, est consulté, étale *ses idoles*, *jette ses coquilles* et pierres ; il est soit devin, soit médicastre, tout ce que l'on veut pour quelques sous. Il y en a qui tirent de ce métier de grands profits, mais ce sont les plus intelligents et les plus audacieux. Les hommes généralement prennent des *points* pour se rendre invulnérables, pour prendre femme et quelquefois pour dérober sans être pris, etc. Dans ce dernier cas, il est rare que

(1) Sorte de sac double en paille tressée qu'on place sur le bât des animaux de charge en manière de cacolet. Ce mot se retrouve comme unité d'échange dans la Sierra-Leone.

(2) Qui conservent le nom africain de *cauris* et qu'on jette sur un plat d'osier dit *layo*.

(3) Et des cartes à jouer.

le point soit bien réussi, aussi n'en use-t-on qu'au préalable on s'assure le succès.

« Les femmes prennent des *chances*. En cette occasion, les houngan savent quelquefois leur jouer les plus vilains tours (1). »

Notons en passant que Livingstone et Du Chaillu ont trouvé au Congo des sorciers nommés *houngas*.

La Sorcière, et elle se rencontre fréquemment, se nomme *maman-loi*, *femme houngan* ou *mambo*.

Les acolytes du houngan, soit hommes, soit femmes sont les *hounsîs*. La principale *hounsî*, qui est généralement la concubine en titre du houngan, est la *hounguié-nikon*. C'est l'auxiliaire le plus précieux, le bras droit du papa-loi. Elle est initiée à tous ses secrets, elle compose les chants, dirige les chœurs et fait tous les préparatifs exigés dans les cérémonies.

Ces *hounsîs* ou prêtresses sont attachées au service des *honforts* ou des temples ; elles doivent accourir au premier appel de leur houngan pour l'assister dans les cérémonies et dans l'accomplissement des rites. Noël en particulier est la plus grande fête. Sous aucun prétexte la *hounsî* ne peut manquer ce jour-là d'assister aux *services*.

Quand une femme est *hounsî*, elle est sous la domination d'une *loi*, le Maître de l'Eau, celui des Arbres ou quelque autre. Cette *loi* parle par sa bouche pendant ses trances, quand elle a les *Saints*, quand elle est sous l'influence du *Maître de sa tête*.

Quand une *hounsî* meurt, il ne suffit pas de l'en-

(1) Duvernot-Trouillot, *loc. cit.*

terrer; il faut encore retirer la *loi* qu'elle a dans la tête.

Pour cela, le houngan et ses hounsis organisent une cérémonie, un *service*. On met dans un *zain* ou *canari-loi* (marmite de terre) de la farine de maïs et de l'huile. On le pose sur un trépied, on le fait chauffer quelque temps puis on l'enterre. A quelques jours de là, au milieu de la nuit, l'officiant et ses acolytes se dirigent vers le lieu qu'affectionnait particulièrement, à leur sens, le *Saint* ou la *Loi* de la *hounsi* défunte. Si c'était *Dambala*, le Maître de l'*Eau*, le cortège se dirige vers une rivière ou un étang. Aux environs de Port-au-Prince, ce genre de cérémonie a généralement lieu au *Bassin de Mariani*, sur la route du Petit-Goâve, dans un ravin fort pittoresque et assombri par une merveilleuse végétation. Arrivé là, le *houngan* entre dans l'eau, appelle l'âme de la *hounsi* défunte et par le moyen d'une habile ventriloquie engage la conversation. Elle lui demandera des nouvelles de sa famille, s'il a beaucoup *travaillé* depuis qu'elle est morte et lui posera d'autres questions banales. Après quelques instants, le *houngan* l'engage à le suivre et l'emène, toujours en esprit, dans le *honfort*, où il l'enferme dans un *gros-vi*, grande jarre de terre qu'on place sur le *pé* ou autel et où reposera dorénavant l'âme de la *hounsi*. C'est là que les dévots pourront la consulter, ce qu'on appelle *faire parler les morts*. Ce sera une nouvelle scène de ventriloquie (1).

(1) Ce n'est pas d'aujourd'hui que les sorciers ont recours à cet artifice, puisqu'on lit dans Isaïe (xxix, 4): « C'est de la terre que tu parleras et de la poussière sera entendue ta parole; et de la terre, ta voix sera comme celle d'un devin de python, et de la poussière ta parole ne rendra qu'un faible son. »

Voici, suivant l'auteur haïtien que nous avons déjà cité, la cérémonie de l'Initiation au vaudoux : « Pour être initié au Vaudoun, on exigeait autrefois que le néophyte eût un certain âge, de trente à quarante ans. Il faut remarquer que la société ou confrérie est composée d'une masse profane où se trouvent les bossales, les hounsi-bossales, sortes de catéchumènes et les initiés proprement dit qu'on nomme Canzou. Pour prendre ce degré, le néophyte ou hounsi-bossale est soumis à une suite de formalités pendant quarante jours. Il est dépouillé de ses vêtements et revêt ceux que la circonstance et le règlement prescrivent ; il reste enfermé pendant huit jours sans voir le jour pour satisfaire aucun besoin que ce soit ; on lui donne des bains composés de *plantes tabou*, telles que le bois pini (1), le framboisin (2), le bignonia dit bois de chêne, la sauge, etc. Ce bain doit être toujours le même pendant les quarante jours, plus il fermente et devient infect, plus ses vertus sont puissantes ; on ne le jette pas il est déposé dans le magasin où il finit par s'évaporer.

« Pendant ces huit jours il reçoit un breuvage appelé *ver-ver* composé de maïs et de sang recueilli dans le sacrifice principalement.

« Après ces purifications, il est habile à être canzou.

(1) Probablement faute d'impression au lieu de bois pin.

(2) Ou franc-bazin. Il porte également ces noms à la Martinique. C'est un arbuste qui se rapproche beaucoup du basilic. Je n'ai pas remarqué que la Verveine que Dioscoride appelle *herbe sacrée*, Apulée, *lustrago*, que Petrone cite de son satyricon, et qui depuis l'antiquité est considérée comme sacrée, eût conservé ce caractère en Haïti.

« Les initiés le prennent, l'amènent dans le lieu où se tient Papa ou la Mambo vêtus à l'avenant.

« Celui-ci tient en main un bâton recourbé au sommet (1) et couvert d'amulettes que lui remet, en grande cérémonie, *lavalou*, c'est-à-dire un préposé. La hounsi-bossale se met à genoux aux pieds du Papa qui lui fait des passes et une marque (tatouage) sur une partie quelconque du corps par laquelle tous les membres de la société se reconnaissent.

NATHAN ZEFFAR.

(A suivre).

(1) On reconnaît la crosse de l'hiérophante.

Occulte à la cour de Louis XIV

D'après la

CORRESPONDANCE DE MADAME, MÈRE DU RÉGENT

(Suite)

III

ÉTAT DE RAPPORT

Les cas de M^{me} de Ponikau et de la Persilie relèvent de la pathologie, d'autres appartiennent au domaine déjà plus obscur de l'état de rapport et de la suggestion.

Madame admettait l'existence du lien qui peut unir une personne à une autre, et qui est si intime entre la mère et l'enfant qu'il en résulte parfois des faits comme celui dont le D^r Quintard atteste la réalité : un enfant résolvait tous les problèmes dont sa mère connaissait la solution, pourvu qu'il ne fût pas trop loin d'elle ou séparé d'elle par un paravent (1). Ce fait bien constaté rend vraisemblable l'anecdote connue que raconte Tallemant des Réaux, d'une dame enceinte, la comtesse des Vertus, qui avait vu tuer

(1) *Annales des Sciences psychiques*, 1894, pp. 321-8.

son amant et qui eut une fille que hantait la scène du meurtre, dans des crises dont elle finit par mourir à l'âge de huit ans (1). La duchesse cite un exemple moins romanesque de l'influence maternelle.

« La peur qu'a eue la princesse de Galles au sujet
 « de l'accident arrivé à la comtesse de Buckeburg,
 « dont elle croyait la jambe cassée, est bien naturelle,
 « mais je crains qu'il n'en résulte quelque chose de
 « fâcheux pour l'enfant dont elle est enceinte. Nous
 « avons eu ici, ces jours-ci, un exemple terrible de ce
 « genre : la jeune marquise de Béthune, sœur du duc
 « de Gèvres, est heureusement accouchée d'un beau
 « garçon ; mais comme elle avait été fort effrayée en
 « voyant dans une église un mendiant auquel un
 « cancer avait rongé toute la chair de la poitrine, il
 « s'est trouvé que l'enfant avait sur la poitrine et sur
 « la figure un mal comme une toile d'araignée. Il est
 « mort après avoir été baptisé. On a cent exemples
 « de ce genre, de sorte que je m'inquiète à l'égard de
 « la princesse de Galles (2) » (1^{er} sept. 1716).

Entre parents, Madame appelait le rapport sympathique « la force du sang », « l'effet du sang » (5 mars et 5 mai 1695), cette voix du sang dont les mélodrames ont tant abusé et qui n'est peut-être pas une simple métaphore, car le sang, dit Stanislas de Guaita, « déborde d'une vie emphatique (3). » Entre

(1) *Historielles*, édition Monmerqué, t. V, p. 130.

(2) Cf. Lettre du 24 juin 1718.

(3) *La Clef de la magie noire*, 189, p. 183. — Cf. Gabriel d'Annunzio, *les Vierges aux Rochers*, traduction G. Hérelle, 1897, pp. 265-7.

amants, Madame voyait là quelque chose d'extraordinaire qu'elle ne paraissait pas comprendre, bien différente de ceux qui croient que cette affinité peut même survivre à la mort, comme Marguerite de Navarre demandant au frère de Brantôme s'il ne sentait pas, à travers la tombe, le corps de sa maîtresse s'émouvoir en sa présence, ou comme Diderot écrivant à M^{lle} Volland que leurs cendres encore sensibles se chercheront sous la terre pour se confondre.

« Je crois que la guenipe (M^{me} de Craon), qui est
« maîtresse du duc de Lorraine (gendre de Madame).
« lui a donné un philtre, comme a fait la Neidschin
« à l'électeur de Saxe, car, lorsqu'il ne la voit pas, il
« est trempé d'une sueur froide » (7 sept. 1717).
« Lorsqu'on croit qu'il doit regarder devant lui, sa
« tête se tourne sur ses épaules et ses yeux restent
« fixés sur M^{me} de Craon ; c'est drôle à voir » (19 avril
« 1718). « Il faut vraiment que M^{me} de Craon ait en-
« sorcelé le duc, car, lorsqu'il ne la voit pas, il est dans
« une telle agitation qu'il est tout en sueur. Il y a là
« quelque chose qui n'est pas naturel » (4 février 1719).

C'était simplement « l'attraction passionnelle », si irrésistible en certains cas. « La science n'a jamais pu calculer, même approximativement, la puissance de fascination qui se condense quelquefois en un simple regard de femme », a dit un fouriériste (1). Henriette d'Angleterre, entre autres, avait un regard d'une séduction particulière : « Elle avoit les yeux noirs, vifs et pleins du feu contagieux que les hommes

(1) Toussenel, *l'Esprit des bêtes*, 1847, p. 62.

ne sauroient fixement observer sans en ressentir l'effet ; ses yeux paroisoient eux-mêmes atteints du désir de plaire à ceux qui les regardoient (1). »

Mais la seconde Madame ne connoissoit probablement pas par elle-même ce genre d'impressions, qui l'étonne toujours. Elle l'avoit remarqué chez le duc de Bourgogne, tellement épris de sa femme que, « pourvu qu'elle lui fit bonne mine, il étoit comme en extase et tout hors de lui » (9 sept. 1717) ; elle en parle aussi au sujet de la maréchale de la Ferté, qui eut, soit dit en passant, la vision prémonitoire de la déroute de Valenciennes (1656), et dont la mère, M^{me} de la Loupe, fut prévenue par le spectre de son frère qu'elle alloit devenir veuve (2). La maréchale fut impliquée dans l'affaire des poisons en 1680 (3) ; elle étoit sœur de la comtesse d'Olonne, son égale en inconduite. Pour prouver son affection au comte de Marsan, frère du chevalier de Lorraine, elle lui disoit : « Quand je vous sais seulement dans le même lieu où je suis, je me sens dans une agitation comme si j'avois la fièvre » ; le voyant incrédule, elle lui donna un rendez-vous, chez elle, puis le cacha et appela son médecin pour se faire tâter le pouls. Madame, dit le docteur, « vous avez une grande agitation et une fièvre très violente ; vous devriez vous faire saigner » (17 août 1718).

(1) L'abbé de Choisy, *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV*, édition de Lescure, t. II, l. VIII, p. 56-7, et p. 94.

(2) Tallemant des Réaux, *Historiettes*, édition Monmerqué, t. VII, p. 219.

(3) Madame de Sévigné, *Lettres* du 31 janvier et du 2 février 1680.

La duchesse crie au sortilège quand il s'agit de son gendre, fortifiée sans doute dans son opinion par le souvenir de deux procès alors fameux, intentés en 1624 par un des prédécesseurs du prince, Charles IV, qui prétendait notamment qu'on lui avait noué l'aiguillette: elle se montre plus sceptique dans les circonstances où elle n'est pas intéressée. Ainsi pour le duc de Richelieu : « Si je croyais à la sorcellerie, je dirais qu'il faut que ce duc possède quelque secret surnaturel, car il n'a pas trouvé une femme qui lui ait opposé la moindre résistance ; toutes courent après lui que c'est vraiment une honte » (1^{er} oct. 1719). « Je ne comprends pas pourquoi, car c'est un petit crapaud en qui je ne trouve rien d'agréable » (30 mars 1719). De même encore pour M^{lle} Caumont de la Force. Celle-ci, une des personnes les plus romanesques du xvii^e siècle, avait eu en conséquence beaucoup d'aventures (1) :

« On veut la regarder un peu commesorcière, mais je
« n'en crois rien. On m'a raconté qu'un gentilhomme
« de la maison de Mailly, qui a été fort de mes amis
« mais qui est mort depuis longtemps, en avait été
« éperdument amoureux, et qu'il voulait mourir s'il ne
« l'épousait pas ; mais comme elle n'était pas en bonne
« réputation, et qu'elle était excessivement pauvre, son
« père ne voulait pas consentir à cette union, et il pria
« M. le Prince de lui faire entendre raison. On le con-
« duisit à Chantilly, et toute la maison de Condé et de

(1) Cf. Madame, lettre du 8 mai 1718.

« Conti se mit à l'exhorter pour qu'il obéit à son père; il
 « s'enfuit comme un désespéré dans les jardins, et il
 « voulut se noyer. En arrachant ses habits pour se jeter
 « à l'eau, il brisa un ruban où était attaché un sachet
 « que la la Force lui avait remis sous prétexte de sa
 « santé, et en lui recommandant de ne jamais le quitter;
 « aussitôt qu'il ne l'eut plus sur lui, il se trouva tout
 « autre, et très indifférent à l'égard de la la Force; il
 « alla trouver M. le Prince, et lui raconta ce qui était
 « arrivé, en disant qu'il fallait qu'il eût été ensorcelé.
 « J'ai bien ri de cette histoire » (29 mai 1718).

Cette histoire, c'est un peu celle de l'anneau légendaire « que l'archevêque Turpin mit à son doigt et qui fit courir Charlemagne après lui, comme il avait fait après une de ses concubines, à qui Turpin l'avait ôté après sa mort (1) ».

C'est aussi, en un sens, l'histoire de la chemise de la princesse de Clèves (1572), origine peut-être du conte de la chemise de l'homme heureux. Le duc d'Anjou (depuis Henri III), jusque-là fort indifférent pour la princesse, s'essuya par hasard la figure avec une chemise trempée de sueur qu'elle venait de quitter et reçut immédiatement le coup de foudre, comme par l'effet d'un philtre ou d'un charme (2).

Avec M^{lle} de la Force, il y aurait eu une fixation préalable d'effluves, « un *lasso* enroulé » (3) par

(1) Hamilton, *Mémoires du chevalier de Gramont*, ch. XIII.

(2) De Rochas, *l'Extériorisation de la Sensibilité*, 1895, p. 247-8.

(3) Papus, *Traité élémentaire de Magie pratique*, 1893 p. 520.

un moyen quelconque, probablement selon quelque formule comme celles que reproduit Papus dans la *Magie pratique* et les *Arts divinatoires* (1). Ces maléfices ont été en usage de tous temps, et il est curieux que les anciens sorciers lapons s'en soient débarrassés exactement comme le gentilhomme dont parle Madame : ils se mettaient nus « afin de se soustraire aux influences magiques qui pouvaient avoir été attachées à leurs vêtements (2) ».

Les procédés servant à emmagasiner le fluide sont variés, mais en tous cas leur théorie n'est plus un secret depuis les recherches modernes inspirées par les révélations de Mesmer : on la trouvera fort au long dans les excellents ouvrages de M. de Rochas, notamment dans *l'Extériorisation de la sensibilité*. Pour citer un auteur moins récent, voici comment du Potet, qui « a découvert ou du moins fait connaître des premiers les phénomènes d'attraction exercés par le magnétisme (3), » définit l'action du fluide nerveux, qu'il compare au fluide électrique :

« Cet agent, chez nous, ne s'arrête pas non plus aux muscles ou à la peau, il s'élance encore au dehors avec une certaine force, et forme ainsi une véritable atmosphère nerveuse, une sphère d'activité absolument semblable à celle des corps électrisés. Cette opinion était celle des plus habiles physiologistes de nos jours,

(1) *Traité élémentaire de Magie pratique*, 1893, p. 521-4, et *les Arts divinatoires*, p. 48.

(2) L. Léouzon Le Duc, traduction du *Kalevala*, t. I, 1867, p. 100.

(3) De Rochers, *les Forces non définies*, 1888, p. 369.

Reil, Autenrieth, et de M. de Humboldt. » L'auteur montre alors que « l'atmosphère nerveuse, active, du magnétiseur, augmentée sans doute par l'impulsion que lui donne sa volonté », influence et sature le système nerveux du magnétisé, ce qui explique « la communication des désirs, de la volonté, des pensées même de celui qui magnétise. Ces désirs, cette volonté, étant des actions du cerveau, celui-ci les transmet au moyen des nerfs jusqu'à la périphérie des corps et au delà (1) ». Le fluide « peut s'incorporer dans tous les corps de la nature, ou chaque corps peut recevoir ce fluide, le retenir et produire par lui des effets magnétiques », ce que Charpignon disait à peu près dans les mêmes termes en 1848, dans son livre intitulé *Physiologie, Médecine et Métaphysique du magnétisme* : « Tous les corps organiques peuvent être saturés de fluide magnétique et agir ensuite sur les individus impressionnables (2). » Du Potet, qui employait surtout le verre, cite aussi des exemples où il s'agit d'autres corps. Ainsi un bloc de marbre magnétisé, puis dégrossi de moitié, fut « présenté au somnambule ; il s'endormit aussi vite que par l'attouchement du marbre entier », preuve que le fluide magnétique avait imprégné tout le bloc. Du papier magnétisé fut brûlé : le sujet prit les cendres dans sa main « et s'endormit en peu de temps. » — « Les objets magnétisés, con-

(1) Cf. Saint-Martin, *Correspondance inédite*, 1862, p. 37.

(2) Bourru et Burot, *la Suggestion mentale et l'action à distance des substances toxiques et médicamenteuses*, 1887, p. 275.

servés avec soin, produisirent au bout de six mois les mêmes effets. Ils semblaient n'avoir rien perdu de leur force magnétique. Il y a donc un principe actif qui résiste à toutes les forces mécaniques, physiques et chimiques, qui s'attache aux corps par un lien indissoluble, qui pénètre dans leur substance comme un être spirituel, et triomphe même de l'action du feu. » Il s'échappe de nous *par ondées* (1).

Pour préparer l'objet qu'on veut magnétiser, on le prend entre les deux mains : « On projette par la volonté la force magnétique, comme si l'on magnétisait une personne malade. Dix ou quinze minutes suffisent. » — Du coton, des mouchoirs, des vêtements même peuvent ainsi être utilisés », de même que l'eau magnétisée par les doigts en pointe — ou par les yeux (2), ou par la parole, ou par le souffle (3), c'est-à-dire par ce que le Dr Baréty appelait, dans son ouvrage sur la Force neurique rayonnante (1882), les rayons digitaux, oculaires et pneumiques. Du Potet continue ainsi :

« Ceci m'a fourni de curieuses expériences. Donnant à tenir à des personnes qui dormaient l'objet que je voulais magnétiser, elles n'éprouvaient rien pendant

(1) *Manuel de l'étudiant magnétiseur*, 4^e édition, p. 315-320, et *Jal du Magnétisme*, 1850, p. 604 ; Cf. de Rochas, *l'Extériorisation de la sensibilité*, p. 55, 58, 69, etc.

(2) De Rochas, *les Forces non définies*, p. 628, et Papus, *Magie pratique*, p. 196-199.

(3) Papus, *Magie pratique*, p. 299-301 ; Cf. Dr Fugairon, *Essai sur les phénomènes électriques des êtres vivants*, 1894, p. 175.

la première minute, mais successivement, et au fur et à mesure que le magnétisme complétait la saturation, le surplus suivait les mains, puis les bras, et enfin gagnait tout le système nerveux du somnambule et l'agitait. — D'autres phénomènes bien plus curieux se manifestent lorsque par la pensée on veut donner à l'eau une vertu, une qualité. Pour comprendre ce fait, il faut déjà être avancé en magnétisme, et je dois ajourner mes aveux (1) ».

Du Potet aurait pu ajouter, avec Charpignon, que « le fluide magnétique en se combinant et en traversant les corps inorganiques, emporte quelque chose de la qualité substantielle de ces corps (2) ; il peut ensuite agir sur l'organisation humaine dans le même sens que ces substances elles-mêmes ». Ainsi « Léonidas Guyot a failli faire périr un médecin réfractaire en le magnétisant à travers la noix vomique. Il a ensuite dissipé les accidents, comme on le fait ordinairement, avec des passes ».

Du reste, la simple suggestion a la même puissance, comme le sous-entend du Potet lorsqu'il parle des vertus ou qualités que l'eau peut recevoir. Le Dr Gromier, de Lyon, en 1850, purgeait avec de l'aloès enfermé dans un tube, puis il se servit de son tube à vide : « J'ai soufflé au travers et j'ai obtenu des évacuations comme avec l'aloès ; j'ai répété la même expérience en attachant à mon idée une propriété mé-

(1) *Manuel de l'étudiant magnétiseur*, p. 246-247.

(2) Cf. A. R. Wallace, *les Miracles et le Moderne Spiritualisme*, traduction française, p. 82-4.

dicale déterminée, et l'action médicale s'est produite jusqu'à un certain point (1). »

Tous ces phénomènes sont bien connus aujourd'hui et on les reproduit à volonté, mais nous ne faisons par là que constater scientifiquement ce que savaient avant nous les peuples sauvages et civilisés de toutes les époques. On ne s'étonnera donc pas de voir Montaigne, dans son merveilleux chapitre *De la force de l'imagination*, qui semble écrit d'hier, raconter sérieusement l'histoire d'un malade qui se purgeait à distance avec des remèdes qu'il ne prenait pas. On ne s'étonnera pas davantage de retrouver la même action des médicaments à distance mentionnée au moyen âge (2), et le pouvoir de la volonté sur les objets exercé par exemple chez les vieux Finnois, qui appelaient regardants les sorciers dont le regard communiquait « aux choses une vertu magique (3). »

La mère du régent ne connaissait pas que le sortilège de M^{lle} de La Force; elle avait été informée d'un autre enchantement, qui n'a rien de commun avec l'amour et qui paraît s'être compliqué de suggestions très précises. Le premier effet à obtenir en pareil cas, c'est-à-dire l'hypnose, aurait été produit par un objet analogue au sachet de M^{lle} de La Force. ou à ces médicaments au travers desquels on magnétise le sujet :

(1) Bourru et Burot, *la Suggestion*, etc., p. 275-8 ; cf. Madame, lettre du 29 septembre 1721.

(2) Stanislas de Guaita, *la Clef de la magie noire*, 1897, p. 404 et 789.

(3) Léouzon Le Duc, *Kalevala*, 1, p. 75.

« On m'a raconté l'histoire d'un garçon de l'apothicaire du roi ; lorsque le roi était encore jeune, on le chargea d'aller porter des lettres à Lyon ; lorsqu'il passait dans la rue d'Enfer, un homme l'accoste et lui demande où il va ; il répond qu'il se rend à Lyon ; l'autre lui demande combien il faut de jours pour faire ce voyage ; le garçon dit qu'il en faut dix ; l'homme lui demande s'il voudrait y être rendu le soir même ; le garçon répond : « Bien volontiers, pourvu que la chose fût possible. » Alors l'homme lui donne un bas et lui dit de se l'attacher autour d'une des jambes. Aussitôt que le garçon l'a fait, il se sent transporté à travers les airs, et, le soir, il descend dans une grande ville ; il demande où il est ; on lui répond qu'il est à Lyon. Il remet toutes ses lettres ; mais il fut ensuite malade jusqu'à la mort de la peur qu'il avait eue ; ses couleurs ne lui sont jamais revenues. Je crois qu'il est encore en vie ». (11 septembre 1721).

Si l'histoire est réelle, il est clair qu'une fois le courrier *hypnotisé* la croyance au voyage de Lyon lui a été *suggérée*. Il est clair aussi qu'en pareille circonstance l'inconnu n'aurait pas accosté sa victime dans la rue par hasard, sans motif aucun ; c'était sans doute un procédé d'espionnage, un moyen de prendre connaissance des lettres, car les correspondances d'alors n'étaient guère en sûreté, pas plus les correspondances amoureuses que les autres. « Parlerai-je », disait un jour à ce propos Saint-Evremond au chevalier de Gramont, « du tour que vous fîtes à Fontainebleau au courrier de la princesse Palatine,

que vous volâtes sur le grand chemin ? » (1). Dans le cas dont parle Madame, on prit sans doute plus de précautions, et les lettres auront pu être portées par un autre courrier, aux frais du violateur de la correspondance. Du côté du roi, au temps de Louvois qui généralisa ce genre d'inquisition, la remise des lettres violées se faisait exactement. « M. de Louvois lisait toutes les lettres, mais il avait de bons traducteurs, et les lettres arrivaient toujours à l'époque juste » (6 mars 1721). D'autre part, on savait parfaitement décacheter et recacheter, au moyen d'une « composition faite avec du vif-argent et d'autres substances qui enlèvent la cire, et lorsque les lettres ont été ouvertes, lues et copiées, on les recachète si adroitement que personne ne peut découvrir si elles ont été ouvertes. Mon fils sait fabriquer cette composition ; on l'appelle *gama* » (2 décembre 1717).

« Cyrano de Bergerac fait dire à Agrippa dans sa douzième lettre : « Je donne aux laquais ces bagues qui les font aller et revenir de Paris à Orléans, en un jour. » D'autre part, M^{me} de Sévigné parle non seulement du courrier idéal et féerique d'alors, Pacolet, mais encore d'un voyage aérien accompli par un nommé Auger (2) ; il semble que cet homme, dont sa fille lui avait raconté l'histoire, prétendait se transporter ou se faire transporter dans l'air, à peu près comme les sorciers lapons voyageant en corps astral.

Quant au courrier de Lyon, il est difficile de savoir

(1) *Mémoires du chevalier de Gramont*, chap. vi.

(2) Lettres du 25 août 1675, du 9 juillet 1690, et du 18 octobre 1671.

à qui il eut affaire, et le récit de la duchesse ne nous met pas sur la voie.

Ce récit n'explique même pas si les lettres avaient été envoyées par le roi ou par son apothicaire. Si c'étaient des lettres du roi, il s'agissait probablement des négociations qui eurent lieu en 1658, alors que Louis XIV songeait à épouser la princesse de Savoie, et qu'il y eut, dans ce but, un voyage à Lyon dont M^{lle} de Montpensier et M^{me} de Motteville parlent assez longuement dans leurs Mémoires. C'était le moment de la liaison du roi avec Olympe Mancini, l'empoisonneuse, la future comtesse de Soissons.

Si les lettres venaient de l'apothicaire, on pourrait songer à autre chose. Cet apothicaire du temps de la jeunesse du roi est le suisse Christophe Glazer, qui était ami de Fouquet et qui mourut en 1672. Quatre ans après sa mort, le procès de la Brinvilliers révéla ses relations avec l'empoisonneur Sainte-Croix, disciple de l'Italien Exili : on apprit qu'il y avait eu un complot contre le roi en faveur de Fouquet, puis de nouvelles découvertes, en 1681, donnèrent au lieutenant de police l'idée de s'enquérir plus à fond « du commerce de Glazer avec M. Fouquet et avec Sainte-Croix, des voyages de Glazer et de son travail », c'est-à-dire « des voyages à Florence et du travail sur le poison de Glazer. »

Lyon servait alors d'intermédiaire entre la France et l'Italie, le pays des poisons, et il serait possible que la correspondance envoyée de ce côté par Glazer eût, par exemple, excité la curiosité de quelque autre cabale ou le soupçon de ses complices, etc. : si la con-

fiance existe quelque part, ce n'est pas à coup sûr entre empoisonneurs. Le mémoire de La Reynie sur cette affaire parle « de Keller qui était garçon apothicaire dans la boutique de Glazer à Paris, lorsqu'il est décédé, et qui s'est retiré à Zurich (1) ». C'est peut-être lui le héros de l'aventure contée par la Palatine.

E. LEFEBURE.

(A suivre.)

(1) Ravaisson, *Archives de la Bastille*, t. VII, p. 44, 45 et 84; Cf. id., p. 251-252.

LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN

ET LE SPIRITISME

PAR G. HOFFMANN (*Novæ Lux*, FÉVRIER 1899)

Le but que l'auteur se propose est l'Union de tous les spiritualistes, et un des moyens pour y arriver est de faire cesser les malentendus. Dans une suite d'articles sur le martinisme, il espère donner aux spirites une idée juste sur le V. M. en leur faisant apprécier ses doctrines. Voici le résumé rapide de son premier article. Saint-Martin connut le spiritisme expérimental mais s'abstint le plus souvent des manifestations sensibles, apparitions, visions, etc. Sa correspondance nous apprend un fait curieux ; c'est que, en consultant les « esprits » dans presque tous les cabinets des hommes politiques de l'époque, il se méfiait naturellement, des êtres du plan astral inférieur, mais il faisait appel aux agents supérieurs, aux vertus, aux puissances, aux esprits dépouillés de tout astral, où réside le principe du mal.

*
**

Quelques mots sur la vie de Saint-Martin, sa rencontre avec M. Pasqualis. Il sut éviter le péril des ma-

nifestations inférieures et rechercher seulement Dieu et la vérité. Sa sympathie pour Bœhm, dont il traduit plusieurs œuvres. Il reconnaît dans Napoléon un instrument du ciel. Confond le matérialiste Garat en 1794, et meurt le 13 octobre 1803, chez le comte Lenoir-Laroche. Revue des ouvrages de Saint-Martin, avec une courte analyse. But principal de Saint-Martin ; faire comprendre à l'homme sa vraie condition et de le réintégrer. (*L'Ecce homo* écrit pour la duchesse de Bourbon.)

..

Rencontre de Saint-Martin et de Martines. Saint-Martin n'eut pas les *dernières initiations*, Martines ne le trouvait pas assez avancé. Enseignement de Martines, assistance *des esprits supérieurs*. Opérations de théurgie. Sorte de culte. Saint-Martin ne sympathisait pas avec les pratiques, mais par une *singulière contradiction*, eut toujours pour elles le plus grand respect ; dans une lettre à Rousseau, Saint-Martin dit qu'il croit à des agents dont la puissance divine se sert pour faire entendre sa parole à notre être intérieur. Il modifie les enseignements du maître. Il n'y a pas de doute. Ces *agents* sont bien les esprits supérieurs de Kardec. Des *ainés*, dit Saint-Martin, qui viennent assister leurs *cadets*. C'est bien l'aide de ces *ainés* qu'on veut obtenir par des formules occultes. Ces conceptions sont bien celles des spirites de nos jours qui cherchent surtout à obtenir des communications d'esprits supérieurs.

Saint-Martin, non seulement admet l'intervention

de puissances invisibles, mais encore les divise en catégories très semblables à celles qu'enseigne plus tard Allan Kardec. Saint-Martin enseigne l'existence d'êtres peu dignes de notre confiance, il faut veiller continuellement. En 1766, il n'a pas beaucoup changé d'avis. « Je ne repousse pas, dit-il, les opérations théurgiques pour s'assurer le concours des agents, mais je le considère comme le prélude de notre œuvre propre. » Cependant on doit dire que ces opérations ne le séduisirent jamais (faut-il tant de choses pour prier Dieu ? disait-il), du reste il s'est imposé une extrême réserve au sujet des manifestations visibles.

∴

Donc, en résumé, Saint-Martin dit qu'il est dangereux de se fier aux esprits de l'astral inférieur et être très prudent avec les esprits des morts, car le plus souvent ils ont une enveloppe astrale également inférieure.

Notre humanité se divise en aînés et en cadets. Les « aînés » sont les membres d'une humanité supérieure, qui ont consenti à revenir en mission. Les « cadets » sont la grande majorité, donc quels résultats espérer de ces esprits élémentaires ? Médiocrité tout au moins, souvent obsession. Ceux qui condamnent Saint-Martin sans le connaître, de parti pris, ont donc grand tort ; du reste, comment aurait-il nié les communications entre les hommes purs et les agents supérieurs, lui qui était une preuve vivante de cette communication ? Nous donnerons dans le prochain article une lettre *in-extenso* de Saint-Martin sur les manifestations spi-

rites au XVIII^e siècle, avec commentaires de Matter et de nous.

Ceux qui se plaisent aux conditions dans lesquelles notre âme est tombée, et qui ignorent la voie des sphères supérieures auxquelles, par droit d'origine, nous appartenons tous, subissent facilement l'Influence des Intelligences astrales. Il ne faut donc pas s'abandonner aveuglément aux pratiques de la psychurgie, de la nécromancie et du magnétisme artificiel.

Saint-Martin écrit à ce sujet, en 1797, une très belle lettre dont voici un résumé. Elle est adressée à son élève Liebisdorf.

Il fait d'abord allusion à son initiation primitive, qu'il a abandonnée depuis longtemps. Si dans les premiers écrits il a parlé de manifestations physiques, apparitions, etc., c'est qu'il était encore sous l'influence de ses maîtres ; mais il ne conseillerait plus à personne de s'en occuper. Lorsqu'un être est appelé par la vobonté divine, on ne doit pas s'occuper de son instruction, car il recevra des connaissances mille fois plus sûres que celles qu'on pourrait lui donner.

L'explication, en public, des phénomènes, ne ferait qu'exciter une vaine curiosité. Si, dans ses premiers écrits, il a eu le tort de s'en occuper, il serait encore plus coupable maintenant. Dans ses nouveaux travaux, il parlera de l'initiation centrale qui, par notre union à Dieu, peut nous apprendre ce qu'il est nécessaire que nous sachions. Cette union peut être obtenue par l'usage persévérant d'une volonté pure et l'exercice des vertus et de la prière. Nous voyons par cette citation que Saint-Martin ne condamnait pas la théurgie en général,

mais toutes les pratiques tendant à des relations avec les puissances inférieures de l'astral, ces esprits menteurs si bien décrits du reste par Allan Kardec. En ce qui concerne l'apparition du feu élémentaire et de la lumière nécessaire pour obtenir les vertus qui lui servent de modèle, continue Saint-Martin, vous entrez en pleine théurgie et je crois cette étude inutile dans la *vraie* théurgie où *seules* la flamme du désir et la lumière de notre pureté sont utiles.

Quel sérieux et quelle raison dans ces paroles ? Saint-Martin ne cesse pas de recommander à ses amis la plus grande méfiance, il leur enseigne à regarder plus haut vers la région pure, celle du Verbe, de ses agents et de ses vertus.

Il est en résumé spiritualiste dans l'acception la plus étendue. Un abîme immense le sépare de l'école de Pasqualis.

Il ne craignait pas le commerce avec les aînés des désincarnés, mais il le dédaignait.

Le baron de Liébisdorf, qui voudrait avoir des visions et prétend arriver à la connaissance physique de Dieu, retourne en vain à la charge pour arracher à Saint-Martin quelque chose qui lui permette d'espérer la réalisation de ses désirs. Saint-Martin ne cède pas ; il répète cette phrase du Pentateuque : Nul ne peut voir Dieu sans mourir. Liébisdorf suivit du reste ses conseils et abandonna l'école du Nord, ainsi que M^{lle} Lavater et M^{me} Sarasin, de Bâle.

Un point important, c'est que dans les manifestations de l'école de Pasqualis, lorsqu'il y prenait part, Saint-Martin y prenait surtout une part spirituelle et

très peu physique. L'intuition, la perception exacte de l'Ego divin, l'Atma, le « Christos » ésotérique qui est en nous, étaient l'aspiration constante du maître.

Il préférait la substance aux formes extérieures, et on comprendra facilement que le spiritisme, tel qu'il était constamment pratiqué au XVIII^e siècle, satisfaisait peu notre Vén. Maître. Il regardait comme perdu le temps employé en choses étrangères à sa mission.

L'unique fin à laquelle doivent tendre les efforts des créatures est le règne de Dieu sur la terre et l'union.

On voit donc combien est peu fondée l'accusation d'inimitié lancée contre les Martinistes par certains spirites et théosophes. Les Martinistes, suivant l'exemple de leur maître, considèrent tous les hommes comme des frères aînés ou cadets. Aînés s'ils entrevoient les lumineux horizons de l'intuition pure, qui leur permet de s'unifier au Père, cadets si les sublimes émanations de la Vision intérieure et de la faculté intuitive sont remplacées par les résultats douteux de la phénoménologie sensible.

Du reste, les écrivains du spiritisme ont aussi reçu une mission, et ont enseigné à séparer le bien du mal.

Il est arrivé quelquefois qu'un être chargé de missions intellectuelles ait eu des phénomènes physiques; mais toujours dans des circonstances exceptionnelles et avec l'aide de puissances supérieures.

C'est ce qui a eu lieu pour Saint-Martin et, bien qu'il ait entouré le récit de ces manifestations physiques d'une obscurité voulue, il peut être considéré comme un précurseur de l'ère nouvelle.

PHANEG.

TERRE ET CIEL

Toujours et avant tout l'homme a aimé le rêve.

C'est pourquoi la connaissance, qui est l'opposé du rêve, est si longue à se constituer et c'est pourquoi des sciences constituées disparaissent de la conscience humaine, chassées qu'elles en sont par les rêves qui se pressent toujours autour d'elle pour l'envahir, quand elle n'a pas de muraille qui l'entoure, ou pour enfoncer ses portes quand elle est bien enfermée.

- L'homme rêve plus qu'il n'apprend, parce que le rêve est facile, le rêve est un produit spontané de notre nature comme les herbes sauvages sont un produit spontané des champs incultes, tandis que l'acquisition du savoir est pénible et de très lente allure comme les bœufs montant une côte raide.

L'homme, en masse, a toujours préféré le rêve au savoir. Aussi est-ce avec une admiration effrayée qu'il s'incline devant les rares humains qui ont préféré le savoir au rêve.

On pourrait dire que le rêve est le produit naturel de l'espèce humaine, tandis que le savoir en est un produit contre nature. Ce disant, on ne ferait que répéter ce que raconte la Genèse sur l'Eden et la chute.

L'homme goûte au fruit de l'arbre de Science, le seul de tout le paradis qui fût interdit à son appétit, et adieu pour jamais au tranquille bonheur de l'animal.

La Nature (ensemble des forces qui ont déterminé l'apparition de l'homme et de son milieu et que rien ne démontre devoir être nécessairement inconscientes, inintelligentes, comme ont supposé qu'elles le sont nombre de savants modernes), la Nature ne paraît pas avoir fait l'homme pour qu'il acquière du savoir, mais seulement pour qu'il rêve et pour qu'il agisse suivant ses instincts.

L'homme qui cherche le savoir est, aux yeux de la Nature, un animal dépravé.

C'est la conclusion dernière du catholicisme basée sur la parole de l'Évangile : « Bienheureux les pauvres d'esprits » ; c'est aussi la conclusion de Rousseau conseillant le retour à l'état de nature.

Les animaux sont des êtres naturels ; l'homme qui rêve et qui agit instinctivement est aussi un être naturel.

Mais l'homme qui cherche à savoir, qui s'efforce de comprendre, est un être hostile à la Nature, à l'ensemble des forces qui ont déterminé l'apparition de l'homme et du milieu dans lequel sa vie va se déroulant.

L'homme de savoir est un révolté contre la Nature ; l'homme de rêve et d'instinct est un être soumis à la Nature.

Le savoir ne vient pas de la nature terrestre puisque celle-ci lui est irréductiblement hostile ; il vient d'ailleurs ; il vient de quelque chose qui a été semé sur la

terre par une nature différente de la nature terrestre ; cette différence est caractérisée par le mot ciel ; l'intelligence humaine, c'est-à-dire le désir de savoir, l'aptitude à comprendre vient d'ailleurs que de la terre et, comme nous nommons ciel tout l'ailleurs de la terre, elle vient du ciel.

Il y a du vrai mal présenté dans les dogmes de la religion catholique, du vrai mal présenté et surtout fragmenté. Cette religion reconnaît à l'homme une origine céleste ; mais ce n'est pas tout, l'homme qui a cette origine, c'est seulement son aptitude à comprendre, son besoin de savoir ; pour le reste il est un produit de la terre, comme l'animal, son frère. Les animaux sont les frères utérins de l'espèce humaine ; mais pas encore ses frères consanguins.

Les religions ont des fragments de vérité mêlés à beaucoup d'erreurs. Par exemple, la religion catholique, tout en reconnaissant vaguement l'origine céleste de l'homme, préconise cependant la vie animale, le rêve et l'action instinctive, comme le chemin du salut. « Bienheureux les pauvres d'esprit, le royaume des cieux leur appartient. »

Grave erreur dans laquelle la religion persévère et s'enfonce jusqu'à submersion, en déclarant que l'aptitude à comprendre est l'héritage de Satan, la semence que Lucifer, l'ange révolté, a jetée dans la nature humaine comme un levain de perdition.

Des occultistes ont dit que la partie humaine de l'homme lui vient de la planète Vénus, qui se nomme encore Lucifer, le porte-lumière ; mais les docteurs catholiques ignoraient que cette planète fût le séjour

de Satan à qui ils ont attribué le domaine de Pluton, les entrailles de la terre.

Les dogmes de la religion catholique forment un salmigondis dans lequel les plus malins ont de la peine à reconnaître les ingrédients qui nagent dans la sauce théologique. Au demeurant, l'essence de cette religion est terrestre, et finalement ce qu'elle recommande, c'est : du rêve et de l'action instinctive.

Elle ne peut échapper à la logique de sa nature et ses prêtres, en qui cette nature se manifeste directement, se sont toujours montrés plus avides des biens terrestres que des délices du paradis.

Il y a deux destinées générales possibles pour l'espèce humaine : la soumission complète à la nature terrestre, ne vivre que pour rêver et pour agir instinctivement ; ou bien se révolter contre cette nature, vouloir développer à n'importe quel prix le don céleste, le don venu d'ailleurs, l'aptitude à comprendre et, par là, s'ouvrir des routes dans l'ailleurs.

Soumis passivement à la nature terrestre, l'homme tourbillonnera d'existence en existence sur la terre ; affranchi de cette nature, il peut marcher dans l'ailleurs et ne plus jamais revenir au même endroit.

C'est sur l'homme terrestre que Job éleva sa plainte et que Salmon prononça ses paroles découragées.

Jésus a bien recommandé de quitter la terre en abandonnant tout pour le suivre, mais il a justement recommandé aussi la pratique des moyens qui font qu'on reste grain de poussière dans les tourbillons des vents de la terre : le rêve et l'activité de quelques instincts.

Ni le rêve ni l'obéissance à l'instinct ne peuvent affranchir de la nature terrestre.

La seule chose qui permette de quitter la terre, c'est l'aptitude à comprendre par laquelle on acquiert le savoir, et savoir, c'est pouvoir.

Vous tous, penseurs, qui parlez du bonheur terrestre et de la paix promise aux hommes de bonne volonté, vous parlez pour les hommes de la terre, pas pour les autres, vous parlez pour les multitudes et pas pour les quelques-uns. Il est vrai que les quelques-uns n'ont pas besoin qu'on leur parle.

Mais vous ne parlez pas pour ceux encore parsemés dans les multitudes qui pourront devenir à leur tour les quelques-uns, car il est à espérer, qu'à leur tour, tous ceux des multitudes passeront au rang des quelques-uns.

Les hommes ont à leur disposition assez de matière à rêver et assez d'énergie à déployer comme action instructive pour qu'il ne soit pas utile que vous leur fournissiez de nouveaux motifs de rêver et d'agir instinctivement. Comme a dit le poète :

Laissez le vent gémir et le flot murmurer.

Ils gémiront et murmureront bien sans vous.

Mais si vous êtes et voulez rester des hommes de la terre, ce faisant, vous agissez suivant l'instinct et en définitive votre œuvre est bonne. Mais ce n'est qu'un moyen de plus de rêver que vous donnez aux hommes ; comprenez donc que vous avez tort si, ce faisant, vous croyez leur montrer le chemin d'ailleurs.

En germe ou développée, l'homme possède l'apti-

tude à comprendre ; cette aptitude exercée lui donne le savoir.

Quand il sait, il peut aller ailleurs ; c'est l'illumination de Bouddha.

Il n'y a pas d'autre voie. Pour aimer il faut savoir qu'on doit aimer. Aimer instinctivement, sans savoir qu'on doit aimer, ne suffit pas à affranchir de la nature terrestre. Et, tant qu'on ne sait pas qu'on doit aimer, on n'aime pas réellement. L'amour est le fruit de l'arbre du Savoir.

Bouddha aimait : « Que tous les êtres soient heureux ! » Mais pour aimer, il avait appris, il avait eu l'illumination. L'animal aime aussi instinctivement, comme celui qui ne sait pas qu'il doit aimer ; tous deux restent terrestres. Il est inutile de recommander l'amour avant le savoir, parce qu'après l'amour instinctif vient la haine instinctive, les forces de la terre agissant par alternance.

Pour aimer utilement, il faut savoir quoi aimer. Avant de pouvoir aimer tout, il faut savoir que tout doit exister et conséquemment que tout a droit à l'existence.

Aimer tout sans savoir pourquoi serait inutile. parce que cela ferait rester sur la terre ; et sur terre toute manifestation d'amour engendre une manifestation de haine, sans quoi tout se disloquerait.

Quand on aime sachant pourquoi l'on aime, on est devenu un canal par lequel la grande vie passe des profondeurs du ciel dans le domaine de la nature terrestre ; on est une des étoiles du firmament, un des pores ou une des parties transparentes de la voûte de cristal enclosant ce domaine.

L'homme rêve et l'homme agit instinctivement sans se demander pourquoi. Quand l'aptitude à comprendre commence à se développer, à ses premiers pourquoi, l'homme répond par des rêves pour lui donner contentement rapide par semblant de réponse valable.

La *Brahma Vidya* nous enseigne que l'homme a eu des instructeurs parce que, seul, il aurait été incapable de développer sa faculté de comprendre.

Supposons un enfant abandonné, n'ayant ni ses parents ni personne pour répondre à ses pourquoi, ira-t-il loin dans la vie et la faculté de comprendre lui donnera-t-elle du savoir ? Non, il ne pourra vivre que si des animaux le reconnaissent pour frère et mettent leurs instincts à son service ; mais alors il restera comme eux animal ; on dit que le cas s'est vu plus d'une fois et qu'il se voit encore en certains pays où des enfants sont adoptés par des loups, par des ours et par des singes.

L'homme, sans instructeurs répondant aux premiers pourquoi de sa faculté de comprendre et protégeant ses pas dans la vie, ne serait jamais parvenu à l'humanité que nous connaissons.

L'évolution spontanée est un rêve de la science contemporaine ; les forces terrestres ne peuvent que tourner en cercle ; pour que quelque chose s'échappe par la tangente de leurs tourbillons, il faut l'appoint d'une force étrangère à la terre.

C'est là un cas d'application du *principe de la force en surplus* de mon maître en pensée, Strada.

Et non seulement l'humanité a eu des instructeurs à son origine, les Richis des Indous, mais elle en a

toujours au cours de son développement; quand les instructeurs abandonnent une race, elle tombe en décadence, et à sa place monte vers le zénith une race dont les instructeurs s'occupent, une race qu'ils guident de leur savoir supérieur, répondant à ses pourquoi au moment du besoin.

Les instructeurs ne sont pas obligés de se rendre visibles pour agir; les hommes supérieurs sont leurs médiums et en cela la doctrine du spiritisme a du vrai, mais bien près d'être étouffé par la végétation parasite que fait pousser le rêve.

Il y a deux races dans ces instructeurs; ceux qui ont en vue de faire rester l'homme dans la vie terrestre, et ceux qui veulent le faire sortir du domaine de la terre. Les premiers sont les fournisseurs de rêves, les seconds sont les fournisseurs de savoir.

Les premiers veulent que l'homme reste esclave de la nature terrestre; ils triomphent pendant la décadence des races quand les hommes redescendent vers l'animalité; toutes les races en passent par là; est-ce à dire qu'ils ont le dernier mot, le triomphe final? Non; quand une race commence à décliner, une autre commence son ascension et le triomphe des forces terrestres n'est que local et passager. Ceux qui veulent que l'homme vive ailleurs taillent de nouveau de la besogne aux serviteurs de la Terre.

GUYMOT.



PARTIE LITTÉRAIRE

LE PROBLÈME

Au vicomte de Roger Saint-Micaud.

Astres inquiétants, que le rêveur encense,
Vous pailletez. La gloire et le beau sont partout.
Quelle profusion ! Quelle magnificence !
C'est le grand, l'inconnu, le magique, le tout.
Une danse céleste entraîne en chœur l'Espace.
Ineffable harmonie agitant la splendeur.
Hosannah ! ma prière ardente tremble et passe
Avec un chant, un songe, un espoir, une odeur.

Oh ! même le brillant est obscur. Rien n'explique !
Rien ! nous ne savons rien ! et nous cherchons toujours !
Le livre sidéral est apocalyptique,
Lui qui pèse sur nous du poids de tant de jours.
Un silence étoilé n'est pas une réponse ;
La majesté d'un sphinx ne se pénètre point ;
Et, très fier, le lion dans l'azur tendre enfonce
L'interrogation, le plus terrible point.

Oui, que faites-vous là, choses inaccessibles ?
Vibrant Parabrahman, aux sept aspects voilés,
De quelles profondeurs et de quels puissants cribles
Sort la poussière d'or des mondes constellés ?
Quand l'inspiration, au feu sacré s'allume,
La pensée irradie en dominant des cieux ;
A vouloir embrasser l'Immense on se consume ;
Mais l'Être interrogé reste silencieux,

De tant d'éclat, de tant de merveilles en fête,
 Un rejaillissement venant l'éclabousser,
 Reflet de Dieu lui-même, anime le poète,
 Qui se sent des frissons et voudrait caresser
 D'un immense baiser cette nature entière.
 Il s'exalte, s'inspire; il est tout délirant,
 Son superbe génie éployant l'aile altièrè
 Il ne peut définir la rose s'entr'ouvrant !...

Ah ! je veux te saisir en tes formes, Protée,
 Atteindre les sommets, palpitante, m'offrir
 A ravir l'étincelle ainsi que Prométhée,
 Dussé-je être enchaînée au rocher, et souffrir.
 Je me déchirerai, torturée en ma route,
 Aux ronces des buissons, aux épines des fleurs,
 Et le sang de mon cœur s'en ira goutte à goutte
 Avec le cours amer des sinistres douleurs.

Je passerai bien seule, hélas ! et toujours sombre,
 Dans la vie où le doute avec rage me mord,
 Devant moi s'allongeant en perspective une ombre,
 Squelette que je hais, qui me le rend : la Mort !
 Mais je veux arracher au mystère qui raille
 Un seul de ses secrets caché dans un rayon,
 Et briser tout obstacle, et franchir la muraille ;
 Chrysalide aujourd'hui, demain gai papillon.

Libre, je voguerai dans le bleu magnifique,
 Célébrant l'idéal en des vers radieux.
 D'astre en astre, je veux monter jusqu'au portique
 Pour les apercevoir, les anges et les dieux.
 Le cerveau fructifie au vent de la science :
 Fouillant dans le Passé, le Présent, l'Avenir,
 Je verrai ton reflet; splendide Omniscience,
 Lac profond de beauté que rien ne doit ternir !

Des ailes pour voler au-devant du Prodige !
 J'oublierai mes effrois, mes transes, mes sanglots,
 En le voyant sortir lumineux de sa tige,
 Le Lotus d'où jaillit l'Univers à longs flots...
 Ah ! le brouillard se forme ; et d'où vient la nuée ?
 La flamme se résorbe au grand froid du réel.
 Tout se brouille, s'éteint dans la vague buée.
 Je reviens sur la terre. Adieu, lueurs du ciel.

Souffles plus parfumés, des pures atmosphères,
 Azur plus lumineux où refléurit l'Amour,

Brillante Ombre du Tout, ô musique des sphères,
 Mirages ! vous fuyez bien loin de mon séjour.
 N'ai-je rien retenu des visions pourprées,
 Des bonds prestigieux au charme non pareil,
 Quand l'esprit, essayant ses formes diaprées,
 S'essaimait, frémissant, au delà du soleil ?

Est-ce en vain que tenant dans les mains mon front blême,
 Avec un désespoir m'abattant à genoux,
 J'ai voulu te résoudre, insondable problème
 De l'infini : Pourquoi ? qui flotte autour de nous ?
 Dans le verger divin j'ai fait une envolée.
 A l'arbre de l'Eden pend le fruit défendu,
 Mais moi, sans hésiter et d'extase affolée
 En approchant ma lèvre avide, j'ai mordu !

Je chante le troublant, le merveilleux, l'occulte ;
 J'adore soulever des voiles bien épais,
 Et la religion du mystère est mon culte
 Qui renferme en son sein la lumière et la paix.
 Rien n'est plus attrayant que d'errer dans le vague
 S'illuminant soudain de furtives clartés ;
 En ces tâtonnements, si tout homme divague,
 Quelquefois il saisit au vol des vérités.

Sans trêve analysant, interrogeant les choses,
 Sur la terre maudite où le pas est glissant,
 Cherchant le nombre seul en ses métamorphoses,
 J'écrase le serpent du mal se redressant.
 Dans l'urne de l'oubli, tombez, perles des larmes !
 La gloire coûte cher ; or, le héros l'atteint
 Au milieu des périls, des chutes, des alarmes.
 Le souffle passe, vibre, et jamais ne s'éteint.

De l'atome à Brâhma glorieux, chaque monde,
 L'infiniment petit ou l'infiniment grand,
 S'ascensionne plus ou moins vite, et s'émonde ;
 Dans le cercle sans fin, tout point brille à son rang.
 Sphinx, tu rentres sous toi tes formidables griffes ;
 J'approche, déchiffrant l'énigme du ciel bleu
 Sur ton bandeau strié de mille hiéroglyphes :
 L'épreuve purifie et conduit l'âme à Dieu.

Noelle HERBLAY.

NOUVELLES DIVERSES

M. V. Mattei, fils adoptif et successeur du comte Césaire Mattei, l'inventeur de l'électro-homéopathie, nous envoie une circulaire pour mettre le public en garde contre les contrefaçons des remèdes du château de Rochetta.

∴

Nos amis savent avec quel zèle notre F.∴ Ourdec s'est dévoué à la cause spiritualiste. Les lecteurs de l'*Initiation* et les membres de la Société des conférences spiritualistes se rappellent les succès que lui valut la tournée de conférences qu'il fit à Dijon, Epinal, Nancy, Bar-le-Duc et Châlons-sur-Marne, à la suite de laquelle des mouvements importants furent réalisés dans plusieurs de ces villes.

Le F.∴ Ourdec vient de donner un nouveau gage de son dévouement à la cause, en fondant, avec l'aide des F.∴ Jacquot et Roger une société de librairie qui porte le titre de *Société de Librairie spiritualiste et morale* dont le but est la diffusion des ouvrages d'occultisme, de magnétisme, de philosophie ésotérique. Ces ouvrages, dont le prix est souvent élevé, seront désormais à la portée de toutes les bourses, grâce à un système fort ingénieux de coopération à l'œuvre entreprise.

La clientèle, qui recherche ce genre d'ouvrages, est forcément restreinte, aussi la Librairie spiritualiste fournira-t-elle également les livres de sciences, d'art, de littérature, les publications musicales, etc., mais comme son but est avant tout de servir la cause spiritualiste, elle l'engage par ses statuts à mettre une part importante de ses bénéfices (soit 25 pour 100 au minimum) à la disposition des réalisations et de la propagande spiritualiste.

Nous n'entrerons pas dans le détail des combinaisons importantes par lesquelles la Société procurera 100 francs

de livres pour 5 francs à tous ceux qui le désireront, nous engageons simplement nos amis à demander des renseignements à ce sujet à la Librairie spiritualiste, 3, rue de Savoie, à Paris, et en y prenant les livres dont ils auront besoin ils serviront notre cause en même temps que leurs intérêts.

SOCIÉTÉ DES CONFÉRENCES SPIRITUALISTES

La dernière réunion de la Société a eu lieu le 29 juillet. On trouvera d'autre part la conférence extrêmement intéressante du D^r Rozier sur l'Idolâtrie. Les séances seront suspendues pendant les mois d'août, de septembre et d'octobre ; et reprendront en novembre à une date et dans un local qui seront fixés ultérieurement.

CONGRÈS SPIRITE ET SPIRITUALISTE DE 1900

(Section d'occultisme)

1 ^{re} liste de souscription.....	114 fr.
M. Campbell.....	50
D ^r H. Grigois.....	15
Total.....	<u>179 fr.</u>

Le D^r Papus. — 10, avenue des Peupliers. — Villa Montmorency, Paris

CHER MAÎTRE,

Par la présente, l'*Astaroth de Pfar. Isis*, cercle cosmologique d'études préparatoires et introductoires à l'astrologie kabbalistique, adhère au *Congrès spirite et spiritualiste*, et délègue son Asatar d'initiative organique, S. U. Zanne, — Paule d'Udine, — Ach. Hamon,

pour prendre part à tous les travaux de la *Section Hermétique*.

Selon, par et pour le Sacerdoce royal de Melchizedech,

L'Initié, Initiateur.

S. U. ZANNE.

A Paris, en Conseil 25-6-99.

Union Idéaliste Universelle

Avant de recommencer une année de propagande que tous les indices semblent indiquer comme très fructueuse dans toutes les branches de l'activité spiritualiste, nous croyons utile de rappeler à nos lecteurs les noms des principaux protagonistes de l'U. I. U. :

D^r Gérard Encausse, villa Montmorency, Paris-Auteuil.

Prof. Carl Michelsen, Inspector Pub. Instr., Skanderborg, Denmark.

Joséphin Péladan, 52, boulevard Suchet, Paris, France.

F. Charles Barlet, 4, rue de Savoie, Paris, France.

Paul Sédir, 3, rue d'Orchamp, Paris.

Hr. Albert J. Lanze, Cidovold, Dae Station, Norway.

A. Sabro, Editor of *Frie Orb*, Christiania, Norway.

D^r Nils Sjöberg, Landskrona, Sweden.

D^r Eugen Heinrich Schmitt, Editor of *Vie Religion des Geistes*, Festung-Herrengasse, 58, Budapest I, Hungary.

D^r Girgois, Pasaje Sarmiento, 6, Buenos-Aires, Argentina.

D^r Giovanni Hoffmann, Editor of *Lux*, 82, Via Castro Pretorio, Rome, Italia.

D^r Henry Frey, Steindamm, n° 7, Hamburg

- M. A. Gontier, greffier de la Justice de Paris, Tunis.
 M. Nourrisson Bey, Belbeï (près du Caire), Egypte.
 M. Bornia Pietro, Frascati, Rome, Italia.
 M. le baron de Léonhardi, Platz (Wittigen), Bohemia, Austria.
 Señor Alfredo R. de Aldao Aymerich, Calle del Sanco N° 2 principalderecha, Madrid, España.
 Wilhelm Russbüldt, Akasienstrasse 14 II, Schöneberg-Berlin.
 Dr Cecil Reddie, Abbotsholme, near Rochester, Derbyshire, Eng.
 M. C. Gerbaud, Port-Saïd, Égypte.
 Dr Sourbeck, Ramleh, Alexandrie, Égypte.
 M. Andronia G. Gerolamo, Smyrne, Turkey.
 M. V. Lehmann, Pilestrøede 70 B, Christiania, Norway.
 Dr Franz Hartmann, Hallein, Austria.
 Edward Maitland, Studios I, Thurlœ Square, London, S. W., Eng.
 Dr Lehmann-Hohenberg, Professor, Kiel, Deutschland.
 M. Aldoph Wedel, Helgolandsgade 15 III, Copenhagen V., Den.
 M. Etatsraad G. Howitz, Helgolandsgade 15 III, Copenhagen V.
 Dr Ch. Schäfer, Am Wall, Bremen, Germany.
 M. J. Leclerc, chancelier d'Etat, Genève, Suisse.
 M. le duc de Pomar, avenue de Wagram, Paris.
 M. le Dr Victor Lafosse, Santiago de les Caballeros, Via Puerto-Plata, République Dominicaine.



CORRESPONDANCE

Nous recevons de l'auteur du *Péril occultiste* la lettre suivante que nous nous empressons de publier :

Paris, 10 août 1899.

MONSIEUR LE DOCTEUR,

Je viens de lire, avec un extrême intérêt, votre critique du *Péril occultiste*. Je discuterais volontiers les questions que vous y avez soulignées. Je n'en aurai sans doute l'occasion que si votre final « Ainsi soit-il » se réalise. Dans une seconde édition, je trouverais l'espace et la liberté des coudes indispensables. Un organe catholique ne supporterait pas le mot phallus.

A ce propos, laissez-moi vous dire avec une franchise nécessaire que vous tombez dans une énormité véritable en appréciant l'état d'esprit des catholiques. Ces *sacristies* où les « symboles phalliques ou étériques occupent des imaginations exaspérées par le vœu de chasteté » sont pure chimère. Dans les « sacristies », si vous tenez au mot, ce n'est pas à cela qu'on pense. J'ai toujours été catholique. Je servais dans la presse catholique depuis une dizaine d'années, et le symbole du bâton dont vous me faites grief m'était parfaitement inconnu, lorsque je l'ai rencontré dans des livres d'occultisme que vous connaissez infiniment mieux que moi. Je n'en ai parlé que pour être vrai, et en m'en tenant à un sens philosophique. Vous devrez en convenir, je n'ai rien fait pour abuser de ces sortes de choses.

Je ne vous ai pas accusé non plus, comme on le pourrait croire en vous lisant, d'évoquer le diable, ni de rendre un culte secret à un dieu obscène.

J'imagine qu'il se rencontre des détraqués dans l'occultisme comme ailleurs. Vous citez vous-même Boullan. D'autres ont cité Vintras..... Ils ont peut-être des disciples dans quelque coin. Je n'ai pas rendu les occul-

tistes solidaires de ces folies. Vous me devez une justice égale : je ne saurais avoir à répondre de tout ce que vous avez pu lire ou entendre dire contre l'occultisme ou les occultistes.

Ces remarques, vous le constatez, ne portent que sur des points de fait exempts de discussion.

Veuillez, je vous prie, Monsieur le Docteur, agréer l'assurance de mes distingués sentiments.

G. Bois.

11, rue d'Arcole.

FAISEURS DE PLUIE

« Les faiseurs de pluie étaient logés dans une hutte contiguë à la mienne. Par certains moyens connus de tous les occultistes, j'eus bientôt gagné leur confiance ; ils consentirent à me montrer leur savoir-faire. Un grand feu fut allumé au centre de la hutte et nous nous assimes autour, aux trois sommets d'un triangle imaginaire. Ils jetèrent dans le feu des herbes sèches et certaines poudres minérales que je reconnus soigneusement, puis ils commencèrent à chanter et à se balancer en arrière et en avant.

Tout à coup ils se levèrent, et le vieillard fit sur le feu comme une série de passes mesmériques. Au même instant, le feu se remplit de serpents vivants, dans lesquels je reconnus le terrible trigonocéphale, le plus redoutable des serpents d'Afrique.

Puis à un commandement monosyllabique prononcé en arabe, les serpents qui avaient commencé déjà à se répandre dans la hutte, se replongèrent dans le feu et disparurent. Le plus jeune, qui n'avait pris aucune part à cette expérience, ouvrit alors sa bouche toute grande et une tête de serpent y apparut, il saisit cette tête et retira de sa gorge un trigonocéphale de 2 à 3 pieds de long, qu'il jeta également dans le feu. « Encore », lui

criai-je, et à l'instant, il recommença à plusieurs reprises.

J'ajouterai ici qu'à l'exception de leurs coiffures de plumes, les deux hommes étaient absolument nus, et que toute idée de jonglerie ou d'escamotage doit être écartée.

Le vieillard s'étendit sur le sol et, à sa demandé, nous le soulevâmes par les chevilles et par la tête, à une hauteur d'environ 3 pieds. Il était parfaitement rigide. Puis nous l'abandonnâmes et il fit, *flottant dans l'air*, le tour de la hutte. Je le suivais de très près. Il s'approcha du mur, et je le vis bientôt flotter *dans l'obscurité extérieure*, bien que le mur n'eût aucun trou. Quand il rentra, toujours flottant dans l'air, dans la hutte, les plumes de sa coiffure et sa peau noire, ruisselaient de pluie.

L'expérience qui suivit fut une évocation. Ils jetèrent dans le feu d'autres substances et des gommés odoriférantes, et après un long silence qui me parut durer une heure, troublé seulement par les murmures du vieillard qui répétait la formule nécessaire, la figure d'un vieillard vénérable apparut au centre du feu. C'était évidemment un Anglais. Il était nu et avait sur le dos une longue cicatrice, de couleur poupre. Malgré mes efforts, je ne pus tirer de lui un seul mot. Quant au vieux faiseur de pluie, il tremblait comme une feuille et contemplait l'apparition avec stupeur.

Certainement, ce n'était pas un Anglais qu'il attendait mais un nègre ; il finit enfin par prononcer les deux mots nécessaires, et l'apparition s'évanouit.

Ils terminèrent par quelque chose de beaucoup plus sérieux et que j'étais fort désireux de voir car ce n'était rien moins qu'une reproduction des célèbres mystères des prêtres de Baal. Les deux hommes se mirent à tourner, en sens contraire, autour du feu, dans un cercle aussi large que l'espace dont ils disposaient le leur permettait. De temps en temps, ils faisaient un tour sur eux-mêmes, en chantant un chant étrange. Ensuite, ils accélérèrent à la fois le mouvement et le chant, en continuant de tourner comme des toupies. Cela aboutit à un bruit assourdissant, et tout à coup, dans leur main droite, apparut un couteau étincelant. Toutes les fois qu'ils

passaient l'un près de l'autre, ils tailladaient leurs chairs nues, la poitrine, les bras, le visage et les flancs... La scène était d'une indicible horreur!...— Les deux figures noires ruisselaient de sang, et les cris continuaient plus effrayants que jamais. On eût dit d'une apparition du Pandæmonium. Une mare de sang couvrait le sol de la hutte ; il exhalait cette odeur particulièrement écœurante du sang nègre.

Enfin, les girations s'arrêtèrent et le plus jeune tomba sur le sol, complètement épuisé. Le vieillard ramassa alors les deux couteaux, les essuya soigneusement, et enduisit avec précaution les deux côtés de la lame d'une sorte d'horrible onguent. Les blessures profondément creusées dans les muscles continuaient de saigner avec abondance, mais c'était évidemment du sang veineux, et aucune artère ne semblait avoir été offensée. Le vieillard prit le couteau enduit d'onguent et le passa dans les blessures de son camarade, dont les lèvres béantes se rapprochèrent immédiatement. Il prit du même onguent dans ses mains, et lui frotta tout le corps avec vigueur. En un instant, le sang s'arrêta, et les plaies se fermèrent immédiatement, sans laisser de traces. N'eût été la mare de sang toujours visible sur le sol, j'aurais pu croire que j'avais rêvé. Le jeune homme rendit à son tour le même service au vieillard, et tous deux vinrent se présenter à moi pour être examinés. *On ne voyait pas même une cicatrice.* Le lendemain, ils avaient disparu sans que personne sût où ils étaient allés. Je ne les ai jamais revus.

Joseph DE KRONHELM.

(Revue spirit.)

* * *

Analyse psychométrique du caractère. — 5, rue de Passy. — Envoyer (si possible, dans son enveloppe) une lettre pas trop vieille et qu'on n'a pas portée sur soi. — Ne point en faire exprès pour être analysée. On peut couper signature.

Ajouter bon de 10 francs. Le prix doit être payé d'avance.

Dans une limite de 10 jours, je renverrai lettre avec analyse.

Indiquer sexe et âge à peu près (de 5 en 5 ans : 25 à 30 ans).

BIBLIOGRAPHIE

La Lévation, par M. de ROCHAS. — Leymarie éditeur. — M. de Rochas vient de faire paraître à la librairie des sciences psychiques un travail sur la lévitation du corps humain qui mérite plus qu'une simple mention. L'auteur a su réunir les témoignages les plus frappants sur ce sujet et a, pour plus de clarté et pour éviter certaines critiques peu éclairées, divisé son travail en cinq parties. La première est consacrée aux cas de lévitation empruntés à l'Orient et en particulier aux livres sacrés de l'Inde; la deuxième aux faits glanés dans l'histoire profane d'Occident; la troisième donne un résumé des faits que les hagiographes appellent miracles et qui se rapportent à la question; la quatrième, la plus intéressante, en ce qu'elle a trait à une époque récente, cite les observations du magnétiseur Lafontaine, et du Dr Cyrat, les lévitations de Home et enfin, en dernier lieu, celles d'Eusapia Paladino. La cinquième partie étudie les diverses théories proposées et compare la lévitation avec certains phénomènes électriques, entre autres, les phénomènes de répulsion produits par les courants alternatifs, et les effets de la foudre. Les chercheurs que la question intéresse doivent un remerciement à M. de Rochas pour la peine qu'il s'est donnée en recherchant ces très intéressants documents, qu'il a du reste dû classer avec la méthode que donne l'étude approfondie des sciences positives.

Les molécules sont les centres réels de la force en équilibre et elles sont formées par les trois modes de vibrations, car elles obéissent aux trois modes d'impulsions concordantes. L'accord d'une masse donnée de

matière est le même que celui de chaque molécule de cette masse, car chaque molécule représente la même note dans son mouvement oscillatoire. Ces centres de vibrations harmoniques sont tenus en suspension temporaire par des lois identiques à celles de la résonance. Certaines vibrations peuvent rompre leur équilibre, chaque masse est composée de vibrations en équilibre harmonique et également en rapport harmonique avec toute autre masse en mouvement.

Ce rapport harmonique peut être augmenté ou diminué par la résonance, c'est-à-dire par des vibrations harmoniques qui jouent le même rôle en acoustique que le microscope en optique.

Si l'équilibre harmonieux des trois ordres de force dans les centres neutres de la masse vient à être rompu, la force latente est immédiatement mise en liberté. C'est là la découverte fondamentale de Keely.

Keely en effet trouble cet équilibre et change les rapports des trois ordres de force vibratoire au moyen d'impulsions sonores.

En frappant la même corde dans trois octaves différentes qui représentent le troisième, le sixième et le neuvième de l'échelle.

Le sixième, harmoniqué, *diminue* le nombre des oscillations moléculaires et *augmente* la solidification. Le neuvième, enharmoniqué, *augmente* les oscillations et diminue la matérialisation, le troisième en dominant, favorise le réarrangement des modes de vibration en une autre forme, ou transforme la masse en ses forces initiales.

Keely peut découvrir l'accord d'une masse quelconque à l'aide de quelques essais d'acoustique. Il cherche à changer la dominante de vibration dans le triple courant de force. L'or, l'argent, le platine donnent des vibrations égales à 3, 6, 9. Un fil fait avec ces trois métaux transmet des mouvements concordants dans ces proportions. L'action des éléments dominants et enharmoniques du triple courant produit la rotation.

La science affirme que l'agrégation moléculaire entraîne une perte d'énergie. Keely démontre que l'énergie est *absorbée* non *perdue* et que d'incalculables quantités

de force latente existant dans les agrégations de molécules, peuvent être *réveillées* et converties en mouvement vibratoire intense, au moyen de la résonance extérieure.

Conséquemment, tous les atômes de matière peuvent être séparés par certaines vibrations en accord harmonique avec les vibrations de la masse.

La rupture de l'équilibre et l'harmonie forment le double pouvoir qui gouverne les diverses formes de vie et de mouvement, dont la force électrique magnétique est le principal moteur et le régulateur. La différenciation moléculaire est le dragon dévorant qui détruit le monde physique. La différenciation moléculaire *équilibrée*, c'est le Saint-Georges Victorieux.

L'Éther est la seule substance qui soit dans tout. C'est le grand élément protoplastique, c'est la vie elle-même. C'est la force spirituelle.

La substance du cerveau est moléculaire, mais l'Esprit qui le pénètre est inter-éthérique. Le cerveau est le réceptacle sonore où le courant spirituel agit.

Il devient alors partie constituante de l'Esprit. La force qui dirige le physique a son siège dans les circonvolutions cérébrales; de là elle s'irradie au dehors et devient courante, spirituelle ou force de la volonté. Cette action de l'esprit est un mouvement vibratoire éthérique dirigeant le physique par des transmissions successives éthériques, atomiques moléculaires. C'est le courant éthérique et non le courant magnétique ou électrique qui parcourt nos nerfs.

L'action du courant spirituel produit le mouvement des molécules dans toutes les formes végétales ou animales de la nature.

Toutes les forces de la nature sont des forces spirituelles; toutes sont gouvernées par les courants tri-uns d'affinité spirituelle, et sont des modifications de la force unique. Elles sont composées de triples courants transportant la radiation positive et négative. Les vibrations positives sont radiantes ou propulsives, les vibrations négatives sont attirées vers les centres neutres. La rotation de la terre est continuée et dirigée par l'action des courants positifs et négatifs qui la changent en un véritable aimant. Ces courants peuvent être comparés au

champ magnétique d'un aimant. On remarquera que le système de Keely présente beaucoup d'analogie avec les enseignements de l'occulte. L'univers éthérique et matériel à la fois est constitué par un seul élément, esprit, matière et force. Cet élément a six modes différents de manifestation reliés entre eux par des anneaux dont le plus spirituel pénètre et dirige le plus matériel. L'action mutuelle et simultanée des forces négatives et positives produit la rotation amenant la différenciation, et l'attraction inhérente négative tend à la centralisation, à la matérialisation. Ces forces ont été expérimentalement démontrées et ont servi de base à la mise en liberté mécanique d'une quantité presque incalculable d'énergie. Ce qui n'empêchera pas du reste la science officielle de nier leur existence pendant encore une génération ou deux. L'exposition expérimentale de Keely est limitée à des états ordinaires de la connaissance humaine, et n'appartiennent pas par conséquent à ce qui a été appelé états spirituels. Cependant il a pu se servir de la force éthérique, dont on connaît seulement les résultats inférieurs, ceci laisserait supposer que Keely a su découvrir une loi appartenant au monde des effets en relation par conséquent avec les causes et dont on ne peut retrouver les traces que dans des régions en deçà de la perception humaine, qu'on les appelle spirituelles, psychiques ou vitales.

PHANEG.

..

Les grands événements du xx^e siècle en France et en Europe, suite et commentaire détaillé à *Ce qui doit arriver au commencement du xx^e siècle*, par Vanki. Prix : 1 fr. 50 par la poste. Paris, la Petite imprimerie, 11, rue Hélène, br. in-8 (27 pages).

L'auteur de cette brochure n'est point fataliste. Il sait que l'homme est libre de profiter des avertissements d'en haut, et de créer un courant spirituel bénéfique capable de neutraliser l'action des courants mauvais qu'ont engendrés l'athéisme et le matérialisme. Le commencement du xx^e siècle verra des châtiments formidables.

Les avertissements donnés proviennent des prédictions, ou encore des nombres et des mouvements des astres.

M. Vanki cite des extraits de la prophétie de saint Patern, de Jérôme Botin, d'Orval, du P. Nectoux, de Blois, de Bellez, de Raban Maur, de saint François-de-Paule, de Prémol, d'un jeune Lyonnais, de sœur Nativité, de maître Pierre Turrel, l'astrologue. Ce dernier a dit que le grand pacificateur apparaîtra dans le signe de la Vierge (entre août et septembre, remarque M. Vanki) et que son signe sera les Poissons, sa devise paix et travail. L'année 1921, ajoute l'auteur de la brochure, sera gouverné par Saturne, et le soleil entrera cette année dans les Poissons, maison de joie de Saturne le maléfique.

Mais M. Vanki n'a pas pris la peine de démontrer l'authenticité de ces prédictions, ni de concilier avec celle de M^{lle} Couédon, qui parle d'un règne heureux de vingt-cinq années, une vision d'un Lyonnais, publiée dans le *Réparateur* du 1^{er} janvier 1839, et parlant d'un roi qui se fait tuer dans un combat pour laisser la couronne à son fils (ce qui paraît imité d'une prophétie anonyme citée à la 7^e page).

Des travaux aussi peu clairs ne peuvent que jeter le doute dans les esprits. L'œuvre critique est encore à faire : mais M. Vanki ne me paraît pas avoir les qualités nécessaires pour l'entreprendre.

Dans la seconde partie de son travail, le pieux écrivain se hasarde à étudier l'avenir de chaque grande nation d'Europe d'après les nombres hermétiques. Rien de plus obscur que ces pages : M. Vanki a dédaigné de nous exposer par le menu son mystère de calcul. Par exemple, il parle ainsi de l'Angleterre :

« D'après les nombres divins et leurs correspondances divines, il y aura deux fois union et conjonction des restes. Ce dernier nombre 333, qui donne 9, c'est-à-dire le complet-union et conjonction signifient (*sic*) ici luttes et combats pour former un tout. L'Irlande a la même devise, mais les nombres ne donnent qu'une fois Union. Par le tout, doit s'entendre la réunion dans une même fois. L'enseignement hermétique relatif aux débuts de la formation de la Grande-Bretagne est le suivant :

« Si tu emploies tes forces morales et physiques à lutter et à contourner les obstacles, si tu ne peux les vaincre ouvertement, tu arriveras à tes fins. »

Pour le siècle qui va commencer, les lames d'or disent ceci :

« Ne te repose pas sur ta puissance — le cèdre altier aux profondes racines a plus à craindre de la foudre que le brin d'herbe. — Ton insatiabilité amènera ta perte si tu ne mets un frein à tes désirs et à ton intolérance hypocrite. »

Les aspects planétaires pour l'Angleterre sont aussi des plus caractéristiques. L'opposition de Mars et de Saturne est des plus graves et celle de Mars et du Soleil plus grave encore. Ces oppositions doivent se produire au commencement du siècle qui s'approche ; elles signifient : Révolutions intérieures, guerres terribles au dehors, affaiblissement, et, quelquefois, mort. »

M. Vanki nous révèle ensuite (très sommairement) le sort de l'Allemagne, de l'Espagne, de l'Italie, de la Russie, de la Pologne, de l'Irlande. Il n'amène la chute de l'Islamisme qu'après quelques cycles chaldéens de dix-huit années.

Les conjonctions fatales à l'Europe se produiront vers 1900 et leurs effets commenceront à se manifester vers 1903, 1904 et les années suivantes. »

J'admets, pour le fond, les théories de M. Vanki ; mais on me permettra de constater qu'il ignore l'art d'enseigner ses connaissances, et qu'il aurait à gagner s'il imitait la méthode de notre directeur.

SATURNINUS.

*

Vient de paraître à la Société d'Éditions littéraires, 4, rue Antoine-Dubois : *Nous avons une noblesse française*, par le vicomte de ROYER. — Prix : 5 francs.

Le vicomte de Royer, auteur de : *Y-a-t-il une noblesse française* ? livre qui obtient toujours un vif et légitime succès, vient de donner une suite à cette œuvre en faisant paraître : *Nous avons une noblesse française*. Dans ce très intéressant volume, l'iconoclaste

de la fausse noblesse relève et fait briller la vraie, non seulement avec un éclat, un charme de style incomparable, mais de plus dans la partie historique, avec une merveilleuse érudition. Mordant et inexorable quand il le faut, mais toujours impartial, ce nouveau Chérin fait ressortir la splendeur de chaque maison noble : il produit des pièces inédites des plus curieuses accompagnées de descriptions et de légendes sur chaque famille qui passe sous sa plume, et comme le faisait remarquer Francisque Sarcey, « ce diable d'homme, outre qu'il a beaucoup de verve et d'esprit, apporte des documents des plus sérieux qui comportent la conviction ».

* *
*

Le Dr Ferdinand Maack, de Hambourg (6 Feldstrasse 53), édite une nouvelle revue intitulée : *Wissenschaftliche Zeitschrift für Xénologie*, vouée à l'étude scientifique des phénomènes occultes. — On pourra juger par les titres des ouvrages suivants de la compétence et de l'activité de l'éditeur :

1897. *Die Weisheit von der Weltkraft*. Eine Dynamosophie ;

Über Phosphoreszenz-Strahlen (I. Beitrag zum Neo-Okkultismus) ;

Zur Entdeckung der beiden neuen chemischen Elemente Argon und Helium. Nebst einer neuen Gruppierung des periodischen Systems der Elemente auf einem magisch-quadratischen Zylinder-Mantel von der Wurzel 17. (II. Beitrag z. N.-O.) Mit Figur ;

Das sichtbare Newt'onsche Spektrum als Ausgangspunkt für dynamo-sophische Betrachtungen (III. Beitrag z. N.-O.). Mit einer Tafel : Das « Universal-Spektrum ».

1898. *Okkultismus Was ist er ? Was will er ? Wie erreicht er seine Ziel ?* Eine unparteiische Rundfrage (mit 73 Antworten) nebst einem Vorwort, Nachwort und Anhang über Neo-Okkultismus ;

Prospekt-Broschüre der Wissenschaftlichen Zeitschrift für Okkultismus ».

Wissenschaftliche Zeitschrift für Okkultismus ». Nr. 1—3.

1899. *Magisch-quadratische Studien*. I. Über das Wesen magischer Quadrate. Mit zahlreichen Figuren. (Im Erscheinen);

Die motorische Kraft der Handstrahlung (Im Erscheinen);

Prospekt der wissenschaftlichen Zeitschrift Xenologie.



NÉCROLOGIE

Le D^r CARL DU PREL ✠. — Le célèbre philosophe M. le baron D^r Carl du Prel, est décédé le 5 août, à Heilig Kreuz, près Hall, en Tirol.

Né à Landshut, le 3 avril 1839, comme fils du M^e du Prel, issu d'une ancienne famille de Bourgogne émigrée depuis longtemps en Bavière, il a fait ses études classiques à Munich, comme élève de la pagerie royale. Après avoir étudié pendant quelque temps dans la Faculté juridique de l'Université de Munich, il est entré dans l'armée et a fait la campagne de 1866. En 1868, il fut promu docteur par la Faculté philosophique de l'Université de Tübingen pour son œuvre *Oneirokritikon!* En 1870, il fut nommé capitaine et peu de temps après il quitta le service à cause de sa santé débile. Il se dédia entièrement à l'étude de la philosophie et des sciences naturelles. Il contribua à beaucoup d'œuvres d'une grande importance, à l'étude de l'occultisme et de l'évolutionisme. Nous mentionnerons seulement : *Die Planetenbewohner und die Nebularhypothese* (1880), *Der Kampf nur Dasein am Himmel* (1882), *Philosophie der Mystik* (1885), *Die monistische Seebenlehre* (1888), *Die Mystik der alten Griechen* (1888), *Studien aus dem Gebiete der Geheimwissenschaften* (1890-91, 2 vol.), *Entwerken der Seele durch die Geheimwissenschaften* (1894-95, 2 vol.), *Das Kreuz am Ferner* (roman occultiste, 1893). M. le D^r Carl du Prel sera toujours apprécié dans l'histoire de l'occultisme comme un des plus fervents et spirituels combattants contre les doctrines du matérialisme.

Ch.

ERRATA

Clous gnostiques. — Après : *de la représentation du Mal (*)*, ajouter : *du dieu mauvais, de IADALBAOTH.*

1° Esprit du monde = Christos mâle = Jésus-Christ. (Le Bien)	} Naas
2° Ame du monde = Christos femelle = { Ophiomorphe (La Vertu) (Le Bien et le Mal) } Iadalbaoth (Le Vice)	
3° Corps du monde = Tout ce qui tombe sous nos sens physiques. (Le Mal)	

Suit : *l'un et l'autre serpent*, etc., etc.



Le Gérant : ENCAUSSE.

TOURS. — IMP. E. ANRAULT ET C^o, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6.

JOURNAUX ET REVUES OCCULTISTES

RECOMMANDÉS SPÉCIALEMENT

LANGUE FRANÇAISE

L'Initiation (revue mensuelle), 10, avenue des Peupliers, Paris.

Le Voile d'Isis (journal hebdomadaire), 5, rue de Savoie, Paris.

L'Hyperchimie (revue mensuelle), 19, rue St-Jean, Douai (Nord).

HERMÉTISME, ALCHEMIE

La Thérapeutique intégrale (revue mensuelle), 5, rue de Savoie, Paris

MÉDECINE HERMÉTIQUE, HOMÉOPATHIE
(Va paraître incessamment.)

Psyché (Bulletin autopsychique mensuel)
5, rue de Savoie, Paris.

COURS HERMÉTIQUES

LANGUE ANGLAISE

The Morning Star. Dépositaire, Chamuel, 5, rue de Savoie, Paris.

(Peter Davidson, Loudsville, White C^o, Georgia, U.S.A.)

LANGUE ESPAGNOLE

Luz astral (hebdomadaire, à Buenos-Ayres (République Argentine), 6, pasage Sarmiento.

La Nota Médica, Fuencarral, 26. Madrid.

LANGUE ITALIENNE

Superscienza Via Nuova, 14, Piacenza.

Il Mondo Secreto.

Luz (revue mensuelle), 82, via Castro Pretorio, Rome

LANGUE TCHÈQUE

Sbornik pro filosofii a okkullismus, à Prague (Bohême). Puch majerova Ul 36.

LANGUE ALLEMANDE

Neue metaphysische Rundschau: in-8^o mensuel.
Edité par Paul Zillmann, 8 Parkstr. Berlin-Zehlendorf

Das Wort: mensuel. Edité par Leopold Engel,
Feurigstrasse, 12-I. Schöneberg près Berlin.

AVIS IMPORTANT. — Tous nos confrères ci-dessus cités et ceux qui voudraient être cités sont priés de reproduire *in extenso* cette liste

Principaux Ouvrages recommandés pour l'étude de l'OCCULTISME et de ses applications

CONTEMPORAINS

- | | |
|-------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| F.-CH. BARLET | { L'Évolution de l'Idée.
L'Instruction Intégrale. |
| STANISLAS DE GUAITA | { Le Serpent de la Genèse.
Le Temple de Satan.
La Clef de la Magie noire. |
| PAPUS | { Traité élémentaire de Science Occulte.
(5 ^{me} édition).
Traité élémentaire de Magie pratique.
La Science des Mages.
L'Ame Humaine. |
| A. JHOUNEY | Ésotérisme et Socialisme. |
| RENÉ CAILLIÉ | Dieu et la Création. |

CLASSIQUES

- | | |
|-------------------------|-----------------------------------------------------------------------------|
| ELIPHAS LÉVI | La Clef des Grands Mystères. |
| SAINT-YVES D'ALVEYDRE | Mission des Juifs. |
| FABRE D'OLIVET. | { La Langue hébraïque restituée.
Histoire philosophique du genre humain. |
| ALBERT POISSON. | Théories et Symboles des Alchimistes. |

LITTÉRATURE

- | | |
|-------------------------|-------------------------------|
| JULES LERMINA | { La Magicienne.
A Brûler. |
| BULWER LYTTON | { Zanoni.
La Maison Hantée |

MYSTIQUE

- | | |
|-------------------|-------------------------------------------------------------------------|
| P. SÉDIR. | { Jeanne Leade.
Jacob Bœhme et les Tempéraments
Les Incantations. |
|-------------------|-------------------------------------------------------------------------|

POUR DÉTAIL ET PRIX, S'ADRESSER :

A la librairie CHAMUEL, 5, rue de Savoie, PARIS

Envoi Franco du Catalogue.

L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS I Q O. ✖

Docteur en médecine — Docteur en kabbale

44^e VOLUME. — 12^e ANNÉE

SOMMAIRE DU N^o 12 (Septembre 1899)

PARTIE INITIATIQUE

A Velléda Papus.

(p. 193 à 197).

Au Pays des Esprits ***

(p. 198 à 256).

PARTIE PHILOSOPHIQUE

Le Vaudoux Nathan Zeffar.

(p. 257 à 269).

PARTIE LITTÉRAIRE

Incantation A. Sturdza.

(p. 270 à 272).

Ordre martiniste. — Modification importante dans notre *Revue*. —
Ma façon de voir. — Bibliographie. — Livres reçus. — Nouvelles
diverses. — Une Maison de Santé homœopathique. — Lebensheim.
— Congrès spirite et spiritualiste de 1900. — Errata. — Petite
Correspondance.

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Echanges doit être adressé
87, boulevard Montmorency, à Paris.

Administration et abonnements : 3, rue de Savoie, PARIS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà huit années d'existence. — Abonnement: 10 francs par an

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)



La reproduction des articles inédits publiés par l'Initiation est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.

A VELLÉDA

LE P:: S:: C:: AUX F:: DE LA L:: VELLÉDA,
SALUT EN יהוה.

T:: C:: F::

C'est avec un vif regret que j'ai dû me faire représenter à l'inauguration de votre Loge au lieu de m'y rendre en personne.

Une tournée d'inspection de nos formations en Angleterre me retenait loin de Paris. Mais mon regret fut largement compensé par la lecture des beaux discours prononcés à cette cérémonie, et c'est avec joie que j'ai parcouru le résumé des paroles de notre F:: Sédir, délégué spécialement par le suprême Conseil Martiniste à cet effet.

Grâce à vos paroles, beaucoup de fausses conceptions du Martinisme et de ses tendances, beaucoup de calomnies portées contre l'Ordre ou contre ses fondateurs, prendront fin.

On verra, en lisant vos discours, que le Martinisme ne vient lutter contre aucune société vraiment idéaliste, et qu'il veut rester sur son véritable terrain de centre actif de culture intellectuelle et d'études sérieuses en dehors de toute secte et au-dessus de toutes les superstitions.

Existe-t-il à Paris une Loge maçonnique d'un rite quelconque où l'homme qui veut étudier puisse approfondir le symbolisme de tous les rites et de toutes les initiations, en basant cette étude sur les éléments d'hébreu et de sanscrit indispensables à cet effet ? Non, n'est-ce pas ?

Eh bien ! l'Ordre Martiniste vient fournir aux maçons de tous les rites, comme à tous les hommes animés d'un pur désir, des centres où on ne leur demandera ni serments, ni cotisations (car les officiers payent eux-mêmes et seuls tous les frais) et où le tronc de la veuve ne circule pas. On leur demandera seulement de travailler en camarades, non pas en écoliers, et de se préparer à devenir les guides des frères de l'année suivante.

Nous respectons trop la liberté des opinions pour ne pas laisser à tous nos membres la plus grande initiative et nous avons organisé un enseignement symbolique sérieux et garanti par des thèses et des examens, parce que les maçons français étaient, sous ce point de vue, très inférieurs à leurs frères de l'étranger.

Et cela est si vrai que tous les défenseurs de l'enseignement symbolique qui combattent nos personnes ou nos œuvres ont été des élèves de nos centres et n'en

sont venus à user de la calomnie et des attaques perfides que dans la crainte de voir d'autres maçons devenir plus vite, et mieux qu'eux, compétents en ces études initiatiques dont ils croyaient détenir le monopole. Vous apprendrez, dans nos centres, comment l'initiateur répond par le pardon à l'ancien élève révolté, et comment le temps se charge toujours d'indiquer aux envoyés où se trouve la branche d'acacia qui permet de retrouver le tombeau d'Hiram.

Les faits sont plus probants que tous les morceaux d'architecture. Trois volumes ont été consacrés par les cléricaux à combattre le Martinisme, dont ils redoutent les méthodes d'enseignement, la puissance, et l'organisation, à la fois si large et si fermée.

On considère la France, à l'étranger, comme trop matérialiste et il est nécessaire de montrer qu'il y existe aussi des centres initiatiques chrétiens, en dehors de tout cléricanisme.

Les discussions philosophiques qui forment des esprits libres et des orateurs ardents occupent, dans tous les At.: Maç.:, une assez grande place pour qu'il soit inutile de faire double emploi.

Mais il était utile de constituer à Paris un enseignement sérieux et méthodique du symbolisme, et voilà ce qu'ont voulu créer les illuminés Martinistes depuis 1887. Nos adversaires les plus acharnés : les cléricaux, ont senti le danger de nos efforts dès le début et n'ont cessé de le signaler et de nous combattre de toutes leurs forces, mais sans pouvoir arrêter notre progression continue. Velléda est la quatrième Loge régulière de l'Ordre Martiniste que nous

ouvrons à Paris, depuis moins de trois ans. Avec le Sphinx, Hermanubis et la Sphinge vous constituez un puissant quaternaire d'expansion.

Et aux anciens élèves mécontents, à ceux qui voudront nier le devoir qu'ont les illuminés d'instruire les formations maç.: qui s'écartent de leur rôle, répondez en citant ces paroles du F.: Malapert, orateur du Suprême Conseil du rite Écossais (Chaîne d'union, 1874, p. 85): « Pour la pratique de la vie, « nous avons cherché une formule capable de réunir « toutes les conditions désirables. Celle qui répond le « mieux aux opérations des maçons se lit aujourd'hui « sur le frontispice de nos planches; elle est relative- « ment neuve, car c'est vers le milieu du siècle der- « nier qu'elle fut précisée par un de nos frères du nom « de St-Martin. La puissance du vrai est si grande « que la devise révélée par Saint-Martin éblouit tous « les yeux. Les trois mots: Liberté, Égalité, Fraternité, « disposés dans cet ordre, indiquent ce que doit être « une société bien réglée. Tous les ateliers les ont « acceptés et les grands hommes de la Révolution en « ont fait la devise de la République française. »

Ceux qui, après avoir séjourné dans la chambre du milieu, ont vu les quatre lettres de la parole perdue et retrouvée: INRI, illuminer les quatre branches de la croix cerclée de roses, ceux-là saisiront l'importance de ces paroles.

Et vous, Martinistes, mes frères, restez Inconnus pour ceux que vous appelez à la connaissance de la lumière de l'illuminisme et demeurez Silencieux devant les profanes.

C'est à ses qualités de discrétion que notre Ordre doit sa diffusion rapide. Actuellement, pas une contrée civilisée de la terre n'est étrangère à notre influence, purement intellectuelle, et nos délégués généraux et spéciaux, nos journaux dans presque toutes les langues, assurent à l'Ordre la place à laquelle il a légitimement droit, parmi les fraternités d'illuminés avec lesquelles nous avons signé des traités d'alliance, sans distinction de race, de croyance ou de couleur.

Que les maîtres visibles et invisibles de la chaîne vous assistent dans vos travaux, T::: C::: F:::, et que votre voie soit toujours l'Invariabilité dans le milieu préconisée par le TCHOUNG-YOUNG des Chinois.

PAPUS.



AU PAYS DES ESPRITS ⁽¹⁾

OU

Recherches dans les Mystères de l'Occultisme

ÉCRITES

EN UNE SÉRIE D'ESQUISSES AUTOBIOGRAPHIQUES

Je suis celui qui vit et qui était mort
Et voyez, je suis vivant pour jamais ;

DÉDICACE

A cette bande de penseurs courageux (cinq cents en nombre) qui ont osé souscrire à l'Art magique ; à ceux qui en se déterminant à lire les pages de cette œuvre proscrite ont osé soutenir devant le monde le droit du jugement privé et le devoir de se former des opinions basées sur la connaissance, la candeur et la raison. A ceux qui ont combattu côte à côte avec l'auteur et l'éditeur de l'Art magique, la bataille de la libre pensée et de la liberté de conscience contre les forces de l'ignorance du préjugé, de la bigoterie et de la superstition. Ce volume est dédié avec reconnaissance et cordialité,

par l'AUTEUR.

(1) Nous sommes heureux de donner à nos lecteurs, grâce au dévouement du Dr Marc Haven, quelques larges extraits de l'ouvrage initiatique introuvable *Ghost Land*. La traduction est aussi littérale que possible sans souci du style. L'idée seule est importante.

N. D. L. R.

CHAPITRE PREMIER

SUR LE SEUIL

Le seul objet de ces lignes ayant été de présenter à celui qui s'occupe des mystères spirituels quelques expériences d'une nature singulière et exceptionnelle, je me serais fait un plaisir de les rapporter en tant que faits isolés, voire même, aurais-je communiqué leurs curieux détails à tels journalistes spirites qui auraient pu les considérer comme dignes d'une place dans leurs colonnes ; mais, ayant essayé de les arranger sous une forme répondant à ce dessein, j'ai trouvé qu'il était impossible de séparer les portions phénoménales de cette histoire, de la personne qu'elles concernaient le plus immédiatement.

Eussé-je été un simple spectateur des scènes ici détaillées, j'aurais pu aisément les ramener à la forme narrative, mais, comme dans la plupart des cas où je me suis trouvé être soit le médium, par l'intermédiaire duquel se sont produits les phénomènes dignes d'être signalés ; comme aussi l'intérêt de ces phénomènes se trouve dériver de l'association avec une histoire consécutive, j'ai estimé qu'il me fallait, soit abandonner le dessein de soumettre le récit de mes expériences au monde, soit consentir à la tâche désagréable de les identifier avec une personne qui a des raisons différentes pour redouter la publicité et qui ne soupire après rien tant que la retraite paisible qui doit précéder le dernier adieu à la terre. Il est arrivé cependant que ma volonté a dû céder à une volonté

qui m'est plus chère que la mienne. Aussi me trouvé-je aujourd'hui obligé, ou bien d'identifier mes aventures spirituelles avec un personnage fictif, ou bien d'accepter l'alternative répugnante d'ajouter aux maints rôles que le drame tragique de la vie m'a contraint de jouer sur sa scène le rôle ingrat d'autobiographe.

Pour beaucoup de raisons qu'il ne m'est pas nécessaire d'énumérer, j'ai une répugnance spéciale pour les œuvres de fiction. La vie est à la fois trop réelle, trop remplie d'événements considérables pour être travestie et vêtue de fictions. La vérité parle à l'âme des natures sincères avec beaucoup plus de sérieux que la fiction, et les récits spirites en particulier, en me montrant la voie vers de nouvelles découvertes où se trouvent engagés les intérêts éternels de la race, sont tout simplement dégradés lorsqu'on y ajoute des inventions fictives. La tendance trop commune à exagérer le merveilleux des phénomènes spirites doit être soigneusement évitée si l'on veut arriver au cœur des vérités si importantes et si peu familières du genre de celles qui se rattachent au côté spirituel de la nature humaine

C'est avec ce respect de la vérité que j'entreprends la tâche de narer mes aventures singulières et exceptionnelles. Le seul départ que je me permettrai en dehors de cette ligne d'absolue et austère vérité commencera ma propre identité et celle des personnes avec lesquelles j'ai vécu. Les raisons qui m'obligent à supprimer mon nom réel et à employer tous les moyens possibles pour voiler l'identité de ceux que j'ai connus sont impératives et seraient très bien ap-

précieées si l'on pouvait les très bien comprendre. Sous tous les autres rapports, je m'en vais commencer une histoire sincère de moi-même en tant que je me suis trouvé mêlé aux incidents que l'on me requiert de détailler.

Mon père était un gentilhomme hongrois qui, s'étant cru molesté par le gouvernement régnant de son pays, l'abandonna virtuellement ; se trouvant d'autre part allié du côté maternel avec l'un des plus puissants princes natif de l'Inde dont il avait reçu des offres tentantes de distinctions militaires et officielles, il se détermina à se préparer à sa nouvelle carrière par le cours d'études nécessaire en Angleterre ; d'où la croyance très répandue qu'il était officier anglais, opinion fortifiée par le fait que pendant maintes années il abandonna son titre, se substitua au rang qu'il avait autrefois occupé dans son pays natal, le titre bien plus honorable que lui avait valu sa valeur militaire sur les champs de bataille de l'Inde, valeur prouvée par les services de la plus extraordinaire bravoure. Avant son départ pour l'Orient, mon père s'était marié à une dame italienne de la plus grande beauté, mais comme il était résolu à conserver son titre hongrois et ses terres toutes maigres qu'elles fussent pour le bénéfice de ses enfants, il laissa son fils aîné, mon seul frère, en Autriche, où il le fit élever à la charge de proches parents. Je suis né sur le sol indou peu de temps après l'arrivée de mes parents, mais comme mon frère aîné mourut quand j'arrivai à l'âge de dix ans, je fus envoyé en Europe pour y prendre sa place, recevoir une éducation européenne et recevoir formellement le vain titre

et l'héritage de nos terres hongroises. Comme mon pauvre père s'obstina toujours à conserver ces inutiles dignités pour ses enfants quoiqu'il les eût méprisées et rejetées pour lui-même, je fus accoutumé dès ma plus tendre enfance à m'entendre appeler comme le chevalier de B... et appris à croire dès la mort de mon frère que j'étais devenu l'héritier d'une noble maison dont en vérité je n'ai jamais bien compris les prérogatives, si ce n'est sous la forme des mêmes molestations, oppressions de tyrannies politiques qui firent de mon père un proscrit et le sujet avoué d'une puissance étrangère.

J'avais environ douze ans, autant que je puis me le rappeler, lorsqu'un jour, tard dans l'après-midi, en retournant du collège où je faisais mes études à B... juste au moment où j'allais passer la porte de la maison où je prenais pension, je sentis une main se poser sur mon épaule, et, me retournant, je me vis face à face avec un de mes professeurs, homme qui durant la période de mes dix mois d'études à cet endroit avait exercé sur moi une influence singulière et irrésistible. C'était un professeur de langues orientales, et, quoique je ne fusse pas légalement inscrit comme élève de sa classe, je le suivais cependant parce qu'un jour il me l'avait soudainement demandé, et aussi soudainement je m'étais senti obligé d'accepter son offre. A partir du moment même où j'entrai dans la classe du professeur von Marx, je m'absorbai dans l'étude de la littérature orientale, et les progrès que je fis dans cette étude tinrent sans aucun doute à mon désir de posséder à fond les sujets dont ces

langues orientales forment là clef. Le matin du jour où commence ce récit, le professeur von Marx m'avait brusquement demandé si j'étais un rêveur : je répliquai par la négative ajoutant que je croyais avoir souvent rêvé de quelque chose, mais que le souvenir de ce que ça pouvait être ne persistait à mon réveil que juste assez longtemps pour me laisser l'opinion que j'avais été quelque part dans mon sommeil, mais que j'avais oublié où. Quand le professeur m'eut touché sur l'épaule, comme je viens de le dire, à ma propre porte, il me dit :

— Louis, mon garçon, n'aimeriez-vous pas avoir des songes dont vous pourriez vous souvenir ? aller en des endroits dans votre sommeil d'où vous puissiez revenir et nous donner des nouvelles ?

— O professeur, m'écriai-je dans ma surprise, cela me serait-il possible, et comment le pourrais-je ?

— Viens avec moi, enfant, reprit mon professeur. J'appartiens à une société philosophique dont l'existence ou tout au moins la nature réelle est peu connue. Nous voulons l'aide d'un bon petit garçon intelligent comme toi, spécialement d'un qui ne soit pas un rêveur conscient. Il y a longtemps que j'ai l'œil sur toi et je crois non seulement que je puis te confier nos secrets, mais même t'y associer, t'instruire dans les merveilles d'une grande sagesse que peu d'enfants de ton âge seraient jugés dignes de connaître.

Flatté par cette confiance et plus que d'habitude secoué par l'étrange frisson qui toujours semblait suivre le contact de la main du professeur, j'acceptai de me laisser conduire jusqu'à ce que j'atteignisse

avec lui le quatrième étage d'une grande maison dans un quartier très tranquille de la ville. Là je fus rapidement introduit dans un appartement de grandes dimensions que subdivisaient des écrans et des rideaux et qui se trouvait à moitié rempli par une assemblée de gentlemen dont je reconnus, à ma grande surprise, plusieurs comme appartenant au collège, d'autres comme appartenant à des instituts littéraires avoisinants et deux autres que je sus être des membres d'une famille princière d'Allemagne.

Il y avait un tel air de mystère et de prudence au moment où nous entrâmes dans la place et quand on me présenta à la compagnie, que j'inclinai à croire que c'était là une réunion d'une de ces sociétés secrètes que, jeune comme je l'étais, je savais être rigoureusement défendues par le gouvernement; aussi l'idée que je faisais partie d'une assemblée illégale me frappa-t-elle d'un sentiment de terreur et d'un désir angoissant de m'en aller. Ces sentiments, tout inexprimés qu'ils fussent, furent apparemment compris par mon professeur, car il me parla à voix basse, m'assurant que je me trouvais dans une société de gentlemen honorables et respectables, que ma présence là avait été seulement sollicitée pour les assister dans certaines expériences philosophiques qu'ils conduisaient et que bientôt j'aurais tout lieu de me féliciter d'avoir été choisi par leur association.

Tandis qu'il parlait, le professeur avait mis sa main sur ma tête et continua de la maintenir là, d'abord avec une pression qui paraissait légère et accidentelle, mais avant qu'il eût fini de me parler, le

pois de cette main sembla s'accroître à un point presque insupportable. Comme une montagne qui se serait écrasée sur mes épaules, des colonnes d'une substance de feu s'échappant comme une lave des doigts du professeur semblaient pénétrer tout mon être et finalement m'anéantir sous leur force terrifiante, me réduisant à un état où toute résistance, tout appel, ou même toute parole m'étaient impossibles. Un vague sentiment de mort imminente remplissait mon cerveau épouvanté, et une sensation de désir indéfinissable de fuir cette contrainte sous laquelle je me croyais tenu m'opprimait jusqu'à l'agonie. Enfin, il me sembla voir se réaliser mon désir intense d'être délivré. J'étais debout et il me semblait à moi-même que je me tenais debout, libre de l'étreinte du professeur, libre de mon corps, libre de toute chaîne, libre de toute matérialité mais qu'un lien invisible et cependant tout à fait tangible me reliait avec la forme que j'avais devinée, mais qui maintenant comme un vêtement dé-pouillé gisait dormante dans un fauteuil au-dessous de moi. Quant à mon réel moi-même, je me trouvais balancé dans l'air, comme je pensais tout d'abord, à environ 4 pieds au-dessus et un peu à côté de mon enveloppe mortelle assoupie. Un moment après cependant je m'aperçus que je marchais sur ce qui me semblait être une matière cristalline magnifique, pure et transparente, dure comme du diamant, mais resplendissante, éclatante, lumineuse et éthérée. Il y avait aussi tout autour de moi une atmosphère étonnante. Au-dessus et tout autour de moi je pouvais discerner comme une nuée rayonnante, étincelante

qui enveloppait ma forme, perçant les murailles et le plafond et permettant à ma vue d'embrasser une étendue presque illimitée d'espace comprenant la ville, les champs, les plaines, les montagnes et tout l'horizon avec le firmament au-dessus de ma tête tout émaillé d'étoiles, baigné des doux rayons de la lune paisible.

Tout ce vaste royaume ainsi perçu s'ouvrait devant moi en dépit des murailles environnantes, du plafond et des autres obstacles matériels qui nous entouraient. Obstacles, ceux-ci ne l'étaient plus. Je voyais à travers eux comme s'ils avaient été une mince couche d'air ; bien plus, je savais que je pouvais non seulement passer à travers eux sans la moindre difficulté, mais que n'importe quel objet pondérable dans l'appartement, le mobilier lui-même eût-il été soumis à l'action dissolvante de cette nuée de feu rayonnante qui m'entourait, se serait dissous et serait devenu comme moi et comme mon atmosphère si soluble qu'il pouvait passer précisément comme je le pouvais à travers tout objet matériel. Je voyais ou il me semblait voir que j'étais tout force ; que j'étais une âme détachée du corps sans plus pour les relier qu'une invisible corde ; aussi que j'étais dans le royaume de l'âme, l'âme de la matière, et que du moment que mon âme et le royaume de l'âme dans lequel je me trouvais transporté étaient la force réelle qui maintenait la matière ensemble, je pouvais aussi facilement briser les atomes, les séparer et passer à travers eux, que l'on peut mettre un corps solide au milieu de l'eau ou de l'air.

Soudainement, il me sembla que je voudrais bien

essayer ce pouvoir si nouvellement découvert. M'apercevant que la toque de collègue que j'avais portée sur la tête de mon pauvre corps sans vie se trouvait négligemment dans les mains, je fis un effort pour l'atteindre. Pour réussir cependant, je m'aperçus qu'il fallait venir en contact avec une espèce de vapeur bleue étrange que pour la première fois je remarquai émanant de mon corps et l'entourant comme un second lui-même.

Tandis que je considérai ce curieux phénomène, je me sentis porté à regarder les autres personnes se trouvant dans l'appartement et remarquai alors qu'une auréole semblable au second soi-même lumineux émanait de chaque personne. La couleur et la densité de chacune variait; une observation attentive de la nature de ces vapeurs, ou, comme j'ai appris depuis à les appeler, de ces photosphères, m'enseigna que je pouvais correctement discerner le caractère, les intentions et la vie passée de chaque individu.

Je me trouvai si profondément absorbé dans l'observation de ces images, de ces formes, de ces scènes dans les révélations provenant des âmes de ces hommes que j'oubliai mon intention de m'emparer de la toque que mon corps portait, jusqu'au moment où je m'aperçus que les émanations du professeur von Marx d'une teinte rose éclatante semblaient pénétrer et s'unir intimement avec la vapeur bleue qui émanait de ma propre forme. J'observai alors un autre phénomène. Lorsque les deux vapeurs ou photosphères se trouvaient intérieurement mélangées, elles aussi devenaient de la force comme mon âme et comme le royaume de l'âme dans lequel je me trouvais. *Percevoir* dans l'état où

je me trouvais amené, c'était voir, entendre, goûter, sentir et comprendre toute chose d'une nouvelle manière. Je savais que, en tant que mortel, je ne pouvais me servir de plus d'un ou deux à la fois, mais en tant qu'âme je pouvais réaliser toutes ces sensations par l'intermédiaire d'un seul sens maître : la perception ; aussi que ce sixième sens sublime et exalté me renseignait infiniment mieux que tous les autres sens séparément pouvaient le faire. Subitement un sentiment de triomphe s'empara de moi à l'idée de connaître et de comprendre si supérieurement aux graves et savants professeurs dans la compagnie desquels j'étais venu comme un timide et peureux enfant, mais que je regardais maintenant avec dédain à cause de leur infériorité de leur connaissance par rapport à la mienne et avec pitié, car ils ne pouvaient avoir idée des fonctions nouvelles et des jouissances qu'elles procuraient et que j'éprouvais en tant qu'âme libérée.

Il se produisit à ce moment une autre révélation que des aventures ultérieures m'ont montrée être profondément vraie ! Voici : Comme je viens de le dire, je voyais en caractères distincts et vivants écrits sur mes compagnons les événements de leur vie passée et les intentions qui les avaient fait agir. Aussi clair que le jour il me parut que certaines intentions étaient bonnes et d'autres mauvaises ; qu'une série d'actions (celles suggérées par des intentions mauvaises, veux-je dire) produisaient d'horribles difformités et des apparences repoussantes sur la photosphère, tandis que l'autre série d'actions (suggérées par les intentions que je reconnaissais de suite comme droites) semblaient donner

à l'auréole de l'âme un éclat indicible et jeter un tel halo de beauté rayonnante sur tout l'être qu'un vieillard en particulier, qui en tant que mortel était d'un aspect singulièrement disgracieux et flétri, brillait en tant qu'âme dans la lumière de sa noble vie et de ses glorieuses émanations comme un ange parfait. Je pourrais maintenant écrire un volume sur les découvertes intérieures révélées à l'œil de l'âme et qui sont cachées ou inconnues aux sens corporels. Je ne puis point m'appesantir sur elles maintenant, quoique je pense qu'il serait bien d'avoir écrit maint livre sur ce sujet pourvu que les hommes voulussent les lire et les croire. Auquel cas, j'en ai la conviction, les êtres humains s'éloigneraient du crime épouvantés et terrifiés, voire même abandonneraient leurs mauvaises pensées tant leur hideux se réfléchit sur l'âme, et si tourmentée et souffrante devient la photosphère chargée de mal. Je vis dans la photosphère de certain gentleman d'aspect distingué la représentation de toutes sortes de reptiles les plus immondes et les plus dégoûtants. Ces images semblaient pour ainsi dire se former avec ses émanations vaporeuses, tandis que sur son âme j'apercevais des plaies et des marques effrayantes qui me convinquirent qu'il était non seulement un libertin et un sensualiste, mais un homme imbu des passions les plus basses et les plus repoussantes.

Ce que je vis cette nuit-là m'épouvanta du crime, me rendit odieuse toute mauvaise pensée, toute mauvaise intention et avec tous mes défauts et les imperfections de ma vie ultérieure, je n'ai jamais oublié ou n'ai jamais cessé de régler ma vie selon les terrifiants

avertissements que j'appris alors. Je dois ici déclarer que ce qui m'a pris quinze minutes ou plus à écrire se présenta comme un éclair à ma perception presque tout en même temps, et la compréhension de beaucoup plus de détails que je n'en ai donnés ne me demanda qu'un très petit nombre de secondes.

En ce temps-ci où j'écris, la clairvoyance, comme on appelle aujourd'hui les perceptions de l'âme, est devenue une faculté trop commune pour que sa description détaillée puisse beaucoup intéresser le monde. Il y a trente ou quarante ans, elle tenait trop du merveilleux pour qu'on lui accordât de crédit ; mais je me demande si ceux qui ont alors approfondi ses pouvoirs et ses propriétés ne les étudièrent pas avec une appréciation et une intelligence plus profondes qu'on ne le fait aujourd'hui où cette faculté semble être un don que l'on ne cultive guère dans un autre but que celui de se créer un moyen d'existence et où trop souvent elle donne aux charlatans ou aux diseurs de bonne aventure l'occasion de tromper le public. Mais reprenons mon récit.

Il n'y avait que peu de temps que j'étais délivré des attaches de mon corps endormi et de la main magique du professeur, quand il se courba au-dessus de ma forme et me dit :

« Louis, je veux que vous vous rappeliez tout ce qui se passe dans votre sommeil mesmérigue ; aussi, je veux que vous nous parliez et nous rapportiez autant qu'il est en votre pouvoir tout ce que vous voyez et entendez maintenant.

En un instant, le désir de mon enfance, le seul après

lequel j'avais tant soupiré durant mes heures de veille, savoir : le désir de contempler ma mère bien-aimée dont j'avais été séparé ces deux dernières années, me revint. En même temps que l'image de ma mère se présentait à mon esprit comme un éclair, il me sembla que j'étais transporté rapidement à travers une immense étendue d'eau en face d'une grande cité où l'on pouvait discerner d'étranges constructions et où brillaient, étincelants sous un soleil brûlant, tropical, d'énormes dômes couverts de brillants métaux. Entraîné à travers l'espace, un millier de spectacles nouveaux et étonnants, étincelèrent un moment devant mes yeux, puis s'évanouirent. Je me trouvais alors debout à l'ombre d'un groupe de palmiers, les yeux fixés sur une belle dame étendue sur un lit, abritée sous la large véranda d'un bungalow princier, tandis qu'une demi-douzaine d'individus à figure sombre, vêtus de blanc, leurs bras nus et leurs chevilles entourées de bracelets d'or, agitaient d'immenses éventails au-dessus d'elle et semblaient très occupés à la rafraîchir.

« Mère, mère », m'écriai-je en étendant mes bras vers l'image bien connue de l'être qui m'était le plus cher sur la terre. A mesure que je parlais, je m'aperçus que ma voix n'éveillait aucune vibration dans l'air qui entourait la couche sur laquelle reposait ma mère. Je vis une lueur jouer au-dessus de la tête, lueur qui, chose étrange à dire, avait revêtu mon exacte forme, contour et attitude, avec cette différence seulement qu'elle n'était que mon image en miniature. Tandis que cette flamme sautillait au-dessus de son senso-

rium, ma mère leva les yeux de son livre et, les fixant sur le point exact que j'occupais dans l'espace, murmura d'une voix qui me semblait excessivement lointaine : « Mon Louis, mon pauvre enfant, si éloigné, si abandonné, plût au ciel que je te visse maintenant. »

A ce moment, la volonté de mon magnétiseur sembla s'interposer entre moi et ma vision inattendue.

Je surpris sa voix, disant d'un ton sévère : « N'intervenez pas, Herr Eschemmayer, je ne veux pas qu'il voie sa mère, car les nouvelles qu'il nous apporterait d'elle ne sauraient nous intéresser. »

Quelqu'un répliqua, car je compris que le professeur écoutait, quoique, pour une cause qui m'était alors inconnue, je ne puisse entendre aucune autre voix que la sienne. Il parla de nouveau et dit : « Je veux qu'il visite notre société à Hambourg et nous apporte des renseignements sur ce qu'ils font là. » A mesure que ces mots étaient prononcés, je vis, pendant une brève seconde, la forme de ma mère, la couche sur laquelle elle était étendue, la véranda, le bungalow, et tous les objets qui l'entouraient, se renverser comme des formes que l'on verrait dans un miroir retourné, puis la scène tout entière changea. Des villes, des villages, des routes, des montagnes, des vallées, des mers défilèrent devant mon regard amoncelant leurs représentations en un rapide moment et terminant leur défilé panoramique par la vue d'une vaste chambre splendidement meublée assez semblable à celle dans laquelle j'avais pénétré avec le professeur.

Je compris que j'étais à Hambourg dans la maison du baron von S... et que ce personnage avec une

société d'autres gentlemen se trouvaient assis autour d'une table sur laquelle se trouvaient des coupes à boire pleines chacune d'un liquide chaud couleur de rubis, d'où s'exhalait une odeur d'huile parfumée. Plusieurs globes de cristal se trouvaient sur la table, aussi quelques plaques à surface noire, brillante, avec un certain nombre de livres ouverts, les uns imprimés, les autres manuscrits et d'autres encore dont les pages étaient couvertes de caractères de forme antique brillamment éclairés. A mesure que j'entrais ou plutôt qu'il me semblait être porté dans cet appartement, une voix s'exclama : « Un message de Herr von Marx est ici, une âme volante qui portera la parole promise à notre cercle de B... »

« Interrogez-la, répondit une autre voix, quel message apporte-t-elle ? »

« C'est une recrue nouvelle, non initiée dans les sciences sublimes, répondit le premier qui avait parlé, et l'on ne saurait compter sur elle. »

« Laissez-moi lui parler, » interrompit une voix d'un ton et d'un accent singulièrement doux ; là-dessus je me sentis capable de fixer mon sens perceptif si clairement sur le dernier interlocuteur que je saisis parfaitement qui et ce qu'il était et où il se trouvait. Je remarquai qu'il se tenait immédiatement au-dessous d'un large miroir suspendu contre la muraille, miroir monté dans un cadre circulaire couvert de caractères étranges et d'aspect cabalistique. Un rideau de velours noir se trouvait pendant de chaque côté du miroir, dans la ou sur la surface noire et merveilleusement polie duquel je vis la forme miniature d'un être vêtu

d'habits étoilés avec une couronne brillante sur la tête, de longues tresses de cheveux d'or, étincelants comme des rayons de soleil, flottant sur ses épaules et un visage d'une incomparable douceur tel que mes yeux n'en avaient jamais vu ou n'en virent jamais depuis. Je ne saurais dire si cette créature ou cette image voulait représenter un mâle ou une femelle. Je ne savais pas alors, et ne saurais même aujourd'hui, dire si c'était un être animé ou inanimé. Il me semblait être vivant et ses lèvres superbes se mouvaient à mesure qu'il parlait, tandis que ses yeux tristes, luisant d'une lumière étrange, se fixaient sur moi avec une expression de pitié.

Plusieurs voix au ton semblable au ton de voix de petits enfants s'écrièrent d'un accent clair et comme en chœur : « L'Ange couronné parle, écoutez. » Les lèvres de l'image présente dans le miroir semblèrent alors se mouvoir. Un long rayon de lumière s'étendit de ses lèvres jusqu'au beau jeune homme à l'air noble, de dix-huit, ans environ, qui se tenait au-dessous du miroir et qui prononça ces mots de la même voix que j'avais entendue la dernière :

« Dites à Félix von Marx que lui et ses compagnons se livrent à des recherches vaines. Ils dépensent leur temps en inutiles efforts pour la confirmation d'un mythe, ils ne récolteront que les fruits amers du désappointement et du ridicule. L'âme de l'homme est un composé de la vie essentielle des esprits élémentaires et, comme les créateurs et auteurs de son être, ne peut conserver une vie individualisée qu'autant que le véhicule de l'âme persiste et garde son intégrité. Si les

esprits des éléments, les astres et les mondes n'ont pu, durant des âges sans nombre, découvrir le secret de l'être éternel, comment un simple composé vaporeux, fait de leur essence exhalée telle que l'âme de l'homme, pourrait-il atteindre le but qui leur a été refusé ? Éloignez-vous, présomptueux ! La vie n'est qu'une condition transitoire de combinaisons, la mort n'est qu'un état final de dissolution. L'être n'est qu'une éternelle alternative entre ces changements, et l'individualité n'est le privilège de l'âme qu'une fois seulement dans l'éternité. Regardez mon compagnon terrestre et dépeignez-le de façon que les maîtres qui vous ont envoyé sachent que l'ange couronné a parlé. »

Comme il l'avait ordonné, je regardai et remarquai que le jeune homme qui parlait ou semblait parler en harmonie rythmique avec l'image du miroir portait un fantastique habit de mascarade différent de ceux de toutes les autres personnes présentes. Lui de son côté semblait mû par le désir de rendre ma présence sensible à ceux qui l'entouraient comme elle l'était à lui-même. J'observai alors que ses yeux se fixaient intelligemment sur les miens comme s'il me voyait et me reconnaissait ; tandis que les regards des autres personnes présentes rencontraient les miens comme s'ils eussent regardé dans le vide. Ils ne pouvaient pas me voir.

« Ame volante », s'écria le jeune homme s'adressant à moi d'une voix de commandement, « ne pouvez-vous nous donner le signal ordinaire ? » Instantanément je remarquai que d'obscures vagues formes, semblables à des images photographiques à demi effacées, étaient

fixées dans l'air et dans l'appartement ? Je vis que c'étaient des formes composées de l'essence d'âme, qui, comme la mienne, avaient visité cette chambre et, comme la mienne, avaient laissé leur trace derrière elles. D'après les apparences qu'elles présentaient ainsi, je compris cependant la nature des signaux qu'ils avaient donnés et ce que l'on demandait maintenant de moi. Instinctivement j'eus la volonté de faire passer au jeune homme un long souffle ou essence de vie émanant de moi, en même temps que je remarquai que sa photosphère était de la même teinte rosée que celle du professeur von Marx. Je vis la vapeur bleue provenant de ma forme s'exhaler comme un nuage sous l'effort de ma volonté, se mêler à sa photosphère et se précipiter vers les extrémités de ses doigts, vers ses pieds, ses cheveux, sa barbe et ses cils.

Il mit sa main sur un petit trépied de différentes espèces de métaux placé près de lui, et, sous la direction de ma volonté, cinq ondées de l'essence de vie furent déchargées de ses doigts, résonnant comme de claires et distinctes détonations à travers l'appartement.

Toute l'assistance tressaillit et une voix remarqua :
« Le messager a été ici ! »

« Et est parti, » ajouta le jeune homme, tandis que brusquement je tombai dans l'inconscience parfaite.

CHAPITRE II

« L'original de toute chose est une chose. La création est un tout. Les différences qu'un mortel voit ne sont différences qu'à l'esprit fini. »
FESTUS.

A mesure que je me rappelle les aventures singulières qui marquèrent ma première jeunesse, il me semble à moi homme ayant atteint le méridien de la vie que ce n'est qu'hier que j'étais le jeune garçon de douze printemps que conduisait à la maison la main du professeur von Marx dans la nuit mémorable où pour la première fois je compris les merveilles de l'influence magnétique et de la lucidité somnambulique que je viens de détailler dans l'expérience du chapitre précédent. De semblables expériences furent constamment répétées durant une période de six années pleines. Aussi ne me proposè-je pas de les récapituler seriatim, mais m'efforcerai-je d'occuper le temps de mon lecteur avec plus de profit, en lui présentant le résumé des révélations que ces six années de pratiques occultes me découvrirent.

La nuit même où se fit ce que je puis appeler mon initiation dans la société à laquelle appartenait le professeur von Marx, ce gentleman m'informa, tandis que nous retournions à nos logis, que l'état d'inconscience dans lequel j'étais tombé après ma visite spirituelle à Hambourg était dû au manque de force néces-

saire pour soutenir mon système, vers la fin de la séance.

Il ajouta que, à mesure que je deviendrais plus fort et plus accoutumé au contrôle magnétique, je pourrais jouir du privilège de conserver le souvenir de ce qui s'était passé ; et qu'au cas où cette force me manquerait, ce qui pouvait arriver, il me rafraîchirait la mémoire en me relisant les memoranda qu'il gardait de chaque séance et qui constituait une mine de renseignements qu'il avait l'intention de transcrire et de corriger en ma présence.

En exécution de cette promesse, le professeur dépensa quelques heures chaque semaine avec moi. Il me permit de lui poser n'importe quelle question se présentant à mon esprit, et comme il semblait prendre un plaisir singulier à expliquer la philosophie se rattachant aux faits qu'il rapportait, je me trouvai bientôt en possession des opinions entretenues par la société avec laquelle je me trouvais associé contre mon gré.

Le professeur von Marx n'était pas seulement un membre de cette société qu'a décrite sir Jung Stilling dans ses visions, mais il appartenait aussi à plusieurs autres, toutes plus ou moins adonnées aux pratiques du magnétisme animal et minéral. L'association particulière dans laquelle je fus tout d'abord introduit constituait la branche allemande d'un ordre secret très ancien dont pas plus moi qu'aucun être humain n'a l'autorisation de mentionner le nom et les traits distinctifs, voire même de l'indiquer plus explicitement que je ne le fais dans les pages suivantes :

Plusieurs savants, ainsi que de laborieux étudiants des mystères les plus profonds de la vie, avaient transmis de génération en génération le résultat de leurs investigations et les opinions qu'ils avaient déduites de leurs expériences. Cette société, que j'appellerai, pour la distinguer, « la Fraternité berlinoise », tout en conservant le fruit des expériences de leurs prédécesseurs, en était arrivée à adopter les éléments suivants de philosophie : ils croyaient que tout fragment de matière dans l'univers représentait un atome correspondant d'existence spirituelle ; que ce royaume d'être spirituel était l'essence, la force et la substance réelle de l'être matériel ; mais que tous deux devaient inévitablement se dissoudre ensemble, se résolvant tous deux de nouveau dans leurs parties composantes lors du changement chimique appelé mort.

Ils reconnaissaient que le royaume de l'être spirituel était ordinairement invisible à l'être matériel, qu'on ne le connaissait que par ses effets, attendu qu'il est le principe actif auquel est soumise la matière ; mais des expériences répétées leur avaient fait découvrir que les formes spirituelles ne pouvaient devenir visibles à l'œil matériel que dans certaines conditions dont la plus favorable était le somnambulisme que l'on obtient dans le sommeil magnétique. Cet état, avait-il trouvé, pouvait être amené par des drogues, des vapeurs et des essences aromatiques ; d'autre part, par des charmes tels que la musique, le fait de regarder attentivement dans des cristaux, les yeux des serpents, dans de l'eau courante ou dans toute

autre substance brillante. Parfois cet état peut être causé par la griserie qu'anime la danse, le fait de tourner en rond ou des bruits assourdissants ; mais la méthode la meilleure et la plus efficace d'élever l'esprit à ce monde supérieur et de plonger le corps dans le sommeil était, comme ils l'avaient prouvé, d'utiliser le magnétisme animal. Ils enseignaient dans les royaumes de l'existence spirituelle qu'il existait des êtres qui composaient les parties fragmentaires et non organisées de l'humanité, aussi bien que des êtres d'ordre supérieur à cette humanité. C'est ainsi que, de même que l'homme est composé de substances terrestres, de tissus végétaux, d'éléments minéraux, atmosphériques et aqueux, de même tous ces êtres avaient des royaumes d'existences spirituelles parfaitement en harmonie avec leurs qualités et leurs fonctions particulières. D'où ils alléguaient qu'il y avait des esprits terrestres ; des esprits de l'onde, du feu, de l'air ; des esprits d'animaux divers ; des esprits de la vie végétale dans toutes ses variétés ; des esprits de l'atmosphère ; et des esprits planétaires sans limite et sans nombre. Les esprits des planètes et des mondes plus élevés que la terre prenaient rang bien avant ceux qui habitent celle-ci ou son intérieur. Ces esprits étaient plus puissants, plus sages, plus clairvoyants que les esprits terrestres ; leur terme d'existence s'étendait aussi plus loin comme durée ; mais pas plus aux uns qu'aux autres la fraternité n'attribuait le privilège de l'immortalité, et cela encore bien moins à l'essence fuyante et complexe qui formait le principe vital de l'homme. Supposons cependant que,

de même que l'âme de l'homme était composée de tous les éléments qui entraient dans la composition de son corps, de même son esprit était en somme trop supérieur aux esprits de la terre, de l'eau, des plantes, des minéraux, etc., pour entrer en communion avec eux, était considéré par la Fraternité comme une vue légitime et nécessaire pour ceux qui voulaient prétendre à une pleine compréhension des départements spéciaux de la nature dans lesquels se trouvaient ces existences embryonnaires. C'est ainsi qu'ils évoquaient leur présence au moyen de rites magiques et cherchaient à les dominer dans le but de leur arracher la compréhension parfaite des secrets de la nature et le pouvoir de leur commander. Tandis que, par des conversations répétées avec mes nouvelles connaissances, je trouvais que chacun d'eux niait énergiquement la continuation de l'existence de l'âme après la mort, ils croyaient encore que l'essence de l'âme s'affinait en entrant dans des formes organiques et ainsi que nos essences, mais non pas nos individualités, étaient absorbées par des organismes plus élevés que celui de l'homme et formaient en dernier ressort des portions de cette race d'êtres élevés qui présidaient au destin des nations et communiquaient de temps en temps avec l'âme de l'homme en tant qu'esprits planétaires. Ils enseignaient que les esprits élémentaires, de même que l'essence de l'âme chez l'homme, disparaissaient par l'action de la mort, mais, de même que cette essence de l'âme, ils pouvaient progresser en atteignant à l'existence dont certaines formes étaient plus tard absorbées par des organismes plus élevés et finale-



ment contribuait à constituer l'esprit de l'homme.

Étrange et même fantastique comme la croyance ci-dessus exposée peut apparaître aux sceptiques, aux matérialistes ou aux spiritualistes, permettez-moi d'assurer toutes ces différentes classes de penseurs que ces vues sont bien plus généralement acceptées que les simples faits de l'histoire ou de la biographie n'amèneraient l'humanité à croire.

J'ai conversé avec les esprits les plus élevés des écoles allemandes dans beaucoup de sphères de la pensée et les ai trouvés incapables de combattre les faits que j'avais à leur montrer, je les ai forcés à admettre la plausibilité de ma théorie en tant qu'explication de maints problèmes qui autrement resteraient insolubles dans la nature. La Société à laquelle je fus présenté par le professeur von Marx n'était pas la seule qui entretenait ces vues. En Arabie, dans l'Inde, l'Asie Mineure, la Hongrie, la Bohême, l'Italie, la France, la Suède, la Grande-Bretagne, la Kabylie existent des sociétés secrètes où ces croyances sont acceptées et quelques-unes des expériences que je vais raconter se sont produites dans la grande Babylone du matérialisme, durant une visite que je fis avec le professeur von Marx en Angleterre.

Le professeur était extrêmement généreux et distribuait d'une main prodigue les moyens qu'il possédait en abondance. Causant un jour avec moi au sujet de ses dépenses exagérées, il fit insouciamment cette remarque :

« Il y a dans mon organisme cette qualité minérale, mon cher Louis, qui attire à moi et soumet facile-

ment à mon contrôle les esprits élémentaires qui gouvernent les royaumes minéraux. Ne vous ai-je pas informé de la façon invariable avec laquelle je puis juger de la qualité de mines, quelque distantes soient-elles ? Ne vous ai-je pas dit combien souvent il m'est arrivé, comme par hasard, de tomber sur des trésors cachés, et avec quel bonheur constant mes placements et mes spéculations ont abouti à des succès financiers ? Louis, j'attire l'argent parce que j'attire les éléments minéraux et les esprits qui règnent dans ce royaume de la nature.

Je ne cherche ni n'ambitionne la richesse ; j'aime les pierres précieuses pour leur beauté et leurs vertus magnétiques, mais l'argent pour sa pure possession, je le méprise. Fussé-je aussi mercenaire de caractère que je suis puissant quant aux moyens d'amasser des richesses, je pourrais être plus riche que Crésus et commander une bourse plus longue que celle de Fortunatus.

— N'est-ce pas étrange, maître, répliquai-je, que la caractéristique de votre nature physique, savoir, le pouvoir d'attirer les richesses comme vous le dites, n'ait pas trouvé un désir correspondant dans votre âme ?

— Pas du tout, mon Louis ; au contraire, la nature est purement harmonieuse, étant toujours en équilibre dans tous ses efforts. N'avez-vous pas remarqué combien souvent la possession d'un don spécial est accompagnée par une indifférence à sa possession ?

Les grands chanteurs, les grands musiciens et même les poètes, les peintres, les sculpteurs estiment



rarement leurs dons au même point que le monde qui en jouit. Ils sont toujours mécontents d'eux-mêmes et, à moins que le monde ne les loue, ne les applaudisse et les récompense, ils ne trouvent que peu ou pas de récompense intérieure du fait du pur exercice de leur faculté, et ainsi en va-t-il de tous les dons de la nature. Une grande force physique accompagne rarement une grande vigueur d'idée ou la profondeur de l'intelligence; le muscle et le cerveau font rarement bonne compagnie; de même les fluides magnétiques qui attirent vers mon être physique les trésors métalliques de la terre ne trouvent pas de correspondance dans les attractions magnétiques de mon esprit, tandis que, si j'étais constitué de telle façon que la force qui attire vers moi le service des esprits des métaux me manquât, mon âme s'en apercevrait et soupierait après la satisfaction de ce besoin en un constant désir d'argent et de trésors. »

Et c'est pour cela, comme je le croyais alors, que le professeur von Marx était riche, mais ne se souciait ni ne faisait cas de ses richesses, alors que tant de millions d'individus, qui ne possèdent pas dans leur organisme cette qualité minérale particulière qui, selon l'enseignement de la Fraternité, était nécessaire pour attirer les richesses, soupirent après leur possession et cependant passent vainement leur vie à leur recherche.

Il devient nécessaire, pour le bénéfice des quelques étudiants en mystères psychologiques qui peuvent lire ces pages, que je développe ici aussi brièvement que possible, les particularités de mon association

avec la Fraternité de Berlin qui les attirèrent à moi.

Ils croyaient, et à juste titre, que l'essence spirituelle de l'homme appelée âme est susceptible de jouer un rôle indépendant jusqu'à un certain point du corps; que, quand le corps est hypnotisé ou se maintient en repos parfait sous l'action du sommeil mesmérique, l'esprit libéré de son contrôle acquiert des fonctions d'ordre supérieur parmi lesquelles le pouvoir de traverser l'espace et de regarder les objets à travers la lucidité de la lumière spirituelle. Le professeur von Marx avait, grâce à certains signes familiers aux magnétiseurs habiles, découvert que j'étais un sujet pour des expériences magnétiques.

Ma puissance en tant que clairvoyant excéda celle qu'il avait anticipée; aussi mes services à la Fraternité furent-ils hautement appréciés. Depuis que les pratiques de Mesmer leur étaient familières, ils avaient toujours pris plaisir à les étudier en support de leur théorie favorite qui était que l'essence de l'âme de l'homme pouvait apparaître faire des signes, des bruits, des remuements en des endroits distants du corps; qu'à certains moments, lorsque ces essences d'âmes disparaissaient soudainement comme par l'action d'une mort violente, elles s'attachaient à des choses et à des places terrestres et *pendant un temps* pouvaient conserver une sorte d'existence vague, obscure, qui finalement s'évanouissait, dissipée dans l'espace pour être retirées du grand réservoir des essences spirituelles et infusées dans d'autres âmes. Maintenant les membres de la Fraternité insistent sur cette opinion que ces essences d'âmes qu'ils appelaient le double et plus

fréquemment l'esprit atmosphérique, apparaissant occasionnellement à la fois avant et après la mort d'individus, expliquaient cette vaste question des spectres, des fantômes, des apparitions, des lieux hantés, et du surnaturel en général.

Le fait que l'esprit atmosphérique languissait souvent autour de la terre après la mort du corps pouvait être vu, entendu et senti, ne pouvait prévaloir contre leur théorie que l'immortalité était une fiction et que l'âme mourait avec le corps. « C'était purement l'esprit atmosphérique, un vague reste de l'âme, disaient-ils, qui s'est jamais vu ou manifesté dans le royaume des esprits ; et ceci n'était pas une existence permanente, intelligente, mais simplement une relique temporaire de l'organisme détruit comme le parfum qui persiste un moment là où était la fleur. » Au moyen d'expériences répétées et patientes avec leurs sujets magnétiques, ils avaient trouvé qu'ils pouvaient envoyer le double ou esprit atmosphérique très loin dans le sommeil somnambulique et que celui-ci pouvait être vu, entendu et senti précisément de la même manière que les spectres que l'on prétend s'être manifestés dans les contes de surnaturel.

Un certain jour, la compagnie m'ayant plongé dans un sommeil profond à l'aide du magnétisme vital et des vapeurs de gaz oxyde d'azote, ils ordonnèrent à mon esprit atmosphérique d'aller en compagnie de deux autres sujets lucides à un certain château en Bohême, où résidaient de leurs amis, et une fois là de faire du tapage en jetant des pierres, en soulevant des corps lourds, en poussant des cris, des gémissements

ou en frappant lourdement des pieds, etc., etc. Je déclare ici énergiquement, et sur l'honneur de quelqu'un entièrement dévoué aux intérêts de la vérité, que ce tapage fut fait et fait par mon esprit et ceux de deux autres êtres encore vivants, une jeune fille et un garçon sujets de la société ; et quoique nous, en tant qu'individus, nous ne nous rappelions rien de tout ce que nous avons fait, nous fûmes peu après mis en présence d'un long et surprenant récit de journal sur les hantises du château du baron von L... dont nous étions les auteurs.

Dans un ouvrage consacré à la relation de récits occultes que j'ai dans ma bibliothèque en ce moment, j'ai trouvé une narration des manifestations, comme on les appelait, qui se produisirent à trois occasions différentes en un certain château en Bohême. L'écrivain attribue ce tapage à des esprits désincarnés, mais, dans le cas particulier en question, j'insiste à dire que les esprits atmosphériques de la Fraternité de Berlin étaient les auteurs des faits rapportés. Les expériences de ces graves gentlemen n'étaient poursuivies ni dans un but d'amusement, ni pour mal faire, mais seulement en vue d'en tirer le *rationali* d'une science psychologique. Je dois confesser qu'ils poursuivaient leurs expériences sans remords et sans considération pour les sentiments des autres ; et comme nous étions tous tenus au secret par les serments les plus solennels, il n'y avait que peu ou pas de chance qu'une solution à n'importe quel des mystères survenu dans notre cercle pût s'échapper de son enceinte charmée. J'écris aujourd'hui à une période de près d'un demi-siècle

après les événements survenus. On y paraît donc avec une incorporeté à ce que le ruyellu a quelques personnes ayant pu profiter de l'absence de l'événement, le scandale qui survint il y a cinquante ans environ dans une ville de Russie, scandale concernant un gentilhomme très adonné à l'étude des arts occultes, qui fut accusé d'avoir mis à mort une jeune paysanne qu'il avait pendant quelques mois soumise à ses expériences magiques et dans le but de savoir si son esprit atmosphérique violemment reféré du corps dans la rigueur de sa vitalité ne pouvait pas voltiger sur la scène de la mort et faire des manifestations perceptibles aux sens de la vue et de l'ouïe. La rumeur populaire concernant ce sacrifice barbare était que le gentilhomme en question avait séduit la malheureuse paysanne et, après avoir mis en péril son âme immortelle par ses arts magiques, avait sans pitié détruit son corps de peur qu'elle ne le trahit.

Il était certain que le gentilhomme en question avait été accusé de meurtre, jugé et acquitté comme il est à supposer que tout autre puissant gentilhomme à sa place aurait été. Cependant les résultats étaient que d'étranges et horribles bruits se produisaient dans son château. Les domestiques épouvantés alléguaient que l'esprit de la victime avait pris possession de la demeure de son meurtrier et que chaque nuit ses cris sauvages et sa forme ensanglantée fuyant à travers les galeries et les corridors « rendaient la nuit hideuse » d'épouvante, et empêchaient de dormir les paysans des alentours. La rumeur ajoutait que le fantôme, spectre ou « esprit atmosphérique », quoi qu'il pût être,

n'avait point disparu pendant des années, et que l'adepte qui avait eu recours à d'aussi terribles méthodes pour satisfaire sa soif insatiable de connaissances occultes avait payé un châtement terrible pour ce qu'il avait cherché. Torturé par l'horrible fantôme qu'il avait évoqué, son esprit succomba et il devint une simple épave. A l'époque où commencèrent nos expériences avec la Fraternité, cet homme, qui avait été autrefois un membre honoré de leur société, était enfermé comme un fou incurable, tandis que son château et ses terres étaient abandonnés par son héritier à la possession du terrible fantôme et de l'esprit destructeur de la négligence et de la dilapidation.

Ce fut sur l'ordre de mes collègues qu'une nuit, pendant le sommeil magnétique, je visitai la cellule du fou et, me trouvant chargé de par le pouvoir des membres de leur force magnétique combinée, je la projetai sur le maniaque, et par ce moyen, tandis que son corps souffrant dormait tranquillement, je pus retourner à notre « sanctuaire » avec son esprit ; et des rapports des actes de cette nuit j'extrai les minutes suivantes de ce qui se passa. J'appellerai « grand maître » celui dont il ne m'est pas permis de nommer les fonctions sur mon honneur et qui questionna ainsi l'âme volante du maniaque comme en ces occasions nous l'appelions toujours ainsi :

Le grand maître. — Avez-vous tué le corps de A. M... ? répondez la vérité.

L'âme volante. — Oui.

G. M. — Dans quel but et comment ?

A. V. — Dans le but de m'assurer si l'esprit atmos-

phérique plein de vie pouvait rester avec moi. Je la tuai d'un coup soudain de façon à laisser échapper toute la vie à la fois, et au moyen de passes mesmériques j'extrayais son esprit de la forme morte.

G. M. — Vites-vous cet esprit passer ?

A. V. — Oui.

G. M. — Quelle était son apparence ?

A. V. — Exactement semblable au corps. Il avait seulement revêtu un aspect d'homme et de supplication terrible à voir.

G. M. — Est-ce que cet esprit resta avec vous et combien de temps ? Vous obéit-il ? Agissait-il intelligemment ou agissait-il d'une façon purement automatique ?

A. V. — Mortels, SACHEZ QU'IL N'Y A PAS DE MORT ! Je ne tuai pas A. M. Je ne fis que détruire le temple dans lequel son âme résidait. *Cette âme est immortelle et ne peut mourir.* Je m'aperçus de cela au moment même qui suivit celui où elle abandonna son corps, car elle me regarda, me parla et me fit des reproches. O Dieu du ciel, saints et anges, ayez pitié de moi ! Cette âme me parla aussi intelligemment, mais avec une puissance infiniment plus grande que si elle avait été terrestre. Elle n'était pas morte. Elle ne pouvait pas mourir ; elle ne mourra jamais, et c'est ce qu'elle me dit sur-le-champ ; mais ah ! misère de moi ! comme je tombai épouvanté et frappé d'une horreur indicible dans un évanouissement profond à mesure que l'esprit s'approchait de moi, j'entrai dans le pays des âmes immortelles. Là je vis maintes personnes que j'avais cru mortes, mais qui étaient toutes encore

vivantes. Là aussi je vis l'âme encore vivante et resplendissante de gloire de mon ancien pasteur Michael H... D'une voix sévère mais pitoyable il me dit que j'avais commis un grand et irréparable crime ; que tout crime était impardonnable et pouvait seulement être effacé par expiation personnelle et non par une expiation substituée comme il l'avait faussement enseigné, tandis qu'il était sur la terre ; que mon seul moyen d'expiation était de souffrir et de souffrir à propos et en rapport avec mon horrible crime ; que, attendu que la pauvre victime, dont la vie terrestre avait été interrompue par mon acte, aurait à passer le terme de cette vie dans une sphère terrestre, son magnétisme réellement attiré, comme je le pensai, à l'endroit où sa vie avait été prise, continuerait à me hanter et à répéter en vision la dernière et affreuse scène du meurtre jusqu'à ce que l'essence de sa vie s'évanouisse, jusqu'à ce que son esprit devienne libre de quitter la terre, et de s'élever comme il le voulait à des sphères plus hautes. D'autres fois mon sévère interlocuteur m'informa que je verrais l'âme réelle vivante de ma victime, et qu'alors ce serait sous la forme d'un ange pitoyable cherchant à me secourir ; mais qu'encore plus souvent je verrais seulement le « spectre » et que celui-ci m'apparaîtrait comme au moment de la mort sous une forme vengeresse, en partie émané de ma propre mémoire, en partie émané de l'aura magnétique de ma victime et rappelant toujours la forme et les circonstances de mon épouvantable crime. Mortels, j'aurais beaucoup plus à vous dire des royaumes terrifiants qui sont au delà de la

tombe et du lien solennel qui relie la vie à la mort ; mais je n'ose pas parler davantage. Les êtres mortels apprendront bientôt cela par eux-mêmes ; car les âmes des immortels se préparent à établir un pont sur le golfe de la mort et les hommes et les esprits le traverseront et le retraverseront encore. En attendant, vous êtes des aveugles conduisant des aveugles ; vous vous décevez vous-mêmes avec une vaine philosophie et vous décevez tous ceux auxquels vous l'enseigniez. Il n'y a pas de mort ! Il faut que je parte. Écoutez, on m'appelle !

Les lignes qui suivent à propos de cette étrange révélation de l'âme volante du maniaque ajoutent :

« Il semblerait que le corps eût été troublé dans son somnambulisme et l'âme rappelée ; mais nous n'aurions rien gagné à prolonger cette entrevue, car évidemment cette âme dans ses intervalles lucides était retournée à l'ancienne et fausse philosophie dans laquelle son enfance avait été élevée, savoir la croyance *mythique* dans son immortalité.

« Les esprits des fous peuvent être évoqués et toujours parlent et pensent rationnellement lorsqu'ils sont libérés de leur corps déséquilibré ; mais nous notons que très communément ils retournent aux périodes rudimentaires de leur existence et généralement insistent sur le mythe populaire de l'immortalité.

« Peut-être sont-ils en rapport avec les opinions prédominantes des hommes et sont-ils persuadés de répéter des idées admises. Il n'y a rien cependant à gagner à de telles expériences. »

CHAPITRE III

CONSTANCE

Dans les bâtiments du collège occupés par les professeurs et les employés attachés à l'université dont j'étais devenu un étudiant, résidait un professeur de mathématiques que je désignerai sous le nom de professeur Muller. Ce gentleman occupait un rang distingué dans la science et se trouvait aussi membre de la société secrète dont moi-même et le professeur von Marx faisons partie. C'était un homme sournois, froid, antipathique et, quoique estimé pour sa valeur scientifique et considéré par notre société comme un opérateur mesmérique puissant, il était généralement détesté et était particulièrement un objet de répulsion pour les « sensitifs » qu'il magnétisait quelquefois. Le professeur von Marx m'avait toujours soigneusement isolé de toute influence magnétique autre que la sienne, et quoique par suite je n'eusse jamais à me soumettre au contrôle de Herz Muller, sa présence même m'était si antipathique qu'on avait remarqué que ma lucidité était profondément troublée lorsqu'il se trouvait dans le voisinage. Cependant il n'assistait pas souvent aux séances dans lesquelles j'étais engagé ; quoiqu'il appartînt à notre groupe aussi bien qu'à d'autres où je n'étais pas admis. Le principal intérêt du professeur Muller à mes yeux était sa parenté à une charmante jeune femme plus âgée que moi de quelques années, mais pour laquelle je nourrissais un

sentiment que je puis seulement assimiler aujourd'hui à l'adoration d'un humble fidèle pour son saint ; et vraiment Constance Muller était digne de trôner dans n'importe quel cœur comme son ange tutélaire. Elle était belle, blonde et semblait aussi fragile qu'un lis ; douce, timide et effarouchée comme un paon : et quoiqu'elle résidât avec son austère et rébarbatif oncle dans les bâtiments du collège et qu'elle remplît pour lui les fonctions de femme de ménage, peu parmi les autres résidents l'avaient jamais vue, excepté en de furtifs et rapides moments, et aucun des membres de l'université, excepté un, n'avait joui du privilège d'entretenir des relations personnelles directement avec elle. Cet être unique et si hautement favorisé était moi-même.

J'avais fait la connaissance de cette charmante demoiselle en plusieurs fois, alors que j'étais envoyé de la part de mon ami Herz von Marx pour porter des messages à son oncle ; pensant, je présume, que mes jeunes années mettraient nos relations à l'abri de toute possibilité de scandales ou de bavardages, la belle et solitaire petite fée avait daigné m'accorder quelque légère attention, ce qui finalement amena entre nous une chaude amitié à la fois sincère et agréable.

Constance Muller était une orpheline pauvre et ne dépendait que de son unique parent Herz Muller. Jeune comme elle était, je sentais l'injustice non moins que l'inconvenance qu'il y avait pour une jeune demoiselle si délicatement élevée, douée d'instincts sensitifs aussi fins, à être amenée dans un tel milieu et

assujettie à une vie comme celle qu'elle menait dans l'université. Elle ne se plaignait pas cependant, elle m'avait simplement appris que, par la mort de son père, un pauvre professeur de langues, elle en était venue à compter uniquement sur son oncle ; elle espérait, un jour venant, l'amener à l'aider à s'établir comme professeur de musique. Aussi lui était-elle trop reconnaissante de sa protection temporaire pour insister à ce qu'il lui choisît une autre vie ; elle voulait attendre qu'il fût disposé à favoriser ses désirs. Quant à moi, j'écoutais ses remarques sur ce chapitre avec d'étranges pressentiments. Ma conviction secrète était que l'austère étudiant de choses occultes avait amené cette belle jeune créature dans le collège poussé par des motifs ultérieurs dont sa dévotion aux études magiques formait l'idée dirigeante. Je puis ici, aussi bien qu'à n'importe quelle partie de mon récit, déclarer que, quoique profondément intéressé, je dirai même réellement épris des recherches vers lesquelles mes facultés de clairvoyance m'avaient poussé, je n'avais jamais, dès leur commencement même, eu la satisfaction de me persuader que ces études étaient légitimes ou salutaires aux esprits qui s'y engageaient. J'avais la foi la plus aveugle dans l'intégrité et la sagesse du professeur von Marx aussi bien qu'une confiance entière dans son affection et les soins paternels qu'il prenait de moi ; mais là s'arrêtait ma confiance à n'importe lequel de mes associés.

Quoi qu'il en soit, ils me semblaient tous être des hommes sans âme. C'étaient tous des chercheurs dé-

espérés, déterminés du côté des royaumes de l'être avec lesquels la terre n'avait pas de sympathie et qui, en conséquence, avaient détruit en eux-mêmes tout sentiment humain ou toute émotion humaine.

Pas un seul dont je me rappelle ne manifesta jamais des sentiments affectueux ou sembla se plaire aux relations de société. C'étaient des hommes d'esprit profond, philosophique, isolés du reste du monde, poursuivant par pure nécessité, ou comme un manteau jeté sur les secrets effrayants de leur existence, des études scientifiques, et cependant, dans le tréfonds de leur nature, ils étaient perdus à la terre et aux douceurs humaines ; vivant parmi les hommes, mais ne participant pas plus à leurs vices qu'à leurs vertus.

Dans leur compagnie, je me sentais abandonné, seul de mon espèce. Lié, enchaîné comme un Prométhée aux royaumes des existences mystérieuses que ces hommes avaient soumis à leur service, je m'imaginai souvent être une âme condamnée, arrachée à jamais au commerce tendre et confiant, aux tendresses et à la vie confiante des mortels et plongée dans un océan de terreur et de mysticisme d'où nul ne pouvait me secourir.

Si la connaissance que j'avais payée si cher était vraiment la réalité, il y avait des fois où je pensais qu'il n'était ni bon, ni légal pour l'homme de la posséder.

J'enviais souvent l'inconscience paisible du monde extérieur et serais volontiers retourné à la simple foi de mon enfance pour clore alors mes yeux dans le sommeil éternel plutôt que de m'éveiller pour re-

trouver cette inquiétude terrible qui me possédait depuis que j'avais dépassé les limites sûres du visible et que j'étais entré dans les espaces illimités de l'invisible.

Et maintenant, Dieu me garde, Constance, la belle, la douce, l'affectueuse orpheline, Constance qui soupirait tant après de l'affection que dans son isolement elle était satisfaite de s'attacher à un jeune garçon comme moi, Constance était destinée à devenir leur victime. On devait l'amener vers ces royaumes froids, qui n'ont rien de terrestre, des existences des esprits à moitié formés ; elle devait perdre tous ses précieux attributs féminins, et de ses regards fixes, sauvages percer l'invisible, se fixer loin des visages des mortels ses semblables pour contempler les linéaments grotesques des gnomes. Les formes des sylphes et les horribles rudiments d'êtres imparfaits qui remplissent les royaumes de l'espace et qui par pitié ont été cachés aux yeux des vulgaires mortels. Constance, je le savais, languissait de posséder cette connaissance ; et qu'elle ait agi d'après les suggestions de son parent sans scrupules, ou qu'elle ait été enflammée par la sphère d'influence qu'il projetait de son esprit résolu, je ne saurais le dire, il était certain qu'elle avait eu des indices au sujet des recherches dans lesquelles j'étais engagé et perpétuellement elle me tourmentait de questions et s'efforçait de se renseigner à leur sujet.

Quoiqu'il me semblât trahir les intérêts de mon maître bien-aimé, j'opposais invariablement à ses questions les réponses les plus décourageantes et les

avertissements les plus sérieux. Rien ne fit. Un certain soir que je n'étais pas moi-même engagé, mais qu'une réunion spéciale dont je ne faisais point partie devait être tenue par les membres, je vis le professeur Muller traverser la cour du collège tenant à son bras la forme éthérée, hermétiquement voilée de Constance. Je les vis entrer dans un fiacre qui les attendait à la porte, et, me précipitant à leur suite, j'entendis le professeur donner l'ordre au cocher de les déposer dans un quartier éloigné de la ville où les réunions de la Fraternité se tenaient. « En route pour le sacrifice, m'écriai-je mentalement, Constance, tu es condamnée, vendue à un monde de démons dans ce monde et dans l'autre (si vraiment il y a un autre monde). » Deux soirs après celui-ci, comme je me promenais solitairement dans la cour du collège, j'entendis un pas rapide derrière moi. Une main se posa doucement sur mon épaule et, levant les yeux, j'aperçus Constance Muller la physionomie transfigurée. Ses yeux brillaient d'une lueur étrange qui n'avait rien de terrestre ; sa tête était rejetée en arrière comme si elle (méprisait) la terre et cherchait alliance avec les étoiles ; sa joue brûlait d'une vive rougeur héctique, et sur ses belles lèvres il y avait un air singulier de triomphe à mesure qu'elle m'accosta. « Page perfide que tu es, combien de temps aurais-tu donc tenu la maîtresse à laquelle tu as juré féauté, emprisonnée dans les ténèbres de sa captivité terrestre, alors que des royaumes de lumière et de gloire et de merveilles l'attendaient pour qu'elle y entre et en prenne possession ?

« — O Constance, où êtes-vous allée ?

« — Là où quelque jour je vous rencontrerai, mon jeune paladin, dans la terre de lumière, à l'entrée de laquelle mon âme a toujours soupiré depuis que j'ai pu élever mes regards au-dessus de ce monde glacé du matérialisme, depuis que j'ai senti que ce monde devait être vivifié et enflammé par un monde de spiritualisme. Oui, Louis, je connais maintenant le secret de vos escapades nocturnes, et moi aussi je puis traverser l'espace, moi aussi je puis communier avec l'âme des choses, et libre sans contrainte, le moi intérieur de Constance peut plonger dans les sphères de l'infini et percer les secrets de l'éternité.

« — Hélas ! » murmurai-je. Incapable alors de m'expliquer la peine indicible qui remplissait mon cœur, je baissai la tête et silencieusement m'en allai au côté de la pauvre enthousiaste.

Plusieurs semaines durant, Constance Muller vécut dans l'extase d'un pionnier qui a découvert un nouveau monde et s'en croit le souverain. Mon langage ne put jamais lui faire comprendre le sentiment profond que j'avais de l'incapacité de l'homme à communier avec des mondes d'êtres à la fois étrangers et répulsifs à sa mentalité ; mais elle voyait, et sa nature si profondément sympathique appréciait, les émotions que je ne pouvais traduire. Absorbé dans la gloire du pouvoir triomphant qu'elle avait sur et à travers le monde invisible, la néophyte ne pouvait cependant partager les pensées que quelques années d'expérience m'avaient imposées comme des convictions ; mais,

malheureux que j'étais, pourquoi aurais-je désiré hâter l'éclaircissement ? Il vint assez tôt, cet éclaircissement, ou plutôt trop tôt, trop tôt ! Je n'assistais jamais aux séances auxquelles Constance prit part, ni aucun des autres « sujets lucides » que je connaissais ; aussi ne savais-je rien de ce qui se passait. Les membres de la Fraternité avaient maintes phases de communion spirituelle parmi eux et, quoique, grâce aux soins indulgents de mon professeur, j'apprisse plus qu'il ne fût permis de connaître à n'importe quel autre « sensitif » durant le terme d'initiation, je savais qu'il y avait de vastes théâtres de connaissances transcendantales à traverser au sein desquels peu, sinon point, de mortels avaient été jusqu'alors entièrement plongés.

A chaque séance une formule était attachée sous la forme de serment, de secret, si terrible que pas un de ceux qui furent sincères à leur croyance n'ont été sus être parjures. Que quelque partie des étranges services conduits dans ces réunions ait été subséquemment révélée au monde est la meilleure preuve que les néophytes ont cessé d'être sincères ou de regarder leur vœu de silence comme sacré. A l'époque dont je parle, j'étais profondément convaincu et considérais la connaissance que j'avais acquise comme la plus sacrée qui pût être communiquée ; aussi ne questionnai-je jamais Constance au sujet de ses expériences, quoique devinant trop bien leur nature.

Les mois s'écoulaient et je trouvais trop sûrement que l'esprit de cette pauvre victime avait été dressé pour devenir une âme volante et, à la plupart des

séances où elle assistait, était libéré dans des fins que je ne pouvais que deviner.

Quelles qu'elles fussent, elles commencèrent bientôt à affecter sa santé et son caractère. Elle s'étiolait comme une fleur privée de lumière et d'air. De plus en plus frêle, de plus en plus éthérée devenait sa forme légère de sylphe, chaque jour de plus en plus pâles et creuses devenaient ses joues et ses lèvres autrefois rosées.

Ses grands yeux bleus s'enfonçaient, se creusaient et ses boucles frisées d'or pâle semblaient comme une couronne de rayons de soleil déjà emmêlés pour auréoler le front d'un éternel dormeur. A chaque séance où elle assistait, son esprit, s'atténuant comme un fil de lumière longtemps étiré, s'égarait invariablement vers n'importe quel endroit où je me trouvais être comme étant sa première et plus puissante attraction : quelquefois se penchant sur mes livres dans ma tranquille petite chambre ; d'autres fois regardant songeusement les cascades de la fontaine sautillante qui jouait dans le square du collège ; souvent s'égarant dans les arcades des bois épais qui bordaient la ville et d'autres fois étendu sur l'herbe, surveillant mais ne prenant jamais part aux jeux bruyants des enfants de mon âge avec lesquels en tant que compagnon j'avais perdu toute sympathie. A la maison ou dehors, seul ou au milieu d'une foule, partout où il m'arrivait d'être, lorsque l'âme libérée de la belle Constance brisait les liens de sa prison et se promenait sans entraves, excepté lorsqu'elle se trouvait sous le charme magnétique de ses opérateurs, elle me cherchait inva-

riablement et, comme une guirlande de pâles vapeurs éclairées du soleil, flottait à quelque deux pieds au-dessus du sol dans sa forme et apparence corporelle devant moi. Accoutumé au phénomène du double être, ce fantôme ne me surprenait pas plus qu'il ne me troublait. Mes expériences spirituelles me rendaient capable de percevoir que, durant les quelques moments pendant lesquels l'esprit du sujet sentitif passait dans le sommeil magnétique et avant que ses magnétiseurs aient eu plein pouvoir sur elle, les attractions instinctives de sa nature l'attiraient vers l'enfant qu'elle avait déjà découvert comme étant son adorateur, le seul être peut-être auquel l'attachaient les liens de l'affection dont sa nature aimante était pleine. Je savais tout ceci et m'en serais réjoui si le fantôme de la victime n'avait présenté des signes non douteux d'être sacrifié impitoyablement aux noirs mages avec lesquels elle se trouvait si fatalement associée.

Dans la vision de l'âme volante de Constance, il n'y avait pas de spéculation dans la fixité des yeux brillants; la forme reposait pour ainsi dire dans l'air et les longues boucles ensoleillées balayaient presque le terrain à mes pieds; mais l'aspect de chagrin sans espoir et de désespérance profonde, qui était devenu une expression permanente sur ses traits à l'état de veille, était encore imprimé avec plus d'intensité sur son ombre magnétique : elle ne me voyait pas, ne me touchait pas, ne me connaissait pas, mais son esprit blessé fuyait inconsciemment vers l'abri de la seule présence qui l'aurait sauvée si cela eût été possible.

puis s'évanouissait pour obéir aux ordres des hommes sans scrupules qui s'étaient emparés, comme je le croyais alors, de son âme sans défense.

Un soir, que nous avons été nous promener ensemble et que nous nous étions assis sur le flanc solitaire d'une colline, regardant le coucher du soleil dans sa gloire avec ses mille couleurs par-dessus l'étendue des jardins, des prairies et des plaines au-dessous, Constance brisa le long silence en s'écriant d'une voix basse mais passionnée : « Louis, vous croyez que les hommes qui nous ont pris corps et âme dans leurs immondes magiques pièges sont bons et purs, quoiqu'ils soient froids et antipathiques dans leur dévotion à leurs terribles études. Louis, vous vous trompez. Je vous atteste, et ceci est le dernier et peut-être le seul acte par lequel je pourrai jamais vous servir sur la terre, que quelques-uns d'entre eux sont impies, inhumains et, ô Dieu ! combien monstrueusement impurs !

— Constance, vous me surprenez !

— Ne m'interrompez pas, Louis. Le mal qui m'a été fait ne peut être réparé. Vous pouvez encore être soustrait à ce gouffre vertigineux qui souille le corps et détériore l'âme ; mais pour moi, plutôt au ciel que la fin arrive ! »

L'indicible accent d'angoisse avec lequel cette lamentation fut proférée me perça le cœur au vif.

Je me jetai aux pieds de la belle demoiselle jurant que je mourrais pour la sauver. Pour l'amour d'elle, pour son bien ou même pour son plaisir, j'écraserais tout ce nid de magiciens comme je le ferais pour au-

tant de guêpes. Je les tuerais, je les dénoncerais aux autorités, je ferais n'importe quoi, tout ce qu'elle m'ordonnerait de faire. Tout ce que je demandais était qu'elle m'accordât la permission de la sauver.

La douce Constance répondit à ces protestations désordonnées à voix basse par des murmures étouffés me suppliant d'être tranquille, calme, patient et m'assurant que pas plus moi que n'importe quel autre être vivant ne pouvait lui être du plus léger secours. « J'ai vu la fin, ajouta-t-elle, lorsqu'elle eut réussi à me calmer, et je sais que, impatiente comme je le suis de la voir venir, elle ne tardera cependant point. J'entre-rais dans les royaumes de lumière et de gloire, car ces affreux hommes n'ont pu abuser de mon esprit sans défense qu'autant qu'il est emprisonné dans mon faible corps et soumis à ses forces ; ils n'ont pu toucher à son intégrité pas plus qu'ils ne pourront maintenir un seul instant leur prise sur lui, une fois que la chaîne qui relie la partie mortelle à l'immortelle sera rompue. Quand cette séparation aura lieu, je serai libre et heureuse.

« — Constance, m'écriai-je, vous est-il donc donné de savoir quelle forme nouvelle vous allez revêtir ? Assurément, un être aussi bon, aussi droit, aussi beau que vous ne peut devenir rien moins qu'un radieux esprit planétaire.

« — Je serai la même Constance que j'ai toujours été, répliqua-t-elle solennellement. Je suis un esprit immortel maintenant, quoique relié par des chaînes matérielles à ce corps fragile et par des chaînes magnéti-

ques encore plus terribles au pouvoir de ces vils et méchants hommes.

« — Constance, vous rêvez ! La mort est la fin de toute individualité. Votre esprit peut être, doit être absorbé par les brillants royaumes de l'être étoilé, mais jamais vous ne redeviendrez la Constance de maintenant.

« — Pour jamais et pour jamais, Louis, je serai toujours la même. J'ai vu des mondes d'êtres auxquels ces mages ne peuvent atteindre ; des mondes d'âmes humaines brillantes ressuscitées, sur lesquelles la mort n'a eu d'autre pouvoir que de dissoudre les chaînes terrestres qui les maintenaient dans leur demeure d'argile. J'ai vu le monde de l'âme ; j'ai vu qu'il est impérissable. Louis, il y a dans ces herbes qui sont sous nos pieds des essences spirituelles qui ne meurent jamais.

« Dans mes moments de lucidité les plus heureux, c'est-à-dire (et là un long frémissement secoua tout son être) lorsque je pouvais échapper à mes bourreaux et au monde de démons qu'ils se plaisent tant à fréquenter, alors, Louis, mon âme essorée dans l'espace pouvait percer un intérieur plus éclatant dont ces gens-là n'ont jamais eu idée, savoir, pénétrait dans l'âme réelle même de l'univers, non pas dans la simple enveloppe magnétique qui relie l'esprit et le corps ensemble. Louis, dans les profondeurs de la nature existe le royaume de la force qui comprend la lumière, la chaleur, l'électricité, la vie, la force nerveuse, l'aura, l'essence et tous les impondérables qui composent le mouvement, car le mouvement est la

force composée de maintes parties subdivisibles. Là se trouvent ces mondes d'existences à demi formées, embryonnaires, avec lesquels nos bourreaux entretiennent commerce. Ce sont les parties spirituelles de la matière, et elles fournissent à la matière les qualités de la force ; mais ce sont toutes des existences embryonnaires, transitoires et seulement partiellement intelligentes. Rien de ce qui est imparfait n'est permanent, d'où s'ensuit que ces esprits élémentaires imparfaits n'ont pas d'existence réelle ou permanente ; ce sont des fragments d'êtres, des organes, mais non des organismes, et jusqu'au jour où ils sont combinés pour former l'organisme d'un être humain, ils ne jouissent d'aucune individualité réelle ; aussi périssent-ils, meurent-ils de façon que leurs atomes en voie de progression puissent s'assembler, et que leurs organes séparés puissent s'incarner dans l'organisme complet d'un homme.

« — Et l'homme lui-même, Constance ?

« — L'homme en tant qu'organisme parfait *ne peut pas* mourir, Louis. Le moule dans lequel il est formé doit périr afin que l'âme reprenne sa liberté. L'enveloppe ou corps magnétique qui relie le corps et l'âme est formé de force et d'esprit élémentaire ; aussi cette enveloppe reste-t-elle pendant un temps avec l'âme après la mort et rend-elle celle-ci capable de retourner à la terre, ou de s'attarder ici-bas dans un but providentiel jusqu'à ce qu'elle se soit purifiée du péché ; mais cette dépouille même finit par disparaître, et l'âme vit alors à l'état de pur esprit dans les royaumes de l'esprit, éclatante de gloire, rayonnante de bonheur,

forte, puissance, éternelle, infinie. C'est là le ciel c'est là que demeure Dieu, de telles âmes sont des anges.

« — Constance, vous parlez avec assurance, comment savez-vous tout ceci ? N'est-ce point la communauté qui vous l'a enseigné ?

« — La Fraternité, Louis, mais ils ne font que tonner dans les ténèbres épaisses du monde matériel et n'ont que pénétré les royaumes de la force.

« Je vous le dis, ces royaumes ne sont peuplés que d'ombres, de spectres, de fantômes.

« La main n'est pas le corps, l'œil n'est pas la tête ; pas plus que les essences ténues, vaporeuses, qui constituent les organes séparés dont le monde de la force est composé, ne sont l'âme. Suis-moi bien, Louis ! Les prêtres rêvent de l'existence des mondes de l'âme, la Fraternité des êtres dans le monde de la force. Les prêtres appellent les esprits élémentaires des régions moyennes de pures créations de l'imagination humaine et de la superstition. Les membres de la Fraternité accusent les prêtres des mêmes hallucinations. Tous deux ont en partie raison et en partie tort car les épreuves réelles que l'âme a à subir prouveront que des êtres de chacune de ces natures existent, et que ces deux royaumes sont des réalités ; seulement les esprits élémentaires des royaumes de la force sont comme la terre périssables et transitoires, et les esprits parfaits des royaumes de l'âme sont immortels et ne meurent jamais. Louis, j'ai vu et conversé avec les deux, et je sais que je ne rêve pas. Et me voilà cependant, misérable que je suis, attachée

à la terre ; mon âme emprisonnée par les chaînes de la force, obligée de satisfaire à l'insatiable curiosité d'esprits qui ne peuvent atteindre au delà de ces régions moyennes et, oh ! l'horreur de cette servitude aurait privé mon âme de raison si les éclairs avant-coureurs de la destinée plus sainte et plus exaltée qui est réservée à l'âme dans la sphère bénie de l'immortalité ne l'avaient soutenue dans ses épreuves. Cher enfant, ne me questionne plus, n'insiste pas plus longtemps. Mon doux frère chéri, bien-aimé de Constance ! Lorsque je serai un esprit libre, je viendrai vers toi et je te prouverai la vérité de mes maux par la présence même de mon âme immortelle venue exprès pour toi. Souviens-toi ! »

Durant les mois qui suivirent cette mémorable conversation, je rencontrai seulement une fois l'âme volante de Constance en train de mourir.

Je compris que, si son esprit se retirait ainsi, ce n'était pas que les expériences quelles qu'elles fussent, dont elle souffrait, eussent diminué de fréquence, ce n'était pas que la force qui l'attirait vers moi eût cessé, mais c'était que ses liens terrestres se défaisaient, que ses forces vitales s'épuisaient, et je savais que le pâle fantôme était en train de perdre le principe terrestre nécessaire pour devenir visible dans l'atmosphère même des forces invisibles. Ma jolie sainte devait m'être bientôt enlevée, mon idole terrestre devait être détruite ; et plutôt au ciel qu'il m'eût été possible de croire ses paroles, de penser qu'elle pouvait vivre encore dans une condition plus brillante et meilleure ! et alors j'aurais été consolé ; mais cet espoir

m'était enlevé par les enseignements énergiquement imposés par la Fraternité et leurs esprits, aussi voyais-je mon ange terrestre se fondre dans le néant avec une angoisse que rien ne pouvait adoucir, une souffrance dans le cœur presque insupportable.

Je m'étais absenté pendant quelques mois pour aller en Angleterre poursuivre des études dont je parlerai plus longuement tout à l'heure. Le professeur von Marx avait été mon compagnon et nous étions juste de retour lorsqu'une nuit, au moment où j'allais me retirer pour prendre du repos et comme j'allais tirer le rideau qui cachait ma fenêtre, quelque chose sembla surgir au recoin de la chambre interceptant la lumière de la lune. La maison dans laquelle j'habitais se trouvait sur le bord d'un lac magnifique et suffisamment élevée au-dessus de son niveau pour empêcher à tout vagabond de grimper jusqu'à mon logis. Il n'y avait pas de bateau sur l'eau, pas de place pour prendre pied entre l'eau et la terrasse qui se trouvait très au-dessous de ma fenêtre. J'étais resté pendant quelque temps à contempler les eaux paisibles du lac éclairées d'un large sillon de lumière répandue par la pleine lune et je savais que nulle créature vivante ne se trouvait dans le voisinage ou ne pouvait pénétrer jusqu'à mon appartement; et cependant, là, flottant dans l'air contre mon logis, interceptant les rayons qui inondaient le plancher de mosaïque de ma chambre, se tenait, baignée de lumière, la forme gracieuse et radieuse de Constance Muller. En un éclair de temps, je compris que ce n'était pas son esprit atmosphérique qui se trouvait là.

Radiieuse, étincelante, elle apparaissait maintenant dans toute sa gloire, ses doux yeux regardant dans les miens avec une expression d'intelligence pénétrante. Son doux sourire s'adressait à moi, en même temps qu'un mouvement de sa main comme pour saluer m'indiquait que l'apparition me voyait et me reconnaissait toute rayonnante d'intérêt et d'intelligence. D'un mouvement qui ne ressemblait pas à un mouvement ordinaire, le gracieux fantôme sembla glisser à travers la fenêtre et apparaître soudainement à quelques pas de ma couche sur laquelle je me reculais dès que je l'aperçus. Je chancelai en arrière. Se penchant légèrement en avant comme pour attirer mon attention, et sans que je visse le moindre mouvement de ses lèvres, sa voix frappa mon oreille, disant : « Je suis libre, heureuse et immortelle. » L'apparition s'évanouit aussi rapidement qu'elle était venue, et à sa place j'aperçus dans une vision l'apparence de la chambre d'aspect antique qu'occupait au collège Constance Muller.

Sur un lit que je connaissais bien gisait pâle, livide, morte, la forme de son occupante autrefois si belle. Le corps était en partie recouvert d'un drap, mais là où la robe blanche qu'elle portait s'ouvrait à la gorge j'observai clairement et distinctement deux taches noires livides comme les empreintes d'un pouce et d'un doigt.

Le visage était défiguré, les yeux fixes, et je vis qu'elle avait été assassinée.

Horrible était la scène qui s'offrait à ma vue, une puissance d'observation surnaturelle sembla s'em-

parer de moi, me contraignant à jeter mes regards autour de l'appartement que je vis dépouillé de maints objets que j'avais été accoutumé à y voir. La harpe n'était plus là ; de même que le bureau et les livres auprès desquels je l'avais si souvent vue assise. Regardant avec l'œil perçant de l'esprit aussi bien derrière que sur la couche où se trouvait le corps, je vis gisant à terre, comme si on les avait laissés tomber là, le ruban noir et le médaillon d'or que Constance avait toujours portés autour du cou.

Cette vision, si elle avait une signification, semblait avoir pour but de me faire remarquer cet objet, car je ne l'avais pas plutôt aperçu dans la position exacte où il se trouvait que ce spectacle fantasmagorique s'effaça en entier et une fois de plus l'image éclatante d'une Constance vivante et célestement belle se montra à moi.

De nouveau l'air sembla scander ces mots : « Je suis libre, heureuse et immortelle et j'ai tenu ma promesse. » De nouveau alors, mais cette fois-ci bien plus lentement, l'angélique vision se fondit laissant un dessin de la mosaïque sur le plancher doré seulement par de brillants rayons de lune et les murs diamantés de mon logement ombrés par le jasmin blanc qui grimait par-dessus la maison.

La lune éclairait la scène de sa splendeur, l'ombre avait disparu, mais réellement ç'avait été comme l'ombre que produirait une infinité de rayons de soleil. Je n'eus jamais la sensation d'une obscurité aussi profonde, d'une atmosphère aussi insupportablement épaisse, de ténèbres rendues aussi visibles que celle que

l'absence de cette radieuse créature laissa après elle. Elle présente, il semblait que les chagrins, les maux, les souffrances n'avaient jamais existé; la vie et l'être tout entier étaient plongés dans une extase indicible; elle partie, toute la joie et tout le soleil du monde l'avaient suivie, et cela pour jamais.

Le récit de ma vision de cette nuit dont je relatai fidèlement les moindres détails le matin suivant au professeur von Marx le rendit grave et attentif en m'écoutant, mais il ne s'émut pas.

Il ne parut pas douter que Constance Muller était morte. Il ne fit aucune remarque sur les signes qui, selon mes déclarations passionnées, pouvaient faire conclure que sa mort était due à la violence.

A tout ceci il répondit simplement : « Nous verrons ; » mais quand je m'efforçai de le convaincre que l'apparition d'une âme après la mort, et cela avec toutes les apparences de la vie et les signes de l'intelligence, devait prouver la continuation de l'existence, il sembla reprendre son ton habituel d'assertion dogmatique. Il répéta ce sur quoi il avait souvent insisté auparavant, savoir que les émanations vitales appelées « âmes » subsistaient souvent pendant une courte période après la mort et pouvaient apparaître à l'état de forme organique, mais il maintint encore (son affirmation) qu'il n'existait pas de preuves de l'immortalité, puisque de telles essences se dissolvaient bientôt, s'éparpillaient, se répandant dans le monde inorganique comme le corps qu'elles avaient autrefois habité.

Je lui répétai avec insistance les mots que j'avais entendu prononcer par le beau fantôme; à cela il

persista à répondre que ces mots n'étaient que le reflet de mes propres pensées associé avec l'apparence d'un être qui croyait en de vaines superstitions, et à mon argument que l'habit de pure et éclatante blancheur dont l'apparition était vêtue ne pouvait être le produit de mon imagination alors que l'expression de bonheur intense rayonnant sur sa figure angélique n'avait que peu ou pas de ressemblance avec la triste et désolée expression de l'original, il répliqua que, attendu que l'essence était pure et sans alliage terrestre, je devais, quand l'essence m'apparut réellement délivrée de tout lien terrestre, la voir habillée dans une image de sa propre beauté, lumière et pureté. Je me tus, mais ne fus pas convaincu. Deux jours plus tard, le professeur von Marx se trouvait avec moi frappant à la porte de la chambre de Herz Muller. Le professeur lui-même vint ouvrir et, anticipant tout ce que nous pouvions avoir à dire, commença par nous informer gravement qu'il avait été assez malheureux pour perdre sa nièce « à la suite d'une attaque soudaine de fièvre putride », ce qui avait nécessité son enterrement rapide, cérémonie à laquelle il venait juste d'assister.

« Je savais que Fränlein Muller n'était plus, » répondit mon professeur d'une voix qui, en dépit de sa philosophie, tremblait quelque peu, « et je suis ainsi venu vous voir de bonne heure, non pour vous apporter mes condoléances, car je connais votre stoïcisme résolu, mais pour vous demander si vous consentiriez à laisser mon cher jeune ami, ici présent, faire l'achat de la harpe de votre nièce. Vous savez que les jeunes gens étaient très attachés l'un à l'autre ; aussi Louis

est-il désireux de posséder ce souvenir de son amie bien aimée. » Je ne pouvais pas parler ; ma gorge était serrée jusqu'à l'étouffement, je m'étonnais de la froide invention par laquelle Herz von Marx éprouvait la sincérité de ma clairvoyance, et je restai sans souffle, attendant la réponse.

« La harpe, le bureau, les livres et toutes choses lui appartenant que la contagion de la fièvre avait pu rendre invendables, ont été enlevés sur mon ordre, » répliqua Herz Muller d'un air légèrement confus. « Je ne tenais pas à voir une foule de personnes rôdant autour de la malade à ses derniers moments : aussi ai-je fait vider l'appartement dès le début de sa maladie. »

« N'y a-t-il rien que mon jeune ami pourrait emporter de cet endroit tant vénéré ? » reprit mon rusé compère.

« Je ne sais pas, répliqua l'autre complètement pris au dépourvu ; mais si vous le désirez, vous pouvez pénétrer et inspecter l'appartement. »

Je suivis les deux acolytes si étrangement associés dans la niche désolée où n'était plus ma sainte, et, regardant autour de moi, je vis une reproduction parfaite de la scène dont j'avais eu la vision. Il était évident que les regards rapides, furtifs du professeur von Marx poursuivaient le même objet que les miens. Tout à coup il s'arrêta devant un sombre tableau suspendu à la muraille, et, s'interposant entre Herz Muller et moi, il appela l'attention de celui-ci vers quelque chose qu'il prétendit être remarquable dans la peinture, me fournissant ainsi l'occasion de traverser en hâte la chambre, de tirer le lit dans un coin et de ramasser

derrière un ruban noir et un médaillon d'or qui apparemment se trouvaient là inaperçus jusqu'alors. Le professeur von Marx ne me perdit pas de vue un instant, et pas plutôt m'eût-il vu avoir caché mon trésor dans mon sein qu'il dit brusquement: « Viens, Louis, je n'aime pas l'atmosphère de cet endroit. Herz Muller a raison: la contagion de la mort s'attarde en ces lieux; il n'y a rien ici *maintenant* que vous puissiez désirer posséder. Allons-nous-en. »

Comme nous retournions à notre logis, le professeur fit taire les murmures passionnés de ma colère contre l'homme que nous venions de quitter, par une variété de sophismes dont il était toujours familier. L'un de ceux-ci était la totale indifférence avec laquelle tous les membres de la Fraternité regardaient la vie de ceux qui n'étaient pas de leur confrérie. Peu importait, dit-il, comment le fil de l'existence de la pauvre Constance avait été coupé, puisque évidemment ce fil était déjà si mince qu'il ne pouvait se dévider à une bien plus grande longueur que celle qu'il avait déjà atteinte; et finalement, si je persistais à parler de cela, il me disait, en proie à de violents accès de passion non contenue que j'allais détruire la passivité et l'équilibre nécessaire et si essentiel à la pure clairvoyance et qu'il allait perdre le meilleur « lucide » du monde.

Avant de nous séparer pour la nuit, le professeur me demanda si j'avais jamais vu ou entendu parler de Zwingler le Bohémien.

« — Qui est-il ? demandai-je avec indifférence.

« — Vous n'avez jamais vu Zwingler ou entendu parler de lui ? Alors, reprit-il, vous avez quelque chose à

apprendre, une autre leçon à recevoir, une qui, je pense, servira à dissiper votre foi dans le mythe de l'immortalité, et à jeter quelque lumière sur la question des *apparitions*.

« Venez avec moi demain, Louis, à Sophien Stradt. Là je vous présenterai à Zwingler, qui est une des merveilles de notre époque : et, Louis, ajouta-t-il après une pose d'un moment, comme nous nous serrions la main avant de nous séparer, emportez ce ruban et ce médaillon que vous avez quelque part sur vous, le bijou de la pauvre Constance, veux-je dire, nous pouvons trouver un singulier emploi pour ces objets. Bonsoir !





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

(Cette partie est ouverte aux écrivains de toute école, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.)

LE VAUDOUX

NOTES SUR LA SORCELLERIE ET LE FÉTICHISME

EN HAÏTI (Suite)

« Alors l'assistance s'agenouille et invoque la divinité chère à la secte, après cela le Papa ordonne de faire l'épreuve de la flamme ; le néophyte nu traverse une flamme ardente, passe et repasse, et vient se prosterner aux pieds du Papa ; pour le rafraîchir et apaiser la chaleur du feu, il le frotte d'huile et commande l'épreuve du canzou.

« Les chaudières fument, ici c'est le maïs, là le calalou (1) ; plus loin la viande ; l'assistance regarde la dernière épreuve : tout est prêt, le houn, le hountor et le hountor-gri, qui marient leurs accords, le néclésin strident qui évoque l'esprit ; la hounguiénikon donne le ton et la mesure, le canzou tourbillonne, s'enfièvre ; il est hypnotisé, il court, se précipite, plonge ses deux mains dans la chaudière bouillante et sert sur la feuille de bananier un repas à chaque assistant. La

(1) Sorte de bouillon d'herbes. Ce mot se retrouve sans modification dans certains dialectes soudanais, à la Martinique, à Cayenne, dans la Guyane hollandaise, en Haïti.

scène est à la fois grandiose, étonnante et effroyable ; le voilà devenu canzou, c'est-à-dire maître ès Vaudoun (1). »

J'ignore jusqu'à quel point ce récit est rigoureusement exact, quoiqu'il n'offre rien d'in vraisemblable ; je n'ai point eu l'occasion d'assister à cette cérémonie, au lieu que, dans les descriptions qui suivent, à moins d'indications contraires, je ne rapporte que ce dont j'ai eu l'occasion d'être témoin.

Dans l'Olympe vaudouiste, après le *Bon Dieu* dont ils entendent le prêtre leur parler à l'église, se placent les *saints* et les *lois* (2), pour payer son service, sinon la *loi* se plaindrait qu'on a retenu une partie de la victime qui lui appartient et ne ménagerait pas sa vengeance.

Les *saints*, et il y en a autant que de noms dans le calendrier, sont les anges rebelles chassés par Jéhovah après leur désobéissance. Dans leur chute, ils tombèrent en Guinée où ils furent recueillis par de pieux féticheurs d'alors à qui ils se dévouèrent et s'attachèrent dans leur descendance ; ceci impliquerait l'idée d'un lien, d'une ordination ininterrompue entre le houngan d'aujourd'hui et celui qui pontifiait en Afrique avant l'importation des esclaves aux Antilles. Chaque *houngan* ou *hounsi* a son *saint* particulier qui lui donne un nom de vaillant, c'est-à-dire un surnom. Tel houngan de ma connaissance s'appelle Lé-

(1) D. Trouillot, *loc. cit.*

(2) Lois pourrait venir de *lous*, nom des sorciers du Soudan, suivant René Caillié (*Journal d'un voyage à Tombouctou et à Jenné*, etc. — Paris, Imp. Royale, 1830, t. II, p. 119).

cifé, ce qui n'est autre qu'une corruption de Lucifer. Les saints à leur tour donnent à leur protégé une *loi* spéciale, quoiqu'il y ait une confusion assez difficile à éclaircir entre le saint et la loi. La loi semble pourtant être une émanation du saint. Tel sectateur peut en posséder un nombre considérable. On les acquiert à volonté, moyennant finance. On les enterre, on les ôte quand on meurt ou quand on déménage ou si l'on y renonce pour se convertir.

Dans tous les cas, on fait une danse et un repas présidés par le houngan.

Chacune de ces *lois* peut, suivant la volonté de son possesseur, devenir une loi bienfaisante ou mauvaise. Les offrandes ou les victimes qu'on lui présente varient alors : aux *lois baka*, ou mauvaises, on offre du porc (1), et dans les sacrifices à ces lois c'est cet animal qu'on immole. Aux autres on offre des poules, des boucs et même dans les grandes circonstances un bœuf. Après la cérémonie, on fait un repas avec la chair de la victime, mais on se garde bien de jeter les restes : le houngan les enterre soigneusement en y ajoutant un *cob* (centième de gourde ou piastre haïtienne), pour payer son service, sinon la *loi* se plaindrait qu'on a retenu une partie de la victime qui lui appartient et ne ménagerait pas sa vengeance.

Il y a des lois variées dont la classification et même les noms sont fort vagues pour les houngans eux-

(1) Suivant le P. Léon-Marie Guérin (cité par M. de Rochas : *Extériorisation de la sensibilité*), on emploie pour les envoûtements, dans certaines localités de la province de Canton, des figurines qui représentent ordinairement des porcs.

mêmes. Quelquefois elles se matérialisent et se présentent à leurs adorateurs sous la forme de *pierres-tonnerre* dont nous reparlerons plus loin ou de pierres ornées de figures naturelles (1) : c'est qu'alors une *loi* s'y est enfermée. Dans le *honfort* ou temple elles sont supposées captives dans les *çains*. C'est là que les fidèles leur adressent leurs demandes. Le houngan remet ensuite aux consultants de petits morceaux de bois qui ont divers *degrés*, c'est-à-dire plus ou moins de vertu selon l'importance de ce qu'ils demandent et qui lui serviront d'amulettes.

De toutes les *lois* celle qui a le plus d'adeptes est sans contredit *Houédo*. Il s'incarne, se manifeste aux yeux de ses adorateurs sous la forme de la *couleuvre* ; par suite on ne trouve cette dernière que dans les *honforts* où l'on sert *Houédo* : elle est alors conservée vivante dans un *çain* ou cruche de terre.

Ensuite vient *Dambala* (2) ou *Dambala-Houédo*, le *Maître de l'Eau* qui habite les rivières et les eaux douces. C'est sur le bord des cours d'eau ou des étangs qu'on le sert, c'est-à-dire qu'on fait des cérémonies en son honneur pour appeler sa protection. Sur certains points de l'île, *Dambala* est assimilé aux Dieux lares ; il est représenté par la pierre-tonnerre, Placée dans une assiette qui lui sert d'autel, cette pierre est honorée tous les vendredis par un bain, soit d'huile

(1) Gamahès. Cf. M. I. Gaffarel, *Curiositez inouyes*. A Paris, chez Hervé du Mesnil, 1 vol. in-18, 1629.

(2) Il y a un village nommé Djambala sur le Membre, affluent de la Sangha (Congo français) ; d'autre part, on trouve au Dahomey *Dauglé* qui s'incarne dans le serpent dont le culte est si populaire à Ouida (Maurice Delafosse, *loc. cit.*).

d'olives, soit de plantes odoriférantes, telles que le basilic. Consulté par son dévot, le saint lui répond en se balançant dans son assiette, mais, bien entendu, après avoir reçu une imperceptible chiquenaude. Dambala est aussi l'Esculape des hougans médicastres.

Vient ensuite *Agoué* (1), le Maître de la Mer. C'est le père des Eaux, le Neptune africain.

Ogoun badagri, le Maître des Arbres, sorte d'hama-dryade qui habite le tronc des arbres les plus gros ou qu'on trouve dans les carrefours, en particulier le Mapou et le Fromager;

Ogoun-Chango, le maître du feu; enfin *Aïda-Houédo* (2), femme de *Dambala-Houédo* qui se rend visible avec son époux sous la forme de deux arcs-en-ciel simultanés.

Ces divinités sont, comme on le voit, les génies tutélaires des quatre éléments, les esprits élémentaires correspondants aux Ondins, aux Gnomes, aux Salamandres et aux Sylphes.

A côté d'eux se placent deux jumeaux, *Badé-Si*, dieu des vents, et *Sobo-Si*, dieu de tous les phénomènes météorologiques; Mambo-Azili, vieille femme qui rend infirmes les *hounsi* qui entrent en tranche sous son inspiration; sa sœur se nomme Tersi-Fréda.

Ogoun ou *Houngoun* est très populaire et très vénéré dans ses trois hypostases: *Ogoun-Badagri* que nous avons vu plus haut, *Ogoun Fô* et *Ogoun-Málo*.

(1) Agoué est un village du Dahomey.

(2) Les Dahoméens rendent encore un culte à *Ayido-Ouédo*, le génie de l'arc-en-ciel. (Maurice Delafosse, *loc cit.*)

A leur suite on trouve les deux frères *Legba* (1) : *Legba-Atibo*, l'aîné, et *Legba-Avadra* (2) le cadet. *Legba*, qui était à l'origine la plus grande divinité, est tombé aujourd'hui au rang de *maître des barrières* et des *carrefours*. C'est à lui que l'on consacre ces petits massifs circulaires de maçonnerie dits *repositoires* de *Legba* qu'on place à l'entrée des propriétés et où l'on plante un *Médecinier* (3). Au pied on met des écorces d'oranges ou des coquilles d'œufs qu'on remplit d'huile de *palma-christi* (ricin) où trempe une mèche de coton soutenue par un croisillon de bois léger, qu'on allume le soir. On enterre également jusqu'à mi-hauteur des bouteilles vides et on suspend à l'arbre un bâton noueux tordu, couvert de lianes ou de racines enchevêtrées.

Citons encore *Simbi*, divinité des eaux douces des Congos, et *Simmenso* son épouse ; *Loco*, divinité forestière protectrice du honfort et qui se confond avec *Legba*. On lui rend les mêmes hommages, mais on lui consacre un pied de framboisin ; *Aleg-Avadra*, qui jouit du don d'ubiquité et sait tout. Ceux que cet esprit inspire vont s'informant de toutes choses pour les rapporter au houngan qui avise ; *Assouguié*, esprit indiscret doué d'une incontinence de langue sans bornes ; puis *Domissi-Houédo*.

Enfin quelques-uns honorent une divinité du nom

(1) *Legba* est encore aujourd'hui une divinité dahoméenne (Maurice Delafosse, *loc. cit.*).

(2) Peut-être une corruption de *Aradas*, tribu africaine d'où il tirerait son origine.

(3) Il en existe deux espèces : *Médecinier cathartique* ou *Médecinier bénit*, et une autre plus petite dite *Médecinier barachin* ou *multifide*.

d'Alouman, au sujet de laquelle je n'ai pas pu recueillir de détails.

A côté de ces divinités déjà variées viennent en quantité innombrable des lois, des saints, des anges, des esprits subalternes plus ou moins hiérarchisés selon la fantaisie.

Le local qui sert de temple au houngan pour *servir ces saints* se nomme un *honfort*. C'est le plus souvent une case semblable à celle des indigènes, c'est-à-dire en torchis, recouverte d'*herbe panache* (1) ou de *tâches* (2). Quelquefois c'est une des chambres de la maison que l'on destine à cet usage. Un grand nombre de particuliers parmi ceux même d'un rang social assez élevé, et au sein des villes, ont un honfort domestique, tellement le culte vaudouiste est entré profondément dans les mœurs, quoi qu'en veuillent faire croire quelques-uns. A Port-au-Prince, la capitale, notamment et dans ses environs, leur nombre est incroyable. Campêche, dans le département du Nord, le cap Haïtien, l'Arcahaie, Léogane, le Petit-Goâve et Jérémie sont particulièrement renommés à ce sujet. Au môle Saint-Nicolas au contraire il y a très peu de Vaudoux, et à ma connaissance pas un seul honfort. Au nord du morne du Bel-Air, tirant vers la plaine du Cul-de-Sac, aux portes de la capitale, en suivant le sentier qui contourne le morne, en descendant derrière le Calvaire, se trouve notamment un grand honfort. Il se recon-

(1) Variété d'andropogon.

(2) Gaines de la feuille du Palmiste (*Areca oleracea*). On les appelle en Dominicanie *llagua*.

naît de loin à ses piliers peints en rouge, vert et jaune et aux portes d'entrée surmontées de planches grossièrement découpées. Le chemin qui y donne accès est fermé aux deux extrémités pour éloigner les curieux et les indiscrets (1).

C'est dans le honfort et dans son voisinage qu'ont lieu les *danses* et les *cérémonies*.

Nous avons dit plus haut « que les adeptes du Vaudoux proprement dit, voire ceux des mauvais esprits, placent Dieu au-dessus de toutes leurs divinités, l'invoquant toujours le premier ou parlant en son nom ; et cela dans la pratique même du sortilège. De cette façon, ils n'ont pas, beaucoup d'entre eux du moins, le moindre scrupule de recevoir tous les sacrements de l'Église. Quelques-uns ayant la conscience plus timorée que les autres en sont devenus fous ; d'autres torturés par les remords ont fait faire des cérémonies par les hougans pour divorcer complètement avec leurs lois. Que ne font pas les hougans moyennant argent ? Enfin, un certain nombre font marcher de pair la vraie et la fausse croyance. C'est ainsi que dans leur oratoire repose sous le prie-dieu, dans son assiette, le lare Dambala qu'ils as-

(1) On lit dans le journal *l'Ami de l'Ordre*, qui se publie au cap Haïtien, à la date du 24 juillet 1898 (pour citer un exemple entre mille) : « Divers. — Chez M^{me} Paul Agnès, dite Elizaine (sur l'habitation Pont, commune du Cap), il y a eu du 16 au 19 — durant quatre journées — un grand *couvouëtra* où l'on fit à l'ange *Alouman* de nombreux sacrifices accompagnés de danses et de festins scandaleux. Qu'est-ce à dire de cette recrudescence du culte de *Papa Dambala* et *Papa Gou* ? »

pergent tous les vendredis avec la même bonne foi qu'ils adorent ou fouettent la statue d'un saint Antoine selon qu'il a été plus ou moins favorable ».

« Mais ce qui étonnera peut-être davantage, c'est d'apprendre que les tambouriers le *houn*, le *hountor* et le *hountor-gris* sont assimilés aux apôtres saint Pierre, saint Paul et saint Jean ; que *Hougoun* est honoré sous la figure de saint Jean-Baptiste et *Loco* sous celle de Jacques le Majeur ; ainsi de suite, chacun attribuant à chaque saint tel esprit ou telle loi.

« De la même sorte, le honfort, ce sanctuaire de Hougoun, est orné exactement, comme un oratoire, de toutes les images des saints, de la Vierge et du Crucifix ; mais tout à côté on voit des coquillages, des ouaris, des zémés empruntés aux anciens Indiens. L'eau bénite, l'encens et la clochette concourent aux cérémonies ; la clochette y joue le plus grand rôle.

« Le mélange dont on vient de parler est si intime que le *houngan*, le *Papa* et la *Mambo* eux-mêmes recommandent véhémentement aux dévots le culte des morts et des saints de l'Église, auxquels les messes sont indispensables pour se les rendre favorables.

« Il faut voir comment ces bons campagnards, inféodés à ces superstitions, se succèdent, le samedi, aux portes du presbytère pour faire bénir un scapulaire, des reliques, un crucifix, une image de saint et commander des messes pour les morts et à l'honneur de tel saint. C'est la plus claire source des casuels (1). »

(1) Duvernnot-Trouillot, *loc. cit.*

Il est curieux de voir en effet chaque soir, sur les marches des églises ou des calvaires, la foule des femmes agenouillées cierges en main ; ces mille petites flammes jaunes qui piquent l'obscurité sont d'un effet particulièrement saisissant.

Sur le chemin qui mène au fort de Bizoton, près de Port-au-Prince, habite un Papa-loi, réputé comme guérisseur, voyant et familier des miroirs magiques.

Quoique sceptique à l'égard de ces sorciers ignorants, qui, pour la plupart, exploitent la sottise et la crédulité des nègres, je voulus le voir moi-même à l'œuvre.

Par l'intermédiaire d'une vieille négresse, nous convinmes d'un jour et nous fûmes au rendez-vous.

Le sentier qui mène à la case de ce houngan et qui serpente sur le flanc d'un morne est bordé d'arbustes. A leur pied, le sorcier ou les consultants ont pieusement placé des fragments de noix de coco et des écorces d'oranges où baigne dans une huile de ricin noirâtre de fabrication locale une mèche faite d'un peu de coton pris sur le cotonnier voisin et grossièrement tordu.

Devant la case ou plutôt les quelques cases groupées à l'extrémité du sentier est un *glacis* (terre-plein) de terre battue où l'on remarque tout d'abord un dessin fait de farine de maïs et représentant grossièrement un cercle où se croisent quatre épées et au centre duquel une chandelle de cire est fichée en terre.

A notre arrivée, le houngan, un nègre d'une trentaine d'années, entre dans un des honforts, allume une petite lampe de fer-blanc, agite à plusieurs

reprises une sonnette (1), puis un *asson* (2), calebasse en forme de matras recouverte d'un treillis de perles de verroterie qui produisent un léger cliquetis ; il donne plusieurs coups de sifflet et nous introduit.

La pièce est divisée en deux par un rideau : comme dans les autres cases, le sol est de terre battue, les murs de torchis blanchi à la chaux et le toit d'herbes panache rappelant assez le chaume. Au-dessus du linteau, à l'extérieur, une couleuvre en bois grossièrement sculptée est peinte en jaune et en rouge. Les piliers qui soutiennent la galerie formant la façade de la case sont de même grossièrement sculptés et peints en bleu, en jaune et en rouge. Cette ornementation est d'ailleurs un signe distinctif qui sert à reconnaître les honforts. Dans un coin de la pièce, une armoire ; çà et là des hardes, des provisions. Sur les murs des images coloriées représentent divers saints. A terre un *lago*, plateau en latanier tressé qui sert d'ordinaire à porter des charges de fruits sur la tête. On y voit pêle-mêle des *pierres-tonnerre* de serpentine ou d'obsidienne, des *zémés* de quartzite ou de jade, des coquillages auxquels ils ont conservé le nom africain de *cauris*, des morceaux de verroterie. Devant une des images coloriées de saint est un *couï* (calebasse) plein d'huile de palma-christi où baigne

(1) M. Delafosse (*loc. cit.*) dit que les sonnettes sont encore en usage dans les cérémonies dahoméennes.

(2) Cet *asson* se rapproche d'une façon frappante des calebasses pour *piages* renfermant de petits cailloux qu'on trouve chez les *boschnegers* et les Indiens de la Guyane hollandaise. Stanley dit en avoir vu entre les mains des sorciers dans le village de Banza-Ouvana. (Stanley, *Dans les Ténèbres de l'Afrique*).

une mèche soutenue par un croisillon terminé par quatre bouchons et qui éclaire seule la pièce. Dans la terre est fiché le *sabre*, qui à l'origine devait servir à éloigner ou dissoudre les larves attirées par le sang des sacrifices.

Le houngan assis sur une chaise basse, la tête dans les mains, joue fort mal le rôle d'un homme possédé par un esprit. Par l'intermédiaire de la vieille qui l'appelle *grande* (grand'mère) — il est sans doute sous l'inspiration d'un esprit femelle — il nous répond que nous avons choisi un mauvais jour — c'est lui qui nous l'a fixé — que les esprits ne sont pas là et qu'il a un rendez-vous urgent pour faire un *service*. Bref, il nous débite un galimatias comique pour se débarrasser de nous, car il se doute que notre crédulité est fort limitée et qu'il est plus difficile d'en imposer à un *blanc* qu'à un de ses consultants ordinaires.

Pourtant, sur notre désir de visiter son temple, il soulève le rideau et nous montre le sanctum où se trouve dans un coin, sur le sol, l'inévitable lampe éclairant une image de sainteté et un crucifix. Un autre *sabre* est fiché en terre. De-ci de-là, des bouteilles, des gargoulettes, des pierres, un méli-mélo hétéroclite. Dans des assiettes sont des crânes blanchis de chiens ou de boucs que l'obscurité ne nous permet pas de distinguer. De petites poupées de porcelaine sont soigneusement dressées en divers endroits. Ce sont elles qui rendent les oracles grâce à une habile ventriloquie du houngan, ce qui ne manque jamais de répandre une religieuse terreur parmi les naïfs assistants ; d'où

le proverbe : *Quand popée palé, toute moune rété tranquille.* (Quand parle la poupée, chacun setientcoi).

Dans un coin, seul, le buste brisé d'une poupée noire ouvrant de grands yeux blancs. Le houngan nous explique sérieusement, et nous ne sommes pas moins sérieux, que ces poupées, lors des consultations, se réfléchissent dans le miroir et y font apparaître les esprits des morts ou des vivants que le consultant veut voir et questionner. Notre houngan, à vrai dire, ne possède pas de miroir, mais il sait peut-être par tradition qu'ils servent à condenser des images astrales.

NATHAN ZEFFAR.

(*A suivre.*)





PARTIE LITTÉRAIRE

INCANTATION

AU SAR PÉLADAN

Che la mia vista, venendo sincera,
E più e più entrava per lo raggio
Dell' alta luce che da sè e vera.
(DANTE, *Paradis*, XXXIII, 52.)

Alors que les guerriers d'Elam reposaient dans la Cité, pris du sommeil pesant qui suit les batailles, le Mage, le Voyant, sur la terrasse de pierre, clama vers les cieux, au sein de la nuit :

STROPHE

Prêtre-Roi, fidèle desservant du Dieu que j'ignore,
Du Dieu que je pressens à l'heure où jaillit le signe de l'Aurore,
Je vénère à genoux Celui qui viendra dans les âges futurs.
Je veille chaque nuit, le front ceint du bandeau d'écarlate,
Près du Vase sacré où vont maintenant fumer les aromates.
De ma dextre qu'incendie le chaton flamboyant de l'Anneau,
Je te chasse d'ici, Démon, Ténébreux qui vomis les maléfices;
Que l'Abîme primitif t'engloutisse en son ire éternelle!
Le Ciel est sans lune, l'Etoile luit, l'Infini m'enveloppe et m'enivre,
A la Source première je veux boire et m'illuminer,
A la Source divine.....
C'est Toi que j'évoque, Toi, l'Inconnu, le Roi du Mystère, l'Esprit;
C'est pour Toi que ma main a préparé le sacrifice

Dans le Vase de bronze où vont brûler les parfums.
 Fumée, brouillard ondoyant, fatidique,
 Elève-toi dans l'air transparent et subtil.
 Souffle exhalé par l'Encens, monte dans l'Ether,
 Dégage ta substance des vapeurs de la nuit.
 Va vers le rayon qui descend de l'Étoile,
 Le rayon dont le baiser, errant sur la gaze de ton voile,
 A semé sur ta robe, ô souffle ondoyant,
 Le lilas, l'asphodèle et le lys.
 Prends avec toi la clameur de mon âme, ma Prière;
 Que je puisse baigner mon cœur dans la Lumière,
 Allumer mon amour au flambeau sidéral
 Et mourir consumé dans le brasier astral.

ANTISTROPHE

Quel es-tu, Toi qui viens vers moi, descendu de l'Étoile ?
 Esprit qui jamais encor ne m'es apparu ?
 Quel est ce Signe étrange, éclatant, lumineux,
 Ce nombre que j'ignore et n'ai point deviné ?
 Je le vois resplendir
 Et j'entends s'exhaler un chant mélodieux,
 L'Hosanna triomphal,
Le Verbe de l'Etoile. [Ténèbres,
 Et le Signe grandit, se dilate et dévore l'Espace, éteignant les
 Se rapproche et se dresse si près qu'il me touche et me brûle.
 Quelles-tu, Toi qui baisses sur moi ce regard ineffable, [éperdu
 Ce regard qui remplit d'allégresse et de paix tout mon être
 Front cerclé d'un bandeau entrelacé d'épines,
 Pieds rivés par des clous,
 Bras tendus qui semblent infinis,
 Mains dont la paume saigne par des trous des lueurs
 Et dont le geste auguste illumine les mondes !
 Quel es-tu Toi dont le souffle exhale la Paix ?
 Signe incompris, Signe méconnu,
 Nombre astral, Nombre divin,
 Éclaire ma faiblesse, ouvre-moi l'Avenir !

EPODE

Le Signe a disparu, le Signe n'est plus,
 La Forme unique, le Nombre divin s'est évanoui.
 Mais le Verbe demeure,
Le Verbe de l'Etoile.

La voix de l'Esprit a parlé ;
L'Inconnu, le Roi du Mystère
M'a baigné dans la Lumière,
Le Verbe a consumé mon cœur dans le brasier divin
Et je veux désormais magnifier par les âges
Celui qui viendra dans les temps révolus,
Sur la Croix de lumière et la Face sanglante,
Prêcher à l'Univers
Le Verbe de Charité,
La sublime Oraison,
L'Amen du Pardon,
L'Amen qui m'illumine et m'annonce l'Aurore!

A. STURDZA.



ORDRE MARTINISTE

ÉCOLE SUPÉRIEURE LIBRE DES SCIENCES HERMÉTIQUES

En prévision des congrès nombreux qui vont se tenir en 1900 et de la visite de nos délégués étrangers, il était important d'installer nos centres et nos cours dans des locaux vastes et absolument autonomes.

C'est ce qui vient d'être accompli. A partir d'octobre, un appartement entier sera mis à la disposition de nos membres. Ils y trouveront une salle de lecture pour la journée, une salle de cours et des salles spéciales pour les tenues de comité et les cours hermétiques.

C'est grâce au dévouement des officiers des loges martinistes de Paris que cet effort a pu être accompli.

COURS. — Les inscriptions pour les cours sont reçues à dater du 1^{er} octobre, par lettre, à la rédaction de *l'Initiation*, 87, boulevard Montmorency, Paris (téléphone 690-50). Il suffit d'envoyer son nom et son adresse.

* * *

AVIS AUX MARTINISTES DE PROVINCE

Tous les F. : appartenant à l'Ordre martiniste et non encore rattachés à une délégation et tous ceux qui sont disposés à entrer dans l'Ordre et qui habitent la province sont priés de s'adresser de suite par lettre à M. Sédir, 4, rue de Savoie, Paris.

Modification importante dans notre "Revue"

Nos lecteurs sont avertis qu'à dater du 1^{er} octobre de notables améliorations seront apportées dans notre Revue. Le détail leur en sera fourni dans notre prochain numéro.

Pour l'instant, prions-les de noter le changement d'adresse de la direction qui est transportée 87, boule-

vard Montmorency, Paris, et qui disposera du téléphone (n° 690-50).

L'apparition régulière du numéro entre le 15 et le 20 de chaque mois sera absolument assurée et une ou deux pages de chaque numéro seront consacrées aux adaptations divinatoires avec figures explicatives.

MA FAÇON DE VOIR ⁽¹⁾

Le féminisme sera sociologique, ou ne sera pas. Et, sur ce mot sociologique, pas d'équivoque. L'émancipation vraie, l'émancipation sérieuse, l'émancipation du progrès réel qui grandira la femme évoluée et libérera la femme assujettie. C'est-à-dire celle des responsabilités morales devant l'ordre vrai. Le Féminisme spiritualiste, ayant pour objet l'éducation des âmes (2). A travers les conflits ressuscitant les fantômes de l'antique haine, une nouvelle ère s'annonce qui rétablira une union plus étroite et une solidarité plus profonde entre les sexes par une justice sociale identique à l'égalité des sexes, des deux facteurs égaux de l'Humanité qui sont une même force sociale sous deux états divergents.

L'approche de ce moment illumine l'avenir de l'Humanité. De l'Humanité majeure réalisant l'Idée Suprême de Justice, mettant au-dessus du préjugé la droiture de la conscience éclairée. — Car il n'y a pas dans la nature d'infériorité de sexe. — La nature ne l'ayant pas conçue, nous n'acceptons rien du préjugé. C'est un condamné qui n'a rien à donner.

(1) Préface du volume *les Femmes et la Vie*, par M^{me} de Bezobrazow, F. Laur, éditeur, 26, rue Brunel (400 p., 3 fr. 50).

(2) Société du Féminisme spiritualiste (œuvre de l'Humanité intégrale) 4, Saint-James, Neuilly, Paris.

Cette société croit de son devoir d'informer, pour écarter une confusion, qu'elle veut éclairer, que, bien qu'elle rende justice à la tentative de tous les congrès s'enchevêtrant pour 1900, elle n'adhère en principe qu'au groupe Indépendant du Congrès spiritualiste, à sa commission organisée et solidaire de tout le mouvement spiritualiste-humanitaire scientifique.

Le double aspect de ce livre : *Les Femmes et la Vie*, est donc littéraire et sociale. D'un côté l'art, de l'autre l'idée. Ces deux termes, ne pouvant s'exclure l'un l'autre dans la réalité de l'Idéal positif actuel, disent dans ces pages : « Conciliation, réconciliation, » fondent pour ainsi dire dans la même harmonie les doubles paroles pacifiques et combatives qui renferment le double enseignement de la vie, s'augmentant de toutes les vérités qu'il affranchit.

Lorsque la voix de la *Femme nouvelle* insultée et pros-crite arrive disant les mots de Paix. Lorsque *La Dernière des Druidesses* abrite sous sa pensée la pensée en deuil de la Gaule. Lorsque les yeux de la *Déesse de l'Acropole* errent sur des tombeaux. Lorsque l'*Aimée*, dans le *Triomphe de l'Âme*, élève au-dessus et au delà du « moi » le cœur de son amant jusqu'à l'amour de Dieu, ce qui sort virtuellement de ces pages, c'est le douloureux exode du Progrès, prouvant et ramenant au Divin. C'est l'abolition de la Loi de force par la Loi de justice, qui va de Bouddha, Platon, Jésus (1), à Kant, Condorcet, Victor Hugo, Tolstoi. L'équilibre matériel, l'équité morale que cherche ce siècle se trouvent dans la restitution de la vraie Loi qui est la fin du spiritualisme social, la fin de Dieu.

Quelle est la question d'aujourd'hui ? Combattre la loi par le droit ? Quelle est la question de demain ? Vaincre la loi par le droit. Quelle est la question de tous les jours ? Rectifier les lois humaines par les lois divines sortant du seul livre vrai : celui de la nature. Cette communion de la loi humaine et de la loi divine, cette identification est le fond de la sociologie dont le véritable fondement repose sur l'accord du jeu de l'organisme social. Accord dont naît le rythme de l'exécution harmonique qui vaincra les ténèbres et le chaos ! Car l'Union des hommes et des œuvres peut renouveler la face de la terre, l'union dans la vérité du fait infallible des lois universelles. Après avoir énoncé ces principes, les avoir mis

(1) Le Christ demeure, pour l'auteur, le Dieu de la Fraternité humaine, l'esprit divin entrevu dans ce mélange de mystère et de clarté qui caractérise la vraie beauté de l'Évangile.

en relief dans la partie littéraire, sociologique proprement dite, dans l'« Intermezzo des Syllabes chantantes », l'auteur les interprète selon l'idée du Beau et les sentiments qui lui correspondent. C'est par l'aspiration vers le Beau que l'homme commence son ascension vers l'Idéal. Et au-dessus de la Pallas Athénée de l'Acropole, plane la pensée que c'est à l'Art à symboliser la suprême diversité dans l'unité suprême, à relever l'identité universelle en apprenant aux âmes à s'assimiler cette harmonie, évoquant la correspondance de l'esthétique et de l'éthique, des sensations et des idées et le seul vrai langage des âmes, dont la vibration lumineuse pénètre dans le monde.

Dans le *Matriarcat*, dans Catherine II législatrice, l'auteur narre quelques faits, prouvant le don de la pensée organisatrice de la femme. Il y aurait là matière à un livre, car définir les vertus gouvernementales de la femme serait reparler du même coup des Blanche de Castille, des Elisabeth d'Angleterre, des M^{me} Roland, des princesse Daschkoff, etc., etc., étude qui certainement compléterait les pages que l'auteur publie aujourd'hui; mais avant d'analyser les personnes, il passe de la démonstration historique esquissée à l'examen de la chose, dans le difficile problème de la pédagogie, de l'éducation par les femmes.

Précisément dans le féminisme spiritualiste, il pose l'Idée d'un féminisme épuré par l'épreuve sociale, mêlant son âme à la régénération spiritualiste qu'on salue partout où on la rencontre. Du spiritualisme social dont les affirmations sont en harmonie avec celles de la vie, dont la foi n'est pas une vérité distincte de la vérité universelle, mais qui, au milieu de la confusion que fait naître la complexité des partis, est un rappel incessant à l'humanité, au devoir mesurant sa grandeur à la grandeur des destinées de l'âme immortelle et la perpétuelle vision d'un monde meilleur à travers les obstacles de cette vie.

Dans les pages : « Y a-t-il du neuf à faire dans l'enseignement religieux ? » l'auteur traite de la question à laquelle ce mouvement spiritualiste donne lieu actuellement, dans la question fondamentale de l'enseignement religieux. *Le lecier des volontés futures étant dans l'éduca-*

tion morale, en raison même de la liberté progressive de l'enseignement qui aboutit à la communication du cerveau de l'Elite avec le cœur des peuples.

Le cœur des peuples est forcément faillible comme le corps, la chair de l'Humanité sera toujours souffrante, une hiérarchie de cerveaux impeccables serait l'unique mode de gouvernement personnifiant la Liberté qui regarde fixement l'ordre. *La nature est hiérarchique, la sélection fait l'égalité vraie*, et cette sélection jaillit de la condensation de l'être moral dans sa foi interprétée aux lois de la nature qui sont les droits de l'Humanité. Hors cela il n'y a que paradoxes, échec réel sous l'apparent triomphe des mots. Obtenir la victoire de l'ordre vrai fait par la suprême raison, sur l'ordre faux fait par le paradoxe ou par le sabre, c'est infiltrer de la sève, c'est rayonner du jour.

La liberté par la raison n'est pas sous nos pieds, elle est sur nos têtes, car ce qui sort de la croyance en Dieu, c'est la Lumière, et ce qui sort du néantisme, c'est sa submersion.

La femme n'est pas coupable de l'ordre existant, puisque l'Education échappe en majeure partie à son droit encore faible, qui a besoin de prévoyance dans la guerre sociale dont peut-être il achève l'évolution.

C'est la honteuse lâcheté de la domination de l'homme qui a empêché la femme de lever les yeux pour admirer la sublimité de sa tâche éducatrice, qui contient tous les grands intérêts de l'homme nouveau : l'abolition de l'échafaud, de la guerre, de l'ignorance par la merveilleuse vertu de communication de la raison et de l'amour.

De l'homme évolué dont les hautes facultés s'élèveront à l'Humanité Intégrale qui montre toute la vie et l'au-delà de la vie, dont les plus secrètes pensées s'éclaireront de la conscience intérieure de l'Unité Humaine par la Vérité sociale réalisant les lois divines, les idées de Dieu. De l'Humanité Intégrale vibrant du palpitant clavier de la vie universelle qui promet l'éternité de l'au-delà. De l'Humanité Intégrale faisant raisonner sous son souffle l'infinité des mondes comme si tous les univers n'étaient qu'une Humanité.

Cette préface du volume *les Femmes et la Vie con-*

tient l'élite qui fait la matière du volume suivant : *l'Homme-Humanité* (1). D'ailleurs elle se poursuit dans les Poèmes ésotériques et les Sept contes du Napshodes et se répand à travers la variété des vibrations poétiques des « Ondoyantes ».

DE RÉZOBRAZOW.

Septembre 1899.

Saint-James, Neuilly (Paris).

BIBLIOGRAPHIE

GABRIEL DELANNE. — *L'Âme immortelle, démonstration expérimentale*. — In-18, 3 fr. 50. — Chez Chamuel.

Voici le plan de la dernière œuvre de notre ami Delanne : l'ensemble des documents expérimentaux et théoriques qu'il a recueillis et dont, avec son grand talent d'exposition il a su dégager les données essentielles, est réparti en quatre livres. Dans le premier, intitulé *l'Observation*, sont consignés les phénomènes non provoqués prouvant l'existence du périsprit ; le deuxième livre renferme les expériences des savants de toutes les écoles ; le troisième traite des théories explicatives, et le quatrième des créations fluidiques de la volonté. Les points de divergence des doctrines du spiritisme et de celles de l'occultisme ont été trop souvent exposés pour en parler encore ici ; le public spécial sait que c'est seulement la preuve de l'immortalité du principe intermédiaire que donnent les doctrines spiritualistes ; les termes âme et esprit ont trop souvent été confondus dans la langue ordinaire pour espérer pouvoir leur donner aujourd'hui une signification précise. Dans les langues latines, la constitution étymologique de ces mots indique bien pour le premier un

(1) Sommaire de *l'Homme-Humanité* : La Foi nouvelle et le Christianisme social. — De l'Humanité intégrale. — Les États-Unis d'Europe (quelques observations sur l'accroissement des armées permanentes). — Note sur la question d'Orient. — Un civilisateur russe.

principe qui donne la vie, et pour le second une force de relation, mais l'analyse étymologique de ces mêmes mots dans les langues germaniques conduit à l'interprétation contraire, c'est-à-dire donne à l'âme la place intermédiaire, tandis que l'usage populaire du mot âme (*seele, soul*) désigne quelque chose de céleste et de bienheureux par nature ; le mot esprit (*geist, ghost*) est réservé à un principe plastique, indéterminé et quasi-terrestre, puisqu'il est souvent employé comme synonyme de fantôme. Ainsi l'agent de tous les phénomènes de clairvoyance, de télépathie, d'évocation, d'apparition, de typtologie, de divination, extériorisation de la sensibilité, de la motricité, de matérialisation et statuvolence peut être appelé l'esprit. C'est en lui que résident toutes les fonctions intellectuelles et émotives, jusques et y compris les phénomènes subconscients et supraconscients. Quant à l'âme, enseigne la tradition, elle est un mystère que Dieu seul connaît.

La question de l'immortalité de l'esprit rentre mieux dans les possibilités philosophiques. Il est évident que l'esprit survit au corps terrestre après l'avoir quitté, mais, puisque c'est une entité naturelle, c'est-à-dire créée, il doit finir au bout d'un temps plus ou moins long.

L'étude comparée des théories orientales et des théories mystiques de notre race permet d'édifier l'explication suivante. L'Esprit est un organisme très compliqué ; il renferme beaucoup d'êtres invisibles, des démons, des dieux ou génies, des élémentals, doués chacun d'autonomie, d'un certain libre arbitre, et par conséquent de quelque responsabilité. Chacun des individus qu'il renferme est mortel, ou, pour mieux dire, a reçu un temps de vie proportionnel à sa position sur la double échelle des êtres ; lorsque l'Esprit a épuisé sa série d'innombrables réincarnations, tous les êtres dont la réunion organique le constituait sont morts successivement et l'Âme reste seule, avec le vêtement de lumière qu'elle s'est tissé, dans l'attente de son dernier jugement.

On voit à quelles immenses questions touche le livre de Delanne ; cela suffit à donner la mesure de l'intérêt qu'il inspirera aux étudiants convaincus. SÉDIR.

Revue de Paris, 1899, 1^{er} avril. Fr. FUNCK BRENTANO : Le Drame des poisons ; 1^{er} art. (la Sorcellerie au XVII^e siècle...).

Revue des Deux Mondes, 1^{er} avril 1899. A. GASQUET : Le Culte et les Mystères de Mithra.

Bulletin de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, 3^e série, t. XXXVI, n^o 11. E. GOBLET D'ALVIELLA : *Un Curieux Problème de transmission symbolique. Les Roues liturgiques de l'ancienne Egypte.*

Le Muséum et la Revue des religions (1888, n^{os} 4-5). Analyse : REGESTE : *La Secte des Esséniens* (elle remonte à la persécution d'Antiochus).

Revue de l'Instruction publique en Belgique, 1898, 6^e livraison. Analyse : J. HANSEN : *Inquisition und Hexenverfolgung im Mittelalter* (dès le XIII^e siècle, les inquisiteurs sont portés à considérer les sorcières comme des hérétiques).

Revue de l'abbaye bénédictine de Maredsons, 1898, n^o 10. Analyse : A. REGESTE : *La Secte des Esséniens.*

Ons Volksleven, 1898, livre 1-3. — F. ZAND : *La Sorcellerie au XVI^e siècle.*

(*Revue historique*, mai-juin 1899.)

Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest, 1898, mai-juin. — LIÈVRE : Les Fouilles de Villepouge. Isis et la magie en Saintonge du temps des Romains. — *Historische Zeitschrift*, Bd. XLV, heft. 3. — HANSEN : Inquisition et Procès de sorcellerie au moyen âge (... sur les origines des poursuites contre les sorciers). — M. l'abbé Benigni a publié une étude sur une formule magique byzantine (extrait du *Bessarione*; Rome, 1897, in-8, 17 p.).

LIVRES REÇUS

NATHANAEL. — *Mission bouddhiste et les Enseignements de l'Eglise catholique libre*, réponse à l'écrit d'un Lama : *La Barbarie chrétienne en Europe*. Broch. in-8, en alle-

mand, chez W. Ruzsbuldt, Berlin (recommandé).
 TH. KRAUSS. — *Der nervöse Kopfschmerz et sa cure*,
 in-32. Leipzig. Chez Wilhelm Friedrich.

NOUVELLES DIVERSES

Nos Frères de Roumanie qui voudraient consulter un important catalogue de livres occultes à vendre sont priés de s'adresser à M. Ulic, lieutenant à Galatz, Roumanie.

* *

Signalons l'apparition d'un nouvel organe occultiste rédigé en portugais et paraissant au Brésil, à Parana-Coritiba, 108, rue Silva Jardim, sous le nom de ESPHYNGE (le Sphinx).

Il est établi sur le modèle de *l'Initiation* avec trois sections.

Tous nos compliments et tous nos vœux à notre nouveau confrère.

* *

L'École pratique de Magnétisme et de Massage, autorisée par l'État en 1895, rouvrira ses cours le lundi 23 octobre. Ceux qui désirent profiter de cet enseignement doivent se faire inscrire de 1 heure à 4 heures, à la direction de l'École, 23, rue Saint-Merri, Paris.

* *

Pour paraître prochainement : une excellente étude qui a sa place tout indiquée dans toutes les bibliothèques spiritualistes, *la Spiritualisation de l'Art*, par Jean Delville.

Avec préface d'Edouard Schuré. L'auteur des *Horizons hantés* et des *Pamphlets esthétiques* a puisé près de son maître, le Sâr Péladan, les principes qu'il met en œuvre dans ce volume qui marque une étape des plus intéressantes de L'ART IDÉALISTE.

(On trouvera l'ouvrage de J. Delville à la Librairie Spiritualiste et Morale.)

..

Recommandons encore et tout spécialement à nos lecteurs la *Chine nouvelle*, revue illustrée d'Extrême-Orient. Elle est remplie d'une foule de renseignements très intéressants, 24 francs par an. — Francis Laur, éditeur, 26, rue Brunel, Paris.

..

Toujours en avant dans la marche des idées, la *Revue des Revues* est la seule des grandes revues françaises qui ait consacré une rubrique spéciale à l'*occultisme*. Il ne lui manque plus qu'une place accordée aux revues occultistes dans ses analyses mensuelles, pour être tout à fait complète à cet égard. Nos sincères félicitations à son directeur *Jean Finot*.

..

Tous nos souhaits à notre nouveau confrère l'*Écho de l'Au-delà et d'Ici-bas*. (3, rue de Savoie, Paris.) Ce journal bimensuel sera l'*Écho* de tous les centres spiritualistes sans distinction d'école. Les noms de beaucoup de nous amis qui figurent dans sa rédaction nous sont un garant de son avenir brillant.

..

Notre confrère Gaston Méry vient de résumer en une brochure illustrée tous les faits se rapportant aux *Apparitions de Tilly*. Nous conseillons vivement la lecture de cet intéressant travail à tous nos lecteurs.

..

A ce propos, signalons dans l'*Écho du Merveilleux* une curieuse campagne sur l'Identité des Esprits.

M. Gaston Méry résume très clairement la question en ces termes :

« En somme, toute la question est là : les esprits évoqués dans les expériences spirites donnent-ils les preuves absolues de leur identité ?

« Jusqu'à démonstration du contraire, je prétends que mon. Les spirites prétendent que oui. »

Nous suivrons avec intérêt cette controverse en laissant de côté les injures et les insinuations malveillantes de certains journaux spirites.

Une maison de santé homœopathique

Le Dr Gérard Encausse vient d'établir à Auteuil, 87, boulevard Montmorency, après autorisation préfectorale, la première maison de santé homœopathique, existant en France, en dehors d'un hôpital. Cette maison de santé comprend un service spécial des malades pensionnaires pourvus du plus grand confortable, un service de malades externes avec dispensaire électro-homœopathique et des services annexes (électricité, bains, absorption cutanée), etc., qui en font un établissement unique en son genre. Nous comptons sur nos amis pour nous aider dans cette entreprise, qui doit en aider à son tour beaucoup d'autres.

LEBENSHEIM

NOUVELLES ASPIRATIONS PÉDAGOGIQUES EN ALLEMAGNE

Celui qui connaît l'histoire universelle à fond sait qu'il y a des forces mystérieuses dont dépendent la force d'un peuple, sa prédominance, sa vigueur ou sa faiblesse, sa disparition de la scène du monde, sa défaillance, en un mot une idée géographique, comme l'Allemagne l'était avant 1864. Ce n'est pas la civilisation seule qui produit, au comble de son développement tournant mal, des états de dégénérescence que les auteurs modernes ont dépeints avec préférence (Péladan, *la Décadence latine*, Nordau, Ibsen, Eda Reich, Alfr. Dâmm, etc.). Zola nous donne en vingt volumes l'histoire de la dégénérescence d'une famille. Le mal, en continuant à se re-

produire est une pâte longue, anéantissant l'individu et la génération, comme dit Horace :

Cetsas parentum pejor avis tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiore.

Il faut aussi de grands hommes qui marchent à la tête d'un peuple pour le former grand, sain, respecté. Ces grands hommes sont le don que Dieu fait au peuple moral qu'ils le mènent au comble de la gloire et de la supériorité.

C'est le secret de la comédie où les peuples européens sont emportés d'une dégénération générale qui paralyse leur énergie, mine leurs mœurs et leurs forces physiques, dépeuple les terres et augmente de jour en jour le nombre des célibataires, des avortements, des crimes, des maladies de tout genre, spécialement des internes, toute la misère de l'hyperculture. Comment vaincre cet ogre multiforme ?

Il y a une centaine d'années que Jean-Jacques Rousseau fit retentir l'Europe de son postulat : Retournons à la nature ! En Allemagne, en même temps, on créa des écoles nommées philanthropines, partant du principe que *l'avenir est renfermé dans la jeunesse*.

Mais la réaction ne se fit pas attendre longtemps. Tout restait comme par le passé jusqu'à nos jours. L'épisode de Cempuis prouve que nous n'avons fait aucun progrès.

En Allemagne, il y a trois ans, une société s'est constituée sous le nom de « Lebensheim » (foyer de la vie) qui a pour but de fonder l'éducation sur *la vie comme elle est*, la vie de la sainte nature, intacte, encore vierge de la civilisation profane moderne. Un professeur à Elberfeld, P.-J. Fhiel, publia une brochure un jour à Lebensheim. C'est un institut idéal, rêvé par l'auteur, dans lequel l'éducation et l'instruction sont accommodées à la nature des enfants. Il faut exercer leurs sens au lieu de les émousser par des idées qu'ils ne comprennent pas, il faut qu'ils voient eux-mêmes, entendent eux-mêmes, sentent eux-mêmes, pensent eux-mêmes. Une opinion acquise ainsi vaut mieux que dix pensées prononcées devant eux. C'en serait trop de re-

produire ici les leçons normales qui y sont données. Espérons qu'une traduction française du petit ouvrage apparaîtra en peu de temps. Les leçons sont données en plein air ou en pleine nature, ou dans des salles qui sont pleines d'air frais, de fleurs et de soleil. *Lumière, air, eau, forêt*, c'est la devise de la société de Lebensheim, qui a pour président le comte de Pestalozza-Fagmersheim, à Munich, et pour vice-président le baron de Fischer, à Berne (Suisse).

Mais cette société a aussi son propre journal, les « Lebensheimer Blätter », et un lycée-type. C'est l'institut « Lebensheim » à Uetersen, près de Hambourg, établi en 1854, uni à la société il y a un an et demi, dont le directeur, A. Meyer-Wellentrup, a écrit ces lignes pour enflammer les cœurs des lecteurs à fonder une succursale en France, comme semence de l'avenir. Notre institut est fréquenté depuis quarante-cinq ans par les jeunes hommes de toutes les nations. Nous y avons joint encore une école de commerce pour suffire à tous les désirs de nos clients.

Mais nous avons encore un espoir plus beau et plus vif. Ayant connu les remèdes de l'électrohoméopathie, nous nous sommes décidés à fonder ici une maison de santé dédiée à la jeunesse souffrante, laquelle est spécialement susceptible de recevoir la force médicatrice de l'électrohoméopathie. C'est le moyen de bannir le poison lent de la dégénérescence en produisant une génération saine, vigoureuse, intelligente, idéale, capable de rendre la jeunesse au monde. Pauvre France, charmant pays, plein de ressources presque inépuisables, laisse-toi rejoindre par les saintes forces de la vie, afin que tu ne sois plus déchirée par les factions haineuses, odieuses et haïssables !..... *Retournons à la vraie nature*, notre sainte mère, dont il est impossible de se départir sans être puni par des maladies de toute espèce, physiques et spirituelles. Vos enfants, vos petits-fils vous y remercieront d'être délivrés, par vous, d'un esclavage insupportable de l'état dénaturé.

Nous prions tous nos lecteurs d'augmenter notre entreprise philanthropique en quêteant pour ce but entre leurs amis et en envoyant leurs dons au bureau de ce journal.

Les quittances seront publiées de temps en temps, avec des nouvelles sur le progrès du grand ouvrage. Que tous les philanthropes nous aident à transformer le monde à l'état de la nature perfectionnée ! Voilà le but le plus haut de tous les buts. Nous y aideras-tu aussi ?...

A. MEYER-WELLENTROP,

Directeur de l'Institut « Lebensheim »
à Uetersen, près Hambourg.

CONGRÈS SPIRITE ET SPIRITUALISTE DE 1900

SECTION HERMÉTIQUE

Les souscriptions sont reçues à la rédaction de l'*Initiation*, 87, boulevard Montmorency, Paris :

Listes précédentes	179 fr.
Capitaine L.	3
M. T. M.	20
M. G. M.	20
	<hr/>
	222 fr.

ERRATA

Il s'est glissé dans le discours du F. : Exp. : quelques fautes typographiques qui en rendent la lecture assez difficile. (*Initiation*, août 1899, article de tête).

Page 99. — Au lieu de : L. : P. : M. : lire : T. : P. : M. : — Au lieu de : Dr Phil. Inc..., lire : Docte Phil. Inc..., Page 100. — Les F. . F. . Dorlski, Pelle, lire : Dorbski, Pillé. — Vous savez que vous êtes des nôtres, nous savons que nous sommes nôtres, lire : nous savons que nous sommes vôtres.

Page 101. — Le caractère... à l'entrée de votre A M. : , lire : à l'entrée de notre Att. : M. : . — Enveloppés du manteau protecteur de l'*Initir*, lire : de l'*Initié*. — Sous et

pseudonyme qui, comme sa personnalité, *lire* : qui couvre sa personnalité.

Page 102. — Or, M::: J::: F:::, n'est-ce pas là, *lire* : Or M::: FF:::

Page 103. — Le tribunal de la Sainte-Vœenne, *lire* : Sainte-Vœeme. — *Le Ieschoud*, *lire* : *Le Ieschouz*. — Ceux d'entre nous M::: J::: F:::, *lire* : M::: FF:::.

Page 105. — Pour nous il n'y a... entre l'*Initiale* et l'*Initié*, *lire* : entre l'*Initiable* et l'*Initié*.

Page 105. — *Au lieu de* : Vallée de Paris, *lire* : Col ::: de Paris. — *Au lieu de* : L::: [⊕] n^d ΔΔΔ, *lire* : L::: [⊕] n^o ***.

PETITE CORRESPONDANCE

L'abondance inattendue du courrier de l'*Initiation*, ce mois-ci, nous a suggéré l'idée de répondre à nos lecteurs par une voie plus rapide. Nos correspondants se reconnaîtront facilement à l'indication de la question posée par eux.

QUADRATURE DU CERCLE. — Dans le domaine de la matière, le problème est irréalisable; dans le domaine moral et en magie, les livres d'occultisme en donnent plusieurs solutions symboliques. Voici une remarque à ce sujet qui intéressera certainement les étudiants de la tradition orientale. Si l'on prend en années solaires la durée d'un Mahakalpa ou d'un âge de Brahma, soit 311.040.000.000.000 et qu'on ajoute à ce nombre les autres mesures du temps : c'est-à-dire une année de Brahma, un jour et une nuit de Brahma, une heure, une minute, une seconde, une tierce, une quarte et une quinte de Brahma, on obtient le nombre de 314.159.471.990.735 années, qui contient les mêmes chiffres que le nombre π .

MAGIE DES NOMS PROPRES. — Voir sur ce sujet : A. Lefébure : *la Vertu et la Vie du nom* (*Melusine*, VIII, 10). — R. André : *Personennamen* (*Zeitschr. f. Ethnologie*, 1876). — Nyrop : *Navnets mags* (La puissance du nom) in *Nindre Afhandlinger*, 1897.

ANTÉCHRIST. — Voici les titres de quelques livres anglais que nous recueillons dans *Notes et Guerres* (juillet 97) :

ANONYMOUS. The Number Six Hundred and Sixty-Six and the Name of Antichrist. χξς Pp. 224. London, 1874.

CLARKE, J.-E. Dissertation on the Dragon, Beast, and False-Prophet of the Apocalypse, in which the Number 666 is Satisfactorily Explained; and also a full illustration of Daniel's Vision of the He-Goat. Pp. 400. London, 1814.

KEANE, A.-H. The Antichrist Legend. A chapter in Christian and Jewish Folklore. Englished from the German of W. Bousset. Prologue on the Babylonian Dragon Myth. Pp. 308. London, 1896.

RABETT, REGINARD. ΛΑΤΕΙΝΟΣ : LATEINOS; or the Only Proper and Appellative Name of the Man, whose Prophetic Number in Greek Numerals is χξς, 666. (Rev. XIII, 18.) The Ecclesiastical Mark or Name of the Beast. "Two horns like a lamb, and he spake like a dragon." (Rev. XIII, 11.) Pp. 308. London, 1835.

[TAYLOR, JOHN.] Wealth, the Number of the Beast, 666, in the Book of Revelation. Pp. 156. London, 1844.

THOM, DAVID. The Number and Names of the Apocalyptic Beasts; with an explanation and application. Pp. 398. London, 1848.

TWO SERVANTS OF CHRIST. The Computation of 666, and its Relation to Anti-Christian Systems, but having reference to a Person, the Coming Antichrist, who is to be overthrown by the "Sun of Righteousness." (Rev. XIII, 18.) Pp. 398. London, 1891. — Mal. IV, 2.

UPJOHN, J.-A. The Number Counted, 666. An enigma that has baffled the ingenuity of men for eighteen hundred years. Pp. 150. Neenah, Wisconsin, 1882.

Le Gérant : ENCAUSSE.

TOURS. - IMP. E. ARRAULT ET C^e, 6, RUE DE LA PRÉFECTURE.

JOURNAUX ET REVUES OCCULTISTES

RECOMMANDÉS SPÉCIALEMENT

LANGUE FRANÇAISE

L'Initiation (revue mensuelle), 10, avenue des Peupliers, Paris.

L'Echo de l'au-delà et d'ici-bas (journal bi-mensuel illustré),
3, rue de Savoie, 3, Paris.

Le Voile d'Isis (journal hebdomadaire), 5, rue de Savoie, Paris.

L'Hyperchimie (revue mensuelle), 19, rue Saint-Jean, Douai
(Nord). HERMÉTISME, ALCHIMIE

La Thérapeutique intégrale (revue mensuelle), 5, rue de
Savoie, Paris. MÉDECINE HERMÉTIQUE, HOMÉOPATHIE
(Va paraître incessamment.)

Psyché (Bulletin autopsychique mensuel)

5, rue de Savoie, Paris.

COURS HERMÉTIQUES

LANGUE ANGLAISE

The Morning Star. Dépositaire, Chamuel, 5, rue de Savoie,
Paris.

(Peter Davidson, Loudsville, White Co, Georgia, U. S. A.)

LANGUE ESPAGNOLE

Luz astral (hebdomadaire, à Buenos-Ayres (République
Argentine), 6, pasage Sarmiento.

La Nota Médica, Fuencarral, 26. Madrid.

LANGUE ITALIENNE

Superscienza Via Nuova, 14, Piacenza. *Il Mondo Segreto*.

Luz (revue mensuelle), 82, via Castro Pretorio, Rome

LANGUE TCHÈQUE

Sbornik pro filosofii a okkultismus, à Prague
(Bohème), Puch majerova UI 36.

LANGUE ALLEMANDE

Neue metaphysische Rundschau: in-8° mensuel.
Edité par Paul Zillmann, 8 Parkstr. Berlin-Zehlendorf

Das Wort; mensuel. Edité par Leopold Engel,
Feurigstrasse, 12-1. Schöneberg près Berlin.

AVIS IMPORTANT. — Tous nos confrères ci-dessus
cités et ceux qui voudraient être cités sont priés de repro-

Principaux Ouvrages recommandés pour l'étude de l'OCCULTISME et de ses applications

En vente à la Librairie Spiritualiste et Morale 3, Rue de Savoie, PARIS

CONTEMPORAINS

- | | | |
|-------------------------------|---|----------------------------------------------------------------------|
| F.-CH. BARLET | } | L'Évolution de l'Idée. |
| | | L'Instruction Intégrale. |
| STANISLAS DE GUAITA | } | Le Serpent de la Genèse. |
| | | Le Temple de Satan. |
| | } | La Clef de la Magie noire. |
| | | Traité élémentaire de Science Occulte.
(5 ^{me} édition). |
| | } | Traité élémentaire de Magie pratique. |
| | | La Science des Mages. |
| PAPUS | } | L'Ame Humaine. |
| | | La Magie de l'Hypnose. |
| | } | L'Ame humaine. |
| | | Martines de Pascaly. |
| | } | Martinisme et Franc-Maçonnerie. |
| | | La Lumière d'Égypte. |
| DINER | } | La Lumière d'Asie. |
| | | Esotérisme. |

CLASSIQUES

- | | | |
|--------------------------|---|------------------------------------------|
| ELIPHAS LÉVI | } | La Clef des Grands Mystères. |
| | | Le Grand Arcane ou l'Occultisme dévoilé. |
| | } | Le Catéchisme de la Paix. |
| | | Le Livre des Splendeurs |
| SAINT-YVES D'ALVEYDRE | } | Mission des Juifs. |
| FABRE D'OLIVET | | La Langue hébraïque restituée. |
| ALBERT POISSON | } | Histoire philosophique du genre humain. |
| | | Théories et Symboles des Alchimistes. |

LITTÉRATURE

- | | | |
|-------------------------|---|-------------------------------|
| JULES LERMINA | } | La Magicienne. |
| | | A Brûler. |
| JEAN DELVILLE | } | La Spiritualisation de l'Art. |
| | | Le |
| BULWER LYTTON | } | La Maison Hantée: |
| | | MYSTIQUE |

- | | | |
|--------------------|---|---------------------------------|
| P. SÉDIR | } | Jeanne Leade. |
| | | Jacob Bœhme et les Tempéraments |
| | } | Les Incantations. |

POUR DÉTAIL ET PRIX, S'ADRESSER :

A la Librairie Spiritualiste et Morale, 3, rue de Savoie, PARIS

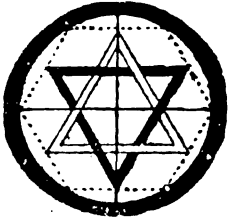
L'Initiation

Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS I Q O. ✽

Docteur en médecine — Docteur en kabbale



45^e VOLUME. — 13^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N^o 1 (Octobre 1899)

Avant-propos (p. 1 à 2) ***

PARTIE INITIATIQUE

Conversation avec Saint-Martin (p. 3 à 5) J.-M.-D.

PARTIE PHILOSOPHIQUE

Brahmanisme ésotérique (p. 6 à 19) Amaravella.

Impressions sur l'égoïsme (p. 20 à 51) L. Le Leu.

La médecine des Druides (p. 52 à 56) J. Bricaud.

L'Occulte à la cour de Louis XIV (p. 57 à 71) E. Lefébure.

Pensée (p. 71) Cl. de Saint-Martin.

Le Vaudoux. (p. 72 à 79) Nathan Zeffar.

Pensée sur Saint-Martin (p. 79) Stanislas de Guaita.

Ecole supérieure libre des Sciences hermétiques. — Ordre martiniste. — La coopération des idées. — Bibliographie. — Aux amis de l'électro-homéopathie. — Les arts divinatoires. — Livres reçus. Errata. — Questions.

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Echanges doit être adressé
87, boulevard Montmorency, à Paris. Téléphone — 690-50

Administration et abonnements : 3, rue de Savoie, PARIS

TÉLÉPHONE — 282-87

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DLX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spirituelle dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la *Physique* et la *Métaphysique*.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà huit années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)

AVANT-PROPOS

Dans notre dernier numéro, nous avons annoncé quelques importantes innovations sur le point d'être réalisées par l'*Initiation*, et nous allons aujourd'hui en donner à nos lecteurs le détail complet.

1° **Rédaction-Échanges.** — Les services de la Rédaction **et des Échanges** est transféré 87, boulevard Montmorency, Paris, et disposera, outre de nombreuses améliorations intérieures, du téléphone (n° 690-50).

2° **Administration-Abonnements.** — Jusqu'à présent, l'*Initiation* a été administrée avec le plus grand dévouement par notre excellent ami Chamuel, que nous ne saurions trop remercier de son obligeance, à cette occasion.

Mais le nombre sans cesse croissant des abonnés de notre revue et la correspondance nécessitée de ce fait nous obligeaient à constituer à l'*Initiation* une administration personnelle et, autant que possible, autonome, c'est ce que nous venons de faire.

A dater de ce jour, l'*Initiation* occupera des locaux particuliers, 3, rue de Savoie, Paris (Téléph. 282-67), et un employé spécial sera détaché à cet effet.

Les abonnements seront recouvrés par la poste *aux frais de l'Administration* et non plus aux frais des abonnés (sauf pour l'étranger).

Enfin les adresses vont être, aussitôt que possible, imprimées. De plus, le service des dépôts sera très étendu et on trouvera notre revue dans les diverses succursales de Flammarion et Vaillant ainsi que dans les kiosques à Paris.

Nous prions donc tous nos abonnés qui auraient une réclamation quelconque à faire *de la faire toujours* (et cela dans l'intérêt de la revue) et de l'adresser à *l'Administration de l'Initiation*, 3, rue de Savoie, Paris.

..

Remercions encore tous nos collaborateurs et tous nos lecteurs et prions-les de faire leurs plus grands efforts pour augmenter encore le nombre de nos abonnés. Ils seront les premiers à profiter du bien-être de la revue, car ses bénéfices lui seront consacrés.

PRIMES GRATUITES OFFERTES A NOS ABONNÉS

Les cent cinquante premiers *nouveaux abonnés* à dater d'octobre 1899 recevront franco un exemplaire du TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE DE CHIROMANCIE, de Papus, contre l'envoi du prix du port 0 fr. 50 en timbres-poste (3 timbres de 0 fr. 15 et un de 0 fr. 05) à *l'Administration de l'Initiation*, 3, rue de Savoie, Paris.

Tous les *réabonnés* qui enverront 0 fr. 30 (deux timbres de 0 fr. 15) recevront franco une magnifique gravure tirée en phototypie et représentant *la Procession d'Isis*.

Ces primes sont réservées *exclusivement* à nos abonnés.



La reproduction des articles inédits publiés par l'Initiation est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.)

Une conversation avec Saint-Martin

— Vous n'allez plus, dites-vous, au spectacle ?
Saint-Martin. — Il y a quinze ans que je n'y ai été.

— Ce genre de plaisir n'a sans doute plus pour vous le même attrait ?

S.-M. — La représentation de certains drames est un des plaisirs que j'ai aimés et que j'aime encore avec plus de passion.

— J'entends, vos principes de morale condamnent le théâtre.

S.-M. — Les productions dramatiques dont je me promets tant de jouissance ne sont point celles dont la représentation me paraîtrait digne de censure. Car la jouissance qu'elles me feraient goûter ne pourrait naître que de l'émotion attachée au spectacle d'une action vertueuse mise sur la scène, et à cette sympathie délicieuse qui me fait partager ce sentiment avec tous

les spectateurs d'une manière aussi unanime que spontanée.

— C'est donc le défaut de loisir qui vous a empêché de goûter une jouissance à laquelle vous attachez tant de prix ?

S.-M. — Bien moins encore ; depuis ces quinze ans, je me suis mis bien souvent en route pour le spectacle.

— Et qui vous a arrêté en route ?

S.-M. — Je ne puis vous le dire.

— J'attacherais beaucoup de prix à connaître toute votre pensée sur ce sujet. Y a-t-il là quelque mystère de *nombre*, de *crocodile* ? Faut-il être initié pour vous dérober votre secret ? N'est-ce pas assez d'être votre ami ?

S.-M. — Il n'y a point ici de mystère, ni d'initiation ; mais si je vous disais la cause qui m'a arrêté en mon chemin, vous me croiriez meilleur que je ne suis.

— Eh bien ! je vous promets de ne vous croire qu'aussi bon que vous l'êtes réellement. Maintenant, vous n'avez plus de prétexte, satisfaites ma curiosité.

S.-M. — Je vous le dirai donc maintenant, mais pour une raison toute contraire, afin que vous ne croyiez pas la chose plus importante et plus digne de votre attention qu'elle ne l'est. Rien n'est plus simple. Je suis donc souvent parti de chez moi pour aller au Français et peut-être encore à quelque autre spectacle. Chemin faisant, je doublais le pas, j'éprouvais une vive agitation, par une jouissance anticipée du plaisir que j'allais goûter. Bientôt cependant je m'interro-

geais moi-même sur la nature des impressions dont je me sentais si puissamment dominé. Je puis vous le dire, je ne trouvais en moi que l'attente de ce transport enivrant qui m'avait saisi autrefois, lorsque les plus sublimes sentiments de la vertu, exprimés dans la langue de Corneille et de Racine, excitaient les applaudissements universels. Alors une réflexion me venait incontinent. Je vais payer, me disais-je, le plaisir d'admirer une simple image, ou plutôt une ombre de la vertu. Avec la même somme...

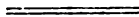
— Continuez, de grâce, cher Saint-Martin.

S.-M. — Eh bien ! avec la même somme, je puis atteindre à la réalité de cette image ; je peux faire une bonne action au lieu de la voir retracée dans une représentation fugitive.

— Achevez, je vous devine.

S.-M. — Je n'ai jamais résisté à cette idée. Je suis monté chez quelque malheureux que je connaissais, j'y ai laissé la valeur de mon billet de parterre, j'ai goûté tout ce que je me promettais au spectacle, bien plus encore, et suis rentré chez moi sans regrets.

J. M. D.



AMARAVELLA

LE SECRET DE L'UNIVERS

SELON LE

BRAHMANISME ÉSOTÉRIQUE

LIVRE II

LE BRAHMANDA OU UNIVERS INTÉGRAL

A M. Camille Flammarion.

« Autour du point, un cercle de fer tournait si vite, qu'il aurait dépassé le mouvement le plus prompt à faire le tour du monde.

« Il était entouré d'un autre, et celui d'un troisième, puis d'un quatrième, d'un cinquième et d'un sixième.

« Au-dessus d'eux tournait le septième, d'une si grande étendue, que la messagère de Junon serait trop étroite pour le contenir tout entier.

« Ainsi du huitième et du neuvième : et chacun d'eux avait un mouvement plus lent selon que son chiffre était plus éloigné du premier.

« Et celui-là avait la flamme la plus limpide qui était plus éloigné que la pure étincelle, par la raison, je crois, qu'il s'assimile plus à elle. »

DANTE ALIGHIERI,
le Paradis, chant XXVIII.

CHAPITRE PREMIER

L'UNIVERS DANS L'ESPACE

A l'heure où descend l'harmonieux silence des étoiles ; lorsqu'à force de nous sentir regardés par tous ces yeux d'extase, nous nous souvenons presque d'avoir scintillé avec eux, et que de notre âme exilée rayonne une quiétude infiniment douce et triste, en réponse à cette promesse d'immortalité émanée de milliards de lieues et de millions d'années ; emportés sur les deux ailes de la science et du rêve, après avoir résolu en une poussière d'astres les blancheurs argentées du zénith, après avoir deviné autour de chaque soleil le tourbillon d'invisibles planètes, après avoir franchi les limites de notre nébuleuse et touché celles de notre imagination, lorsque nous revenons terrifiés au globe qui semblait osciller sous nos pieds, à peine encore avons-nous effleuré l'écume de l'abîme, entrevu la surface de l'infini : en découvrant sous ces voiles lactés la vie et l'âme universelles, la connaissance intégrale septuplera notre extase.

Tout ce qui peut tomber sous le plus subtil de nos sens et ses prolongements artificiels, depuis les nébulosités télescopiques d'autres univers jusqu'aux microscopiques cellules de notre propre organisme, représente un seul plan de la conscience totale, un

échelon unique de l'existence réelle. Au-dessus de cette distance vertigineuse, au-dessous de cet espace perceptible, au dedans de ces trois dimensions immenses se creusent des séries de binivers, de trinivers et d'omnivers, par delà lesquels l'esprit se plonge et se perd dans la profondeur métaphysique du véritable infini (1).

Les astres ne sont pas d'inertes boulets lancés à travers la désolation universelle, mais des Pégases ailés et fougueux visitant en bonds d'éternité les tout-puissants éthers de divers Olympes : lotus flottants sur l'océan sans bornes, ils s'épanouissent à chaque nouvelle aurore dans le sein de ces dieux inconnus soupçonnés par Edgar Poe au delà de notre espace. La terre, qui traverse parfois des chevelures de comètes sans que notre atmosphère en soit même parfumée, franchit continuellement des substances autrement subtiles sans que les astronomes perçoivent leurs influences redoutables. Seul, l'astrologue sent passer les dieux sur les forêts en fleur et les champs de carnage ; et les cataclysmes géologiques lui indiquent le renversement des célestes dynasties.

Telle une face divine en quelque peinture mystique, notre planète fend l'azur, nimbée d'auréoles graduées et vêtue de glorieuses transparences. L'océan voile en partie sa grave et ferme nudité, que jadis il enveloppait tout entière. Au-dessus flotte la légère tunique de l'air, l'atmosphère, nourrice du feu terrestre, diaphane aux feux célestes. Puis vient le manteau bleu

(1) *Para-brahm*, l'au-delà de l'extension.

de l'éther, opaque pour la conception ésotérique des anciens, mais à travers lequel nous découvrirons les éléments ésotériques, rayonnant dans l'invisible en sphères ou ondes concentriques de plus en plus vastes et de moins en moins denses.

Simple subdivisions de l'élément sensible (1), la terre, l'eau, l'air et le feu vulgaires se retrouvent dans le corps humain sous forme de solides, de liquides, de gaz et de chaleur ; mais des émanations spectrales, des gloires de plus en plus subtiles et dilatées, appelées par les Brahmines reflets ou enveloppes (2), irradient aussi de notre forme grossière. A celle-ci correspond l'enveloppe de nourriture (3) ; quelques savants modernes ont constaté l'existence et même les dimensions de notre enveloppe de souffle (4) ou corps astral ; puis vient la sphère mentale (5) et, plus vaste encore, la sphère de conscience (6) ; enfin l'orbe de béatitude (7) rayonne vers la nuit de l'au-delà, arche d'autres futurs possibles.

Tous les êtres sont ainsi constitués et le moindre atome possède ses atmosphères transcendantes comme le soleil le plus glorieux. Pour la science, tout être vivant naît d'un œuf : pour nos philosophes, tout être,

(1) *Prithvi*, la terre alchimique, jusqu'aux limites de l'état gazeux, aux gaz dont les moindres traces se révèlent à l'odorat (*Gandha*) : le monde de la génération (*Oupashta*).

(2) *Maya-kosha*, fourreau-image.

(3) *Anna-maya-kosha*.

(4) *Prâna-maya-kosha*.

(5) *Mano-maya-kosha*.

(6) *Vidjgnyagna-maya-kosha*.

(7) *Ananda-maya-kosha*.

organisme ou nébuleuse, est un œuf; un germe enveloppé de ses vésicules germinative, vitelline, albumineuse, et de la coquille; ou encore une matrice dans laquelle dort le fœtus, entouré par l'amnion, le sac ombilical, l'allantoïs et le chorion. Ces contenants et contenus (1) sont les substances ou principes (2) des individus; dans l'univers, nous les appelons essences (3), modes (4) ou éléments (5).

L'horizon de pareilles conceptions, commun à tous les atomes et à tous les mondes, est ce fameux cercle dont le centre est partout, mais dont la circonférence n'est nulle part. La sphère la plus vaste, la plus durable et la plus subtile que l'on puisse concevoir comme appartenant encore à un être donné constitue la limite de son individualité, de sa grandeur et de son immortalité, son œuf de feu (6) ou corps causal (7); en elle viennent se résoudre les clichés des diverses phases de cet être, purifiés à l'infini par leur passage à travers les couches intérieures; commencement de toute manifestation centralisée, elle représente l'éternel total de l'individu dont les divers aspects ou personnalités se succèdent dans le temps triple.

Les globes situés à l'intérieur de ce halo de lumière sont de moins en moins glorieux et de moins en moins

(1) *Deha et dehi; sharira et shariri.*

(2) *Oupadhi, véhicules; rounpa, formes.*

(3) *Tattiva, états d'être.*

(4) *Tanmatra, mesures ou dimensions.*

(5) *Bhouta, ne pas confondre avec les corps simples de la science.*

(6) *Tédjasi-roupa, le corps glorieux.*

(7) *Karàna-sharira.*

durables ; leur absence et leur présence deviennent périodiques. Nous disons d'un être réduit à sa gloire inextinguible (1) qu'il est en liberté (2) ou en solution (3) si dans l'enveloppe de feu existe une sphère aérienne (4), l'être est plongé dans l'extase du paradis (5) ; le purgatoire (6) est son immersion dans une *aura* liquide (7) ; enfin la présence d'un noyau physique (8) fait dire qu'il est incarné ou lié (9), qu'il vit dans le monde élémentaire (10).

Le nombre des sphères est au complet pendant l'incarnation ; de sorte que l'homme est à la fois un animal sur terre, un fantôme dans le monde astral, un ange dans le ciel, et Dieu dans l'univers ; et pour se sentir tel, et pour s'assurer de la réalité de ces mondes inconnus, il lui suffit d'élargir sa conscience, actuellement concentrée dans la matière et immergée dans le corps, depuis la plante des pieds jusqu'à l'extrémité des cheveux. La volonté permet à quelques-uns, pendant la vie, et la nature réserve à tous, après la mort, cette expérience. La mort est l'expansion de chaque être dans les gloires planétaires, jusqu'à la limite de son mérite, dont l'épuisement détermine une nouvelle compaction, création ou renaissance de cet

-
- (1) *Nirvāna*, tranquillité à l'abri du souffle.
 (2) *Moksha*, celui qui l'atteint s'appelle un *Moukti*.
 (3) *Laya*.
 (4) *Vayor-roupa*.
 (5) *Swarga* ou *Swar-loka*, le *Dévachan* Thibétains.
 (6) *Bhouvar-loka*, *Kama-loka*, *Yama-loka*.
 (7) *Apo-roupa*, *Linga-sharira*, corps astral, *Tchaya*.
 (8) *Prithvi-roupa*, *Sthoula-sharira*, *Kāya*.
 (9) *Baddha*.
 (10) *Bhour-loka*.

être. La sphère du feu formant la limite normale de la conscience humaine, et le cycle intégral de chaque incarnation franchissant deux fois chaque *aura* terrestre, à l'aller et au retour, le voyage ordinaire comporte sept étapes.

Sur la lyre à sept cordes, les initiateurs ont chanté ce septuple pèlerinage, et le chant immortel vibre à travers les siècles. Dans le mode aigu qui descend de l'empyrée à la terre, ils ont dit comment la Monade ou être en liberté se contracte et s'alourdit successivement dans l'orbe immense de Saturne, aïeul des dieux et prince de l'âge d'or, puis dans le cercle éthéré de son fils Jupiter, roi bienfaisant de la race d'argent, et enfin dans la sphère dont le symbole est Mars, sanglant et abhorré, porte d'airain de notre prison de fer. Dans le mode grave, qui s'élève de notre monde corruptible au ciel des fixes, ils ont vu l'être délivré, le pudique lotus s'épanouir sous la lumière croissante de la lune ambiguë, se dilater jusqu'à l'océan d'amour où surgit l'adorable Aphrodite, jusqu'aux profondeurs mentales que parcourt rapidement le conducteur ailé des âmes, le radieux Hermès, jusqu'au soleil dont le globe immense éclaire et remplit l'étendue de sa lumière (1).

Le sens intégral de la tradition s'étant perdu dès une époque très reculée, on a appliqué aux *planètes* visibles les purs symboles des *plans* invisibles. Beaucoup plus tard, une bizarre numération s'ajouta à

(1) Voir l'*Almageste*, de Ptolémée, ou le *Songe de Scipion*, de Cicéron.

cette première confusion, l'empyrée infini et son centre, le soleil, devinrent le zéro ; le caducée ou chiffres fut attribué à Mercure, qui auparavant représentait l'être en ascension dans la sphère de feu ; l'être en ascension aérienne reçut pour symbole le signe de la génération, la croix sous le cercle, le chiffre 2 ou Vénus ; l'être en ascension aquatique fut représenté par la lune, qui, n'étant qu'un satellite, perdit son chiffre ; la terre, séjour de l'être en stabilité physique, cessa d'être considérée comme une planète. Enfin l'être en descente dans l'eau, l'air et le feu antérieurs a été figuré par Mars, Jupiter et Saturne, ou les nombres 3, 4, 5, comme on peut s'en convaincre en comparant les formes des chiffres et des symboles. L'erreur géocentrique a pris pour centre du monde le point le plus bas, ou plutôt le plus actuel, du cycle de l'évolution intégrale.

Nombreuses et variées sont les populations sur lesquelles règnent les dieux planétaires. Nos compagnons terrestres, aquatiques et volatiles sont des éléments (1) du premier degré seulement, promenant leur liberté relative, essor d'aigle ou rampement de tortue, dans les limites de l'attraction terrestre. Il existe une eau seconde, un air second, avec leurs créatures appropriées, et au delà encore des éléments et des êtres de troisième ordre. Dans ces éthers plus purs, aux horizons plus larges, glissent, silencieux et invisibles pour nous, enchaînés cependant à notre pesanteur corporelle, les doubles, triples et quadruples de nous-

(1) *Bhouta*, habitants des éléments.

mêmes et de tous les êtres vivants. En outre, les êtres désincarnés ou extériorisés, les humanités de l'eau, de l'air et du feu, montent et descendent entre le ciel et la terre, sans autres entraves que l'attraction des sphères correspondantes. Chacun de ces orbes terrestres contient enfin sa population autochtone, gnomes, ondines, sylphes et salamandres, toutes les fées et toutes les déesses, tous les démons et tous les dieux qui président aux mystérieuses fonctions de la planète.

Penchée par sa chevauchée circulaire autour du soleil, la terre, enveloppée de ses multiples cerceaux lumineux, effleure de fréquents et ineffables contacts les atours non moins étincelants de ses partenaires. Le soleil, coryphée de ces Valkyries planétaires, enveloppé avec elles dans la poussière de l'arène, possède d'ailleurs bien d'autres écuyères que les planètes connues de la science. Outre les mondes solides, de Mercure à Mars, et les globes liquides au delà de Jupiter, il existe des planètes d'air et des planètes d'éther, que l'homme ne voit pas, mais dont le sage peut entendre l'harmonie. Enfin des sphères occultes, désincarnées ou immatérielles, tournoient dans les auréoles transcendantes du système solaire, eau, air et feu troisièmes, à une distance prodigieuse. Nos maîtres ont prédit qu'on entendra ces astres avant de les voir.

Le système solaire intégral est lui-même une des innombrables poussières d'or visibles dans notre nuage nébuleux, tandis que d'autres, invisibles et bien plus nombreuses encore, flottent dans le vaste embras-

sement de la voix lactée. La nébuleuse possède aussi ses colossales auréoles, et ces éléments de quatrième ordre rentrent à leur tour dans quelque synthèse plus vaste. Chaque sphère supérieure pénètre et dépasse les sphères inférieures, chaque gloire individuelle est l'étincelle d'un foyer collectif, chaque tunique abandonnée est remplacée par un vêtement plus ample et plus diaphane: toute étoile qui s'éteint disparaît dans une immense aurore. L'omnispère (1), rayonnement commun de toutes les petites, reste toujours au delà de toutes les grandes.

Qu'un bond formidable précipite notre pensée à l'autre extrémité de l'être, elle verra dans la molécule un système cosmique comme dans la nébuleuse une molécule céleste. Hommes, animaux, végétaux, minéraux sont à la fois composants (2) du corps ou de l'esprit planétaire et composés (3) de parties infinitésimales, appelées centralités matérielles (4) ou spirituelles (5), selon qu'on les envisage comme points sensibles ou sphères intégrales. Tous ces cristaux, toutes ces cellules possèdent leurs gloires et peuvent se décomposer en éléments plus minuscules encore. Les molécules semblent former la limite de la décomposition physique: les atomes (6) ne pouvant être perçus par nos sens ni par leurs prolongements artificiels, ne pouvant être soumis à l'épreuve du

(1) *Brahmanda*, l'œuf de l'infini.

(2) *Amijâmsa*.

(3) *Mahâmsa*.

(4) *Djadâmsa*.

(5) *Djivâmsa*.

(6) *Anou*.

creuset ni de la balance, échappent au domaine sensible : ce sont de pures abstractions métaphysiques, de conception hindoue; seulement, entre la molécule scientifique et l'atome des Brahmines, il y a place pour bien des degrés intermédiaires.

La cohésion retient ensemble les molécules d'une pierre comme les astres du ciel : les molécules ne se touchent pas plus que les étoiles, et une vue plus parfaite franchirait l'illusoire solidité du corps le plus dense, comme la nôtre passe à travers la voie lactée. Si, modifiant l'attraction par un de ses sosies, nous chauffons un morceau de métal, la vibration perpétuelle de ses molécules s'accroîtra : elles s'écartent les unes des autres, elles rouleront les unes autour des autres, elles se repousseront mutuellement et s'échapperont de toutes parts. Le corps solide augmentera de volume ; liquide, il brisera tous les moules ; gazeux, il tendra à remplir tout l'espace.

Supposons que notre alchimie, ayant établi son laboratoire dans les antres interstellaires, puisse offrir à la croissance impatiente de son nourrisson une somme indéfinie de chaleur et d'espace, et examinons la conduite externe et intime de notre gaz métallique. A force de se repousser mutuellement, ces molécules finiront par se trouver suffisamment éloignées les unes des autres, et jouiront de cette liberté relative que possèdent sans doute les gouttes d'air placées à la limite de notre atmosphère. En même temps, cet évadé de notre porte-monnaie occupera dans le ciel une place immense.

Sans lui laisser de répit, appelons dans nos souf-

flets imaginaires toutes les tempêtes de l'abîme. Bondissant sous ce nouvel éperon, la substance en délire s'élançera vers de nouveaux espaces. Elle grandira encore, mais au prix de la rupture de ses globules sanguins. Les molécules se briseront en sous-molécules de second, de troisième, de quatrième ordre, gagnant sur chaque plan en puissance dynamique ce qu'elles perdront en importance corporelle. Elles se rapetisseront en invisibles de matière radiante, en impondérables d'électricité, en infinitésimaux de lumière ; diminuant du point mathématique au point métaphysique, elles perdront toute existence matérielle et s'identifieront au vide. Sur la limite de nos conceptions, elles seront les atomes de l'occultisme, dont le nom même est synonyme d'espace (1).

La matière s'est résolue dans le vide par une double réduction à l'infiniment petit et à l'infiniment grand ; car notre balle d'acier primitive, colossal brouillard de feu, étendra désormais son incendie du zénith au nadir ; devant la vision de lointains contemplateurs, elle traversera la route nocturne comme une de ces torches cométaires dont toute la substance tiendrait dans un dé à coudre ; plus immense et plus lointaine encore, elle apparaîtra comme une pâle nébuleuse : son alchimiste même ne percevra plus autour de lui qu'une incertaine lueur, puis rien que l'obscurité plus profonde. Grandissant toujours, elle épanchera cette invisibilité dans l'espace entier, elle se fondra en

(1) *Anou*, ou *Aniyamsam-aniyasam*, le plus petit d'entre les petits, est une épithète de *Brahma*.

vide physique (1), puis en néant métaphysique (2), car le dernier terme de cette expansion et de cette subtilisation ne saurait être, d'après le Brahmanisme, que l'annihilation du contenu dans le contenant, la disparition de la matière dans l'espace même.

« Toute la science occulte est basée sur la doctrine de la nature illusoire de la matière et de la divisibilité infinie des atomes. Mais si chaque objet ou individu naturel est susceptible de division et par là perd son unité, il n'en est ainsi que dans le monde illusoire. Dans le royaume des sciences ésotériques, l'unité divisée à l'infini, au lieu de perdre son unité, se rapproche à chaque division des plans de l'unique réalité éternelle. L'œil du voyant peut la suivre dans toute sa gloire prégénétique, et concevoir l'unité indivisible. La réalité du monde manifesté est composée pour ainsi dire d'une unité d'unités immatérielles (pour nous) et infinies : ce sont les monades de Leibnitz et les *Djiva* de l'occultisme oriental. Comme dit Mertz :

« Leibnitz ne pouvait se contenter d'affirmer que la matière est composée d'un nombre fixé de très petites parties. Les atomes pour lui perdaient leur extension et ne gardaient que leurs propriétés de résistance ; ils devenaient des centres de force, des points mathématiques. Mais si leur extension dans l'espace n'était rien, leur vie intérieure n'en était que plus intense, extension infinie dans le sens de leur

(1) *Akasha*, le vide interstellaire.

(2) *Brahm*, le vide interdivin.

dimension mathématique. Comme un cône, placé sur sa pointe, ou bien une ligne, coupant perpendiculairement un plan en un point mathématique, peuvent néanmoins s'étendre indéfiniment en hauteur ou en profondeur, ainsi les essences des choses réelles n'ont qu'une existence ponctuelle dans le monde de l'espace physique, mais possèdent une profondeur infinie de vie intérieure dans le monde métaphysique de la pensée. »

Chaque particule, que vous l'appeliez organique ou inorganique, est une vie. Le semblable doit produire le semblable ; la vie absolue ne peut produire un seul atome inorganique, simple ou complexe ; il y a de la vie même en *laya*, de même qu'un homme plongé dans une profonde catalepsie est toujours vivant, bien que pareil à un cadavre. La science nous enseigne que les organismes vivants ou morts de l'homme et des animaux sont envahis par des centaines de bactéries de diverses sortes. Nous sommes menacés du dehors, à chaque inspiration, par une invasion de microbes, du dedans, par des leucomaines, cœrobes, anœrobes et bien d'autres. Mais la science n'a pas encore été jusqu'à affirmer, avec la doctrine occulte, que nos corps aussi bien que ceux des animaux, des plantes et des pierres, sont eux-mêmes entièrement construits de tels êtres, qui, sauf les plus grandes espèces, ne peuvent être découverts par aucun microscope.

AMARAVELLA.

(A suivre).

IMPRESSIONS SUR L'ÉGOÏSME ⁽¹⁾

ET

l'ignorance en matière de religion

« Si un aveugle conduit un autre
aveugle, ils tomberont tous les deux
dans le fossé. » (Ev.)

En conformité aux décrets d'Urban VIII, l'auteur se soumet d'avance aux jugements de l'Église catholique en matière de surnaturel.

« La direction des sociétés modernes appartient à la science. Tout présage qu'elle lui appartiendra de plus en plus. Rien, par conséquent, ne nuit plus aujourd'hui à la salutaire influence du clergé que l'ignorance ou l'erreur chez les prêtres (2). »

Rien ne nuit davantage aussi et surtout à l'évolution du salut.

Cette ignorance et cette erreur, voilà le cléricanisme que l'on peut définir : « la profession égoïste et sectaire d'un rétrécissement systématique de l'idéal ». Le cléricanisme affecte toutes les couleurs et toutes les

(1) Ces lignes inspirées par la méditation et l'étude des maîtres n'ont pas d'autre prétention que d'être de simples impressions.

(2) L'abbé de Meïssas, *Observations sur un mémoire de l'abbé Arbellot*, 1881.

nuances ; il est partout la putréfaction lente de l'idée ; c'est le grain de sable qui obstrue, ralentit et arrête ; c'est l'avortement qui voue à la renaissance, l'échec qui oblige au recommencement.

Si le cléricanisme social et politique est grave parce qu'il avilit les idées rectrices transcendantes qui devraient être l'âme des constitutions sociales, le cléricanisme religieux est plus grave encore parce qu'il ferme aux esprits d'élite la voie du Principe, perpétue la puissance du *diable* dans le monde, en mettant à son service son aliment le plus cher, « l'attrait moyen, » fruit logique de l'ignorance et de la mollesse, et en présentant aux ruses de sa domination insidieuse un eggrégoire médiocratique voué à tous les vents du grand courant astral, protéen et multi-forme.

C'est au cléricanisme pharisaïque que Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit : « Vous prétendez dérober aux hommes la clef du Royaume des cieux que vous fermez ; vous n'y entrez pas et vous empêchez les autres d'y entrer. »

C'est à la médiocratie cléricale que le divin Maître a dit aussi : « Plût au ciel que vous fussiez froids ou chauds ; mais parce que vous êtes tièdes, je vous rejeterai de ma bouche. »

Royaume des Cieux ! Bouche du Seigneur ! Portes éternelles qu'ouvrira la Foi et vers lesquelles l'intelligence doit déployer ses ailes dans l'ouragan pacifique de l'amour, nous ne saurions trop aiguïser notre esprit pour percer le triple voile qui vous défend du souffle écœurant des tièdes, et, afin d'éviter l'ornière

qui détourne de vous, nous devons *construire* la route qui mène à vous.

Avant d'aller plus loin, nous rapporterons quelques extraits de saint Denys l'Aréopagite sur : 1° Dieu considéré comme l'Absolu, En Soph; 2° l'action de Jésus-Christ dans le monde; 3° l'Initiation primitive considérée comme lumière émanant des sphères « spirituelles »; 4° l'Initiation chrétienne acquise par la vertu des sacrements et par l'entremise des *initiateurs* (les prêtres) appelés par saint Denys « dispensateurs sacrés des trésors divins »; 5° enfin, l'appréciation de saint Denys sur le prêtre qui ose exercer les redoutables pouvoirs du sacerdoce et de l'initiation sans être, lui-même, un illuminé.

Nos lecteurs nous sauront gré de ces citations brèves, nous en sommes persuadé; elles éclaireront beaucoup ces lignes, et nous déclarons les avoir textuellement rapportées d'après la traduction des œuvres de saint Denys l'Aréopagite par l'abbé Darboy, qui fut plus tard archevêque de Paris.

THÉOLOGIE MYSTIQUE

(Ch. v, *in fine*)

« Dieu n'est ni âme ni intelligence; il n'a ni imagination, ni opinion, ni raison, ni entendement; il n'est point parole ou pensée, et il ne peut être ni nommé, ni compris: il n'est pas nombre, ni ordre, ni grandeur, ni petitesse, égalité ni inégalité, similitude ni dissemblance; il n'est pas immobile, pas en mouvement, pas en repos. Il n'a pas la puissance et

n'est ni puissance ni lumière. Il ne vit point, il n'est pas la vie. Il n'est ni essence, ni éternité, ni temps. Il n'y a pas en lui perception. Il n'est pas science, vérité, empire, sagesse. Il n'est ni un, ni unité, ni divinité, ni bonté. Il n'est pas esprit, comme nous connaissons les esprits, il n'est pas filiation ou paternité, ni aucune des choses qui puissent être comprises par nous ou d'autres. Il n'est rien de ce qui n'est pas, rien même de ce qui est. Nulle des choses qui existent ne le connaît tel qu'il est, et il ne connaît aucune des choses qui existent telle qu'elle est. Il n'y a en lui ni parole, ni nom, ni science. Il n'est pas ténèbres ni lumière, erreur ni vérité. On ne doit faire de lui ni affirmation, ni négation absolue, et, en affirmant ou en niant les choses qui lui sont inférieurs, nous ne saurions le nier ou l'affirmer lui-même, parce que cette parfaite et unique cause des êtres surpasse toutes les affirmations et que celui qui est pleinement indépendant et supérieur au reste des êtres surpasse toutes nos négations. »

LETTRE IV A CAIUS

« Jésus-Christ accomplit les œuvres divines, non seulement comme Dieu, et les actions humaines non seulement comme homme, mais Dieu et homme tout ensemble ; *il fit connaître au monde un mode d'agir nouveau* : l'OPÉRATION THÉANDRIQUE. »

INITIATION PRIMITIVE D'APRÈS SAINT DENYS

(*Traité de la Hiérarchie ecclésiastique*)

« La sainte hiérarchie des natures célestes n'a

d'autre sacrement que la pure et intelligible connaissance de Dieu et des choses divines, au degré où elles en sont capables, et également un état proportionnel de conformité et d'assimilation à la divinité. Là sont illuminateurs et maîtres en la sainte perfection les esprits les plus proches de Dieu ; car, avec bonté et discrétion, ils font parvenir aux ordres subalternes les augustes lumières que leur donne directement la divinité, perfection essentielle et source de toute sagesse créée.

Les rangs inférieurs à ces matières suprêmes, étant élevés par elles à la grâce de l'*illumination divine*, sont des *initiés* et doivent être nommés tels.

Après cette hiérarchie surhumaine et toute céleste, Dieu donna à l'humanité une lumière appropriée à ses débiles regards, dissimulant la vérité sous d'imparfaites images bien éloignées de la pureté des originaux, sous d'obscurs symboles et des énigmes profondes dont le sens se découvrait à peine.

Dans cette hiérarchie de la loi, le mystère, la grâce, c'est que l'homme était élevé à l'adoration spirituelle de Dieu. Les chefs sont ceux qui furent instruits dans la science du tabernacle par Moïse, premier initiateur et maître des pontifes anciens. Car, retraçant le tabernacle spirituel dans la hiérarchie qui préparait la nôtre, il nomma toutes les cérémonies légales une image de l'exemplaire qui lui avait été montré sur le Sinaï. Les *initiés* sont ceux qui, *aidés* par les symboles sacramentels, s'élevaient, selon leurs forces, à une plus *parfaite intelligence des mystères*.

INITIATION CHRÉTIENNE PAR LES SACREMENTS

(Extrait du même ouvrage)

« Voici quelle est la divine énergie de nos augustes sacrements :

« Leur première puissance est de purifier les profanes ;

« La seconde, d'*initier* à la lumière ceux qui furent purifiés ;

« La troisième et dernière qui résume les précédentes, de *consommer les initiés dans la science des mystères déjà entrevus*.

« Les ministres sacrés composent la seconde distinction hiérarchique : celle des dispensateurs sacrés des trésors divins. Or, au premier degré, ils purifient par les sacrements les âmes encore étrangères à la sainteté ; puis, au deuxième, ils *illuminent les initiés*, et, au dernier et suprême degré de la vertu sacerdotale. *ils perfectionnent les pieux illuminés dans l'intelligence des lumières qu'il LEUR FUT DONNÉ DE CONTEMPLER*.

« Enfin, on trouve également, chez les *initiés*, un triple degré. Au premier, ils sont purifiés.

« Au deuxième et après la purification, ils sont *illuminés* et admis à *contempler* quelques-uns des mystères.

« Dans le troisième et le plus élevé de tous, ils sont *enrichis de la SCIENCE PARFAITE des splendeurs dont ils furent inondés*. »

LETTRE IX A L'ÉVÊQUE TITUS

Au reste, il faut observer que les théologiens ont

une double doctrine : l'une secrète et mystique, l'autre évidente et plus connue ; l'une symbolique et sacramentelle, l'autre philosophique et démonstrative.

LETTRE 8 DE SAINT DENYS L'ARÉOPAGITE AU MOINE
DÉMOPHILE (*extrait*)

« Eh quoi ! direz-vous, on ne saurait donc reprendre les prêtres qui manquent de piété ou commettent quelque autre faute dans leur ministère ! Il sera permis, à ceux qui se glorifient dans la loi, de déshonorer Dieu par la transgression de la loi ! Les prêtres ne sont-ils pas les interprètes de Dieu, et comment donc iront-ils annoncer au peuple les vertus divines qu'ils ignorent eux-mêmes ? *Comment pourra illuminer celui qui est enveloppé de ténèbres ?* Et donnera-t-il le Saint-Esprit, celui qui ne croit pas au Saint-Esprit, ni dans sa conscience, ni dans sa conduite ?

« Je répondrai à ces objections sans détour.

« Les ordres qui environnent immédiatement la divinité ont plus de conformité avec elle que ceux qui s'en éloignent ; et les choses plus proches de la vraie lumière sont aussi mieux éclairées et plus lumineuses. *Mais vous comprenez qu'il ne s'agit pas ici d'une proximité locale, mais bien de l'aptitude avec laquelle les esprits se présentent à Dieu. Si donc le privilège d'illuminer est dévolu aux prêtres, l'ordre et le pouvoir sacerdotal n'appartiennent pas à celui qui ne peut conférer la lumière.*

« Je trouve donc grandement téméraire quiconque, en cet état, usurpe les fonctions sacrées et ne s'abstient

pas, par crainte ou par pudeur, de toucher à des mystères dont il n'est pas digne, et, pensant que Dieu ignore ce que sa propre conscience connaît, essaie d'abuser celui qu'il nomme hypocritement son Père, et ose, enfin, au nom du Christ, prononcer, sur le pain et le vin mystiques, ses impures malédictions ; car je ne nommerai jamais cela une prière. Non, assurément non ! un tel homme n'est pas un prêtre ; c'est un ennemi, un fourbe qui se fait à lui-même illusion, c'est un loup armé d'une peau de brebis contre le troupeau du Seigneur (1). »

*
*

Le grand œuvre à parfaire (2), nous le connaissons, tous les mythes, tous les symbolismes, toutes les religions nous l'ont dit : c'est la réintégration de la monade humaine dans l'unité divine ; la transmigration définitive des esprits incarnés, des réseaux de l'illusion objective dans la sphère de la réalité subjective ; le retour du mouvement au moteur, le salut par la naissance spirituelle qui enlève l'esprit aux mobiles vicissitudes du temps pour le rendre à l'immobile contemplation, à la paix silencieuse et éternelle de Dieu.

(1) C'est, sans doute, dans l'ignorance profonde de tels enseignements que des prêtres, qui passent pour théologiens, se croient autorisés à dire et à écrire que la religion catholique n'a pas d'ésotérisme.

(2) On lira avec intérêt dans *Martines de Pasqually*, par Pappus, le résumé des idées de Martines, de Saint-Martin, de Bœhme, sur la chute et la réintégration, et son très utile complément : *Martinésisme, Martinisme, Willermosisme*, etc., qui montrent le caractère très chrétien de ces mystiques illuminés.

« Toutes choses obéissent à la loi du mouvement — a dit saint Thomas, le docteur angélique ; — or, tout mouvement suppose un moteur. L'immobilité est l'attribut essentiel du moteur, autrement il serait lui-même un mouvement. Dieu est donc essentiel et fixe. »

Ce raisonnement péripatéticien indique bien la qualité de l'Ineffable que « personne n'a jamais vu, nous dit saint Jean, mais dont le Verbe (en mouvement) a manifesté la splendeur ».

Saint Bonaventure, le docteur séraphique, semble compléter à souhait le raisonnement de saint Thomas, lorsqu'il nous dit : « Dans notre condition actuelle, l'universalité des choses est l'échelle par laquelle nous nous élevons jusqu'à Dieu. Pour parvenir au Premier Principe, Esprit Suprême et Éternel, il faut que nous prenions pour guides les vestiges de Dieu, temporels, corporels et hors de nous, c'est-à-dire spirituels. Cet acte s'appelle être introduit dans la *voie* de Dieu. Il faut, ensuite, que nous entrons dans notre âme, image de Dieu, éternelle, spirituelle, et en nous. C'est là entrer dans la *vérité* de Dieu. Mais il faut encore qu'au delà de ce degré nous atteignons l'Éternel, le Spirituel Suprême, au-dessus de nous, contemplant ce Principe Premier. C'est là se réjouir dans la communion de Dieu et l'adoration de sa Majesté.

« Ce n'est pas, ajoute le pur mystique, à une culture intellectuelle laborieuse et incomplète qu'il faut demander la connaissance du vrai en toute chose, mais au rétablissement de la pureté la plus parfaite

dans le cœur, au *retour de l'homme aux véritables conditions qui l'unissaient à Dieu avant la chute* (1). »

C'est ainsi que nous lisons dans la *Voix du Silence* (2) : « O aspirant ! sois humble si tu veux atteindre la Sagesse, sois plus humble encore si tu as conquis la Sagesse. Sois comme l'océan qui reçoit tous les ruisseaux et rivières et dont le puissant calme reste immuable et ne les sent pas.

« Réprime, par ton soi divin, ton soi inférieur ; réprime le divin par l'éternel. Grand est le meurtrier du désir ; plus grand, celui en qui le Soi divin a tué jusqu'à la connaissance du désir. Surveille l'inférieur de peur qu'il ne souille le supérieur. La voie de la liberté finale est au dedans de ton soi. Cette voie commence et finit en dehors du soi personnel inférieur. »

C'est cette voie que tous les révélateurs ont enseignée à la terre ; c'est cette route que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a ouverte par son enseignement précis et surtout son divin exemple ; c'est cette voie que tous, à quelque formule religieuse que nous nous rattachions, nous devons suivre, si nous voulons arriver au but final. « Ce but, nous dit Éliphas Lévy (3), c'est l'émancipation des lois fatales par l'adhésion libre au Vrai et au Bien, ce que l'Évangile nomme la naissance spirituelle. » Mais, lorsque, par suite de l'empire de nos passions, nous emportons avec nous des espérances illusaires de paradis inférieurs ou des

(1) C'est dans ce sens que Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit : « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie. »

(2) *La Voix du Silence*, maximes recueillies et publiées par Amaravella.

(3) Éliphas, *Clef des grands mystères et Dogme*.

restes d'affections terrestres, alors, « nous naissons avant terme à la vie spirituelle, inaptés à la vivre, la nature fait une fausse couche, ce qui nous expose à cette dissolution terrible appelée, par saint Jean, la seconde mort, et qui est la réabsorption dans le foyer de la nature », la vie plus ou moins longue et douloureuse de l'âme dans la lumière morte où elle gèle et brûle, à la fois, en proie au chagrin d'avoir manqué le but un instant entrevu au moment du jugement particulier devant la face de l'abîme, à l'horreur de ne pouvoir ni échapper aux obsessions plastiques parce qu'elle n'a pas d'ailes, ni s'en repaître parce qu'elle n'a plus d'organes, état douloureux de purgatoire et d'enfer auquel elle ne peut échapper qu'en rentrant, quand les signes célestes le lui permettent, dans le courant des forces extérieures qui la rendent, avec son destin, à la vie planétaire pour la liquidation de sa dette et jusqu'au paiement du dernier sicle, c'est-à-dire jusqu'au renoncement au plus minime des désirs de la vie objective, raison d'être de Nahash, l'attract originel.

Le désir, en effet, est la racine de l'être. Celui qui est rongé des désirs de Dieu s'élève en tige jusqu'à la vie éternelle, mais celui qui est obsédé du désir de vivre le cauchemar de la vie planétaire et sensible s'éloigne à jamais de l'intelligible et, comme une pierre, retombe, sans cesse, au lieu d'où il a été lancé.

Parmi tous les sentiments qui relèvent des filets involutifs, l'amour physique est le plus pervers, le plus dangereux, le plus fatal, autant dire qu'il comporte tous les autres et les englobe ! « Anarchiste sans

lois ni devoirs, dit Éliphas Lévy, ivresse irrésistible,
 « folie furieuse, vertige de la fatalité qui cherche de nou-
 « velles victimes, ivresse anthropophage de Saturne;
 « vaincre l'amour, c'est triompher de la nature entière;
 « le soumettre à la justice, c'est réhabiliter la vie, en la
 « vouant à l'immortalité. Les plus grandes œuvres de
 « la révélation chrétienne sont la création de la
 « virginité volontaire et la sanctification du mariage.
 « Tant que l'amour n'est qu'un désir et une jouissance,
 « il est mortel. Pour s'éterniser, il faut qu'il devienne
 « un *sacrifice*, car, alors, il devient une force et une
 « vertu » (1).

Que penser des exotériques qui publient de petites brochures intitulées : *Au ciel on se reconnaît* (2) ! des Eugénie de Guérin qui rêvent d'y retrouver leur perruche aimée ou leur chien favori ; que penser des prêtres qui encouragent de pareilles aberrations, que dis-je, qui les partagent même, qui les enseignent parfois ? De quel ciel nous parlent-ils donc ; grand

(1) Éliphas, *Clef des grands mystères*.

(2) Au ciel vrai, on ne reconnaît qu'une chose : Le néant des affections humaines et des attaches sensibles et l'obstacle ténébreux qu'elles mettent entre nous et notre naissance au divin.

Ici est la clef des béatitudes promises : à l'esprit de la pauvreté, à la douceur, aux larmes, à la soif de la justice, au sens de la miséricorde et de la paix, à la pureté du cœur, à la souffrance pour la cause du vrai. (*Saint Matth.*, v). Le complément est dans (*Saint Luc*, vi) : « Malheur à vous, riches, vous êtes consolés ! malheur à vous, rassasiés, vous aurez faim ! à vous, joyeux, vous pleurez ! à vous qui êtes applaudis, parce que les applaudissements des hommes sont le *signe* de votre mensonge ! » Il est impossible de désigner plus clairement la loi qui préside à la naissance et à la mort de l'Âme au Divin.

Nous engageons vivement à relire et méditer le beau travail de Sédir : *Cours de mystique* (*Initiation*, 15 fév. 1898).

Dieu ! Pas de celui de saint Bonaventure, assurément, pas du ciel d'un seul mystique digne de ce nom ; qu'il s'agisse de Champs-Élysées du paganisme ou des antichtones de Platon, soit ; d'une des plus inférieures parmi les « nombreuses demeures de la maison du Père » peut-être, mais, assurément, il ne s'agit pas du Royaume intégral du Christ, car Notre-Seigneur Jésus-Christ nous l'a dit d'une manière claire, formelle, sans image, sans similitudes, sans parabole, sans voile d'aucune sorte :

« Les ennemis de l'homme sont ses *familiers* (1).
 « Je ne suis pas venu pour unir mais pour séparer le
 « fils de son père, la fille de sa mère, la belle-mère de
 « sa bru. Celui qui me préfère son père, sa mère, son
 « fils ou sa fille n'est pas digne de moi » (2).

« Seigneur, dit un des disciples, avant de te suivre,
 « permets-moi d'aller d'abord ensevelir mon père. »
 Et Jésus lui répond impérativement : « Suis-moi ! et
 « laisse aux morts le souci d'enterrer les morts ! » (3).

D'où il suit que la filiation et la parenté terrestres

(1) C'est ce qu'exprime bien saint Ignace d'Antioche dans son *Épître aux Romains* : « Je crains votre affection, j'ai peur qu'elle me nuise : si vous faites le silence à mon sujet, je serai à Dieu, mais si vous m'aimez selon la chair, *il me faudra retourner à la course...* Caressez les bêtes afin qu'elles me soient un tombeau et *ne laissent rien de mon corps*, de peur qu'après m'être endormi je ne devienne à charge à quelqu'un ; alors, je serai un véritable disciple de Jésus-Christ quand le monde ne *verra plus même mon corps...* Il n'est point une étincelle en moi qui aime la matière, mais une eau vive me parle, *en dedans* et me dit : *Allons au Père !..* »

(2) *Matth.*, I, 34-37.

(3) *Matth.*, VIII, 21-22.

n'ont rien de commun avec la filiation et la parenté célestes (1).

Des parents inconnus de nous nous ont reçus à notre naissance terrestre, des parents également inconnus nous recevront à notre naissance céleste. Et il n'est pas difficile de se rendre compte de cette vérité. Nous savons, en effet (en simple analyse), que notre entité relève de trois principes : l'hylique, le psychique, le pneumatique, autrement dit l'esprit, l'âme et le corps, que l'on peut encore désigner ainsi : l'inconscient supérieur, vestige spirituel de Dieu, selon saint Bonaventure, c'est aussi ce que le docteur séraphique entend par âme avec la tradition catholique qui ne la distingue pas de l'esprit ; l'inconscient inférieur, vestige corporel de Dieu, du même docteur ; et, enfin, le principe intermédiaire, vestige temporel de Dieu, notre moi.

Il est facile de comprendre que nous ne possédons en propre qu'un seul de ces trois principes, le psychique, et encore dans la partie seulement qui constitue l'individualité que nous nous sommes façonnée pendant la vie à l'aide de nos organes de relation essentiellement périssables.

C'est là cette âme dont parle Louis Lucas en la dénonçant comme une résultante, une adaptation qui nous est propre et qui présente à l'éternité le flanc de sa responsabilité ; ce n'est pas l'âme spirituelle véritable, mais le *personnage*, dit Plotin. Or, ce *personnage*,

(1) Stan. de Guaïta a effleuré cette question dans son remarquable travail, *Clef de la magie noire* (Chamuel, éd.).

reflet d'un monde inférieur et transitoire, ne peut dépasser les limites d'un monde moyen également transitoire ; c'est là, sans doute, que l'on peut se reconnaître et se rencontrer ; c'est là que l'homme peut retrouver *ses familiers* qui sont ses ennemis, selon la parole de Jésus, c'est là, dans ce monde moyen, que peuvent se prolonger les affections terrestres même animales, mais ce n'est pas là le Ciel, le Royaume et l'Héritage, c'est le chemin de ronde des ténèbres extérieures, c'est le jardin illusoire où fleurissent les conceptions et les rêves de l'*ego*, chatoiement des replis de Nahash et péché d'Adam contre Dieu, le spirituel suprême et le principe premier, et contre son propre esprit, étincelle éternelle du Principe Ineffable.

La voie du ciel s'appelle : renoncement absolu à tout bien, à tout rêve objectifs sans exception, occision du sensible, occision du mental, extirpation de la dernière des radicules plastiques, abnégation complète du *moi*, fusion sans réserve avec le *soi*, Esprit saint promis dont le char fulgurant doit emporter les pneumatiques comme des traits de feu vers les immuables horizons de l'éternelle et divine Synthèse. Plus le sacrifice sera coûteux et sanglant, plus il sera méritoire et, sur ce point, les deux modes de réintégration se confondent, car actifs et passifs, humbles et violents relèvent du double et fondamental précepte : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre esprit, de toute votre âme, de toutes vos forces et votre prochain comme vous-mêmes. Voilà toute la loi et les prophètes. »

L'actif ou le violent ne peut même pas être un or-

gueilleux, car il sait *que le trésor dévore le cœur.*
 « *Ubi thesaurus, ibi cor* » (1).

Telle est la voie; les mystiques dignes de ce nom, à quelque époque, à quelque école qu'ils appartiennent, n'ont qu'une voix pour la désigner, celle du « Silence ».

On a compris et l'on sait par l'étude des analogies à laquelle nous invite la Table d'Émeraude, que les trois plans spirituel, psychique, matériel, qui sont le nœud gordien du mystère, s'enchevêtrent et ne sont séparés que par des incompatibilités d'ordre essentiel. *L'échelle* dont parle saint Bonaventure, la même que Jacob avait vue, en songe, est l'image de ces incompatibilités qu'il faut éteindre pour passer des plans inférieurs aux supérieurs, et l'initiation est le premier pas sur le sentier. Aussitôt, la loi de solidarité et de groupement apparaît nécessaire. Par le fait même que l'on incarne en soi un idéal, on appartient à la catégorie de forces qui combattent pour le triomphe de cet idéal. Il y a là une sorte de pacte qui se conclut tout seul et aux conséquences duquel on ne peut échapper qu'en laissant mourir la correspondance qui nous relie à cet idéal, et, alors, on subit le servage d'une autre loi et l'on se rattache à d'autres groupements par la même voie spontanée (2).

(1) *Evang.*

(2) C'est ainsi que N.-S. J.-C. a pu dire ces deux paroles qui semblent, en apparence, impliquer contradiction : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi » et ailleurs : « Celui qui n'est pas contre vous est avec vous. » Ce n'est pas là, du reste, la seule contradiction que l'on peut relever dans son enseignement public. Mais cette contradiction n'est qu'apparente, elle est voulue et méthodique et, d'ailleurs, très familière à tous les Révélateurs.

Un initié seul conçoit quel abîme d'ironie se cache sous ce fromageux euphémisme « un *libre-penseur* » ! C'est que, devant le barème formidable de l'invisible, le pavillon ne cache jamais la marchandise, triviale façon de dire qu'il ne suffit pas de se recommander de Jésus-Christ (1) pour entrer au « ciel » bras dessus bras dessous avec toute la ménagerie de ses affectivités réflexes. C'est sur la pierre angulaire que la demeure doit être construite et cette pierre angulaire inébranlable, c'est la volonté exclusive du Père (2) et l'amour de tous dans la loi et l'idéal du Règne Divin.



Toute pensée est un être qui vit dans l'invisible d'une vie adéquate en durée et en précision au taux de la force qui l'a émise. Tantôt la pensée invisible inspire des représentants visibles et s'incarne en eux ; tantôt des individus isolés ou collectifs engendrent les doubles invisibles qui se constituent en puissance, vivent et agissent avec une autorité parfois tyrannique et formidable : c'est le mystère de l'élaboration des éggégores, c'est le secret de toute théurgie.

Il suit de là que les opérations des êtres et des collectifs sont toujours inspirées, conduites et soutenues par des puissances qui tiennent l'échiquier des événements du plan sensible, métamorphosent les époques, bouleversent les formules, déchainent les catastrophes ou réparent les ruines. A l'heure voulue, la lutte s'en-

(1) Ceux qui disent : Seigneur, Seigneur ! n'entreront pas pour cela dans le Royaume (Matthieu, VII, 21.)

(2) *Ibid.*

gage entre les collectifs, lutte parfois acharnée et atroce comme celle dont la Révolution nous a montré le sanglant spectacle; les coups partent de l'invisible, le plan sensible n'en répercute que les échos sonores. La mission de Jeanne d'Arc est claire, vue sous ce jour. Un pas de plus et la France disparaît, l'âme de la Patrie missionne Jeanne et la soutient, elle triomphe. Ce but atteint, l'âme de la Patrie se retire; Jeanne le sent ainsi que la fin de sa mission; elle reste à l'armée, ce n'est plus qu'une femme que le bûcher attend. Elle n'était qu'un instrument temporaire qu'a brisé la fatalité après la retraite de l'égrégore qui soutenait son bras. L'âme de la Patrie ombre Napoléon; il étonne le monde par la splendeur de son étoile; il y croit trop, il ignore le mystère de sa gloire, et le vautour de Sainte-Hélène dévore le dieu qui n'est plus même un homme.

De nos jours, une idée est en voie d'incarnation, c'est l'idée internationaliste. Mais, voyez à quel point l'égrégore est faible, comme il est divisé, comme il est rongé par des larves contraires. C'est que l'incarnation tend à se faire d'après des formules bâtarde. L'astral de la planète n'est pas mûr pour l'avènement du règne hominal intégral; trop d'égrégores à tendances autocratiques ou seulement cacophoniques sont en présence, et Dieu sait quelles catastrophes internationales devront engraisser les racines de cerève à échéance lointaine!

Ces prémisses nous amènent à considérer le dogme de la communion des Saints, inscrit dans le Credo chrétien.

La communion des Saints est, ici, le double invisible de l'église visible. Elle n'est pas, à proprement parler, un égrégoré, si on la considère au point de vue de la Christosophie pure, et elle diffère essentiellement de la communion des saints de l'ancienne loi, qui se manifesta à Moïse sur le Sinaï au nom de Jéhovah.

« Le mandataire de Jéhovah, en cette mémorable « circonstance, nous dit Stanislas de Guaita (1), était « Michaël, un Eloha d'Elohim, un membre vivant de « Johah Adonaï le Verbe Éternel, manifestation, lui- « même, d'Ain Soph l'Ineffable, l'égrégoré de la « grande communion des Elus de l'Initiation Do- « rienne, le plus sublime des collectifs humains réin- « tégré dans la loi du Règne de Dieu. » L'égrégoré est désigné nettement dans le Deutéronome par Moïse.

Que l'initiative ait été prise par lui ou que Moïse y ait fait directement appel, il reste acquis qu'une immense collectivité invisible au nom de Johah Adonaï a sélectionné un peuple et l'a conduit dans une voie déterminée et vers un but, avec une verge de fer trop souvent nécessaire.

Ici, c'est bien différent ! la révélation nouvelle ne relève plus d'un égrégoré. Il n'y a plus d'intermédiaire entre Dieu et l'homme. Le Verbe Éternel lui-même s'incarne dans la nature humaine, l'Ancêtre éternel devient petit enfant ; [du même coup, Dieu s'abaisse et l'homme grandit : la plus grande de toutes les merveilles s'accomplit ; gloire aux altitudes ! paix

(1) *Clef de la magie noire*, ch. vi.

aux profondeurs ! Hosanna ! le Verbe s'est fait chair, voici l'Homme-Dieu !...

Tout est prêt pour le recevoir ; la grande année des siècles va recommencer son cours, les grands signes vont se conjoindre au ciel, Israël agonise, Python est malade et les dominations théurgiques affamées de sacrifices gémissent, car elles sentent que leur vie s'en va et qu'un bouleversement divin va se produire qui changera le plan d'adoration dans tout l'univers ; le tabernacle même du Seigneur va s'abaisser sur la terre et l'agonie du Christ sur la croix en obscurcira momentanément la face, ce qui fera dire à l'Aréopagite que le Dieu de la nature souffre en cette heure de poignante et solennelle angoisse. Le miracle de l'involution divine a pour résultat immédiat une immense évolution d'élus vers le plan divin, ceux qui, déjà sortis de la chair et en instances aux portes du Plérôme, en attendent l'ouverture, puis, les saints, puis, les martyrs. Et la véritable communion chrétienne des saints est établie et elle fait alliance, dans la loi du Règne de Dieu, avec les communions antiques ramenées par la vertu pneumatique des anciens messies (1) précurseurs du Christ, dans le monde. Or, Notre-Seigneur a dit à ses apôtres et à leur communion future : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Désormais, entre la communion visible et la communion invisible, la chaîne magique est établie, le cordon aromal est constitué, les correspondances

(1) Désignés dans l'Apocalypse par les sept anges des sept églises.

sont organisées entre les altitudes et les profondeurs, le ciel et la terre. Une religion nouvelle existe, qui possède les clefs du Trésor de la lumière. Que va-t-elle en faire ?

Oh ! l'histoire, l'implacable histoire, et qu'il faut vraiment, comme l'a dit Lhomond, qu'un Dieu soit au sommet de cette échelle aux pieds d'argile que toutes les tempêtes ont battue et n'ont point effondrée, depuis la divulgation des mystères par les gnostiques jusqu'à la systématique démolition de leurs symboles par l'Encyclopédie, sans parler de l'obscurisation du Christ par les hérésies et les disputes théologiques, par l'ignorance profonde et le quiétisme inférieur d'un clergé qui ignore les premiers éléments de la mystique. Quel voyant nous dira les maladies qui frappent, dans un tel état de choses, les correspondances qui relient l'une à l'autre, dans l'invisible, les deux parties de la communion des saints ! quels éggégores bâtards ont su se former un royaume dans ce royaume ou à ses portes et les obstruer, peut-être ; quelles trichines astrales sont enkystées dans les muscles aromaux des correspondances, en paralysent l'élasticité, y font, comme dans des artères, des embolies qui entravent la circulation, et, déroband la clef des portes, n'entrent pas et empêchent les autres d'entrer ?

Nous savons que l'invisible est un double du visible, double exact jusqu'au scrupule, et qu'entre les deux mondes il y a, sans cesse, échange d'impulsions et d'influences. Il serait plus difficile de classer les genres et les espèces qui se partagent le monde invisible que d'opérer le même travail pour le monde sensible. Là,

tout est représenté depuis le souvenir d'un désir jusqu'au germe d'une idée. Là, rampent encore les anciennes formes paléontologiques, essais informes des planètes qui s'éveillent à l'ère de la prolifération; là, souffrent dans l'ombre les anciens dieux, dominations théurgiques créées jadis par l'égarement des peuples et que la faim des holocaustes abolis et la soif des libations sanglantes taries torturent, et qui s'ingénient, par tous les moyens louches, à prolonger une vie défaillante que ranime le sang des batailles et qui se repaît des effluves de toutes les pourritures et des aromes de toutes les ivresses humaines. Là, rugit la coalition formidable de la magie des ténèbres; là bouillonne l'ouragan adversaire et infernal, l'éggrégore noir qui a juré d'éterniser l'inversion de Jod Hé Vau Hé! Ces cacodémons, princes des ombres et dominations des ténèbres, forment l'armée de la redoutable communion des pervers, sanglant et éternel adversaire de la communion des saints, accaparant et centralisant toutes les forces involutives, en vue de s'opposer aux efforts de reconstitution du plérome, par la noire magie de l'égoïsme, et des instincts, véritable flux involutif et permanent qui ramène incessamment vers l'incarnation les nés avant terme à la vie spirituelle, impuissants à la vivre, les engangués dans le réseau sombre des passions réflexes, tous ceux, en un mot, qui appartiennent tout entiers au reflet noir.

La communion des pervers est d'autant plus terrible dans l'invisible et elle s'élève avec d'autant plus de force contre la communion des saints, qu'elle sait bien que, lorsque le nombre des parfaits sera suffi-

sant (1), le Plérôme montera et, faisant ascension, dissoudra tout ce qui ne sera pas lui et livrera cette dissolution au feu qui en fera ce qui est énoncé par le mystère du jugement dernier.

Or, mystiques, nous nous le demandons avec angoisse, quelles sont les armes du cléricisme contre cette mobilisation de l'armée des ténèbres qui tient, dans tous les ganglions de l'invisible, des bureaux de recrutement psychique, où l'on enrôle tous les naïfs de la vie pseudo-spirituelle avec le même et éternel moyen : le mirage, l'illusion, le mensonge, la satiété ou l'inconsciencé du divin escarpé, la molle et tentatrice barcarolle de Jonah ?

Car ils se réalisent, les paradis rêvés ; occultistes, vous le savez ; mais ils durent ce qu'ils valent ; philosophes, nous ne pouvons nous le dissimuler, car la loi veut, et elle est juste, que la valeur de l'acquêt soit proportionnée au taux de l'effort pour acquérir.

Le barrême de ces paradis est dans le jugement particulier qui n'est autre que la réaction qui se produit, alors, entre l'Idéal premier divin et son mode de conception par l'individualité née à la vie psychique, et le résultat de ce jugement est adéquat à la qualité du corps astral dont la vie objective a élaboré les ten-

(1) Apocalypse de Jean. « Les saints cachés sous l'autel demandent vengeance et il leur est dit d'attendre que leur nombre soit parfait. »

· Disons pour les exotériques que le *Plérôme* est la Plénitude du Verbe de Dieu dont l'homme fait partie par l'étincelle divine qui est en lui. *Καὶ ἐκ τοῦ πληρώματος αὐτοῦ ἡμεῖς πάντες λαβόμεν* (saint Jean, év., ch. 1). Voir notre article : *les Trois Vertus et Genèse de l'Espérance. Initiation*, mai 1898.

dances matérielles, psychiques ou pneumatiques (1); c'est alors que le purgatoire saisit ceux qui arrivent, engangés dans les écorces des passions réflexes, et que le jeu de ses tortures dissout lentement ces écorces dans les affres de la seconde mort, ce qui a fait dire à saint Jean (2) que : « *Celui qui aura vaincu ne souffrira pas les atteintes de la seconde mort* » ; or, c'est là la seconde mort, antichambre du recommencement. « C'est l'immense minorité qui ira en enfer, » m'a dit un prêtre optimiste ; j'aime à le concéder, car Dieu ne veut la damnation de personne et Dieu ne damnera aucun esprit, car l'esprit est de Dieu et Dieu se damnerait, en quelque sorte, lui-même ; mais ce que Dieu damnera certainement, ce sont des âmes, car les âmes sont des *moi* et lorsqu'un *moi* s'égoïse contre son *soi* qui est l'esprit, le *soi* prêté revient au *soi* éternel qui l'a prêté et le *moi* rebelle et révolté retourne à sa source éphémère où les démiurges implacables refondent son orgueil en douleurs (3).

(1) Voir le très intéressant opuscule de Papus : *L'Etat de trouble et l'évolution posthume de l'être humain* (Chamuel, éd.). Lire aussi : *L'Âme humaine, etc... d'après Pistis Sophia*, par Papus.

(2) Apocalypse.

(3) Et c'est ainsi que l'enfer sera « perpétuel » dans la mesure exacte de l'obstination que mettront les créatures à méconnaître la loi d'amour et de sacrifice absolu, essence de la réintégration, et à s'égoïser dans l'affection dérégulée d'elles-mêmes. Inutile de remarquer que l'enfer n'est pas loin de nous si le ciel est le royaume lumineux de l'Unité triomphante.

Rappelons pour mémoire que la question de la réincarnation est contestée. L'auteur de la « Lumière d'Égypte » s'élève contre et, avec lui, un certain nombre d'occultistes. La discussion entraînerait trop loin. Le Dr Rozier, dans *l'Initiation*, a constaté que la réincarnation n'avait été condamnée qu'en apparence par un seul concile qui a traité la question par l'absurde en déclarant ana-

Le même prêtre m'a dit : « Il est plus que probable que l'immense majorité va en purgatoire ».

Nous savons combien cette opinion est juste. Elle exprime, en effet, la loi du *salut à longue échéance*, le seul qui soit dans l'*ordre* auquel fait brèche la réintégration devancée des pneumatiques ; car, comme l'a fort bien dit Éliphas Lévi : « Il ne faut pas que tous se convertissent ou, pour parler plus clairement, se détournent, en même temps, de leur voie, c'est-à-dire soient mis, par l'initiation, hors de la lutte des contraires. Tous sont appelés, certes, mais les élus sont toujours en petit nombre à cause des conditions de l'initiation. — parle en paraboles, a dit Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin qu'en voyant on ne voie pas et qu'en entendant on ne comprenne pas ; autrement tous se convertiraient et seraient sauvés. »

C'est aux forts d'escalader le ciel avec l'aide de la lumière exceptionnelle. *Spiritus flat ubi vult*.

Hâter l'avènement du Règne Intégral, c'est réaliser la tâche figurée par la lutte de Jacob avec l'Ange, c'est vouloir doter l'humanité évoluée du titre pris par le patriarche « *Fort contre Dieu*, » c'est crier vengeance contre le Démiurge et travailler à une œuvre contre laquelle toutes les puissances de l'univers conspirent peut-être, tout en glorifiant les vainqueurs.

thème celui qui dirait que l'être humain, une fois né au monde divin, peut volontairement se rassasier de son salut. Ce n'est pas le lieu d'insister sur cette question que beaucoup, d'ailleurs, peuvent résoudre par un raisonnement aussi simple que facile, une fois en possession de certaines données transcendantes sur la procession invo-évolutive du mystère.

Voilà pourquoi, somme toute, il est logique que le Purgatoire soit le lot de l'immense majorité.

Je renvoie au Soleil les âmes immortelles
 Dont l'esprit a gagné ses ailes
 Pour s'enfuir du torrent des générations.
 Autrement, au fond de l'espace,
 Je les noue à la femme et leur destin repasse
 Dans le jeu de mes tourbillons (1).

Le même prêtre optimiste m'a dit aussi que, loin d'être en petit nombre, les élus seraient, au contraire, en grand nombre. Et ce sera vrai aux jours glorieux de la sérénité du Plérome reconquis dans son intégral caractère, après les luttes épiques et gigantesques indiquées dans l'Apocalypse, car, alors, le dernier siècle sera rendu. Mais, en attendant, « la porte du ciel est étroite et il est plus facile à un câble de passer dans le chas d'une aiguille qu'à un indigne de la franchir, » avant que les jours du Plérome soient arrivés (2).

* *

C'est donc, à n'en pas douter, le purgatoire qui attend l'immense majorité des membres de l'Église terrestre. Nous avons vu quelle est la condition essentielle pour entrer dans le Royaume des Cieux : c'est le suicide du *Moi* sous toutes ses formes et sa fusion complète et sans retour dans le *Soi* — la Volonté exclusive du Père. — Voyez tout ce que cela implique :

(1) Saint-Yves d'Alveydre, *Initiation*, juin 1893, *La Lune*.

(2) Eliphaz Lévi indique comme clef de l'Apocalypse la 21^e ame de la Rota initiatique, on en trouve tout le symbolisme dans le bel ouvrage de Papus : *Le Tarot*.

le retour à zéro selon les apparences humaines et sensibles; et c'est le cas de s'écrier : *Quis ut Deus!!!* Et c'est là le sens du dogme de la contrition *parfaite* presque impossible à réaliser, selon la plupart des théologiens, et cela se comprend, car son plan est l'intelligible, dans l'abstraction totale du mental et du sensible.

Interrogez les exotériques et la plupart des chrétiens sur l'idée qu'ils se font du paradis et de ses joies, et vous serez étonnés de la naïve et plate bêtise de leurs aspirations. Beaucoup d'entre eux ont arrangé d'avance leur petit campement céleste, tout y sera à sa place et l'on emportera ou retrouvera la plus grande somme possible de ses jouissances *familiales* afin que, là-haut comme ici-bas, tout, pour eux, soit pour le mieux dans le meilleur des mondes (1).

Rappelez-les à l'enseignement précis et sans voile de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur cet objet (2), vous les frappez de la foudre, à telles enseignes qu'en semblable occurrence un catholique pratiquant, et instruit, me pria instamment... de ne pas en parler devant sa femme !!!

Mon frère, je te l'affirme ici, toi qui te dis chrétien, tu l'es peu, et, au nom de Jésus-Christ ton Dieu et le mien, je te rappelle à la pudeur même de la Foi, car, toi et tes pareils, vous pourrissez, dans l'ignorance et l'égoïsme, les saintes correspondances du Ciel avec la terre, vous frappez « de la folie d'un monde dont le

(1) Il existe même dans certaines librairies des « passe-ports » imprimés pour le Ciel !

(2) Textes de saint Matthieu cités plus haut.

prince est déjà jugé » le système nerveux tout entier du Plérôme, vous éternisez le Christ douloureux et vous voilez de vos ténèbres la Face auguste et rayonnante du Christ Intégral et Réparateur.

••

La Religion chrétienne est soutenue par un culte actif (1), c'est là un des grands secrets de sa force et de sa vitalité. Ses cérémonies sont magiques au premier chef, elles ont une puissance très grande sur l'invisible et, si elles n'atteignent pas l'Absolu — En Soph, — elles en atteignent l'expression vivante dans la personne du divin Réparateur.

Les occultistes savent à quel point les cérémonies modifient le plan astral, quelle est leur répercussion dans l'invisible et combien puissante est la chaîne magique constituée par la mise en œuvre d'un culte fortement aimanté et permanent, surtout quand ce culte possède des condensateurs de l'influence divine aussi formidables que le signe de la Croix et l'Hostie consacrée et salutaire.

Le culte chrétien apparaît constitué pour réaliser les merveilles de la plus glorieuse théurgie.

Mais une cérémonie magique, pour être efficace, doit répondre à un grand nombre de conditions, dont une des plus importantes est la pleine et entière connaissance de cause et conscience de l'opérateur. Il faut

(1) Nous ne parlons pas des protestants ni des sectes variées et dissidentes dont le culte, quand elles en ont un, n'est ni traditionnel ni appuyé, et qui sont incapables de lutter efficacement contre un culte aussi solidement aimanté que celui de l'Eglise Catholique, en dépit de la routine qui l'engague.

encore que les signes soient puissamment aimantés ; il faut une sympathie étroite entre l'opérateur et les assistants (1). Il faut que la chaîne des correspondances dans l'invisible soit intégrale et saine dans tout son développement. Il faut que l'exercice des pouvoirs n'ait pas pour mobile un sentiment de trafic. « Malédiction sur toi, Simon, qui as cru que les dons de Dieu pouvaient être acquis ou exercés par ou pour l'argent, » a dit saint Pierre à Simon le Magicien. Et, en effet, il faut, comme l'a dit V. Hugo :

« Choisir de l'or d'en bas ou du rayon d'en haut. »

Il faut choisir entre l'esprit et le sang. C'est à la Foi seule que Jésus-Christ a promis le miracle en son Nom.

Nous ne voyons plus un signe de croix guérir un paralytique comme au temps des Apôtres. Les possédés ont tellement résisté aux exorcistes qu'on n'exorcise plus. Les formules du grand rituel sont réservées et presque interdites aux prêtres. Où est celui qui oserait prendre un serpent entre ses mains, boire un poison mortel, au nom de Jésus-Christ, sans crainte ni danger, imposer les mains aux malades et les guérir, rejeter les démons ?

Voilà, cependant, les œuvres par excellence dont la réalisation a été promise à la foi par Notre-Seigneur en bien des circonstances et particulièrement sur le mont des Oliviers à l'heure même de sa glorieuse ascension.

Ou le prêtre n'ose pas ou il ne peut pas. Dans les

(1) De là, la haute valeur de la prière en commun tant recommandée par Jésus Christ.

deux cas, la conclusion s'impose : la foi lui manque et le ciel est muet.

Je demande, encore une fois, quel est l'état des correspondances spirituelles et invisibles (1), quelle est la santé des chaînes magiques qui relie (*Religion*) la communion visible à la communion invisible et l'esprit divin de Jésus à son corps terrestre, l'Église, et constituent les relations mystiques entre l'épouse et le divin Époux, le fil sauveur désigné par la promesse : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

Les églises ne sont pas des monuments ordinaires, car elles sont consacrées, c'est-à-dire élevées par l'accomplissement d'un rite particulier et solennel à la hauteur du plan divin (2).

J'ai demandé à un docteur en théologie de me donner la raison mystique de chacune des cérémonies de ce rituel admirable et de m'en expliquer les correspondances spirituelles et leurs appuis. Il s'est déclaré, de bonne foi, totalement dénué de notions aussi complexes sur ces « simples prières » en me déclarant que je me perdais dans l'exagération sur les sens des choses les plus ordinaires.

Comment donc la consécration des églises est-elle faite ? qu'un voyant nous dise si vraiment cette église est la maison de Dieu, si les anges y habitent et si, au contraire, comme la Trinité, la Madeleine, elle n'est pas hantée par des larves impures qui viennent aux

(1) On lira avec un vif intérêt le remarquable travail de Sédir sur *les Incantations*. (Chamuel, éd.)

(2) Voir le bel article de Sédir sur ce sujet. *Initiation*, 1899, février.

grands jours de foule et d'apparat, s'y repaître de la sève même des sept péchés capitaux que sue, par tous les pores, ce monde copurchic, compassé ou froufroutant qui en a inventé un huitième, l'imbécillité, et le cultive avec l'inconscience jalouse du paon qui n'a d'esprit que dans ses plumes.



De même que le monde est la manifestation harmonieuse de Dieu par le Verbe énoncé, l'Église doit être la manifestation rayonnante de Jésus-Christ dans le monde. Or, pour manifester Jésus-Christ, il faut incarner en soi l'esprit même de Jésus-Christ, n'être plus soi, mais Jésus-Christ, selon la juste parole de saint Paul. Partout où le souci égoïste, individuel ou collectif prime, le *soi* disparaît pour faire place au *moi*, le cléricisme s'épanouit ; le *moi* étant l'obscurisation du *soi*, l'esprit cléricel est la négation de l'esprit chrétien, l'extinction du Christ intégral dans les âmes et le pacte conclu avec toutes les influences d'en bas. Si cet état se généralise, un égrégore moyen se constitue, accapareur sur tous les plans, de par son notoire égoïsme, et les correspondances sont profondément viciées et affaiblies. De là ces apparentes défaites du Christ sur le plan visible, cette impuissance de l'Église à empêcher l'invasion de l'incrédulité et la dilapidation des mystères ; de là cette confusion dans la haine, qui rend Dieu responsable de l'iniquité de l'homme, de là cette lutte contemporaine du cléricisme rouge socialiste contre le cléricisme noir religieux ou, du moins, ainsi nommé. De là, aussi, ces

avertissements sévères de l'invisible (secret de la Salette) et toutes ces voix de saints, de voyants, de religieuses : saint Vincent-Ferrier, saint Césaire, A. M. Taïgi, la pieuse Steiner, etc., qui, toutes, sont unanimes à stigmatiser au fer rouge de la colère divine, la plaie cléricale et en annoncent la fin au profit du triomphe de Jésus et de l'esprit chrétien intégral, dans la flamme ardente du Saint-Esprit (1).



Temps bénis, hâtez-vous d'éclorre, et que la Foi renouvelée dans l'esprit même de Jésus-Christ, perçant la gangue épaisse du blasphème impie et la fange noire de l'égoïsme ignorant, réveille les échos divins de la PAROLE QUI SAUVE !

L'aurore du Salut resplendira sur l'Unité et c'est le mystère de la multitude qui est celui du Plérôme.

Or, nous sommes encore à cette époque où Tacite redirait son célèbre mot : *Senatores boni viri, senatus vero, mala bestia*. La multitude ne vit pas en Jésus-Christ ni de Jésus-Christ, elle est plus psychique que pneumatique et encore plus hylique que psychique. Puisse l'unique houlette mener enfin l'unique troupeau loin des champs fangeux du matérialisme, du scepticisme et du cléricanisme, vers cette ère de joie et de concorde où la gerbe épanouie des sept dons pneumatiques exhalera le parfum divin du Christ intégral dans la paix rayonnante du Saint-Esprit.

L. LE LEU.

(1) Voir l'article de Saturninus sur le Catholicisme au xx^e siècle. (*Initiation*, février 1896.)

LA MÉDECINE DES DRUIDES

Les renseignements sur la médecine des Druides ne nous sont parvenus que peu nombreux. Nous devons ceux que nous connaissons à Marcellus Empiricus (1), médecin de Théodose le Grand qui écrivit à Bordeaux, où il s'était retiré, un recueil de recettes médicales dans lesquelles il y a un grand nombre de formules magiques en gaulois.

Empiricus nous apprend dans son recueil qu'il écrivait surtout pour ceux qui n'avaient point de médecin à leur proximité et il place hardiment au premier rang les formules magiques :

.....namque res est certa saluti
Carmen, ab occultis tribuens miracula verbis.

Pline l'Ancien nous apprend également que la magie entrait pour beaucoup dans la médecine des Druides...

La plus importante formule magique parvenue jusqu'à nous est une inscription trouvée à Poitiers, en 1858, sur une lame d'argent enroulée sur elle-même et renfermée dans un étui carré en cuivre.

(1) Le livre de Marcellus Empiricus intitulé *De Medicamentis liber* a été publié dans l'édition des œuvres d'Henri Estienne: *Artis medicæ Principes*.

En voici le texte :

BISGONTAVRIONALABISBISGONTAVRIOSV
 CEANALABISGONTAVRIOSCATALASES
 VIMCANIMAVIMSPATER NAMASTA
 MADARSSETVTATE

qui peut se traduire ainsi :

BIS (ainsi soit!) GONTAVRION (le trépas) ANA-LAB (par souffles) IS (chasse) BIS (ainsi soit!) GONTAVRIO (du trépas) SVCE (session) 'ANALAB (par souffles) IS (renvoie) BIS (ainsi soit) GONTAVRIOS (le trépas) CATALASES (disparaît) VIM (loin de moi) CANIMA (chant) VIM (loin de moi) SPATER (souffrance) NAMASTA (céleste) MADARS (mères) SET (et) VTATE (allez-vous-en).

H. Monin (1) propose la traduction suivante :

« Ainsi soit ! chasse par souffles le trépas ! Ainsi soit !
 « chasse par souffles la maladie du trépas ! Ainsi soit !
 « Le trépas disparaît. Loin de moi, enchantement ! Loin
 « de moi, souffrance ! Teutatès et fées, allez-vous-
 « en ! »

C'est là le plus important de tous les textes que nous avons rassemblés.

D'après Empiricus, contre la colique il fallait chanter trois fois *Trebio, potnia, telapaho*. Contre les hémorroïdes, il fallait chanter le 13 de la lune, à 9 heures du soir : *Absi, apsa, phéreas*.

Contre le mal de dents, il fallait dire : *Argidam, margidam, sturgidam*. Lisez : argi (arrête) dam (le

(1) *Monuments des anciens idiomes gaulois*.

mal), margi (affaiblis) dam (le mal), sturgi (extirpe) dam (le mal). Traduction de MM. Grimm et Pictet.

Contre les maladies des yeux, il fallait chanter : *Vigoria gasaria* (sois brisée, sorcellerie). D'après M. Grimm.

Rica, rica, soro (reine, reine, bien donne). *Excicumarriosos*. Explication de M. Pictet : Exci (regarde) cuma (la forme) criosos (de la ceinture).

In mondere omarcos axatison. Monin traduit ainsi : In (dans) mon (mon) dercom (d'yeux) arcos (orbite) axati (ramène) son (le bien).

Tetuncresoniobregan gresso. Tet (fuis) un (de nous) cre (ordure) sonco (de là) Bregam (va) gresso (au diable).

ΚΥΡΙΑ, ΚΥΡΙΑ, ΚΑΣΣΑΡΙΑ

cesse, cesse, sois chasse

ΣΟΥΡ ΩΡ ΒΙ

mal sur moi

Contre les saignements de nez, il faut dire trois fois neuf fois dans l'oreille de celui qui saigne :

ΣΟΚΣΟΚΑΜ ΣΥΚΥΜΑ

On doit de plus porter une bande de papyrus sur laquelle il est écrit :

ΨΑΨΕΨΗΨΕΨΗΨΑΨΕ

Contre les engorgements, autre amulette également sur papyrus vierge : *sicycuma, cucuma, ucuma, cuma, uma, ma, a*.

Pour se débarrasser d'une arête entrée dans la gorge,

il faut chanter : *Xi exucrione xu crigrionaisus scri-sumiovelor exugriconexugrilau*. Traduction d'après Adolphe Pictet : Xi (va) ex u (hors de) cricon (gorge) ex u (hors de) crigrion (gosier) aisus (vomitif) scris (glisse) u mi (de moi) ovelor (arête) ex u grigon (hors de gorge) ex u grilau (hors de boyaux).

Il y a encore une autre formule contre le même accident : *Heilen prosaggeri uome sipola, nabuliet onodieni iden e liton*. Traduction H. Monin : Heilem (ordure) prosag (avance) geri (par la parole) u o (hors de) me(moi) sipolla (pars) na (de peur) buliet (perisses) ono (par un) dieni (homme). I (va) den (vite) e liton (au large).

Enfin, contre la descente de la lulette, il faut chanter : *Crissi crasi concrasi*. Lisez : Cris (ceinture) si (à moi-même) crasi (persévère) concrasi (persévère bien).

Une remarque que nous devons faire, c'est que la plupart des amulettes sont écrites en caractères grecs, qui était l'alphabet adopté par les Gaulois. Ce n'est qu'au temps de Théodose le Grand qu'ils commencèrent à employer l'alphabet romain.

∴

Nous en avons fini avec les formules magiques, il ne nous reste plus maintenant qu'à examiner les effets merveilleux de quelques herbes : la verveine, le gui, la centaurée et l'ellébore.

La verveine a joué un très grand rôle dans les cérémonies religieuses du Druidisme. Elle est encore chez les Bretons modernes la *plante aux enchanteurs*. Les Gaulois l'employaient pour tirer des sorts et pré-

dire l'avenir. Ils disaient que, si l'on aspergeait d'eau avec une tige de verveine une salle à manger, les repas qu'on y fait sont très gais. Pilée et mise dans du vin, elle était bonne contre la morsure des serpents.

Le gui était très cher aux Druides qui le cueillaient avec une faucille d'or. S'il n'avait point touché la terre, il devait guérir de l'épilepsie ; il était également très bon pour la guérison des ulcères.

La centaurée, que les Gaulois nommaient *Exacon*, prise en breuvage, faisait évacuer par le bas toutes les substances vénéneuses. Elle était également très bonne pour la digestion des aliments.

Enfin l'ellébore, appelé par les Grecs *Ectomon* et par les Gaulois *Polurihizon*, avait la propriété de purger et emporter avec soi la cause des maladies. De plus, il délivrait les démoniaques qui portaient sur eux la racine cuite de cette plante et chassait des maisons les mauvais esprits.

J. BRICAUD.

L'Occulte à la cour de Louis XIV

D'après la

CORRESPONDANCE DE MADAME, MÈRE DU RÉGENT

(Suite)

IV

SUPERSTITIONS

Bien qu'elle n'ait aucun doute sur le fond des choses en fait de merveilleux, Madame se montre parfois sceptique et cherche à faire la part de la fraude ou de l'erreur ; elle en prend et elle en laisse, car chacun avait alors comme aujourd'hui ses idées là-dessus, suivant le rang, l'éducation, l'intelligence et la race.

Les souverains, tenus à un suprême décorum vis-à-vis de l'autorité ecclésiastique, restaient bien entendu dans les limites officielles. « Le roi n'avait de superstition que dans les choses religieuses, dans les miracles de la mère de Dieu et autres objets semblables. » (1^{er} oct. 1718 ; cf. 21 oct. 1719.)

L'électeur, père de la duchesse, ne partageait pas non plus les croyances populaires.

« Vous ne seriez pas la fille de votre père, écrit-elle à une de ses demi-sœurs, si vous ajoutiez toi à la sor-

« cellerie, car il était bien au-dessus de la superstition » (11 mars 1719).

Elle dit aussi dans la même lettre qu'à Paris on ne croit plus aux sorciers ; « mais lorsque le poison se glisse sous le masque de la sorcellerie, ou lorsqu'il y a du sacrilège, alors on ne saurait punir trop rigoureusement, et je ferais sans scrupule brûler de pareils coupables ; mais on ne doit pas brûler les gens sous prétexte qu'ils vont au sabbat en passant par la cheminée, qu'ils chevauchent à travers les airs et qu'ils se changent en chats. » Madame fait allusion ici aux résultats de la grande affaire des poisons, qui avait eu tant de retentissement de 1678 à 1682, et qui aboutit à l'ordonnance de juillet 1682, ne reconnaissant dans la magie que les crimes de droit commun.

Mais l'opinion de « Paris », c'est-à-dire de la société éclairée, n'était pas encore absolue et visait plutôt certains côtés ridicules de la sorcellerie, comme le sabbat (1), que la sorcellerie elle-même. Il en fut ainsi tant que le XVIII^e siècle n'eut pas fait un système et un mot d'ordre de la négation [du surnaturel] sous toutes les formes.

D'ailleurs le scepticisme de Paris ne dépassait guère la banlieue. Madame nous l'apprend à propos des effets capricieux et en apparence intelligents de la foudre (2), dans une lettre envoyée de Saint-Cloud.

« Il y a ici du tonnerre tous les jours, mais il ne fait que se divertir ; il a enlevé à un homme tout le poil qu'il avait sur le corps, sans lui faire le moindre mal ;

(1) Cf. *Le Comte de Gabalis*, t. I, p. 162.

(2) Cf. Stanislas de Guaita, *le Temple de Satan*, p. 207-215.

« il a brisé le pommeau de l'épée qu'un cavalier avait
« au côté, et le cavalier n'a pas été blessé le moins du
« monde. Un officier des Invalides portait un habit
« bleu avec une boucle et des boutons d'argent ; la
« foudre a enlevé la boucle et les boutons sans causer
« du tout de dommage à l'étoffe. Les paysans ici
« croient qu'il y a des sorciers qui sont maîtres du
« tonnerre » (21 août 1720). A fortiori croyait-on la
même chose plus loin que Saint-Cloud. Madame écrit,
toujours de Saint-Cloud, en parlant d'autres orages

« Le temps était fort beau depuis huit jours, mais
« ce soir il y a eu de la pluie et de la grêle. A pro-
« pos de la grêle, elle a ruiné sept villages dans la Lor-
« raine, et elle a tout détruit en bien des endroits ;
« il y avait des grêlons qui pesaient deux livres. Ma
« fille me dit qu'on attribue ces désastres à des
« sorciers, qui ont le pouvoir de faire réunir les
« nuages et tomber la grêle où il leur plaît. A
« Paris, on ne croit pas aux sorciers et on n'en en-
« tend pas parler ; à Rouen, on y croit fort, et on en
« entend parler sans cesse » (30 juin 1718).

Autre lettre datée de Paris, le 16 février 1719 :

« Depuis huit à dix jours, il y a un vent effroyable,
« et cet ouragan a occasionné des choses incroyables.
« Il a enlevé le plomb de dessus des clochers et l'a jeté
« bien au loin par delà la rivière ; il a arraché deux
« grandes portes dans une église, brisé des arbres par
« le milieu, renversé des murailles. Si cela se passait
« dans la Westphalie, on y verrait l'œuvre des sor-
« ciers, mais à Paris on ne croit plus aux magiciens et
« on ne les brûle plus. »

C'est surtout dans le Centre, le Nord et l'Est de la France qu'on redoutait les sorciers qui, d'après la vieille croyance aux *tempestarii*(1), produisaient les orages et notamment la grêle, soit en pissant dans un trou, soit en battant l'eau avec certaines baguettes.

Pendant la première moitié du xvii^e siècle au moins, on brûlait fort bien les malheureux soupçonnés de pareils maléfices, qu'on ne distinguait pas des autres sortilèges. Et à ce propos, la mention de Rouen par Madame a sa raison d'être ; malgré le roi, le Parlement de Normandie s'était obstiné en 1670, l'année où la Suède fit brûler d'un coup quatre-vingt-quatre sorciers, à vouloir traiter de même trente-quatre accusés : il avait fallu une ordonnance royale pour lui faire lâcher prise. Il n'en fit pas moins brûler un prêtre comme sorcier en 1685, et l'opinion de Madame, que le reste de la France retardait sur Paris, est confirmée par nombre de procès, depuis l'arrestation d'un président de l'élection de Brioude accusé de magie pendant les grands jours de Clermont, en 1665, pour des faits de lévitation (2), jusqu'à la poursuite en justice du P. Girard inculpé d'avoir ensorcelé la Cadière, et absous à Aix, en 1731, avec une voix seulement de majorité. De ces deux faits, l'un est antérieur au mariage de Madame et l'autre postérieur à sa mort, mais pendant son séjour en France, et en

(1) Capitulaires de Charlemagne, I, 64 ; cf. l'abbé de Villars, *Le Comte de Gabalis*, 1742, t. I, p. 166.

(2) Fléchier, *Mémoires sur les grands jours de Clermont*, 1844, p. 69.

pleine Régence, le Parlement de Bordeaux fit certainement brûler un sorcier (1718).

Aussi bien, le scepticisme parisien et royal n'était pas de vieille date. « On attachait autrefois en ce pays tant d'importance à la naissance d'un septième garçon, que le roi donnait une pension au père ; cela a tout à fait cessé et on a reconnu que ce n'était qu'une superstition ; quant à ce qu'on dit du pouvoir qu'a un septième garçon de guérir les écrouelles, je crois qu'il en est de cette faculté comme de celle dont se vante le roi de France (1). » (25 juin 1719).

Madame dit *se vante* et non *se vantait*. Jacques II, à la cour de Louis XIV, prétendait encore guérir les écrouelles en sa qualité de roi de France.

Relativement aux magiciens, l'affaire des poisons montre combien de gens, même du plus haut rang, continuaient d'y croire. « On voit des choses fort extraordinaires que font ces misérables, » écrivait de Chambéry, en 1673, le janséniste Le Camus, qui ajoute négligemment : « Ici on en brûle souvent » (2) ; dans ses *Recherches sur la vérité* (III, 6), ouvrage publié en 1674, Malebranche admettait aussi la magie, suivi en cela par La Bruyère (3), dont *les Caractères* parurent en 1688. On verra plus loin ce que pensait le duc d'Orléans, fils de Madame.

Rien n'est durable, en effet, comme certaines idées

(1) Cf. Montaigne, *Essais*, I, 20.

(2) Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. IV, p. 551.

(3) *Caractères*, ch. XIV, De quelques usages.

que le bon sens courant juge absurdes, qu'on croit discréditées pour jamais et qui reparaissent sans cesse : c'est qu'elles ont au fond leur raison d'être. Telle a été en particulier l'opinion que les statues antiques, qui autrefois rendaient des oracles, avaient vécu et pouvaient revivre en quelque manière. Madame connaissait là-dessus une anecdote assez plaisante qu'elle raconte à propos de l'explosion d'une poudrière :

« Cela me fait souvenir d'une aventure qui arriva à
 « M^{me} de Durfort, qui a été ma dame d'atours. Elle
 « était sœur du maréchal de Duras, qui était gouverneur
 « de Besançon, et, chez son frère, il y avait un jardin
 « décoré de statues, parmi lesquelles il y en avait une
 « représentant Jupiter qui était si belle, que le roi l'a
 « achetée, et elle est maintenant à Versailles. M^{me} de
 « Durfort, se trouvant seule un jour dans le jardin de
 « son frère, s'arrêta un moment devant cette statue, et
 « lui dit : « Or çà, Monsieur Jupiter, on dit que vous
 « avez parlé autrefois ; nous voilà seuls, parlez-moi
 « donc, aussi bien avez-vous la bouche entr'ouverte. »
 « Au moment où elle achevait ces mots, un moulin
 « à poudre vint à sauter avec un fracas épouvantable.
 « M^{me} de Durfort croit que c'est Jupiter qui lui répond ;
 « elle a une telle frayeur qu'elle tombe par terre sans
 « connaissance, et qu'il fallut l'emporter » (5 sep-
 tembre 1720).

A tort ou à raison, l'abbé de Villars attribue une opinion du même genre à Richelieu, au sujet des statues de Rueil. Le cardinal, dit-il, « qui les fit
 « apporter ici, avoit une imagination peu digne de son

« grand génie. Il croyoit que la plupart de ces figures
 « rendoient autrefois des Oracles; et il les avoit ache-
 « tées fort cher, sur ce pied-là. C'est la maladie de bien
 « des gens, reprit le Comte. L'ignorance fait commettre
 « tous les jours une manière d'idolâtrie très criminelle ;
 « puisque l'on conserve avec tant de soin et qu'on
 « tient si précieux les idoles dont l'on croit que le diable
 « s'est autrefois servi pour se faire adorer. » Toute-
 fois, « cette curiosité si peu louable, d'assembler
 « ainsi ces prétendus organes des Demons, pourroit
 « devenir innocente, mon fils, si l'on vouloit se laisser
 « persuader qu'il n'a jamais été permis aux Anges de
 « tenebres de parler dans les Oracles. » Le même
 kabbaliste, en effet, prétend que les oracles étaient
 rendus non par les démons, mais par les Élémentaux,
 et que les *teraphim* des Juifs, par exemple, étaient des
 statuettes au moyen desquelles ces esprits prophéti-
 saient (1). Le duc de Mazarin n'était pas de cet avis,
 car il cassa par dévotion des statues antiques dans sa
 galerie, les croyant diaboliques (2).

Chez les anciens, les effigies des dieux ou des héros
 avaient à peu près le même rôle que les tables tour-
 nantes chez nos spirites : c'étaient des intermédiaires
 entre l'homme et l'être invisible à consulter ou à
 évoquer (3).

Aussi l'histoire rapporte-t-elle que la sensibilité
 des prêtres et des fidèles obtenait involontairement ou
 non, avec les statues consacrées, des phénomènes

(1) *Le Comte de Gabalis*, troisième entretien, 1670.

(2) Mémoires de l'abbé de Choisy, t. I, l. 2, p. 80.

(3) Minutius Félix, *Octavius*, 27.

qui ont encore leurs analogues, pas seulement dans l'imagination de Léo Taxil (1), mais bien dans la réalité : sueurs, larmes, sang, mouvements d'yeux ou de tête, lévitation, etc. L'impression que les sculptures antiques avaient par là leur vie à elles s'est conservée et synthétisée dans la légende, encore célèbre, d'une statue de déesse à laquelle un fiancé confie imprudemment son anneau. Cette légende, avant de recevoir au point de vue de l'art sa forme définitive avec la Vénus de Mérimée, a été plusieurs fois reproduite, par exemple, dans un des *Little's poems* de Thomas Moore (1800), l'Anneau, auquel l'éditeur, c'est-à-dire Moore lui-même, ajoute en note : l'histoire a été prise « dans un auteur allemand, Fromman, *Sur la Fascination*, l. III, 6^e partie, ch. XVIII. En consultant l'ouvrage, je m'aperçois que Fromman la mentionne d'après Beluacensis, parmi beaucoup d'autres histoires également diaboliques et intéressantes ».

En dehors des croyances répandues à peu près partout, comme celle qui avait cours relativement aux statues, chaque pays avait ses opinions à lui, plus ou moins tenaces ou arriérées sur différents points spéciaux (Cf. 24 nov. 1719).

« En Suède dit Madame, on prétend que les noyés « ne sont pas réellement morts ; lorsqu'on en retire de « l'eau, on les met dans une barrique, dans une « chambre bien chauffée, et on roule la barrique en « tous sens jusqu'à ce que le noyé ait rendu, par haut et

(1) Papus, *Initiation*, juillet 1897, p. 12.

« par bas, toute l'eau qui est entrée dans son corps.
 « Quand il s'en est délivré et qu'il a été réchauffé,
 « il revient à lui; mais il faut qu'aucun de ses
 « parents ne se trouve parmi les assistants, autre-
 « ment il ne peut guérir. Si un de ses parents
 « vient à entrer dans la chambre, le sang coule par
 « le nez, les oreilles et la bouche du patient. Des per-
 « sonnes qui ont vu tout cela de leurs yeux me l'ont
 « assuré » (11 sept. 1721).

Le dernier détail, qui n'a rien d'absurde (1), est à rapprocher de l'idée populaire que le sang de la victime recommence à couler en présence de l'assassin, comme pour crier contre lui, mais il ne semble pas qu'on ait jamais attribué aux parents, chez nous du moins, une pareille influence sur les noyés.

On n'aurait pas non plus, dans notre armée, poussé la crédulité ou la peur aussi loin que les soldats anglais, si Madame a dit vrai.

« J'ai entendu raconter qu'en Angleterre on regar-
 « dait mon oncle, le feu prince Rupert, comme un
 « grand sorcier, et un gros chien noir qui l'accompa-
 « gnait pour le diable. Quand il yint à l'armée et qu'il
 « marcha à l'ennemi, des régiments entiers s'enfuyaient
 « devant lui à cause de cela » (30 janvier 1617).

Le prince Rupert, ou Robert, fils d'un électeur palatin et d'une fille de Jacques I^{er}, était un personnage distingué et savant, qui combattit pour Charles I^{er}, et mourut en 1682. Hamilton le représente comme un grand homme sec, assez maniaque et peu avenant,

(1) *Revue scient. et morale du Spiritisme*, 1899, p. 753.

entouré du « noir attirail de la soufflerie », alambics, creusets et fourneaux, ce qui ne l'empêchait pas d'être galant (1). Sa nièce raconte (28 janvier 1705) comment il dupa une dame par un faux mariage, acte qui n'est sans doute pas le plus beau de sa vie, mais on avait alors peu de scrupules en pareille matière. Le comte d'Oxford, premier pair du royaume, ayant épousé ainsi une jeune actrice, « on trouva que le prétendu ministre était un trompette de mylord, et le témoin son timballier (2). » Le prince Rupert eut aussi le grand tort de causer la perte de son roi par un mauvais conseil. Charles I^{er} avait été prévenu deux fois, par l'apparition de Strafford, qu'il eût à ne pas se rencontrer avec l'armée des parlementaires alors à Northampton. Dissuadé par le prince Rupert de prendre l'avis au sérieux, le roi se mit en marche vers le Nord, fut surpris en route, et essuya la désastreuse défaite de Naseby, en 1645 (3).

Si la grandeur de Louis XIV l'attachait au rivage, en fait de pratiques et de croyances surtout, les princes étaient moins tenus à donner l'exemple, ce qui leur permettait de se livrer à leurs fantaisies. « N'étant pas nécessités à se contraindre, ils se laissent aller à toutes leurs mauvaises inclinations, » a dit un vieux courtisan d'alors, le marquis de Lassay (4).

Monsieur, qui était dévot à sa manière et qui, n'aimant d'autre musique que le son des cloches, venait

(1) *Mémoires du chevalier de Gramont*, ch. xii.

(2) *Mémoires du chevalier de Gramont*, ch. xi.

(3) W. Stead, *Real Ghost Stories*, 1897, p. 241-2.

(4) Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. IX, p. 198.

exprès à Paris passer la nuit de la Toussaint pour les entendre, avait entre autres idées à lui une haute opinion du pouvoir des médailles bénites. « M^{onsieur} a toujours fait le dévot. Il m'a fait rire une fois de bon cœur. Il apportait toujours au lit un chapelet d'où pendait une quantité de médailles, et qui lui servait à faire ses prières avant de s'endormir. Quand cela était fini, j'entendais un gros fracas causé par les médailles, comme s'il les promenait sous la couverture. » La dame, intriguée, leguetta et vit qu'ils s'en frottait tout le corps, sur quoi il se mit à rire : « Vous qui avez été huguenote, vous ne savez pas le pouvoir des reliques et des images de la sainte Vierge. Elles garantissent de tout mal toutes les parties qu'on en frotte. » Puis il ajouta : « Je vous prie, ne le dites à personne » (18 oct. 1720). En dehors de la religion, il avait plus d'une superstition personnelle. « Monsieur a la faiblesse de croire qu'on lui porte malheur, de sorte que je n'assiste pas à son jeu » (à Marly ; 6 août 1700). Certains noms lui paraissaient de même porter malheur, opinion qui était à la vérité assez répandue (Cf. 13 fév. 1718).

« Mon fils aîné (mort à trois ans) s'est appelé le « duc de Valois ; mais comme ce nom est malheureux » — à cause de la fin tragique des derniers Valois — « Monsieur n'a pas voulu que son second fils « le portât. C'est pourquoi il a reçu le nom de duc de « Chartres, qu'il a porté jusqu'à la mort de son père (en « 1701) ; alors il a pris le nom de duc d'Orléans, et son « fils est devenu le duc de Chartres » (23 sept. 1717).

La belle-fille de Madame, la femme du Régent, bâtarde du roi et de M^{me} de Montespan, s'était fait

une sainte à elle, pour ses besoins particuliers. « Elle est fort superstitieuse ; il y a quelques années, une religieuse vint à mourir à Fontevraux, M^{me} de Boitar. Quand M^{me} d'Orléans perd quelque chose, elle promet des prières à cette religieuse pour la retirer du purgatoire ; elle se figure ensuite qu'elle ne peut manquer de retrouver ce qu'elle a égaré. » (20 nov. 1716).

Le Régent, lui, a toujours passé pour le type des libertins d'alors, si corrompus « qu'ils ne croient ni à Dieu, ni au diable, et qu'ils regardent l'impiété et la dépravation comme une gentillesse » (14 sept. 1718). Pourtant il croyait « à la prédestination », rapporte sa mère, « tout autant que s'il avait été pendant dix-neuf ans de la religion réformée, comme je l'ai été » (18 sept. 1718 ; cf. 13 nov. 1717). Il croyait même au diable, comme le maréchal de Luxembourg, puisqu'il avait fait tout son possible pour l'évoquer, sans plus y réussir d'ailleurs que par la suite le maréchal de Richelieu qui sacrifia inutilement, dans ce beau dessein, un cheval blanc à la lune (1).

Le Régent eut toute sa vie, affirme Saint-Simon, un faible pour les sciences occultes, mises en vogue à la cour des enfants de Henri II par leur mère, l'Italienne Catherine de Médicis, qui était une « haute sensitive » comme sa fille Marguerite de Valois, la reine Margot (2). Après avoir dit que le duc d'Orléans était trop accoutumé au bruit pour pouvoir supporter la

(1) Duc de Lévis, *Souvenirs et Portraits*, édition F. Barrière, p. 273-4.

(2) *Mémoires de Marguerite de Valois*, édition Ludovic Lallane, 1858, p. 41-4.

solitude, que créait autour de lui sa situation fautive à la cour, Saint-Simon ajoute :

« Jeté par là dans la recherche des arts, il se mit à
« souffler, non pour chercher à faire de l'or, dont il
« se moqua toujours, mais pour s'amuser des curieuses
« opérations de la chimie. Il se fit un laboratoire des
« mieux fournis ; il prit un artiste de grande réputa-
« tion, qui s'appelait Homberg (1), et qui n'en avait pas
« moins en probité et en vertu qu'en capacité pour sa
« science. Il lui vit suivre et faire plusieurs opérations,
« il y travailla avec lui, mais tout cela très publique-
« ment, et il en raisonnait avec ceux de la profession
« de la cour et de la ville, qu'il menait quelquefois
« pour voir travailler Homberg et lui-même. Il s'était
« piqué d'avoir cherché à voir le diable, quoiqu'il
« avouât qu'il n'avait pas pu y réussir ; mais, épris de
« M^{me} d'Argenton » — la Sery, ancienne fille d'hon-
neur de Madame — « et vivant avec elle, il y trouva
« d'autres curiosités trop approchantes, et sujettes à
« être plus sinistrement interprétées. On consulta des
« verres d'eau devant lui, sur le présent et sur l'ave-
« nir. »

Une preuve et un effet de ces goûts chez le prince, c'est que le crédit de M^{me} de Staal-Delaunay vint de là, par un singulier effet du hasard. En 1713, « une jeune fille, nommée M^{lle} Tetar, excita la curiosité du public par un prétendu prodige qui se passait chez elle. Tout le monde y alla. M. de Fontenelle, engagé par M. le duc d'Orléans, fut aussi voir la merveille. On

(1) Cf. Ravaisson, *Archives de la Bastille*, t. XI, p. 131.

prétendait qu'il n'y avait pas porté des yeux assez philosophes : on en murmura », et M^{lle} Delaunay l'en plaisanta dans une lettre qui eut assez de succès pour faire à elle seule la réputation de son auteur. Cette lettre n'a d'extraordinaire que sa vogue : elle ne nous parle même pas du fait à apprécier, un cas de médiumnité sur lequel on trouverait sans doute quelques détails dans les rapports de d'Argenson, le successeur de la Reynie comme lieutenant général de police à partir de 1697. Fontenelle est seulement accusé, dans la lettre, de s'être mis à genoux devant le lit, engagé plutôt par les charmes que par le charme de la demoiselle, de n'avoir « pu découvrir une ruse tramée sous ses yeux », et d'avoir rendu hommage au diable (1) ; cet hommage, assurément ironique, n'aurait pas été le seul, car Fontenelle déclare dans la préface de son *Histoire des oracles* qu'il ne les confond pas avec « la magie, dont il est indubitable que le démon se mêle ». L'abbé Trublet, dans ses *Mémoires sur Fontenelle*, reste aussi muet que M^{lle} Delaunay sur le fond de « l'aventure de M^{lle} Tetar » ; il se borne à dire que Fontenelle avait répondu par une lettre fort aimable à celle de sa correspondante, et qu'« elles sont l'une et l'autre dans l'*Année littéraire*, 1755, tome VI, page 232 » (2).

Quoi qu'il en soit, si Fontenelle n'a pas découvert le truc de M^{lle} Tetar, c'est probablement qu'elle n'en avait pas, et si le duc d'Orléans a fait étudier le phé-

(1) *Mémoires de M^{lle} de Strai-Delaunay*, édition F. Barrière, 1864, p. 85-7.

(2) P. 117, 150 et 223.

nomène, c'est sans doute qu'il ne le jugeait pas impossible. Dans ce cas, de quel côté sera la superstition, du côté des chercheurs admettant qu'on pouvait encore apprendre quelque chose il y a deux cents ans, ou du côté des railleurs qui croyaient déjà tout savoir ? Le pire des préjugés, pour un homme ou pour une époque, consiste assurément à faire de son propre rayon visuel la mesure de l'infini :

C'est prendre l'horizon pour les bornes du monde.

E. LEFÉBURE.

(A suivre).

PENSÉE

Me croirais-je en mesure avec la sagesse quand j'aurai suspendu ma vengeance contre un homme qui m'outrage ?

Je n'y serais pas, même quand j'aurais remercié la main suprême qui m'aurait envoyé cette épreuve, et quand j'aurais remercié celui qui aurait été cause que j'ai quelque chose à offrir.

Ce serait pour mon propre intérêt que j'aimerais un pareil homme, et ma charité ne serait pas pure. C'est quand je sentirai que j'aime cet homme pour lui, que je serai en mesure, c'est quand je sentirai que je donnerais ma vie pour lui, et que je ne m'apercevrais pas des maux qu'il m'a faits. C'est alors, dis-je, que j'aurai atteint le seul point qui puisse servir de contrepoids à l'injustice.

Voilà le modèle que tu nous as donné, Réparateur saint et sacré, et voilà celui que nous devons suivre, car c'est de songer à nous que provient la cause de tous les maux...

CLAUDE DE SAINT-MARTIN (*Homme de Désir*).

LE VAUDOUX

NOTES SUR LA SORCELLERIE ET LE FÉTICHISME

EN HAÏTI (Suite)

Ce premier houfort offrant peu d'intérêt, nous pénétrons dans le deuxième qui est plus grand. Sur une des parois, à un mètre de hauteur, une sorte de temple minuscule, ou autel, le *pe* ou *sobagui*, formé de deux morceaux de bois équarri qui en supportent un troisième et rappellent vaguement l'entrée d'un temple égyptien ou des maisons de Dienné, telles que nous les montre Félix Dubois (1). Les montants sont peints en jaune et ornés de lignes noires parallèles. Derrière le *sobagui*, sur la muraille, une grande feuille de papier noir porte de grossiers dessins blancs rappelant de très loin un homme ou simplement un dessin géométrique ou peut-être rien du tout. Et toujours sur les murs des images enluminées de saints, des crucifix, de droite et de gauche, des assiettes ou des calebasses contenant des pierres et des coquillages, et l'inévitable épée plantée en terre. Devant l'autel, une grande hache

(1) Félix Dubois, *Tombouctou la Mystérieuse*, 1 vol. gr. in-8, Paris, 1897, chez E. Flammarion.

de bois, peinte en rouge, fait songer aux haches des peuplades nègres africaines. Peut-être est-ce une reproduction exécutée d'après les récits que de père en fils se faisaient les esclaves.

Dans un coin sont une dizaine de tambours de différentes tailles qui servent à rythmer les danses et dont on joue avec les doigts. C'est assurément le seul sujet d'intérêt qu'il y ait ici. Ces tambours sont creusés dans un tronc de *bois de chêne* qui donne plus de sonorité que les autres bois. Ils sont légèrement évasés en haut et recouverts de ce côté d'une peau de bœuf tendue à l'aide des chevilles saillantes sur lesquelles repose une cordelette qui soutient un treillis de cordes effilochées. Ces tambours sont peints de couleurs variées et ornés de grossiers dessins géométriques. Leur hauteur varie de 50 centimètres à 1 mètre et plus et par suite ils rendent des sons différents. Les hougans se les lèguent précieusement de génération en génération. On affirme même que certaines « habitations » possèdent des tambours en usage depuis l'époque de la colonie. Un jeu de tambours se compose du *hountor* qui est le plus gros, du *segonnié* (1) qui est le moyen et du *boula* (2) qui est le plus petit. On les nomme encore *houn* (3), *hountor* et *hountor-gri*. Les joueurs de tambour s'appellent *tambouriers* ou *hountors* ; ce sont eux qui, accroupis

(1) Vient probablement du mot français second.

(2) Abréviation de bamboula.

(3) Il serait intéressant de rechercher dans les dialectes guinéens la signification précise de *houn* qui se trouve dans *hounfort*, *houn-gan*, *houn-si*, *houn-tor*, *houn-goun* (*Ogoun*), *houn-guïé*, etc.

sur le sol ou à califourchon sur leur tambour, accélèrent ou ralentissent le mouvement des danses. Aussi leur rôle est-il important.

On donne encore quelquefois au plus grand des tambours, qui atteint alors jusqu'à 1^m,20, le nom d'*assautor*. Son usage est devenu rare, quoique j'en aie vu un en service aux environs du cap Haïtien. Il était jadis particulier aux *Aradas* et la tradition rapporte qu'à l'origine on le recouvrait de la peau d'un Papa-loi. Autrefois encore ces tambours servaient à exprimer un langage qui n'était connu que des prêtres et des initiés. Aujourd'hui tout cela est perdu et les tambouriers n'en tirent plus que des sons discordants que les hougans interprètent à leur façon et selon les besoins du moment. C'est ici le lieu de parler des *danses*. Elles ont peu varié depuis l'époque de la colonie et ce qu'en disait Moreau de Saint-Méry peut se répéter encore aujourd'hui.

« La danse nègre est venue avec ceux d'Afrique à Saint-Domingue : on l'y appelle *calenda*.

« Pour danser le *calenda*, les nègres ont deux tambours faits, quand ils le peuvent, avec des morceaux de bois creux d'une seule pièce. L'un des bouts est ouvert et l'on étend sur l'autre une peau de mouton ou de chèvre. Le plus court de ces tambours est appelé *Bamboula*, attendu qu'il est formé quelquefois d'un très gros bambou. Sur chaque tambour est un nègre à califourchon qui le frappe du poignet et des doigts mais avec lenteur sur l'un et rapidement sur l'autre. A ce son monotone et sourd se marie celui d'un nombre plus ou moins grand de petites Calebasses à

demi remplies de cailloux ou de graines de maïs et que l'on secoue en les frappant même sur l'une des mains au moyen d'un long manche qui les traverse. Les négresses disposées en rond règlent la mesure avec leurs mains et elles répondent en chœur à une ou deux chanteuses dont la voix perçante répète ou improvise des chansons.

« Des danseurs et des danseuses, toujours en nombre pair, vont au milieu du cercle (qui est formé dans un terrain uni et en plein air) et se mettent à danser. Chacun affecte une danseuse pour figurer devant elle. Cette danse, qui offre peu de variété, consiste dans un pas où chaque pied est tendu et retiré successivement en frappant avec précipitation tantôt de la pointe et tantôt du talon sur la terre, d'une manière assez analogue au pas de l'*anglaise*. Le danseur tourne sur soi-même ou autour de la danseuse qui tourne aussi et change de place en agitant les deux bouts d'un mouchoir qu'elle tient. Le danseur abaisse et lève alternativement les bras en gardant les coudes près du corps et le poing presque fermé. Cette danse, à laquelle le jeu des yeux n'estrien moins qu'étranger, est vive et animée, et une mesure exacte lui prête des grâces réelles. Les danseurs se succèdent à l'envi, et il faut souvent qu'on fasse cesser le bal, que les nègres n'abandonnent jamais qu'à regret.

« Une autre danse nègre, à Saint-Domingue, qui est aussi d'origine africaine, c'est le *chica*, nommé simplement *calenda* aux îles du Vent, *congo* à Cayenne, *fandangue* en Espagne, etc. Cette danse a un air qui lui est spécialement consacré et où la mesure est

fortement marquée. Le talent pour la danseuse est dans la perfection avec laquelle elle peut faire mouvoir ses hanches et la partie inférieure de ses reins en conservant tout le reste du corps dans une espèce d'immobilité que ne lui fait même pas perdre les faibles agitations de ces bras qui balancent les deux extrémités d'un mouchoir ou de son jupon. Un danseur s'approche d'elle, s'élançe tout à coup, et tombe en mesure jusqu'à la toucher. Il recule, il s'élançe encore et la provoque à la lutte la plus séduisante. La danse s'anime et bientôt elle offre un tableau dont tous les traits d'abord voluptueux deviennent ensuite lascifs. Il serait impossible de peindre le *chica* avec son véritable caractère et je me bornerai à dire que l'impression qu'il cause est si puissante que l'Africain ou le créole de n'importe quelle nuance, qui le verrait danser sans émotion, passerait pour avoir perdu jusqu'aux dernières étincelles de la sensibilité.

« *Le calenda* et le *chica* ne sont pas les seules danses venues d'Afrique dans la colonie. Il en est une autre que l'on y connaît depuis longtemps, principalement dans la partie occidentale et qui porte le nom de *vaudoux*. Mais ce n'est pas seulement comme une danse que le *vaudoux* mérite d'être considéré ou du moins il est accompagné de circonstances qui lui assignent un rang parmi les institutions où la superstition et des pratiques bizarres ont une grande part (1). » A ce

(1) Moreau de Saint-Méry, *loc. cit.* Ces lignes, datées de plus d'un siècle, semblent écrites d'hier, tant elles décrivent avec une exactitude minutieuse les danses pratiquées en Haïti à l'heure actuelle.

titre, nous en reparlerons plus loin au sujet des sacrifices.

« Qui croirait que le *Vaudoux* le cède encore à quelque chose, qu'on a aussi appelé du nom de danse ! En 1768, un nègre du Petit-Goâve, Espagnol d'origine, abusant de la crédulité des nègres, par des pratiques superstitieuses, leur avait donné l'idée d'une danse analogue à celle du *Vaudoux*, mais où les mouvements sont plus précipités. Pour lui faire produire encore plus d'effet, les nègres mettent dans le tafia qu'ils boivent en dansant, de la poudre à canon bien écrasée. On a vu cette danse appelée *danse à Don-Pèdre*, ou simplement *Don-Pèdre*, donner la mort à des nègres ; les spectateurs eux-mêmes, électricisés par cet exercice convulsif, partagent l'ivresse des acteurs, et accélèrent, par leur chant et une mesure pressée, une crise qui leur est, en quelque sorte, commune. Il a fallu défendre de danser *Don-Pèdre* sous des peines graves, et quelquefois inefficaces (1) ».

Ces danses, qui se sont conservées jusqu'à l'heure actuelle, ont seulement changé de nom : la première est appelée danse *congo* ou *guioba* ; on la nomme à la Martinique *maguioumbé* : il est interdit de la danser en public ; à la Guadeloupe, elle porte le nom de *toumbiac-chiré*. Vient ensuite la danse *Pétro* ou *Don-Pèdre* ; enfin celle qui accompagne les cérémonies proprement vaudouïstes et qu'on appelle danse *rada*. La première de ces danses est la plus commune : c'est aussi la moins intéressante. Ce qu'on ne peut passer sous silence,

(1) Moreau de Saint-Méry, *loc. cit.*

c'est l'effet magique que produit sur tout homme de couleur, quels que soient son âge et sa position sociale, le son du tambour. Une folle excitation, qu'il est incapable de surmonter, le saisit aussitôt et, à moins d'impossibilité absolue, il court prendre part à la danse.

Passons maintenant aux diverses cérémonies ou *services*.

L'une des premières auxquelles j'aie eu l'occasion d'assister fut un *baptême de plats-marassas*.

Marassas est le terme sous lequel on désigne les enfants jumeaux. On considérait autrefois leur naissance comme une bénédiction des saints que l'on était tenu de commémorer chaque année. A ce propos, on réunissait la famille et les amis et l'on préparait un grand repas, après lequel les assistants essuyaient leurs mains sur la tête du père et de la mère. Cela voulait dire qu'on les rendait responsables de l'avenir des enfants. Cet usage s'est conservé, mais on le pratique sans en connaître la signification. Le principal privilège des marassas, si l'on en croit l'opinion publique, est d'être invulnérables aux entreprises de la Magie noire et sacrés pour les hougans. Leur frère ou sœur puîné se nomme *daussou*, le suivant *daussa* et le troisième *sodo*.

Une négresse qui avait perdu ses deux jumeaux fut un jour désireuse de faire baptiser en leur mémoire des *plats-marassas* qui seraient leur représentation matérielle et lui attireraient par ce témoignage de piété maternelle la bénédiction des *saints*.

Je fus invité à être l'un des parrains.

A l'heure dite, le houngan appelé pour la circonstance introduit dans une des chambres de la maison parrains, marraines et assistants. Sur le sol sont disposés trois plats de terre et deux couis⁽¹⁾ ou calebasses. (Ces plats sont quelquefois remplacés par un morceau de bois équarri où l'on a creusé trois auges circulaires.)

L'officiant allume une chandelle et au milieu du silence prononce en se signant ainsi que tous les assistants : « Gloire au Père, au Filset au Saint-Esprit. Ainsi soit-il. » Puis il récite un pater, un ave et un credo dont les répons sont dits par les personnes présentes.

NATHAN ZEFFAR.

(A suivre.)

PENSÉE

Nous avons été injuste pour Saint-Martin (1743-1803 dans la première édition de cet essai : nous le jugions alors sur la lecture hâtive et trop superficielle des *Erreurs et de la Vérité* (1775), livre de début, fatigant et filandreux, où d'excellentes pages sont compromises par un parti pris d'obscurité et des airs de mystère dont l'auteur a su se défaire par la suite.

Ses dernières productions témoignent de l'initiation du marquis de Saint-Martin aux plus hauts arcanes traditionnels.

STANISLAS DE GUAITA (*Au Seuil du Mystère*).

(1) Récipient fait de la moitié du fruit du *Crescentia cujete* ou *Crescentia latifolia cucurbitina* L. dont on a retiré la pulpe.

Ecole Sup^{re} libre des Sciences Hermétiques

ANNÉE 1899-1900

Cours. — Les cours réguliers reprendront le lundi 6 novembre.

En raison du nombre des nouveaux élèves, les cours sont dédoublés et il y en aura deux chaque soir, le premier de 8 à 9 heures et le second de 9 heures à 10 heures.

Chaque cours comprend : 1° Un professeur titulaire ; 2° un maître de cours ; 3° un préparateur. Ils sont choisis parmi les officiers martinistes et parmi les diplômés de l'École.

Voici le programme des cours :

Lundi. — Cours de 1^{re} année : Histoire de l'action des sociétés secrètes à l'époque contemporaine (1^{er} Empire. Rép., 2^e Empire). — Arts divinatoires. — Classiques de l'Occulte. — Constitution de l'Homme et de l'Univers.

Mardi. — Cours de 3^e année (Loge Hermanubis) : La Vie de l'Invisible. — Religions anciennes.

Mercredi. — Cours de 2^e année : La Haute Magie. — Les Phénomènes psychiques devant l'Occultisme.

Jeudi. — Cours de 3^e année (Loge le Sphinx) : La Vie de l'Invisible. — Les Clichés astraux. — Le Symbolisme maçonnique et ses adaptations.

Vendredi. — Cours de 1^{re} année : Hébreu. — Sanscrit. — L'Occulte et l'Art.

Samedi. — Cours de 2^e année : Alchimie. — Loges *Velléda* et la *Sphinge*.

Professeurs. — Les professeurs titulaires actuellement nommés sont (par ordre alphabétique) :

Barlet ; Jollivet Castelot ; Julien Lejay ; Papus ; Rosa-bis ; D^r Rozier ; Sédit.

Les cours attribués à chaque professeur, les pro-

grammes des cours et la liste des maîtres de cours et des préparateurs paraîtront dans notre prochain numéro.

Inscriptions. — Tout chercheur désirant étudier l'occulte d'une manière sérieuse et méthodique peut demander son inscription aux cours de 1^{re} et de 2^e année. Les inscriptions (10 fr. pour tous les cours) sont reçues tous les jours de 9 heures du matin à 6 heures du soir, 3, rue de Savoie (*Administration de l'Initiation*). Des dispenses de droit d'inscription sont accordées par la direction à tout étudiant qui le mérite.

ORDRE MARTINISTE

Les quatre loges parisiennes de l'Ordre vont entrer en activité dès le mois d'octobre.

Le 13 octobre a été inauguré le nouveau local par une cérémonie commémorative de la mort de Louis-Claude de Saint-Martin.

Suprême Conseil. — Quatre comités permanents sont institués au Suprême Conseil :

- 1^o *Le Comité directeur*, sous la présidence de Papus ;
- 2^o *Le Comité des Relations extérieures*, sous la présidence de Sédir.
- 3^o *Le Comité des Enseignements initiatiques*, sous la présidence de Barlet ;
- 4^o *Le Comité des Loges*, sous la présidence de Rosabis.

Chacun de ces comités se réunira une fois par mois chez son président, à une date fixée par lui. Autant que possible, les membres du Suprême Conseil seront répartis chacun dans un seul comité pour faciliter leur besogne.

Loges. — Les règlements des loges sont terminés et livrés à l'impression. Ils seront bientôt expédiés.

LA COOPÉRATION DES IDÉES

SOCIÉTÉ DES UNIVERSITÉS POPULAIRES

Siège social :

157, Faubourg Saint-Antoine, PARIS

AUX TRAVAILLEURS,

Comme vous, nous sommes des travailleurs. Mais nous croyons que la vie humaine a des joies plus intenses, plus durables, plus hautes et moins onéreuses que celles du cabaret.

Voulez-vous être des nôtres ?

Notre ambition est grande ; nous voulons la vérité, la beauté, la vie morale pour tous ; nous voulons que tous soient admis à participer à ces biens qui constituent le patrimoine propre à l'humanité : nous voulons que, comme le soleil pour tous les yeux, la lumière intelligible se lève pour toutes les intelligences.

Nous voulons une civilisation réelle qui ne laisse plus en dehors d'elle la majorité des hommes, une civilisation qui ne soit plus l'œuvre et le profit de quelques-uns, à laquelle tous soient appelés à concourir et à participer.

Camarades, aspirant à employer nos heures de loisir pour notre développement physique, intellectuel et moral, ce qui veut dire pour notre émancipation sociale, nous dressons, en face du Cabaret et du Café-concert, notre première Université populaire.

Cette Université populaire comprendra d'abord :

1° Une salle de cours et conférences pour l'enseignement supérieur populaire, où chaque soir un penseur, un savant ou un artiste, parmi les plus éminents, viendra causer avec nous des plus graves questions artistiques, scientifiques, philosophiques, sociologiques et morales ;

2° Un musée du soir, où défilèrent les chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture. Les ouvriers d'art pourront aussi y exposer les plus beaux produits de leur industrie ;

3° Une salle de spectacle, où tous les dimanches seront donnés des fêtes familiales, des lectures, des spectacles, des auditions musicales, etc. ;

4° Un salon de conversation et de jeux, avec billard ;

5° Une bibliothèque de lecture sur place et de prêt à domicile constamment ouverte. On y trouvera les plus importantes revues littéraires et sociales.

A cette Université populaire seront annexés des services de consultations médicales, juridiques, économiques ; un service de pharmacie à bon marché, de placement, de mutualité, etc. Plus tard, nous tenterons de constituer des associations coopératives de consommation, de production, de crédit.

La Société libre et juste de demain sera un régime d'associations. Nous nous y préparons.

Nous organiserons aussi, pour les beaux jours, des excursions scientifiques, esthétiques, des visites aux musées, ou simplement des promenades amicales.

L'Université populaire ne laissera pas en dehors de son action les femmes, les enfants, les apprentis. Le peuple sera là, chez lui, en famille, avec des amis sincères.

Camarades, de nos salles faites vos salles, de notre groupement faites votre groupement. En face du cabaret, où le corps se détruit, où l'âme s'avilit, nous ouvrons la Maison du Peuple, foyer de justice et de fraternité.

Avec nous, vous voudrez être des hommes libres, des hommes de jugement sain, et prendre l'habitude de la réflexion et de la critique.

Ensemble nous chercherons quels sont nos devoirs, et nous les remplirons. Mais nous ne négligerons pas nos droits, et, chacun prenant conscience de sa valeur et de sa responsabilité comme individu et comme membre du corps social, nous les exercerons. En un mot, nous travaillerons pour que la Démocratie passe des formules mortes dont elle meurt aux réalités vivantes et fécondes de la liberté, de la justice et de la solidarité.

Dès maintenant, nous formons un noyau vivant de la

société idéale, et nous vous conjurons de vous joindre à nous.

Université populaire, 157, faubourg Saint-Antoine. (Ouverte tous les jours, sans exception, de 9 heures du matin à 11 heures du soir.)

Cours et conférences (avec projections, expériences, exemples, discussions) d'esthétique, de sciences, d'économie, de philosophie, de sociologie, de morale, tous les soirs, de 8 heures à 10 heures.

Dimanches et fêtes, jeux et soirées familiales : Spectacles, chants, musique, etc.

La cotisation est de 0 fr. 50 par mois. Ce modique versement mensuel est la seule formalité à remplir pour faire partie de notre Association et profiter de tous les avantages qu'elle offre à ses membres (*Voir ci-dessus*).

On s'inscrit dès maintenant au Siège social, 157, faubourg Saint-Antoine.

BIBLIOGRAPHIE

L. PICARD (l'abbé). — *Chrétien ou agnostique*. — Plon, 1896. — Je suis en retard pour parler de ce livre, mais les lecteurs de *l'Initiation* n'y auront pas perdu beaucoup, parce que les matières traitées dans ce volume ne sont pas de celles qui les intéressent. Ce livre, en somme, est surtout un résumé d'Apologétique chrétienne. Il est écrit dans le style ordinaire des prêtres, il peut être lu avec plaisir par des prêtres, mais il ne contient rien en dehors de la théologie courante.

M. l'abbé Picard fait preuve d'érudition, il a lu beaucoup, il est au courant de l'état actuel des sciences : il sait aussi tout ce qu'un prêtre sait habituellement sur la religion chrétienne et la polémique contre les diverses sectes et les libres penseurs ; mais il n'apporte aucun argument nouveau. Or, comme l'apologétique officielle est plutôt faible, il est bien entendu qu'après lecture chacun restera sur ses positions.

A un certain point de vue, les occultistes pourront

lire ce travail, qui du reste n'est pas complètement dépourvu d'intérêt, ils verront combien les ministres de la religion catholique perdent à vouloir obstinément écarter les sciences occultes de leur programme d'études.

Voilà un livre qui n'est pas plus mal fait que beaucoup d'autres du même genre, moins mal fait, même; mais pas un argument ne porte, tout est artificiel.

L'esprit des prêtres est façonné par la scolastique et le séminaire, de telle sorte qu'ils confondent constamment une argumentation avec une démonstration; cela leur suffit, c'est bien, mais les libres-penseurs et les dissidents réclament mieux que cela.

Que voulez-vous que je fasse d'un argument tel que celui-ci ? « Oui, l'argument le plus sérieux en faveur de la vie future est celui qui sort des entrailles mêmes de la misère humaine. Elle impose un lendemain à la Providence, comme une justification tardive de son gouvernement. » Si c'est là le plus sérieux des arguments que vous puissiez trouver, il vaut mieux dire que la chose n'est pas démontrable.

Je comprends bien que ma confiance en la Providence et sa justice me permette de supporter avec résignation les misères et les injustices de ce monde; je crois à une autre vie qui compensera largement les souffrances que j'aurai endurées dans celle-ci; mais si je ne suis pas convaincu d'avance, si je crois que la mort terminera tout et que la Providence n'est qu'une illusion, les misères et les injustices sont bien les dernières choses qui me feront changer d'avis. Je dirai simplement ce que beaucoup disent en effet :

S'il y avait un Dieu juste, il ne souffrirait pas que l'homme vertueux meure de faim et que l'impie regorge. Vous me dites que tout cela changera dans la vie future, c'est une affirmation gratuite, je ne sais ni s'il y a une vie future, ni ce que serait cette vie si elle existait. Du reste, si je vous croyais, les conditions auxquelles je devrais me soumettre pour obtenir les avantages de cette vie future sont si difficiles à réaliser que j'y trouverais plutôt une aggravation. C'est bien assez de souffrir dans une vie sans encore être exposé à souffrir éternel-

lement et beaucoup plus dans une autre. Mes souffrances imposent un lendemain à la Providence, dites-vous ? C'est bien possible, mais vous ne me prouvez pas qu'il y ait une Providence.

Il est vrai que l'homme abattu par la souffrance est disposé à croire tout ce que vous lui direz, pourvu que vous lui promettiez un soulagement ; mais ce n'est que de la crédulité, il acceptera tout aussi bien les secours d'un charlatan que les vôtres.

Autre argument : « La possibilité des miracles n'entraîne pas leur existence, tandis que *l'existence des miracles entraîne la divinité de Jésus* qui les a donnés comme la preuve de ce qu'il disait, à savoir qu'il était fils de Dieu. » Les mots soulignés le sont par l'auteur. Si les miracles prouvent la divinité de ceux qui les font, les dieux sont nombreux. Je ne parlerai pas des apôtres qui font des miracles au nom du Christ, c'est comme si le Christ les faisait lui-même. Mais il a été fait de tous temps des miracles au nom de divinités que vous appelez des faux dieux et que vous confondez avec le diable ; en voici un entre des milliers :

Au temps de l'invasion de l'Italie par Annibal, les oracles ordonnèrent aux Romains de faire venir à Rome une statue de Cybèle. On en fit venir une de Phrygie. Le vaisseau qui la portait s'échoua sur un banc de sable à l'embouchure du Tibre. On fit des efforts nombreux pour le remettre à flot, mais tous ces efforts restèrent impuissants. On consulta alors la sibylle, qui déclara qu'une vierge seule pourrait réussir. Or il y avait à Rome une vestale, du nom de Claudia, qui était fortement soupçonnée d'avoir violé ses serments ; ses manières un peu libres, son goût pour la parure, l'avaient mise en danger de passer en jugement. Elle profita de la circonstance pour prouver son innocence : elle se présenta à l'endroit où le vaisseau était retenu, fit, à haute voix, une invocation à Vesta et détacha sa ceinture qu'elle assujettit à l'avant du bateau. Ce que des milliers d'hommes vigoureux n'avaient pu faire, elle l'exécuta sans aucune difficulté, le vaisseau la suivit et arriva au port sans autre incident.

Mais Jésus lui-même n'a jamais fait de miracles pour

démontrer sa divinité, il proclame, au contraire, que le miracle n'a aucune force probante, il n'en fait que par bonté. pour faire du bien. Quand on lui demande un signe, il le refuse. Ayant fait des miracles, il pouvait être le Messie, mais ce n'est pas parce qu'il était le Messie qu'il en a fait.

Je citerai encore un autre argument et ce sera le dernier : l'Eglise catholique est très ancienne, les sectes protestantes sont nouvelles. Cet argument est une perle et je n'y ferai qu'une réponse : Vous marchez dans les plates-blandes de Tertullien. Les païens reprochaient aux chrétiens la nouveauté de leur religion et se vantaient de l'ancienneté de la leur. Tertullien, avec sa fougue ordinaire et son style agressif, répond qu'en effet le christianisme est nouveau et il s'en fait gloire, tout comme dans un autre passage il convient qu'il est absurde d'adorer un supplicé, mais c'est justement parce que c'est absurde qu'il y croit.

Ajoutons du reste que la Vérité ne se démontre pas, elle se montre ; cela est vrai pour les vérités religieuses comme pour les autres.

A la fin de ce volume, l'abbé Picard demande aux incrédules de prouver l'inexactitude de ses assertions. Les incrédules ont déjà répondu : C'est à vous de prouver ce que vous affirmez, nous n'avons pas à prouver que vous vous trompez, nous ne nions rien, nous déclarons seulement que nous n'avons aucune raison de croire ce que vous dites. Nous ne disons pas que l'immortalité soit impossible, nous n'en savons rien, montrez-nous ou prouvez-nous qu'elle est. *Quod gratis asseritur, gratis negatur.*

Faut-il conclure de tout cela que le livre soit mauvais ? Non, il est bon pour ceux à qui il s'adresse, mais il ne s'adresse pas aux occultistes.

D^r F. ROZIER.

.*

Albert FLEURY. — *Poèmes* (1895-1899). — *Mercur de France*, 3 fr. 50. — M. Albert Fleury a réuni en un volume ses quatre dernières œuvres : *Paroles vers Elle*, *Sur la route*, *Impressions grises*, *Pierrot*. J'ai déjà parlé

des trois premières aux lecteurs de l'*Initiation*. C'est pourquoi je me contenterai de dire quelques mots de la dernière.

Le *Pierrot* de M. Fleury est bien le *Pierrot* légendaire, dont l'âme simple et candide, pleine de tendresse et d'espoir, a rêvé

...Devant toutes les choses,
Devant toutes les femmes, devant toutes les roses ;
Mais les femmes ont fui, et les roses sont mortes,
Et devant lui se sont fermées toutes les portes...

Pauvre *Pierrot* ! ses chants du soir sanglotent comme des glas. Il n'a plus d'espoir. Les cordes de sa mandoline ne résonnent plus. Il a trop chanté pour les baisers des autres. Il a trop pâli sous les étoiles. Hélas ! on a sacrifié en lui toute l'innocence et la candeur de sa confiance. Mais en son cœur maintenant gronde la révolte. Il est las d'attendre. Ouvre ta porte, dit-il, à l'espoir,

Ouvre ta porte ou je l'enfoncè.

Pierrot, c'est nous-même, c'est sa face maigre et pâle qui nous hante, son ombre qui murmure à nos oreilles la complainte dolente de nos déceptions et de nos espérances trahies. Aussi, malgré quelques rares échappées de lumière, de joie et de soleil — ces sourires du poème — nous ne sommes point un instant délivrés de l'obsession de cette tristesse enveloppante et pénétrante qui en est comme l'âme même.

L'auteur a revêtu son idée d'une forme adéquate. Ce sont des récits qui semblent inachevés, des tableaux légèrement esquissés, qui suggèrent plutôt qu'ils ne décrivent. Les gris ternes et les noirs dominent. Les contours s'estompent dans la demi-obscurité des becs de gaz, dans les clartés mourantes des soirs d'automne ou dans la lumière blafarde et fantomatique des nuits de lune.

JACQUES BRIEU.

∴

Enseignements spiritualistes. — Traduction française d'un livre connu et apprécié en Angleterre. L'auteur

STAINTON-MOSES (Oxon), mort depuis quelques années, a exercé une grande influence sur le mouvement spiritualiste; la rare élévation de son caractère et ses facultés psychiques exceptionnelles lui ont conservé de nombreux amis qui s'efforcent de suivre ses exemples. Il considérait l'ouvrage dont nous parlons comme l'un des plus utiles parmi ceux qui lui ont été dictés. Il a beaucoup écrit, soit automatiquement, soit personnellement.

Les personnes qui portent un véritable intérêt aux questions spiritualistes trouveront, à côté de détails intéressants et de sages avis — quant aux études psychiques — des instructions remarquables, bien faites pour engager le lecteur à persévérer dans la recherche patiente des problèmes de la vie.

∴

Il y a quelques semaines, l'on a mené grand bruit autour de l'introduction dans la thérapeutique courante, spécialement pour le traitement de la furonculose et des anthrax, de la levure de bière et de la *levurine*.

Ces remèdes, spécialement le dernier, dont l'action se montre d'une constance et d'une efficacité remarquables en raison des succès qu'ils ont permis d'obtenir, se recommandent tout spécialement à l'attention.

En semblable condition, il ne saurait donc être sans utilité de signaler la brochure fort substantielle : *La Levure de bière et la Levurine en thérapeutique* (un franc, chez l'éditeur Chamuel, 5, rue de Savoie), que notre confrère M. Georges Vitoux vient de consacrer à cette question si intéressante et dans laquelle, en même temps qu'il retrace toute l'histoire de la médication nouvelle, il indique; en s'appuyant sur des observations nombreuses, les services qu'elle paraît appelée à rendre.

A ce titre, *la Levure de bière et la Levurine en thérapeutique* sera lue avec avantage, aussi bien par les spécialistes que par le grand public qui y trouvera des indications utiles et des plus intéressantes sur un mode nouveau particulièrement pratique et commode pour le traitement d'une affection aussi désagréable que fréquente.

Urbain Grandier ou le Précurseur de la Libre Pensée, par Thomas BÉNSA. — Ce livre fera du bruit ; il est très véhément. L'auteur, qui s'est inspiré de nos plus grands poètes et prosateurs et qui a lu aussi, on le sent au style de certaines descriptions, les *Mystères de l'Inquisition*, de V. de Féréal, nous dépeint avec une rare vigueur une époque où le clergé était tout-puissant : l'inquisition régnante.

Son ouvrage se divise en deux parties :

1° *Urbain Grandier*, poème en cinq chants ;

2° *Les Débuts d'Urbain Grandier*, nouvelle dramatique, qui a Loudun pour cadre et le xvii^e siècle pour témoin.

Le poème est frondeur d'un bout à l'autre ; la nouvelle, à l'instar de l'ouvrage en vers, est une violente diatribe contre l'ancien régime. Le tout est un plaidoyer en faveur des principes immortels qui ont ouvert en Europe l'ère des sociétés nouvelles.

Ce beau livre d'une lecture attrayante et facile et qui se recommande par ses qualités littéraires aussi bien que par son exacte documentation historique, n'est pas une œuvre de simple critique ; il a une portée plus haute, et l'auteur, qui est un vrai philanthrope, la définit dans son avant-propos par ces mots :

Je respecte toutes les institutions, tout autant qu'elles sont conformes à la raison ; mais je repousse toutes celles qui ne sont pas basées sur les sublimes principes de la Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen.

..

Le Christ, le Christianisme et la Religion de l'avenir, par Henri CONSTANT. — Un volume in-18 de 409 pages, prix 3 fr. 50. — Voici un livre très intéressant. L'auteur, un libre penseur, dans le sens le plus large du mot, s'est donné pour tâche de détruire l'étroit dogmatisme religieux (plus particulièrement chrétien, puisque les autres cultes ne jouent ici qu'un rôle de comparses), et de montrer quelle sera la foi sur laquelle vivra l'avenir, car il n'admet pas les stériles négations matérialistes comme solution. Selon lui, notre période de scepticisme

et de négation arbitraire est un temps nécessaire de friche pour le terrain de la conscience humaine, afin qu'y puisse germer et lever la moisson de l'avenir.

..

L'Esprit de Jésus, par Henri de VILLENEUVE, et le *Credo du P. Didon*, du même auteur. — En ces temps où la prétendue faillite de la science a remis sur le tapis question religieuse, nous recommandons la lecture d'une nouvelle édition de *L'Esprit de Jésus* et de la brochure *le Credo du P. Didon*, par Henri de Villeneuve.

Dans *L'Esprit de Jésus*, on suivra les transformations de la doctrine galiléenne depuis les prédications du lac de Tibériade jusqu'à nos jours, et on sera bien obligé de reconnaître que l'Église n'est le plus souvent que l'histoire des trahisons qu'a subies l'idée de Jésus.

La seconde partie du livre de M. de Villeneuve est une œuvre plus personnelle qui a déchaîné bien des colères. Il s'attaque aux parasites de l'Évangile et il trouve que les maîtres du monde n'ont souvent de chrétien que le masque et le titre, que ces dévots ont trop de fiel pour le pur froment de l'Évangile. Comme ils vous ont travesti ces trois choses qu'on appelle : savoir, aimer, croire ! L'auteur a ici des pages superbes d'envergure poétique, tout en gardant la netteté, la sobriété de Renan.

M. Paul Desjardins a écrit de ce livre qu'il l'avait vivement intéressé et qu'il s'en fallait de bien peu qu'il ne fût un très beau livre. La *Revue de Belgique*, par la plume du professeur Stecker, a salué ce livre avec respect, comme un *sursum corda* jeté aux âmes desséchées par l'ironie du scepticisme, et M. Emile Trolliet ne peut s'empêcher d'admirer, dans ce beau livre de M. Henri de Villeneuve, des pages tout embaumées de grâce et de poésie sur le mystérieux et miséricordieux conducteur d'âmes, le pasteur de la Galilée.

Dans le *Credo du P. Didon*, l'auteur démontre très nettement que le *Jésus-Christ du P. Didon* ne nous a rien appris. Toutes les objections faites au christianisme révélé par l'école rationaliste restent debout, aussi en-

tières, aussi exigeantes. M. Henri de Villeneuve le regrette et le déplore.

Il ne demanderait pas mieux que de croire aux dogmes si consolants de l'Eglise catholique, mais il se méfie du mirage. « Il y a trop de fleurs dans ce Christianisme, dit-il, Dieu ne vous en devait pas autant. »

∴

Une réédition des Œuvres du Phil... Inc... Louis-Claude de Saint-Martin. — L'Echo de l'au-delà et d'ici-bas, voulant dès à présent mettre en pratique le programme qu'il s'est tracé, étudie les moyens de faire une réédition des œuvres de Louis-Claude de Saint-Martin.

Le Phil... Inc... est trop célèbre parmi nos lecteurs pour que nous insistions un instant sur l'intérêt qu'ils prendront à cet effort, tendant à revêtir les futures publications d'un très grand cachet artistique.

En effet, nous avons choisi un format carré (18^{cm},5 × 22^{cm},5) qui sera du plus bel effet, de larges marges seront laissées, afin que le texte en bel elzévir ressorte bien et se lise facilement. Enfin la publication sera ornée d'un magnifique portrait du Maître, fait à l'eau-forte par notre excellent ami, L. Journot, qui, sous le pseudonyme d'Homo, a su allier aux talents du graveur ceux de l'écrivain et du kabbaliste.

Enfin le papier, fait spécialement pour cette collection, donnera à cette œuvre un cachet artistique sur lequel nous ne saurions trop insister, car la chose a une très grande importance quand il s'agit d'œuvre aussi complète et aussi appréciée que celle de Louis-Claude de Saint-Martin.

La série comprendrait une douzaine de volumes d'un prix peu élevé (1), et qui paraîtraient successivement à raison d'un par mois, et dans l'ordre suivant :

- I. Des Erreurs et de la Vérité.
- II. L'Homme de Désir.
- III. Le Nouvel Homme.

(1) 4 fr. 90 pour les souscripteurs

IV. Le Ministère de l'Homme-Esprit.

V. Œuvres posthumes.

VI. Des Nombres.

VII. Correspondances.

VIII. Le Crocodile.

Les souscripteurs bénéficieront d'une importante réduction sur le prix de l'ouvrage. Outre qu'ils auront chaque volume huit ou quinze jours avant sa mise en vente, ils ne paieront la collection complète qu'un prix très sensiblement au-dessous des prix marqués, et recevront gratuitement la biographie et le portrait de l'auteur qui seront payés à part pour les acheteurs ordinaires.

Enfin nous ferons quelques exemplaires de grand luxe sur papiers du Japon, Watman et de Hollande. Ces dernières souscriptions devront être payées par moitié et d'avance, et les souscripteurs recevront les exemplaires franco de port et à domicile.

Ajoutons que la biographie de Claude de Saint-Martin, qui sera faite par un des occultistes les plus connus, servira de préface à ce remarquable ouvrage, par lequel nous espérons inaugurer dignement pour l'occultisme le siècle qui va s'ouvrir !

Les personnes qui désirent être tenues au courant de nos projets sont priées de vouloir bien nous envoyer leur nom et leur adresse. Elles seront informées gratuitement de toutes les modifications ou complément qui y seront apportés.

S'adresser, 3, rue de Savoie, Paris.

AUX AMIS DE L'ÉLECTRO-HOMÉOPATHIE

Afin que les milliers de partisans de la merveilleuse découverte du comte Cesare Mattei ne s'unissent point seulement par les bénéfices personnels que leur santé retire de cette médication, mais qu'ils puissent encore montrer leur reconnaissance en soulageant l'humanité souffrante, il a été fondé une *Union de médecine populaire* de façon à ce que la connaissance et l'usage de cette nouvelle thérapeutique se répandent dans les couches

profondes de la société. Cette *Union* s'adresse à tous les amis de la cause, et nous leur demandons ici de vouloir bien faire leurs efforts pour aider à sa propagation.

EXTRAITS DES STATUTS. — La propagande se fait par des publications de livres et de périodiques spéciaux, destinés à pénétrer dans le public médical, par l'aide donnée aux malades pauvres, autant que le permettront les ressources financières, par des conférences, par la création d'une bibliothèque mise à la disposition des membres. (Les frais de port à la charge des emprunteurs.)

Toute personne peut, à sa demande, devenir membre de l'*Union* sans distinction de sexe, de nationalité, de profession ni de religion. La cotisation annuelle est d'au moins 2 marks (2 fr. 50); elle peut être plus élevée au gré de la bonne volonté des membres.

Les membres jouissent de réductions spéciales sur le prix des diverses publications électro-homéopathiques.

Le bureau est constitué par un président, un secrétaire, un trésorier et trois conseillers. Le président est élu chaque année à la majorité absolue des voix.

Sont nommées membres fondateurs les personnes qui font une souscription d'au moins 20 marks (25 francs). Une souscription de 50 marks exempte à perpétuité de toute cotisation. — Le bureau peut enfin nommer des membres correspondants et des membres d'honneur. Pour tous renseignements supplémentaires, écrire à la direction des Monatschrift für El.-Homœopathie, Ratisbonne, E. 29 (Allemagne).

LES ARTS DIVINATOIRES

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

Nous commençons aujourd'hui l'étude des Arts divinatoires, qui conduira progressivement nos lecteurs à des applications pratiques des plus utiles.

Mais cette étude n'aurait aucune portée réelle si elle n'était accompagnée de considérations théoriques permettant au lecteur de se reconnaître dans les applications

diverses de la psychologie spéciale qui caractérise ces sortes d'études.

Avant tout, il faut noter que le MOI humain, qui est l'objet des déductions du chercheur, forme un centre auquel viennent aboutir, comme les rayons du même cercle, toutes les applications qui constituent les moyens de la divination déductive.

Ainsi, la lecture des lignes de la main (chiromancie) est un rayon du cercle psychique, tout comme la graphologie ou étude de l'écriture, tout comme la physiognomonie ou étude de la forme des traits. Comme l'être humain reflète son invisible dans toutes ses formes et dans tous ses actes, aussi bien que dans ses habits, le nombre des moyens d'atteindre cet invisible par déduction, est illimité, et tous peuvent être bons.

Mais le chercheur qui s'occupe de ces questions d'une manière scientifique ne va pas arrêter son action aux applications immédiates, comme la chiromancienne du coin. Il doit, non seulement étudier chacun des rayons dans ses rapports avec le MOI central, mais encore chacun d'eux dans leur rapport circonférenciel entre eux. C'est-à-dire qu'il ne suffit pas de savoir déterminer un tempérament par l'aspect des lignes de la main ou par la forme du nez, il faut encore déterminer le lien qui unit la chiromancie à la physiognomonie. De même, la forme de l'écriture doit conduire à déterminer la forme de la main qui a écrit. L'étude de chacun des arts divinatoires devient triple, par cette méthode. Mais cela n'existe encore dans aucun livre, et nous ferons notre possible pour le rendre facile à nos lecteurs qui trouveront là une étude digne de la réputation de l'*Initiation*. Chaque étude sera courte et conduira rapidement le lecteur à des applications pratiques. Tel est le plan de la série que nous commençons par cet exposé général.

LIVRES REÇUS

Tos ferina, Tos convulsa, coquesluche. — Su curación con los remedios electrohomeopáticos del Conde Cesar

MATTEI, por los Doctores F. BERCERO y H. GIRGOIS. — Madrid, Viuda e hijos de E. Maroto, impresores, calle de Pelayo, núm. 34. 1899.

El Cancer y la Electrohomeopatía del Conde Cesar MATTEI, por el Doctor F. BERCERO. — Madrid, 3234. — Augustin Avrial, impresor, San-Bernardo, 92, 1898.

Der Nervöse Kopfschmerz oder die Migräne und ihre Heilung, von Theodor KRAUSS. 3^e Ed. Leipzig: Verlag von Wilhelm Friedrich.

Nous recommandons à nos lecteurs la lecture de ces intéressants ouvrages, qui donnent des indications vraiment pratiques sur la thérapeutique de tous les jours.

S.

ERRATA

Dans le numéro d'août 1899, page 178, lire M. Pietro Borna, Vasto Chieti (Italie), et non plus à Frascati Rome.

QUESTIONS

Voici que, sous l'influence du puissant Michaël, « un jeune homme aux cheveux dorés, hier inconnu, demain son nom sera dans toutes les bouches, sort de la Bretagne française, ramène en France la paix féconde et bienfaisante ». Telle est, du moins, une vieille prophétie à peu près ignorée :

(Jean TRITHÈME, *Traité des Causes secondes*, Paris, Chamuel, 1897, in-12.)

Je désirerais recevoir une copie complète de cette vieille prophétie.

SATURNINUS.

Le Gérant : ENCAUSSE.

TOURS. — IMP. E. ARRAULT ET C^o, 6, RUE DE LA PRÉFECTURE.

FRANC-MAÇONNERIE ET SCIENCES OCCULTES

A VENDRE

IMPORTANTE BIBLIOTHÈQUE sur la Franc-Maçonnerie et les Sciences Occultes, composée d'ouvrages rares, par les auteurs les plus célèbres des XVIII^e et XIX^e siècles.

Écrire à M. ROSEN, 89, rue Chappe, Paris
pour recevoir renseignements et catalogue

Parmi les ouvrages qui composent cette importante bibliothèque nous signalons les ouvrages suivants :

ALBERT LE GRAND : *Les Admirables Secrets*. — ALBERT LE PETIT : *Secrets merveilleux*. — ALBERT MODERNE : *Nombreux Secrets*. — BARRUEL : *Mémoire pour l'histoire du Jacobinisme*. — BEDARRIDES : *L'Ordre maçonnique de Misraïm*. — J. BELLOT : *Œuvre*. — D. CALMET : *Traité sur les apparitions des esprits*. — CLAVEL : *Historique pittoresque de la F. : M. :*. — DARUTY : *Recherches sur le rite écossais*. — DES ETANGS : *Archives et Œuvres maçonniques*. — ÉLIPHAS LÉVI : *Ouvrages divers*. — DE GENLIS : *Arabesques mythologiques*. — JOUAUST : *Histoire du G. : O. : en France*. — KAUFFMANN et CHARPIN : *Histoire philosophique de la F. : M. :*, — *le Véritable Dragon rouge, le Grand Grimoire, Physique occulte*. — MARCONIS : *Le Panthéon maçonnique, le Rameau d'or d'Eleusis*. — NAUDET : *Ouvrages sur la magie*. — PORTA : *Magiæ naturalis*. — RAGON : *(Œuvres complètes sur la F. : M. :*. — ROBIN (l'Abbé) : *Initiations anciennes et modernes*. — DE SAINT-ANDRÉ : *Lettres sur la magie, Lettres réponses*. — SAINT-MARTIN : *Les Erreurs et la Vérité, etc.* — SYBILLINA *Oracula, Oracula magica Zoroastris, Oracula metrica*. — THORY : *Histoire du G. : O. : de France, Acta Latomorum*. — TCHOUDY : *L'Étoile flamboyante*.

**Principaux Ouvrages recommandés pour l'étude de
l'OCCULTISME et de ses applications**

CONTEMPORAINS

F.-CH. BARLET	}	L'Évolution de l'Idée.
		L'Instruction Intégrale.
STANISLAS DE GUAITA	}	Le Serpent de la Genèse.
		Le Temple de Satan.
		La Clef de la Magie noire.
PAPUS	}	Traité élémentaire de Science Occulte. (5 ^{me} édition).
		Traité élémentaire de Magie pratique.
		La Science des Mages.
		L'Ame Humaine.
		La Magie de l'Hypnose.
		L'Ame humaine.
	Martines de Pascal.	
	Martinisme et Franc-Maçonnerie.	

CLASSIQUES

ELIPHAS LÉVI	}	La Clef des Grands Mystères.
		Le Grand Arcane ou l'Occultisme dévoilé.
		Le Catéchisme de la Paix.
		Le Livre des Splendeurs
SAINTE-YVES D'ALVEYDRE		Mission des Juifs.
FABRE D'OLIVET	}	La Langue hébraïque restituée.
		Histoire philosophique du genre humain.
ALBERT POISSON		Théories et Symboles des Alchimistes.

CHAMUEL, Editeur

PARIS — 5, rue de Savoie, 5 — PARIS

Occultisme — Magie — Divination — Hypnotisme
Magnétisme — Spiritisme

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE

*Renseignements gratuits sur les Ouvrages de Sciences
occultes*

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET C^{ie}.

L'Initiation

Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS I O. ✽

Docteur en médecine — Docteur en kabbale



45^e VOLUME. — 13^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N^o 2 (Novembre 1899)

PARTIE INITIATIQUE

- Lettre-Préface de la Réédition du Tableau naturel.* Papus.
(p. 97 à 101).
Pensée. Cl. de St-Martin.

PARTIE PHILOSOPHIQUE

- L'Idolâtrie* D^r Rozier.
(p. 102 à 156).
Pensée. Cl. de St-Martin.
Le Vaudoux. Nathan Zeffar.
(p. 157 à 162).

PARTIE LITTÉRAIRE

- Le Jardin qui pleure* Jules Giraud.
(p. 163 à 172).

Ecole supérieure libre des Sciences hermétiques (programme des cours). — Ordre martiniste. — Société des conférences spiritualistes. — L'appareil médium. — Bibliographie. — Livres reçus. — Nouvelles diverses. — Congrès spirite et spiritualiste de 1900. — Errata. — Les Arts Divinatoires : Le Sphinx et les Tempéraments.

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Echanges doit être adressé
87, boulevard Montmorency, à Paris. Téléphone — 690-50

Administration et abonnements : 3, rue de Savoie, PARIS

TÉLÉPHONE — 282-67

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà huit années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)



La reproduction des articles inédits publiés par l'Initiation est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.

LETTRE-PRÉFACE DE LA RÉÉDITION

DU

TABLEAU NATUREL

DE CLAUDE DE SAINT-MARTIN

Au F.°. C. M. T. de la Loge le Sphinx.

T::: C::: F:::

Chacun des membres de cette grande chevalerie de l'Idéal que constitue l'Ordre Martiniste, chacun des soldats du Christ formant nos groupes et nos loges, travaille de son mieux à l'évolution spirituelle de ses frères, autant qu'à celle des profanes. Le *désir* de se perfectionner par l'épreuve et le sacrifice, et le zèle apporté dans des études souvent arides, l'étude cons-

tante de soi-même pour éviter de juger les autres sévèrement, alors qu'on est si tolérant pour ses fautes personnelles, donnent naissance, peu à peu, dans l'homme, aux facultés mystérieuses qui vont en faire un *nouvel homme*.

C'est, en général, par l'action individuelle, par l'assistance morale à un frère désespéré que s'exerce le Martiniste à cette époque de lutte sauvage et sans pitié pour les joies matérielles.

Et nous n'avons pas, dans cette voie, de meilleur guide que le Philosophe Inconnu et son incarnation effective dans notre maître Claude de Saint-Martin.

Mais les ouvrages du maître sont rares et, partant, peu abordables aux moyens matériels des membres d'un ordre dont la pauvreté physique est l'honneur. Aussi faut-il remercier nos maîtres qui vous ont choisi comme l'instrument de la diffusion de leurs idées en vous inspirant la pensée de mettre le *Tableau naturel* à la portée de tous nos frères.

Nous savons trop quel honneur incombe à cette fonction de dispensateur de vérités, choisi par l'invisible, pour vous décerner des éloges que votre modestie et votre désir de rester inconnu ne sauraient tolérer.

Mais laissez-moi remercier au moins ces guides qui maintiennent l'Ordre contre toutes les attaques et savent au moment voulu lui donner l'extension nécessaire. Soldats de l'Idéalité chrétienne dans une époque de scepticisme et de matérialisme, sortis presque tous des centres d'instruction contemporaine sans aucune croyance, nous nous sommes élevés du positivisme

néantiste jusqu'à l'Illuminisme, en laissant à la Raison et au Libre Examen la grande place à laquelle ils ont légitimement droit.

Et si nous laissons de côté les superstitions et les erreurs, répandues par les divers clergés, nous entendons nous défier autant du cléricisme de Loyola que de celui de Voltaire, et nous ne voulons pas fuir les lisières d'une foi aveugle, pour tomber dans l'esclavage d'une négation et d'un athéisme aussi aveugles.

Simple soldats d'une grande cause, pauvres garçons de ferme du Grand Fermier, nous aspirons à établir le domaine de Notre-Seigneur là où règne le Prince de ce Monde, le Dieu d'Argent et d'Égoïsme qui guide la plupart des êtres terrestres ! Et dans cette action nous savons que nous ne pouvons rien par nous-mêmes, écrasés par nos fautes et notre ignorance, sans l'assistance d'En Haut.

C'est, en effet, quand l'homme s'est rendu compte que les clefs de la science actuelle sont les simples *clefs d'argent* dont parle Claude de Saint-Martin et que les *clefs d'or* sont en nous et non dans les livres, c'est quand l'homme a l'entière conscience de son infériorité, que se lève le voile d'Isis et que l'Illuminisme vient récompenser le courage dans les épreuves, l'humilité réelle et la confiance inébranlable en l'assistance du Réparateur.

Alors la Science terrestre s'évanouit brusquement dans la vitalité intense de la Science intégrale, immédiatement perçue ; alors s'éloigne bien loin ce monde d'injures, de luttes et de calomnies, quand on atteint le plan où le pardon et la pitié prouvent la *paix du*

cœur. Et c'est là qu'il faut chercher l'explication de cette tranquillité d'âme avec laquelle Saint-Martin, deux fois prisonnier au moment le plus aigu de la Révolution, s'occupait seulement de discuter l'importance de l'action de la Vierge céleste dans la génération du Verbe vivant en nous. Le « Philosophe Inconnu » s'inquiétait aussi peu de sa vie physique que de celle d'une poule ; car il vivait tout entier dans l'autre vie. C'était un « participant des deux plans », un deux fois né, un Dwidja.

On comprend comment de telles discussions dans un moment pareil étonnent les critiques, comment de telles facultés les déroutent et les déconcertent. Et notre vieux maître écrivit le *Crocodile* à leur intention, car il a su enfermer sa pensée sous le triple voile initiatique chaque fois qu'il l'a voulu.

Et dans aucun de ses ouvrages cette habileté n'éclate plus finement que dans ce *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'Homme et l'Univers*, composé sur les clefs secrètes des vingt-deux arcanes de l'alphabet primordial et du Tarot.

Un des plus grands maîtres intellectuels contemporains, Saint-Yves d'Alveydre, a reconstitué, par l'assistance incessante d'un ange de l'invisible, toutes les clefs de cet *Archéomètre* qui fut le THEBA ou, en lisant de droite à gauche l'A Be Th (l'Aleph-Beth-Thau) de toute la Science vivante dans l'antiquité.

Bientôt, sans doute, ce travail paraîtra, à titre de glose d'une vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et alors seront dissipées bien des obscurités et seront détruites bien des erreurs.

Que chacun des frères de l'Ordre Martiniste médite ces commentaires des vingt-deux arcanes écrits par Saint-Martin, en attendant l'apparition prochaine des autres ouvrages du célèbre réalisateur de notre Ordre, que d'autres frères dévoués se préparent à remettre au jour.

Salut en יהוה à tous les membres de l'ordre répandus dans l'Univers, qu'ils travaillent tous à la Gloire du Philosophe Inconnu, notre Vénéral Maître.

PAPUS,

P::: S::: C:::

PENSÉES

Le lys est mieux vêtu que ne l'était Salomon dans toute sa gloire.

∴

L'Auteur des choses a enveloppé l'univers de son nom; il a posé à chaque région un extrait de ce nom puissant, pour y demeurer et les balancer l'une par l'autre.

Ainsi l'univers plane au-dessus des abîmes, parce qu'il est suspendu aux rayons du nom du Seigneur, et que tous les rayons du nom du Seigneur sont vivants, comme lui par eux-mêmes.

Voilà pourquoi ils peuvent servir de guides au voyageur égaré, puisqu'il n'y a point un point de l'espace où il ne puisse trouver une lumière vivante, comme la parole.

CLAUDE DE SAINT-MARTIN.



PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

(Cette partie est ouverte aux écrivains de toute école, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.)

L'IDOLATRIE

CONFÉRENCE FAITE A LA SOCIÉTÉ DES CONFÉRENCES
SPIRITUALISTES, LE 28 JUILLET 1899

Le sujet que je me propose de traiter est très vaste et demanderait plusieurs séances pour être étudié comme il le mérite. Disposant de très peu de temps, je vais être obligé d'abréger beaucoup et de ne m'attacher qu'à un seul côté de la question. Je vous prierai donc d'emporter d'ici la conviction que le sujet, loin d'être épuisé, aura été à peine effleuré.

PREMIÈRE PARTIE

DÉFINITIONS

Et d'abord, qu'est-ce que l'Idolâtrie? Le mot vient du grec εἰδωλον image, fantôme, représentation d'un objet de la pensée, et λατρεία adoration, d'où le mot culte de Latrie, auquel Dieu seul a droit, en opposition avec le culte de Dulie (δοῦλος serviteur), réservé aux saints et aux anges; entre les deux, il y a encore le culte d'Hyperdulie, plus que Dulie, qui appartient à la sainte Vierge. L'Idolâtrie est donc le culte des idoles.

Ce mot a été employé pour la première fois par les chrétiens, pour signifier le culte des faux dieux. Avant eux, le mot Εἰδωλον, que les Latins traduisaient par *Simulacrum*, était pris plus particulièrement pour fantôme, apparence; cela ressort clairement des vers suivants tirés de l'Odyssée :

Τὸν δὲ μετ' εἰσενόησα βίην Ἡρακλείην,
 Εἰδωλον· αὐτὸς δὲ μετ' ἀθανάτοσι θεοῖσιν
 Τέρπεται ἐν θαλίῃσιν καὶ ἔχει καλλίσφυρον ἼΙβην.

« Ensuite parut le puissant Hercule (mot à mot la force Herculienne), du moins son *Fantôme*; car lui-même, parmi les dieux immortels, se réjouit dans un festin, auprès d'Hébé aux beaux pieds. »

(Dans le texte, εἶδωλον est écrit en minuscule, je l'écris en majuscule pour le faire ressortir; cette réflexion s'applique aux vers suivants.)

ἦ τί μοι ΕΊΔΩΛΟΝ τοῦδ' ἀγανῆ Περσεφόνηια
ὤτρυν', ὄφρ' ἔτι μᾶλλον ὀδυρόμενος στεναχίζω;

« La bienveillante Proserpine m'a-t-elle envoyé cette *Ombre*, pour me faire gémir encore davantage ? »
(Il s'agit de l'ombre de sa mère.)

Pendant le festin qui précède le massacre, par Ulysse, des parasites prétendants de Pénélope, Théoclymène voit la salle et même la cour pleines d'ombres qui se précipitent dans l'Érèbe; le mot ombre, en grec, est encore εἶδωλον.

Quand il s'agit des âmes elles-mêmes, Homère emploie le mot ψυχαί.

..... αἱ δ' ἀγέροντο
ΨΥΧΑΪ ὑπέξ' Ἐρέβους νεκύων κατατεθνηώτων.

« ... Les âmes des morts (les mânes), s'élevant du fond de l'Érèbe, s'assemblèrent. »

Ἦλλε δ' ἐπὶ ΨΥΧῆ Θηβαίου Τειρεσίαο,

« Survint l'âme du Thébain Tirésias. »

Comme on le voit, le mot Idolâtrie implique tout aussi bien le culte des fantômes et des idées que le culte des statues, pour lesquelles il y a du reste un autre mot : εἰκόν image; le culte des statues et des images s'appellerait donc Iconolâtrie, et représenterait une sorte de fétichisme.

Cependant ces deux mots ont été souvent confon-

pus, et les Iconoclastes (de εἰκών et κλάω briser) considéraient bien les Iconophiles comme des idolâtres. Cette confusion dure encore aujourd'hui dans beaucoup d'esprits.

Je ne dirai que deux mots de la grande querelle des Images. Vous savez tous que les premiers chrétiens étaient hébreux ou instruits par des Hébreux. Ils partageaient tout naturellement l'horreur des Juifs pour les statues.

Le premier commandement du Décalogue, dit en effet : *Non facies tibi sculptile, neque omnem similitudinem quæ est in cælo desuper, et quæ in terra deorsum, nec eorum quæ sunt in aquis sub terra. Non adorabis ea, neque coles.* « Vous ne ferez point d'image taillée, ni aucune figure de tout ce qui est en haut dans le ciel, et en bas sur la terre, ni de tout ce qui est dans les eaux sous la terre. Vous ne les adorerez point, et vous ne leur rendrez point de culte. » Cette interdiction visait évidemment les représentations des dieux des autres nations ; mais les Israélites l'ont toujours étendue à leur propre dieu lui-même.

Du reste ils n'étaient pas artistes et cette abstention n'avait rien qui pût leur déplaire.

Aussi les premiers chrétiens n'avaient ni statues ni images, ils avaient seulement des symboles : ils gravaient volontiers sur les parois des catacombes des images représentant un poisson, en grec ἸΧΘΥΣ, parce que toutes les lettres de ce mot étaient les initiales de la phrase suivante : Ἰησοῦς Χριστὸς Θεοῦ Υἱός Σωτήρ, Jésus-Christ, fils de Dieu, sauveur. Ils fabri-

quaient aussi des bijoux en forme de poisson, tels que celui-ci :



Fig. 1.

Le mot $\Sigma\omega\sigma\alpha\iota\varsigma$ écrit à l'intérieur veut dire Salva, sauve-nous; de sorte que le bijou tout entier signifiait: Jésus-Christ, fils de Dieu, sauveur, sauve-nous (1).

Ils gravaient aussi le monogramme du Christ, un X et un P (fig. a); c'est ce signe qui plus tard fut inscrit sur le Labarum de Constantin. Quelquefois on ajoutait à ce signe un A et un Ω (fig. b), qu'on lisait: Christ, le commencement et la fin. Quelquefois le X était chaviré de façon à former le T



Fig. a



Fig. b



Fig. c



Fig. d

latin ou plutôt la croix (fig. c) et l'Α et l'ω étaient suspendus au croisillon, de façon à ce qu'on puisse lire aussi T AP ω. On retrouve aussi le signe de la fig. d pour $\chi\rho\iota\sigma\tau\acute{o}\varsigma \text{ Νικη}$, *Christus vincit*. Ce monogramme a subi encore d'autres variations. On représentait aussi un agneau, quelquefois même Ulysse attaché au mât de son vaisseau avec ses compagnons auxquels

(1) Voir: l'abbé Martigny, *Diction. des Antiquités Chrétiennes*.

il mettait de la cire dans les oreilles pour les préserver contre le chant des sirènes. On comprend l'allusion : Ulysse est Jésus en croix, les compagnons représentent les chrétiens dont Jésus a fermé les oreilles aux séductions du monde, représentées par les sirènes (1).

Mais le génie latin et, surtout, le génie grec n'étaient pas capables de se contenter de si peu ; les statues ne tardèrent pas à se multiplier, on allait même jusqu'à prendre des statues de dieux et de déesses, et à les transporter dans les églises comme statues de saints. Après les invasions successives de barbares et les révolutions si fréquentes de ces époques troublées, on était tout heureux de trouver des statues toutes faites, les vrais artistes étaient devenus rares.

Un grand nombre de chrétiens se scandalisèrent, et la grande querelle des Images prit naissance, des conciles intervinrent successivement pour et contre ; des violences furent exercées, Charlemagne fit écrire ses *Libri Carolini*, dont une grande partie était consacrée à combattre les images. Enfin en 842 un concile de Constantinople rétablit les décrets du deuxième concile de Nicée (787), qui déclaraient qu'on doit aux images la salutation d'honneur (τιμητικὴ προσκύνησις), en la distinguant de l'adoration vraie (ἀληθινὴ λατρεία qui ne convient qu'à Dieu (2). On n'avait jamais prétendu autre chose, et aujourd'hui il ne viendrait à l'idée de personne qu'il pût en être autrement.

(1) Idem.

(2) Voir : *Encyclopédie des sciences religieuses*, publiée sous la direction de Lichtenberger.

La querelle fut ainsi assoupie, mais elle couvait toujours sous les cendres. La Réforme la raviva, les Réformés étaient résolument iconoclastes. Le concile de Trente s'en mêla et décida (session XXV, *De Invocatione sanctorum*) que les images du Christ, de sa Mère et des saints devaient être maintenues dans les églises pour y recevoir l'honneur qui leur est dû, non pas comme si l'on devait leur attribuer une force divine ou en obtenir des faveurs, comme les païens se l'imaginaient (ils ne s'imaginaient pas ça du tout), mais pour appliquer cet honneur à ceux qu'elles représentent (1). Les Réformés n'acceptèrent pas cette manière de voir et, aujourd'hui encore, les protestants sont hostiles à toute représentation des puissances célestes et ils accusent volontiers les catholiques d'idolâtrie.

Il est donc bien entendu que l'Idolâtrie n'est pas un fétichisme, une adoration d'images, mais bien l'adoration de ce que les premiers chrétiens appelaient les faux dieux, et ils ont toujours donné à ce mot cette signification. Les anciens adoraient leurs divinités représentées par des images, comme les chrétiens adorent Dieu et honorent les saints, représentés par des images absolument symboliques, n'ayant même aucune prétention à être des portraits.

Les premiers chrétiens étaient entourés de Nations *Gentes*, qui étaient idolâtres; le mot *Gentils*, traduction de *Gentes*, est devenu synonyme d'Idolâtres. Après le triomphe, l'idolâtrie pourchassée et persécutée se réfugia dans les petites villes, les bourgs, Pagi,

(1) Voir : *Encyclopédie des sciences religieuses*.

dont les habitants, Pàgani, les villageois, toujours plus arriérés que les habitants des villes, conservèrent encore longtemps, tantôt ouvertement, tantôt clandestinement, les anciens cultes. Le mot *Paganus*, Païen, devint alors synonyme d'Idolâtre.

DEUXIÈME PARTIE

ÉVOLUTION DE L'IDOLATRIE

Dans toute l'antiquité, les masses ont ignoré complètement le monothéisme, quelques initiés savaient qu'il n'y avait qu'un seul Dieu ; ceux qu'on appelait ἱερείς, sacerdotes, que nous traduisons par prêtres, savaient à quoi s'en tenir sur la multitude de dieux adorés par le peuple ; mais le moment n'était pas encore venu de révéler la vérité, une pareille tentative aurait été dangereuse, Socrate s'en est aperçu.

Un seul peuple paraît faire exception : les Hébreux. Moïse entreprit de fonder une nation monothéiste, il se mit à la tête des Israélites et les conduisit hors d'Égypte de la façon que vous connaissez. Il n'a rien négligé, ni les promesses, ni les menaces, il n'a cependant pas réussi. Jamais les Hébreux n'ont été monothéistes, tout ce qu'il a été possible d'obtenir d'eux a été de leur faire pratiquer la *Monolâtrie*, c'est-à-dire que cette peuplade admettait l'existence de tous les

dieux des autres nations, mais consentait à n'en adorer qu'un, officiellement tout au moins, Iaveh, avec lequel il avait fait alliance. Ils ne considéraient pas leur dieu comme unique, mais comme puissant, formidable et jaloux, ne voulant pas supporter un autre dieu à côté de lui. Aussi il vivait dans les solitudes du Sinaï, et tout au plus venait-il de temps en temps visiter son peuple et veiller à ce qu'il observe fidèlement le traité qu'il avait fait avec lui : Servez-moi, je vous servirai, mais ne servez que moi, sans quoi je vous abandonne, non toutefois sans m'être vengé auparavant.

Israël était donc monolâtre, mais il ne l'était qu'officiellement, car à tout bout de champ il se laissait aller à l'idolâtrie; son histoire est pleine de ses infidélités en faveur de Baal, de Moloch même, de Tamouz, etc. Ceux qu'on a appelés, après la mort de Salomon, l'Israël du nord, et plus tard les Samaritains, sont restés idolâtres jusqu'à la fin. Les Juifs seuls ont fini, après le retour de la captivité, par concevoir Iaveh comme le plus grand et le plus puissant des dieux, puis enfin comme le seul. Dans les temps qui ont précédé la venue du Christ, ils étaient franchement monothéistes, Iaveh était devenu le seul Dieu. Toutes les autres nations étaient restées polythéistes.

Ceux qu'on a appelés les Gentils reconnaissaient douze grands dieux et une multitude innombrable de *dii minores*, de Nymphes, de demi-dieux et de Héros.

Les douze grands dieux habitaient l'Olympe et gouvernaient le monde. Sous leurs ordres, les dieux

inférieurs commandaient à des pays et surtout aux forces de la nature.

Jupiter gouvernait le ciel et commandait à tous les autres dieux. Il avait succédé à son père Saturne après l'avoir détrôné et mutilé. Saturne lui-même en avait fait autant à son père Uranus qui, selon San-choniaton, était fils d'Hélion, en grec Upsistos, le très haut. Toutes ces filiations, toutes ces luttes sont très importantes et correspondent à une cosmogonie très savante, mais cette étude ne doit pas faire partie de notre entretien actuel. Dégageons-en seulement ce que j'appellerai l'essence théogonique, à savoir que, par Upsistos, tous les dieux dérivent du *Deus ignotus*, le seul vrai Dieu dont la connaissance avait été perdue. Rapprochons encore de ce fait la limitation absolue du pouvoir des dieux : Jupiter lui-même était soumis au destin, dieu inconnu aussi ; jamais on ne le décrit, on ne raconte rien sur lui. On ne prononce son nom que pour constater l'impuissance de tous les dieux, sans exception, à se soustraire à ses décrets.

Le Destin ou les Destins restent dans le vague ; Polyphème, n'ayant pu atteindre Ulysse pour le punir de lui avoir crevé l'œil, invoque ainsi Neptune : « Écoute-moi, Neptune, dieu terrible, à la chevelure noire et majestueuse, toi dont les bras ceignent la terre : s'il est vrai que je sois ton fils, si tu te glorifies d'être mon père, fais que ce destructeur des remparts, cet Ulysse, né de Laërte et habitant d'Ithaque, n'imprime jamais le pied dans sa terre natale ; *ou si les destins veulent qu'il revoie ses amis et ses foyers*, qu'il y rentre malheureux, après une longue suite de tra-

verses, conduit par un navire étranger pleurant la perte de tous ses compagnons, et qu'il trouve dans son palais de nouvelles infortunes. » Les mots que j'ai soulignés indiquent que Polyphème reconnaît tous les pouvoirs à Neptune, excepté celui de transgresser les ordres des Destins. On voit bien là encore la trace de la connaissance ancienne de Dieu qui n'avait pu s'effacer entièrement de la mémoire des hommes. A travers tous les dieux, la Providence divine se faisait encore sentir.

Revenons à Jupiter. Il avait fini par régner sans conteste sur tous les autres dieux, mais il avait eu des luttes à soutenir. Junon elle-même, sa sœur et sa femme, n'a jamais été complètement résignée à l'obéissance, mais elle avait constaté l'impossibilité de lutter et se soumettait à regret. Elle avait déjà été cause de la fameuse chute de Vulcain son fils, qui avait voulu épouser sa querelle, et qui en est resté boiteux. Vous connaissez tous la lutte des Titans dont il sortit définitivement vainqueur.

Neptune commandait à la mer et aux eaux en général, Pluton aux enfers. On peut considérer Vulcain comme le dieu du feu. Tels sont les dieux des quatre éléments. Les autres président aux sciences, aux arts, aux sentiments et passions, etc. : Apollon aux beaux-arts, Mercure aux sciences, aux lettres, au commerce, Vénus à l'amour, Minerve à la sagesse, Mars à la guerre, etc.

Je ne dirai rien des dieux qui étaient sous le commandement de ceux dont je viens d'énumérer une partie, tels que Protée, Thétys, Nérée, Pœon, Dyo-

nysos ou Bacchus, les Satyres, Pan, les Egyptiens, etc. Il suffit de les mentionner. Je dois par contre parler un peu plus longuement des Nymphes dont le rôle nous intéresse tout particulièrement. Nous verrons en effet que, de même que les coutumes du menu peuple sont celles qui survivent le plus longtemps, témoins les Pagani ou Payens, de même les entités les plus infimes de la mythologie sont celles qui ont eu la plus longue existence. Les Nymphes sont encore aujourd'hui pleines de vie, tandis que les grands dieux de l'Olympe ont subi une destinée lamentable ; nous y reviendrons.

Les nymphes étaient en quelque sorte les suivantes des dieux et des déesses. Elles avaient elles-mêmes des pouvoirs considérables et recevaient des hommages d'un grand nombre d'humains. Elles étaient d'origine élémentaire : nymphes des eaux, naïades, nymphes des forêts, des forêts de chênes surtout, variété de naïades, les Dryades et les Hamadryades. Les Hamadryades étaient inférieures aux Dryades, elles ne vivaient que de la vie de l'arbre auquel elles étaient unies et mouraient quand l'arbre était coupé ou mort de vieillesse.

Cette solidarité est très intéressante, elle rappelle le Nagualisme. Par des cérémonies particulières, on lie l'existence d'un individu à celle d'un animal, souvent un caïman ou un serpent, quelquefois un tigre ou autre bête féroce ; quand l'animal meurt, l'homme meurt. Il existe aussi des cas de nagualisme naturel, surtout avec les végétaux ; quelques personnes éprouvent des souffrances particulières quand on

abat certains arbres, même quand on en brûle des débris après dessiccation. On connaît l'importance des arbres familiaux ; dans Fior d'Aliza, il y a un noyer qu'on veut couper, ce qui occasionne querelles et chagrins. Combien sont nombreux ceux qui éprouvent une émotion toute particulière, généralement agréable, à la vue des arbres, pour eux un court séjour dans un bois est une cause de sensations délicieuses. Au contraire, depuis Stanley, on connaît l'oppression de la forêt ; les voyageurs qui ont traversé les immenses forêts de l'Afrique sont soumis à des influences diverses qui, n'étant plus contre-balancées par celle du soleil, produisent une impression désagréable ; tandis que les peuplades qui vivent habituellement dans ces forêts, y sont dans leur véritable élément.

En outre, il y avait des nymphes des montagnes, les Oréades, des nymphes des airs, les divers vents sous les ordres d'Éole ; Vesta, déesse du feu, peut être rangée aussi dans cette catégorie. Il y en avait encore d'autres, mais il nous suffit de mentionner celles qui se rapportent aux quatre éléments.

Au moment où le christianisme commençait à se répandre dans le monde gréco-romain, le paganisme s'était singulièrement épuré, les dieux étaient aimés et grandis ; Jupiter n'était plus le tyran capricieux et coureur d'aventures, il était devenu le maître des cieux, majestueux, bon et secourable pour les hommes vertueux, terrible contre les impies et les méchants. Vénus, déesse de la beauté, de l'idéal, de l'amour dans ce qu'il a de plus élevé, était honorée

en tant que Vénus céleste, il n'était plus question de la Vénus terrestre et de tous ses débordements; Mercure n'était plus le dieu des voleurs, il était surtout le dieu des sciences et des lettres, du commerce et de l'industrie. Et ainsi des autres. Je parle naturellement des gens éclairés, le public ignorant était aussi arriéré, aussi superstitieux qu'il l'est encore de nos jours. Il y avait en outre une si grande tendance à mettre Jupiter au-dessus de tous les autres dieux qu'il en devenait presque un Dieu unique. Pour d'autres, dont Julien l'Apostat plus tard, c'était le Soleil qui dominait les autres et tendait à l'unité.

La religion Gréco-Romaine a été dénommée religion Naturiste, elle a mérité ce nom jusqu'au Néo-Platonisme. La nature elle-même avait sa représentation dans le grand Tout, le dieu Pan. Il ne faudrait pas faire ici une confusion, il ne s'agissait pas d'un panthéisme, le grand Pan représentait la nature tout entière; il était pour ainsi dire le lien entre les dieux et les humains, il était le père de la nature et, en cette qualité, le favori des Nymphes. A la naissance du Christ, ce lien a été brisé, Pan a disparu; des navigateurs longeant les côtes ont entendu les voix éplorées des Nymphes qui criaient : Pan, le grand Pan est mort !

Cette mort a été le premier acte du grand drame qui se préparait.

En effet, les temps étaient accomplis, le moment était venu où les hommes devaient enfin reprendre leur liberté et revenir au vrai Dieu. Les dieux avaient terminé leur mission, ils devaient maintenant

s'effacer et faire placé au Père céleste. Ils avaient rendu des services incontestables, ils avaient policé les sauvages humains, ils les avaient tirés de la barbarie et les avaient mis en état de recevoir la dernière initiation. Maintenant Dieu pouvait venir, se montrer et attirer les hommes à lui, ils étaient mûrs pour le recevoir.

Malheureusement les dieux avaient trop longtemps exercé le pouvoir pour consentir à se retirer au premier avertissement. Les hommes, de leur côté, s'y étaient attachés par tous les bienfaits qu'ils en avaient reçus. Ils comprenaient que le salut de l'empire était lié à la prospérité de leurs dieux et aux hommages qu'ils leur rendaient ; et cela était vrai. Mais l'empire lui-même était condamné. Une guerre sans merci commença à s'allumer.

Les Gentils se trouvèrent d'emblée en face d'un phénomène nouveau : jusqu'alors les dieux ne s'excluaient pas les uns les autres, le conquérant faisait des sacrifices aux dieux des peuples vaincus, ils les plaçaient même dans leur Panthéon ; réciproquement, les peuples vaincus ne voyaient aucun inconvénient à sacrifier aux dieux du peuple vainqueur, moyennant quoi il leur était permis de continuer à adorer leurs propres dieux. Maintenant tout est changé, ils voient un nouveau dieu, Christos, qui a des adorateurs de plus en plus nombreux, ces adorateurs refusent de sacrifier aux dieux officiels, aux dieux de l'Empire. Ils voient là une offense et le présage de malheurs pour l'État. Ils ne comprennent absolument rien aux motifs qui font agir ainsi les chré-

tiens, ils s'irritent et finissent par leur ordonner de sacrifier aux dieux de l'empire ; l'empereur fait passer un décret : Il y aura tel jour un sacrifice en l'honneur de tel dieu, tous les citoyens devront y participer sous peine de poursuites. Les chrétiens refusent, on discute avec eux, on ne leur défend pas de sacrifier à Christos, on leur propose même de le placer au Panthéon, mais avant tout ils doivent reconnaître et honorer les dieux de l'empire, sous peine d'être déclarés rebelles. Les chrétiens refusent avec indignation, ils ne consentiront jamais à permettre qu'on place leur Dieu au Panthéon, en compagnie des faux dieux qu'ils considèrent comme des démons. Quant à sacrifier à ces faux dieux, ils aimeraient mieux mourir mille fois.

La mesure était comble, ils étaient bien définitivement des ennemis de l'empire. Les persécutions étaient commencées.

Je ne veux pas faire l'histoire des persécutions, vous la connaissez tous. Je me contenterai de faire remarquer qu'on n'a pas persécuté les chrétiens parce qu'ils adoraient leur Dieu Christos, mais seulement parce qu'ils refusaient de sacrifier aux dieux de l'empire, contre lesquels en outre ils commettaient souvent des sacrilèges. Même pendant les persécutions de Dioclétien et de Maximien-Hercule, on leur proposait de les délivrer s'ils voulaient sacrifier aux dieux. Cependant, à cette époque, ils étaient considérés comme des ennemis de l'empire et on commençait à les redouter en raison de leur nombre croissant et de leur audace qui allait toujours en augmentant.

Enfin paraît l'édit de Constantin, le christianisme triomphe. Un retour offensif a lieu un peu plus tard avec Julien l'Apostat, qui en réalité n'avait pas apostasié le moins du monde, vu qu'il était païen de cœur avant son élévation à l'empire. Mais ce retour en arrière fut de courte durée, et ce fut Julien qui dit le mot de la fin ; en mourant, il s'écria : Tu as vaincu, Galiléen ! Le christianisme triomphait en effet définitivement.

C'est alors que le drame, qui jusque-là avait été terrible, devint navrant. Les chrétiens avaient été persécutés, ils persécutent à leur tour. Avant même Julien, ils avaient été intolérants ; il est inutile de raconter la querelle des Athanasiens contre les Ariens, les violences contre les temples païens, les confiscations des biens, etc. Maintenant ils sont les maîtres absolus ; au nom du Dieu qui leur a recommandé de pardonner à leurs ennemis, de les aimer même, de rendre le bien pour le mal, ils poursuivent les païens jusqu'au fond des campagnes, ils saccagent leurs temples, brisent leurs idoles, égorgent les récalcitrants.

C'est la guerre, je le sais, la guerre entraîne toujours des conséquences terribles ; mais est-il bien sûr que les chrétiens aient secondé les desseins de Dieu en détruisant violemment et cruellement ce qu'il avait condamné ? Combien j'aime mieux saint Bernard disant : *Heretici capiantur, non armis, sed argumentis*. « Les hérétiques doivent être vaincus, non pas par les armes, mais par les arguments. » Le paganisme était condamné et devait l'être, mais l'exemple, si fort quand il vient du vainqueur, les enseignements,

les exhortations et le temps n'auraient-ils pas suffi pour obtenir le résultat désiré? Je dis plus, ces moyens ne l'auraient-ils pas amené en un temps beaucoup plus court?

Qu'on se représente la situation misérable, le désespoir de ces pauvres gens privés tout à coup de ce qu'ils ont de plus cher! Car ceux d'entre vous qui sont religieux me comprendront: notre Dieu, Jésus, Marie, que nous aimons, ne nous pénètrent-ils pas jusque dans nos fibres les plus profondes? Si je veux me représenter l'état d'âme du malheureux qui s'est construit un réduit secret au fond de son jardin, pour y cacher ses dieux qu'il vient implorer clandestinement, et qui voit arriver l'inspecteur qui lui brise ses idoles, les profane et rase son petit temple, je n'ai qu'à penser à un chrétien d'une piété ardente, au curé d'Ars, par exemple, voyant arriver un fonctionnaire quelconque pour lui briser sa statue de sainte Philomène ou de la sainte Vierge.

Vous me direz sans doute que le païen était dans l'erreur et qu'il fallait que l'erreur soit extirpée. Cela est vrai, mais ce qui s'extirpe par la violence repousse vite, et je doute que de pareils procédés aient pu produire autre chose que de la terreur et des rancunes. Un homme qui se trompe n'en est pas moins un homme (1).

(1) Mon intention, soyez-en bien persuadés, n'est pas d'ex-cuser les cruautés des païens à l'égard des chrétiens; ils ont été féroces, ils se sont comportés comme des bêtes fauves. Le récit des supplices qu'ils leur ont fait subir vous ferait dresser les cheveux sur la tête et vous remplirait d'horreur. Mais la ven-

Or, qu'est-il arrivé ? C'est qu'on a obtenu un grand nombre de fausses conversions, et que le paganisme s'est réfugié dans les forêts et s'est perpétué jusqu'à nos jours.

Pendant que les chrétiens s'acharnaient contre les grands dieux, surtout contre Diane qui a été en exécration pendant tout le moyen âge, et qu'on accusait de conduire les sorciers au sabbat, les Nymphes étaient totalement oubliées dans leurs forêts. Mais elles n'étaient pas oubliées par tout le monde. Beau-

geance n'est pas une vertu chrétienne, et je ne consentirai jamais à admirer les actes de barbarie d'où qu'ils viennent. Jésus a dit à ses disciples qu'il les envoyait au milieu des loups, qu'on les persécuterait à cause de lui; je n'ai vu nulle part qu'il leur ait permis de persécuter quand ils seraient les maîtres à leur tour; tout le long des Évangiles, je vois le contraire. En outre de ses commandements d'aimer même ses ennemis et de rendre le bien pour le mal, vous pouvez vous rappeler, entre autres; l'épisode de sa tentative de passage à travers la Samarie, Luc, ix, 51-56; ses envoyés sont mal reçus, parce qu'il s'agit d'aller à Jérusalem; Jacques et Jean disent à Jésus : « Seigneur, voulez-vous que nous commandions au feu du ciel de tomber sur eux et de les dévorer ? » Jésus leur répond : « Vous ne savez pas quel esprit vous inspire (*nescitis cujus spiritus estis*), le fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les hommes, mais pour les sauver.

Ce qui doit ressortir surtout de toutes ces calamités, c'est la règle absolue que nous devons nous imposer de juger les hommes pour ce qu'ils sont et non d'après la doctrine qu'ils professent, et surtout de ne jamais juger une doctrine d'après la conduite de ses adhérents; les hommes sont toujours les hommes. Seuls méritent le nom de chrétiens les hommes vertueux, doux et pacifiques, comme il en a existé, heureusement, à toutes les époques de la grande épopée chrétienne, et comme il en existe encore aujourd'hui. Les autres ne comptent pas.

Disons cependant, à la décharge des chrétiens de tous les temps, que souvent les cruautés commises n'ont eu d'autre cause que la politique: la religion n'y figurait que comme prétexte.

coup de païens pratiquaient ostensiblement le christianisme pour leur sécurité personnelle, et s'en allaient clandestinement dans les forêts où ils rencontraient des naïades, des dryades et autres nymphes qui les consolait. Peu à peu le christianisme s'infiltrait dans les masses, et le commerce avec les nymphes continuait sous une autre forme. Elles s'appelaient alors des *Fées*. De véritables chrétiens ne craignaient pas de vivre au milieu de ces *Fées* qui, elles-mêmes, se convertissaient souvent au christianisme. Elles enseignaient à leurs amis des secrets naturels, à l'aide desquels ils produisaient souvent des phénomènes merveilleux ; on les appelait des *Enchanteurs*. Plus tard, on les a appelés des sorciers et on les a brûlés. Mais beaucoup d'entre eux sont devenus prudents et ont échappé aux recherches, de telle sorte que la plupart des gens qu'on a brûlés comme sorciers n'étaient que de pauvres diables, souvent pervers et faisant le mal par des procédés de magie noire, mais souvent aussi de simples malades. Ces *Enchanteurs* n'ont jamais fait de magie noire, ils s'occupaient surtout de médecine et ont été très précieux pour beaucoup de chevaliers blessés, qui étaient tout heureux d'avoir recours à leur habileté.

Des femmes aussi fréquentaient ces fées et étaient connues sous le nom de *Magiciennes*, mais sans qu'on attachât à ce mot une acception mauvaise. Quelquefois aussi, on les confondait avec les fées elles-mêmes.

Cette vie dans les forêts était toute naturelle en France, la Gaule chevelue, où les souvenirs druidiques étaient encore vivaces.

Tout le monde connaît l'aventure de Lusignan avec la fée Mélusine, qui n'était autre qu'une naïade. Les dames blanches étaient aussi très souvent des naïades ou des dryades ; cependant quelques-unes reconnaissaient une autre origine.

Je suis obligé de glisser très rapidement sur cette longue épopée, qui a pris un nouveau développement vers le milieu du siècle dernier avec la secte des Kabbalistes, qui a rendu ces nymphes populaires sous les noms de Sylphes, Ondins, Gnomes et Salamandres. En tous temps, et encore aujourd'hui, les récits de la veillée les mentionnent sous les noms de Fées, de Corrigans, de Farfadets, de Lutins, d'Esprits follets, de Gins, de Lavandières de la nuit, etc.

Nous allons bientôt expliquer ce qu'il y a de fondé dans tous ces récits qui paraissent de pure superstition et qui cependant contiennent une bonne part de vérité.

TROISIÈME PARTIE

THÉORIE DE L'IDOLATRIE

Nous voilà arrivés à la partie la plus délicate de ma démonstration. Jusqu'à présent, je n'ai eu à parler que de choses admises par tout le monde, maintenant je vais être obligé de m'appuyer sur des données et des théories que les occultistes ont pu vérifier, mais que

ceux qui sont étrangers à ces sortes d'études hésiteront à admettre. Néanmoins je ne vais pas vous ménager, et dussiez-vous me prendre pour un rêveur éveillé, je vais dire ce que je crois être la vérité.

Je vous ai déjà dit, dans la seconde partie de cette étude, que les païens avaient en quelque sorte une subconscience de l'action du seul Dieu réel au-dessus de celle de tous leurs dieux ; les Destins, plus forts que Jupiter lui-même, en étaient la trace. Leur théogonie même la laissait discrètement entrevoir : le père de tous les dieux était le Ciel et leur mère était la Terre, d'où il est facile de conclure que les dieux proviennent de l'influx céleste manifesté par les aspirations et les conceptions humaines.

En réalité, Dieu a toujours gouverné le monde, mais, entre lui et nous, il existe toute une hiérarchie de serviteurs invisibles pour nos yeux terrestres. Les théologiens ne connaissent qu'une seule catégorie d'êtres invisibles : les anges, bons et mauvais, ces derniers étant aussi appelés des Démons ou des Diabes. Les païens connaissaient surtout les autres.

Ces autres êtres, sur la nature desquels nous allons bientôt nous expliquer, sont ceux qui agissent directement sur l'homme et la nature ; les païens les divisaient, suivant leur importance, en grands dieux de l'Olympe, dieux inférieurs (*dii minores*), nymphes, satyres, demi-dieux, etc. Il est bien entendu que je ne parle que du monde gréco-romain et, par conséquent, de la mythologie homérique, hésiodienne, etc.

Avant d'aller plus loin, je vais justifier mes dires

par une citation ; je choisis de préférence Catherine Emmerich, la célèbre voyante du commencement de ce siècle, parce que les théologiens l'entourent d'une grande considération et reconnaissent qu'elle est parfaitement orthodoxe.

« ... Même parmi les esprits planétaires, il règne un grand ordre. Ce sont aussi des esprits tombés, mais pas encore des diables ; ils sont très différents de ceux-ci : ils montent et descendent sur la terre. Dans une des sphères ils sont tout à fait mornes et tristes, dans l'autre ardents et violents, dans l'autre légers, dans une autre, exacts et prévoyants. Ils agissent sur tout ce qui vit sur la terre, et sur les hommes au moment de leur naissance. Ces esprits forment certaines hiérarchies, certaines associations. Je vis dans leurs planètes des formes ressemblant à des végétaux et à des arbres...

« ... Ces esprits se nourrissent de fruits qui sont appropriés à leur substance. Quelques-uns sont aussi une occasion de bien, en tant que l'homme fait tourner au bien leurs impulsions.

« ... La lune est froide et pierreuse, pleine de hautes montagnes..... tantôt, au contraire, il semble que tout déborde, et alors la lune exerce une pression si forte sur la terre que les hommes en deviennent mélancoliques.

.

« J'ai vu entre autres choses que tout homme, à sa naissance, reçoit deux esprits, l'un bon, l'autre mauvais. Le bon est céleste par sa nature, mais ap-

partenant à la hiérarchie inférieure ; le mauvais n'est pas encore un diable, il n'est pas encore dans les supplices ; mais il est privé de la vision de Dieu. Je vois toujours dans un certain cercle autour de la terre neuf corps ou espaces sphériques, comme des astres lointains : je les vois habités par des esprits de diverse nature et je vois partir d'eux des bandes de rayons dans lesquelles on peut suivre chaque ligne jusqu'à un point quelconque de la terre ; j'ai toujours pensé qu'ils sont par là en rapport avec la terre. Ces neuf mondes peuplés d'esprits forment comme trois sections... Dans ces mondes habitent les mauvais esprits qui, à la naissance de chaque homme, s'associent à lui par un rapport que je vois alors clairement et que j'admire, mais que je ne puis expliquer à présent. Ces esprits ne sont pas diaphanes et attrayants comme les anges ; ils reluisent à la vérité, mais c'est une lueur extérieure et trouble, c'est comme un reflet.

« Les uns sont paresseux, languissants, rêveurs, mélancoliques ; les autres violents, irascibles, farouches, obstinés, pleins de raideur ; ou bien encore fertiles en jongleries, etc. C'est comme s'ils étaient des passions. Ils sont colorés et j'ai remarqué chez eux les mêmes couleurs que je vois se manifester à travers les hommes lorsqu'ils éprouvent des souffrances et des combats intérieurs, et qui, transfigurés dans l'auréole des martyrs, rayonnent hors d'eux et se fondent dans la lumière qui les entoure. C'est comme si les passions chassées d'eux par les souffrances devenaient pour eux des couleurs triomphales. Ces esprits ont dans

levisage quelque chose de sévère, de tranchant, de violent, de pénétrant; ils s'attachent avec une ténacité extraordinaire à l'âme humaine comme les insectes attirés par certaines odeurs et certaines plantes. Ils provoquent dans l'homme des convoitises et des pensées de toute espèce. Toute leur personne est pleine de rayonnements et d'amorces attrayantes, comme d'aiguillons subtils; ils ne produisent par eux-mêmes aucun acte, aucun péché: mais ils soustraient l'homme aux influences divines; ils l'ouvrent au monde, l'enivrent de lui-même, le lient, l'attachent à la terre de diverses manières; quand il leur cède, il entre dans les ténèbres, et alors le diable s'approche et imprime comme un sceau; c'est un acte, un péché, cela devient comme une naissance; la séparation d'avec ce qui est divin est accomplie. »

Eh bien! Messieurs, je ne crains pas de le dire, la page que je viens de vous lire est une page de génie; il n'y a pas un occultiste qui ne soit obligé de reconnaître que cette femme a vu et bien vu; tout est décrit avec une vérité extraordinaire pour une religieuse habituée à voir les choses sous un point de vue bien différent. Incontestablement cette femme n'a pas compris la portée de ce qu'elle voyait, mais elle l'a décrit honnêtement, sans chercher à faire cadrer les faits avec ses propres idées. Vous avez vu qu'elle est même obligée de convenir que ces entités, qu'elle appelle de mauvais esprits, faute d'avoir à sa disposition une expression plus adéquate, sont capables de faire produire du bien. Un théologien ne manquera pas de dire: Mais cela est connu, Dieu se sert quelquefois de Satan pour

produire du bien. Non, cette objection ne tient pas, il ne s'agit pas de ce qu'on appelle un mal pour un bien ; Catherine dit que « quelques-uns sont aussi une occasion de bien, en tant que l'homme fait tourner au bien leurs impulsions ». Il n'y a là en jeu que l'esprit et l'homme ; ces esprits sont le type de ce que j'ai appelé ailleurs les *Indifférents*. Catherine du reste dit bien : quelques-uns, elle ne dit pas que ce soient tous indifféremment. L'impulsion que je reçois n'est ni bonne ni mauvaise par elle-même, j'en fais ce que je veux.

Je tiens aussi à faire remarquer, en passant, combien le passage que je viens de citer est favorable à l'astrologie ; Catherine vous montre les esprits des planètes influant sur les hommes, au moment de leur naissance ; les astrologues ne disent pas autre chose.

Mais, avant d'aller plus loin, je dois répondre à une objection possible : Vous nous racontez, me dira-t-on, ce que Catherine Emmerich a vu ; cela ne prouve pas grand'chose, nous rêvons tous un tas de billevesées, Catherine a fait de même, nous ne voyons pas pourquoi vous attachez tant d'importance à de pareilles balivernes.

Je répondrai à cette objection qu'il m'est impossible, dans le peu de temps dont je dispose, de vous citer tous les auteurs qui ont parlé des choses de l'invisible, sans quoi vous verriez qu'il y a une concordance parfaite entre toutes leurs observations. Qu'il s'agisse d'auteurs païens de l'antiquité, d'auteurs chrétiens du moyen âge ou d'aujourd'hui, de saints, de simples extatiques, qu'il s'agisse de théosophes

ou d'occultistes modernes ou anciens ; tous ceux qui ont été à même de voir sur le plan astral ont vu et décrit les mêmes choses. Sans s'être entendus ensemble, ils sont unanimes, tous leurs récits concordent. Que voulez-vous de plus ? Cette concordance est bien la meilleure preuve que la critique puisse réclamer. Êtes-vous bien sûr, me direz-vous, qu'ils n'aient pas été influencés les uns par les autres ? Absolument sûr, car j'ai constaté des faits de ce genre, et ce que j'ai vu, je n'ai aucune raison de croire que d'autres n'aient pu le voir.

Sans parler des cas où j'ai vu plusieurs personnes faire séparément le même récit, quand on voit un événement dans tous ses détails, tel qu'il se réalisera plusieurs jours plus tard, par qui a-t-on pu être influencé ? — Coïncidence ? — Ce n'est qu'un mot, une coïncidence serait déjà difficile à admettre dans certains cas, mais mille coïncidences sont impossibles.

Je sais bien que les sceptiques ne sont pas difficiles en pareille matière, et, à ce sujet, je vais vous citer un exemple que je tire du *Traité des hallucinations*, de Brière de Boismont, c'est une vraie perle. Le récit est tiré d'Abercrombie : *Inquiries concerning the intellectual powers and the investigation of truth*. London, 1841.

« Un ministre protestant, s'étant rendu à Édimbourg d'un endroit voisin, descendit dans une auberge. Il venait de s'endormir, lorsqu'il aperçut en songe sa maison brûler, et un de ses enfants au milieu des flammes. Il s'éveille aussitôt, quitte à l'instant la ville pour retourner chez lui. Arrivé en vue de sa maison,

il la trouve en feu, et s'élançe à temps pour sauver un de ses enfants, qui avait été abandonné au milieu de l'alarme et de la confusion d'un pareil événement. »

Voyons maintenant comment Brière de Boismont croit pouvoir expliquer cela :

« On s'explique assez naturellement ce fait, sans qu'il soit nécessaire de recourir au merveilleux. Ainsi il est possible que le ministre eût eu un domestique qui ne prit point de précautions contre le feu; et ne lui en fallait pas davantage pour lui inspirer une peur extrême de voir sa maison brûler. Ajoutez à cela que la circonstance de l'éloignement devait augmenter l'imprévoyance du domestique. Pour peu qu'il y eût quelque fête dans les environs, son imagination devait lui faire redouter que son serviteur ne s'y enivrât. Les circonstances étaient donc suffisantes pour lui faire voir en songe l'incendie de sa maison, qu'une simple coïncidence convertit en une triste réalité. »

Après cela, il n'y a plus qu'à ajouter : Et voilà pourquoi votre fille est muette.

Tant de candeur me désarme et je n'objecterai à cette explication que ceci : Il se peut que Brière de Boismont ne soit pas dupe lui-même d'une pareille accumulation d'hypothèses, et pour peu qu'il ait peur des sarcasmes de ses confrères, son imagination devait lui fournir la première platitue venue pour ne pas paraître accepter le merveilleux. Les circonstances étaient donc suffisantes pour lui faire construire tout un roman qu'une simple coïncidence convertit en un conte à dormir debout. .

Les êtres dont j'ai parlé plus haut entrent facile-

ment en communication avec l'homme, et peuvent leur rendre de nombreux services et aussi en recevoir. Expliquons-nous maintenant sur la nature de ce commerce entre le Visible et l'Invisible et montrons que les dieux de l'antiquité ont existé et même existent encore.

Tout d'abord, détruisons un malentendu qui empêchera toujours de comprendre quoi que ce soit aux phénomènes de l'au-delà. Quand les chrétiens sont entrés en lutte avec les païens, et surtout après leur victoire, ils ont tranché très simplement la question du *De natura deorum* ; pour eux, les dieux étaient tout simplement des diables ayant réussi à tromper les hommes et à s'en faire adorer. C'est une des plus grandes absurdités qui aient été dites. On a toujours abusé beaucoup et on abuse encore de Satan. Quand on ne comprend pas quelque chose, on ne se met pas l'esprit à la torture, c'est Satan qui fait ses farces. C'est une explication bien commode et à la portée de toutes les intelligences. Cette erreur provient de la tendance fâcheuse des esprits faibles à nier ce qu'ils ne comprennent pas, et de la tendance non moins fâcheuse des prosélytes à vouloir simplifier leur enseignement au delà de toute mesure pour le mettre à la portée de tout le monde, au risque de le rendre incomplet et incompréhensible, au risque surtout de perdre des notions importantes qui, à force de se sous-entendre, finissent par ne plus s'entendre du tout. C'est ainsi qu'ils ont trouvé bon de sanctionner la confusion de l'âme avec l'esprit et d'en faire un tout unique sous le nom d'âme, de telle sorte qu'aujourd'hui leurs des-

endants enseignent magistralement que l'homme est un composé de corps et d'âme; si vous leur dites qu'il y a un corps, une âme et un esprit, ils vous répondent naïvement: Vous admettez donc les deux âmes de Platon? — Non, je n'admets pas que l'homme ait deux âmes, tout au moins au sens que vous donnez au mot âme, Platon non plus, du reste; mais il a une âme et un esprit, saint Paul le savait bien, et ses contemporains aussi.

Dans le même ordre d'idées, ils ont remplacé partout le ternaire par le binaire: le bien et le mal, Dieu et le diable; rien autre, tout ce qui n'est pas de Dieu est du diable. Quand ces imprudences ont été commises pour la première fois, on se comprenait encore, parce qu'on se rappelait les sous-entendus, mais aujourd'hui on a perdu la clef depuis longtemps, et on ne s'y reconnaît plus du tout. Par contre, beaucoup de philosophes commettent l'erreur opposée: ils disent que les diables sont des dieux démodés, hors d'usage. Cela n'est pas plus exact. Les dieux n'ont pas été une simple conception de l'esprit, qui s'est transformée en une conception opposée. Ils ne sont pas davantage des entités qui, détrônées, sont devenues des diables.

C'est aussi une erreur de croire, comme quelques-uns se l'imaginent, qu'il est indifférent d'appeler Dieu de n'importe quel nom; que les dieux n'étaient après tout que Dieu envisagé sous ses divers aspects; qu'on l'appelait Jupiter, Neptune, Pluton, Vulcain, Vénus, etc., suivant qu'on le considérait comme le Maître des puissances célestes, des eaux, de la terre, du feu, des sentiments, etc.

Les anciens n'ont jamais eu de pareilles idées ; les initiés eux-mêmes, qui connaissaient le Dieu unique, savaient très bien ce qu'il en était des dieux qu'on adorait publiquement ; ils étaient loin de les mépriser, mais ils se seraient bien gardés de les confondre avec Dieu. On se rappelle que dans les sanctuaires égyptiens, quand le récipiendaire avait subi les dernières épreuves, on le conduisait devant une statue voilée d'Osiris et on la *dévoilait* en lui disant : Osiris est un dieu noir. On aurait donc grandement tort de croire honorer Dieu en lui donnant tous les noms sous lesquels on se figure que les anciens l'ont adoré.

Les dieux n'étaient ni des diables, ni des anges, et encore bien moins Dieu lui-même, mais des êtres bien à part, existant depuis le commencement du monde, avec des fortunes diverses, et généralement immortels.

Parmi les êtres invisibles dont j'ai parlé, il en est une catégorie très peu connue en dehors du monde des occultistes, ce sont ceux que nous appelons les *Ames des planètes*, qu'il ne faut pas confondre avec les anges directeurs de ces planètes. La terre a son âme et son ange comme les autres. Catherine Emmerich a vu les anges, elle a aussi vu des êtres qui tiennent à l'âme de la planète par des liens que j'expliquerai tout à l'heure ; mais elle n'a pas su leur assigner leur vraie place, ce qui n'est pas étonnant quand on pense qu'elle manquait totalement de l'instruction spéciale nécessaire pour se reconnaître au milieu de ce monde. Quant à l'âme elle-même de la planète, elle ne paraît pas l'avoir vue.

A ce propos, permettez-moi une courte digression : Quand on pénètre dans l'astral, on se trouve en présence d'un monde tout nouveau, absolument comme celui qui regarde pour la première fois à travers un microscope. Pour se reconnaître au milieu de toutes ces complications, il est nécessaire d'avoir un guide, sans lequel du reste on court des dangers formidables. Ce guide peut être tout aussi bien un être de l'invisible qu'un initié humain déjà au courant. Pour mon propre compte, je préfère de beaucoup le guide invisible. Il n'y a donc rien d'extraordinaire à ce qu'une voyante, comme Catherine, puisse commettre quelques erreurs d'interprétation.

Ne nous occupons pas des autres planètes, et voyons uniquement ce qui se passe sur notre terre. L'âme de la terre est loin d'être un facteur négligeable pour tout ce qui nous concerne, elle est un maître alternativement bon, paternel ou exigeant, féroce même, suivant la manière dont nous nous comportons à son égard. Quand je dis un maître, j'exagère un peu ; théoriquement, nous ne sommes que ses locataires, mais en pratique nous sommes bien souvent ses esclaves.

L'Eschatologie humaine peut être résumée ainsi : briser les liens qui nous attachent à la terre, traverser tous les plans et atteindre le plan divin pour nous y fixer définitivement. L'âme de la terre, au contraire, met tout en œuvre pour consolider ces liens et nous retenir captifs, nous empêcher de lui échapper. Elle y est extrêmement intéressée : les hommes font sa puissance et sa prospérité, sans eux elle dépérirait et mènerait une existence misérable, comme un roi sans

sujets. Qu'est-ce donc que cette âme de la terre ? Est-ce une nouveauté que j'ai découverte et que je vous montre pour la première fois ? Pas le moins du monde, elle a été connue de tout temps sous divers noms ; les anciens la connaissaient sous le nom de Gée, Rhée, Titée, etc. L'évangile de Jean la mentionne sous le nom de Prince de ce monde, et c'est sous ce dernier nom que je la désignerai désormais. On retrouve aussi chez les bouddhistes et les théosophes quelque chose d'analogue, nous en parlerons dans un instant.

Étudions maintenant la physiologie théogonique.

Les passions des hommes, leurs diverses conceptions, sont des êtres qui sont doués d'une vitalité plus ou moins grande ; quand une forte volonté les anime, elles sont susceptibles d'influer sur le monde ambiant. Ces êtres, créations humaines, mortelles par conséquent, ont été appelés par les théosophes modernes *Élémentals Kama-Manasiques*. Ces élémentals artificiels sont aussi appelés des Larves par les occultistes, quand elles ont une moindre importance et un but un peu particulier.

Je ne m'étendrai pas sur cette question qui m'éloignerait trop de mon sujet. Si vous voulez étudier le plan astral et ses habitants, je ne saurais trop vous recommander la lecture du savant article de mon ami Ch. Barlet, paru dans l'*Initiation* de novembre 1896 et janvier 1897 et reproduit dans le *Traité élémentaire de sciences occultes* du D^r Papus ; et aussi la brochure très instructive de Leadbeater : *Le Plan astral*. Vous pourrez lire aussi les œuvres des maîtres : Éliphas Lévi, Papus, Guaita et autres.

Quand un Élémental Kama-Manasique est créé par un petit groupe d'hommes, réunis dans une intention commune, il devient une entité collective douée d'une puissance beaucoup plus grande que les précédents.

Mais quand une nation tout entière est unie dans une même idée, dans une même volonté, l'entité collective ainsi formée devient un Égrégore.

Plus la nation est nombreuse, et surtout plus elle est énergique, plus elle est unie dans un même sentiment, plus l'Égrégore formé est puissant et formidable. Cet Égrégore, par un processus analogue à celui que je vais décrire, devient l'âme de la Patrie, son génie protecteur. On voit de suite combien la désunion des citoyens peut l'affaiblir. C'est sur lui que les puissances célestes agissent pour tout ce qui concerne les intérêts de la Patrie.

Quand l'idée formatrice est une idée religieuse, l'Égrégore est un dieu ; il se compose de trois parties : un des esprits dont j'ai parlé plus haut ; le revêtement astral propre de cet esprit, et la partie complexe fournie par l'homme, l'entité collective : astrale, passionnelle et mentale tout à la fois, qui lui sert de corps proprement dit. Ce corps n'est pas un corps physique, mais il lui est analogue et peut le devenir quelquefois et pour un peu de temps.

L'Égrégore ainsi formé vit de sa vie propre, mais avec toutes les passions qui sont contenues dans son corps et qui ne sont autres que les passions humaines qui entrent dans sa composition. Voilà pourquoi les dieux ont les mêmes passions que les hommes. En outre, son corps exerce sur lui la même tyrannie que

le nôtre exerce sur nous ; il est la condition indispensable de sa vie complète et, comme le nôtre, il s'use et a besoin d'être renouvelé.

La vie de l'Égrégore doit donc être entretenue par deux sortes de nourritures. L'homme nourrit son corps astral avec des aliments astrals et son corps physique avec des aliments physiques. De même l'Égrégore nourrit son corps astral avec des aliments astrals qui ont été connus des anciens sous les noms d'ambrosie et de nectar. Ils ajoutaient même que l'homme qui mangeait de l'ambrosie devenait immortel ; c'était une allusion à la partie immortelle de nous-même qui ne se nourrit que d'ambrosie et non plus d'aliments matériels. (Ambrosie, en grec ἀμβροσία, vient de ἀμβροτος ou ἄβροτος immortel, de ἀ privatif et βροτός mortel ; nectar vient de νη négatif et κτάω tuer, qui ne tue pas. Littré considère cette étymologie comme mauvaise, parce que, dit-il, ce qui ne tue pas ne rend pas immortel. Je trouve au contraire que cette étymologie est excellente, parce que les aliments matériels n'entretiennent la vie que pour un certain temps, tandis que le nectar comme l'ambrosie l'entretiennent éternellement. On peut donc dire que les premiers tuent, tandis que les seconds ne tuent pas. C'est dans ce sens que Jésus dit à la Samaritaine : Quiconque boira de l'eau que tu puises dans ce puits aura encore soif ; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif.) L'Égrégore est en outre obligé d'entretenir son corps extérieur avec la substance même qui l'a engendré, c'est-à-dire les hommages et les passions des humains, et surtout les sacrifices, mais pour

une autre raison. Le corps extérieur, artificiel, de l'Égré-gore, que nous pouvons appeler le corps éthéré pour la commodité du langage, est formé d'une substance qui ne peut être perçue par les hommes que sur le plan astral; or les théophanies étaient fréquentes et nécessaires dans l'antiquité. Il fallait donc fournir au corps éthéré une substance complètement matérielle, appartenant au plan physique, pour qu'il puisse devenir sensible sur ce plan. Cette matière cependant ne devait pas descendre plus bas que l'état fluide, elle n'aurait pas pu être incorporée sans cela. Le sang, à la connaissance de tous les anciens, contient la vie dont le substratum est le fluide le mieux approprié pour opérer les matérialisations du corps éthéré. Les sacrifices sanglants fournissaient donc aux dieux une grande vitalité, une grande puissance, et les moyens de se montrer aux humains et d'agir facilement sur le plan physique.

Il n'y avait pas que les dieux qui avaient besoin de sang pour se manifester, les âmes des morts, qu'on appelait les mânes, ne pouvaient entrer en communication avec les vivants que par l'intermédiaire du sang des victimes. Homère nous montre, dans le XI^e chant de l'*Odyssée*, Ulysse égorgeant un bélier noir, entre autres cérémonies évocatoires, et les mânes venant tour à tour tremper leurs lèvres dans ce sang, après quoi elles pouvaient communiquer avec lui et lui parler.

Aujourd'hui les choses ne se passent pas autrement, les magiciens qui veulent faire une évocation immolent une victime, généralement un chevreau. Les spi-

rites vont plus loin, c'est leur propre sang qu'ils offrent, et même leur chair ; en effet, quand un médium obtient une matérialisation, c'est aux dépens de sa propre substance, car il diminue de poids pendant toute la durée de la manifestation. Il est vrai que ce n'est qu'un prêt : quand les apparitions se dématérialisent, le médium récupère la presque totalité de ce qu'il avait fourni à l'esprit pour se matérialiser. Il y a toujours une petite quantité qui n'est pas restituée, c'est celle qui a été transformée en travail pendant la manifestation. Les assistants eux-mêmes ne sont pas à l'abri de ces emprunts.

Telle est, sommairement exposée, la théorie des Égrégores. Ce mot est le grec *ἐγρήγοροι* les veilleurs, ceux qui veillent ; on le trouve dans le livre d'Hénoch, appliqué aux Béni-Elohim, les fils de Dieu, qui ont vu les filles des hommes, les ont trouvées belles, les ont épousées et en ont eu des géants qui ont été des hommes célèbres. Ce passage de la *Genèse*, ch. vi, vers. 1 à 4, ne manque pas d'analogie avec les théogonies païennes.

Les dieux servaient les hommes à la condition d'en recevoir leur nourriture ; ils les servaient surtout dans leurs passions. Ils étaient engendrés, comme nous l'avons vu, par la terre, leur mère à tous, Mater Rhea, d'où vient peut-être le mot *Materia*. Autrement dit c'est le Prince de ce monde qui les suscitait pour masquer aux hommes le vrai Dieu et prendre sa place. Les dieux de leur côté, tout en rendant service aux hommes, les attachaient à la terre : c'était surtout pour leurs intérêts matériels, sensuels, terrestres

en un mot, qu'ils les aidaient. Tant que les hommes avaient affaire à eux, il ne leur était pas possible de franchir les limites de l'empire du Prince de ce monde. Les dieux exerçaient donc une véritable tyrannie sur les hommes; ils les enchaînaient avec des chaînes d'or, mais c'étaient tout de même des chaînes.

C'est de cette tyrannie que Jésus est venu nous délivrer; ce sont ces chaînes d'or qu'il est venu briser. Voilà pourquoi dès sa naissance le grand Pan est mort. Voilà pourquoi pendant sa prédication il a pu dire: Le Prince de ce monde est déjà jugé, parole que généralement on ne comprend pas.

Tant que nous sommes sur la terre, nous sommes soumis au changement, c'est-à-dire à la mort, car la mort n'est qu'un changement; le péché est donc mortel pour ce double motif qu'il nous éloigne de Dieu quand il est voulu ou seulement consenti, et qu'il nous lie davantage à la terre, même quand il n'est que le résultat d'une surprise, d'une faiblesse. Voilà pourquoi les saints redoutent tant le péché, même véniel; non seulement ils craignent d'offenser Dieu qu'ils aiment, mais ils ont l'intuition qu'ils vivent leur dernière existence terrestre, et ils ne veulent pas se laisser enchaîner de nouveau par le Prince de ce monde qui multiplie les ruses pour ne pas laisser échapper sa proie.

Vous le voyez, les dieux ne sont pas des diables, ils ne sont même pas mauvais, ils sont seulement égoïstes. Ils ne demandent pas mieux que de faire du bien aux hommes qui les servent, mais ils ne poussent pas leur bienveillance à leur égard jusqu'à les laisser échapper.

Ils sont aussi intéressés à les maintenir captifs que le Prince de ce monde lui-même.

On peut trouver une analogie sur le plan physique : Bartolo aime bien Rosine, il est disposé à lui faire tout le bien possible, à lui donner tout ce qu'elle lui demandera de conciliable avec son avarice; mais sa bienveillance à son égard ne va pas jusqu'à la laisser échapper pour aller trouver Almaviva, Rosine, de son côté, lutte, aidée par Almaviva et finit par triompher : Bartolo est vaincu et Rosine épouse celui qu'elle aime. A elle seule elle n'aurait pas pu vaincre, mais Almaviva n'aurait pas triomphé de Bartolo sans son aide à elle. De même l'âme reçoit du Prince de ce monde et des dieux tout ce qu'elle désire, sauf la liberté de partir et d'aller à Dieu qu'elle aime. Dieu l'aide dans cette lutte, sans lui elle ne pourrait rien, mais Dieu de son côté a besoin de son aide à elle, parce qu'il s'est interdit de violenter aucune liberté.

Aussi, quand le Christ est venu nous délivrer, il ne nous a pas enlevés purement et simplement au maître qui nous tenait enchaînés, il est venu nous montrer dans quelle erreur nous étions de nous laisser séduire par les dieux et il nous a enseigné les moyens de sortir de l'esclavage, de quitter un maître pour aller vers un père, et de reconquérir ainsi notre liberté, *ubi enim spiritus Dei, ibi libertas*.

C'est alors que le monde a été livré à une guerre terrible, analogue à celle qui suivit la révolte de Lucifer, quelque chose comme une nouvelle chute des anges. Le Prince de ce monde n'a pas voulu se laisser arracher sa proie, il a résisté et il résiste encore. Les

dieux ont naturellement épousé sa querelle, mais ils ont été vaincus, un grand nombre se sont soumis et sont devenus ce que j'ai dit plus haut. D'autres n'ont pas voulu se soumettre, ils ont répété le *non serviam* et sont encore aujourd'hui menaçants et prêts à reprendre leur force. On se ferait une bien grande illusion si on croyait la lutte finie ; tout ce qui se passe à notre époque en est du reste le résultat et suffirait à le prouver. Méditez à ce sujet ce passage des visions de Catherine Emmerich :

« J'avais aussi, quoiqu'on ne m'eût rien raconté à ce sujet, un sentiment d'horreur et de repoussement aux endroits où il y avait eu des tombeaux de païens. Ainsi, il y a, à peu de distance de notre maison, une prairie et une butte de sable où je n'aimais pas à garder les vaches, parce que j'y voyais toujours une vapeur noire et sinistre, semblable à celle que produisent des chiffons qui brûlent, ramper à ras de terre sans jamais s'élever. Je remarquai aussi souvent là un obscurcissement particulier et je vis de sombres figures répandant les ténèbres autour d'elles, errer çà et là et disparaître sous la terre.

..... Plus tard, j'ai vu souvent que, quand on bâtissait des maisons neuves dans des places comme celle-là, il sortait une malédiction de ces sombres ossements.

.

« A une époque postérieure, comme j'allais à Dufmen, je passai devant un ermitage dans la direction d'un bocage où demeure le paysan H... Il y a là une

prairie. Quand je me trouvai avec ma compagne près de cette prairie, je vis s'élever une vapeur qui me causa de l'horreur et du dégoût. Il montait au milieu de la prairie plusieurs de ces courants de vapeur ; se tenant près du sol, ils formaient des ondulations ou comme des flots. Comme je ne voyais pas de feu, je demandai en les montrant du doigt à ma compagne : « Qu'est-ce donc qui brûle là ? je ne vois pas de feu. » Mais elle ne vit rien, fut très étonnée de ma question et crut que j'étais malade. Je me tus, mais je continuai à voir la sombre vapeur et sentis croître mon terrible malaise ; quand il nous fallut passer tout près de cet endroit, je vis bien distinctement la vapeur se dégager du côté opposé à celui où nous étions. Je sentis alors très clairement que des ossements profanes et ténébreux étaient enterrés là et j'eus la vue rapide d'abominables pratiques idolâtriques qui avaient eu lieu là autrefois. »

Maintenant, comme pièces justificatives, je vais citer quelques passages de l'Évangile, qui se rapportent au Prince de ce monde et à sa condamnation.

JEAN, XII, 31. — *Nunc judicium est mundi; nunc princeps hujus mundi ejicietur foras. Et ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad me ipsum.*

ID., XIV, 30. — *Jam non multa loquar vobiscum. Venit autem princeps mundi hujus, et in me non habet quidquam; sed ut cognoscat mundus quia diligo Patrem, et sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio.*

ID., XVI, 8 et 11. — *Et cum venerit ille (Paraclitus), arguet mundum de peccato, et de justitia et de judicio..... De judicio autem, quia princeps hujus mundi jam judicatus est.*

Il faudrait citer aussi tout le chapitre xvii, qui contient ce qu'on a appelé la prière sacerdotale. Cette prière est pleine de renseignements précieux, mais on ne peut la comprendre qu'en tenant compte de la véritable signification du mot Monde, qui est souvent employé comme synonyme de Prince de ce monde.

Dans ces divers passages, Jésus annonce que le Prince de ce monde est déjà jugé, qu'il n'a aucune prise sur lui Jésus et qu'il doit savoir que lui Jésus est venu accomplir les ordres de son Père; qu'enfin le Prince de ce monde sera rejeté au dehors, tandis que lui Jésus sera élevé de terre et entraînera tout à lui.

Je sais bien que les théologiens diront que je suis bien naïf, que je veux voir un personnage particulier dans le *princeps hujus mundi*, tandis que c'est simplement le nom sous lequel Jean désigne le diable. Il n'y a qu'un malheur à cela, c'est qu'il est très peu question du diable dans tout le cours de cet évangile, mais quand il en parle, il l'appelle *diabolus*: *ex vobis unus diabolus est...* (vi, 71); *vos ex patre diabolo estis....* (viii, 44); et il distingue encore le diable d'avec un daimon, quand il s'agit de possession: *et dæmonium habes...* (viii, 52 et x, 20). Du reste le sens ne s'y prête pas: il dit que le Prince de ce monde sera rejeté au dehors et qu'il est déjà jugé, tandis qu'au contraire le diable est enchaîné dans l'enfer et sera déchaîné à la fin des temps, justement pour venir dans ce monde; quant à être jugé, on ne peut pas dire qu'il est déjà jugé, ce qui suppose que ce jugement est récent, car il a été jugé avant même la création du monde. S'il s'agissait du diable, ce ne serait guère la peine d'a-

vertir qu'il est déjà jugé, tout le monde le sait bien.

Il y a aussi un verset de l'Évangile qui dit: *A diebus autem Joannis Baptistæ usque nunc regnum cælorum vim patitur, et violenti rapiunt illud* (Matth., XI, 12), qu'on ne comprend généralement pas. On se figure volontiers que ce passage signifie qu'on peut entrer au ciel par violence; ou bien que Dieu veut qu'on lui fasse violence, ou bien encore qu'il y a deux manières d'accomplir son évolution définitive: la réintégration en mode actif et en mode passif. Tout cela est erroné et n'expliquerait pas, du reste, pourquoi cela n'aurait lieu que depuis les jours de Jean-Baptiste.

Un théologien dira qu'avant Jean-Baptiste on ne pouvait pas entrer dans le royaume des cieux; cela est très vrai, mais pourquoi ne le pouvait-on pas? Le théologien répondra: Parce que Jésus est le seul chemin par lequel on puisse y arriver. C'est vrai, mais pourquoi Jésus dit-il: depuis les jours de Jean-Baptiste, et non pas depuis que je suis venu?

Le véritable sens est celui-ci: Jusqu'à Jean-Baptiste le Prince de ce monde était maître et empêchait de passer. Les dieux à son service enchaînaient suffisamment les hommes pour qu'ils ne trouvent aucune issue; ils étaient prisonniers sur le royaume de ce monde et ne pouvaient pas le quitter; toutes leurs violences n'auraient pu amener aucun résultat, la porte ne s'ouvrait que pour ceux qui avaient le mot de passe. Jean a été envoyé comme précurseur, la porte par laquelle il a passé est restée ouverte, d'autres peuvent y passer maintenant. Mais si cette porte est ouverte, si elle n'a pas pu être refermée, elle est bien gardée, il

y a tous les dieux et encore d'autres entités qui veillent, ce sont ceux-là qu'il faut combattre, les violents serps franchiront la passe. Les choses sont ainsi depuis la venue de Jean-Baptiste jusqu'à aujourd'hui.

Maintenant expliquons comment cela s'est fait. Il existe tout autour du système solaire un vaste tourbillon de lumière astrale, formidable et rempli de monstres de toutes sortes ; c'est ce qui a été représenté dans les mythes par le Dragon, ou encore par l'Ouroboros, serpent qui se mord la queue.

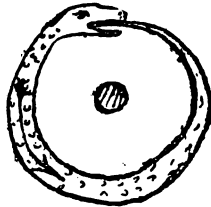


Fig. 2.

Ce tourbillon, que nous appellerons le serpent astral, barre complètement la route par laquelle on chercherait à fuir ; il est la limite des États du Prince de ce monde ; si on le franchit, on ne lui appartient plus. Mais il est impossible à n'importe qui de le franchir. Une âme qui viendrait seule se heurter à ce tourbillon serait engloutie et rejetée à l'intérieur après diverses pérégrinations et mésaventures dont je ne parlerai pas ici. Je pourrais raconter une aventure arrivée à un sujet de M. de Rochas, qui l'a échappé belle, mais ça nous entraînerait trop loin.

Dans la figure 2. je représente l'aspect général de

l'Ouroboros, le disque du milieu représente le système solaire tout entier, la flèche intérieure, dans le corps du serpent, montre le sens général du mouvement. Je ne tiens pas compte, dans cette figure, des projections tumultueuses de ce grand tourbillon autour de chaque planète, elle s'en trouverait compliquée, inutilement pour ma démonstration.

Ne perdez pas de vue, en outre, que tout ce que je viens de dire, et tout ce que je vais dire, est symbolique; ce langage est inévitable quand on parle de l'astral.

Primitivement ce serpent n'entourait pas la terre, il se mouvait sur elle et, sous le nom de Nahash, a séduit l'homme et l'a fait tomber au pouvoir du Prince de ce monde. De séducteur il est alors devenu arrogant, il s'est enroulé en Ouroboros et a fermé à l'homme toute issue.

Quant à sa nature, les exégètes ont profité d'un passage de la Genèse, III, 1: *Sed et serpens erat callidior cunctis animantibus terræ quæ fecerat Dominus Deus*, pour prétendre qu'il est fait allusion à un véritable serpent. Les théologiens disent que Satan est venu tenter l'homme sous la forme du serpent. La vérité est que Satan était bien l'inspirateur de tout ce drame, mais l'animal que nous appelons serpent était subordonné à l'homme comme tous les autres animaux; il était incapable comme aujourd'hui de tout raisonnement de la nature de celui qu'on lui prête, et Ève, qui le savait très bien, aurait été plus étonnée que séduite si le serpent l'avait excitée à la désobéissance. La phrase en question veut simplement dire: Le serpent est l'em-

blème de la ruse, de l'habileté, de la prudence ; l'homme, cédant à ses entraînements passionnels, a été trompé par le serpent. La Fontaine aurait peut-être dit : par le renard.

Les Gnostiques, pour représenter un homme prudent, habile, lui donnaient des serpents pour membres inférieurs ; on retrouve souvent cette représentation sur les Abraxas. Les chrétiens, contemporains de saint Ambroise, l'ont même quelquefois représenté ainsi.

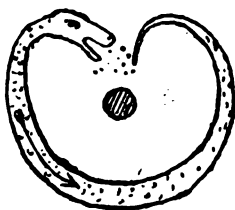


Fig. 3.

Les passions, les imaginations, les séductions, viennent de l'astral ; le serpent représente tout cela : il représente aussi le feu, on dit : le feu des passions ; il est souvent question de serpents de feu dans les mythes. Les dragons sont surtout la représentation du feu, les salamandres de la fable sont des espèces de dragons. Tout cela est synthétisé par le serpent. Voilà pourquoi on peut dire qu'après avoir séduit l'homme, il est devenu le terrible Ouroboros. Le glaive flamboyant du Cherub qui éloigne l'homme du paradis terrestre y fait aussi allusion. Il est bien entendu que le feu dont il est ici question n'est pas le feu matériel, mais le feu astral.

Quand Jean-Baptiste est venu des espaces célestes, pour s'incarner sur la terre, il a heurté violemment, de l'extérieur à l'intérieur, la queue du serpent, qui est sorti de sa gueule et s'est infléchi à l'intérieur du cercle formé par l'Ouroboros ; la tête elle-même a été entraînée dans la même direction. Il en est résulté une brèche qui est restée définitivement ouverte, figure 3. Mais les dieux s'y sont précipités et ont fait bonne garde

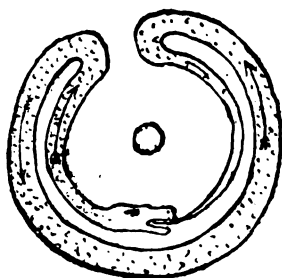


Fig. 4.

pour empêcher de la franchir. Ce n'était que par la violence qu'on pouvait y réussir, mais il fallait être fort et bien armé.

Le Christ a encore modifié cette situation et a mis les choses au point où elles sont encore maintenant. Il a rabaissé la tête et lui a fait rejoindre la queue, en une sorte d'invagination, au-dessous de la terre ; de sorte que l'Ouroboros est reconstitué, mais complètement transformé, comme le montre la figure 4. C'est à cela qu'il est fait allusion dans la *Pistis Sophia* de Valentin, qui fait dire au Christ, page 14 de la traduction d'Amelineau : « Et le Destin et la Sphère sur les-

quels ils dominant (Adamas et tous les tyrans), je les changeai et les plaçai regardant à gauche pendant six mois, accomplissant leur influence astrale, et je les plaçai six autres mois à tourner à droite, accomplissant leur influence astrale. » Cela veut dire que leurs révolutions s'exécutent en sens contraire de six mois en six mois. C'est ce que l'on voit clairement en examinant la figure 4 : les flèches indiquent que le courant général est toujours dirigé de la tête à la queue, mais, par rapport à l'observateur placé au centre, il y a deux courants : celui de la moitié intérieure, qui est dirigé de droite à gauche, et celui



Fig. 5.

de la moitié extérieure, qui est dirigé de gauche à droite.

Papus dit que c'est ce changement qui est cause que dans les visions astrales, on est exposé à confondre l'avenir avec le passé.

On voit en outre que la figure qui résulte de cette invagination a la forme générale de l'Oureboros primitif, et ceux qui regardent superficiellement peuvent s'y tromper.

L'ouverture béante qui provenait de cette opération ne s'est pas refermée, mais les deux anses qui la délimitaient se sont rapprochées et n'ont plus laissé sub-

sister qu'un étroit passage, une sorte de micropyle (fig. 5), à travers lequel nous pouvons tous passer pour échapper définitivement au Prince de ce monde; à la condition, bien entendu, d'être guidés par qui de droit, et aussi d'être prêts à lutter, car, avant de passer, il faut rompre les liens qui nous attachent à la terre, et pour cela il faut faire violence, *violenti rapiunt illud*. Sans guide, nous sommes à peu près sûrs de nous tromper de chemin, de descendre au lieu de monter, et d'entrer dans la gueule du serpent au lieu de sortir par le micropyle. C'est ce que les occultistes appellent se diriger vers la lune au lieu de se diriger vers le soleil.

On peut remarquer aussi que ce micropyle justifie le dicton: le chemin qui mène au ciel est étroit. (*Matth.*, VII, 13 et 14.)

Répons que tout cela est symbolique et n'envisage qu'un seul côté de la question; je ne puis pas m'étendre davantage aujourd'hui sur ce sujet et je comprends combien ce court exposé doit vous paraître obscur. Cependant je tiens de très bonne source tout ce que je viens de vous dire, et ceux d'entre vous qui sont au courant de ces questions m'ont certainement compris.

Le Prince de ce monde ne cherche pas à nous entraîner au mal comme Satan: les suggestions de Satan sont toujours mauvaises, il cherche à nous perdre et nous entraîne toujours à offenser Dieu; le Prince de ce monde ne nous entraîne qu'à tout ce qui nous attache à la terre. Satan nous fait faire des péchés surnaturels, le Prince de ce monde ne nous fait faire que des péchés naturels.

Cette puissance qui nous lie à la terre se trouve représentée dans la théosophie hindoue : Toutes nos actions entraînent des conséquences qui devront être liquidées dans l'existence actuelle ou dans une de celles qui suivront, c'est ce qu'ils appellent le Karma. Le but de l'homme est de ne plus avoir de Karma afin de pouvoir arriver au Nirvana, qui est bien loin d'être le néant comme beaucoup le croient, faute de vouloir étudier la question. Tant que l'homme possède un Karma, il appartient à Tanha, le désir de vivre, par conséquent de se réincarner. Après la mort, il passe quelque temps dans le Kama-loka, puis il va recevoir son salaire dans le Devachan, après quoi il est saisi par Tanha, reprend son Karma et se réincarne pour le détruire ou l'augmenter, selon qu'il sera plus ou moins fort dans la lutte.

Voilà, rapidement esquissé, le tableau de la lutte contre le Prince de ce monde, telle qu'elle est conçue, sous d'autres noms, par l'Hindouïsme.

Les Hindous placent le Devachan dans un lieu relativement inférieur, que nous pouvons considérer comme intérieur, au grand serpent astral. Le Nirvana, au contraire, suppose cet obstacle franchi.

Nous avons encore un exemple de la force avec laquelle nos passions terrestres nous attachent à la terre, dans ce que le populaire appelle les âmes en peine : ceux qui sont morts avec des désirs inassouvis rôdent dans les lieux où ils croient pouvoir trouver les occasions de les satisfaire ; les avarés, qui ont quitté leurs trésors à regret, continuent à veiller sur eux pendant des temps très longs ; ceux qui n'ont pas reçu

la sépulture qu'ils croient leur être indispensable, errent autour de leurs ossements et font des efforts, quelquefois couronnés de succès, pour induire quelqu'un à les trouver et les enterrer convenablement ; d'autres réclament des messes, d'autres poursuivent une vengeance, etc. Tout ce temps perdu est très nuisible à leur évolution.

Citons encore, à ce propos, un passage de Catherine Emmerich, qui a vu tant de choses de l'au-delà, et les a si bien observées :

« Il y a aussi des âmes qui ne sont ni dans le purgatoire, ni dans l'enfer, ni dans le ciel, mais qui sont forcées d'errer sur la terre, pleines d'angoisses et de soucis, et qui s'efforcent d'achever quelque chose qu'elles sont tenues de faire. Elles habitent des endroits déserts, des tombeaux, des ruines abandonnées et les lieux témoins de leurs méfaits. Ce sont des spectres (1). »

L'embryonnat des âmes, dont vous trouverez toute la théorie dans le *De revolutionibus animarum*, l'un des traités qui sont contenus dans la *Kabbala denudata*, a justement pour but de soulager les âmes de ces fardeaux. L'embryonnat a encore bien d'autres conséquences très curieuses, mais je n'en veux rien dire ici, ça nous entraînerait trop loin.

Pour terminer la théorie de l'idolâtrie, il faudrait parler des statues et des sanctuaires, mais pour cela il me

(1) Dans tout le cours de cette conférence, j'ai fait plusieurs citations de Catherine Emmerich, sans en indiquer les références. Elles sont toutes tirées de la *Vie de Catherine Emmerich*, du P. Schmœger, traduite de l'allemand par M. de Cazalès ; t. I, p. 62 à 64, et t. III, p. 11 à 18.

faudrait une conférence tout entière, je la ferai peut-être un autre jour, si cela peut vous intéresser. Pour aujourd'hui, je me contenterai de dire que leur action est loin d'être nulle, on obtient dans tel sanctuaire ce qu'on obtiendrait plus difficilement ou même pas du tout dans tel autre, telle statue produit des effets que telle autre ne produit pas. Il n'y a là ni superstition, ni fétichisme, tout cela provient de ce que Éliphas Lévi appelait l'*aimantation*.

Aujourd'hui l'idolâtrie n'a plus lieu avec son cérémonial antique que dans quelques sanctuaires cachés, cela est très rare.

A la fin du siècle dernier vivait un homme très curieux à ce point de vue, il s'appelait Quinctius Aucler et prétendait descendre d'une série ininterrompue de prêtres de Jupiter; lui-même continuait la tradition et sacrifiait à Jupiter. Il a écrit un livre intitulé la *Thréicie*, dans lequel il développe tout son système. Mais si l'idolâtrie avouée est rare, il n'en est pas de même de l'idolâtrie inconsciente, qui est au contraire très fréquente. Je ne citerai comme exemple que le culte du Veau d'or ou de Mammon. On ne lui fait pas de sacrifices apparents, mais on se sacrifie soi-même sans s'en douter. Il serait beaucoup trop long de le démontrer, mais on peut s'en faire une faible idée en pensant combien l'homme d'argent fait de sacrifices, même des plus pénibles, à l'appât du gain; si vous êtes attentifs à ce qui se passe chez lui, vous verrez qu'il fait, pour son dieu, plus que la religion n'exige de nous pour le service du vrai Dieu. Mammon est un maître dur et exigeant.

Jésus a dit : « Si vous n'êtes pas avec moi, vous êtes contre moi (1). » Les théologiens interprètent cette parole : L'indifférence n'est pas permise, si vous n'êtes pas des miens, ne penseriez-vous même pas à moi, je vous considère comme un ennemi. D'autres disent, et ils sont plus dans le vrai : Je ne peux pas laisser les hommes indifférents ; quand vous m'aurez vu, vous serez obligés de m'aimer ou de me haïr, il n'y a pas de milieu possible.

Voici la véritable signification : Vous ne pouvez pas échapper à la domination des puissances que vous avez vous-mêmes aidées à se former, autrement qu'en vous rangeant sous ma bannière pour les combattre. Si vous ne venez pas à moi, combattre sous ma direction et recevoir mon appui, ne croyez pas que vous pourrez rester neutres, les dieux qui vous ont opprimés jusqu'ici vous domineront et, *volens nolens*, vous combattrez contre moi sous leurs ordres et leur direction. Ce sera un malheur pour vous, mon joug est doux, le leur est dur. En outre, je vous arrache à ce monde, eux vous y attachent (2).

Disons donc en résumé que, vu l'état moral et intellectuel des masses populaires de l'antiquité, l'idolâtrie

(1) *Matth.*, xii, 30, et *Luc*, xi, 23.

(2) La preuve que Jésus ne considérait pas comme un acte d'hostilité le simple fait de n'être pas avec lui, c'est que dans un autre passage il regarde comme une quasi-adhésion l'absence d'hostilité : *Qui enim non est adversum vos, pro vobis est* (*Marc*, ix, 39, et *Luc*, ix, 50).

Cette tolérance indique suffisamment que ce n'est pas lui qui ne veut pas supporter la neutralité, il avertit qu'elle est dangereuse et ne pourra être maintenue, et c'est tout.

a rendu des services; tout le temps que le Prince de ce monde nous a dominés sans conteste, les dieux se sont intéressés à nous, et nous ont rendu de grands services, ils nous ont policés et nous ont fait faire beaucoup plus de bien que de mal; je dirai même plus : ils nous ont préparés à comprendre Dieu. Après la barbarie, il nous fallait cette préparation.

Maintenant leur rôle est fini; depuis le Christ, les servir est devenu une abomination. Mais il ne faut pas pour cela les prendre pour des diables; il faut les abandonner à leurs propres forces, ne plus leur laisser prendre aucune autorité sur nous, mais les aider s'ils se soumettent au seul vrai Dieu, qu'ils connaissent comme nous, et dont ils recevront leur récompense. Prions pour eux au lieu de les prier. Qui sait, après tout, si cet autre troupeau dont parle Jésus, Jean, x, 16 : *Et alias oves habeo, quæ non sunt ex hoc ovili; et illas oportet me adducere, et vocem meam audient, et fiet unum ovile et unum pastor.* Qui sait, dis-je, si cet autre troupeau ne contient pas tous ces êtres invisibles que je vous ai décrits plus haut. Le P. Sinistrari d'Ameno le pense (1). Certes Jésus pouvait faire allusion aux gentils, mais il devait aussi penser aux invisibles.

Je n'ai parlé absolument que de notre Occident; pour être complet, il faudrait dire aussi quelques mots des religions de l'Orient et montrer qu'elles s'adaptent admirablement à la tournure d'esprit orientale, et pas

(1) R. P. Sinistrari d'Ameno, *De la Démonialité...*

du tout à la nôtre; que nous marchons tous vers le même but par des moyens différents; mais je dois m'arrêter, le temps qui a été mis à ma disposition est écoulé. Je ne dirai plus qu'un mot qui résumera ma pensée : Supportons-nous les uns les autres, et aimons-nous si nous le pouvons; aspirons tous à Dieu sans phrases et ne nous haïssons pas parce que nous voulons y arriver par des chemins différents; ceux qui se tromperont de route finiront toujours bien par retrouver le bon chemin s'ils cherchent de bonne loi. Unissons nos efforts et cherchons ensemble la vérité : le paradis est assez grand pour nous contenir tous.

D^r F. ROZIER.

PENSÉE

Il faut enfin rejeter comme une erreur principale l'opinion qui veut que nos sens soient le principe de nos idées, tandis qu'ils n'en sont que les organes et le moule, comme la terre est le matras des fleurs et de tous les végétaux, mais ne pourrait pas les produire, et encore moins les créer, si on n'en semait pas les germes en elle.

CLAUDE DE SAINT-MARTIN

(*Esprit des choses*, 2 vol., p. 335).

LE VAUDOUX.

NOTES SUR LA SORCELLERIE ET LE PÉTICHISME

EN HAÏTI (Suite)

Faisant ensuite tenir la chandelle par le premier parrain et la première marraine, il leur demande quel nom ils donnent à leur fils adoptif. Secouant alors avec une branchette quelques gouttes d'eau bénite sur le premier plat et sur les parrains, il prononce : « Au nom de tel saint, de tous les saints, Marassas, Dausous, Daussas, de Dambala, d'Agoué, d'Ogoun-Badagri, de Badé-Si, de Sobo-Si et de tous les saints de Guinée, je te baptise afin que les saints te soient favorables et protègent tes parrains, tous les tiens et cette maison. »

La même cérémonie a lieu pour les deux autres plats avec le concours des deux autres groupes de parrains et de marraines. Le houngan fait ensuite sur les plats une aspersion en croix d'une liqueur quelconque et d'un peu d'eau, puis une autre de tafia dans toute la longueur de la chambre et sur le seuil. Cette dernière doit éloigner les idées d'ivrognerie de ceux qui auront l'occasion d'y entrer.

Prenant quelques gâteaux et les offrandes que fait la mère aux saints de ses enfants décédés, bananes,

poisson, farine de maïs, oranges, pain, il en place des fragments dans les plats et les calebasses et pose à terre un plateau où les parrains vont déposer leur offrande à l'officiant. Celui-ci met alors un *cob* (un sou) dans chaque plat et fait à la mère ses dernières recommandations : Elle se gardera bien de toucher aux offrandes qu'elle doit laisser dévorer par les fourmis, puis, la nuit venue, elle posera auprès des plats une gargoulette pleine d'eau et un verre, afin que les saints puissent étancher leur soif. On distribue ensuite aux assistants ce qui reste des liqueurs, du tafia et des gâteaux et chacun se retire : la cérémonie est terminée.

Oxilas, un houngan de Bizoton, près de Port-au-Prince, voyant ses affaires prospérer, venait d'orner l'allée qui va du chemin à ses honforts, de plusieurs *repositoires*. Les uns étaient consacrés à *Legba*, le Janus vaudouïste, les autres à *Ibo*, *Dambala-Ouédo*, *Ogoun-Badagri*, etc. Ces *repositoires* sont de petites conférences de maçonnerie hautes d'environ 0^m,40, sur une épaisseur de 0^m,15 et d'un diamètre intérieur de 0^m,50 à 0^m,60. Au milieu est planté un *médecinier* ou quelque autre arbuste sacré. Ces *repositoires* sont peints en jaune ou en rouge et ornés de dessins grossiers, géométriques pour la plupart. Sur l'un est écrit le nom du *saint* à qui on va le consacrer; sur l'autre est un *pentagramme*, ailleurs un *sceau de Salomon* ou bien un cœur ou une épée à la garde recroquevillée. Le *repositoire* le plus rapproché des honforts porte une petite niche où les consultants feront brûler des chandelles de cire.

Il s'agit aujourd'hui de les baptiser. Oxilas a bien fait les choses : l'allée est bordée de palmes et d'énormes pieds de chou-diable (1) : avec des rideaux il a fait des portiques et des foulards de soie de couleurs variées et vives flottent à la brise : ce sont les *drapeaux*, accessoires indispensables de toute cérémonie distinguée.

Les parrains et les marraines, en nombre égal aux reposeirs et aux honforts, arrivent peu à peu et se groupent sous un *ajoupa* situé devant la case. Cet *ajoupa* est une dépendance indispensable du honfort et sert d'abri pour les danses. Bientôt arrive le houngan qui débute par quelques simagrées destinées à impressionner l'assistance.

S'approchant des trois tambours appuyés contre les parois, il les fait résonner et semble converser avec eux ou avec des esprits ; il agite sa sonnette, siffle, fait des gestes d'énergumène, entre dans les honforts, agite de nouveau sa sonnette, siffle de plus en plus fort et revient au milieu des assistants. Il trace à l'entrée de l'*ajoupa*, avec de la farine de maïs, un dessin bizarre, qui rappelle une croix ou une épée aux poignées recourbées en spirale et encombrées d'ornements accessoires. A une extrémité, il fiche une chandelle allumée, puis entonne des chants monotones auxquels répondent les hounsis et où se mêlent des noms de saints, le *Congo*, le *Dahomey*, et

(1) Appelé encore *chou malanga* (*Dracuntium polyphyllum L.*), plante à grandes feuilles vertes très décoratives.

l'éternel refrain *Aa-bo-bo* ! hurlé comme une sorte d'appel (1).

Alors commence le *baptême*. Le houngan accompagné d'un acolyte et de ses hounsis portant au bout de longues baguettes de petites corbeilles ornées de fleurs s'avance processionnellement vers le reposoir le plus éloigné, c'est-à-dire le plus proche de l'entrée. Oxilas, qui ne se sépare pas de sa sonnette, s'est muni d'une chandelle allumée. Son acolyte tient une tasse pleine d'eau où trempe un petit rameau en guise de goupillon. Les hounsis se rangent en cercle et les assistants se groupent autour d'elles. Le parrain et la marraine s'approchent du reposoir et tiennent dans leurs deux mains droites une chandelle de cire. L'acolyte leur demande alors quel nom ils vont donner à leur filleul. Puis ils récitent le pater, l'ave, le credo et le symbole des apôtres, auxquels les assistants donnent les répons. « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, au nom de tel saint (suit un assemblage de mots sans aucun sens, de lambeaux de phrases accolés comme en débite le nègre illettré qui veut s'exprimer en français au lieu du créole son patois habituel), je te baptise. » Le houngan asperge alors le reposoir, puis les parrains et marraines, et récite une oraison sans queue ni tête où se mêlent Dambala, Ibo, le Père tout-puis-

(1) *Aa-bo-bo* peut être un appel à *Bo*, *Gbo*, *Ibo* ou *Ebo*, divinités dahoméennes. — *Bo-bo* se retrouve dans Bobo-Dioulassou Soudan français. Encore aujourd'hui, c'est un nom propre en Haïti. Un Bobo fut fait prince par Soulouque (cf. G. d'Alaux, *Soulouque et son Empire*). Ses descendants habitent Port-au-Prince.

sant, les saints du Dahomey et les lois Congo. Bref, c'est un salmigondis inénarrable qui, naturellement, élève d'autant plus le houngan dans l'esprit des assistants qu'ils y comprennent moins. A tout prendre, ces invocations sont-elles plus absurdes — ou plus défigurées — que celles qu'on lit dans Pierre d'Apone, Pic de la Mirandole, Agrippa ou les divers Grimoires?

Les chants marqués par cette monotonie frappante, cerythmelentetsitypique reprennent, puis les assistants passent au reposoir suivant où la même comédie recommence. Enfin on arrive devant les honforts. Chacun d'eux est dédié à un saint particulier et il est probable qu'à une date peut-être très rapprochée de nous chaque houngan *servait* une seule divinité comme nous le voyons encore au Dahomey. Enfin l'assistance se réunit sous l'ajoupa où les chants reprennent, pendant que les hounsis, canéphores d'ébène circulent pour recueillir des offrandes à la gloire des *saints* et au bénéfice du *houngan*. Enfin on distribue du rhum, des liqueurs et des gâteaux, complément obligé de tout baptême.

La nuit est venue. Sous l'ajoupa, on suspend un groupe de quatre lampes de fer-blanc, caractéristique de ces danses nocturnes, et l'on colle au mur quelques chandelles. Alors commencent les danses au son du tambour et du *néclésin*, qui n'est autre que deux morceaux de fer que heurte sans mesure un acolyte. Ces danses sont une sorte de danse du ventre où certaines hounsis montrent un talent prodigieux. Le buste demeure d'une immobilité complète, les bras saisissent ou quittent lentement les pans de la robe pen-

dant que les reins se balancent et se déhanchent avec une élasticité inouïe, la danseuse oscillant sur les pieds sans changer de place. C'est ce qu'on appelle *bouiller*.

Parfois la danseuse, qui est seule au milieu du cercle, s'approche d'une de ses voisines semblant l'appeler, l'agacer, l'exciter. Celle-là se lève, se précipite au-devant de la première, suit ses mouvements, mais se haussant, s'abaissant, tournant autour d'elle, se frottant ventre à ventre, les yeux convulsés, la face inondée de sueur avec des gestes, d'une lasciveté sans nom. Pendant ce temps, toutes deux ne cessent de chanter sur un mode élevé des couplets mi-créoles, mi-africains dont l'assistance reprend le refrain sur un ton plus bas.

NATHAN ZEFFAR.

(*A suivre*).





PARTIE LITTÉRAIRE

LES GRANDS PARADOXES

DE NUMA PANDORAC

LE JARDIN QUI PLEURE

« Mon génie a coulé. »

LAMARTINE.

Entre autres poètes, Victor Hugo a souvent mis en opposition la forêt où « la végétation aux mille têtes songe » avec le jardin ou l'artificiel intervient et c'est au désavantage de celui-ci, comme si la forêt symbolisait un génie exubérant, un Shakspeare, « ayant droit à la broussaille » et le jardin, un classique arrangeur, un Le Nôtre, se mêlant de peigner ce qui devrait rester superbement fruste.

Pourtant l'art qui « est le petit-fils de Dieu » ne pourrait-il aussi, côté végétal, ajouter à la nature qui n'est que sa fille, en idéalisant, perfectionnant les fonctions des plantes et en les disposant selon une architecture supérieure. C'est peut-être parce que l'auteur de la *Légende des siècles* ne connaissait pas les jardins de

Symbolie. Ils laissent loin en dessous d'eux les merveilles de nos jardins historiques les plus fabuleux, ceux de Babylone, des Hespérides, d'Antinoüs, si j'en juge d'après le peu que nous allons entr'apercevoir, à ce point qu'il est naturel de se demander si des plantes qui parlent et qui pleurent si... symboliquement ne sont pas des plantes qui trichent, qu'on a truquées et si, croyant décrire une flore nouvelle, je ne suis pas tout simplement en face d'une représentation de botanique supérieure donnée par les symboliens en quelque exposition ou kermesse de leur planète — avec les grossissements artificiels de l'Optique.

C'est comme s'ils avaient l'air de dire : Voilà comment nous aurions f.... le règne végétal, si nous avions été des dieux ! C'est une leçon sur les possibles que nous leur donnons.

Si les plantes pouvaient parler, elles diraient qu'il n'est pas besoin de langue pour avoir un langage. Elles en ont même de trois sortes :

1° Leur forme, l'ensemble de leurs qualités extérieures, leur *signature*, servant de base à ce qu'on appelle le *langage des fleurs*. C'est le langage fixé analogue au langage muet des visages dans le règne humain.

2° Les mouvements de leurs rameaux ou de leurs feuilles pourraient fournir autant de signes verbaux que vous voudrez. Avec 6 de ces mouvements bien différenciés comme avec 6 lettres, les arbres qui, d'après Flammarion, conversent en Andromède ou en Bérénice pourraient échanger 3.500 mots à 6 lettres

autant que vous pourriez en faire avec les 6 voyelles du miaulement du chat, sans compter les mots à 5, 4, 3, 2, 1 lettres qu'on obtiendrait, si une partie seulement des 6 lettres entrait en conversation.

Mages, qui sortez des fleurs,

a dit le poète. Ils pourraient être eux-mêmes visibles pour des invisibles yeux, en analogie avec « l'obscur nuage des vivants » qui, dans un roman de Victor Hugo, flotte au-dessus de la grande ville de Londres endormie. Il y a les nuages que l'on voit et il y a les nuages que l'on ne voit pas.

Dans ceux qui se dégagent de la *cinéraire* et autres plantes funéraires, de plus lucides que nous distingueraient des labarums variés, des rebus floraux donnant de hauts enseignements dans leur langage nuageux.

La mort est une fleur.
 Cette vie est un songe et la mort un réveil,
 La mort est bleue, etc.

« Le génie est une fleur » plairait à ceux qui aiment mieux enflorer qu'envisager la conception du génie.

4^o Dans l'*Edda*, poème scandinave, il y a un arbre gigantesque au tronc duquel prend sa source un vrai fleuve dont les ondes sacrées purifient et retrempe les guerriers qui vont s'y baigner. Je ne sais pas s'il y est dit que le cours de ce fleuve était aussi fabuleux que ses propriétés.

Si non, il est inférieur aux filets liquides qui s'écoulent de certains végétaux en Symbolie. Nous avons bien des arbres, à gommés, à résines, à gommés-

résines s'écoulant, etc. ; mais ces suc divers, ces sécrétions d'encens, de myrrhe, de manne, d'encre même — il y a l'arbre à l'encre — s'écoulent et se figent sans rapport d'analogie avec leurs propriétés, leur *signature* et les légendes qui s'y rattachent, tandis que dans notre jardin les plantes pleurent en parlant ou parlent en pleurant, c'est-à-dire décrivent une pensée dans leur cours qui est en même temps le cours d'une phrase.

Que nous prêche cette *lavandaire* avec ses effusions aromatiques et lustrales qu'elle exprime de sa sève débordante ?

Avant de se perdre à travers le sable et le gazon, elles ont eu le temps de vous murmurer en doux gazouillement :

Ce qui coule ressemble au songe
Et ce qui lave à la vertu.

Et ce qui s'exsude de ce *fraxinus excelsior*, n'est-ce pas une manne larmée qui, avant de se solidifier, se prend à dessiner cette maxime en arabesques littérales : « Toute larme, enfant, lave quelque chose. »

Rien n'empêche le petit cours d'eau larmoyant de recevoir des affluents d'autres plantes pleurantes se définissant par la pensée qu'elles décrivent ou dessinent, tantôt en minces filets, tantôt en larges courants. Ainsi c'est un fleuve qui prend sa source au cèdre d'Héraclite, et en suivant son cours, le cours de sa phrase, avant qu'il se jette dans le *Lac tranquille*, vous liriez cette réflexion longuement tracée : « L'Univers est un fleuve dont pas une goutte ne passe deux fois devant nos yeux. »

C'est dans ce lac que vient aboutir un autre fleuve, le Fénélon, qui serpente depuis le *charme* du même nom, où il a pris naissance, nous enseignant en quelques kilomètres de parcours que « ce n'est pas le temps qui passe, c'est nous qui passons ».

Ce lac composite reçoit le tribut de tous les baumes dolents, de tous les fleuves solanés y compris la *douce amère* ou *palenpal*, qui commence si bien et qui finit si mal, et l'*amère douce* ou *lapenpal*, qui dépose ses impuretés et s'améliore en approchant de son embouchure.

Dans ce lac aussi vient mollement terminer sa carrière la *Lamartinose* née d'un *aulne pleureur*, chantant en douce cadence des strophes onduleuses sur ce thème consolateur :

Ils ont souffert, c'est une autre innocence ;
Ils ont pleuré, c'est un autre pardon.

ce qui rappelle ce vers de notre La Fontaine :

Et c'est être innocent que d'être malheureux.

Il côtoie parallèlement un beau vers fluvial qui se couleuvre exemplairement pour le plaisir des yeux, des oreilles et de l'esprit, disant en plus de style que Victor Hugo :

D'autres ont plus souffert qui valaient mieux que moi.

Il y en aura qui chanteront en roulements musicalement sonores et au sujet desquels la syntaxe nous obligerait de dire : « Les plantes et les fleuves que j'ai entendus chanter. »

5° Et ces cours de larmes aux rives accidentées auront une teinture différente selon le dessin de la phrase coulante, qui variera elle-même selon la direction et le sens du courant ; ce qui constitue les trois caractères de leur style.

Il y en aura d'impétueux, de languissants, de limpides, de suaves, de doux, de toutes les épithètes que comporte un style coulant. Il y a les styles que l'on voit et il y a les styles que l'on ne voit pas.

Les symboliens en voient et en font voir de toutes les couleurs. C'est un « chemin qui marche », qui marche littéralement et littérairement, que le *Caméléon* qui reproduit, sans s'en douter, une réflexion de M^{me} de Sévigné en répétant l'écriture suivante : « Il faut avouer qu'il entre bien des sortes de sentiments dans la composition des larmes. »

6° Et la loi de l'analogie universelle perce jusque dans les vapeurs que dégagent ces cours larmés, quelques-uns en un langage nébuleux, donnant une idée de « l'espèce de brouillard que ferait le *Léthé* » ; d'autres en un langage lumineux. Tel le *Leucoë* qui émane d'une plante à fleur lumineuse et qui répand sur son passage des parfums phosphorescents, réveillant la mémoire.

Rien qu'à se promener sur les bords du *Lynceste*, vous risqueriez de prendre le goût du vin et des liqueurs fortes. A l'inverse, le *Clitore* les fait passer. Pas trop prolonger l'immersion dans le *Salmacis* qui effémine, dans l'*Achileum* qui rend d'abord belliqueux puis furibond, dans le *Cyrano* qui rend trop bravache, dans le *Gallus* où l'on attraperait des fré-

nésies comme dans le Gallus de notre mythologie.

Sachez que la *Mimosa Scuderis* pousse à l'abus des métaphores, pour peu qu'on en avale plus d'une verrée et qu'à tort ou à raison du jus d'herbe à la *Mimosa pompilia* prédispose aux illusions ou aux causeries égériennes. Méfiez-vous de la *Mimosa pandorina* toujours qui est à la fois mythifiante et mystifiante dans son essence.

Et ces cours liquides mêleront leurs enseignements en même temps que leurs eaux de vie et de sentiment chacun avec un tour ou un parcours particulier.

Et ces fleuves, ces rivières, ces torrents, ces ruisseaux, ces filets de larmes s'épanchent, s'écoulent, s'égouttent des arbres et des herbes qui ornent généralement les *columbariums*, les hôpitaux, les endroits où l'on pleure, non sans exemples de l'éternelle antithèse; car « il y a un rire qui est voisin des larmes », comme le dit en cascasant le fleuve nommé le *fleuve qui rit*, en se rendant au lac *hilariant*.

Toujours se méfier des taquineries de la *malice des choses*, qui semble se complaire dans le rapprochement des extrêmes. Ainsi vous ne devineriez pas que d'un sémillant *baguenaudier* va suinter cette pensée virgilienne : *Sunt lacrymæ rerum*.

C'est l'*arundo jocosus* qui nous prononce comme un Bossuet au petit pied : « Oh ! que nous ne sommes rien, » et c'est au contraire d'un *Adonis pulcherrimus* ou *pulcherrima* (anémone) que va sortir une rivière rutilante développant cette pensée qui a l'air d'une citation de Goethe : « La gaieté est la mère de toutes les vertus. »

Vous attendriez-vous à ce que ce soit la *dauphinelle d'Ajax* qui par le déplantement? le débordement? le prolongement extérieur de sa sève vienne vous prêcher en style saignant et hugolâtre : « Haine à la haine ! La guerre est une vaincue. » A ce qu'une *jusquiame noire* vous roucoule comme un *rara avis* de la verdure : « N'étant pas heureux, il faut s'amuser. »

Ces cours de langages liquides végétaux, marqués au coin de l'antithèse, sont placés dans une partie spéciale du jardin où fleurit le *lys tricolore*, la *cardinale bleue*, l'*alline noire*, le *veratrum blanc* où la *violette* se greffe sur l'éclatante *pivoine*, la *Mariona virginifera* sur le *priamus prolificus*, le *frêle serpolet* sur l'*orme pyramidal* où les *babibobolas*, l'*urnenem*, le *libidibi* coulent en gémissant, alors qu'ils devraient couler en riant, tandis que la *lacryma Mariæ*, d'après son port et son nom du moins, ne devrait pas avec le rebut de ses sinuosités nous insinuer : « Les cœurs sont insensés et les cieux leur sont dus. »

Ces vers végétaux font moins un effet d'antithèse ou *coq-à-l'âne* à distance, quand on aperçoit les autres vers liquides qui les expliquent en rimant ou rythmant avec eux dans le même bassin soit parallèlement comme deux ruisseaux qui se côtoient, soit en d'autres formes harmoniques. Cela fait alors des chœurs de plantes précieuses et des chœurs très composés qui se concertent sur tous les modes et dans tous les sens. Le *Pactole blanc*, lui, roule des pépites à surprises qui parfois s'élèvent du fond de son lit, éclatent comme des obus d'artifice et projettent des fusées de bonnes paroles.

C'est très curieux. Ce l'est même tellement que je me reprends à soupçonner ces merveilles de n'être pas naturelles. Dans ce cas les fleuves seraient plutôt des canaux et les ruisseaux des rivières, de sorte que dans ce coin de l'antithèse surtout des plantes pleureraient en *rigolant* ou en *rigolades*.

Ce qui me ferait pencher vers cette opinion, c'est qu'en remontant jusqu'à sa source le vers végétal suivant : « Il coule autant de jour d'un sein que d'un soleil », vous arriveriez à une *aréthuse*. C'est le nom générique des fontaines-statues qui *déversent* des romances, des rondeaux, des triolets, des strophes, des couplets de bon goût, tantôt de leurs lèvres, tantôt de leurs seins, tantôt de leurs dessous comme les *sirènes vertes*, les *rabélaises grises* et les *bacchantes hautes en couleur*.

Moins étonnant alors que ces écoulements lar-moyants devisent entre eux d'une façon concordante, si les *parafluents* sont sympathiques. Nous retrouverions dès lors des mélanges sympathiques dans les affluents et les confluent, et surtout dans les lacs où ils vont porter leur tribut et où vont s'accomplir les mystères des synthèses supérieures.

C'est donc vers des lacs symboliques que nous serions amenés, si nous prenions pied sur un des bateaux qu'on est en train de monter en Symbolie. Ils font naviguer littéralement sur des navires de bonne conduite, que représentent leurs « chemins qui marchent » et qui pleurent et qui parlent.

Ainsi récapitulons :

Dans un pays où florirait l'analogie universelle

celle que nous supposerions la reine des plantes, la fleur des plantes, la plante du bien, du beau et du vrai, devrait se montrer la plus richement symbolique et dans son port, et dans ses propriétés, et dans sa dénomination, et dans le langage nuageux de ses fleurs, et dans le langage mouvementé de ses rameaux, et dans son langage liquide mouvementé, sonore, imagé et dans les parafluentes, les affluents, les confluent, les lacs ou les mers de terminaison qui le concernent.

Jules GIRAUD.



ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR LIBRE

ENSEIGNEMENT MÉTHODIQUE ET PROGRESSIF

DE

L'OCCULTISME

ÉCOLE SUPÉRIEURE LIBRE

DES

SCIENCES HERMÉTIQUES

Les personnes qui s'intéressent à l'étude sérieuse et scientifique des arts et des faits occultes ont besoin d'être guidées dans leurs recherches afin d'éviter de longues et inutiles lectures.

D'autre part, une grande partie de la tradition ne devant être transmise qu'oralement ou par manuscrits, l'enseignement oral est indispensable pour tout étudiant sérieux.

Voilà pourquoi a été créée l'*Ecole supérieure libre des sciences hermétiques*, formant le vestibule des sociétés initiatiques plus fermées.

Tous les frais de cette École sont presque entièrement couverts par les professeurs et leurs aides eux-mêmes, car le droit d'inscription (10 francs pour tous les cours) est insignifiant.

L'enseignement donné est absolument *méthodique* et réparti en trois années; le travail des élèves est confirmé par des diplômes décernés après examen. La base de l'ins-truction est la mutualité, professeurs et élèves formant une famille de camarades.

Les cours conduisent l'étudiant, depuis les éléments indispensables d'histoire, de langue hébraïque et de sanscrit jusqu'à l'analyse la plus minutieuse des faits occultes les plus compliqués, analyse basée sur l'étude de la constitution de l'homme et de l'Univers et de leurs forces latentes.

En même temps les adaptations de l'occultisme à l'art et à la littérature ainsi qu'aux diverses sciences sont poursuivies parallèlement à l'étude de tous les symbo-lismes.

Pour réaliser un tel programme, il fallait un corps enseignant nombreux et dont les capacités fussent garanties par des travaux antérieurs. — Aussi chaque cours comprend-il : 1° un professeur titulaire; 2° un maître de conférences; 3° un ou plusieurs répétiteurs, ces derniers choisis généralement parmi les élèves anté-rieurement diplômés.

Parmi les professeurs titulaires, nous citerons: *F.-Ch. Barlet*, Grand Maître de l'Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix; le *D^r Papus*, Grand Maître de l'Ordre Marti-niste; *Sédir*, docteur en kabbale et en hermétisme; *Julien Lejay*, docteur en kabbale; le *D^r Roxier*, M.: S.: C.:; *Jolivet Castelot*, docteur en hermétisme, directeur de l'*Hypercnumie*; *Rosabis*, docteur en hermétisme; *Glyndon*, licencié en hermétisme; *Serge Basset*, docteur en hermétisme, licencié en kabbale, etc.

L'École fonctionne depuis plusieurs années et compte des écoles secondaires à Madrid, à Buenos-Ayres et aux Etats-Unis.

A Paris, c'est le seul centre organisé pour donner un enseignement progressif aussi étendu.

PROGRAMME DES COURS

(1^{er} SEMESTRE 1899-1900. *A dater du 6 novembre*)

LUNDI

COURS (1^{re} année). — Histoire des Sociétés secrètes à l'époque contemporaine (du premier Empire à nos jours).

Professeur titulaire : Papus.

Maîtres de conférences : Ourdeck et Varney.

Répétiteurs : Karol et Sabrus.

COURS (1^{re} année). — Histoire de la tradition occidentale. Classiques de l'Occulte.

Professeur : Glyndon.

Maître de conférences : Schin.

Répétiteur : M. Corvus.

PERMANENCE (de 5 h. à 7 h.), Papus (salle des cours),
— Tristan (bibliothèque).

MARDI

COURS (3^e année). — La vie de l'Invisible.

Cours fait dans la *Loge Hermanubis* par Sédir, professeur titulaire, assisté de tous les officiers de la loge.

PERMANENCE : Barlet, Phégor.

MERCREDI

COURS (2^e année). — Haute Magie.

Professeur titulaire : D^r Rozier.

Maître de conférences : Phaneg.

Répétiteur : R. Sainte-Marie.

COURS (2^e année). — Hygiène de l'Ame.

Professeur titulaire : Rosabis.

Maître de conférences : Ariel.

Répétiteur : Varney.

PERMANENCE : Ariel, Ourdeck.

JEUDI

COURS (3^e année). — 1^o La vie de l'Invisible. Les clichés Astraux.

2^o Le Symbolisme maçonnique dans les principaux rites et les principaux degrés.

COURS FAIT DANS LA LOGE LE SPHINX

Professeur titulaire : Papus.

Maîtres de conférences : Ourdeck et Varney.

Répétiteurs : Iakin, Schin, Karol, Tristan.

PERMANENCE : Sédir, Schin.

VENDREDI

COURS (1^{re} année). — Langue hébraïque (éléments) ; Sanscrit (premiers éléments).

Professeur titulaire : Sédir.

Maître de conférences : Geburah.

Répétiteurs : Sainte-Marie et Sabrus.

PERMANENCE : Ariel, M. Corvus.

SAMEDI

COURS (2^e année). — Les phénomènes psychiques devant l'occultisme.

Professeur titulaire : Barlet.

Maître de conférences : Tristan.

Répétiteur : Corvus.

COURS (3^e année). — L'art et l'occultisme.

Professeurs titulaires : Julien Lejay et Barlet.

Répétiteurs : Les officiers de la Loge *la Sphynge*.

COURS PROFESSÉ DANS LA LOGE « LA SPHYNGE »

COURS. — Alchimie et hermétisme.

Professeurs titulaires : Jollivet-Castelot et Sédir.

Maître de conférences : Varney.

CONFÉRENCES PRATIQUES

Outre les cours réguliers, des conférences expérimentales et des promenades-conférences sont organisées plusieurs fois par mois.

La première *promenade-conférence* aura lieu le dimanche 26 novembre, à 10 heures du matin, au musée Guymet (*contribution à l'étude de la tradition orientale*).

Des visites au Louvre (Musée Egyptien) sont organisées pour le mois suivant.

Enfin des conférences PRATIQUES sur l'*hypnotisme* (sous la direction de Papus, Sédir et Ourdeck); sur le *Magnétisme curatif* (sous la direction de Durville); sur le *Rituel magique*, les *Arts divinatoires* et les divers *faits psychiques* sont prévues durant l'année scolaire. La direction générale des conférences pratiques est confiée à MM. Barlet, Sédir et Serge Basset, professeurs, assistés de divers répétiteurs.

Inscription. — Les élèves des deux sexes sont admis sur leur simple demande. Des dispenses du droit d'inscription sont accordées à tous les élèves qui déclarent ne pouvoir l'acquitter, car les questions d'argent sont inconnues dans nos centres.

COURS. — Les cours ont lieu le soir en deux séries, de 8 heures à 9 heures et de 9 heures à 10 heures.

PERMANENCE. — De 5 heures à 7 heures du soir, une *Permanence* est établie à l'École, où toute personne peut venir demander un renseignement utile. Cette permanence est assurée chaque jour, sauf le samedi, par deux membres de l'École.

LOCAL. — Le local de l'École comprend plusieurs salles, dont la salle de cours qui contient 50 élèves, la salle du comité qui en contient 30 et la salle de lecture où se tient la permanence.

COURS. — Au commencement de chaque mois, la liste des cours est remise aux élèves.

Renseignements, inscriptions, cartes. — Pour tout renseignement et pour les inscriptions, s'adresser 3, rue de Savoie, au deuxième, de 2 heures à 6 heures.

ORDRE MARTINISTE

PARIS. — Les Loges *le Sphinx*, *Hermanubis*, *Velléda* et *la Sphynge* ont repris leurs réunions hebdomadaires ou bimensuelles.

BELGIQUE. — Nos formations belges sont en très bonne voie de réorganisation complète. Les initiateurs libres se multiplient en silence dans les principales villes et bientôt de nouvelles Loges prendront naissance. Nous ferons connaître, quand cela sera nécessaire, les noms de notre délégué général et de notre inspecteur principal actuellement en fonction.

ITALIE. — La délégation générale pour l'Italie du Nord est établie à Macerata.

Une nouvelle Loge, sous le vocable H. E. V. E., est constituée à Milan.

ANGLETERRE. — Une délégation générale a été créée à Manchester où existe une Loge des plus prospères.

FRANCE. — Nous remercions nos frères martinistes isolés en province, qui nous ont donné signe de vie. Chaque demande suit son cours et, dans quelque temps, tous auront reçu les réponses nécessaires.

Société des Conférences Spiritualistes

(2^e ANNÉE)

La Société des Conférences spiritualistes reprendra ses séances, le vendredi 24 novembre, dans la grande salle du Palais des Sociétés savantes, 28, rue Serpente. Pour cette séance exceptionnelle, tous nos lecteurs de Paris qui en feront la demande (3, rue de Savoie, à notre administration) recevront des invitations.

L'APPAREIL-MÉDIUM

Proposition présentée à tous les partisans du psychisme expérimental. — Parallèlement aux expériences du psychisme faites avec des médiums humains, on devrait essayer des expériences de psychisme faites avec des appareils physiques, sans le concours de médiums humains.

On devrait essayer, par exemple, si les appareils de la *télégraphie sans fils*, ou encore le *siphon-recorder* employé par la télégraphie sous-marine, pourraient être modifiés de manière à recevoir et transmettre de *psychiques et intelligentes dépêches* qui, sans le concours de médiums humains, viendraient de l'Au-delà.

Je propose donc qu'il se forme, à Paris, un *comité* comprenant des représentants des diverses doctrines intéressées au psychisme expérimental, que ce comité ouvre une *souscription* destinée à payer les frais des expériences qu'il fera et qu'enfin, lorsque la somme souscrite sera suffisante, il entreprenne une série d'expériences consacrées à découvrir le *meilleur appareil physique* qui permette de recevoir et transmettre d'intelligentes et psychiques dépêches, venues, sans médiums humains, de l'Au-delà, le meilleur APPAREIL-MÉDIUM.

Dans le cas où la souscription se réaliserait, je m'inscris d'avance pour 100 francs.

ALBERT JUNET,

Directeur de la *Résurrection*.

Nous nous associons de grand cœur à la proposition de notre confrère, mais nous lui ferons remarquer que déjà un *Institut international de sciences psychiques* est en formation à Paris depuis près d'un an et nous savons que M. de Rochas s'y intéresse particulièrement. Cet Institut a la promesse de 100.000 francs du D^r Gibier, s'il en trouve lui-même 400.000 autres. Et, cela, pour

l'achat et la construction d'appareils destinés à l'étude des médiums.

De notre côté nous faisons construire une série d'*appareils de contrôle*, de notre invention.

Enfin, la Société magnétique de France a, en caisse, près de 400 francs destinés à récompenser l'inventeur d'un appareil enregistrant le fluide humain, d'une façon certaine. Il serait bien désolant qu'avec tous ces concours l'idée de notre confrère ne 'prît pas bientôt corps.

P.

BIBLIOGRAPHIE

FRÉDÉRIC BOUTET. — *Drames baroques et mélancoliques*, gr. vol. in-13, 430 p. — 3 fr. 50.

J'ai déjà dit à propos des *Contes dans la Nuit* combien le talent de M. Boutet me semblait original et savoureux. L'étonnante intuition des choses de l'invisible se développe encore et s'affirme plus précisé et plus consciente dans ce second livre; la facture me semble meilleure également; parfois des Rembrandts aux ombres pleines de formes, avec des lueurs fumeuses et sanglantes, ou de clairs tableaux de ripailles sanguines; comme des estampes anglaises, au dessin excessif, aux couleurs violentes; ou de pâles fresques lavées de tons mourants. Mais en dehors et au-dessus de ces formes esthétiques, ce qui m'intéresse le plus et ce qui prête à ces contes leur charme intime, c'est le sens profond de la vie qu'on y perçoit. Les esprits des hommes sont comme leurs corps voués à des travaux divers et enrichis de facultés différenciées; beaucoup, beaucoup trop vont dans ce vaste univers sans le voir, sans entendre le langage des choses; l'élite seul vibre aux secrètes émotions de la Nature, s'enivre à l'aspect des forêts profondes, des rocs solitaires, des eaux infinies, devine dans les formes sublimes des montagnes, dans les gestes des branches, dans le cri des bêtes, l'effort douloureux et toujours

beau d'un esprit caché qui peine vers la Lumière. Ce sens de la vie est en quelque sorte le commencement du génie ; c'est l'effort d'un esprit qui sait sortir de soi, qui brise les barrières du plan mental et qui découvre avec enthousiasme des demeures inconnues. Au degré suprême de cet effort, l'essence des créatures apparaît au contemplateur à travers et malgré leur forme ; il comprend l'idée qu'exprime chaque être : il arrive au plan où l'on perçoit l'esprit des choses ; c'est à cela que correspond le poème burlesque que M. Boutet a intitulé le *Mariage de Phylosophie*. Nous ne nous appesantissons pas sur les vérités que renferme chacune de ses légendes symboliques ; toute la nouvelle littérature prête à de pareilles interprétations depuis Wagner et Villiers de l'Isle-Adam, jusqu'à Rimbaud et Mallarmé. La gloire du poète demeure entière même si son intuition a été inconsciente ; et ceux qui connaissent l'auteur de ces *Drames* savent qu'il est au courant des choses de l'Invisible.

SÉDIR.

CARL MICHELSEN. — *Dreams*, broch. in-8, chez Gould, Manchester New Hampshire, U. S. A.

Nous avons reçu, par les bons soins du Dr Blitz, ce nouveau manifeste de l'Union idéaliste universelle. Le mystique Danois si apprécié de nos lecteurs nous donne dans cet opuscule quelque chose comme un fablier évangélique : les animaux, les plantes, les saints du paradis, les rois de contrées inconnues, leurs courtisans et leurs ministres représentent sous une forme naïve et simple les plus hauts enseignements du Christ, et les plus difficiles à réaliser. La possibilité et la réalité d'une vie future, l'antichristisme, si l'on me passe ce mot, des clergés, la non-valeur des indulgences et des différents modes employés par les Églises temporelles pour s'enrichir en faisant croire aux fidèles qu'ils gagnent la béatitude éternelle, la bonté ineffable du Père céleste, les inventions froides et cruelles par quoi la plupart des prêtres empêchent les fils prodigues que nous sommes tous de courir nous jeter sur Son cœur : toutes ces idées éternelles sont dites d'une façon vivante et pittoresque.

Oui, la bonté du Père accueille son enfant, de quelque façon que celui-ci lui ait prouvé son amour ou simplement ses bonnes intentions; Il ne s'offense même pas des fausses idées que nous nous faisons de Lui, pourvu que nos œuvres ne soient pas trop mauvaises; Il sait combien vite nous changeons nos théories. et que notre intelligence est si faible que souvent nous ne nous apercevons même pas que nos différences d'opinions ne sont que des différences de point de vue. Malheur cependant à ceux qui osent proclamer ces purs axiomes; comme le prophète de Babylone, ils seront accusés d'être les instruments de la révolte, de l'anarchie, de la lâcheté et même, ô ironie, de l'athéisme. Notre religion est en effet bestiale; nous vivons, nous nous gouvernons et nous travaillons comme des chiens se disputant un os; tandis que, bien loin d'être un animal, l'homme doit être un dieu; mais pour devenir ce dieu, que de chemins à parcourir, que de montagnes à escalader, que de précipices où descendre! Comme le manteau donné à son fils par le vieux roi s'attache à la chair du jeune voyageur dans les contrées glaciales et lointaines qu'il explore, il faut avoir le courage, selon le conseil du serviteur, d'arracher de sa chair saignante la lourde peau, imprégnée de notre vie, lorsque nous voulons revenir auprès de notre Père. Il y a quelque part, dans le vaste monde, un grand oculiste : son portier s'appelle Jean, et il rend la vue à tous : chrétiens, soufis, bouddhistes, brahmanes, Chinois et idolâtres qui ont su trouver le chemin du palais où il habite : aimer Dieu et son prochain, tel est, continue notre fabuliste, ce sentier véritable et unique. Essayons d'y faire tout seul quelques pas; il est inutile d'informer personne de nos tentatives maladroités. Celui vers qui nous les ferons nous verra certainement.

S.

Transmigration (A Martiniste Papus). — L'Ordre de Saint-Martin accepte les fidèles de tous les cultes; les croyances juives et chrétiennes se synthétisent dans ses enseignements; ses principes sont compris et observés par le musulman et le brahmane, par le bouddhiste et le parsi; le Peau-Rouge au noble cœur nourrit les espé-

rances d'une vie future, et les anciens druides professaient que les âmes pieuses entrent dans les cieus par le septentrion, tandis que les mauvaises sont envoyées au sud, dans les cercles de la métempsychose (*Morien*).

La transmigration n'est pas nécessairement une réhabilitation de l'homme corporel. V. I, *Corinthiens*, xv. Cette doctrine est acceptée par toutes les religions sauf celles de l'Occident, et cependant, si nous examinons avec soin nos livres sacrés, nous y trouverons la confirmation des enseignements du fondateur du Martinisme, le philosophe inconnu. Par exemple, l'histoire d'Élise et d'Élisée raconte symboliquement que l'esprit d'Élie vint demeurer en son disciple. Une foule de passages de la Bible prouvent que l'esprit de l'homme a le pouvoir de transmigrer. (II, *Rois*, II, 15. — *Ezéch.*, XI, 1. — *Joel*, II, 28. — *Tob.*, XII, 13, 19 — *Eccl.*, XXVIII, 12, 13. — *Jean*, I, 48. — *Act.*, X, 10, 30; XII, 17. — II, *Cor.*, XII, 2. — II, *Apoc.*, IV, 2; XVII, 3; XXI, 10.)

S.

L'Apocalypse et son Interprétation historique, par M. Chauffard, ancien magistrat. — 2 vol. in-12. — Paris, Savaète, 76, rue des Saints-Pères, 2^e édition.

M. Chauffard a maintenu le plan qu'il avait suivi dans la première édition de son ouvrage : le caractère prophétique de sept épîtres, rapprochées des sept sceaux, et l'admission d'une ère millénaire postérieure à la mort de l'Antéchrist: telles sont les bases de son système. Toutefois il a, dans un appendice, expliqué que l'Apocalypse se divise en deux parties distinctes, et qu'un rapprochement peut être fait, moyennant certaines réserves, entre toutes les séries septénaires. Les quatre premiers symboles correspondent à une séparation bien accusée entre les quatre premières épîtres et les suivantes. L'auteur avance que la IV^e épître s'étend jusqu'à la disparition du protestantisme et au refoulement de l'islamisme, la V^e se référant non pas au protestantisme, mais à des troubles religieux futurs, tandis que les chapitres XII, XIV et XV ont un caractère récapitulatif. Toutefois la troisième coupe de colère correspondrait à la deuxième

et à la troisième trompette. Chaque sceau détermine une période, chaque trompette annonce une grande épreuve, chaque coupe un châtiment des méchants. La prophétie de Daniel, plus encore que toutes les autres de l'Ancien Testament, éclaircit certaines parties de l'Apocalypse.

Certains passages du tome second renferment de curieux calculs. Jérusalem devant être foulée aux pieds trois ans et demi (1274 ans en semaines d'années), la ville sainte resterait aux musulmans de 638 à 1912 (I, p. 87). Le 7^e verset du xi^e chapitre de Daniel pourrait marquer un retour en Palestine d'une grande partie du peuple hébreu : un temps valant sans doute cent semaines d'années, trois temps et demi vaudraient 2.450 ans, qui, commençant à l'an du monde 3470, iraient jusqu'à 5920 ou 1920 de l'ère chrétienne (p. 391). Le nombre de l'Antéchrist, 666, étant aussi celui de son empire, désignerait la résurrection, après 666 ans, de l'empire fondé par Othman. L'Antéchrist aurait trente-cinq ans en 1966, si l'empire turc, mort en 1931, a ce même âge en renaissant. En 1997 aurait lieu une persécution épouvantable. La conversion des Juifs aurait lieu à cette époque ou du moins commencerait l'année précédente : les trois temps et demi de Daniel valant 2.450 ans, si l'on en retranche 454 ans qui se sont écoulés jusqu'à la première année de l'ère chrétienne, on arrive à 1996 (p. 221).

Le 2^e verset du xi^e chapitre de l'*Apocalypse* concorde avec le texte de Daniel ; toutefois les exégètes comptent de plusieurs manières les quarante-deux mois pendant lesquels la cité sainte sera au pouvoir des mahométans : ils trouvent 1260, 1275 et 1278 ans, ce qui fixe l'ouverture de la persécution de l'Antéchrist au commencement du xx^e siècle, si l'on néglige la durée du royaume chrétien de Jérusalem, ou à la fin, si on en tient compte (t. I, p. 292).

M. Chauffard a fait de grands efforts pour démontrer la concordance des sept séries septénaires : peut-être aurait-il été préférable de s'en tenir à celle des épîtres et des sceaux. Dans d'autres ouvrages il a comparé les données des prophéties modernes à celle des oracles

sacrés : mais il a omis, même dans ce dernier travail, d'étudier *Nostradamus*, la prophétie de Prémol, le Secret de la Salette, et de concilier son système avec les révélations des prophéties d'Orval et d'Olivarius. M. Chauffard me permettra de conclure ainsi : l'existence d'une ère millénaire après la mort de l'Antéchrist est moins acceptable que les conclusions qu'il qualifie de pessimistes sur la fin de l'humanité vers l'an 2000. Le pessimisme chrétien ne s'applique qu'à la vie terrestre, pour l'individu comme pour l'humanité : l'une et l'autre n'ont pas leur destinée achevée sur cette planète.

SATURNINUS.

Revue critique d'histoire et de littérature, 1899, n^{os} 27-28. — Olivieri : *Codices florentini* (Description des mss. florentins relatifs à l'astrologie grecque. Sous la direction de M. Cument, l'auteur et ses collaborateurs se proposent de réunir les éléments d'un *Corpus astrologorum græcorum*, dont les textes intéressent l'étude des mœurs grecques et romaines.)

Revue de Paris, 1899, 15 avril. — Fr. Funck-Brentano. Le drame des poisons (M^{me} de Montespan se livre aux plus horribles pratiques de la sorcellerie pour écarter ses rivales).

Nord und Sud. — Bd. LXXXIX, heft 267, juin 1899. — Auguste Wuensche : La légende de l'arbre de vie et de l'herbe de vie dans les diverses religions.

LIVRES REÇUS

SAR PÉLADAN. — *La Terre du Sphinx*. 1 vol. in-18. 3 fr. 50.

Une des plus belles œuvres de Péladan parues jusqu'à ce jour. Il y a là des pages où le génie se manifeste réellement et la poésie la plus réelle se dégage de cette lecture. Nous ne saurions trop la recommander à nos amis en attendant le compte rendu détaillé.

CARL MICHELSEN. — *Dreams (Publication de l'Union idéaliste universelle)*. — Brochure en anglais.

J. STRADA. — *Le Saint-Roi David*, 1 vol. in-8 (3 fr. 50).
— *Le Paris de l'Ere de la Science capitale de l'Univers*,
1 vol. in-8 (5 francs). — (*Compte rendu prochainement*).

NOUVELLES DIVERSES

Le journal *le Matin* n° 5734 du 6 novembre 1899 a publié un très curieux article sur les *Sciences maudites* à propos de l'ouverture des cours de l'Ecole hermétique. Tous nos remerciements à notre grand confrère, à cette occasion.

∴

Nous apprenons qu'une réunion de francs-maçons instruits s'est constituée pour créer en France une revue maçonnique digne de notre pays.

Il n'existait en effet que de petits bulletins mal faits, haineux, et décrivant, de ce fait, à l'étranger tous les rites pratiqués en France. D'après nos renseignements la nouvelle revue, qui se nomme *l'Acacia*, aura une partie initiatique, une partie philosophique et une section documentaire. Le F.°. Bonnardot a accepté la tâche de la haute direction. Les bureaux sont 3, rue de Savoie, Paris. Tous nos vœux de réussite à notre nouveau confrère.

∴

Un des grands disciples de Michel de Figanières, M. Commandeur, est mort récemment à Lyon. Il avait beaucoup aidé à la diffusion des œuvres du célèbre inspiré.

∴

Avis. — Nos F.°. de Roumanie qui voudraient consulter un important catalogue de livres des sciences occultes et franc-maçonnerie à vendre sont priés de s'adresser à M. Ulic, lieutenant à Galatz, Roumanie.

LIBRAIRIE SPIRITUALISTE ET MORALE

Nous informons nos amis et clients que les sentiments les plus cordiaux existent entre la *Maison Chamuel* et la *Librairie Spiritualiste et Morale*. Les deux maisons voisines se sont consacrées à la diffusion des idées qui leur sont chères et viennent d'affirmer l'alliance tacite qui existait déjà entre elles par un engagement écrit, définitif et complet.

Les points principaux du traité conclu entre M. Lucien Chamuel et MM. Deullin et Jacquot (*Librairie Spiritualiste et Morale*) portent sur l'union des efforts personnels, sur l'aide mutuelle apportée par chaque partie dans l'œuvre de réalisation entreprise.

La partie librairie (vente des livres au public, relations avec la clientèle, etc., etc.) des DEUX MAISONS, reste exclusivement à la *Librairie Spiritualiste et Morale*. — M. Chamuel, en revanche, reste l'*Éditeur* et l'*Imprimeur* de tous les livres qui porteront désormais la firme commune.

Par suite, donc, de cette entente, **nous prions tous nos amis de s'adresser directement** à la *Librairie Spiritualiste et Morale*, qui leur fournira sans exception tous les livres (*français, anglais, allemands, belges, suisses, autrichiens, italiens, etc., etc.*) dont ils pourront avoir besoin.

Ce faisant, ils éviteront du retard et des erreurs toujours possibles, malgré la *bonne entente existant entre les deux maisons* et le soin apporté à la transmission des commandes.

Suivent les signatures.

LUCIEN CHAMUEL,
Éditeur,
5, rue de Savoie.

DEULLIN et JACQUOT;
Libraires,
3, rue de Savoie.

*
**

Notre F:; Sédit serait reconnaissant à celui de nos lec-

teurs qui pourrait lui *prêter* l'un ou l'autre des volumes suivants. Ecrire 3, rue d'Orchampt, Paris.

1° WAITE, *The real History of the Rosicrusians*.

2° KIESEWETTER, *Geschichte der Neueren Okkultismus* et *Die Geheimwissenschaften*.

Extrait du *Fanfula* du 18 octobre 1896 :

UNE CONFÉRENCE SPIRITUALISTE

M. Deullin, membre du Congrès orientaliste, a donné hier soir, dans une maison particulière, devant une assistance choisie et, disons le mot, privilégiée, une conférence aussi brillante que remarquable sur les questions et les systèmes philosophiques et religieux ; cette conférence avait avant tout un caractère essentiellement spiritualiste.

Le conférencier, dont la parole est facile et élégante, sut ménager les susceptibilités de son auditoire en exposant les théories des diverses philosophies qui, de tous temps et en tous pays, ont élevé leurs aspirations au-dessus de la matière vers des régions supérieures et une vie extra-terrestre.

Le groupe théosophique de Rome, à la fondation duquel a personnellement contribué M. Llyod, qui a pour président l'ingénieur Aureli et pour secrétaire M. Calvari, était largement représenté. Il y avait aussi un grand nombre de personnes des deux sexes appartenant pour la plupart à la colonie étrangère et des croyances spiritualistes diverses : c'est ainsi que près des partisans de doctrines ésotériques de l'Inde se rencontraient des catholiques absolument orthodoxes et parmi eux un savant prélat français.

Par son humour et son talent, M. Deullin sut tenir pendant deux heures ses auditeurs sous le charme de sa parole imagée et tous furent unanimes à applaudir à l'érudition et au talent de dialectique de l'orateur.

La baronne de Moskwitow, qui, comme en d'autres

occasions, avait gracieusement prêté la salle de conférence, faisait les honneurs de sa maison avec l'affabilité et la grâce qui lui sont coutumières.

La Réédition des Œuvres de Saint-Martin

C'est par suite d'une légère erreur que nous avons annoncé que les œuvres de Saint-Martin allaient être rééditées au prix de 4 fr. 90 le volume.

Pour les cinquante premiers souscripteurs seulement, ce prix tout à fait exceptionnel de 4 fr. 90 a été fixé. Le prix en souscription sera de 6 francs par volume, ce qui est relativement très bon marché, étant donné le soin et le luxe qui président à cette réimpression.

D'après nos renseignements particuliers, il reste encore quelques souscriptions à 4 fr. 90, mais ceux qui veulent en profiter devront se hâter, car les demandes ont été nombreuses.

On peut se faire inscrire dès à présent aux bureaux de l'*Initiation* ou à la Société de librairie spiritualiste et morale, 3, rue de Savoie, à Paris (téléphone 282-67).

Les souscriptions ne sont pas reçues en espèces, les volumes sont payables à la réception !...

CONGRÈS SPIRITE ET SPIRITUALISTE DE 1900

Séance au Comité d'organisation du 20 octobre 1899.
— Toutes les sections sont représentées, sauf la section théosophique, excusée.

Après avoir constaté que M. Alban Dubet ne fait plus partie de la section des *Spiritualistes indépendants* depuis le 20 juin 1899, et cela sur sa demande, le Comité décide à l'unanimité de laisser à la section spirite toute liberté pour rédiger une note qui sera reproduite dans tous les journaux adhérents au Congrès.

NOTE DE LA SECTION SPIRITE

La section spirite reconnaît le droit individuel de quiconque de critiquer toute doctrine, quelle qu'elle soit, selon son point de vue et en vertu de son libre arbitre, mais à la condition que cette critique sera impartiale, raisonnée, et qu'elle dénotera une connaissance approfondie du sujet critiqué. Ce n'est point le cas pour l'article de M. Alban Dubet contre le Spiritisme, paru dans le *Journal du Magnétisme* des 5 et 20 octobre dernier. Aussi ne nous y serions-nous pas arrêtés si cet article n'avait paru tirer quelque importance de la qualité de son auteur, comme secrétaire-trésorier de la section des *Spiritualistes indépendants* au Congrès de 1900. Mais, puisqu'il s'est démis volontairement de ces fonctions en faveur de M. Bonardot, son article ne peut donc plus avoir à nos yeux aucune espèce de valeur.

La fédération des diverses écoles spiritualistes reste plus solide que jamais.

SECTION HERMÉTIQUE

Souscription pour le Congrès :

Listes précédentes.	222 fr.
E. Moreau.	2 —
M. Deullin.	25 —
M. Jacquot.	25 —
Société de Librairie spiritualiste et morale.	50 —
L. Geburah	5 —
	329 fr.

Le Comité d'organisation.

ERRATA

Le prix du volume de M. Gessmann, *Gcheimsymbole der Chemie und Medicin*, est de 8 florins, port non compris, au lieu de 4 fl. 20.

“ LAGIBASSE ”

Un cas de folie, où la déviation intellectuelle se complique d'une obscure poussée sensuelle, sous l'influence magnétique d'un prêtre devenu mage, et cela dans une aventure aux épisodes émouvants et étranges, tel est le sujet de “LAGIBASSE”, roman magique, le nouveau livre de Jean Richepin, qui paraît aujourd'hui chez Fasquelle en un volume de la Bibliothèque Charpentier.

(Compte rendu prochain).

LES ARTS DIVINATOIRES

LE SPHINX ET LES TEMPÉRMENTS

LE SPHINX ET LES TEMPÉRMENTS

Nous avons dit que les divers arts divinatoires n'étaient que les rayons d'une circonférence dont le centre est le MOI de chaque individualité.

Pour éviter les obscurités, il est donc indispensable de déterminer d'abord un classement très général des divers aspects du MOI, classement auquel on rapportera par la suite chacun des Arts divinatoires.

Les anciens avaient pris le *Sphinx* comme base de toute classification se référant à l'homme et ils avaient déterminé quatre grands aspects ou Tempéraments dénommés :

Le Tempérament Taureau ou Lymphatique ;

Le Tempérament Lion ou Sanguin ;

Le Tempérament Aigle ou Nerveux ;

Le Tempérament Homme ou Bilieux.

Il ne faut jamais séparer les images animales analogiques de l'idée du tempérament pour éviter toute erreur. Eliphas Lévi a ainsi formulé les facultés caractéristiques de chacune de ces formes du Sphinx :

Le front d'Homme du Sphinx parle d'*Intelligence* ;

Ses mamelles d'*amour*, ses ongles de *combat* ;

Ses ailes sont la *Foi*, le *Rêve* et l'*Espérance* ;

Et ses flancs de Taureau le *travail* d'ici-bas.

Chaque être humain a, en lui, la représentation des quatre formes animales, c'est-à-dire les quatre Tempéraments. Chaque être humain est donc un Sphinx. Mais au lieu d'être *équilibrés* en lui, ces Tempéraments, dans la généralité des cas, empiètent les uns sur les autres et, en définitive, un d'entre eux écrase et domine les autres.

Dans la première année de cette revue, nous avons publié un ouvrage de MM. Polti et Gary, sur les Tempéraments, qui est un des traités les plus complets qu'on ait écrits sur la question. Nous y ferons des extraits en les adaptant à nos conceptions actuelles.

Disons donc, pour terminer notre exposé, que la caractéristique du Tempérament Taureau ou Lymphatique est la Passivité, le calme et le triomphe de la matière. C'est un passif corporel.

Le Tempérament Lion ou Sanguin est au contraire tout batailleur et toute action. C'est un actif corporel.

Le Tempérament Aigle ou Nerveux a toute la timidité physique de l'oiseau sur terre unie à toute son audace dans le domaine de l'air, c'est-à-dire, pour l'homme, des idées. C'est un passif intellectuel.

Le Tempérament Homme ou Bilieux est le dominateur et le volontaire chargé d'équilibrer tous les autres.

C'est ce que nous démontrerons dans notre prochaine étude en analysant le Sphinx et en déterminant les trois aspects de chacun des animaux qui le constituent.

PAPUS.



Le Gérant : ENCAUSSE.

TOURS. — IMP. E. ARRAULT ET C^{ie}, 6, RUE DE LA PRÉFECTURE.

FRANC-MAÇONNERIE ET SCIENCES OCCULTES

A VENDRE

IMPORTANTE BIBLIOTHÈQUE sur la Franc-Maçonnerie et les Sciences Occultes, composée d'ouvrages rares, par les auteurs les plus célèbres des XVIII^e et XIX^e siècles.

Écrire à M. ROSEN, 9, rue Chappe, Paris
pour recevoir renseignements et catalogue

Parmi les ouvrages qui composent cette importante bibliothèque nous signalons les ouvrages suivants :

ALBERT LE GRAND : *Les Admirables Secrets*. — ALBERT LE PETIT : *Secrets merveilleux*. — ALBERT MODERNE : *Nombreux Secrets* — BARRUEL : *Mémoire pour l'histoire du Jacobinisme*. — BEDARRIDES : *L'Ordre maçonnique de Misraïm*. — J. BELLOT : *Œuvre*. — D. CALMET : *Traité sur les apparitions des esprits*. — CLAVEL : *Historique pittoresque de la F. : M. :.* — DARUTY : *Recherches sur le rite écossais*. — DES ETANGS : *Archives et Œuvres maçonniques*. — ÉLIPHAS LÉVI : *Ouvrages divers*. — DE GENLIS : *Arabesques mythologiques*. — JOUAUST : *Histoire du G. : O. :., Histoire de la F. : M. :. en France*. — KAUFFMANN et CHARPIN : *Histoire philosophique de la F. : M. :., — le Véritable Dragon rouge, le Grand Grimoire, Physique occulte*. — MARCONIS : *Le Panthéon maçonnique, le Rameau d'or d'Eleusis*. — NAUDET : *Ouvrages sur la magie*. — PORTA : *Magiæ naturalis*. — RAGON : *Œuvres complètes sur la F. : M. :.* — ROBIN (l'Abbé) : *Initiations anciennes et modernes*. — DE SAINT-ANDRÉ : *Lettres sur la magie, Lettres réponses*. — SAINT-MARTIN : *Les Erreurs et la Vérité, etc.* — SYBILLINA *Oracula, Oracula magica Zoroastris, Oracula metrica*. — THORY : *Histoire du G. : O. :. de France, Acta Latomorum*. — TCHOUDY : *L'Étoile flamboyante*.

**Principaux Ouvrages recommandés pour l'étude de
l'OCCULTISME et de ses applications**

CONTEMPORAINS

- | | | |
|---------------------------|---------------------------------|----------------------------------------------------------------------|
| F.-CH. BARLET | } | L'Évolution de l'Idée. |
| | | L'Instruction Intégrale. |
| STANISLAS DE GUAITA . . . | } | Le Serpent de la Genèse. |
| | | Le Temple de Satan. |
| | | La Clef de la Magie noire. |
| | } | Traité élémentaire de Science Occulte.
(5 ^{me} édition). |
| | | Traité élémentaire de Magie pratique. |
| PAPUS | | La Science des Mages. |
| | | L'Ame Humaine. |
| | | La Magie de l'Hypnose. |
| | | L'Ame humaine. |
| | Martines de Pascaly. | |
| | Martinismè et Franc-Maçonnerie. | |

CLASSIQUES

- | | | |
|-------------------------|---|------------------------------------------|
| ELIPHAS LÉVI | } | La Clef des Grands Mystères. |
| | | Le Grand Arcane ou l'Occultisme dévoilé. |
| | | Le Catéchisme de la Paix. |
| | | Le Livre des Splendeurs |
| SAINT-YVES D'ALVEYDRE | | Mission des Juifs. |
| FABRE D'OLIVET. | } | La Langue hébraïque restituée. |
| | | Histoire philosophique du genre humain. |
| ALBERT POISSON. | | Théories et Symboles des Alchimistes. |

CHAMUEL, Editeur

PARIS — 5, rue de Savoie, 5 — PARIS

Occultisme — Magie — Divination — Hypnotisme
Magnétisme — Spiritisme

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE

*Renseignements gratuits sur les Ouvrages de Sciences
occultes*

INITIATION

Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS I U O. ✽

Docteur en médecine — Docteur en kabbale

45° VOLUME. — 13^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 3 (Décembre 1899)

PARTIE INITIATIQUE

Sur le symbolisme de la légende bouddhique . . . Sédir.
(p. 193 à 204).

PARTIE PHILOSOPHIQUE

Études ésotériques A. Erny.
(p. 205 à 209).

La fin d'un médium Mme la Générale
Carmencita de Noël.

Au pays des Esprits
(p. 232 à 247).

Physique céleste B. Lecomte.
(p. 247 à 252).

Le Vaudoux Nathan Zeffar.
(p. 253 à 262).

L'occulte à la Cour de Louis XIV E. Lefébure.
(p. 263 à 270).

Ordre martiniste. — Ecole supérieure libre des Sciences hermétiques. — Séance d'ouverture de la Société des conférences spiritualistes. — Une visite à un " sorcier de village ". — L'art ésotérique. — Bibliographie. — Nouvelles diverses. — Congrès spirite et spiritualiste de 1900. — Mes desiderata. — Nécrologie.

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Echanges doit être adressé 87, boulevard Montmorency, à Paris. Téléphone — 690-50

Administration et abonnements : 3, rue de Savoie, PARIS

TÉLÉPHONE — 282 67

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse unique* la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà huit années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)



La reproduction des articles inédits publiés par l'Initiation est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.

SUR LE SYMBOLISME

DE LA

LÉGENDE BOUDDHIQUE

Le symbolisme est une étude aujourd'hui en honneur chez les archéologues, les philologues, les exégètes et les historiens religieux ; c'est une étude également importante pour l'ésotériste et qui doit, s'il possède bien le maniement d'une des clés initiatiques, le conduire à des conceptions d'une généralité remarquable. En particulier, les légendes des grands fondateurs de religions offrent un vaste champ à l'activité de l'esprit ; nous allons essayer de le montrer en prenant comme exemple l'une des plus importantes : celle du Bouddha.

Il y a, dans l'étude des anciennes initiations, plusieurs groupes de symbolisme à classer : d'abord celui des légendes religieuses ; celui des mythologies, comprenant l'histoire interprétative des divinités secondaires ; ensuite celui de l'histoire héroïque des

grands hommes de chaque peuple, qui décrivait les révolutions des principes sociaux ; enfin, la géographie de chaque pays, dont les divisions étaient réglées par la caste sacerdotale de façon à reproduire sur la terre physique les principales régions de la terre céleste.

Ainsi le plan divin était rappelé par la légende religieuse ; les opérations des êtres de l'astral et des forces secrètes de notre système solaire, par la mythologie ; la biologie du peuple, par ses légendes héroïques et matérialisation du règne du Père, ici-bas comme aux cieux. Le tableau suivant fera mieux apparaître ces correspondances :

	Plan divin	Plan humain	Plan naturel
Théogonie	Incarnation de sauveurs	Leur préparation	Leur vie publique
Cosmogonie	Ontologie des dieux	Leurs actes	Leur culte
Andronomie	La généalogie des héros	Leurs exploits	Leur œuvre sociale
Physionomie	Les divisions administratives	Les cités	Les accidents naturels : montagnes, fleuves, etc.

On sait que l'ancienne Égypte était divisée par nomes représentant les parties du zodiaque ; comme les brahmes avaient reproduit dans les provinces de l'Indoustan la hiérarchie des sept planètes. Encore aujourd'hui, on connaît, dans ce dernier pays :

Les sept fleuves, Sapta-Nadi :

Les sept montagnes, Sapta-Parvatta ;

Les sept cités saintes, Sapta-Poura ;

Les sept déserts, Sapta-Arania ;

Les sept îles, Sapta-Dvipa ;

Les sept mers, Sapta-Samudra, etc.

L'étude que nous nous proposons de faire appartient au symbolisme de la théogonie.

L'exégèse moderne et une école contemporaine d'occultisme, se rattachant à certains centres hindous, ont beaucoup insisté sur les similitudes de la légende du Bouddha et de celle du Christ ; si la thèse de M. Notovitch, qui prétendait prouver un voyage et une initiation de notre Sauveur au Tibet, dans les lamaseries bouddhistes, a été réduite à néant, l'opinion qui donne aux Esséniens et à la morale évangélique des rattachements aux doctrines de Çakya-Mouni est plus accréditée ; je me souviens même avoir vu établir l'identité des Esséniens et des Sannyasis, et M. Bjerregaard, un mystique suédois enseignant en Amérique, a établi une concordance absolue entre les huit béatitudes énumérées dans le sermon sur la montagne et les huit branches du sentier nirvânique. Cela prouve simplement que les auteurs en question n'ont pas saisi l'énorme différence des principes divins mis en jeu pour chacune de ces deux religions, et c'est ce que nous allons essayer de démontrer.

*
* *

Pour peu qu'on ait étudié la symbolique de l'occultisme, on sait qu'une légende comme celles des Soutras ou des Évangiles peut recevoir plusieurs

interprétations. Il y a d'abord le point de vue historique, auquel nous ne nous arrêterons pas ; puis le point de vue astronomique, qui réduit tous les mythes religieux au rang de mythes solaires ; puis le point de vue météorologique, si l'on peut dire, qui voit la foudre, les vents, les tempêtes, dans les principes divins étudiés ; puis le point de vue rituelique, qui donne des interprétations s'adaptant aux cérémonies religieuses, au feu sacré, à l'holocauste, aux prêtres officiants, etc. Tels sont, pour l'heure actuelle, les horizons où se déploie la pensée de nos orientalistes (1). Il en est d'autres encore : ces mythes possèdent encore un sens alchimique, un sens psychologique, qui donne des commentaires se référant au développement intérieur de l'être humain, et un sens que l'on pourrait appeler cosmologique parce qu'il permet de découvrir les noms des forces ou des êtres qui président à telle crise de la vie générale de l'univers, dont les enchaînements occultes aboutissent à la descente sur la terre d'une nouvelle lumière.

Ainsi donc, si je n'ai pas été trop obscur dans mes explications, le lecteur pourra s'apercevoir tout d'abord que la fondation d'un nouveau système religieux sur notre globe doit nous apparaître comme le signe visible de grands mouvements accomplis dans les profondeurs éthérées de l'Espace zodiacal. Pour qu'une doctrine dans une langue humaine emporte la foi inébranlable d'un grand nombre de cœurs, il

(1) Voir les travaux de Burnouf, Dupuis, Paul Regnaud, etc.

faut qu'elle cache en elle-même une flamme de ce Trésor de Lumière où nous aurons tous un jour une part. C'est, en vérité, l'Éternel lui-même, qui délègue telle âme réintégrée dans l'une de ses demeures, qui lui donne une escorte d'anges et qui l'envoie sur la terre pour y prononcer quelques phrases de la Loi ; c'est pourquoi toutes les religions sont respectables, et rien ne sert plus les intérêts du Grand Adversaire que le fanatisme et l'intolérance.

Une seconde remarque à faire, c'est que l'interprétation des légendes religieuses est à deux degrés : l'intelligible et le sensible ; chacun de ces degrés s'applique aux phénomènes dont notre planète, nous-mêmes ou le système zodiacal sont les acteurs. Nous avons de la sorte six sens différents à donner à ces légendes ; il y a autre chose encore : aucune de ces manières de voir ne nous dévoile à nu l'essence des choses ; elles se composent toutes de compromis variés entre des notions subjectives et des notions objectives ; il y a dans chacune d'elles une dose d'erreur et de vérité. La vérité absolue existe cependant ; mais elle n'existe que pour ceux qui sont capables de la saisir, ou mieux de ne faire qu'un avec elle ; en un mot, elle n'apparaît que dans le plan où l'Être rayonne seul, dans le monde réellement surnaturel, dans l'Incréé ; mais aucun homme ne peut voir Dieu sans mourir.

Revenons à nos relativités, qui dépassent déjà si souvent les capacités de notre intelligence.

Les six interprétations d'un mythe religieux peuvent pour la clarté s'écrire de la façon suivante :

Point de vue (subjectif)	Région étudiée (objectif)		
	Zodiaque	Homme	Terre
Plan intelligible	Sens cosmologique	Sens psychologique	Sens alchimique
Plan sensible	Mythe solaire	Histoire	Sens météorologique

Nous nous proposons simplement d'indiquer en quelques pages les éléments d'interprétation de la légende du Bouddha et de celle du Christ au point de vue cosmologique ; je veux dire que nous essaierons de découvrir, par le raisonnement, quels sont les principes supérieurs mis en jeu dans ces deux révélations, puisqu'il ne nous est pas donné d'aller surprendre leur mécanisme dans le sein même de l'Absolu.

*
* *

Voici quels seront nos éléments de comparaison :

La lignée terrestre	Ikhswaukou	Jessé
Le père terrestre	Souddhodana	Joseph
La mère terrestre	Maïa	Mariah
La ville natale	Kapilavastu	Bethléem
Le lieu d'études	Les trois palais	Le Temple de Jérusalem
Le vieillard	Asita	Siméon
Le nom	Bouddha	Jhésus

Remarquons tout d'abord ceci : c'est que, si les Suttas abondent en détails sur les phénomènes invisibles qui présidèrent à la dernière incarnation de celui qui

devait être le Bouddha, les Évangiles se montrent très sobres de détails sur cette même période antérieure à la naissance de Notre-Seigneur Jésus ; cela tient à une chose que je vais essayer d'expliquer. Et d'abord, il est de tradition parmi les initiés chrétiens et les Rose-Croix de pure filiation qu'un Invisible fut commis à la rédaction des Évangiles ; de sorte que, malgré les erreurs de la transmission orale, l'ignorance probable des scribes et des traducteurs, les commentaires faux des hérésiarques, si quelques inexactitudes se trouvent dans les récits évangéliques, nous pouvons être certains qu'aucune des paroles de la Loi n'a été changée.

La Loi tout entière n'est pas écrite dans l'Évangile ; quoique les extraits qui nous en ont été donnés atteignent une telle profondeur intellectuelle, une telle hauteur morale, que pas un homme évolué, actuellement vivant sur cette terre, ne peut les comprendre ; c'est pourquoi les Évangiles sont obscurs et que leur ténèbre ne peut être percée que par une simplicité d'esprit semblable à celle d'un petit enfant. Ces points de tradition établis, revenons à notre sujet.

* * *

Le prince Siddartha descendait de la race royale d'Ikshwaukou, fondateur de la dynastie solaire établie primitivement à Oudh (Ayodhya) ; traitée par les clefs hiéroglyphiques du sanscrit, cette phrase signifie que tout Sauveur des hommes descend des régions célestes placées à la droite du Père, dans le rayonnement des forces principiantes et positives ; quand

la vie absolue se manifeste, elle brûle au-dessus de l'Espace et du Temps jusqu'à ce qu'un ordre du Verbe lui fasse franchir la limite qui la précipitera dans le domaine de la matière universelle où elle se transformera en la force obtuse et irrésistible du Destin.

Jésus est dit descendre de la race également royale de Jessé, de celle des régions de la droite du plan divin où la vie éternelle resplendit dans son essence la plus haute et brûle d'une flamme immobile alimentée par l'offrande perpétuelle que les élus font d'eux-mêmes à l'Éternel.

Le père terrestre Siddartha est Souddhodana, le fils, le produit, le fruit du principe caché par lequel la Nature naturante, ou mieux la Providence, retient les choses dans une cohésion sympathique ; son effet visible est l'attraction universelle. La mère est Maïa, l'espace éthéré des Cieux, la matrice universelle.

Ouvrons ici une parenthèse. Les légendes racontent que les quatre Régents de la Terre, avec leurs armées aux quatre couleurs, descendirent le jour de la naissance de Çakya-Mouni pour porter son palanquin ; d'autre part, l'âme du Saint savait avant son incarnation qu'elle serait le Bouddha, tandis, qu'à peine incarnée, elle l'oublie jusqu'au temps de son âge mûr. Ainsi, quand un Sauveur descend sur la terre, il est accompagné d'une armée de serviteurs invisibles ; et son âme boit réellement l'eau du Léthé ; mais sa vigueur intellectuelle et morale lui font recouvrer la mémoire de son origine et de sa mission dans un laps de temps très court ; pour cela, il lui faut cependant briser les liens du sang (le Bouddha renonce à sa

condition royale) et de la chair (il abandonne sa femme), repousser le sceptre offert par le Prince de ce monde (le Bouddha aurait pu gouverner la terre) et enfin connaître et vaincre toutes les tentations (l'épreuve de Marâ sous l'arbre Bô). Les mêmes épreuves furent traversées par le Christ, ainsi que tout le monde sait.

Le père terrestre du Christ fut Joseph, l'enroulement de la lumière réfléchi, selon Saint-Yves. Le vieillard Siméon représente, de même que le vieillard Asita, la chaîne des anciens initiés ; le premier est la connaissance des agents individuels invisibles ; le second représente la connaissance des choses par leur base, leur racine obscure, leur embryologie occulte.

La ville natale de Bouddha, Kapilavastu, signifie l'université de la Science rationnelle ; Bethléem est le plan invisible où les choses terrestres ont leurs esprits individuels : là, l'initiation n'est plus spéculative, elle est tangible et vivante.

La nourrice du Bouddha est Mahapradjapati ; l'espace zodiacal son maître en exotérisme est Viswamitra, symbole du passage de la seconde caste à la première, du guerrier (Kshatriya) au prêtre (brahmane). Enfin les trois demeures que le roi son père fait construire sont les trois premiers degrés de l'initiation brahmanique ; les légendes disent que ces palais étaient construits pour la saison des semailles, pour l'été et pour l'hiver ; ils s'appelaient respectivement Ramma, Souramma et Soubha ; le néophyte commençait par explorer les premiers principes de la

marche de la Nature; puis on lui enseignait les relations hiérarchiques et les correspondances de ces principes; puis enfin, il était amené à concevoir leur fin, leur consommation. La clé numérale de cet ordre de sciences physiogniques était le septénaire.

L'enfant Jésus, par contre, ne connut pas d'autre éducatrice que sa mère, pas d'autre maître que la lumière intérieure qu'il portait en lui; et si les rabbins ont voulu accréditer une légende selon laquelle il aurait confondu à douze ans les docteurs du Temple parce qu'il aurait surpris à l'insu du Grand-Prêtre la prononciation du Nom de-Quatre-Lettres, cette légende est contredite par la tradition rosicrucienne qui nous apprend que les années d'adolescence du Christ furent employées par lui à prêcher la Loi dans certaines régions infra-terrestres inconnues.

Nous sommes au mariage du Bouddha; il répond à ce fait que la maîtrise de n'importe quel degré de l'initiation antique confère à son possesseur un privilège, un pouvoir.

Celui qui fut donné au prince Siddartha s'appelait Yasod-ha-ra, c'est-à-dire le pouvoir de dissocier les apparences des choses, une lumière de vie douée de la propriété de ramener les formes de cet univers à leur inanité, ou au vide primitif dont elles sont évoluées. Ce pouvoir, il dut l'arracher à trois concurrents : Nanda, les entraînements du sang; Devadatta, le désir des objets externes, et Ardjourna, le principe individualiste, la volonté propre de l'homme.

Le prince revêtu de cette faculté glorieuse alla habiter le palais Vishramvan : le plan où son initiation

lui donnait droit de régence était ce **lac** de lumière active où se développent les pôles opposés des forces.

Remarquons ici que ces épisodes de mariage symbolique ne se trouvent pas dans la vie de Jésus; cette différence peut être expliquée par l'étude des noms de ces deux initiateurs. Le premier, dont la racine B D. indique l'activité divisionnelle du principe pensant, est le type de l'homme dans sa fonction de maître des éléments. Le second, qui décrit, soit les convenances proportionnelles de la Vie absolue manifestée, soit l'involution de Dieu dans la matière, désigne clairement le principe vital de l'Univers tout entier.

Il nous est impossible de donner une idée, même approximative, de tous les mystères contenus dans le nom de Jésus; qu'il nous suffise de savoir que ce nom, toujours dans le point de vue de la gnose intellectuelle où nous nous sommes placés, est aussi ancien que le monde, et qu'il a présidé aux destins des races disparues comme il préside à celui de la race blanche.

Résumons en quelques mots ces hâtives explications. Dans l'Univers se trouvent notre planète, le plan astral zodiacal et le plan divin qui pénètre les deux autres. Tous les Sauveurs descendent de ce dernier; mais ils ne sont cependant pas tous aussi élevés les uns que les autres; le Christ est leur chef à tous: quand il s'incarne sur une planète, il n'a nul besoin d'une initiation humaine, mais il la reçoit cependant et subit les douleurs communes parce qu'il a volontairement dépouillé sa gloire. Les autres Sauveurs sont des hommes parfaits et réintégrés, qui abandonnent leur récompense par amour pour l'humanité; c'est

ainsi qu'ils réalisent la parfaite Imitation de Jésus-Christ.

Nous le répétons, tout en vénérant le Sauveur Boudha, tout en rendant à la pureté de sa morale et à la force de son enseignement l'hommage qui leur est dû, il importe pour nous, Occidentaux, de ne pas renier notre propre Sauveur, de ne pas méconnaître, parce qu'il est encore plus au-dessus de nous, le principe divin qui préside à l'évolution de notre race, et de savoir discerner sous les paroles presque semblables des deux Lois, l'abîme spirituel qui les sépare et qui divise les routes de leurs fidèles respectifs.

SÉDIR.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

(Cette partie est ouverte aux écrivains de toute école, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.)

ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

III

LA FEMME DE MONTSEREIGNE

Depuis bien longtemps, je cherchais à retrouver une vieille chanson que je croyais *bretonne*, lorsqu'un de mes amis me la communiqua dernièrement; elle était *en patois du Bas-Poïvou* et, selon moi, doit évidemment provenir de souvenirs ou d'enseignements *druidiques*, transmis oralement de bouche en bouche.

Cette antique chanson est un véritable exposé d'*évolution terrestre et cosmique*. Les changements indiqués entre chaque couplet sont ceux qui ont lieu entre chaque grand cataclysme cosmique.

Voici d'abord la version en patois :

1

In jou de Montsereigne,
Fassis le haut dau tré
Qui s'accote à la plaine,
Car j'y fus *roche mé*.

La corne du diable est chête en mon pener.

II

In jou dans la prairie,
 Allis au bas d'au tré,
 Dresser tête fleurie
 Car y fus *rose* mé.

La corne du diable est chête en mon pener.

III

In jou de la Gaudine (1),
 Y trouvis le grener,
 Et mangis sa farine
 Car y fus *souris* mé.

La corne du diable est chête en mon pener.

IV

In jou de la grand'lande,
 Y gravis le senter
 En picottant la brande,
 Car y fus *bique* mé.

La corne du diable est chête en mon pener.

V

Au jou de mon mariage,
 Prenis homme à mon gré;
 Puis végnit le veuvage
 Car y sais *femme* mé.

La corne du diable est chête en mon pener.

VI

In jou su qu'elle terre
 Sans soffri m'en irai
 Et lairai robe nère
 Car *esprit* y serai.

La corne du diable chéra de mon pener

(1) La Gaudine, femme de Gaudin.

Pour ceux auxquels ce patois ne serait pas suffisamment clair, en voici la traduction :

I

Un jour je fus à Montsereigne
Formant le haut d'un coteau
Qui s'appuie à la plaine
Car j'étais roche... mé,
La corne du diable est tombée en mon panier.

II

Un jour, dans la prairie,
J'allais au bas du coteau,
Dressant tête fleurie,
Car j'y fus rose mé.
La corne du diable est tombée en mon panier.

III

Un jour, chez la Gaudine
J'entrais dans son grenier
Et mangeais sa farine,
Car je fus souris mé.
La corne du diable est tombée en mon panier.

IV

Un jour, dans la grande lande,
Je gravis le sentier
En picotant la brande (*l'herbe*)
Car je fus bique mé.
La corne du diable est tombée en mon panier.

V

Au jour de mon mariage
Je pris homme à mon gré

Puis vint le veuvage,
 Car je suis femme mé.
 La corne du diable est tombée en mon panier.

VI

Un jour, sur cette terre,
 Sans souffrir m'en irai
 Et laisserai matière
 Car *Esprit* je serai.
 La corne du diable tombera de mon panier.

Chacun pourra remarquer la surprenante similitude des couplets de cette chanson avec les théories de l'*évolution* physique et ésotérique. Chaque couplet est pour ainsi dire un *stage d'évolution*, partant de la pierre pour aboutir à l'être humain. Mais on se tromperait étrangement si on s'imaginait, avec les darwinistes, que l'homme descend de la bête et même de la pierre.

Il y a eu deux grandes évolutions *parallèles* qui se sont rejointes dans un temps donné. L'une a commencé à la pierre (1) et au protoplasme pour se continuer jusqu'à l'homme. L'autre a eu lieu dans la sphère spéciale où les germes d'âme, projetés par Dieu, se préparent à l'incarnation terrestre.

L'erreur fondamentale des *darwinistes* est de croire que l'homme descend du singe ou même de l'orang-outang ; c'est seulement sa *forme corporelle* qui provient par *évolution* des corps animaux. Et encore, la *dernière phase* de cette évolution échappe

(1) Ce serait une erreur de croire que la pierre ne vit pas. Son existence est inconsciente, mais réelle.

entièrement aux darwinistes, qui n'ont jamais pu trouver le *fameux chaînon* reliant l'homme au singe. De plus, selon l'auteur de la *Philosophie de l'Histoire*, « la base qui permet à l'homme la station droite » fait absolument défaut à l'orang-outang ainsi qu'au « singe ; il n'est positivement pas formé pour rester « droit. De plus la mâchoire inférieure est proéminente et l'*os intermaxillaire* vient faire cesser la « ressemblance avec l'homme. Selon d'autres détails « corporels, il résulte que le singe n'est et ne sera « jamais qu'un animal, quelque frappante du reste « que puisse être sa ressemblance avec l'homme ».

Selon les théories ésotériques indoues, c'est entre chaque pralaya, ou grande évolution cosmique, qu'a lieu cette transformation de la plante en animal, puis en être humain.

C'est au moment où l'évolution physique a été terminée sur la planète que l'*Esprit* est venu s'y incarner pour prendre connaissance de la matière, ainsi que le veulent fatalement les grandes lois cosmiques. Dès que ce résultat est atteint, l'Esprit, dégagé, remonte à sa source de divine lumière.

A. ERNY.



LA FIN D'UN MÉDIUM

Un vendredi soir de mars 1896, cinq personnes sortirent, à la file indienne, du *Grand-Hôtel*, et s'engagèrent dans les ruelles de la vieille ville de Constantine. Le temps était épouvantable, car une pluie froide et fine tombait depuis de longues heures.

A la tête de la petite colonne marchait un *spahi*. Armé d'une lanterne, il se retournait souvent pour montrer à la deuxième personne où il fallait poser les pieds.

Celle-ci était une dame qui, enveloppée d'un grand manteau et la tête couverte d'une mantille, luttait, avec difficulté, contre la pluie, la boue et le vent.

Derrière elle, venaient : son mari le général Noël, commandant l'artillerie en Algérie (pour le moment en tournée d'inspection) ; puis le lieutenant-colonel Cornu, directeur d'artillerie à Constantine ; enfin, la marche était fermée par l'officier d'ordonnance du général, M. le capitaine Dejean.

Après vingt minutes environ de promenade dans le quartier arabe, notre petit groupe s'arrêta devant la porte d'une mosquée ; puis, le spahi ayant parlé et gesticulé avec ceux qui en gardaient l'entrée, plu-

sieurs indigènes se précipitèrent sur la main du général, la baisèrent, et l'introduisirent, lui et les siens, dans une immense salle..., non sans leur avoir passé des babouches par-dessus leurs chaussures!

On leur présenta des chaises (les seules qui se trouvaient dans la pieuse enceinte), ils s'assirent... ; et regardant autour d'eux... voici ce qu'ils virent :

Ils se trouvaient dans une enceinte carrée, entourée de cloîtres. Plus de deux cents Arabes, de tous les âges, de toutes les conditions, étaient accroupis sur leurs talons, ou assis, les jambes croisées, attendant évidemment qu'une cérémonie commençât. Un vénérable vieillard, rappelant les patriarches de la Bible, reposait sur une pile de coussins, non loin des visiteurs. C'était, nous ne tardâmes pas à l'apprendre, le président de la séance du *Zikr* qui allait avoir lieu.

Deux magnifiques Kabyles (dont l'un réalisait le type si connu du *Richard Cœur de Lion* de l'histoire et de la légende) se tenaient auprès de lui pour exécuter ses moindres ordres.

Au milieu de l'enceinte, un troupeau de musiciens essayaient leurs instruments, tandis que l'on faisait passer des vases à longues chaînes d'où s'échappaient des vapeurs odorantes, vapeurs que chacun s'empresait d'aspirer en courbant son visage au-dessus du vase. Puis, on psalmodia des versets du Coran pendant une heure au moins; c'étaient de véritables hurlements accompagnés du plus effrayant concert d'instruments. La séance des Aïssouas était ouverte.

.....
Que sont donc ces Aïssouas ?

Les Aïssouas forment une confrérie célèbre en Algérie, en Tunisie et au Maroc; mais cette secte est bien peu connue des Français eux-mêmes! Un des principaux motifs en est l'absence d'Aïssouas à Alger.

On improvise bien quelques réunions à l'usage des touristes et des hiverneurs, réunions parfaitement anodines, du reste, et infiniment moins intéressantes que les séances nègres qui ont lieu dans le vieux quartier de la Kasbah.

Mais à Tunis, à Kairouan, à Constantine et dans bien d'autres villes, les sectaires Aïssouas ont leur mosquée à eux, où ils se réunissent régulièrement, une fois par semaine, et où il ne fait pas bon se présenter sans être accompagné d'un guide. Ils ont aussi deux collègues principaux : l'un à Mesquinez, l'autre à Kairouan.

Mais, même ceux qui, comme nous, ont pu voir leurs curieuses expériences, n'en comprennent pas la véritable portée, pas plus, du reste, qu'ils ne saisissent le sens des séances nègres dont je viens de parler. Le hasard nous a appris la vérité, vérité que nous n'eussions jamais connue si, au moment, où nous quittions, il y a deux ans, les Grandeurs et Servitudes militaires, nous n'eussions pris deux domestiques indigènes, pour remplacer les ordonnances du général — domestiques qui, par une coïncidence étrange, se trouvaient être deux Aïssouas !! — Et cela encore ne nous aurait pas mis sur le chemin du mystère, si ces Aïssouas n'avaient observé que nous possédions, nous aussi, une salle de séances; et, si, de fil en aiguille, ve c cette intuition merveilleuse (qui fait de nos gens

les espions de notre vie privée), ils n'avaient surpris le secret de nos expériences.....

Alors, ils nous révélèrent *leur secret à eux*, secret qui devrait, il me semble, intéresser les spirites français, si ces spirites, hélas! ne s'endormaient trop souvent dans une dangereuse quiétude, et dans une mortelle routine!

Les séances d'Aïssouas, comme les séances nègres, ne sont autre chose que des séances *spirites*. Nos Arabes connaissent fort bien la *Doctrine secrète*! En outre, ils possèdent une foule de *médiums* parfaitement entraînés!...

Leur nature se prête mieux que la nôtre au développement de la médiumnité; de plus, ils commencent leur entraînement dès l'âge le plus tendre. Ainsi, j'ai vu des petits sensitifs, des petits Aïssouas de sept à huit ans!

Comme nous, ils ont des phénomènes psychiques! comme nous, ils ont des apports, des incarnations! Tous leurs phénomènes tendent à ce but fixe: entrer en communication avec les Invisibles, pour obtenir d'eux conseils, directions et prophéties. Pendant des années, ils s'entracent, s'hypnotisent, s'extériorisent, et, par divers procédés, ils en arrivent à ne plus sentir la douleur. Quand les Aïssouas (comme les nègres du reste) sont parvenus, en séance, à un degré suprême d'exaltation — qu'ils appellent *melbous* — ils tombent sans connaissance. A ce moment, les autres adeptes se précipitent autour d'eux, empressés à suivre de près le mystère qui va s'accomplir.

.

Le corps revient à lui ; une incarnation se produit ! Maître de ce corps, dont il vient de s'emparer, un esprit est là, prêt à répondre aux questions qu'on lui posera.

Quelquefois il prophétise.

Quelquefois il donne des conseils.

Mais les disciples du prophète ont, comme nous, leurs bonnes et mauvaises séances, et, il arrive, de temps à autre, que l'esprit est muet, ne peut rien dire et se borne à se manifester par des convulsions.

Les Aïssouas ont des médiums à différents degrés d'avancement.

Ils désignent leurs facultés diverses d'une manière fort pittoresque ; *Recevoir le souffle*, telle est l'expression consacrée. Ils disent que leur prophète, *Sidi-Aïssa* (dont on ne doit prononcer le nom que rarement et toujours avec un respect infini), *Sidi-Aïssa* leur donne *le souffle du feu*, qui permet de toucher au feu sans être brûlé ; *le souffle de l'eau*, qui permet de marcher sur l'eau sans s'y enfoncer, et ainsi de suite.

Ils assurent avoir aussi la faculté de disparaître immédiatement aux yeux des spectateurs, tout comme les fakirs de l'Inde.

Nous n'ignorons pas que les plus savants des Anglais ont admis les merveilles accomplies par les disciples de Brahma, mais combien trouverons-nous de Français pour croire aux phénomènes obtenus par les Aïssouas ? Soyons justes, on en trouve, mais beaucoup sont proches parents du timide grand Seigneur dont nous parle... l'Évangile du Seigneur Nicodème.

Et maintenant qu'avons-nous vu dans ce vieux quartier de la vieille ville de Constantine, ce vendredi soir des Ides de Mars ? Peu de chose, si j'en crois les confidences de mes serviteurs !

D'après eux, quand ils sont à l'abri de tout œil profane, ils ont la faculté de se changer en femmes, de mettre leurs adeptes dans un four brûlant, sans les incommoder le moins du monde, de devenir invisibles en un clin d'œil, de recevoir des lingots d'or qu'ils ne peuvent, hélas ! garder ; car ces lingots se liquéfient dans leurs mains et ils en arrivent à être forcés de les boire !! Ils déchirent, disent-ils, des moutons vivants et, en une minute, ils ont tout dévoré, peau, chair et os, sans en ressentir la moindre émotion, le moindre dégoût.

J'en passe et des meilleurs !

Mais voici ce que j'ai vu. — Après une heure de litanies psalmodiées, la musique joue en chœur une mélodie entraînante et enragée. Aussitôt une quarantaine d'hommes à peu près se lèvent d'un seul bond et, s'enlaçant par la taille, forment une longue chaîne, qui avance et recule, ployant et relevant avec rythme le haut du corps, pendant qu'ils hurlent de toutes leurs forces : Allah Kebir ! Allah Kebir ! Allah Kebir !!! De temps à autre ils s'arrêtent, respirent profondément et lentement, puis rejettent l'air avec une exclamation gutturale, et intraduisible : c'est une sorte de hou ! hou ! hou ! Et cela nous prouve bien que ces adeptes savent parfaitement que les mystères de la respiration sont liés intimement à ceux de la sortie du corps astral.

Voici le moment où chacun va opérer à son tour, soit seul, soit avec un collègue. Un homme se détache de la chaîne et, tournant rapidement sur un pied, pendant que la musique joue des airs infernaux, il procède à se dévêtir graduellement, sans s'arrêter de chanter et, par conséquent, de se griser, de s'hypnotiser, de s'extérioriser ! Voiles, fichus, foulards, ceintures, vestes, riches soieries ou simples chiffons selon le cas, tombent, un à un, jusqu'à ce que l'homme reste vêtu de ses simples culottes, dernier boulevard de la pudeur, boulevard qui résiste fort heureusement.

L'adepte, comme seul couvre-chef de sa tête rasée, n'a plus que sa petite queue nattée soigneusement ! car c'est par elle que Mahomet doit l'attirer jusqu'au paradis des houris !

Enfin le voici prêt pour le bon combat ! Il se livre aux deux Kabyles maîtres des cérémonies, qui, le prenant chacun par un bras, le conduisent devant le vénérable président ! L'adepte se penche et baise pieusement la main et l'épaule de son chef.

Celui-ci lui rend son baiser, et, sous nos yeux étonnés, procède à le magnétiser lentement, au moyen des passes les plus savantes !

Puis le patient se relève.

Alors, l'un mangera avec délices les feuilles épineuses du cactus de Barbarie, un autre croquera des gros scorpions vivants, qu'on m'apportera du reste gracieusement, sur un tambourin, pour que je puisse bien suivre les détails de cet exquis festin ! Un troisième broiera, avec ses dents, du verre pilé, des char-

bons ardents, ou mieux encore, quelque affreux serpent ! Puis Cœur de Lion (dont nous ne pouvons nous lasser de contempler l'admirable type du Normand le plus pur), Cœur de Lion saisit la tête d'un Aïssoua ; il la tient entre ses jambes et lui perce les joues, la langue, le cou avec des broches de fer longues de 40 à 50 centimètres (1) terminées par une boule volumineuse en bois de la grosseur d'une orange. Le croirait-on ? J'ai vu de pauvres petits bébés de sept ans ainsi arrangés, mais avec des lardoires appropriées à leur jeune âge.

Enfin, le maître des cérémonies, comme attention du dernier galant, fait sauter un œil hors de l'orbite. Pour le coup, le patient hurle de joie !... Ce n'est pas tout ! Cœur de Lion s'agenouille presque à mes pieds, mais devant le sujet ; il prend alors un poignard ; il l'appuie sur le ventre, et il enfonce dans la chair vivante, à coups de marteau, un poignard ! deux poignards !! trois poignards y passent !!!

Voici un phénomène plus fort encore. Cette fois le vénérable président se lève ; il cherche, sur la peau de l'adepte, un endroit propice et, toujours avec le marteau, il enfonce lentement un sabre dont il a fait constater au général le fil tranchant de la lame ! Il le passe à travers le corps de l'Aïssoua et cependant le sang *ne coule pas* ! Notez que ceci a lieu, comme je viens de le dire, devant nous, en notre honneur. L'on nous retourne galamment l'Aïssoua afin que nous

(1) Il y en a même, dit-on, de 60 à 80 centimètres.

puissions bien voir son dos perforé et le toucher même si tel est notre bon plaisir.

Et, pendant ce temps, d'autres fanatiques, sous d'autres cieux, offrent le même spectacle aux officiers de la Très Gracieuse reine Victoria.

Dans un salon meublé avec tout le luxe d'un nabab, le mystérieux *M. Jacob*, après en avoir reçu la permission, passe une épée à travers le corps d'un élégant soldat et cloue le bel officier de la reine au mur de son salon : brillant papillon d'une espèce particulière ! Interrogé et encore tout ahuri, l'Anglais répond qu'il n'a rien senti, si ce n'est un froid glacial, à l'endroit où passa l'épée.

.....

Mais la volupté des Aïssouas, leur délire augmentent de minute en minute : on les couche, le ventre reposant sur la lame d'un grand sabre, et Cœur de Lion bondit sur leur dos et y exécute un pas redoublé.

Puis, voici l'épreuve du feu ! On apporte une quantité de torches d'alfa, on les distribue aux fanatiques, vêtus simplement et uniquement de grandes gandourahs blanches.

Ils passent ces torches sur figures, cous, épaules, jambes ; ils se baignent dedans, ils dansent dans les flammes et rien ne roussit chez eux ni peau ni vêtement, pendant que les flammèches, tombant sur moi, brûlent parfaitement et ma mantille et ma robe !

Toujours la fin est la même : l'Aïssoua, hors de lui, veut se tuer, il essaie de se briser la tête contre les colonnes de marbre ; il veut quitter ce bas monde pour de bon ! mais les maîtres des cérémonies veillent.

Ces hommes, d'une force herculéenne, ont néanmoins fort à faire pour triompher de l'exaltation des fidèles !

Quand ils n'en peuvent venir à bout, ils se précipitent sur eux, les jettent par terre, et leur mordent le bout de l'oreille ? L'homme tombe alors sans connaissance (comme il devrait le faire du reste sans qu'on ait recours à cette morsure) et, pour les spectateurs français, *c'est fini* : ils se retirent convaincus qu'ils ont eu affaire à des fous. Ils se retirent ne comprenant absolument rien à ce qu'ils ont vu...

Pour nous, nous le savons maintenant : tout ceci n'est qu'un prologue destiné à ouvrir la communication entre la terre et le ciel — à préparer la venue des esprits, lesquels sont attendus par les infidèles avec une foi que nous pourrions vraiment leur envier.

J'ai raconté et dans la *Revue scientifique et morale du Spiritisme* et dans la *Revue spirite*, l'histoire de l'Aïssoua *Hamed* et l'histoire de la lutte que j'eus à soutenir contre l'esprit *Salem*. Il est facile de comprendre, par ce que je viens de narrer, que nous devions avoir en notre serviteur l'Aïssoua *Hamed* un médium tout développé et entraîné.

Ce serviteur était d'une nature fidèle et désintéressée ; nous avions de plus l'assurance qu'il ne devait pas chercher à nous tromper, puisque c'était bien malgré lui-même que l'esprit *Salem*, qui veillait sur lui, nous permettait le moindre phénomène !..

Il me reste à offrir aux personnes que l'histoire de cet Aïssoua a pu intéresser les dernières fleurs de cette médiumnité et à dire comment s'éteignit pour nous ce brillant météore.

Comme dernières fleurs, nous avons enfin obtenu *en pleine lumière*, dans nos appartements particuliers, loin de la salle des séances, des preuves *absolues, positives* de la présence, parmi nous, d'intelligences et de volontés indépendantes, de nos intelligences et de nos volontés humaines.

Voici, choisis entre plusieurs, cinq faits qui ne reposent, il est vrai, que sur notre parole, puisque nous en avons été seuls témoins, mais nous espérons que les Français auront en notre parole la même confiance que les Américains ont eue jadis en la parole de M. *Livermore*, lorsque ce négociant leur fit le récit des merveilleuses apparitions d'*Estelle*, apparitions qu'il obtint la plupart du temps dans l'obscurité, seul avec son médium; et la même confiance que les Anglais ont eue en la parole de Dale Owen, lorsqu'il leur raconta comment il retrouva sa *Violette* perdue depuis quarante ans; narration qui ne repose également que sur son seul témoignage, car, si Dale Owen n'était pas toujours seul avec son médium, lui seul connaissait *Violette*.

Ces cinq phénomènes ont été obtenus, nous a assuré Hamed, par l'intermédiaire de son bon esprit Saïd, car, d'après lui, il avait deux esprits attachés à sa personne — l'enfant Saïd, esprit aimable, gai et espiègle, et le nègre Salem, esprit sombre et fanatique, qui, à certains moments, l'obsédait complètement.

PREMIER FAIT

Le 23 mai, vers une heure de l'après-midi, j'étais seule en ma chambre. Sur une table se trouvaient

placées quatre chemises **neuves** (pour hommes), chemises dites russes, provenant du **Bon-Marché**. Pour comprendre ce qui suit, il faut entrer dans des détails vraiment un peu intimes.

A l'intérieur, nos serviteurs indigènes sont vêtus comme il suit : pantoufles rouges, chaussettes rouges, chemise russe décrite plus haut, larges culottes de toile blanche, ceinture écharpe à ramages, et tablier blanc en dessous, ils se couvrent de force tricots en fine laine, fez rouge. J'ajoute que l'usage régulier des bains maures les rend infiniment plus soignés de leur personne que les domestiques français.

Pour en revenir à nos moutons, Hamed, ayant, paraît-il, à me parler, entra dans ma chambre en faisant force salamalecs ; il aperçut les chemises sur la table et me fit la remarque qu'elles paraissaient très jolies ?

Je puis certifier toutefois qu'il n'y toucha pas. Je lui répondis qu'elles étaient destinées à son camarade.

Après quelques paroles échangées, il rentra dans la chambre du général, où se trouvaient, en ce moment, et mon mari et mon fils. Il s'y occupa, me dit-on, à ranger les mille choses éparses dans cette chambre essentiellement masculine ! Quelques minutes s'écoulèrent, puis j'entendis des éclats de rire ; ma porte s'ouvrit, ces messieurs se précipitèrent chez moi, suivis de Hamed à qui l'esprit, disait-il, venait de voler sa chemise !!! la faisant disparaître, au grand jour, devant ces deux témoins !! et la remplaçant, sous son tablier blanc, par une des quatre chemises neuves du Bon-Marché !!! Oui, vraiment ! les invisibles en avaient agi ainsi ! Oui, vraiment, ils avaient déshabillé et rha-

billé notre serviteur, sans que ni lui ni les deux spectateurs se soient aperçus de la chose autrement que par le résultat !

Comme je me plaignais énergiquement de cette dépense inutile, la *chemise du Bon-Marché disparut de sur Hamed*, et il se trouva revêtu d'une veste de toile grise, veste qui avait dû lui être prise, nous dit-il, au fond de sa malle fermée à clef. Mais, où donc était passée la chemise du Bon-Marché ? ...

Chi lo sa ?

Toujours est-il que je la réclamai en vain aux habitants de l'Astral.

Hamed reprit enfin son travail. Ayant fini de ranger l'appartement de son maître, il semit à quatre pattes, dans l'intention de laver les carreaux qui constituent le parquet de toute maison orientale, ayant la tradition et le souci de la fraîcheur.

Hamed aimait beaucoup l'eau, cette partie de son service lui convenait fort; aussi, sous le moindre prétexte, il nous inondait. C'est du reste une affaire de goût et de tempérament chez l'Arabe de pure race.

Qui ne se souvient de cette délicieuse ville de Séville, où l'on voit et à l'Alcazar et au Patio de la cathédrale, des allées pavées en briques ? Ces briques sont percées de trous minuscules disposés en dessins et de tous ces innombrables trous sortent autant de *petits jets d'eau* destinés à rafraîchir les pieds des promeneurs (1) ?

(1) Voir *les Parcs et les Jardins*, par André Lefèvre (Hachette, 1882, p. 82).

Hamed s'escriyait donc consciencieusement, faisant un lac selon son invariable habitude, quand soudain il poussa un hurlement de surprise !

. Il y avait de quoi !

La grosse éponge qu'il tenait à la main, et que ces messieurs avaient vue (car ils étaient encore dans la chambre), cette éponge venait de se transformer en un gros chiffon ! tordu, roulé, trempé, saturé d'eau !... Je deviens fou, s'écria le malheureux, tout ahuri, en tendant son bouchon de linge au général. Celui-ci le prit, le déplia, le secoua... *C'était la chemise neuve du Bon-Marché !*

.

DEUXIÈME FAIT

Le 30 mai, j'entrai à midi dans cette même chambre. J'entrai par la porte du palier qui commande toute la pièce, et rien d'irrégulier, rien d'anormal ne frappa mes yeux de maîtresse de maison.

Hamed s'y trouvait faisant le ménage. Je m'assis à la grande table du milieu pour mettre une adresse à une lettre. En cette position, je tournais le dos à une jolie armoire recouverte de cretonne liberty, haute de 1^m,70, large de 0^m,65, profonde de 0^m,42. Elle était assez lourde, car elle contenait les *rendus du Bon-Marché !* Devant moi se trouvait la porte fermée de ma chambre, porte qui était *fermée, j'en suis absolument certaine, au moment de mon entrée.*

Hamed, lui, nettoyait les bibelots du lavabo près de la fenêtre ouverte.

Les jalousies étaient remontées, le soleil d'Alger

nous inondait de ses flots, aussi notre Aïssoua n'était ni endormi ni entrancé, il était même fort gai, ce qui ne lui arrivait pas souvent.

Après avoir mis l'adresse de ma lettre et inscrit quelques notes sur mon cahier de commandes du Bon-Marché, je me levai pour porter le tout dans ma chambre. J'ouvris la porte et je restai pétrifiée !! non sans raison... L'armoire en cretonne, l'armoire du général se trouvait debout entre mon lit et mon cabinet de toilette, dans l'attitude d'une armoire en marche !!!.....

Je rends mon impression comme je le peux...

Je suis persuadée que mon arrivée inopinée arrêta le phénomène et que les esprits allaient introduire ce meuble dans le fameux cabinet où se sont produits tant de phénomènes !!!

J'appelai tout mon monde. Chacun s'étonna ! s'écria ! s'exclama. Puis, je les renvoyai tous *et je fis le guet!* Après un grand quart d'heure, je rentrai dans ma chambre où je trouvai encore l'armoire, et de plus un joli bouquet qui était posé dessus, apporté, je dois le supposer, par une main amie et astrale.

Ce phénomène est indiscutable, je suis certaine que personne n'avait pu pénétrer chez moi, parce que j'avais pris la peine de monter la garde moi-même autour de mes appartements !!! et que cette précaution est très facile à prendre vu la disposition des pièces au premier étage.

TROISIÈME FAIT

M^{me} Klein, notre excellent médium, couche à la

villa Carmen tous nos soirs de séance ; car elle demeure au sommet du coteau de Mustapha, en pleine campagne, et le retour vers minuit serait peu agréable ; le lendemain, elle descend vers 7 heures pour prendre le petit repas du matin. Pendant tout l'été, elle a toujours déjeuné avec mon fils Maurice dans la salle à manger. Ils étaient servis par Hamed qui voltigeait autour d'eux avec la respectueuse familiarité d'un serviteur sorti tout droit des *Mille et une Nuits*. Le général, qui déjeunait lui plus tôt, descendait à son tour pour saluer M^{me} Klein, il ne restait donc au premier étage que votre humble servante, laquelle, anéantie, éreintée, épuisée par la déperdition du fluide, ne se levait que fort tard.

Aucune femme de service n'était encore arrivée à la villa. La présence de Hamed en bas était constatée par le général, par M^{me} Klein par Maurice, du reste. Notre Aïssoua, qui vénère M^{me} Klein, avait pris l'habitude de lui faire ses petites confidences tout en la servant le matin et il ne quittait pas la salle à manger. M^{me} Klein, elle, n'en sortait que pour remonter invariablement dans sa chambre, et elle y remontait absolument certaine que personne n'y avait pénétré. Malgré cela, elle trouva trois fois le *lit fait et admirablement fait !!!* une fois même la chambre était faite aussi !!! *et par qui, Messieurs les incroyables ?...*

En revanche, un autre jour, à la même heure, dans les mêmes conditions, on dévissa le robinet d'eau du premier étage ; et l'on nous inonda si bien qu'une cataracte tomba dans l'antichambre.

.

QUATRIÈME FAIT

Le 9 juin, vers 1 heure, le général remonta du jardin une corbeille remplie de fleurs coupées dont je devais garnir plusieurs vases, mais, me trouvant fort occupée à dépouiller un courrier chargé, il la déposa chez lui, sur un guéridon.

Ce matin-là, ce travail de dépouillement m'intéressait, car j'avais reçu plusieurs lettres importantes.

Les ayant lues, je les emportai dans ma chambre pour les serrer ; mon mari me suivit, oubliant sa corbeille.

Presque au même moment, Hamed entra chez le général par la porte du palier et une exclamation qu'il poussa nous fit rebrousser chemin au plus vite. Notre serviteur était debout, les bras étendus vers un angle du plafond, un air de stupéfaction répandu sur sa figure, car il venait, nous assura-t-il, de voir passer à travers le mur *une grosse gerbe de fleurs* ! Je jetai les yeux sur le guéridon ! la corbeille était vide.

Pas un brin, pas une feuille, pas un pétale ne restait !

Tout avait été vraisemblablement emporté dans l'astral !

Indignée, je pris ma corbeille vide et j'allai la porter sur le rebord extérieur de la fenêtre de mon cabinet de toilette, où j'avais déjà reçu plusieurs apports (1). Du dehors, en plein jour, personne ne peut arriver à

(1) Voir la *Revue scientifique et morale du Spiritisme* du mois de mai 1899.

cette fenêtre qui est située au premier étage, à plus de 4 mètres du sol et juste au-dessus de la porte d'entrée de la villa. A l'intérieur, je veillai et cependant une demi-heure après je trouvai, dans ma corbeille, une jolie petite plante verte en pot, sorte de basilique, très odorante, dont nous ne possédions pas le moindre spécimen à la villa !

.

CINQUIÈME FAIT

Nous avons fait venir de Paris, du service des Commissions de *la Mode pratique* (journal auquel je suis abonnée), un énorme et solide bougeoir de cuivre (coût 8 francs, si je ne me trompe), bougeoir proposé par le journal à ses abonnés, comme pièce de résistance à l'usage des ménages ! Je le choisis sur une gravure *que tout curieux pourra demander au journal en question*. Ce bougeoir est d'une taille inusitée ; aussi, bien certaine de ne pas trouver ici les verres, qui le complètent, je le fis venir accompagné de trois verres de rechange.

C'est ce bougeoir que nous allumons les soirs de séance pour aller et revenir de la villa au pavillon. Il est placé, pendant la réunion, près de mon fils, et les esprits s'amuse à le jeter de tous côtés, si bien qu'ils ont eu vite fait de briser en miettes les verres de rechange. Dans la nuit du 23 au 24 juin, je m'éveillai avec une idée fixe. Je tenais absolument à manger certains petits gâteaux, et ces gâteaux, *je voulais que mon fils allât les chercher... où ?* dans le petit salon qui

me sert d'office élégante et où se trouve mon armoire à provisions. Cette armoire à comestibles dissimule, il faut le dire, sous les apparences d'un meuble de style anglais moderne, sa véritable destination ! Elle est, de plus, surmontée d'un petit cabinet fermé par un vitrail colorié, et c'est dans ce cabinet que je serre ma cristallerie de réserve. Tous ces détails sont nécessaires pour bien comprendre le phénomène. Je voulais donc manger des petits gâteaux l... et ensuite, poussée *par une impulsion, dont je ne me rendais pas compte* et que ces messieurs ne se gênèrent pas pour qualifier de lubie, je voulais que mon fils visitât le cabinet vitré, pour s'assurer qu'il ne s'y trouvait plus *aucun verre de rechange du bougeoir*... et cela à 2 heures du matin !... Représentez-vous cette scène nocturne !!!!!... Inutile de dire que Maurice ne trouva pas le moindre verre de bougeoir. Le lendemain matin, cette pauvre victime fut, en outre, forcée d'écrire à la *Mode pratique* pour demander trois autres cylindres.

Le 24, à 5 heures du soir, Maurice et moi, nous étions tous deux chez le général. C'était soir de séance. *Nous étions seuls !*

Le bougeoir (préparé d'avance) était près de nous : il n'avait pas de verre, *nous le jurons* sur l'honneur ! et les portes étaient fermées, *nous le jurons* aussi sur l'honneur.

A 5 heures et demie, pas de verre.

A 6 heures, pas davantage.

A 6 heures et demie, Maurice prend le bougeoir et pousse un cri aigu !!!

Le bougeoir avait un verre !!!

Un verre à lui ! haut de 18 centimètres ! large de 8 centimètres de diamètre !... Un verre parfaitement ajusté ! Un verre venant d'où ?... d'où ?

Chers lecteurs, je vous le laisse à deviner.

.....
Tous ces joyeux phénomènes nous venaient, à ce que nous assura Hamed, de l'enfant Saïd.

Pendant ce temps, la lutte n'en continuait pas moins avec l'esprit du nègre Salem ; lutte qui devenait de plus en plus vive, de plus en plus aiguë. A bout d'expédients, je fis alors un vœu arabe : je promis, pour obtenir que cet esprit ne nous privât plus du médium, je promis d'offrir, au nom de Salem, à de pauvres musulmans, un gros mouton tout entier, accompagné et du beurre nécessaire pour le rôtir et d'un plat de couscous pour vingt personnes au moins. Le tout étant acheté, j'envoyai mon fils porter mon offrande à la célèbre mosquée « Sidi Abd-el-Rahman el Talebi », la plus belle de l'Algérie après celle de Bou-Médine, près de Tlemcen. C'est à cette mosquée algéroise que les riches musulmans envoient, journellement, des provisions en nature, qui sont ensuite cuites dans la mosquée et distribuées aux indigents. La charité des disciples du Coran est telle que Maurice nous dit avoir été étonné de la quantité énorme d'aliments déjà amassés dans la pieuse enceinte quand il y arriva sur les midi !... Hélas ! Hélas !... Rien n'y fit ! Salem ne désarma pas. Il continua à nous enlever le médium, si bien que celui-ci disparaissait continuellement et jour et nuit !

Hélas ! Hélas ! rien ne marchait plus à la maison,

non seulement le service en souffrait cruellement, non seulement étions-nous obligés de mettre la main à la pâte ; mais encore quand Hamed se trouvait à la villa, il était constamment obsédé et devenait de plus en plus désagréable, de plus en plus aigri, de plus en plus insupportable avec tous ceux qui l'approchaient. Hélas ! Hélas ! cette lutte avec un Être invisible m'épuisait ; ma santé s'altérait et le général en devenait sérieusement inquiet. Enfin nos esprits protecteurs s'en mêlèrent... Oui, M^{me} Klein et moi-même, nous sommes privilégiées ! Par l'écriture médiumnique, par l'écriture directe même, par la typtologie, par la clairvoyance, nous avons appris que nous sommes chacun sous la protection d'un esprit élevé.

Et ce sont ces esprits, eux-mêmes, qui tranchèrent enfin le nœud gordien, que nous ne pouvions arriver à dénouer !

Ils se servirent de plusieurs moyens, pour pouvoir, enfin, nous convaincre. Voici l'ultimatum qui nous fut posé par les forces invisibles agissant autour de nous :

Hamed devait nous quitter. Il devait cesser d'être notre médium ! L'esprit arabe Salem, resté toujours fanatique, malgré sa désincarnation, ne nous pardonnait pas, paraît-il, de ne nous être pas convertis à la foi musulmane, après les phénomènes qu'il nous avait accordés ! Il avait donc résolu, ce cruel, de se venger sur nous et de nous enlever le médium. Et c'était, hélas ! irrévocable !! mais nos esprits amis se réunissaient pour nous promettre et de nouveaux médiums, et des manifestations superbes, et la matérialisation

même, si je ne perdais pas courage.

Las! je dois l'avouer, j'étais fortement abattue et attristée, car je perdais à la fois et mon médium et mon serviteur. Il n'aurait été, en effet, ni prudent ni sage de le garder dans l'état d'exaltation terrible où les esprits l'avaient plongé. Ces médiums d'une autre race, ah! ils sont absolument déconcertants!

Je ne puis décrire les mille ennuis et les mille scènes que je dus subir. Sachez seulement que le sang du médium coula et plus d'une fois, car Salem se vengeait sur lui dès que mon influence baissait.

Pour terminer, *Hamed quitta enfin notre maison* et, si je n'avais pris sur moi de réfléchir qu'il fallait voir en tout ceci la main de Salem, j'aurais eu beaucoup de peine à lui pardonner la manière dont il se sépara de nous, après deux ans de bontés de notre part et. (je dois le dire) les fidèles services de la sienne!

Ainsi finit cette croisade d'un nouveau genre, où la Croix fut battue par le Croissant! Cependant, à la dernière séance avec le médium Hamed, je reçus de l'esprit Saïd un chapelet auquel je tenais fort et une croix de Lorraine représentant d'un côté Jeanne d'Arc à genoux et de l'autre sa bannière royale. Les deux bijoux avaient été pris dans un tiroir, tiroir où moi seule je mettais la main, mystérieusement réservé aux souvenirs. Cet apport me rappela que mon groupe s'est toujours nommé le groupe *Jeanne d'Arc*.

En voici l'explication : à Tarbes, mon premier médium, le capitaine T., à peine assis à ma droite, s'entraînait et me voyait invariablement en *Jeanne d'Arc*.

C'était moi, c'était ma personne et mon visage, mais j'avais le casque en tête et l'étendard à la main, j'étais à cheval, et tout le temps qu'il me voyait guerroyant ainsi, il m'entendait aussi crier : « Boutez en avant ! »

Eh bien ! que telle soit notre devise !

Sans perdre courage, sans regarder en arrière, fidèles de la villa Carmen, vous qui nous avez soutenus de votre aide, de votre sympathie, de votre approbation, répétez, avec nous, ce vieux cri de France : « Boutez en avant. »

M^{me} LA GÉNÉRALE CARMENCITA NOEL.

Au Pays des Esprits

HOST LAND

Suite)

CHAPITRE IV

ZWINGLER LE BOHÉMIEN

En exécution de la promesse de mon maître de me faire connaître Zwingler, nous montâmes plusieurs escaliers d'une vieille maison dans la Sophien Stradt pour atteindre enfin un palier sur lequel se trouvaient assemblées diverses personnes. Franchissant la porte ouverte, le professeur von Marx me conduisit dans

une grande pièce, à peine meublée, que remplissaient à moitié des flâneurs, parmi lesquels je reconnus plus d'un membre de la police municipale.

Se frayant un passage dans la foule pour arriver à une sorte de recoin situé à l'extrémité de la pièce, le professeur interpella un petit homme, aux yeux noirs, à l'aspect oriental, qui se trouvait assis sur une table, les jambes ballantes, et se remuant sans cesse. Un grave fonctionnaire, vêtu comme un greffier, écrivait la déposition de ce dernier, prenait note de ce qu'il racontait.

Le petit homme n'eut pas plutôt jeté son regard sur le professeur qu'il sauta de la table et lui prenant la main d'un air de propitiation servile qui semblait bien plus le fait de la crainte et de la déférence que l'expression d'une cordialité réelle, il s'écria : « Salut à vous, seigneur, prince des puissances de l'air ! soyez le bienvenu de Zwingler, d'autant mieux le bienvenu en ce moment particulier que je viens d'être l'instrument involontaire d'une des plus étonnantes réalisations de votre art, du mien, veu^x-je dire aussi, de l'art du diable en tout cas, ou de quelques-uns de ses démons. » Tandis qu'il parlait, le petit homme semblait en proie à l'excitation fiévreuse d'un acteur qui veut charger son rôle, mais qui désire ostensiblement aussi attirer l'attention de son auditeur, pour lequel il semblait éprouver un respect mêlé de crainte. Sans prendre garde à ce discours, le professeur von Marx, se tournant vers moi, me dit d'une voix calme : « Louis, cet homme est Zwingler. »

— Adepte ! en s'adressant à Zwingler, voici un de mes pupilles devant lequel je voudrais que vous fissiez un récit de quelques-unes de vos expériences.

S'asseyant alors sur la table d'où le bohémien venait de descendre et m'indiquant un escabeau à son côté, il interpella le greffier qu'il avait salué d'un léger signe de tête : « Eh bien, Herr Reinhardt, quelles découvertes nouvelles a donc faites notre ardent petit limier.

— Oh ! rien, en dehors de l'ordinaire, professeur, répondit l'autre de son ton grave et monotone de magistrat. Nous avons pris le meurtrier de Frau Ebensstein ; c'est tout.

— C'est tout, s'écria le bohémien sur le ton et avec le geste d'une presque furieuse excitation. C'est tout, n'est-ce pas ! Stupide esclave de la terre, geôlier plus stupide encore ! C'est tout, de traverser près de deux cents milles, de franchir trois rivières, de plonger dans les marais, d'escalader de hautes montagnes, de passer des forêts, de s'enfoncer dans de profondes cavernes, de se voir ballotté sur les rapides mugissants de la terrifiante cataracte de Schwartz ; et cependant de ne jamais perdre, pas un seul moment, la trace d'un mortel invisible et inconnu, que ces yeux n'avaient jamais vu, que ces mains n'avaient jamais touché, dont aucun signe, aucune forme, aucune marque ne pouvaient être découverts dans les royaumes de l'existence terrestre, sinon par moi, Zwingler !

Tout en parlant, il se frappait la poitrine, levant vers le ciel son œil noir étincelant dans une attitude quasi-extatique.

Pas un muscle ne bougea dans la physionomie du greffier, qui continuait à écrire, entièrement inattentif à ces divagations. Cependant le professeur von Marx, fixant son regard pénétrant sur le bohémien, lui dit d'une voix calme, douce, comme s'il cherchait à apaiser un enfant hargneux : « Vous êtes un être merveilleux, Zwingler ; chacun sait ça. Allons : Venez, soyez gentil et dites-nous tout ce que vous savez. Asseyez-vous — non pas là — ici à mes pieds ; c'est cela. Maintenant à l'histoire ; nous vous écouterons avec toute notre patience et notre plus fervente admiration, ajouta-t-il en me parlant à part en espagnol. Rappelez-vous que je ne vous ai pas vu depuis deux mois et que ce n'est que d'hier que vous êtes revenu en triomphe de votre long pèlerinage. La dernière fois que j'étais ici, la nouvelle venait juste d'arriver que Frau Ebenstein, la riche veuve de Baden-Baden, avait été lâchement assassinée, sa maison mise à sac et pillée, et son meurtrier...

« Un inconnu, interrompit le greffier, qui semblait impatient de fournir les détails ressortissant spécialement à sa fonction, un inconnu, homme ou femme, on ne savait, mais que l'on supposait être un homme à cause des empreintes sanglantes de ses pieds, à cause des marques d'un large pouce et d'un doigt trouvées, sur le cou de la défunte, à cause aussi d'un foulard déchiré ayant évidemment appartenu à un homme. Une partie de ce foulard se trouvait dans les doigts raidis de la victime, une autre partie sous le lit saturée de caillots de sang, et déchirée à la suite, semblait-il, d'une violente lutte. »

Pendant ce discours, nous pûmes voir le bohémien secoué de tremblements si forts que le professeur von Marx lui mit doucement la main sur l'épaule, réussissant, pour un temps, à calmer ses spasmes, à les convertir en de légers frissons ; mais lorsque mention fut faite du foulard, l'excitation du petit homme devint effrayante à voir. Il se tordait comme une anguille au contact du professeur. Enfin retirant sa main, celui-ci dit tranquillement : « Eh bien ! maintenant, Zwingler, continuez. Dites-nous le reste de l'histoire à votre façon. »

« Oui, oui, je parlerai, s'écria-t-il. Je dis toujours ce que j'ai fait. Ai-je jamais failli dans ma mission ? Dites-moi, prince de l'air, répondez à ma question.

« — Jamais, mon roi des adeptes ; mais continuez.

« — Donc, ils m'apportèrent ce foulard, mein Herren, continua-t-il comme s'adressant à une vaste assemblée, mais sans regarder aucun des flâneurs de l'extérieur qui se pressaient maintenant à ses côtés, mais comme je le saisis, voilà qu'instantanément, oui, instantanément ! se dresse devant moi la forme d'un serviteur hollandais, à l'air sombre, aux larges épaules, la forme de l'homme de sang, de l'homme qui commit le crime. Je le jure ! je l'ai vu agir. Je l'ai vu ainsi que toute la scène du drame ; oh ! quelle horreur, quelle cruauté, quelle lâcheté ! et la pauvre, pauvre vieille Frau ! Je l'ai vue aussi, j'ai vu la lutte, entendu ses supplications, ses sanglots étouffés, je l'ai vue mourir ! Tout ceci je l'ai vu, sur le foulard ! mein Herren. A peine l'eus-je touché, qu'il se produisit

comme un éclair, un éclair dans la nuit, illuminant toute la scène que je viens de décrire, dévoilant toute son horreur. *Gott in Himmel!* les choses se passèrent alors comme elles se passent chaque fois qu'ayant touché un objet, un éclair vient me dévoiler les scènes qui s'y rapportent; je dis après : « Apportez-moi mes chaussures; j'ai à marcher loin. Mettez dans ma valise une coupe pour puiser de l'eau, donnez-moi mon bâton et laissez-moi partir. » J'avais faim, et j'allais dîner; la faim disparut; et pendant sept longs jours je n'ai eu d'autre nourriture que les noisettes et les fruits des arbres qui bordaient la route suivie par le meurtrier, d'autre boisson que l'eau des fleuves, des ruisseaux, de la cataracte qu'il avait traversés; mais je vais tout vous dire. Écoutez ! Résolu à partir, je choisis mon chemin comme je fais toujours, me fiant à une longue ligne noire qui semblait découler du foulard que je tenais dans la main, et qui m'indiquait toujours la direction à suivre. Cette ligne me conduisit à travers la cité; elle me mena dans une auberge de bas étage où il s'était arrêté pour dormir. Je dis aux gens de l'endroit qu'un homme de telle et telle mine avait été là. Ils tressaillirent et se dirent les uns aux autres : « C'est Zwingler ! » Puis, s'adressant à moi : « Il a été là, mais il est parti ! » Je le savais; la ligne noire indiquait encore le chemin qu'il avait pris. Je sais ce que vous allez dire, professeur, *je vois votre pensée*. Vous voulez savoir si la ligne dont je parle, je la vois avec mes yeux, mes yeux de chair ou les yeux de mon âme. Je vous répondrai : « Je la vois avec les deux. » Mon âme sent la ligne qui m'entraîne; celle-

ci me fait l'effet d'une corde qui me lie à l'objet que je tiens et qui me tire dans la direction que je dois prendre pour arriver au possesseur de l'objet. Il m'arrive parfois de voir la ligne sans la sentir m'entraîner, mais elle n'est jamais absente ou de mes yeux ou de ma pensée, jusqu'à ce que j'abandonne l'objet ou jusqu'à ce que j'aie trouvé la personne à laquelle appartenait cet objet. C'est ainsi, Messieurs, que nuit et jour elle m'a conduit, sans jamais me laisser perdre sa trace. Elle m'a guidé à travers maints villages, maintes villes, et partout où la ligne devenait plus large, plus palpable, là j'étais sûr qu'il s'était arrêté pour se reposer ou pour se rafraîchir, là je disais : « Tel individu a été ici ; » et l'on me répondait en tremblant : « Zwingler, l'individu est venu, mais il est parti. »

« Je dormais quelquefois, mais toujours sur le terrain même qu'il avait foulé ; je voyais alors le fil sombre, vaporeux, s'enrouler autour de moi comme un vêtement de brume. J'essayai une fois de reposer sur un lit qu'il avait occupé. Grands dieux ! toute la scène du meurtre se trouvait là. J'entendis les cris de la victime, je vis la lutte, et chose encore plus horrible, il me sembla que j'étais le meurtrier, que je répétais réellement le forfait commis. Je m'enfuis de l'endroit et j'aurais perdu la trace si je n'y étais retourné de nouveau, si je n'étais parti à nouveau de cette maison.

« Pour moi, professeur, cette maison sera toujours hantée, restera hantée, veux-je dire, jusqu'à ce que l'ombre du meurtrier en soit effacée, ce qui arrivera

avec le temps. Je réponds de nouveau à votre pensée, n'est-ce pas, professeur ?

« Il était près de minuit, je ne saurais dire combien de temps après mon départ, lorsque la ligne noire commença de s'élargir, de s'étaler de plus en plus pour prendre enfin la forme d'un homme.

« Cette forme flottait, tremblotante devant mes yeux, n'ayant tout d'abord qu'une vague apparence humaine, mais graduellement devint de plus en plus dense, me montrant en plein le fantôme du serviteur hollandais. Ce fantôme marchait juste devant moi, à un pied au-dessus du sol, regardant constamment par-dessus son épaule quelque chose qui semblait le poursuivre. L'homme alla dans maints endroits de la ville dont je fouillais maintenant tous les recoins, car le fantôme se tenait à chaque coin de rue, dans chaque allée, se cachant dans les ruelles sombres, cherchant les voies peu fréquentées. Je savais cependant, par la densité du fantôme, que l'homme devait être à proximité. Mais il avait tant et tant erré, rôdé en tant de places différentes que je m'y serais perdu, si soudainement ma vue et mon âme ne s'étaient concertées pour agir ensemble. Je le vis, puis enfin je le sentis. Je le sentis tirant, pour ainsi dire, sur le foulard que j'avais dans la main, luttant avec quelle force ! saints martyrs ! pour me l'arracher.

« Messieurs, sa pensée venait juste de se porter sur ce foulard. Il se rappelait qu'il l'avait perdu dans la chambre de la victime, il voulait le ravoir et, maudissant, sa folie, son âme concevait un désir furieux de le reprendre. Il est heureux pour moi que son esprit

se soit dirigé de ce côté, car sa pensée fixée sur le foulard l'attirait si frénétiquement que ce dernier me conduisit à l'endroit où il se cachait. Arrivé là, je m'écriai, dès que je le vis, qu'il était l'assassin de Frau Ebenstein, sur quoi le patron et les gens de l'auberge se mirent à crier : « Zwingler, Zwingler ! » l'assassin poussa un grand cri et tomba comme assommé. C'est alors qu'on le captura et qu'on l'amena ici.

« — Oui, Messieurs, et le plus étrange dans toute cette affaire, intervint le grave magistrat qui ne pouvait se retenir de parler, « le plus étrange » est que ce bandit avait changé de vêtements à maintes reprises, et que lorsque l'étonnant bohémien, ici présent, l'eut découvert dans son repaire, il était déguisé en matelot et si bien déguisé que nul, sinon le diable ou peut être son acolyte particulier, Zwingler, n'aurait pu le découvrir.

« — Bah ! répliqua dédaigneusement le bohémien, que savez-vous de mon art, vous autres bourgeois ? Je ne dépiste point les vêtements de l'homme, mais l'homme lui-même. Son âme était dans sa main, sur son cou, sur le foulard qui lui servit à commettre le crime. Le limier se sert de l'odorat pour dépister le gibier humain. Je le dépiste, moi, par l'odorat, le toucher, la vue et l'ouïe. Je dépiste l'âme par le sens interne. Toute chose, toute place où a été un homme, est imprégnée de son âme ; donnez-moi le moindre lien, le moindre fil conducteur, le moindre objet avec lequel a été en contact l'être dont je dois dépister l'âme, et les profondeurs de la mer ne pourront point le cacher, les montagnes ne pourront le couvrir, le

manteau d'un roi pas plus que les haillons d'un mendiant ne pourront voiler l'identité de l'individu après l'âme duquel Zwingler est en quête. Mais rappelez-vous ceci, mein Herren, Zwingler dépiste les âmes, non pas les formes qui les masquent. »

A mesure qu'il parlait, s'accompagnant de gestes désordonnés, s'exprimant avec une incroyable volubilité, la mince stature du petit bohémien semblait grandir, prendre des proportions gigantesques. Comme il se tournait pour répondre à une question que lui posait un de ses admirateurs de l'auditoire, le professeur murmura à mon oreille : « Il a découvert de cette façon plus de criminels que toutes les forces de police de l'Allemagne. Qu'on lui donne un vêtement, une mèche de cheveux, voire un chiffon qui a été en contact avec un organisme vivant, il dépistera son propriétaire avec une sûreté que ne saurait égaler le plus fin limier parmi les animaux. » S'adressant ensuite au bohémien, il lui dit à haute voix : « Glorieux Zwingler ! vous qui êtes aussi sage que bien doué, expliquez à cet ignorant garçon, mon fils ici présent, ce que vous entendez par âme. Il lui tarde d'apprendre de vous ce qu'est réellement l'âme.

« — L'âme, c'est la vie, mon prince ; vous le savez, répondit Zwingler, de l'air quasi-humble qu'il prenait toujours quand il s'adressait au professeur von Marx.

« — Vous croyez alors que l'âme n'est que le principe de vie et rien de plus ; ce qui maintient l'homme vivant ; est-ce bien cela ?

« — Quelle autre chose pourrait-ce être ?

« — Mais quelle est « cette ligne noire » dont vous

parlez, quelle est cette essence qui s'attache aux choses et vous permet de décrire et de percevoir la personne dont elle émane ?

« — L'âme, naturellement, grand maître.

« — L'âme est-elle donc une substance ?

« — Est-ce que l'air est une substance ? est-ce que le vent en est une ? Vous ne pouvez ni les voir ni les sentir, à moins qu'ils ne viennent en contact avec quelque autre substance et alors, quoique invisibles, vous savez que ces éléments sont quelque chose cependant. L'âme est d'essence plus subtile que l'air, plus menue, plus éthérée que le vent ; seules les âmes subtiles et pures comme la mienne peuvent flairer cette essence. Si un Marx peut flairer l'air et sentir le vent, un Zwinger peut flairer l'âme et sentir la substance.

« — Admirable, mon cher petit philosophe ! maintenant, une autre question.

« Que supposez-vous que devient l'âme après la mort de l'homme ?

« — Fi ! savant maître ! la sottise question ! Que devient donc le corps après la mort de l'homme ? Pourquoi pas cette question ?

« — Pourquoi pas, certes ? murmura le professeur, en me regardant d'un air de triomphe. Mais, Zwinger, si la forme d'une âme peut apparaître, tandis qu'un homme vit, n'arrive-t-il pas qu'elle peut apparaître, qu'elle apparaît après sa mort ?

« Le corps n'apparaît-il point aussi, lorsqu'on le recherche ? Sûrement il ne s'évanouit point tout d'un coup, mais se décompose et se corrompt avant de dis-

paraître finalement. Nul doute que l'âme et le corps ne s'usent tous les deux, ne s'évanouissent pour se fondre en leurs éléments originels lorsqu'ils se séparent, comme au moment de la mort. Nul doute aussi que quelques-uns ne peuvent voir que le corps, que quelques autres, comme Zwingler, peuvent voir l'âme aussi bien, mais tous deux ne vivent que lorsqu'ils sont ensemble, et meurent lorsqu'ils sont séparés. »

A ce moment, sa physionomie, singulièrement mobile, se contracta en une moue d'impatience, et il s'écria, irrité : « Mais pourquoi me tourmenter, me faire causer de chose que vous seuls, grands professeurs, êtes à même de comprendre ? Je hais l'idée de la mort ! Je répugne à y penser ! Elle m'épouvante ! Je voudrais tant vivre toujours ! » Il allait s'échapper, mais le professeur von Marx lui mit doucement la main sur le bras. Le bohémien s'arrêta comme figé et murmura avec soumission : « Que voulez-vous encore de moi, grand professeur ? »

« — Je veux seulement que vous acceptiez ce mince souvenir que vous offre mon jeune ami en reconnaissance de votre si instructif récit, adepte, répliqua le professeur ». Ce disant, Herr von Marx m'enleva vivement le médaillon et les rubans de la pauvre Constance, que selon sa recommandation je tenais dans ma main droite pendant l'entrevue. Aussi vivement, il les plaça dans la main de Zwingler.

Avant d'avoir pu émettre la moindre protestation contre ce transfert aussi désagréable qu'inattendu, le bohémien, qui venait d'êtreindre l'objet, fut saisi d'un spasme si effrayant, son geste exprima une telle ter-

reur que les paroles que j'allais prononcer expirèrent sur mes lèvres. « Encore la Mort ! » murmura-t-il d'un accent étrangement lamentable. « Toujours les fleurs flétries des âmes mortes qui m'entourent ! Mais, oh ! quelle mort cruelle ! si jeune, si belle, si pure ; tuée par la main de celui qui aurait dû être son protecteur ! Herr professeur, je n'aurais pas à aller bien loin pour dépister l'âme de celui qui perpétra ce forfait sanguinaire.

« — Silence, petit rêveur ! répondit le professeur à voix basse ; on ne vous demande pas d'exercer votre art dans ce cas. Restez ! je vais changer le souvenir. Prenez ceci, et taisez-vous, ou un malheur arrivera ! »

Ce disant, il reprit le médaillon, me le retourna, puis, plaçant plusieurs pièces d'or dans la main du bohémien, il m'emmena à travers la foule qui s'ouvrit respectueusement au passage du savant et célèbre professeur von Marx. Rentrés dans notre tranquille appartement, le professeur von Marx rompit en ces termes le morne silence qui s'était établi entre nous :

« — Que pensez-vous de Zwingler, mon cher Louis ?

« — Et vous, mon maître, que pensez-vous de la mort ou plutôt *du meurtre* de Constance Muller.

« — Sot enfant ! pourquoi revenir sans cesse sur un thème usé, sur un passé irrévocable ? La science doit avoir, a eu et aura toujours ses martyrs. Cè serait un grand malheur pour l'avancement de l'humanité si une vainesentimentalité venait paralyser les efforts de la science. Une fois pour toutes, assez sur ce sujet. Que pensez-vous de Zwingler ?

« — Il ne me convainc point que l'apparition d'une âme après la mort n'est qu'une apparition.

« — Qu'est-ce donc avant la mort ?

« — Oui ! c'est là la question.

« — La méthode de philosopher de Zwingler est assez grossière, reprit Herr von Marx, mais sa philosophie en elle-même est irréfutable. Comme les élémentaires inférieurs, comme les esprits planétaires supérieurs, l'âme de l'homme, qui est l'état le plus subtil, le plus sublime de la matière vivante, s'attache à toutes sortes de formes plus grossières. C'est ainsi que parfois un avertissement de son approche, parfois un sentiment d'inexprimable répulsion ou attraction semblable à celui que nous éprouvons pour certaines personnes lorsque nous les approchons, permet de flairer l'âme, comme dit Zwingler. Quelquefois elle se montre avec son vêtement corporel, en dehors du corps comme dans le cas de « l'esprit atmosphérique » ; d'autres fois encore, on peut la voir alors qu'elle s'est entièrement séparée du corps, avant qu'elle ne soit totalement résolue en ses éléments originels. Voilà tout !

« Voilà tout ! » répétais-je machinalement. Je sentais que le professeur ne faisait que réciter une leçon avec des mots familiers ; son esprit par ailleurs était étrangement absorbé, l'expression de sa physionomie vague et distraite comme la mienne, tandis que je répétais ses derniers mots.

Puis nous retombâmes dans un profond silence. Un son lointain comme le carillon de cloches à une grande distance se fit entendre dans les airs ; une clarté

singulière se glissa dans le demi-jour obscur de notre chambre, se fixant autour de la table couverte de livres, sur laquelle j'avais travaillé la matinée précédente. Cette clarté, qui tout d'abord semblait un léger nuage de feu, s'étendit peu à peu, s'infléchit, puis se déroula en spirale pour prendre enfin les proportions d'une forme humaine. Graduellement la vision devint plus claire, plus brillante, plus intense; finalement le nuage s'éleva, se sépara en deux moitiés, dévoilant la radieuse apparition et les traits séraphiques de Constance la morte. Elle tourna vers moi sa tête ensoleillée de gloire, me sourit, puis se penchant sur la table sembla vivement choisir parmi un tas de livres une grosse Bible luthérienne qu'elle ouvrit; elle prit le médaillon et le ruban noir qui se trouvaient à proximité, plaça le ruban comme marque sur un certain passage qu'elle m'indiqua du doigt avec insistance par trois fois. M'adressant alors un sourire tel que nul mortel n'en a jamais vu, elle disparut à mes regards, et tout re-tomba dans la nuit.

Je ne sais ce qui suivit, ni combien de temps je resta inconscient après la vision. Je ne repris mes sens qu'en entendant le son de la voix de Herr von Marx parlant dans les ténèbres épaisses qui nous enveloppaient :

« — Louïs, me disait-il, êtes-vous éveillé ? Sûrement j'ai dû dormir long temps, car je ne me suis point aperçu de la nuit qui tombait. »

Le portier, à ce moment, entra avec des lumières qu'il plaça sur une armoire. Le professeur, quittant son siège, prit une des lampes et, s'avançant vers la table, la tint au-dessus de la Bible ouverte, tandis qu'il s'ex-

clamait d'une voix singulièrement émue : « Qui a marqué ces passages ? »

Je m'avançai. Je regardai par-dessus son épaule ; je le vis enlever le ruban et le médaillon, au-dessous desquels en lignes accentuées, comme tirées à l'encre de Chine, se découvriraient les phrases suivantes de différentes parties du quinzième chapitre de la première épître de Paul aux Corinthiens.

« Il y a un corps matériel, et il y a un corps spirituel. »

« Voici un mystère que je vais vous révéler ; nous ne dormirons pas tous, mais nous serons tous changés. »

« La mort a été ensevelie dans la victoire. »

« O mort, où est ton aiguillon ? O tombe, où est ta victoire ? »

PHYSIQUE CÉLESTE

(ADRESSE AUX MATÉRIALISTES)

Matérialistes mes frères, c'est à vous que j'adresse cette esquisse philosophique de physique céleste.

J'ai pensé que, quoique imbus la plupart de la solidité de votre théorie, vous croyant invincus dans le domaine des sciences naturelles et physiques, il vous était peut-être échappé quelques observations précieuses, et qu'il ne serait peut-être pas mal de les rap-

peler à ceux qui parmi vous daignent jeter les yeux sur les théories contraires aux vôtres.

Ce ne sont pas les enseignements théologiques ni ceux des philosophies officielles qui ont pu vous arrêter un instant — vous les bousculez même assez facilement, ce qui n'est pas sans plaisir — partagé du reste.

Si vous voulez, je vous invite à faire ensemble un petit tour de philosophie scientifique, et vous verrez qu'il y a encore pour vous certaines réflexions à faire sur ce que vous pensiez être à jamais fixés.

Je ne m'attarderai pas à vous dire que les ancêtres des Hypogées avaient eux aussi connu ces hautes questions.

Seulement, comme ces diables d'hommes avaient toujours la fâcheuse habitude de parler métaphysiquement, ils avaient ainsi résumé leurs observations sous cette forme : « Le NON-ETRE avait donné naissance à l'ETRE ».

Vous leur ririez certes au nez, en leur répliquant que la science prouve que de RIEN, il ne peut sortir QUELQUE CHOSE.

Et vous ajouterez encore que la science positive n'admet que ce qui *se voit, se pèse et se sent*. Qu'en dehors de cette trinité positive, il n'y a plus rien.

Et qu'enfin le bon sens, le bon gros sens, comme disait jadis M. Sarcey, est ici d'accord avec la science. Mais, savez-vous bien déjà qu'à ce compte vous déniez — à priori il est vrai — une réalité à la matière elle-même ?

Car enfin ces qualités spéciales, ce ne sont en défi-

nitive que nos sens eux-mêmes qui les constatent et les certifient ? Et si par hasard chez des êtres il venait leur manquer et le sens du toucher (cela existe) et celui de la vue, comment ces personnes apprécieraient-elles la « matière » ?

Quand vous vous trouvez arrêtés par l'adversaire ; que la question devient compliquée et s'élève vite, alors vous criez à la métaphysique ? Quitte à ne pas vous priver d'en faire. Seulement quand c'est vous, c'est entendu que c'est du scientifique...isme !

Eh bien ! la science positive, malgré la séduction de ses principes positifs purs, se trouve -- malgré elle, j'en conviens -- forcée d'admettre dans l'Univers une « substance » inconnue, — et qui n'en est pas une — puisque ce *rien* ne remplit aucune des conditions de sensations de poids, de formes et de couleurs, etc., exigibles pour être une substance ? Ne trouvez-vous pas déjà que c'est renversant.

Et tout cela parce que ce « RIEN » — tout interloquant qu'il soit — joue un rôle prépondérant dans les phénomènes généraux du monde physique — oui, physique.

Ainsi voilà un nouveau « Dieu » qu'on avait jadis baptisé « l'Ether » dans la préhistoire, c'est probable, et qu'on se trouve forcé scientifiquement de consacrer à nouveau ce baptême ! C'est assez piquant, et d'autant plus, que vous tenez nos pauvres ancêtres pour de grands amateurs de merveilleux en fait de science exacte. Vous dites aux déistes, aux spiritualistes : « Mais prouvez-nous scientifiquement votre Dieu, votre âme, faites-nous les voir ! »

Eh bien! mais il nous semble qu'il doit vous être à vous encore plus facile de nous faire palper l'Ether? ou de nous le faire voir au moins?

Ce doit vous être encore moins difficile qu'à nous, je pense, de nous montrer « Dieu » considéré comme la cause archétype *des Univers*?

La science n'a pas été sans regimber pour accepter l'Ether — sorte de substance inconnaissable. — Ne l'eût-elle pas admis par les phénomènes généraux de la Nature qu'elle y eût été forcée *de visu* télescopique. Si donc elle l'accepte d'abord par ses effets dérivés, eh bien! nous aussi, nous admettons l'idée de l'INTELLIGENTIEL inné, fatal et immanent à l'Univers, parce qu'il nous semble que des lois, un ensemble de lois, supposent un « législateur » quelconque à l'origine ou quelque chose de semblable?

Et point n'est besoin d'être grand clerc pour le prouver, — car tout dans l'Univers converge vers des buts et non vers des hasards ni vers des accidents?

Cet Ether non seulement se manifeste ainsi, mais c'est qu'il faut voir sa puissance encore mieux à l'origine des choses.

Carc'est de lui que sortent les Mondes! Dans ce vide « absolu », ou considéré comme tel, où rien ne se constate *de visu*, il se forme et apparaît, en de certains points de l'espace, des flocons blanchâtres qui sourcent on ne sait d'où, ni de qui? Puisqu'il n'y a rien de visible. — Et puis peu à peu ils forment des nébuleuses, protoplasmes des Mondes futurs.

De l'IN-SUBSTANCE ou du NON-ÊTRE des ancêtres, il sort donc *de visu* l'ÊTRE, c'est-à-dire la substance, la matière.

Le Néant devient créateur, d'après la science ! On conviendra que la science dite « positiviste » elle-même s'applique un double camouflet sur les deux joues, sans avoir l'air de s'en douter le moins du monde.

Mais tout n'est pas encore dit :

Pourquoi ces amas nébuleux se produisent-ils ici plutôt qu'ailleurs ?

Et puis enfin l'Éther, ce *deus ex machina* scientifique qui remplit soi-disant l'Univers, qui est à la fois tout et rien, doit être absolument homogène, il doit être à un état général commun ?

Qu'était-ce donc qui le forçait d'évoluer, de se métamorphoser en des points particuliers dans l'ensemble, et en des endroits sans doute déterminés par une loi d'équilibre et de répartition insondable ?

Et tout cela sans raisons appréciables ni observables physiquement.

Eh bien ! nos ancêtres, devant cette sublimité d'ordonnances et de causes que rien physiquement n'autorisait à percevoir, placèrent en l'INTELLIGENTIEL.

Et comme le chaos n'eût jamais pu servir de régulateur constamment dans un tel concert d'énergies, de corps et de mouvements, ils y placèrent l'HARMONIE, bien avant la venue des lois des nombres qui dormaient encore dans le sanctuaire de l'insondable, de l'INCRÉÉ.

Et puis peut-être se dirent-ils encore qu'ils n'apercevaient pas plus la raison physique dans les points électifs de la nébuleuse, qu'ils ne l'avaient vue à l'origine d'elle-même, et qu'alors, avant toute méca-

nique céleste apparue il devait exister une supérieure qui la remplaçait et lui était N'était-ce pas logique ?

Voilà donc, suivant nous, la justification d'un DIEU ou de l'INTELLIGENTIEL de l'Univers. Et non pour faire intervenir la question d'origine des considérations tirées de la science primitive, de calculs ambitieux, de charlatanisme à l'origine des religions.

En excepter toutefois M. J. Jaurès, député, discours sur l'instruction publique, en 1891.

Pour conclure, l'esprit positiviste a beau se couper les ailes, de s'enclorre comme dans un cocon et les y claquemurer, il a affaire à plus fort que lui.

L'Idée de cause dans l'esprit de l'homme est ancrée — parce qu'elle est afférente au fait. Coûte que coûte, il faut que l'Intelligence laisse ses racines jusque dans les racines des faits, dût-elle aller à l'encontre de l'Incognoscible. Mais « l'Incognoscible d'un positivisme trop étroit n'est pas la matière de la raillerie de Chine » pour tous ?

De ce simple exposé, matérialistes mesurons ce que vous croirez qu'il vous restera de modifier vos idées. Mais de voir que l'esprit humain, de par la science même, nous amène déjà à entrevoir l'existence d'autres états, et d'autres cycles que le nôtre.

Ces autres états de la substance universelle existent, n'est-ce pas ? d'autres états de la Vie existent, n'est-ce pas ? Puisqu'elle est ici, pourquoi ne serait-elle pas ailleurs ? C'est ce que nous semblons démontrer.

B. LE...

LE VAUDOUX

NOTES SUR LA SORCELLERIE ET LE FÉTICHISME

EN HAÏTI (Suite)

C'est à ce moment qu'excités par les chants, la danse et par-dessus tout le tambour, ceux qui doivent *avoir les saints* entrent en transe. Il faut dire qu'ils ont été généralement préparés par le houngnas qui leur donne des boissons spéciales, composées de tafia et de plantes sans doute stupéfiantes, qui mettent le sujet dans un état de demi-ivresse. Au cours de ces trances, il est tantôt insensible, tantôt il tord ses membres dans des contorsions dont il serait incapable à l'état normal ; tantôt encore, il prophétise ou indique des remèdes aux malades qui le consultent. Tel autre « va et vient, se promène, s'énerve un peu à la façon des derviches, piétine sur place, frotte et tord furieusement ses mains ; puis il s'arrête tout à coup, croise les bras et devient immobile (1) ».

Les phénomènes variés et complexes que l'on observe sur ces sujets sont analogues à ceux qui se produisaient chez les possédées de Loudun, de Louviers,

(1) Yveling Ram Baud, *Force psychique*. Ouvrage illustré par A. Besnard. Paris, L. Baschet, 1889, in-folio, pp. 434-435 (Cité par St. de Guaita, *la Clef de la Magie noire*, p. 654.) Voir aussi *le Temple de Satan*, pp. 229-233.

au tombeau du diacre PÂris, ou qu'on voit encore chez les Aïssaouas et certains derviches, enfin dans tous les cas classiques que connaissent les lecteurs.

Leur classification est d'autant plus difficile que leur succession est plus irrégulière, et dépend autant du sujet que du milieu où il se trouve, le cercle magique formé par les assistants facilitant plus ou moins la coagulation d'entités astrales qui agiront sur le mental du patient déjà préparé à subir leur influence.

Généralement la crise débute par l'extase, les convulsions, l'anesthésie locale ou générale; puisse produit avec la période de saltation, l'écholalie, l'hyperesthésie des sens, l'exaltation de la mémoire, le don des langues et la suggestibilité. Les chants continuent : l'influence du milieu grandit de plus en plus, le tambour résonne toujours, l'air est surchargé de fluide. Alors a lieu la possession proprement dite, le dédoublement de la personnalité, l'ivresse astrale, le délire prophétique, puis survient la phase de résolution et de sommeil léthargique.

Néanmoins il faut se garder de croire que ces phénomènes se produisent toujours d'une façon aussi complète.

L'aspirant convulsionnaire, homme ou femme, est généralement un hystérique de quinze à trente ans. Sur dix d'entre eux, le D^r Élie Lhérisson déclare avoir observé six fois des zones hystérogènes nettement accusées (1). On fait jeûner, dit-il, pendant huit

(1) D^r Élie Lhérisson, *Du Vaudoux*. Art. publié dans la *Lanterne médicale* de Port-au-Prince, numéro du 20 mars 1899.

jours, le *hounsi bossale* (1) (c'est-à-dire le néophyte) qui ne prend pour tout aliment que le *ver-ver*, bouillie de maïs pilé et de sang de bouc. On lui donne trois fois par jour un bain aromatisé de feuilles de houx d'Amérique, de framboisin, d'acacia (2) et de sauge. Sous l'influence de ce régime, des incantations magiques du *houngan*, de ses suggestions, des contacts qu'il pratique sur son corps avec le néclésin, le sujet se trouve dans un état voisin du somnambulisme. Le *houngan* peut transporter l'analgésie d'une région du corps dans une autre. C'est le transfert de la sensibilité connu et pratiqué par les *houngans* bien avant les expériences de la Salpêtrière. L'analgésie pharyngienne est telle quelquefois que les danseuses peuvent avaler du verre grossièrement pilé. Un nommé *Mapia*, continue le Dr Lhérisson, croquait sous ses dents des bouteilles et en avalait les tessons broyés.

Quand la *hounsi* entre dans la danse, elle exécute automatiquement les mouvements qu'elle voit faire, la bouche baveuse, les yeux sanglants. Ses saccades rythmées font songer à la chorée saltatoire; elle n'a plus conscience de sa personnalité. Elle exécute sur les arbres des ascensions qui seraient périlleuses pour le plus fort équilibriste. Des phénomènes neuro-musculaires s'observent et la force augmente considéra-

(1) Proprement sans connaissances; de l'espagnol *bozal*, muselière. Selon Moreau de Saint-Méry, on appelait *bossales* les esclaves nés en Afrique. Un quartier de Port-au-Prince s'appelle encore *la Croix des Bossales*. C'était sans doute l'endroit où se tenait le marché des esclaves fraîchement débarqués.

(2) *Mimosa odorata farnesiana* L. Acacie odorante. Des-courtils.

blement. Il y a de ces convulsionnaires qui se livrent pendant leur crise à des mouvements d'un érotisme cynique dont elles sont honteuses quand on leur en parle après l'accès.

Tous les sens sont en état d'hyperesthésie, avon-nous dit. La femme *qui a la loi ou les anges* entend les moindres conversations faites à voix basse ou reconnaît des objets appartenant à des personnes avec qui elle est quelquefois en relations. La mémoire devient d'une fidélité surprenante. Des sujets complètement illettrés s'expriment dans le plus pur français. Parfois ils prophétisent. La convulsionnaire n'est plus elle-même, elle parle comme le feraient la *loi* ou les *anges* qui la possèdent. Quelquefois il y a dédoublement complet de la personnalité : le saint qui habite la malade lui adresse la parole avec une certaine autorité dans la voix et les gestes et la convulsionnaire répond avec une humble obéissance : « Oui, papa. » On croit assister à un véritable dialogue. On peut alors suggérer au patient des idées criminelles qu'il pourra mettre à exécution. C'est peut-être ainsi qu'on doit s'expliquer l'audace d'un individu soumis à la *loi Cimbi-Kita* (1) et qui voulut assassiner certain président. Cet irresponsable paya de sa vie son impulsion homicide.

Cet état hystérique dure de quelques heures jusqu'à quelques jours, puis le sujet rentre dans son état normal, reprend le cours de sa vie ordinaire sans garder

(1) *Cimbi* était la principale divinité des Congos. *Kita* était le diable, son opposé. *Cimbi-Kita* correspond assez à un dieu du Mal. Ses sectateurs sont peu nombreux. La danse célébrée en son honneur s'appelle *kita-sec*.

sabbat antique ou lointain : aucun Haïtien ne saurait résister à cet entraînement,

Mais voilà que deux hounsis ont saisi des foulards de soie : elles les étalent au-dessus de leurs têtes et les présentent au houngan au milieu de contorsions bizarres. Il s'élançe à reculons comme un furieux, bousculant tout sur son passage, jusqu'au dernier reposoir où il fait une prière ; le porte-épée, les porte-foulards et les hounsis le suivent. Il revient, toujours courant à reculons, jusque dans un des honforts où se trouve *en traitement* un nègre empoisonné. *Ses lois* vont sans doute lui indiquer un remède sûr, et le malade couché sur une natte, grelottant de fièvre, le voit arriver avec joie suivi de son cortège hurlant, gesticulant, pendant que tambours et néclésin continuent leur vacarme. Le houngan revient sous l'ajoupa, ses contorsions redoublent et les porte-foulards les imitent. Les hounsis à tour de rôle viennent s'agenouiller devant leur *Papa* pour recevoir la bénédiction, l'influence bienfaisante du *saint* qui a élu momentanément domicile dans sa tête. Il les relève en les faisant pirouetter sur elles-mêmes ; puis quand la fatigue s'empare de lui, il quitte la danse, entre dans un honfort et, restant en méditation au pied de l'autel, attend que le saint daigne se retirer.

Les danses se prolongent fort tard, la danseuse fatiguée étant aussitôt remplacée par une autre. Et au loin, presque chaque soir, en quelque lieu d'Haïti qu'on se trouve, on entend dans le silence des chaudes nuits étoilées le son des tambours et les refrains affaiblis des chants. L'impression est inoubliable et on ne la

retrouve nulle part. L'Européen lui-même se laisse bercer sous son charme pendant qu'à l'horizon, dans la claire nuit du tropique, les mornes se découpent et que les palmiers élancés détachent leur grêle silhouette.

Du vendredi saint jusqu'à Pâques, les paysans des mornes s'adonnent à d'autres passe-temps. Sous le prétexte que tout est alors permis puisque « Bon Dieu mourri » (Dieu est mort), ils se livrent à des danses d'une obscénité orgiaque. Les *houngans* conduisent ces bacchanales vêtus de foulards de soie pour coiffure, pour chemise et pour pantalon. Les gestes les plus expressifs, la mimique la plus outrée, la danse du ventre la plus folle s'offrent aux yeux des rares spectateurs, car la passion de la danse les tient tous sans distinction de sexe, d'âge ou de rang. La plupart d'entre eux sont presque nus, ils s'excitent encore plus au son du tambour et les femmes sont les plus invraisemblablement prises de la folie érotique où tout s'accomplit en public et sans frein. Les retrains les plus immondes s'entonnent à pleine voix... « Mé coument nous râlé ou bourette ! mé coument femmes râlé bourette »... « Nhommes bouqués fai ça, femmes pas jamais bouqués. »

J'en passe et des meilleurs... Arrivons maintenant aux *sacrifices* ou *services* proprement dits.

Un *service* est commandé à l'ordinaire en accomplissement d'un vœu ou pour demander aux Saints réussite dans une entreprise, ou prospérité dans les affaires. Transportons-nous dans le cadre précédent où nous avons assisté à des *danses de lois*.

Les assistants, une vingtaine de personnes, forment

un cercle. Le houngan a pris place avec eux. Les hounsis assises sur des sièges variés ou accroupies sur leurs talons agitent leurs *assons*, calebasses ornées de perles de verroterie, tandis que le bocor ne quitte pas sa sonnette. Au centre un acolyte tient par une corde un jeune cabri mâle, les cornes voilées d'un mouchoir blanc, l'échine recouverte d'un foulard de soie noué sous son cou et dont les pans traînent à terre. Le Papa-loi entonne un chant monotone, lugubre même, mi-créole, mi-africain, dont l'assistance reprend le refrain en chœur. De temps à autre, le cercle se déplace avançant peu à peu vers le honfort et stationnant à chacun des reposoirs qui décorent le sentier. Avant de passer de l'un à l'autre, le houngan fait quelques aspersion en agitant sa sonnette pendant que les tambours à quelque distance accompagnent les chants et que le néclésin fait entendre sa note métallique. Enfin, de station en station, on arrive devant les honforts. L'officiant trace sur la terre battue un dessin en farine de maïs, puis pénètre dans le premier temple d'où il dirige les chants.

Au bout d'un moment, il se transporte dans l'autre suivi par l'assistance qui demeure sur le seuil autour du cabri. Les chants continuent, puis on revient au premier honfort. Le houngan allume sur le seuil une chandelle de cire et fait les préparatifs du sacrifice sans cesser d'agiter sa sonnette et de diriger les chœurs.

A certain moment, le spectacle change, les chants deviennent plus calmes, es assistants inclinent leur tête dans une main, le coude placé sur le genou,

demeurent un moment dans une sorte de méditation, puis se relèvent sur un signe. Le houngan leur distribue une feuille de gommier (1), arbre *tabou* (2), chacun en fait manger la moitié au cabri et rend le reste au bocor qui le dépose sur le linteau de la porte, dans le honfort.

Enfin le sacrifice va commencer. L'officiant trace une croix de farine de maïs sur l'échine du bouc à qui l'on a retiré ses ornements, le couche sur le dos, le cou sur un morceau de bois dur, lui trace sur le ventre une nouvelle croix et saisit sa *manchette* (3). Il fait le simulacre de tracer des croix sur la victime et l'agite au-dessus de la tête des assistants, imitant à son insu le magicien qui éloigne les larves et les psylles de l'épée magique. Pendant le cercle se resserre et chacun anxieux se tait, car avec l'émotion involontairement grandissante les chants ont cessé graduellement. Quelques femmes se prennent à danser saisies d'un commencement de transe qui annonce l'arrivée des *saints*. Soudain, d'un seul coup, le houngan tranche les testicules du cabri et l'une des femmes, plus hideosément excitée, hors d'elle-même, se précipite à genoux et aspire à pleine bouche lesang qui coule. Avec peine le houngan l'écarte, d'un coup de *manchette* il ouvre

(1) Arbre à écorce mince, rougeâtre, écailleuse, qui sécrète une sorte d'encens qu'utilisent les prêtres dans les paroisses pauvres. Son bois tendre et léger est très estimé à la Martinique pour y creuser des pirogues.

(2) C'est-à dire consacré. Ce mot se retrouve en Polynésie avec la même signification.

(3) De l'espagnol *machete*. C'est un sabre à lame droite et large qui sert aux Antilles à des usages multiples. En même temps qu'arme défensive, il remplace la hache, la serpe, la houe.

la gorge du bouc et d'un second coup lui sépare la tête du tronc.

La mégère la saisit, et tout en dansant, les hanches frémissantes, la tête relevée, elle aspire le sang chaud qui lui inonde la face et coule sur ses vêtements, tandis que les yeux et les lèvres du chevreau s'agitent encore. Épuisée elle s'affaisse, et on emporte le cadavre sur lequel le houngan a fait des libations d'eau, d'huile et de farine de maïs. Quelques-uns des assistants, plongeant un doigt dans la mare de sang fumant, en traacent des croix sur la porte du honfort. Là-dessus la hounsi qui vient d'avoir *les Anges* se relève, on essuie sa face hideusement sanglante et par trois fois elle serre les mains des assistants qui, sont malgré l'habitude et leurs instincts, sous le coup d'une émotion visible. On fait alors circuler un vase plein d'eau et chacun avant d'y boire en verse par trois fois sur le seuil du honfort quelques gouttes comme libation aux saints ; puis du vin circule, mais cette fois les assistants, qui n'en boivent guère qu'en de semblables occasions, oublient d'en abandonner aux saints. Enfin on nettoie la place, chacun échange ses réflexions pendant que la mégère va s'agenouiller sur le seuil du temple pour baiser la main du Papa et tous se retirent à leurs affaires : la cérémonie est achevée.

NATHAN ZEFFAR.

(A suivre).

Magie Occulte à la cour de Louis XIV

D'après la

CORRESPONDANCE DE MADAME, MÈRE DU RÉGENT

(Suite)

V

DIVINATION

Ce qui faisait alors le grand intérêt des sciences occultes, pour les non initiés, c'est qu'on espérait d'elles la révélation de l'avenir. Aussi les pratiques divinatoires n'avaient-elles cessé ni au moment de la naissance de Louis XIV, car on y fit l'horoscope de l'enfant, ni à la fin de son règne, comme le montrent surabondamment les mémoires de M^{me} de Staal de Launay, pour ne pas chercher plus loin. Ils contiennent la curieuse conversation que voici entre M^{lle} de Launay et la duchesse de la Ferté, sœur de M^{me} de Ventadour :

« Sans doute, me dit-elle, puisque vous savez tant de choses, vous savez faire des points pour tirer l'horoscope; c'est tout ce que j'aime au monde. »
« Je lui dis que je n'avais pas la moindre idée de cette

« science. « Mais à quoi bon, reprit-elle, en avoir ap-
 « pris tant d'autres qui ne servent à rien? » Je l'as-
 « surai que je n'en avais appris aucune; mais elle ne
 « m'écoutait déjà plus, et se mit à faire l'éloge de la
 « géomancie (1), chiromancie, etc.; me dit toutes les
 « prédictions qu'on lui avait faites, dont elle attendait
 « encore l'événement; me raconta à ce sujet plusieurs
 « histoires mémorables, enfin son rêve de la nuit pré-
 « cédente, quantité d'autres aussi remarquables qui
 « devaient avoir tôt ou tard leur effet. J'écoutai le tout
 « avec beaucoup de soumission et peu de foi (2). »
 C'était en 1710.

Quelques années plus tard, pour parler aussi de la Régence, Duclos sortant du collège fit à Paris la connaissance d'une espèce de Casanova, d'escroc par conséquent, qui exploitait la croyance aux génies et qui se nommait Saint-Maurice, nom prédestiné qu'on retrouve dans l'affaire de l'empoisonnement de Charles-Emmanuel II, duc de Savoie, en 1675, et dans celle des sortilèges de madame de Montespan, dès le début (3). Il voulut employer Duclos, et lui tint un petit discours qu'on dirait emprunté aux Lettres persanes: « Dans cette ville où la lumière de la philo-
 « sophie paraît se répandre de toutes parts, il n'y a
 « point de genre de folie qui ne conserve son foyer
 « qui éclate plus ou moins loin, suivant la mode et
 « les circonstances. L'astrologie judiciaire, la pierre

(1) Cf. *Le Comte de Gabalis*, t. I, pp. 137-8.

(2) *Mémoires*, pp. 55-6.

(3) Cf. *Madame*, lettre du 23 décembre 1701.

« philosophale, la médecine universelle, la cabale, etc. », ont toujours leurs partisans, sans parler des folies épidémiques comme l'agiot. » (*Mémoires de Duclos.*)

Avant ces dates, l'ami commun de M^{llo} de Launay et du duc d'Orléans, Fontenelle, avait prélué à sa *Pluralité des mondes* par une comédie de *la Comète*, où il se moquait de l'astrologie à propos de la comète de 1680, comblant ainsi une lacune signalée par l'abbé de Villars (1). Ce genre de sujets était un peu une spécialité de famille, car l'oncle de Fontenelle, Thomas Corneille, a fait une comédie de *la Devineresse*. Dans *la Comète*, qui est à peu près de la même date que les célèbres *Pensées sur la Comète*, de Bayle (1681), nombre de personnages sont convaincus que les astres présagent les faits à venir, météorologiques ou historiques, de sorte qu'on peut annoncer d'avance le temps qu'il fera et les événements qui surviendront. Un valet de la pièce se mêle de composer des almanachs, par une méthode à sa portée : « Les astres ne sont pas trop de ma connaissance. J'ai eu recours à trois dez. Quand j'ai eu de certains coups, j'ai mis *frimats* ; à d'autres, *gelées blanches* ; à d'autres, *vents humides avec tonnerre*, et ainsi du reste. Tu en ris. Tu verras que mes trois dez auront deviné juste. » (Scène I.)

Les plaisanteries de Fontenelle atteignaient assurément Madame, qui croyait à l'astrologie. « Dans l'almanach qu'on appelle le *Liégeois* (le Mathieu

(1) *Le Comte de Gabalis*, t. I, p. 185.

« Laensberg), de grands incendies sont annoncés
 « pour cette année, dit-elle, et de fait qu'avait fait le
 « comte de Salm à ce coquin de paysan pour que
 « celui-ci, par esprit de vengeance, ait mis le feu au
 « village ? Au mois d'avril, nous avons eu ici à Paris
 « des signes dans le ciel ; je crois vous l'avoir écrit ;
 « c'était pendant la nuit comme un soleil, cela dura
 « presque le temps de réciter un *Pater* ; dans d'autres
 « endroits, on a vu comme une boule de feu. » (30
 juillet 1719.) Quant à Monsieur, ses opinions ne dif-
 féraient guère de celles de Madame. Un jour qu'on
 discutait en sa présence sur les comètes, dont se
 moquaient plusieurs des assistants qui n'étaient pas
 princes comme lui, il leur dit sérieusement ce joli
 mot que Fontenelle aimait à citer : « Vous en parlez
 bien à votre aise, vous autres. » C'est que les comètes
 passaient pour ne concerner que les très hauts per-
 sonnages, et Mazarin mourant trouva en consé-
 quence que la comète de 1661 lui faisait « beaucoup
 d'honneur (1) ».

L'horoscope qu'on tira pour Louis XIV le jour de
 sa naissance ne fut pas le seul.

« Ce qui montre qu'on ne peut échapper à sa des-
 « tinée, rapporte Madame, aussi fataliste que son fils,
 « c'est que le roi a épousé la vieille guenipe. Long-
 « temps avant qu'il ne connût la Scarron, il disait un
 « jour à MM. de Créqui et de La Rochefoucauld :
 « L'astrologie est bien fausse ; on a fait mon horoscope

(1) *Mémoires de l'abbé de Choisy*, t. 1, livre 2, p. 80 ; Cf.
 M^{me} de Sévigné, lettre du 2 janvier 1681, la réponse de Bussy
 et la lettre de Bussy du 20 février 1687.

« en Italie, et on me mande qu'après avoir vécu très
 « longtemps, je dois aimer une vieille — ici un mot
 « grossier — jusqu'au dernier jour de ma vie. Y a-t-il
 « apparence à cela ? Il riait à s'en rendre malade, et
 « cependant la chose est arrivée. » (5 oct. 1717.)

Henri II s'était exprimé jadis comme Louis XIV, sur une prédiction qui lui avait été faite, et comme il advint aussi à Henri IV (1), n'y avait pas ajouté foible. On parlait de l'astrologie chez la reine Catherine de Médicis :

« J'ai eu autrefois beaucoup de curiosité pour l'ave-
 « nir, dit le roi; mais on m'a dit tant de choses
 « fausses et si peu vraisemblables, que je suis de-
 « meuré convaincu que l'on ne peut rien savoir de
 « véritable. Il y a quelques années qu'il vint ici un
 « homme d'une grande réputation dans l'astrologie.
 « Tout le monde l'alla voir. J'y allai comme les
 « autres, mais sans lui dire qui j'étais, et je menai M.
 « de Guise et Descars; je les fis passer les premiers.
 « L'astrologue néanmoins s'adressa d'abord à moi,
 « comme s'il m'eût jugé le maître des autres; peut-
 « être qu'il me connaissait: cependant il me dit une
 « chose qui ne me convenait pas s'il m'eût connu.
 « Il me prédit que je serais tué en duel. Il dit ensuite
 « à M. de Guise qu'il serait tué par derrière, et à
 « Descars qu'il aurait la tête cassée d'un coup de pied
 « de cheval. » Le roi ajouta: « Je ne sais pas ce qui
 « arrivera à M. de Guise et à Descars, mais il n'y a
 « guère d'apparence que je sois tué en duel. »

(1) Matherbe, lettre à M. de Peiresc du 19 mai 1610.

Il se trompait, et quand il fut blessé à mort en rompant une lance avec Montgomery, ce dont la reine (1) et Montluc (2) eurent la prémonition en rêve la nuit précédente, « M. le connétable se souvint dans ce moment de la prédiction que l'on avait faite au roi qu'il serait tué dans un combat singulier, et il ne douta point que la prédiction ne fût accomplie ». C'est M^{me} de La Fayette, l'amie de Henriette d'Angleterre, de M^{me} de Sévigné, de La Rochefoucauld, et l'un des meilleurs esprits du xvii^e siècle, qui parle ainsi en 1678, sans la moindre marque de scepticisme (3).

La duchesse de Bourgogne se montra aussi moins incrédule que les deux rois :

« Un savant astrologue de Turin avait fait à M^{me} la Dauphine son horoscope, où elle a trouvé tout ce qui devait lui arriver en sa vie, et qu'elle mourrait dans sa vingt-septième année. Elle en parlait souvent. Pendant que la Dauphine était encore bien portante, fraîche et gaie, elle disait souvent : « Il faut bien que je me réjouisse, puisque je ne me réjouirai pas longtemps, car je mourrai cette année. » Je croyais que c'était une plaisanterie, mais la chose n'a été que trop réelle. Lorsqu'elle tomba malade, elle dit de suite qu'elle n'en réchapperait point. » (15 juin 1722.)

L'astrologie tenait alors la place qu'ont prise de-

(1) *Mémoires de Marguerite de Valois*, p. 41.

(2) *Commentaires et Lettres de Blaise de Montluc*, édition A. de Ruble, 1866, t. II, pp. 325-6.

(3) *La Princesse de Clèves*, seconde et troisième partie.

puis la cartomancie et la chiromancie, dont les procédés sont probablement moins coûteux. L'établissement d'un thème de nativité devait supposer assez de science pour qu'on le payât cher, et la noblesse ou la haute bourgeoisie étaient sans doute seules ou à peu près à s'offrir ce luxe. Madame rapporte à propos de l'horoscope d'une bourgeoise un détail curieux, qui rappelle certaines prédictions célèbres, celle par exemple que Cambyse mourrait à Ecbatane, ce qui eut lieu dans une Ecbatane à lui inconnue, en Syrie et non en Médie (1).

« On ne parle ici que de la femme de ce conseiller
« qui avait fait assassiner son mari, et du courage
« avec lequel elle a subi la mort; mais elle a horri-
« blement souffert, car le bourreau l'a frappée cinq ou
« six fois avant de lui abattre la tête. Il y avait une
« telle foule de gens qui voulaient assister à l'exécu-
« tion, qu'une fenêtre a été louée cinquante louis d'or.
« Elle se nommait M^{me} Tiquet; elle s'était fait tirer
« son horoscope, et on lui avait dit que, pourvu
« qu'elle se préservât de la main d'un homme qui
« portait le même nom qu'elle, elle aurait une vie
« longue et heureuse; elle se nommait Carlier, de son
« nom de fille, et il se trouve que le bourreau qui la
« décapita portait le même nom. C'est vraiment une
« chose remarquable. » (23 juin 1699.)

Malgré la ferveur de quelques fidèles, comme Madame, l'astrologie déclinait cependant à la fin du xvii^e siècle. Ainsi l'abbé de Villars fait encore dire

(1) Hérodote, III, 44.

au comte de Gabalis, en 1670 (1) : « C'est par les astres intérieurs que le Sage se gouverne, et les astres du Ciel extérieur ne servent qu'à lui faire connoître plus sûrement les aspects du Ciel intérieur qui est en chaque créature (2). »

Mais le continuateur de l'abbé, qui écrivait après 1690, se prononce plus nettement : « Il y a longtemps que nous sommes revenus des illusions de nos pères, et que nous sçavons que les Astres et les Etoiles ne peuvent rien sur nos cœurs (3). » Les pratiques de l'astrologie paraissent vraisemblablement trop artificielles et trop compliquées.

Un moyen beaucoup plus simple de consulter l'avenir était alors le verre d'eau, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, puisque Joseph avait déjà une coupe divinatoire. La Bruyère mentionne ce procédé en parlant des magiciens ou sorciers, tolérés encore malgré les ordonnances civiles : « Les chiromanciers et les devins, ceux qui font l'horoscope et qui tirent la figure, ceux qui connaissent le passé par le mouvement du sas, ceux qui font voir dans un miroir ou dans un vase d'eau la claire vérité (4). »

E. LEFÉBURE.

(A suivre.)

(1) *Le Comte de Gabalis*, t. I, p. 92.

(2) Cf. *l'Initiation*, juillet 1898, pp. 74-5.

(3) T. II, *les Génies assistants*, p. 46; cf. Montesquieu, *Lettres persanes*, 1721, lettre 135, et G. Brunet, *Correspondance de Madame*, lettre du 7 février 1715.

(4) *Les Caractères*, ch. xiv. *De quelques usages* (1688).

ORDRE MARTINISTE

PARIS. — La loge *Velléda* est spécialement affectée aux réceptions des visiteurs des rites maçonniques dont l'Ordre Martiniste admet les membres. — Ces rites sont, jusqu'à présent, en France, le *Rite écossais ancien et accepté*, le *Rite swedenborgien* (rite primitif et original de la F. M. .) et la *Societas rosicruciana* dans ses diverses sections — Aucun visiteur ne sera admis sans une autorisation spéciale du Suprême Conseil Martiniste, transmise par le Phil... Inc... de *Velléda*.

Loge « la Sphynge ». — Pour les chercheurs et étudiants idéalistes, que cela peut intéresser, nous sommes autorisés à publier l'extrait suivant des décisions de cette loge :

« Après une année de travaux fermés, il a été décidé que, à l'avenir, aurait lieu périodiquement une tenue blanche, à laquelle seront admis tous ceux qui en feront la demande. Dans cette tenue sera faite une conférence se rattachant aux travaux de la loge ; la date de cette tenue sera affichée dans le vestibule de l'École.

« Un résumé des travaux de la loge sera publié dans l'*Initiation*, quand il y aura lieu, sous une signature collective.

« Les travaux de la loge sont essentiellement basés sur le mysticisme et ses réalisations dans l'esthétique. »

Pour tous renseignements, écrire au secrétaire de la loge à l'adresse suivante : M. Sainte-Marie, École des sciences hermétiques, 4, rue de Savoie.

ANGLETERRE. — Outre notre délégation générale auprès du monde profane appuyée sur l'*Occult Science*

Circle, à Londres, les postes suivants viennent d'être créés :

1° Un poste de Souverain Délégué Général auprès des Puissances Maç., d'Angleterre et d'Irlande avec siège à Manchester ;

2° Un poste d'*Inspecteur Principal* au siège à Londres ;

3° Des postes de *Délégués Spéciaux* à Southampton, Édimbourg, Glasgow, Dublin et Birmingham.

L'Ordre Martiniste est ainsi mis à même de prendre une grande et légitime extension en Angleterre.

ITALIE. — Le poste de *Délégué Général* pour l'Italie du Nord est établi à Macerata.

L'extension rapide de notre Ordre à Milan nous a incité à créer, à côté de la loge Hévé, un poste de *Délégué Spécial* et un poste d'*Inspecteur Spécial*.

Tous nos compliments au D^r Chesed pour son activité.

ÉCOLE SUPÉRIEURE LIBRE DES SCIENCES HERMÉTIQUES

La première Promenade-Conférence a eu lieu le dimanche 26 novembre, à 10 heures du matin, au musée Guimet.

M. de Milloné, l'éminent orientaliste, avait bien voulu guider les trente-cinq visiteurs qui, suivant les cours de l'École, avaient désiré y ajouter cette première leçon pratique. Gros succès pour l'École et bonne fortune pour les élèves, tel est le résumé de cette matinée. Le conseil de l'École hermétique a décidé d'offrir un diplôme honorifique spécial à M. de Milloné, dans une séance exceptionnelle. Qu'il reçoive, en attendant, nos plus vifs remerciements.

..

Les cours se poursuivent régulièrement, et toujours en présence de nombreux élèves. Les répétitions seront activement organisées à partir du mois de janvier.

SÉANCE D'OUVERTURE

de la Société des Conférences Spiritualistes (1)

Dernièrement a eu lieu, dans la grande salle de l'hôtel des Sociétés Savantes, l'ouverture de la série de conférences qui intéressent si heureusement, pendant toute l'année, un public choisi.

La grande salle, qui compte plus de 600 places, était pleine; à 9 heures moins 1/4, le Président d'honneur déclare la séance ouverte.

Au bureau, MM. F. Ch. Barlet, président d'honneur : Papus, président actif; Sédir, vice-président; Rosabis, trésorier; Ourdeck, secrétaire; Tristan.

Le Président d'honneur, dans un discours fort applaudi, constate les difficultés du moment présent; les haines et les rivalités qui surgissent de toute part malgré les congrès de la paix et montre que l'union spiritualiste est plus utile que jamais. Les Spiritualistes vont avoir de durs moments à passer, mais l'hiver est précurseur du printemps, et c'est au moment où la nuit est la plus noire que le crépuscule va paraître.

Puis la parole est donnée au trésorier qui expose sa gestion et prouve, chiffres en mains, le bon état financier de la Société.

La Société comprend trois sortes de membres :

Les membres actifs.....	cotisation	5 fr.
Les membres titulaires.....	—	10 fr.
Les membres donateurs.....	—	100 fr.

et plus. Il ne faut pas décourager les bonnes volontés, dit le trésorier (1).

(1) Nous empruntons ce résumé à l'*Echo de l'au-delà* qui est toujours le premier et le mieux informé des journaux spiritualistes d'avant-garde.

Les premiers n'avaient droit à aucune invitation.

Les deuxièmes avaient le droit d'amener chacun un invité.

Les troisièmes pouvaient en amener trois.

Les cotisations des membres actifs et des membres titulaires ont seules été employées pendant l'exercice précédent. Celles des membres donateurs ont servi à constituer un fonds de réserve auquel on n'a pas touché et qui restelà pour les grandes occasions ; c'est à ce fonds de réserve qu'on puisera les fonds nécessaires pour couvrir les frais de la réunion d'aujourd'hui.

.

Désormais chaque membre recevra, avec sa carte personnelle, autant de carnets d'entrée qu'il aura droit d'amener de personnes.

Ces carnets sont composés de douze feuillets à souche représentant chacune une entrée.

Le propriétaire pourra en disposer en une ou plusieurs fois, et quand le carnet sera terminé il pourra s'en procurer un autre au prix d'une cotisation de membre actif (5 fr.).

(La nouvelle combinaison est accueillie avec une vive satisfaction par l'auditoire.)

Enfin, cartes et carnets ne seront plus délivrés en séance.

A la fin de chaque conférence le trésorier recevra les demandes et les cotisations, et le tout sera envoyé quelques jours après sous pli recommandé. Ce contrôle évitera les erreurs, et couvrira les responsabilités.

L'auditoire tout entier applaudit les conclusions de l'orateur qui sont adoptées à l'unanimité.

La parole est alors donnée au docteur Papus qui doit faire la conférence d'ouverture.

La quantité de faits cités, la masse de documents qui étayaient les conclusions de l'orateur sont trop grands pour que nous puissions essayer de résumer cette conférence très intéressante.

Au surplus, un excellent service de sténographie avait été organisé par les soins de Tripsyché, et les lecteurs de l'*Écho* auront le plaisir de lire tout au long, dans le

plus prochain numéro du journal, la conférence du docteur.

Elle eut le plus vif succès, ai-je besoin de le dire, et les applaudissements ne furent pas ménagés au brillant conférencier.

En résumé, excellent début pour 1900.

La prochaine séance aura lieu le 22 décembre.

Papus résumera les travaux de *M. Soldi*, l'éminent auteur de la *Langue sacrée*, qui fera la conférence avec nombreuses figures démonstratives.

Une Visite à un « Sorcier de Village »

S'il fallait décrire tous les cas de guérisons obtenus sur les conseils des devins et des dormeurs du Poitou et des Charentes, un volume n'y suffirait certainement pas.

J'ai souvent pu recueillir des témoignages précis émanant des intéressés eux-mêmes, sceptiques pour la plupart avant leur visite au « sorcier du village ». Les croyances superstitieuses trouvent dans nos campagnes des adeptes de moins en moins nombreux ; mais l'homme étrange, énigmatique qui, par le simple contact d'objets portés par le malade, décrit un état pathologique exact et obtient une cure complète ; l'homme qui, par sa simple présence à l'étable, sait enrayer l'épidémie mystérieuse décimant le bétail, celui-là inspire toujours à son entourage une foi inébranlable en sa puissance, souvent aussi une crainte irraisonnée. Car enfin, les incrédules ont beau rire, les faits sont là et, comme l'a fort bien dit Wallace, les faits sont des choses opiniâtres.

Et toujours la légende des vieux bouquins se réédite : ces vieux grimoires mystérieux qui peuvent donner tant de pouvoirs à ceux qui ont le privilège de les posséder. Mais combien il est difficile d'aller au fond de ces choses ! Et combien il est curieux de voir ces rustiques campagnards jeter un défi aux plus récentes découvertes scientifiques alors qu'ils sont incapables d'en bégayer les plus

élémentaires formules. Les secrets se gardent et le chercheur se heurte à des refus obstinés.

Il y a quelques semaines, j'ai tenté pourtant d'interviewer un célèbre praticien dont la renommée s'étend loin à la ronde.

Notre homme habite un hameau des marais de la Charente-Inférieure. Je pénétrai dans une petite maison de très modeste apparence et me trouvai en face d'un brave paysan, droit, sec et alerte, malgré ses quatre-vingts ans. Son œil vif, scrutateur, me dévisagea longuement. Je dis son œil, car l'autre est presque complètement rongé par un effrayant cancer.

Je manifestai le désir d'entretenir mon hôte sur quelques questions occultes, toujours passionnantes, auxquelles, lui dis-je, je consacre mes meilleurs moments de loisir.

— De quel sujet voulez-vous me parler ? interrogea le vieillard d'un ton bref, dardant toujours sur moi son œil clair dans lequel je lisais un peu de méfiance.

Ma foi, à tout hasard, j'abordai le magnétisme avec Mesmer, Durville. Le silence du vieux devenait gênant. Je passai à Du Potet. Ah ! Du Potet, j'avais touché juste.

L'octogénaire se leva et nous conduisit, mon ami et moi, devant une bibliothèque garnie d'ouvrages de thérapeutique, de pathologie, d'art vétérinaire, de magie, etc. Il nous désigna tout d'abord deux volumes de Camille Flammarion occupant la place d'honneur.

— Connaissez-vous ces ouvrages ? me demanda-t-il.

— Oui ; j'en connais même l'auteur. J'ai eu le grand honneur de sa visite il y a seulement quelques mois.

La glace fut rompue. La bibliothèque fut ouverte grande et je pus tout à mon aise feuilleter la *Magie dévoilée* de Du Potet.

— Tout est là, me dit mon interlocuteur ; tout est là, si vous savez comprendre.

Je commençai un véritable interrogatoire, m'enhardissant de plus en plus.

Alors le bonhomme, avec un soin extrême, me mit sous les yeux deux fort beaux volumes de la *Vie de Jésus*, ornements de 300 gravures anciennes et il en

entreprit un véritable résumé. Le temps commençait à me paraître long. Tout cela ne m'apprenait rien de ce que je désirais savoir. A différentes reprises, j'avais manifesté bien inutilement mon impatience.

— Enfin, me dit le vieux magiste, ce passage que je puis couvrir avec la main renferme le grand secret. Par ces phrases, Jésus enseigna la magie à ses disciples. Jésus, ajouta-t-il, a reçu en Egypte de précieux enseignements et cette haute science venait de l'Inde.

Cela devenait intéressant.

Un tiroir bondé de lettres fut ouvert. C'étaient les correspondances des malades. J'en lus plusieurs où il était question de fièvres typhoïdes.

— Tiens, fis-je, vous guérissez donc les fièvres ?

— Je les coupe, me répondit le vieillard et j'y réussis facilement.

— Vraiment. Mais vous opérez...

— Par les cheveux. Tenez, voyez toutes ces lettres, elles contiennent chacune une mèche de cheveux. Eh bien ! je travaille sur ces cheveux. C'est là tout mon moyen d'action. J'ai guéri ainsi bien des malades sans jamais les avoir vus. Mon dernier succès m'a étonné moi-même à cause de la distance : 80 kilomètres. Voici la lettre de remerciement.

Cette lettre enthousiaste et fort bien stylée mentionnait l'envoi d'un billet de 100 francs.

Je parcourus plusieurs lettres de ce genre, prises au hasard dans le tas, certifiant toutes des guérissons inespérés et contenant les unes 50, les autres 100 francs de récompense.

Ces témoignages me rendirent pépexe et plus hardi à questionner.

— Vous devriez doter la science de votre savoir. Quel bien ne pourrait-on faire ! Je vois par toutes ces lettres que vous avez réalisé des choses vraiment surprenantes. Vos recettes médicales — le mot est impropre sans doute — vous ont été probablement transmises ; vos parents, vos ancêtres vous ont laissé cet héritage.

— Du tout. Je me suis formé seul. J'ai tenté un jour l'expérience et j'ai réussi.

— Alors votre bibliothèque doit être à double fond et

dissimuler quelques vieux ouvrages .. dis-je en riant. Je ne vous en demande pas la communication, ajoutai-je vivement, je serais simplement curieux de savoir si vous possédez quelques-unes de ces reliques.

— Je vous certifie que non. Je ne possède que ce que vous voyez là et quelques autres livres en état lamentable qui n'ont aucune valeur.

— Mais enfin ces cheveux....

Et je me mis à parler longuement de spiritisme, d'hypnose, passant rapidement sur l'occultisme proprement dit, car je vis que, sur ce terrain, je n'étais pas compris. J'effleurai tout un peu, cherchant le défaut de la cuirasse. Et j'avais toujours à soutenir ce regard pénétrant, inquiet encore, je crois, sur la question de savoir s'il fallait parler ou se taire.

— Vous avez le grand désir de savoir, dit tout à coup le vieillard. Le désir est une puissance.

Il se recueillit un instant et je dus encore prendre connaissance, à sa demande, de plusieurs passages de la *Magie dévoilée*, puis d'un ouvrage intitulé le *Secret du Vatican*. En frontispice de ce dernier, un prêtre était représenté dans une chaire, parlant à son auditoire et tenant d'une main un flambeau, de l'autre cachant la flamme.

— Voyez, me dit le vieux d'un ton solennel. Cela veut dire qu'il possède la Vérité, mais n'en donne qu'un vague reflet. Beaucoup, pour ne pas dire la presque totalité des prêtres, ne possèdent plus eux-mêmes aujourd'hui que ce reflet; du reste, la magie qu'ils exercent sur les cœurs est plutôt noire que blanche. Ma vérité à moi réside toute dans la Volonté. Quand on veut, voyez-vous, on est très fort; et quand on sait *vouloir*, on *peut*; à vous d'*oser*, mais sachez vous *taire*.

Accompagnant ces paroles, son doigt me montrait les attributs des quatre évangélistes.

— C'est curieux, ajouta-t-il à voix basse, à vous je disce que je n'ai jamais dit encore.

Ah! si vous me voyiez agir avec ces cheveux, vous me croiriez fou. Je ne suis pas sorcier. Le sorcier n'existe pas; les miracles non plus. Tout est dans la nature. Ce que je fais, un grand nombre de personnes pourraient le

faire. Lorsque toute la *nerveure* (!) se contracte — et ses poings tendus vers moi, crispés, faisaient ressortir leur osseuse charpente et leurs tissus de veines noirâtres — lorsque tout l'être tressaille, croyez bien que quelque chose s'échappe de là... Et, ce disant, il effleura ma poitrine de sa main décharnée. J'eus un tressaillement comme si cet homme énergique, au seuil de la tombe, me traversait réellement d'un puissant courant magnétique.

Cédant à mes nombreuses questions, il me dit l'heure de son travail, le nombre de fois consécutives et quelques autres détails d'égale importance.

Je relus à nouveau quelques lettres ; j'avais besoin de revoir ces curieuses attestations.

— Et l'envoûtement, demandai-je, vous le combattez également ?

— L'envoûtement, que voulez-vous dire ? Les sorts que l'on jette sans doute ? J'agis de la même façon. Une seule fois j'ai employé les aiguilles et le cœur de veau (1), mais le moyen est trop cruel : on peut tuer ainsi l'envoûteur. Ma volonté suffit pourvu qu'elle soit bien dirigée. Quand un individu vous « jette un sort », c'est analogue à une véritable lutte entre vous deux. Si vous tremblez, si vous redoutez son action, vous êtes pris. Si vous dédaignez ses attaques et que vous ne tressaillez pas à sa malédiction, il ne peut rien sur vous.

Pour guérir les personnes atteintes, il y a cent moyens différents, moyens apparents s'entend ; je suis persuadé que chacun à sa manière d'agir ; la forme n'y fait que peu de chose, elle aide seulement, elle dirige et par l'entraînement on peut à la rigueur s'en passer. Avec la foi, vous soulèveriez des montagnes. Avec de la volonté, Dieu a fait le monde.

— Êtes-vous endormi pour opérer, ou avez-vous perdu connaissance ; avez-vous vu quelque chose ?

— Je ne suis pas médium au sens où vous l'indiquez.

(1) Ce procédé consiste à cribler d'aiguilles un cœur d'animal et à l'enfermer clandestinement dans une cave. L'envoûteur se présente pour entrer chez sa victime, paraît-il. Il crie, supplie, mais on doit tenir la porte close. La vie du malade en dépend.

Je suis simplement médium « à inspiration » ; l'idée me vient de faire telle ou telle chose. J'ai eu parfois des visions bizarres mais très vagues, indéfinissables sans jamais perdre connaissance. Souvent, par contre, j'entends des bruits dans l'appartement que j'occupe, pendant mon travail. Cela me prouve bien qu'il existe autour de nous tout un monde invisible que nous arriverons à découvrir et à connaître.

Tous les raisonnements du vieillard m'ont dénoté, chez lui, une forte tendance au kardécisme dont il possède d'ailleurs les principaux ouvrages et une ignorance absolue des œuvres d'Hermès.

Je pris enfin congé de mon hôte, un peu troublé de ce que je venais d'entendre et me demandant si vraiment sa volonté, sur le Destin et avec l'aide de la Providence, pouvait atteindre à une telle puissance.

Le vieux magiste m'a-t-il tout dit ? Non, certainement ; mais je comprends sa réserve, car, si l'on étalait aux yeux de l'humanité toute la vérité connue sur les forces qu'elle peut capter ou produire, quel mal ne se ferait-elle pas à elle-même ?

GUSTAVE FERRYS.

L'ART ÉSOTÉRIQUE

Henri Héran expose ces jours-ci, rue Laffite, chez Hessèle, une centaine de ses œuvres récentes : eaux-fortes, pastels, tableaux, bois et dessins en couleurs, lithographies, pointes sèches et manières noires.

Parmi les portraits, nous avons particulièrement admiré ceux de Strindberg, de Symons, et d'Oscar A.-H. Schmitz, simples dessins où revit la manière des anciens maîtres et où l'âme tourmentée et subtile des originaux transparait si visiblement. Il y a deux classes d'œuvres dans cette exposition : les unes représentent l'abstrait d'un sentiment ou d'un type intellectuel, les autres sont des coins d'astral fixés et rendus avec une vérité saisissante. A la première catégorie appartiennent

les *Deux Rois* : Jésus-Christ et Jules César ; la *Tristesse*, la *Nostalgie*, énergique figure de femme accroupie qui tend ses bras et ses lèvres vers les choses perdues, tandis que les ironiques anges de l'ombre jouent sur la harpe de ses noirs cheveux les mélodies évocatrices du passé. Parmi les lithographies, la *Pieuvre*, et parmi les dessins en couleurs une Jeanne d'Arc, maigre, rousse, toute en nerfs, l'antithèse de la robuste Lorraine que nous sommes accoutumés à voir.

Il faut aussi s'arrêter devant deux portraits admirables : ceux de Cesar Franck et de Beethoven ; l'individu y disparaît devant la sublimité du type ; on se trouve en présence de géants formidables issus d'une autre race que la nôtre.

A la seconde catégorie appartiennent les quatre premiers bois en couleurs, qui sont d'admirables symphonies de lumière. Avec eux, la *Pieuvre*, l'*Empuse*, le *Miroir magique*, le *Feu follet*, l'*Homme qui tombe*, rappelleront bien aux connaisseurs les formes attirantes et presque invincibles, entrevues à l'orée des profondeurs de l'Invisible (1).

S.

BIBLIOGRAPHIE

Revue de l'histoire des religions, 1899, mai-juin. — N. SÆDERBLOM : Les Fravashis. Études sur les traces dans le Mazdéisme d'une ancienne conception sur la survivance des morts (*fin*). — L. MARILIER : La doctrine de la réincarnation des âmes et les dieux de l'ancienne Irlande (d'après les ouvrages récents de MM. Nutt, Hull et Weston).

Revue d'histoire et de littérature religieuses, 1899, juillet-août. — J. TURMEL : Histoire de l'angéologie

(1) Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que Henri Héran prépare un portrait de Jacob Bøhme.

depuis le faux Denys l'Aréopagite. 2^e article : Le diable et les démons.

Historisches Jahrbuch, Bd. XX, heft 2-3. — Comptes rendus, ouvrages récents relatifs aux sibylles et à l'Apocalypse.

Zeitschrift für die deutsche Philologie, Bd. XXXI, 1899, heft 3. — RICHARD-M. MEYER : Le sens du prodige dans l'Edda.

Zeitschrift für katholische Theologie, 1899, III, IV, Quartallseft. — F. WALTER : Le prophétisme et sa mission sociale. — B. DUHR : Paul Lavmann et son histoire des procès de sorcellerie en Bavière.

Zeitschrift für Wissenschaftliche Theologie, 1899, heft 2. — E. ZELLER : Le christianisme primitif ; Esséniens et Orphiques.

K. Preussische Akademie der Wissenschaften, 1899, n^o 37. — JOH. GREFFCKEN : Une vision gnostique (se rapporte aux oracles sibyllins, V, 512-531). — RUD. VIRCHOW : De la situation ethnographique des Egyptiens (les Egyptiens de l'époque néolithique sont une race jaune..., qui est sans doute venue d'Asie).

The Athenæum, 1899, 9 sept. — H. LUCAS : Fra Girolamo Savonarola (intéressante biographie écrite par un jésuite fort admirateur de l'hérésiarque.

(*Revue historique*, nov.-déc. 1899.)

Le *Tour du Monde* publie une étude remarquable de M. GASTON VUILLIER : Sur les guérisseurs et les sorciers de la Corrèze.

REÇU :

O Temple Maçonico, estudo historico, par DARIO VELLOZO, à Contiba (Brésil). (Recommandé à nos lecteurs portugais).

La Vraie Destinée à Paris par JEAN ENRIQUE LAGARRIGUE, à Santiago de Chili.

Très intéressant opuscule, bien pensé et bien écrit. Toutes nos félicitations à l'auteur.

Recommandons encore et tout particulièrement l'excellente revue *la Chine nouvelle* éditée par Francis Laur, 26, rue Brunel, Paris. Le quatrième numéro est aussi intéressant que ses aînés et fait présager une collection de grande valeur.

Nous remarquons dans le numéro de novembre de la *Revue socialiste* un très poétique dialogue de MAURICE BOUCHOR, *la Muse et l'Ouvrier*. Le talentueux poète fait offrir par la muse à l'ouvrier les nobles jouissances de l'art et de la pensée. *Réponse à mes Critiques socialistes*, de ED. BERNSTEIN, est une admirable préface, que l'auteur a écrite pour l'édition française de son livre qui paraîtra prochainement sous le titre de *Socialisme théorique et Social-démocratie pratique*. PAUL LOUIS fait une étude très serrée sur la *Crise Sud-Africaine*. La suite du roman d'EUGÈNE FOURNIÈRE, *le Rêve de Pierre Davant*; les articles de LOUIS DURIEU sur la *Naturalisation des Juifs algériens*; du D^r SUMMACHOS, *Idées et Faits socialistes*. (La discussion Bernstein, Kautsky et Bebel, les revues critiques de Pierre Boz et Adrien Veber donnent à ce numéro un intérêt considérable.

A diverses reprises, en ces dernières années, l'on s'est préoccupé de l'action que pouvaient exercer sur certains phénomènes météorologiques, en particulier sur la pluie, les détonations violentes produites par l'artillerie ou la déflagration de masses importantes d'explosifs.

En dépit des espérances conçues, cependant, aucun résultat positif n'avait été obtenu et l'affaire semblait définitivement abandonnée quand l'on découvrit que ce qui était impuissant à sûrement provoquer des averses pouvait être excellent pour détourner la grêle.

Dans *Artillerie et Météorologie*, la nouvelle brochure qu'il vient de publier dans la collection des *Nouveautés scientifiques* (0 fr. 75, chez l'éditeur Chamuel, 5, rue de Savoie), notre confrère M. Georges Vitoux rapporte en tous ses détails les circonstances curieuses de cette in-

téressante et toute récente application pratique des explosifs aux besoins de l'agriculture, application grâce à laquelle des milliers de cultivateurs pourront désormais éviter de voir la grêle ravager leurs champs les plus fertiles.

NOUVELLES DIVERSES

Un ingénieur nous ayant demandé l'adresse de Sourciers, nous serons reconnaissants à ceux de nos abonnés qui voudraient bien nous en informer.

Il s'agit d'une situation importante et d'une rémunération pour celui d'entre eux qui voudrait se mettre à la disposition de cet ingénieur.

Envoyez tous les renseignements à ce sujet à M. Ourdeck, secrétaire de rédaction de *l'Écho de l'Au-delà et d'Ici-bas*, 3, rue de Savoie, Paris.

A VENDRE, une très belle collection d'ouvrages sur les templiers anciens et modernes, église chrétienne primitive. — Écrire à M. P. Rosen, 9, rue Chappe, Paris, pour recevoir renseignements et catalogue.

CONGRÈS SPIRITE ET SPIRITUALISTE DE 1900

SECTION THÉOSOPHIQUE

Aux Théosophes du Monde entier,

Les membres des branches parisiennes de la *Société théosophique*, mus par un esprit de fraternité, qui est à la base de toute sagesse, se sont empressés d'accepter l'invitation, qui leur a été faite, de participer à un Congrès spirite et spiritualiste devant avoir lieu à Paris, en 1900.

Ils espèrent que leur exemple sera suivi par tous les Théosophes de France et de l'étranger, qui sont désireux de voir leurs doctrines exposées parallèlement à celles de

toutes les écoles, qui se partagent le domaine philosophique et spirituel.

Quoi de plus beau, en effet, que d'unir toutes les bonnes volontés pour lutter contre le matérialisme dans son sens le plus étroit, et chercher à attirer vers un idéal élevé les hommes qui, par insouciance, ignorance ou autrement, continuent de vivre dans l'égoïsme, alors que le temps est venu pour eux d'acquérir des connaissances, qui peuvent contribuer à leur progrès intellectuel, moral et spirituel!

Le programme des Théosophes parisiens est celui de tous leurs Frères, et comprend tout ce que les doctrines théosophiques peuvent avoir de grand, de large et d'élevé. Ils comptent que des orateurs autorisés viendront le développer devant le grand public international, qu'attirera l'Exposition de 1900, et diront au monde comment on peut comprendre l'Antique Sagesse.

Ce congrès sera un véritable Concert spirituel, dans lequel les Théosophes devront être heureux de pouvoir mêler leur voix, avec l'espérance de concourir aux harmonies, qu'il ne peut manquer de produire.

La Vérité y sera exposée sous les divers aspects qu'elle revêt actuellement dans les écoles spiritualistes modernes, avec l'indépendance qui convient, attendu qu'il s'agit beaucoup plus de faire une grande œuvre fraternelle que de trouver une formule unique de la Vérité.

Que la Paix soit avec tous!

Pour les Membres des branches parisiennes,

PAUL GILLARD.

NOTA. — Les adhésions, les fonds et les communications, concernant la Section théosophique, devront être adressés à M. PAUL GILLARD, 38, rue de Verneuil, à Paris.

MES DESIDERATA

Je souhaite qu'au Congrès spiritualiste de 1900 des mystiques traitent par mémoires plutôt que par discours des questions suivantes :

1° La conception que la philosophie orientale se fait de l'univers et de ses lois peut-elle être conciliée avec celle que s'en fait l'occultisme d'Occident, et celle de certains révélateurs comme Michel de Figannières, Davis, Arthur d'Anglemont, etc. ? Où les œuvres de ces révélateurs sont-elles le produit de l'inconscient supérieur ; si la conciliation est impossible, en indiquer les causes.

2° En suivant la voie ouverte par Papus et Stanislas de Guaita, peut-on essayer un travail analogue de comparaison sur les doctrines des diverses religions, philosophies mystiques et sociétés initiatiques, concernant les êtres de l'astral inférieur, ainsi que les anges et les démons ?

3° Démontrer qu'il y a correspondance entre les dernières données des sciences positives ou de l'histoire, et les traditions occultes, sur les origines de l'humanité terrestre.

4° Continuer l'œuvre de Papus en dressant une bibliographie de la mystique, du spiritisme, de l'occultisme, de la théosophie, de la littérature occulte.

5° Comparer les traditions chrétiennes sur le purgatoire, le paradis et l'enfer, avec celles des grandes religions d'Orient ; et rechercher particulièrement tous les faits résultant de révélations dignes de foi, comme l'a essayé l'abbé Louvet dans *le Purgatoire d'après les révélations des saints* (1).

(1) In-12, Retaux, 3 fr. 50, St. de Guaita a signalé l'*Apocalypse du bienheureux Jean... dévoilée*, par Adolphe Bertet. — Paris, Arnaud de Vresse, 1864, in-8° (*Clef de la magie noire*, 448).

6° Signaler les questions relatives à l'état des âmes après la mort, sur lesquelles il n'y a pas unanimité absolue dans les traditions chrétiennes et les œuvres des pères de l'Église.

7° Sur la question de la réincarnation, les occultistes présenteraient des mémoires affirmatifs ou négatifs, ou conciliateurs, mais tous inspirés uniquement de l'amour de la vérité guidé par l'esprit d'observation positive, et non dictés par une aveugle soumission à l'enseignement d'entités inconnues.

8° Employer concurremment, si c'est possible, les lucides ordinaires et les voyants ayant une réputation de sainteté, pour déterminer à un certain moment les influences qui existent en un lieu donné et s'exercent sur une personne donnée.

9° Discuter s'il y a possibilité d'organiser une association de tous les mages et occultistes se rattachant aux pures doctrines, pour neutraliser les œuvres des magiciens de ténèbres.

— Un congrès de chercheurs instruits ne doit pas être une réunion de monologuistes qui s'admirent avec conviction et veulent seulement échanger des coups d'encensoir. Que tout congressiste ait la ferme volonté de vaincre le misonéisme, ainsi que l'orgueil et la vanité, et les résultats du congrès pourront être plus remarquables qu'ils ne le furent en 1880.

— Quant aux mystiques catholiques, ils ne pourront assister utilement à un congrès de ce genre que s'ils étudient préalablement les œuvres des chercheurs indépendants, pour se pénétrer de leur langage, de leurs idées, et ne point leur attribuer par ignorance des opinions, qu'ils n'ont jamais eues, ou des actes dont ils se sont abstenus. Ils devront enfin s'efforcer de comprendre que certaines croyances, vraies pour le fond, peuvent être développées, ou corrigées par la constatation de l'existence d'une certaine quantité d'exceptions à la loi qu'un enseignement exotérique énonce d'une manière nécessairement absolue. Ils se garderont surtout de confondre un raisonnement abstrait, fait sur des principes abstraits, avec une démonstration positive par l'expérience. Ils sauront se préparer d'avance à discuter des

sujets tels que ceux-ci : l'enfer n'existe-t-il que dans un lieu unique, ainsi que le purgatoire ? ou au contraire ces deux termes désignent-ils des états qui peuvent correspondre à deux ou plusieurs lieux ?

Mais si les questions qui doivent être lues en mémoires ne sont pas signalées d'avance aux futurs membres du Congrès, avec les noms des personnes qui se proposent de les traiter, il est bien évident que l'auteur d'un rapport soigné, toutefois inexact en diverses parties, pourra entraîner l'adhésion d'un grand nombre, et l'emporter sur un contradicteur qui improvisera une trop courte réfutation. Cet inconvénient est peut-être plus à craindre que tout autre résultant de l'ignorance réciproque ou de l'attachement à des vues personnelles.

Telles sont les brèves remarques que me suggère la lecture des *Impressions sur l'égoïsme*, par M. Le Leu, à qui je me permets d'adresser l'expression de ma vive sympathie.

SATURNINUS.

NÉCROLOGIE

Nous avons appris, avec peine, le décès subit de M^{me} SITEAUT, qui était célèbre dans tout Montmartre : d'abord, par son réel talent de cartomancienne, ensuite, et surtout, par sa grande bonté envers les animaux. Tous ses bénéfiques passaient à l'entretien des chiens, des chats, et même des oiseaux abandonnés. Aussi, la Société protectrice des animaux lui avait-elle décerné un diplôme d'honneur. De telles âmes honorent l'humanité.

Le Gérant : ENCAUSSE.

TOURS. — IMP. E. ARRAULT ET C^o, 6, RUE DE LA PRÉFECTURE.

REVUES FRANÇAISES RECOMMANDÉES

POUR L'ÉTUDE DE L'HERMÉTISME

Pour les abonnements s'adresser : 3, rue de Savoie

PARIS

L'Initiation, revue mensuelle de 100 pages. — 60 rédacteurs. — 13^e année. — Publiée sous la direction de PAPUS.

C'est la revue de fonds des études hermétiques, publiant les gros articles et les études de longue haleine, et l'organe officiel des fraternités initiatiques.

Abonnements. — France, 10 fr. par an; Etranger, 12 fr.

L'Hyperchimie, revue mensuelle publiée sous la direction de JOLLIVET CASTELOT et consacrée spécialement à l'alchimie et à la chimie hermétique.

Abonnements. — 4 fr. par an (France); Etranger, 5 fr.

La Thérapeutique Intégrale, organe mensuel publié sous la direction du D^r G. ENCAUSSE et consacré à la médecine hermétique et à l'homéopathie.

Abonnements par an. — France, 2 fr.; Etranger, 3 fr.

L'Echo de l'Au-delà et d'Ici-bas, revue bimensuelle illustrée.

Abonnements. — 7 fr. par an (France); Etranger, 8 fr.

Revue d'avant-garde publie les articles et les nouvelles intéressant toutes les écoles sans exception.

Directeur : VARNEY.

Secrétaire de la Rédaction : OURDECK.

Psyché, journal mensuel tiré à très petit nombre à la machine à écrire. Reproduction des cours sténographiés à l'École hermétique.

Abonnements : 10 fr. par an. (Le nombre des abonnements est très limité).

L'Acacia, revue mensuelle rédigée par un comité de Francs-Maçons et de Philosophes et consacrée aux études historiques, initiatiques et symboliques,

**Principaux Ouvrages recommandés pour l'étude de
l'OCCULTISME et de ses applications**

CONTEMPORAINS

- F.-CH. BARLET } L'Évolution de l'Idée.
L'Instruction Intégrale.
- STANISLAS DE GUAITA . . } Le Serpent de la Genèse.
Le Temple de Satan.
La Clef de la Magie noire.
- PAPUS } Traité élémentaire de Science Occulte.
(5^{me} édition).
Traité élémentaire de Magie pratique.
La Science des Mages.
L'Ame Humaine.
La Magie de l'Hypnose.
L'Ame humaine.
Martines de Pascal.
Martinisme et Franc-Maçonnerie.

CLASSIQUES

- ELIPHAS LÉVI } La Clef des Grands Mystères.
Le Grand Arcane ou l'Occultisme dévoilé.
Le Catéchisme de la Paix.
Le Livre des Splendeurs
- SAINT-YVES D'ALVEYDRE Mission des Juifs.
- FABRE D'OLIVET. } La Langue hébraïque restituée.
Histoire philosophique du genre humain.
- ALBERT POISSON. Théories et Symboles des Alchimistes.
-
-

CHAMUEL, Editeur

PARIS — 5, rue de Savoie, 5 — PARIS

**Occultisme — Magie — Divination — Hypnotisme
Magnétisme — Spiritisme**

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE

*Renseignements gratuits sur les Ouvrages de Sciences
occultes*

